

CHINOIS

MEMOIRES
CONCERNANT
LES CHINOIS.

MÉMOIRES

CONCERNANT

L'HISTOIRE, LES SCIENCES, LES ARTS,

LES MŒURS, LES USAGES, &c.

DES CHINOIS:

Par les Missionnaires de Pékin.

TOME SECOND.



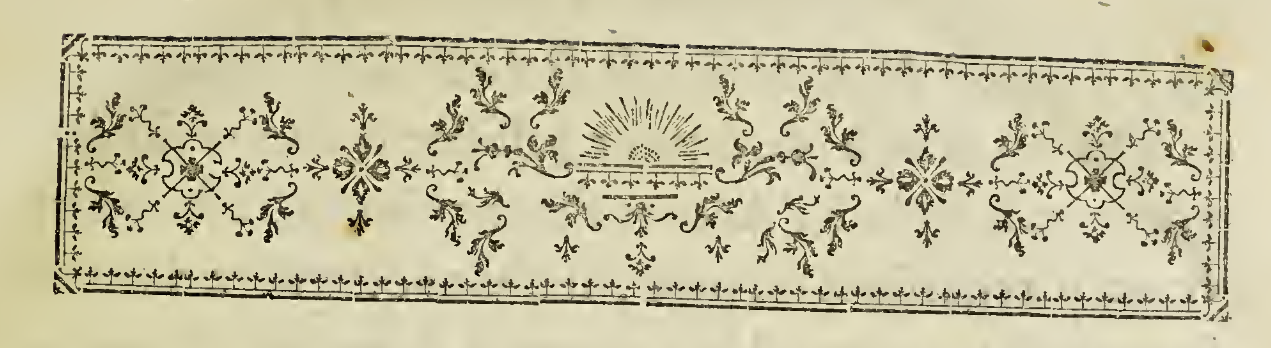
A PARIS,

Chez NYON, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le College.

M. DCC. LXXVII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





AVANT-PROPOS.

CE ſecond volume des Mémoires concernant les Chinois contient, d'abord une Diſſertation du P. A. ſur l'Antiquité de la Nation Chinoiſe, prouvée par les Monumens. Il n'eſt pas tout-à-fait de même avis que l'Auteur du Mémoire ſur le même ſujet qu'on a lu dans le premier volume. Il remonte beaucoup au-delà de Yao, & comprend dans les temps hiſtoriques ce que l'autre rejette dans les temps fabuleux. Cette différence d'opinions nous prouve au moins qu'il n'y a point eu de concert entre les Auteurs de ces Mémoires, & que c'eſt d'après leur propre jugement qu'ils ont ecrit tous deux. Les Savans d'Europe pourront comparer les faits & les preuves, & en tirer les réſultats.

On trouvera peut-être ſingulier de voir dans celui-ci, attribuée à *Fou-hi*, je ne dis pas la croyance d'un Dieu Créateur, on ſait que, dans les premiers ſiecles, c'etoit la Foi du genre humain, mais celle de la Trinité, prononcée par ce Fondateur de la Nation Chinoiſe, comme elle le ſeroit aujourd'hui par un Théologien.

On n'a rien à dire pour justifier la forme du discours qu'il a plu à l'Auteur de choisir : elle est claire; & en y regardant de près, il n'y avoit guere d'autre forme plus convenable pour que sa pensée fût rendue avec netteté. On ne doit pas non plus oublier que l'Auteur a employé la forme epistolaire dans cet Ouvrage, afin, comme il le dit lui-même, de pouvoir varier son style avec plus de liberté, & diminuer la sécheresse de son sujet.

Quant au fond de la chose, on doit se souvenir que c'est un homme pieux, religieux, un Missionnaire, qui ecrit; qui a trouvé dans les monumens de la haute Antiquité chinoise des traces de ce dogme; qui a lu que, douze cens ans avant J. C. on disoit à la Chine que *Dieu etoit Un & Trois*, que la *grande Unité comprend Trois*, que cette *grande Unité etoit le Tien*, ou le Ciel, & que le *Tien etoit le Dieu de l'univers.*

Les Trigrammes de *Fou-hi* offrant trois lignes egales, paralleles, dominantes sur d'autres lignes qui représentoient la Terre, selon les Commentateurs Chinois; & l'Auteur du Mémoire supposant avec vraisemblance, & avec tous les Commentateurs de ces Trigrammes, que le Fondateur de la Nation avoit fait de ces lignes un symbole d'instruction pour ses Peuples; il devoit dire naturellement que ces

trois lignes ſupérieures étoient l'emblême de Dieu, de cette grande Unité qui comprend Trois. Pourquoi ſe ſeroit-il refuſé à croire que Noé, inſtruit de ce myſtere par la tradition des premiers hommes, l'avoit tranſmis à ſes enfans, & que ces enfans en avoient tracé le ſymbole dans une figure allégorique? Cette idée en ſoi n'a rien d'abſurde; & comme elle ne peut qu'être avantageuſe à la Foi, ce n'etoit point à un Miſſionnaire de la Chine à la rejetter. Le P. A. a prouvé dans une infinité d'endroits de ſes Ecrits, qu'il n'eſt rien moins que de ces myſtiques qui croient voir tous nos Myſteres dans les fables de l'Antiquité; & il a sûrement peſé avec beaucoup de réflexion ce qu'il devoit dire à l'Europe ſur ces fameux Trigrammes. Enfin il a dit ſa penſée, qui ne nuit ni à la Religion, ni aux Mœurs, ni aux Loix. Le Lecteur ſera le maître d'uſer de ſon droit ſur cet article comme ſur tous les autres.

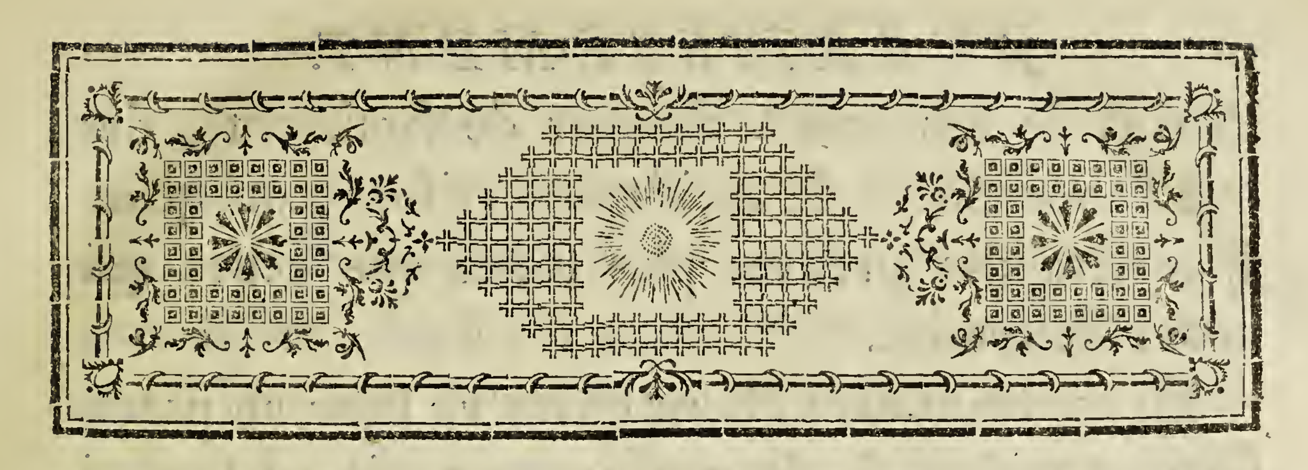
A la ſuite de ce premier Mémoire, on trouvera un grand nombre de Planches avec leurs explications, qui forment enſemble un grand tableau de l'Hiſtoire Chinoiſe & de ſes monumens. Cette partie, quoiqu'aride, ne ſera pas la moins piquante pour les Savans. On y verra, entr'autres choſes, que la Nation Chinoiſe, dans tous les temps, a toujours procédé à-peu-près de même; que ce ſont

toujours les mêmes principes, les mêmes mœurs, les mêmes usages, en un mot la même marche dans tous les genres.

On trouvera ensuite des Remarques critiques, faites à *Pékin*, sur l'Ouvrage de M. Paw intitulé *Recherches sur les Chinois & sur les Egyptiens.* On en a supprimé plusieurs, & abrégé quelques autres, pour ne laisser subsister que ce qui pouvoit non-seulement détruire les imputations de l'Auteur des *Recherches*, mais instruire en même temps le Lecteur de quelques particularités intéressantes, soit de l'Histoire, soit des mœurs ou des usages de la Nation Chinoise. On a dû laisser à l'Auteur sa couleur & son style. On suppose aisément qu'à *Pékin*, on n'est pas tout-à-fait au ton de notre Littérature actuelle; on a même pensé que cette disparate pourroit être un sel dans l'Ouvrage, qui, d'ailleurs, n'a pu être fait qu'avec précipitation.

Le Volume est terminé par trois Mémoires, sur *les Vers à soie sauvages*, *sur les Cotonniers*, & *sur le Bambou*, & par un petit Poëme intitulé: *Le Jardin de* Sée-ma-kouang.

Le Troisieme Tome paroîtra dans le courant de l'année prochaine.



MÉMOIRES CONCERNANT LES CHINOIS.



L'ANTIQUITÉ DES CHINOIS, *PROUVÉE PAR LES MONUMENS.*

Avertissement.

DANS tout ce que j'écris sur la Chine, je ne dis que ce que je crois vrai, après m'être donné la peine de l'examiner & de l'approfondir. Malgré mon attention & tous mes soins, il peut se faire que je me sois trompé; je puis n'avoir pas bien envisagé les objets. Quoique je ne juge des mœurs, des usages, de l'Histoire, de la Chronologie & de toute la Littérature des Chinois que d'après les Auteurs Chinois qui font autorité dans leur

Patrie, je ſuis prêt à changer de ſentiment, dès que l'on donnera de meilleures raiſons, ou qu'on apportera des preuves plus fortes que celles qui m'ont déterminé.

En expoſant dans l'Ecrit qu'on va lire une partie de mes raiſons & de mes preuves, je ne leur ai pas donné cette etendue & ce degré de force dont elles auroient peut-être beſoin pour pouvoir convaincre. La multitude des choſes dont j'avois à parler, la crainte d'ennuyer par des détails minutieux & ſecs, m'ont empêché de tout dire. Je ne ſuis pas ſorti des bornes de l'eſſentiel. Si je n'en ai pas aſſez dit ſur chaque objet particulier, pour ne laiſſer rien à deſirer, je crois y avoir ſuppléé dans l'expoſé de tous les objets réunis. Ainſi ce n'eſt que d'après l'enſemble qu'il faut juger.

La forme didactique auroit peut-être eté plus convenable au ſujet que je traite que celle que je lui ai donnée ; mais il m'eût fallu faire une foule de diſſertations, dont la ſéchereſſe auroit infailliblement rebuté. J'ai cru que la liberté du ſtyle epiſtolaire me mettoit plus à l'aiſe pour développer mes idées, & ne s'oppoſeroit point aux petites digreſſions qui ſe préſenteroient à mon eſprit à meſure que j'écrirois.

J'ai ecrit les mots Chinois pour être prononcés

par des bouches françoiſes de maniere à être entendus par les Chinois de la Capitale, & par ceux des Provinces qui ne parlent pas leur jargon particulier. Ainſi j'ai ecrit *Ouen-ouang*, & non pas *Ven-vang*. Si un François parloit ici de *Ven-vang*, de *Vou-vang*, &c. on ne ſauroit ce qu'il veut dire. J'ai ecrit de même le *Che-ki* de *Sée-ma-tſien*, & non pas le *Se-ki*, ni le *Su-ki* de *Su-ma*, &c. parce que dire ici *Sée-ki* ou *Su-ki*, eſt auſſi ridicule que de dire en François, mon *ſer pere*, ma *ſere mere*, pour dire *mon cher pere*, *ma chere mere*, &c. J'écris auſſi *Sée-ma* avec deux *e*, parce que le mot *ſée* eſt long, & doit ſe prononcer comme nous prononçons les deux *e* dans *deſtinée*, *renommée*, &c. Si les caracteres Chinois pouvoient être réduits en alphabets, la maniere d'en rendre les ſons pourroit être uniforme. Mais ces caracteres ne préſentant que des images que les Chinois dénomment à leur maniere, chaque Nation Européenne a ſa maniere propre d'exprimer cette dénomination. Par exemple, pour exprimer le caractere qui déſigne le *ſable*, les François ecriront *cha*, & les Portugais *xa*. Qu'un Portugais prononce ſon *xa*, il ſera entendu, on ſaura ce qu'il veut déſigner; au lieu qu'on ne l'entendroit pas, s'il prononçoit *cha* à ſa maniere, parce qu'alors il

prononceroit ce que nous ecrivons en François *tcha*, &c.

Il eſt eſſentiel de ne pas confondre les *v* conſonnes avec les *u* voyelles, & ceux-ci avec les *n*, faute qu'on fait ſouvent en Europe, parce qu'on n'y ſauroit ſuppléer aux défauts d'une ecriture précipitée. Il faut faire attention encore que la Langue Chinoiſe n'eſt compoſée que de monoſyllabes, & que deux monoſyllabes qui expriment une même choſe ou une même perſonne, doivent être joints par un petit tiret - : par exemple, *Tay-tſoung*. Quelques Européens, faute d'attention, ont fait la faute de joindre la premiere lettre du ſecond monoſyllabe à la derniere du premier ; & au lieu d'écrire *Tay-tſoung* par exemple, ils ont ecrit *Tayt-ſoung*, &c.

Pour ce qui eſt de tous les autres caracteres, je les ecris comme on les prononce à *Pékin* & à la Cour. Ainſi, pour exprimer le nom du Légiſlateur Chinois, je n'écrirai pas *Fo-hi*, mais *Fou-hi* ; pour déſigner les Annales, je n'écrirai pas *Kang-mo*, mais *Kang-mou*. Je n'écrirai pas ce qu'on prononce *Ouei*, par *Ngoei*, *Pan* par *Puon*, &c. Du reſte, tout cela n'eſt pas fort intéreſſant pour des Européens ; mais il nous importe ici de pouvoir comprendre ce qu'ils veulent dire quand ils ecrivent ſur la Chine.



L'ANTIQUITÉ DES CHINOIS,

PROUVÉE PAR LES MONUMENS,

A M. * * *.

M.

Il y a bien des années que je voyage en eſprit dans la région des Antiques. J'ai voulu tenter ſi, par les ſeules routes que les Nations ont autrefois tracées, je pourrois arriver, indépendamment du Guide ſacré, juſques dans les fameuſes plaines qui furent comme le ſecond berceau du genre humain.

L'Egypte, la Chaldée, l'Aſſyrie, les pays des Perſes & des Arabes ne m'ont offert que des décombres epars, des maſures méconnoiſſables, des déſerts arides, & quelques ſignaux déplacés, plus propres à egarer qu'à diriger ceux qui, croyant les reconnoître, ſuivroient ſans défiance les ſentiers qu'ils ſemblent indiquer.

L'ancienne Chine, que je parcourus d'abord aſſez rapidement, en me préſentant des objets dignes de toute l'attention du Sage, me fit eſpérer que je pourrois approcher du terme, & peut-être atteindre le but. Je revins ſur mes pas, dans la ferme réſolution de recommencer la carriere, d'en viſiter à loiſir tous les coins & recoins, & de faire tous mes efforts pour la fournir juſqu'au bout, malgré les obſtacles de différens genres que je devois néceſſairement rencontrer.

J'étois bien eloigné de prévoir alors qu'un des plus précieux fruits de mes recherches ſeroit de contribuer un jour à la ſatisfaction d'un Miniſtre dont les lumieres ſe portent ſur tous les objets, pour tâcher de les rendre utiles en les eclairant.

Armé de courage & muni d'une patience à toute epreuve, je me ſuis remis ſur les voies. J'ai marché pendant long-temps par des ſentiers difficiles, pénibles, ſcabreux & pleins de dangers. J'ai fait mes obſervations & mes remarques ſur tout ce qui s'eſt offert à moi. J'ai rapproché, comparé, analyſé, médité : & par une ſuite de raiſonnemens que j'ai crus ſolides, par un enchaînement de preuves qui m'ont paru bonnes, j'ai conclu en derniere inſtance que, *Les Chinois ſont un Peuple particulier, qui a conſervé les marques caractériſtiques de ſa premiere origine ; un Peuple dont la Doctrine primitive s'accorde dans ce qu'elle renferme de plus eſſentiel, quand on veut ſe donner la peine de l'éclaircir, avec la Doctrine du Peuple choiſi, avant que Moyſe, par ordre de Dieu même, n'en eût conſigné l'explication dans nos Livres ſaints ; un Peuple, en un mot, dont les connoiſſances traditionelles, dépouillées de ce que l'ignorance & la ſuperſtition y ont ajouté dans les ſiecles poſtérieurs, remontent, d'âge en âge & d'époque en époque, ſans interruption, pendant un eſpace de plus de quatre mille ans, juſqu'au temps du renouvellement de la race humaine par les petits-fils de Noé.*

Un tel Peuple, ſi connu d'ailleurs chez les Nations civiliſées, ſi célebre par tant d'autres titres beaucoup plus eſtimables que celui de l'Antiquité, mérite, ſans doute, qu'on le laiſſe jouir, ſans oppoſition, de ce dernier encore, s'il eſt de la juſtice de le lui conſerver. Je vais tâcher d'expoſer, auſſi clairement qu'il me ſera poſſible, tous ceux de ſes droits qui ſont venus à ma connoiſſance, afin qu'après les avoir

ſcrupuleuſement examinés à la lueur du double flambeau de la raiſon & de la ſaine critique, les juges ſans préjugés, & par conſéquent équitables, puiſſent prononcer, pour ou contre, définitivement. Leur arrêt, quel qu'il puiſſe être, ſera de ma part ſans appel ; & comme, en défendant ce que je crois être la vérité, je n'ai d'autre intérêt que celui de cette vérité, je m'en rapporte à ce que vous voudrez en décider vous-même.

Quoique, dans ce que je dois dire, il n'y ait rien, à ce qu'il me ſemble, qui ne ſoit très-conforme aux ſentimens reçus dans les Ecoles & ſur-tout aux déciſions de l'Egliſe ; cependant le ſujet que je traite etant de nature à pouvoir prêter des armes à ceux qui voudroient faire uſage des fauſſes ſubtilités de la chicane, je vous ſupplie de ne rien produire de mes Ecrits, qui n'ait été ſévérement examiné par quelques Docteurs de Sorbonne.

En m'exprimant, dans ce qui regarde purement la Chine, d'une maniere conforme aux déciſions des premiers Corps Littéraires de l'Empire Chinois, je ne dois pas m'écarter, dans l'application que j'en fais, ni dans les explications que j'en donne, des ſentimens toujours reſpectables du Corps illuſtre qui, par les objets dont il s'occupe, tient le premier rang parmi les Corps ſavans de l'Empire François.

Il pourroit ſe faire que, ſans le vouloir, j'euſſe employé des expreſſions ou peu exactes, ou obſcures, ou ſuſceptibles d'un double ſens. Dans ces différens cas, ces Examinateurs eclairés & ſéveres auront la bonté de ſupprimer ce qu'ils croiront n'être pas exact, d'expliquer ce qui leur paroîtra obſcur, & de fixer le ſens de ce qui pourroit s'interpréter d'une maniere peu digne d'un Miſſionnaire, qui n'a d'autre ambition, dans ce qui paroît même le plus etranger à ſon

principal objet, que celle de procurer directement ou indirectement la gloire de l'Être Suprême, & qui voudroit pouvoir se transporter d'un bout du monde à l'autre, pour lui faire rendre dans toute sa pureté le culte qui lui est dû.

Comptant sur la bienveillance dont vous daignez m'honorer, je suis persuadé, M. que vous ne désapprouverez pas la priere que j'ose ici vous faire, & je me flatte que vous y aurez egard. Je ne doute pas même que vous ne concouriez avec plaisir au succès d'un Ouvrage qui peut servir à constater la plus ancienne, comme la plus complette des Histoires du monde, & qui ne doit se montrer que sous vos auspices, puisque ce n'est que par vos ordres que je l'ai entrepris.

Plein de cet espoir, & charmé de ce que vous voulez bien que je vous serve de guide dans un pays dont j'ai déja mesuré toute l'étendue, je ferai tous mes efforts pour tâcher au moins d'adoucir un peu ce qu'une pareille route peut avoir pour vous de pénible & de rebutant. Si parmi les epines dont elle est parsemée, je puis vous faire cueillir quelques fleurs, je me croirai dédommagé de mes peines & suffisamment récompensé de tous mes travaux.

Avant que de nous mettre en marche, souffrez, M. que je vous rappelle en général le souvenir de ce que j'ai déja dit à la tête de mon explication de la Table Chronologique de l'Empereur (1). Vous avez lu, dans ce Discours sur

NOTE DE L'EDITEUR.

(1) Cette Explication, qui forme un Ouvrage considérable & important, adressé en 1770 à M. Bignon, Bibliothécaire du Roi, par le P. Amiot, sera citée plusieurs fois ci-après, sous le titre de *Premiere Lettre sur l'Antiquité des Chinois*. Elle sert de Préface à l'Abrégé Chronologique de l'Histoire Universelle de l'Empire Chinois, qui a eté imprimé à Pékin par les ordres & sous le nom de l'Empereur Kien-long, actuellement régnant. Cet Abrégé est divisé en trois parties,

l'Antiquité

l'Antiquité des Chinois, que, quelque ancien que ſoit ce Peuple, ſon établiſſement en Corps de Nation ſous *Hoang-ti*, ſon véritable Légiſlateur, a une epoque certaine à laquelle on peut atteindre, au moyen de la chaîne des Cycles, chaîne non interrompue depuis l'année où j'écrivois, juſqu'à la ſoixante-unieme du regne de ce Prince, laquelle répond exactement à l'an deux mille ſix cent trente-ſept avant J. C. Vous y avez lu encore, dans ce Diſcours en forme de Lettre, qu'avant *Hoang-ti*, l'Empire de la Chine, fondé par *Fou-hi*, avoit eu, après ſon Fondateur, d'autres Souverains qui l'avoient gouverné; mais que le nombre de ces Souverains & la durée de leurs regnes ne ſauroit être irrévocablement fixés ſuivant les regles de la ſévere critique, parce qu'il n'eſt pas poſſible de diſſiper entiérement les ténebres epaiſſes qui ſont répandues ſur ces premiers ſiecles de la renaiſſance de l'Univers.

N'ayant d'autre deſſein alors que celui de donner une idée ſuccinte & générale de la véritable Antiquité de la Nation Chinoiſe, pour en déduire qu'elle n'étoit ni aborigene, ni une Colonie des anciens Egyptiens, mais qu'elle venoit en droite ligne des petits-fils du Patriarche Noé, je ne produiſis parmi les raiſons que je croyois être à la portée de tout le monde, que celles qui tendoient à prouver directement, d'une maniere plus ſenſible, mon principal objet.

Vous ſouhaitez quelque choſe de plus: vous demandez

dont la premiere contient *les temps mythologiques & fabuleux*, & regardés comme tels par le corps des Lettrés, qui ſont les ſavans de la Nation. La ſeconde renferme *les temps douteux ou incertains*, c'eſt-à-dire, depuis Fou hi, fondateur de la Monarchie, juſqu'à Hoang-ti, qui en eſt proprement le Légiſlateur. La troiſieme embraſſe *tous les temps hiſtoriques ou certains*, depuis la ſoixante-unieme année du regne de Hoang-ti, juſqu'à la trente-cinquieme du regne de Kien-long, c'eſt-à-dire, depuis l'an 2637 avant J. C. juſqu'à l'an 1770 de notre ere vulgaire.

s'il y a de ces fortes de preuves auxquelles il n'y ait rien de folide à repliquer, & qui forcent tout efprit droit à fe rendre, & vous voulez de plus que ces preuves foient extraites ou, tout au moins, déduites des originaux mêmes authentiquement conftatés.

Je réponds qu'il y a de ces fortes de preuves, & que je fuis en etat de les fournir. Mais, comme elles font ennuyeufes par elles-mêmes, & qu'elles exigent une contention d'efprit fatigante de la part de celui qui cherche à fe convaincre, j'ai imaginé, pour les préfenter au Lecteur de maniere à foulager fon attention, de les mettre en figures, afin de les rendre vifibles à l'œil. En fixant ainfi les regards, ces preuves feront plus fenfibles & porteront dans l'efprit les plus vives lumieres de l'évidence. D'ailleurs ainfi réunies fous un même point de vue, elles feront comme un corps complet de tout ce que les Chinois ont appris de leur premiere origine par une tradition non interrompue depuis leur etabliffement en Corps de Nation; de tout ce qu'ils ont fu en fait de religion & de morale; de tout ce qu'ils ont imaginé fur les Sciences & les Arts néceffaires; & enfin de la méthode qu'ils ont employée pour enfeigner les unes & les autres, & les tranfmettre à la poftérité; méthode qui leur eft particuliere, qu'ils ont conftamment fuivie, & qui eft auffi ancienne que leur Monarchie même.

Figurez-vous, M. que nous allons pénétrer dans la Chine Littéraire, comme dans une forêt epaiffe & fombre, où, parmi les ronces & les arbuftes piquans, nous devons découvrir, par intervalles, ces troncs à demi-rongés qui portent l'empreinte des premiers fiecles du monde, & ces arbres chenus que la faux du temps a refpectés, que la main des hommes a tenté vainement d'abattre, & fur lef-

quels nous pouvons ſupputer encore le nombre des ans qui ſe ſont écoulés depuis leûr premiere tranſplantation.

Examinons d'abord ce que nous indiquera cette eſpece de frontiſpice qui s'offre à nos regards : (*Voyez Planche I & ſon explication*) c'eſt le précis de tout ce que nous allons voir en détail dans le cours de notre pénible voyage. Il contient l'expoſition des connoiſſances élémentaires que les premiers hommes qui ont habité la Chine ont tranſmiſes à leurs deſcendans, & que ceux-ci ont perpétuées de génération en génération juſqu'au temps où nous vivons.

Le cercle A, que vous voyez au-deſſus en forme de couronnement, préſente le nom auguſte de l'Être Souverain, le nom des Eſprits céleſtes, & celui des Ames humaines jouiſſant de la récompenſe des vertus qu'elles ont pratiquées, quand elles animoient leurs corps.

Le premier ſe lit *Chang-ti*, qui ſignifie à la lettre *Suprême Empereur.* Il a pour ſynonymes les noms de *Tien*, c'eſt-à-dire de *Ciel*, de *Lao-tien*, ou de *vieux Ciel*, & de *Hoang-tien*, qui veut dire *Ciel Souverain.* Quelques Philoſophes lui donnent, outre cela, le nom de *Li*, c'eſt-à-dire de *Principe néceſſaire qui fait que toutes les choſes ſont ce qu'elles ſont*, & celui de *Tay-ki*, ou de *premier Principe*; & par ces mots *Tay-ki*, *Li*, *Hoang-tien*, *Lao-tien*, *Tien*, & *Chang-ti*, ils entendent déſigner ce que nous déſignons nous-mêmes par ces expreſſions : *Vérité par eſſence, Souveraine ſageſſe, Raiſon eternelle & immuable qui eſt dans tout & partout, qui ſubſiſte en elle-même & par elle-même, qui donne à tous les êtres intelligens & l'excellence de leur nature & la ſublimité de leurs connoiſſances.*

Quand on a lu attentivement les Livres des anciens Chinois; & qu'on a réfléchi ſur ce qu'ils attribuent à celui

qu'ils désignent sous les différens noms que je viens d'indiquer, sur la puissance & l'autorité qu'ils lui donnent, & que l'on a comparé entre eux tous les textes qui en font mention, on trouve que c'est cette *Raison eternelle*, ce *Chang-ti*, ce *Tien*, &c. qui, après avoir donné, par la vertu du *Ki*, c'est-à-dire de son souffle tout-puissant D, à la matiere *Yn* (E) & *Yang* (F), la fécondité dont elle est susceptible, en la faisant passer de l'état de repos ou d'inertie à celui de mouvement ou de travail, lui fait prendre successivement les différentes formes ou modifications qui constituent les différentes manieres d'être, dans la production de toutes les choses naturelles.

On trouve que c'est cette même Raison eternelle, ce même *Chang-ti*, ce même *Tien*, &c. qui, après avoir donné aux *San-tsai* (G), c'est-à-dire aux *trois agents par excellence*, ou aux trois puissances productrices, qui sont le Ciel (H), la Terre (I) & l'Homme (K), & l'existence, & leur maniere propre d'exister, leur donne encore & la puissance dont ils sont doués, & le pouvoir de réduire cette même puissance en acte, en les soumettant à des loix générales, dont il leur est impossible de s'écarter.

On trouve encore que c'est cette même *Raison eternelle*, ce même *Chang-ti*, ce même *Tien*, &c. qui voit tout, qui sait tout, qui est par-tout, qui punit les méchans & récompense les bons, qui associe à son bonheur suprême les *Chen*, & les *Cheng*, c'est-à-dire les bons Esprits des différens ordres, & les Hommes vertueux, après qu'ils ont quitté leurs dépouilles mortelles : auprès duquel ceux même d'entre les Chinois modernes qui ont le plus dégénéré de la doctrine des Fondateurs de leur Monarchie placent encore aujourd'hui *Fou-hi*, *Chen-noung*, *Hoang-ti*, *Yao*, *Chun*,

Yu, *Tching-tang*, *Ouen-ouang*, *Tay-koung*, *Tcheóu-koung*, *Confucius* & les autres Sages de la vertueuſe Antiquité (1) : non pas toutefois comme les croyant tous autant

(1) Ceux d'entre les Miſſionnaires qui ont cru ou fait ſemblant de croire qu'il y a eu un tems où les Chinois ont admis cinq *Chang-ti*, auxquels ils ont rendu des honneurs ſemblables à ceux que l'on rend au *Chang-ti* par excellence, n'ont pas fait attention à la différence infinie que ces mêmes Chinois ont toujours miſe entre culte & culte, entre le *Chang-ti Seigneur ſuprême*, & les cinq *Chang-ti*, les plus reſpectables d'entre les Empereurs de la haute antiquité. Ces derniers n'ont été appellés *Chang-ti* que très-rarement. Quand on leur a donné ce nom, on n'a prétendu que les mettre au-deſſus des autres Empereurs; & *Chang-ti* ne ſignifie alors que ce que ſignifie parmi nous *Empereur au-deſſus des autres*. Ils ſont en effet au-deſſus des autres par leurs vertus, par leur antiquité, & parce qu'ils ont fondé l'Empire, & qu'ils ont eté les chefs des premieres Dynaſties qui l'ont gouverné. Le mot *Chang*, qui ſignifie *ce qui eſt au-deſſus*, n'a eté ajouté quelquefois à celui de *Ti*, qui ſignifie *Empereur*, que dans le ſens que je viens de dire. C'eſt dans un ſens à-peu-près ſemblable qu'on donne quelquefois au *Chou-king* le nom de *Chang-chou*, & qu'on appelle la haute antiquité *Chang-kou*. Le nom de *Chang-chou* donné au *Chou-king*, le met *au-deſſus des autres Livres*. Le nom de *Chang-kou*, donné à la haute antiquité, déſigne les premiers tems. De même les cinq *Chang-ti* ne déſignent que les cinq Empereurs les plus diſtingués de la Monarchie, les cinq *Empereurs hors de rang* : ce ſont ceux qu'on appelle ordinairement les cinq *Ti*, & ces cinq *Ti* ſont *Fou-hi*, *Chen-noung*, *Hoang-ti*, *Yao* & *Chun*.

Parmi les autres Empereurs auxquels les Chinois donnent la préférence ſur leurs ſemblables, ſont les fondateurs des trois premieres Dynaſties, *Yu* fondateur de la dynaſtie *Hia ; Tcheng-tang*, fondateur de la dynaſtie *Chang*, & *Ouen-ouang*, qui eſt regardé comme le fondateur de la dynaſtie *Tcheou*. Ces trois fondateurs ſont appellés les trois Rois *San-ouang*. On met encore au nombre des *Chengs*, *Confucius*, *Tcheou-koung*, *Tay-koung* & pluſieurs autres ſages dont il eſt parlé dans l'hiſtoire & dans les *King*. Du reſte, aujourd'hui même, on donne à l'Impératrice mere & à l'Empereur lui-même, le titre honorable de *Cheng ;* ainſi l'on dit *Cheng-mou*, la *Sainte Mere ; Cheng-tchou*, le *Saint Maître*. Je finis cette Remarque en diſant que ceux qui ont aſſuré qu'on adoroit en Chine les Empereurs nommés les cinq *Ti*, ou les cinq *Chang-ti*, ſont aux Chinois la même injuſtice que certains hérétiques font aux Catholiques, en les accuſant d'adorer les Saints.

de *Chang-ti ;* mais les regardant ſeulement comme des *Cheng*, c'eſt-à-dire comme des favoris du *Suprême Empereur*, avec lequel & dans lequel ils jouiſſent de la glorieuſe immortalité, comme d'une récompenſe due à leurs mérites & à leurs vertus.

On trouve auſſi que c'eſt cette même *Raiſon eternelle*, ce même *Chang-ti*, ce même *Tien*, &c. qui, ſous le nom de *Ming*, détermine, par des arrêts irrévocables, tout ce qui peut être déterminé. Ce *Ming* peut ſe rendre, dans notre langue, par le mot de *providence* ou par celui de *deſtin*. Si nous l'appellons *Deſtin*, il ne faut pas le confondre avec ce deſtin aveugle qui néceſſite, & qui eſt lui-même néceſſité. Le *Ming* des anciens Chinois fait tout librement & avec choix ; il prévoit tout, & s'étend ſur tout ; *il donne l'Empire à certaines Races pour le bonheur des Peuples, & les fait enſuite deſcendre du trône, quand elles ne ſauroient plus l'occuper dignement, ou quand elles ont comblé la meſure de leurs crimes, ou quand elles ceſſent de concourir à l'exécution de ce à quoi elles etoient deſtinées.* Il n'eſt aucun livre Chinois d'un certain ordre, où ces maximes ne ſoient répandues.

On trouve enfin que c'eſt cette même *Raiſon eternelle*, ce même *Chang-ti*, ce même *Tien*, &c. que l'on honora de tout temps par des ſacrifices qui ne furent que pour lui, avec *une muſique particuliere* & des *cérémonies uniquement deſtinées à cet uſage*. D'abord ce fut en pleine campagne, ou ſur les montagnes, dans le *Kiao* & ſur le *Tan*, c'eſt-à-dire *ſur un amas de pierres amoncelées en rond*, ou ſimplement *ſur un tas de terre orbiculairement elevé.*

Une double enceinte de branchages & de gazon environnoit le *Tan ;* & c'étoit entre ces deux enceintes que l'on elevoit, l'un à gauche & l'autre à droite, deux moindres

autels, ſur leſquels, immédiatement après le ſacrifice en l'honneur du *Tien* ou du *Chang-ti*, on alloit ſacrifier aux *Chen* & aux *Cheng*, c'eſt-à-dire *aux Eſprits ſupérieurs de tous les ordres & aux vertueux Ancêtres.*

Le droit d'offrir ſur le *Tan* appartenoit au ſeul Souverain, comme étant, excluſivement à tout autre, le grand Sacrificateur de la Nation. Le *Chen-y-tien*, les Commentateurs les plus eſtimés des Livres claſſiques, la plupart de ceux qui ont ecrit ſur la haute Antiquité, ou qui ont fait des Remarques ſur l'Hiſtoire, conviennent unanimement que l'uſage d'offrir au ſeul *Chang-ti* ſur le *Tan*, aux *Chen* & aux *Cheng*, ſur des autels particuliers placés aux côtés du *Tan*, en dehors de la premiere enceinte intérieure, c'eſt-à-dire entre les deux enceintes dont le *Tan* étoit environné, eſt un uſage etabli & pratiqué par *Fou-hi* lui-même, & tranſmis à ſes ſucceſſeurs, qui l'ont pratiqué d'âge en âge avec les mêmes cérémonies, & ſans mêlange d'aucun culte etranger, juſqu'à la Dynaſtie des *Tcheou* incluſivement.

Ils ajoutent, ces Ecrivains célebres dont je parle, qu'en adreſſant leurs prieres & leurs vœux au *Chang-ti*, les anciens Empereurs & leurs Sujets regardoient ce *Chang-ti* comme tout-puiſſant, c'eſt-à-dire, comme ayant le pouvoir de les ſatisfaire ſur les différens objets de leurs demandes; mais que, quand ils s'adreſſoient aux Eſprits & aux Ancêtres, ils ne prétendoient qu'à leur protection auprès du *Chang-ti*. C'eſt de-là, ſans doute, qu'eſt venue la différente maniere de s'exprimer, pour déſigner ces deux ſortes de ſacrifices. On prie le *Chang-ti : on avertit les Ancêtres, on leur rend hommage, on fait en leur honneur des cérémonies reſpectueuſes.* Cette différence dans l'expreſſion détermine, ce me ſemble, aſſez clairement la nature de la choſe exprimée.

Dans les commencemens de la Monarchie, on conſacroit

un *Kiao*, on erigeoit un *Tan* fur une colline, fur la premiere eminence, fur la montagne la plus voifine ; & pendant que le Souverain & fes Miniftres, enfermés dans la double enceinte de branchages & de gazon dont j'ai parlé, offroient le facrifice, les Sujets fe tenoient dans un refpectueux filence aux environs du *Kiao*, ou fur le penchant de la montagne fur laquelle on facrifioit.

Daignez, M. obferver, je vous prie, que je dis en général *les Sujets*, & non pas fimplement *quelques Sujets ;* car alors ceux qui obéiffoient à *Fou-hi* etoient tous, ou prefque tous, réunis auprès de leur Chef. Il ne faut pas que les grands noms d'Empereur & d'Empire faffent illufion. Ces titres, inventés dans des temps poftérieurs, ont eté donnés aux premiers Souverains de la Chine, & à la Chine, les premiers, pour défigner des hommes qui avoient d'autres hommes fous eux, & les feconds, pour défigner cette portion de terre défrichée par leurs ordres, ou de leurs propres mains. L'Empereur n'étoit, dans ces premiers temps, que le Chef d'une Peuplade ; & cette Peuplade ne devoit guere être compofée que d'environ une centaine de familles, du nombre de celles qui, un ou deux fiecles auparavant, avoient abandonné les environs du mont Ararat, pour venir fixer leur féjour non loin des bords du fleuve Jaune, défigné par les Chinois fous le nom de *Hoang-ho*.

Fou-hi, qui avoit formé cette premiere Peuplade en raffemblant ceux qui avoient bien voulu fe foumettre à lui, leur enfeigna ce qu'ils auroient dû avoir appris de la propre bouche de ceux dont ils tenoient la vie. Il leur parla de ce *Tien antérieur*, de *Chang-ti*, de cet Être Suprême, qui voit tout, qui peut tout, & qui remplit tout de fon immenfité. Il leur expliqua comment il concevoit la nature de ce même *Tien*, de ce *Chang-ti*, ou de cet *Être Suprême* qui avoit fait toutes chofes, les confervoit après les avoir faites, leur donnoit

donnoit l'accroiſſement & la perfection, & les renouvelloit dans d'autres formes, après la deſtruction de celles qui les modifioient auparavant ; & afin que ce qu'il leur en diſoit ne s'effaçât pas de leur mémoire, ainſi qu'il etoit arrivé à leurs peres, il inventa des ſignes en très-petit nombre, & très-ſimples, dont la ſeule inſpection pût ſans ceſſe leur en rappeller le ſouvenir.

Je dis qu'*il inventa des ſignes en très-petit nombre, & très-ſimples.* Un coup-d'œil ſuffira, M. pour vous en convaincre. Ayez la bonté de revenir ſur la premiere Planche, & d'y voir les figures L, M, N. La figure L repréſente une ligne entiere, & la figure M repréſente une ligne briſée. Ces deux figures ſont appellées par les Chinois *Leang-y*, c'eſt-à-dire, les deux regles fondamentales. Avec ces deux figures, priſes chacune deux fois, & combinée l'une avec l'autre, *Fou-hi* compoſa les quatre réciproques, nommées les *Sée-ſiang*, qui forment la figure N. Ces *Sée-ſiang* ſont quatre bigrammes formés par douze traits.

Ces quatre bigrammes & ces douze traits ne parurent pas ſuffiſans au Fondateur de l'Empire Chinois pour l'explication de tout ce dont il avoit à inſtruire ceux qui, tout récemment, venoient de ſe ſoumettre à lui. Il doubla les bigrammes, & tripla le nombre des traits. Cette opération lui donna les nombres huit, produit de la duplication des bigrammes, & trente-ſix, produit de la triplication du nombre des traits. De tout cela, il forma ce qu'on appelle les huit *Koua*, c'eſt-à-dire les *huit ſignes ſuſpendus*, ainſi nommés, parce qu'ils etoient ſuſpendus dans les lieux les plus fréquentés, pour être vus de tout le Peuple.

Ces huit *Koua*, ou trigrammes, etoient rangés & combinés entre eux tels qu'ils ſont repréſentés dans la figure O de la premiere Planche, c'eſt-à-dire qu'ils regardent les points

cardinaux du monde, & que le parfait eſt oppoſé à l'imparfait, les nombres pairs aux nombres impairs, le ciel à la terre, les montagnes aux eaux de ces mêmes montagnes, le feu à l'eau, & le tonnerre aux vents. De plus, les quatre trigrammes formés de nombres pairs ont entre eux tous la même quantité de traits que les quatre qui ſont formés par les nombres impairs. Tel fut le premier arrangement des *Koua*; tel eſt, diſent les Philoſophes de la Chine, l'ordre immuable de la Nature pour la production de toutes choſes.

Cette invention, antérieure de bien des ſiecles à celle d'Hermès, ſubſiſte encore aujourd'hui telle qu'elle ſortit des mains de ſon premier auteur. Ce ne ſont, comme je l'ai dit, que des lignes entieres & d'autres briſées, combinées entre elles de trois en trois; ſignes admirables, au moyen deſquels on exprime les vérités les plus ſublimes avec plus d'énergie & de force qu'on ne pourroit le faire, même avec les paroles.

C'eſt ainſi qu'avec quelques ſignes de convention, nous exprimons algébriquement les raiſonnemens les plus compliqués, les diſcours les plus etendus & les mieux ſuivis; c'eſt ainſi encore qu'au moyen d'un petit nombre d'autres ſignes, nous exprimons toutes les inflexions qu'on peut donner à la voix; nous faiſons entendre tous les ſons qu'on peut tirer des divers inſtrumens; nous faiſons imiter les mouvemens lents ou précipités, réglés ou ſans ordre que l'on peut donner aux corps; nous pouvons repréſenter toutes les paſſions qui ebranlent ou agitent l'ame. Mais, pour opérer & concevoir toutes ces merveilles, il faut être initié dans les myſteres de l'art, il faut en avoir appris les regles & les préceptes, & que le langage nous en ſoit familier. Sans ces connoiſſances préliminaires, les démonſtrations les plus lumineuſes, les calculs les plus méthodiques & les plus exacts, ne paroîtront que des enigmes indéchiffrables; l'on n'appercevra

qu'un pur griffonage dans les notes qui déſignent tout l'ordre harmonique des ſons.

Il en eſt de tout ce qui fait l'objet des connoiſſances humaines, comme d'une décoration théâtrale au milieu des ténebres. Pour connoître & pour voir, on fatigueroit inutilement ſon eſprit & ſes yeux, ſans le ſecours de quelque flambeau.

Les trigrammes n'etoient probablement, dans leur premiere inſtitution, qu'une eſpece d'ecriture ſymbolique à la portée des hommes groſſiers & encore à demi-ſauvages qui venoient de ſe réunir. Cette ecriture, ou plutôt ces ſymboles, devoient être aſſez faciles pour pouvoir être appliqués aux vérités phyſiques & morales qu'on vouloit leur enſeigner; & l'application qui en etoit faite ne devoit rien avoir de rebutant pour des eſprits non encore façonnés, incapables par conſéquent d'une contention tant ſoit peu forcée. Il falloit d'ailleurs que l'un & l'autre ſens puſſent en être aiſément retenus.

Suppoſons, pour quelques momens, que nous aſſiſtons à la premiere inſtruction que *Fou-hi* donna à ſes Sujets, après qu'il eut inventé les *Koua.* Il me ſemble entendre ce Légiſlateur vénérable, qui, les huit trigrammes en main, s'exprime à-peu-près ainſi :

« Depuis que vous m'avez choiſi d'une commune voix pour » être votre Chef, j'ai regardé comme le premier de mes » devoirs celui de vous inſtruire de ce qu'il vous importe le » plus de ſavoir. Je vois avec douleur que les différentes leçons » que je vous ai données juſqu'à préſent ſont déja preſque » effacées de votre ſouvenir.

» Ces nœuds que vous faites à des cordelettes, pour con- » ſerver la mémoire de ce que vous croyez avoir appris, ne » ſuffiſent pas pour remplir en entier votre objet. Comment

» pourroient-ils suffire pour l'instruction de vos enfans ? » Comment pourriez-vous, avec leur seul secours, transmettre » vos connoissances à la postérité ? Il faut quelque chose de » plus clair, de plus méthodique, de plus général, quelque » chose que vous puissiez avoir sans cesse sous les yeux. J'y » ai pensé long-temps, & j'en ai fait l'objet de mes plus » profondes méditations : le ciel est venu à mon secours, » lorsque j'etois sur le point d'abandonner un projet dont » l'exécution etoit au-dessus de mes forces.

» Il n'y a que très-peu de jours qu'etant assis sur l'un des » bords du fleuve, je vis sortir, du milieu des eaux, un » animal merveilleux, qui, n'etant ni cheval, ni dragon, » etoit tout-à-la-fois l'un & l'autre. Surpris de ce prodige, je » m'arrêtai quelque temps à le considérer. Mon etonnement » augmentoit à mesure que je parcourois des yeux tout l'ex- » térieur de cet amphibie jusqu'alors inconnu. L'arrangement » que j'observois dans les ecailles qui couvroient son corps, » ne me parut pas être l'effet d'un hasard aveugle. Je redou- » blai d'attention ; mon entendement s'ouvrit, & je trouvai » ce que j'avois si long-temps cherché inutilement, je veux » dire, l'art de vous communiquer mes pensées par des signes » qui peuvent vous les représenter, & vous en rafraîchir la » mémoire pendant mon absence & après ma mort.

» Cet art représentatif de ce qui est purement intellectuel, » comme il l'est de tout ce qui tombe sous les sens, ne con- » siste que dans huit trigrammes formés avec deux simples » lignes, dont l'une est entiere & l'autre brisée ; & ces tri- » grammes, je les ai combinés de la maniere que vous voyez » dans la figure que je vous présente, & dont je tâcherai de » vous donner l'explication.

» Ce présent que le ciel fait aux hommes, ce bienfait » insigne qu'il leur accorde exige de leur part le tribut de

» la plus vive reconnoiſſance. Commençons aujourd'hui par » lui rendre de ſolemnelles actions de grace de ce qu'il a bien » voulu nous favoriſer ainſi ».

Puiſque nous nous ſommes permis de faire des ſuppoſitions, nous pouvons ſuppoſer qu'en entendant ces derniers mots, les Sujets de *Fou-hi* ſe proſternerent, frapperent la tête du front, & que par des cris réitérés, plutôt que par des paroles articulées, ils tâcherent d'exprimer une partie des entimens dont ils etoient pénétrés au fond de leurs cœurs; nous pouvons ſuppoſer encore qu'après les avoir laiſſés à eux-mêmes pendant quelque temps, *Fou-hi* fit faire ſilence, & que reprenant le fil de ſon diſcours, il dit :

« Le premier des huit trigrammes, celui qui eſt placé » au-deſſus de tous les autres, eſt le ſymbole de ce même » Ciel auquel vous venez de rendre hommage. Gardez-vous » bien de le confondre avec ce ciel matériel que vous voyez » des yeux du corps. Le Ciel dont je parle ne ſauroit être vu » que par les yeux de l'eſprit. Que dis-je, notre foible intel- » ligence ne ſauroit le concevoir tel qu'il eſt. Nous ne le » connoiſſons bien clairement que par ſes œuvres. Il exiſte » néceſſairement & par lui-même; il n'a ni commencement » ni fin; & c'eſt par lui que toutes choſes commencent, » s'accroiſſent & ſe perfectionnent. Souvenez-vous de ces » quatre mots : *Yuen*, *Heng*, *Ly*, *Tcheng*; méditez-les pro- » fondément; & toutes les fois que ce premier trigramme, » que j'appelle *Kien* ou le *ciel*, s'offrira à vos regards, elevez » votre eſprit juſqu'à ce Ciel ſuprême, dont il n'eſt qu'un » très-foible ſymbole ».

Continuerai-je, M. à faire parler *Fou-hi* ſur ce ton? Lui mettrai-je dans la bouche ce qu'il a dû ou pu dire ſur le myſtere ineffable de la Trinité? Le temps où il donna des loix aux premiers habitans de cette portion de notre globe

qu'on appelle aujourd'hui la Chine, eſt trop voiſin de celui du déluge, pour qu'il ait pu ignorer ce point capital de la Religion de ſes peres ; & s'il ne l'a point ignoré, pourquoi n'en auroit-il pas dit quelque choſe à ceux qu'il ſe chargeoit d'inſtruire & de policer ? Ce ſeroit, je penſe, enlever à notre ſainte Religion, qui eſt néceſſairement la ſeule que les hommes doivent avoir, parce qu'elle eſt la ſeule vraie ; ce ſeroit lui enlever une des preuves qui en conſtatent la tradition non interrompue, depuis le premier homme juſqu'à Noé, & depuis Noé juſqu'aux Légiſlateurs des différentes Nations qui ont peuplé la terre, ſi l'on refuſoit au Fondateur des Chinois les connoiſſances traditionelles qui pouvoient le plus contribuer au bonheur commun, préſent & à venir. Quoi qu'il en ſoit, accordons-les lui par pure libéralité, ſi nous trouvons quelques difficultés à les lui accorder par raiſon & par juſtice ; & voyons comment il a pu, au moyen de ſes trigrammes, les communiquer aux hommes groſſiers qu'il inſtruiſoit.

« Ce *Kien* », a-t-il pu dire, en continuant l'explication de ſon premier trigramme, « ce *Kien*, qui eſt le ſymbole de l'Être » Suprême, nous le repréſente auſſi ſous les principaux de » ſes attributs. *Kien*, qui eſt une ſeule & même figure, for- » mée par trois lignes droites, ſimples & parfaitement egales » entre elles, n'ayant de différence que dans l'arrangement » qui les diſtingue l'une de l'autre, & qui fait que l'une eſt » *premiere*, l'autre *ſeconde*, & celle qui vient après *troiſieme*, » ſans que la premiere puiſſe être en même temps la ſeconde » ou la troiſieme, ni l'une de ces deux-ci être en même temps » la premiere ou l'autre qu'elle n'eſt pas. *Kien*, conſidéré » comme figure, eſt eſſentiellement *Un* ; pris comme tri- » gramme, il eſt eſſentiellement *Trois* ; mais ces trois, quoique » très-diſtincts l'un de l'autre, ne font qu'un, dont l'eſſence

» eſt d'être formé par trois. Ainſi, en voyant ce ſymbole » formé de trois lignes, vous concevez un tout indiviſible, » un tout qui ceſſeroit d'être ce qu'il eſt, s'il pouvoit être » diviſé ; un tout en un mot dont les trois lignes qui le con- » ſtituent etant d'une egalité parfaite, ont tout commun, » excepté l'ordre qu'elles gardent entre elles, & dans lequel » on les voit ; ordre qu'on peut appeller de préſéance ou de » priorité, non d'une priorité de nature ni de temps, mais » d'une priorité de raiſon & d'emanation, parce que voyant » la premiere avant la ſeconde, & la ſeconde avant la troi- » ſieme, je conçois néceſſairement l'une avant l'autre ; ordre » par conſéquent qui etablit entre elles des relations néceſſai- » rement différentes, c'eſt-à-dire les relations de la premiere » à la ſeconde, & de la ſeconde à la premiere ; de la pre- » miere & de la ſeconde à la troiſieme, & de la troiſieme » à la premiere & à la ſeconde.

» Par ce foible & très-imparfait ſymbole, tâchez de vous » former quelque idée de l'Être Suprême : elevez-vous juſqu'à » lui ; contemplez-le dans ſon unité & identité d'eſſence, de » ſubſtance & de nature, comme etant indiviſible, infini, » ſpirituel, tout-puiſſant, & dans ſa trinité de perſonnes » conſubſtantielles & intimes en elles-mêmes, quoique réel- » lement diſtinctes en premiere, ſeconde & troiſieme, comme » ayant des relations incommunicables, différentes entre elles, » & propres à chaque perſonne en particulier.

» Concevez l'Être eternel, infini, indiviſible, ſpirituel, » tout-puiſſant, exiſtant néceſſairement & par lui-même. Cet » Être adorable ſe connoît néceſſairement ; par conſéquent, » il produit, il engendre un terme ; il eſt *Pere*. La parfaite » connoiſſance qu'il a de ſes perfections infinies eſt ce terme » qui emane néceſſairement & eternellement de ſon enten- » dement divin. Ce terme eſt ſon Verbe ou ſon *Fils*, qui lui

» eſt egal en tout. Le *Pere* regarde ſon Fils comme ſon terme, » & le Fils regarde le Pere comme ſon principe. Le *Pere* & » le *Fils* ſe regardent eternellement & néceſſairement, ils » s'aiment de même, & le terme de leur amour mutuel eſt » le *Saint-Eſprit*, qui emane du *Pere* & du *Fils* par voie » de ſpiration, & qui eſt egal en tout au Pere & au Fils.

» Ce que je vous enſeigne ici ne peut ſe comprendre. Il » ſuffit que vous le croyez comme une vérité révélée à nos » premiers peres; vérité dont nos premiers peres ont inſtruit » leurs deſcendans, & que j'ai appriſe moi-même par la tra» dition qu'ils en ont laiſſée. Cette vérité ſublime en renferme » une autre non moins grande, mais infiniment conſolante » pour nous; c'eſt celle qui nous annonce un Libérateur.

» La ſeconde de ces trois perſonnes s'incarnera un jour » dans le ſein d'une Vierge. Le Fils de l'Éternel ſe fera » homme; il ſe rendra ſemblable à nous, il ſe chargera de » nos iniquités, & nous méritera par ſa mort de pouvoir » jouir eternellement de l'héritage céleſte, dont la déſobéiſſance » de nos premiers peres au premier de ſes ordres nous avoit » exclus. Conſervez précieuſement cette eſpérance dans le » fond de vos cœurs, elle vous aidera à ſupporter patiem» ment tous les maux dont cette courte vie eſt parſemée. » Entretenez-vous ſouvent enſemble de cette très-conſolante » vérité, inculquez-la dans l'eſprit de vos enfans, recom» mandez leur d'en inſtruire avec ſoin ceux qui naîtront d'eux, » afin que ceux-ci en inſtruiſent de même leurs deſcen» dans.

» Toutes les fois que vous verrez ces trigrammes, que, pour » cette raiſon, je fais ſuſpendre dans tous les lieux publics, » arrêtez-vous principalement à conſidérer le *Kien*. Rappellez » alors dans votre eſprit qu'il eſt le ſymbole de l'Être Suprême, » de cet Être eternel qui, dans une unité d'eſſence, de

» ſubſtance

» ſubſtance & de nature, renferme une Trinité de perſonnes, » dont la ſeconde réconciliera le ciel avec la terre par ſes » mérites infinis.

» Le trigramme qui eſt ſitué perpendiculairement ſous le » *Kien*, & que j'appelle *Koüen*, vous rappellera cette idée, » en ce qu'étant le ſymbole de la Terre, il eſt ouvert comme » pour recevoir ce Réconciliateur bienfaiſant, ainſi que tous » les autres dons du ciel, ſans leſquels la Terre n'auroit aucune » vertu, mais avec leſquels elle opere efficacement pour la » production de toutes les choſes naturelles, tant celles qui » peuvent ſervir à nos beſoins & à nos plaiſirs, & que nous » connoiſſons, que celles dont nous ignorons l'uſage & que » nous ne voyons pas.

» En voilà aſſez & même trop pour une premiere inſtruc- » tion. C'eſt la plus importante de toutes celles que j'ai à » vous donner. Il ne faut pas que les difficultés qu'elle ren- » ferme vous rebutent ou vous effraient. J'y reviendrai ſou- » vent, & ce que vous n'aurez pas compris une premiere ni » une ſeconde fois, vous le comprendrez peut-être à la troi- » ſieme ou quatrieme. Je vous expliquerai de même peu-à-peu » les autres trigrammes, & tout ce dont ils ſont les ſym- » boles ».

Il me ſemble qu'on peut ſuppoſer que le Fondateur des Chinois, en commençant l'explication des trigrammes, dont il eſt l'inventeur, & qu'il rangea & combina de la maniere qui ſe voit dans la Planche premiere, s'eſt exprimé à-peu-près comme je viens de le faire, puiſqu'on trouve dans le trigramme des trois lignes entieres, qu'il place au-deſſus de tous les autres, un précis de ce que j'ai dit; puiſque ceux des anciens Auteurs qui ont expliqué ce même trigramme donnent au ciel, dont il eſt le ſymbole, une ſi grande vertu

& des qualités si sublimes, qu'on ne peut s'empêcher de conclure, quand on les a lus avec l'attention qu'ils exigent, & les connoissances préliminaires qu'ils supposent, qu'ils ont voulu désigner l'Être Suprême & ses attributs, & qu'en le désignant ainsi, ils ont cru développer l'idée de celui dont ils se sont faits les interpretes.

Le *Ciel*, disent *Ouen-ouang* & *Tcheou-koung* son fils, environ douze cens ans avant l'Ere Chrétienne, & quelques siecles après eux *Confucius*, & après *Confucius* encore *Lie-tsée*, *Hoai-nan-tsée*, *Koung-ngan-koue*, *Lo-pi*, *Tcheou-lien-ki*, *Lou-siang-chan*, & une foule d'autres, tant anciens que modernes, dont l'enumération seroit trop longue ici, le *Ciel*, soit qu'on le désigne sous le nom de *Tien* ou de quelqu'un de ceux qui lui sont synonymes, *est la grande Unité ; cette grande Unité comprend trois ; un est trois, & trois sont un, &c. Avant le* Tay-ki *il y avoit un Être sans bornes, &c. Avant le* Tay-ki (on parle ici du *Tay-ki*, premier principe matériel), *avant le* Tay-ki *lui-même ; il existoit une Raison agissante & inépuisable qu'on ne sauroit représenter, qu'on ne sauroit nommer, qui est infinie en tout sens, & qui n'est susceptible d'aucune augmentation, &c. &c.* Je n'entasserai point ici un plus grand nombre de citations, qui ne feroient que fatiguer inutilement. Nos Missionnaires *Ykingnistes* (1) ont eu grand soin de les ramasser & de les rapporter dans leurs Ouvrages en termes originaux.

(1) J'appelle *Ykingnistes* ceux de nos Missionnaires qui, s'étant imaginé que l'*Y-king* etoit un livre prophétique, dans lequel on trouvoit tous les mysteres de notre sainte religion, avoient bâti des systêmes qui ne tendoient à rien moins qu'à prouver que les Chinois etoient une Colonie de Juifs qui avoit apporté du pays qu'elle avoit abandonné toutes les connoissances dont les Chinois se glorifient. Ces systêmes, étayés de quelques passages tirés des anciens *King*, furent adoptés par ceux qui aiment l'extraordinaire. J'aurai occasion d'en parler plus bas.

Ces Ouvrages doivent être en manuſcrits dans la Bibliotheque du Roi. Ils peuvent être conſultés, avec les précautions convenables, par ceux qui voudroient ſe convaincre par leurs propres yeux (1).

Je ne dois pas cependant diſſimuler que la pureté primitive de cette Doctrine Chinoiſé ſur la Divinité, a eté ternie par une foule de Philoſophes poſtérieurs qui, malheureuſement, ont donné le ton au gros de la Nation, depuis près de dix ſiecles. Ces Philoſophes, Théiſtes par conviction, mais Athées par leurs principes, & conſéquemment à leurs principes, ſe ſont perdus dans la confuſion de leurs idées; ſe ſont egarés dans le labyrinthe des faux raiſonnemens; & par des explications fauſſes & des inductions plus fauſſes encore, ils ont creuſé l'abîme dans lequel ils ſont tombés, & ont entraîné dans leur chûte tous ceux dont ils ont eté les conducteurs & les guides.

En voulant eclaircir ce que les Anciens, ſur la tradition de leurs Ancêtres, avoient dit allégoriquement, ces Philoſophes orgueilleux ont tout embrouillé, tout défiguré, tout changé. Les Anciens avoient dit, qu'il y avoit un *Tay-ki* ou grand Principe, un *Chang-ti* ou Seigneur ſuprême, un *Tien* ou Ciel ſupérieur, qui, par la vertu de ſon *Ki* ou de ſon ſouffle tout-puiſſant, avoit formé les *San-tſai* ou les trois agents généraux ou puiſſances productrices ſubordonnées, qui ſont le Ciel, la Terre & l'Homme; & par ces *San-tſai*, ils entendoient tout ce qui eſt purement intellectuel, comme tout ce qui tombe ſous les ſens; toute puiſſance qui peut être ou qui eſt actuellement réduite en acte. Ils rangeoient ſous le premier *Tſai*, qui eſt le Ciel, tout ce qui eſt l'objet de la Métaphyſique & de la Phyſique céleſte,

(1) Ces textes étoient plus que ſuffiſans pour autoriſer un Miſſionnaire à expliquer les *Koua* comme on l'a fait ci-deſſus.

& ils s'etendoient en particulier sur ce qui concerne l'Astronomie, de la maniere à-peu-près & dans l'ordre que je vous invite à examiner dans la figure qui s'offre à vous. *Voyez Planche II. & son explication.*

L'eau, le feu, les métaux, les vents, le tonnerre, la pluie, la Géographie, & toutes les productions naturelles, tant en général qu'en particulier, faisoient l'objet du second *Tsai*, qui est la *Terre*. *Voyez la Planche III & son explication.*

Pour ce qui est du troisieme *Tsai*, qui est l'*Homme*, ils le regardoient comme le seul être visible qui fût doué d'intelligence, qui fût en etat de pouvoir produire des actes dignes d'eloge ou de blâme, de récompense ou de châtiment, suivant qu'il cultivoit la vertu, ou qu'il s'abandonnoit au vice. Ils etoient persuadés outre cela, & ils ne cessoient de le dire, que l'*homme* etoit récompensé ou puni non-seulement pendant cette vie, mais même après sa mort : & ce fut pour l'engager à mériter l'un & à eviter l'autre, qu'ils s'appliquerent sur-tout à développer les principes de la Morale, à expliquer les différentes obligations qu'elle impose en général pour la conduite extérieure de l'homme & pour le réglement de son cœur, & en particulier pour l'accomplissement de ses devoirs, comme fils, comme sujet, comme pere de famille, comme membre de la société, &c. *Voyez la Planche IV & son explication.*

Voulant s'expliquer briévement, au moyen de quelques symboles, ces Anciens avoient dit : Le *Tay-ki* ou le grand Principe a engendré les *Leang-y* ou les deux effigies; ces deux effigies ont engendré les *Sée-siang* ou les quatre images, & ces quatre images ont engendré les *Pa-koua* ou les huit trigrammes, qui exposent les principes d'où toutes choses tirent leur origine, & au moyen desquels il n'est rien qu'on ne puisse expliquer.

Croyant rendre intelligible ce ſyſtême des Anciens, en lui donnant, pour ainſi dire, du corps, les Philoſophes modernes ont imaginé de repréſenter le *Tay-ki*, ou le premier Principe de la maniere qu'on le voit dans la figure *P* de la premiere Planche. Ce *Tay-ki*, ont-ils dit, principe de la matiere, & matiere lui-même, contient en ſoi les deux principes *Yn* & *Yang*, déſignés par les couleurs différentes, dont celle du fond déſigne l'*Yang*, & la noire déſigne l'*Yn*. Le point marqué ſur chacun de ces principes déſigne cette qualité intrinſeque, commune à tout, qui donne à l'*Yn* & à l'*Yang* la vertu dont ils ſont capables pour la production de toutes choſes, en leur imprimant les différens degrés de mouvement d'où réſultent les différentes combinaiſons de parfait & d'imparfait, de haut & de bas, de fort & de foible, de ſec & d'humide, &c. & cette qualité intrinſeque, nous l'appellons *Ly*.

Le grand Principe, ont-ils dit encore, le *Tay-ki*, englobé de toute eternité dans la matiere, a produit dans le temps, par la vertu du *Li* ou du *Ki*, qui n'eſt autre que l'air primogene, l'*Yn* & l'*Yang*. Ces deux principes matériels, *Yn* & *Yang*, ont produit le ciel & la terre, après un nombre prodigieux de combinaiſons différentes : le ciel & la terre ont produit les métaux, le feu, l'eau, le bois & la terre; & de ces cinq elémens tout ce qui reſpire a reçu l'être, & toutes choſes ont eté formées. Eſt venu le *ſaint homme* (*Fou-hi*), qui, par ſes trigrammes, a tout développé & tout expliqué. C'eſt ainſi que s'expriment ces Athées matérialiſtes. Quelle différence entre cette Doctrine & celle des Anciens !

Les Anciens avoient dit qu'il y avoit une Raiſon eternelle, une intelligence ſuprême, une ſageſſe infinie, qui voit tout, qui eſt par-tout, qui fait tout, qui regle tout; & les Philoſophes modernes, ſur-tout ceux du temps des *Soung*, ont

ajouté que cette Raifon eternelle, cette fageffe infinie, cette fuprême intelligence, n'etoit ni fage, ni intelligente; qu'elle ne fubfiftoit que dans la matiere; qu'elle n'agiffoit que par la néceffité de fa nature, fans favoir ni vouloir rien de ce qu'elle faifoit; & conféquemment, à ces monftrueux principes, ils ont tout expliqué matériellement, en donnant tout à la matiere, à un *Li* purement matériel, à un *Tay-ki* matériel, aux principes *Yn* & *Yang* matériels de même.

Si ces Philofophes poftérieurs euffent moins préfumé d'eux-mêmes, ils n'auroient pas entrepris d'expliquer ce qu'ils n'entendoient pas, & ce qu'ils ne pouvoient entendre par les feules lumieres de leur foible raifon : ils s'en feroient tenus à la fimple tradition de leurs peres, laquelle leur apprenoit qu'il y avoit un premier Principe par qui tout avoit eté fait; tradition déja ancienne du temps de *Ouen-ouang*, c'eft-à-dire douze cens ans avant l'Ere Chrétienne, & que ce Prince exprime par ces belles paroles : *Yuen, Heng, Li, Tcheng*, 元亨利貞, c'eft-à-dire *premier Principe, Ciel fuprême, par qui tout reçoit l'exiftence, l'accroiffement, la perfection & la confommation.* Ils euffent adhéré à cette même tradition, qui enfeignoit qu'il eft de la nature de ce premier Principe d'être en même temps *un* & *trois*, & qui leur mettoit cette vérité, pour ainfi dire, fous les yeux, dans le caractere qu'on employoit dans les temps les plus reculés de la Monarchie, pour exprimer la vertu active de cet Être Suprême, c'eft-à-dire ce fouffle tout-puiffant qui donne l'impulfion à tout, qui anime tout, qui donne à tout les qualités conftitutives de fon être particulier. Ce caractere employé par les Anciens eft le *Ki*.

Qu'apperçoit-on dans ce *Ki ?* Un & trois, c'eft-à-dire qu'on voit un caractere compofé de deux parties. Celle qui

eſt au-deſſus eſt formée par ces trois traits 气 : priſe ſéparément, elle n'a point de nom ; elle ne préſente, telle qu'elle eſt, aucun ſens dans la Langue Chinoiſe ; mais, en lui joignant la ſeconde partie, qui eſt le grand *Y* ou le grand un, 乞 elle a un ſens, elle a un nom ; elle conſtitue un ſeul caractere, qui eſt le *Ki*, 气 tel que les Anciens le repréſentoient.

Dans la ſuite des ſiecles, pour déterminer plus ſpécialement le ſens de ce caractere, & en rendre l'intelligence plus facile, en le rendant plus expreſſif & en quelque ſorte plus complet, on crut devoir y ajouter une troiſieme partie ou un troiſieme caractere, qui eſt le *Mi*, caractere qui, etant ſeul, exprime le ris, c'eſt-à-dire la nourriture la plus ordinaire des hommes dans ces climats ; & l'on plaça ce *Mi* 米 dans le grand un de la maniere qu'on le voit ici 氣, voulant dire par-là que *c'eſt ce grand Un, dont la nature eſt d'être en même temps Trois, qui a ſeul la puiſſance de produire ce qui ſert à notre ſubſiſtance, laquelle nous ne ſaurions trouver hors de lui, ni nous procurer ſans lui.*

Ce caractere *Ki*, employé dès le temps des *Han*, eſt le ſeul en uſage aujourd'hui. C'eſt le même que les Philoſophes du temps des *Soung* placerent dans le centre des cercles concentriques qui repréſentent les deux Principes ſecondaires, *Yn* & *Yang*, mais qu'ils n'enviſagerent que comme l'air primogene, qui, par une vertu aveugle, dont il eſt ſeul pourvu, met en action l'*Yn* & l'*Yang*, pour la production de toutes choſes.

Avec un peu d'attention à ce caractere *Ki*, qu'il ne tenoit qu'à eux d'analyſer, ainſi que je viens de le faire, ils auroient

conclu qu'il renfermoit un tout autre ſens que celui qu'ils lui ont donné ; ils auroient avoué de bonne foi que ne comprenant pas une Doctrine auſſi ſublime que celle que la tradition leur annonçoit, & voulant cependant rendre raiſon de tout, ils ont puiſé dans leur propre fonds, & nullement dans les ecrits des Anciens, les principes qu'ils ont etablis & les explications qu'ils en ont données, & qu'ils ont admis des conſéquences que leur cœur & leur raiſon démentoient de concert, mais qui dérivoient naturellement de leurs monſtrueux principes.

Avec moins d'orgueil & plus de ſincérité dans la recherche du vrai, ils n'euſſent rien oublié pour s'inſtruire eux-mêmes avant que de travailler à inſtruire les autres. Ils euſſent fouillé dans les Antiquités de leur Nation ; ils euſſent médité ſur les *King*, lu avec réflexion les fragmens hiſtoriques du *Kou-ouen*, conſulté les ecrits des Sages, & ils ſe ſeroient convaincus que les premiers Chinois avoient admis *un grand Principe*, exiſtant par lui-même, doué d'intelligence, agiſſant avec ſageſſe, récompenſant avec bonté, puniſſant avec juſtice, donnant avec choix les Empires, & les ôtant de même, diſtribuant les biens & les maux pour l'accompliſſement de ſes deſſeins impénétrables, faiſant tout en un mot, parce qu'il veut bien le faire. Ils ſe ſeroient convaincus que *ce grand Principe* etoit déſigné ſous les différens noms dont j'ai parlé plus haut ; que lorſqu'on l'appelloit, par exemple, *Tien* ou *Ciel*, l'on ajoutoit quelquefois une epithete, pour le diſtinguer du ciel matériel ; & l'on diſoit alors, *Lao-tien*, ou *vieux Ciel*, c'eſt-à-dire *Ciel eternel ; Hoang-tien*, ou *Ciel Seigneur ſuprême ; Sien-tien*, ou *Ciel antérieur ;* & que ſi l'on n'employoit pas toujours ces termes de pure précaution, c'eſt qu'on les croyoit inutiles pour des Lecteurs qu'on ſuppoſoit ſuffiſamment inſtruits.

Convaincus

Convaincus de cette premiere vérité, ils auroient fait attention à une autre non moins essentielle; je veux dire qu'ils se seroient apperçus que ces deux expressions, *Tien-hoang* & *Hoang-tien*, quoique composées des mêmes caracteres, etoient néanmoins très-différentes entre elles; que la premiere, *Tien-hoang*, inventée seulement du temps des *Tsin*, c'est-à-dire après les *Tcheou*, etoit consacrée pour désigner les treize Souverains qu'on a supposés fort gratuitement avoir gouverné le monde après *Pan-kou*, qu'on supposoit lui-même, non moins gratuitement, avoir eté le premier des hommes. Dans cette acception, *Tien-hoang* ne peut signifier qu'*Empereur du Ciel*; & par une conséquence nécessaire, le mot de *Tien* ne peut signifier là que le Ciel matériel & visible, ou ce que, dans le langage ordinaire, nous appellons le *firmament*. Ainsi l'on dit les *treize Empereurs du ciel*, *Che-san*, *Tien-hoang*.

L'expression *Hoang-tien* ne sauroit renfermer un pareil sens. *Tien*, mis après *Hoang*, expliqué littéralement, signifie *auguste Ciel*, *Ciel digne de tous nos hommages*, *Ciel qui a le pouvoir de commander & de se faire obéir*; *Ciel*, en un mot, *Maître* & *Empereur*. Qu'on cherche dans tous les Dictionnaires de la Langue Chinoise, tant anciens que modernes, la définition du mot *Hoang*, & l'on y trouvera tous les sens que je viens d'indiquer.

C'est donc ce *Hoang-tien* qui est le véritable *premier Principe*, & le même que ce *Chang-ti* auquel, de tout temps, on a offert des sacrifices. C'est par conséquent encore ce *Ciel* intelligent, sage, juste, bon, *qui se communique aux Peuples*, comme dit le *Chou-king* (chap. *Kao-yao-mou*), *& qui leur enseigne les cinq points capitaux de la Doctrine immuable*, c'est-à-dire les devoirs réciproques des Princes & des Sujets, des peres & des enfans, des epoux & des epouses, des

vieillards & des jeunes gens, & des amis entre eux. Peut-on dire de bonne foi, peut-on penser que c'est du Ciel matériel qu'on apprend de pareilles regles de conduite ? Peut-on dire avec un légitime fondement que c'est au Ciel visible & matériel que les Anciens offroient des sacrifices sur le *Tan*, dans l'enceinte du *Kiao*, pour obtenir des bienfaits, ou pour être préservé de quelque calamité ?

Je l'ai déja dit, & je ne crains pas de le dire encore, parce que ces sortes de répétitions n'en inculquent que mieux la vérité, ces sortes de sacrifices etoient uniques en leur espece ; ils etoient offerts au nom du Peuple par le seul Souverain ; ils etoient offerts solemnellement : & ce n'etoit qu'en les offrant ainsi qu'on rendoit à l'Être Suprême, par *un culte de latrie* public, les hommages qui lui sont dus, & qui ne sont dus qu'à lui.

Il est vrai que ces sacrifices etoient pour l'ordinaire précédés & suivis par d'autres sacrifices en l'honneur des *Chen* & des *Cheng* ; mais ces derniers sacrifices etoient d'un ordre inférieur. Il n'etoit pas nécessaire qu'ils fussent offerts par le Souverain ; ils etoient offerts séparément, & en les offrant, on ne prétendoit rendre *aux Esprits & aux vertueux Ancêtres*, qui en etoient l'objet, que les hommages d'un culte subordonné, d'un culte de simple *dulie*.

Pour se convaincre d'une vérité si importante, les Philosophes modernes pouvoient remonter d'âge en âge, & de Dynastie en Dynastie, jusqu'aux premiers siecles de la Monarchie. En ne consultant que ceux des monumens qui sont consignés dans les livres classiques de leur Nation, ou qui sont répandus dans les anciens fragmens de leur Histoire, ils eussent découvert sans peine le véritable esprit dans lequel ceux qui avoient fondé l'Empire, & plus de deux mille ans encore après ceux-ci, ceux qui l'avoient sagement

gouverné offroient des sacrifices en l'honneur du *Chang-ti*, des *Chen* & des *Cheng ;* ils auroient apperçu la différence qu'ils mettoient entre culte & culte ; ils ne se seroient pas trompés en assignant, d'après ces connoissances, quels etoient les véritables objets de leurs différens genres de vénération.

Ils auroient su, ces Philosophes modernes, que depuis *Fou-hi* jusqu'à *Hoang-ti*, quel que soit l'intervalle de temps qui s'est ecoulé depuis le regne de l'un jusqu'à celui de l'autre, les sacrifices solemnels s'offroient sur le *Tan*, dans un simple *Kiao* de branchages, c'est-à-dire sur une simple elévation de terre enfermée dans une enceinte faite avec des branches d'arbre qu'on coupoit aux environs.

Ils auroient lu que du temps de *Hoang-ti*, les Sujets de l'Empire, etant considérablement multipliés, occupoient un espace de terrein proportionné à leur nombre & à leurs besoins, & que cet espace etant fort etendu, il avoit eté partagé en plusieurs Provinces. Ils auroient lu que *Hoang-ti*, se voyant maître paisible d'un grand Peuple, mit tous ses soins à lui fournir les moyens de pouvoir se procurer de quoi satisfaire aux besoins & aux commodités de la vie, en inventant la plupart des arts nécessaires, utiles & même agréables ; en perfectionnant ceux qui etoient trouvés ; en promulgant des loix, & en préposant des Magistrats pour les faire observer ; en etablissant des usages & des coutumes pour cimenter l'union réciproque, & rendre, pour ainsi dire, indissolubles les liens de la société.

Ils auroient lu sur-tout que ce sage Législateur détermina un cérémonial pour les sacrifices qui devoient s'offrir solemnellement en l'honneur du *Chang-ti*, & qu'il assigna quatre principales montagnes aux quatre côtés de ses Etats, pour être désormais comme des lieux consacrés au culte religieux de toute la Nation (*Voyez la Planche cinquieme & son*

explication). Repréſentant en tant que Grand-Prêtre toute la Nation, chaque année, au nom & pour les beſoins de cette même Nation, *Hoang-ti* alloit ſacrifier ſur quelqu'une de ces quatre montagnes, & en prenoit occaſion de ſe montrer à ſes Peuples, comme leur Souverain, de les viſiter, de s'informer de leurs mœurs, de corriger les abus qui pouvoient s'être gliſſés, & de maintenir en tout le bon ordre. Cet uſage d'aller ſacrifier ſur quelqu'une des quatre montagnes, nommées les *See-yo*, a eté pratiqué par tous les Souverains, depuis *Hoang-ti* juſqu'aux *Tcheou*, avec les mêmes cérémonies & une egale exactitude de la part des bons Empereurs, quand les circonſtances le leur permettoient.

Les *Tcheou* ajouterent quelques cérémonies & un cinquieme *Yo*, c'eſt-à-dire une montagne ſituée à-peu-près au milieu de leurs Etats, ou, pour parler plus exactement, qui etoit ſuppoſée être entre les quatre autres; & c'eſt depuis ce temps ſeulement qu'on les appella les cinq *Yo*, ou les cinq montagnes des ſacrifices. *Voyez la figure premiere de la ſixieme Planche, & ſon explication.*

Je ne puis, M. réſiſter à l'envie qui me prend d'expoſer à vos yeux le caractere au moyen duquel les Chinois expriment ou déſignent ces fameuſes montagnes qu'ils appellent du nom de *Yo*. Le voici : 嶽 ; il eſt composé de quatre caracteres qui ſont chacun un caractere à part, lequel a ſa ſignification propre, indépendamment de ceux auxquels il eſt joint, parce qu'il peut être employé ſéparément. Le caractere ſupérieur, c'eſt-à-dire celui qui ſert comme de couronnement aux trois autres, déſigne en général *une montagne*, & ſe lit *Chang*, 山. Immédiatement au-deſſous de la montagne eſt le caractere *Yen*, 言, qui ſignifie *parole*,

& aux deux côtés de la parole ſont deux animaux, ſymboles de la bonne garde & de la fidélité. Ces deux caracteres ſe liſent l'un & l'autre *Kiuen*, & ſont ainſi faits, *Kiuen* 犭 & encore *Kiven*, 犬. Ces deux *Kiuen* déſignent egalement le *chien*.

Yo 嶽 eſt donc une montagne au pied de laquelle eſt la parole entre deux chiens, ſymboles de la bonne garde & de la fidélité. Pouvoit-on exprimer d'une maniere plus naturelle & en même temps plus energique, *que la parole portée au* Chang-ti *ſur la montagne par le Souverain, au nom du Peuple, qui eſt cenſé offrir ſes vœux au pied de la montagne, par le miniſtere de ſon Souverain, que cette parole, dis-je, doit être inviolablement gardée & accomplie dans tous ſes points, avec une fidélité à toute epreuve! &c.*

A ce caractere *Yo* on ſubſtitue pour l'ordinaire cet autre *Yo*, 岳, qui n'eſt pas moins expreſſif que le premier, mais qui n'eſt pas ſi ſymbolique. Il eſt compoſé de deux caracteres complets, dont l'un ſe lit *Kieou*, & ſignifie *élévation, monticule, eminence*, &c. & l'autre eſt le *Chan*, qui ſignifie *montagne*. Ainſi ce *Yo* déſigne une *montagne ſur laquelle on dreſſe un autel.*

Pardonnez-moi, M. cette petite digreſſion; elle peut n'être pas tout-à-fait inutile. Je reviens à mon ſujet.

Il ſuit, par ce que j'ai dit plus haut, que les ſacrifices offerts par le ſeul Souverain, ſur des montagnes, en l'honneur du Ciel ou du *Chang-ti*, ſont, en Chine, de la plus ancienne inſtitution. L'uſage en remonte juſqu'au Légiſlateur de la Monarchie, uſage d'une pratique aiſée, dans les commencemens, pour les raiſons que j'ai dites plus haut,

mais qui fut ſujet enſuite à des inconvéniens & à des difficultés qu'il fut néceſſaire de prévenir. Après qu'on eut bâti des Villes, & que le Souverain en eut choiſi une pour être le lieu de ſon ſéjour ordinaire & la Capitale de ſes Etats, il n'etoit guere poſſible qu'il fît le voyage des montagnes auſſi ſouvent qu'il eût eté néceſſaire pour ſatisfaire à la bienſéance, à l'empreſſement de ſes Sujets & à ſes propres deſirs. Les infirmités, la vieilleſſe, l'intempérie de l'air, les mauvais chemins, l'amour du repos, des affaires imprévues & quelquefois de la derniere importance, & cent autres raiſons pareilles etoient ſouvent regardées comme ſuffiſantes pour diſpenſer de l'accompliſſement d'un devoir qui devenoit alors ſi pénible.

Quelque part que fût la Cour, il falloit qu'aux quatre ſaiſons de l'année, le Souverain ſe tranſportât ſur quelqu'une de ces montagnes, pour y offrir le ſacrifice ſolemnel. Dans les premiers commencemens de la Monarchie, il ſe rendoit, à la onzieme Lune, à *Heng-chan*, de la Province du *Chan-ſi*; & cette montagne, qui etoit la plus ſeptentrionale des quatre *Yo*, etoit appellée le *Yo* du nord. A la troiſieme Lune, il alloit au *Yo* de l'eſt, qui etoit la fameuſe montagne de *Tay-chan*, dans la Province de *Chan-tong*, la plus orientale de l'Empire. A la cinquieme Lune, il viſitoit la partie méridionale de ſes Etats, & ſacrifioit ſur une montagne qui, comme le *Yo* du nord, porte le nom de *Heng-chan*, ecrit par un caractere différent du premier *Heng-chan*. Ce dernier *Heng-chan* eſt appellé le *Yo* du ſud. C'eſt une haute montagne de la Province du *Hou-koang*. Enfin, à la huitieme Lune, il alloit au *Yo* de l'oueſt, qui etoit la montagne *Hoa-chan*, de la Province du *Chen-ſi*, la plus occidentale de l'Empire Chinois d'alors. Pour le dire en deux mots, en quelque temps

qu'on fît commencer l'année, car le commencement de l'année n'a pas eté conſtamment le même ſous les regnes des premiers Empereurs; en quelque temps, dis-je, que l'année commençât, environ une quinzaine de jours avant & après les ſolſtices & les equinoxes, les Souverains ne pouvoient guere être occupés que des embarras d'un voyage; & ces deux fois quinze jours néceſſairement employés pour chaque voyage, ſouvent très-pénible pour celui qui avoit plus ſouvent encore les affaires les plus importantes à régler, etoient autant de jours perdus pour le gouvernement de l'Empire.

On ne fut pas long-temps à ſentir que c'etoit un mal, & on travailla efficacement à y remédier. Pour cela on conſacra, dans les environs du palais, un lieu qui pût tenir la place des *Yo*, pour le temps & les circonſtances où le Souverain ſeroit hors d'etat de ſe tranſporter ſur les véritables *Yo*. On y conſtruiſit un edifice qui fut tout-à-la-fois comme une repréſentation du *Kiao*, du *Tan* & de la ſalle des Ancêtres; & c'etoit là que le Fils du Ciel alloit exercer la plus noble des fonctions attachées à ſa dignité, celle d'offrir des ſacrifices en l'honneur du *Chang-ti*.

Cet edifice eut un nom différent ſous chacune des trois premieres Dynaſties. Les *Hia* l'appellerent *Che-ché*, les *Chang* lui donnerent le nom de *Tchoung-ou*, & les *Tcheou* celui de *Ming-tang*.

Les deux caracteres *Che-ché* peuvent ſe rendre en françois par ces mots : *Maiſons des générations & des ſiecles*. Les caracteres *Tchou-ou* ſignifient *maiſon renouvellée*; & par *Ming-tang*, on entend le *temple de la lumiere*.

Ces explications, telles que je viens de les donner, ſont purement littérales. Rendues dans l'etendue du ſens qu'elles renferment, je pourrois les exprimer ainſi : j'appellerois le premier *Hia-che-ché*, *temple elevé par la Dynaſtie des* Hia

en l'honneur de celui qui a fait les ſiecles & les générations. Le ſecond *Chang-tchoung-ou*, je l'appellerois *temple renouvellé par la Dynaſtie des Chang*, parce que les *Chang* renouvellerent en effet cet edifice, où, pour mieux dire, en conſtruiſirent un nouveau beaucoup plus brillant, mais uniquement deſtiné aux mêmes uſages; & je crois que c'eſt ſeulement pour cette raiſon qu'ils ne lui donnerent que le nom de *temple renouvellé*, pour faire voir qu'ils ne changeoient rien à l'ancien culte. J'ai déja dit que cet edifice tenoit lieu de *Kiao*, de *Tan*, & de ſalle des Ancêtres, parce qu'avant que d'offrir au *Chang-ti*, on ſe rendoit à la ſalle des Ancêtres, pour les avertir de ce qu'on alloit faire, & ſe diſpoſer à cette grande action, en ſe purifiant par l'abſtinence de tout ce qui pouvoit ſouiller. On s'y rendoit de même après le ſacrifice, pour remercier les mêmes Ancêtres de ce que, par leur interceſſion, le *Chang-ti* avoit bien voulu ecouter favorablement les demandes qui lui avoient eté faites; & alors on offroit, en leur honneur, un ſacrifice d'actions de grace, & l'on faiſoit les cérémonies reſpectueuſes.

Sous les *Hia* & ſous les *Chang*, toutes ces cérémonies ſe faiſoient dans l'enceinte d'un même temple, quoique dans des appartemens différens. Ces appartemens etoient au nombre de cinq, comme on le voit dans la ſixieme Planche, figures premiere & ſeconde.

Comme les *Chang*, en montant ſur le trône, n'avoient pas voulu laiſſer ſur pied le *Che-ché* des *Hia*, qu'ils remplaçoient; parce que c'etoit dans ce lieu où les mêmes *Hia* rendoient leurs hommages ſolemnels à ceux dont ils deſcendoient; les *Tcheou*, pour la même raiſon, détruiſirent le *Tchoung-ou* des *Chang* qu'ils venoient d'eteindre; & au lieu d'un ſeul & même temple dans lequel on ſacrifioit au *Chang-ti*, & l'on rendoit hommage aux Ancêtres, ils en conſacrerent

deux,

deux, dont l'un, appellé *Ming-tang*, fut uniquement destiné au culte du *Chang-ti*, & l'autre, appellé *Tsing-miao*, c'est-à-dire *temple de la propreté*, ne servit qu'aux purifications & pour les cérémonies en l'honneur des Ancêtres. *Voyez la figure troisieme de la Planche septieme.*

Je vous prie de ne pas trouver mauvais que je m'arrête ici un moment, pour vous faire part d'une observation que j'ai faite à l'occasion du temple que les *Tcheou* eleverent en l'honneur de *celui qui est la source de toute lumiere*. Le caractere *Ming*, qui denomine ce temple, est un composé de deux caracteres, dont l'un, qui se lit *Gé*, désigne le *soleil*, & l'autre, qu'on lit *Yué*, désigne la *lune*. Rien n'etant plus brillant aux yeux des hommes que le soleil & la lune, il semble que de tous les symboles qu'on pouvoit choisir pour désigner le lieu consacré spécialement au culte de celui qui est le *pere des lumieres*, il n'y en a aucun qui soit plus naturel, plus clair, & en même temps plus expressif que le caractere *Ming*, parce qu'il réunit dans ce qui le constitue & l'astre qui préside au jour, & celui qui eclaire pendant la nuit.

Ce caractere, employé d'abord symboliquement pour désigner le temple où l'on rendoit hommage au seul *Chang-ti*, fut pris ensuite dans un sens purement naturel. Les Dynasties postérieures voulant renchérir sur celles qui les avoient précédées, comme les *Tcheou* eux-mêmes avoient renchéri sur les *Chang*, & les *Chang* sur les *Hia*, au lieu d'un temple unique en l'honneur de celui qui est la *source de toute lumiere*, ils en construisirent deux, pour y offrir des sacrifices en l'honneur du même Être, & dans les mêmes vues qu'on les avoit offerts ci-devant. Le caractere *Ming*, décomposé, servit à dénominer les deux nouveaux temples. Le premier fut appellé *Gé-tan*, c'est-à-dire *le temple de celui qui a fait le soleil*, & plus littéralement, *le temple du soleil*;

& le ſecond fut nommé *Yue-tan*, c'eſt-à-dire le *temple de celui qui a fait la Lune*, ou ſimplement le temple de la Lune (1).

La dénomination de ces deux temples donna lieu à toutes les ſuperſtitions qui furent ſucceſſivement etablies. Les hommages rendus à celui qui, au moyen des corps céleſtes, combloit les hommes de bienfaits, furent transférés peu-à-peu à ces corps même ; & ce qui n'avoit eté que l'objet de l'admiration, devint celui de la vénération ; mais cela n'eut lieu que dans la Chine moderne, & ce n'eſt pas d'elle que je vous entretiens aujourd'hui. Je ne dois pas oublier que nous voyageons dans l'ancienne Chine. Ne nous ecartons pas de la route ; & à meſure que nous allons en avant, faiſons quelques réflexions ſur ce que nous laiſſons derriere nous.

Nous avons déja découvert le plus ancien monument qui ſoit dans le monde, ou du moins le plus ancien de ceux dont nous ayons connoiſſance, je veux dire les trigrammes de *Fou-hi*, tels qu'ils ſont ſortis des mains de leur auteur, près de trois mille ans avant l'Ere Chrétienne.

Ce monument, de quelque maniere qu'on l'explique, eſt unique en ſon eſpece, & particulier à la Nation Chinoiſe. C'étoit déja un ancien monument, lorſqu'environ douze cens ans avant Jéſus-Chriſt, *Ouen-ouang* en entreprit l'explication. Cette explication, ainſi que celle que fit *Tcheou-koung*, ſon fils, furent conſervées juſqu'au temps de *Confucius* ; & ce Philoſophe, qui fit les réflexions les plus profondes ſur le ſens des trigrammes en eux-mêmes, & ſur ce qu'en avoient dit

(1) Le caractere *Tan* ſignifie *élévation*, *autel*, &c. on l'emploie pour déſigner le temple, comme on prend la partie pour le tout. Le *Tan* eſt dans le *Tang* ; & ce caractere *Tang* ſignifie la ſalle dans laquelle etoit le *Tan*. On déſigne egalement le lieu des ſacrifices, en employant l'un ou l'autre caractere.

& la tradition & l'explication des deux Princes dont je viens de parler, compoſa une eſpece de Commentaire, dans lequel, après avoir rapporté les propres paroles de *Ouen-ouang* & de *Tcheou-koung*, il dit lui-même ſon ſentiment. C'eſt proprement cet Ouvrage auquel on aſſigne la premiere place entre les *King* ou Livres ſacrés de la Nation. On lui donne le nom d'*Y-king*. *Y-king* ſignifie *Livre des Principes*. On peut l'appeller encore *le Livre des changemens*, *le Livre des combinaiſons*, *le Livre du paſſage perpétuel du repos au mouvement & du mouvement au repos*, *le Livre des générations & corruptions*, *&c.* car le caractere *Y* ſignifie toutes ces choſes.

Rien n'empêche même qu'on ne lui donne auſſi le nom de *Livre des ſorts*; car, du temps de *Ouen-ouang*, les trigrammes de *Fou-hi* ſervoient déja comme d'art divinatoire; & il paroît que cet uſage n'etoit alors rien moins que nouveau. Je puis en apporter pour preuve le paſſage d'un ancien fragment ſur l'Art Militaire, conſigné dans le Livre intitulé *Lou-tao*: *Ouen-ouang*, dit le paſſage que je cite, *voulant aller à la chaſſe, conſulta les* Koua *avant que de ſe mettre en chemin. Votre chaſſe ſera heureuſe du côté de* Ouai-yang, *lui répondit See-pien* (c'eſt le nom de celui qui devinoit par les *Koua*); *vous y prendrez quelque choſe de grand. Ce ne ſera ni un dragon, ni rien de ſemblable : ce ne ſera point un tigre, encore moins un ours; mais vous aurez le bonheur de rencontrer un Sage, & vous en ferez l'acquiſition. Ce Sage eſt le Maître que le Ciel vous deſtine pour l'accompliſſement du deſſein où il eſt de vous faire le Chef d'une troiſieme Race des Rois.*

Vous me promettez là du merveilleux, dit *Ouen-ouang*; *mais cette promeſſe aura-t-elle ſon effet?*

Oui, ſans doute, repliqua See-pien. *Il en ſera de ce que*

je vous annonce comme il en fut autrefois de ce qui fut annoncé au grand Yu. *C'eſt par le moyen des* Koua *que* See-tcheou, *l'un de mes Ancêtres, pronoſtiqua au grand* Yu *qu'il gouverneroit un jour l'Empire par les conſeils & ſuivant les maximes du ſage* Kao-yao, *& la choſe arriva ainſi, &c. &c.*

On peut tirer deux conſéquences de ce texte. La premiere, que les *Koua* ſervoient dans l'art divinatoire du temps du grand *Yu*, c'eſt-à-dire, plus de vingt-deux ſiecles avant Jéſus-Chriſt; car l'an 2224 avant l'Ere Chrétienne, eſt l'epoque préciſe de l'aſſociation de *Yu* à l'Empire, dont *Chun* lui confia dès-lors le gouvernement. La ſeconde conſéquence eſt que, dès-lors, il y avoit quelqu'un qui, à titre d'office, etoit chargé de conſulter les ſorts. Il paroît que cet emploi etoit héréditaire dans cette famille des *See*, comme celui d'Aſtronome l'etoit dans les familles des *Hi* & des *Ho*, puiſque, plus de mille ans après *See-tcheou*, qui l'exerçoit du temps du grand *Yu*, il ſe trouve que *See-pien*, l'un des deſcendans de ce même *See-tcheou*, l'exerce du temps de *Ouen-ouang*. Du reſte, ce texte eſt rapporté, quant au ſens, dans le *Che-ki* de *See-ma-tſien*, & dans les différens *Kang-kien* ou abrégés d'Hiſtoire.

Quoi qu'il en ſoit des *Koua* & du Livre qui les explique; que ce Livre ait eté, dès les premiers temps, le Livre des ſorts, ou qu'il ne ſoit tel que depuis que les Chinois de la baſſe Antiquité ont altéré la Doctrine traditionnelle de leurs peres, ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. Je ne l'envisage, ainſi que je l'ai déja dit, que comme *monument*; & j'oſe aſſurer que c'eſt le plus ancien de tous les monumens qui nous reſtent, ou que nous puiſſions reconnoître parmi les débris des Nations, de celles ſur-tout qui, les premieres, ont peuplé la terre après la cataſtrophe du déluge univerſel.

Tous les Auteurs Chinois qui ont fait une etude particuliere

du Livre des Principes ou de l'*Y-king*, conviennent unanimement que chaque race d'Empereur, depuis *Fou-hi* jusqu'aux *Tcheou* inclusivement, a eu son *Y-king* propre & sa maniere particuliere de l'expliquer. Laissant à part tous les autres, ils ne font mention que des trois principaux, c'est-à-dire des trigrammes de *Fou-hi*, des hexagrammes de *Chen-noung*, & des explications de *Ouen-ouang* & de *Tcheou-koung* son fils, commentées par *Confucius*.

Sous *Fou-hi* le *Livre des Principes* n'etoit autre chose que la combinaison des huit trigrammes, dont on voit la figure & l'arrangement dans la premiere Planche. Ayant à instruire les hommes qui s'étoient donnés à lui de ce qu'il leur importoit le plus de savoir, ce sage fondateur de l'Empire Chinois commença ses leçons par le trigramme *Kien*, qu'il mit au-dessus & à la tête de tous les autres; & comme ce trigramme, composé de trois lignes entieres, qui sont parfaitement egales entr'elles, est le symbole de l'Être Suprême, ce fut à l'Être Suprême que *Fou-hi* rapporta tous les elémens de sa Cosmogonie. C'est au *Kien*, c'est-à-dire *à la vertu toujours agissante du Ciel*, que tous les êtres doivent leur existence. C'est par le *Kien* que toutes choses *commencent, s'accroissent, reçoivent leur perfection, & se consomment*.

On donne à ce premier *Y-king* le plus sublime & tout-à-la-fois le plus simple de tous, le nom de *Lien-chan*, comme qui diroit *montagnes contiguës*, voulant désigner par-là & la sublimité de la Doctrine qu'il renferme, & la liaison que toutes les parties de cette même Doctrine ont nécessairement entr'elles.

Après la mort de *Fou-hi*, le nombre des hommes s'etant beaucoup accru, tant par la multiplication de ceux qui s'etoient d'abord rangés sous ses loix, que par la réunion de quantité de familles qui etoient restées au loin dans les

campagnes & dans les forêts, les besoins s'accrurent à proportion. Ce que produisoit la Terre d'elle-même, ne fut bientôt plus suffisant; il fallut chercher les moyens de la rendre fertile. C'est à quoi s'appliqua *Yen-ti*, l'un des successeurs de *Fou-hi*. Il goûta de toutes les plantes qu'il put rencontrer, & qui croissoient d'elles-mêmes dans les lieux voisins qu'il parcourut tous; il chercha à en connoître les différentes vertus. Il en trouva de nuisibles à la santé, & il tâcha de les exterminer : il en reconnut qui pouvoient servir à guérir les maladies, & il en détermina l'usage. C'est par-là qu'il a mérité d'être regardé comme l'inventeur de la Médecine par la postérité Chinoise. Parmi les différentes sortes de grains qui pouvoient servir de nourriture à l'homme, parmi les différentes especes de fruits qui pouvoient flatter son goût, il choisit ce qu'il crut être le meilleur. Il distingua, parmi les grains, cinq especes principales, qu'il fit semer préférablement à celles qui lui parurent moins utiles; il donna à cent sortes de fruits la préférence sur tous les autres, & fit planter à part les arbres qui les portoient.

Cette premiere attention de sa part n'ayant pas rempli son principal objet, & plusieurs années d'expériences lui ayant appris qu'il ne suffisoit pas de planter les arbres, & de confier à la terre les différentes semences, pour les faire multiplier, il conclut qu'il falloit aux uns & aux autres des soins plus particuliers qu'il n'avoit eus jusqu'alors. Il les donna, ces soins particuliers, & la réussite le dédommagea de ses peines. Ayant observé que ces sortes de soins exigeoient des tems différents, & une maniere différente de les donner, suivant la nature du sol, suivant l'espece de grain qu'il lui confioit, & des arbres qu'il y plantoit, il inventa le labourage, l'agriculture, & les autres travaux de la Campagne.

En reconnoissance de ce que ce Prince avoit enseigné à

ſes Sujets les vrais moyens de ſe procurer une ſubſiſtance ſaine & abondante, on lui donna, après ſa mort, le glorieux titre de *Che-noung*, qu'on ajouta à ſon nom de *Yen-ti;* & on l'appella, comme on l'appelle encore aujourd'hui, *Yen-ti, Chen-noung-ché*, c'eſt-à-dire, *Yen-ti, Agriculteur céleſte;* & dans un ſens plus étendu, *Yen-ti, Agriculteur ſuſcité du Ciel, pour le ſoulagement des hommes.* Le mot, ou le caractere *Chen*, placé avant *Noung*, ſuivant les regles de la Grammaire Chinoiſe, ne ſauroit être ſubſtantif: il eſt purement adjectif, & ſignifie là, *divin, céleſte, ſpirituel, eclairé comme les eſprits, &c.* On l'auroit appellé *Noung-chen*, ſi on avoit voulu le déſigner ſous le nom d'*eſprit du labourage*, ou, *qui préſide au labourage.*

Les inventions de *Chen-noung* ſur ce qui tendoit à fertiliſer la terre, ſes découvertes ſur les propriétés de cette même terre, & ſur les vertus & toutes les qualités de ſes différentes productions, lui parurent trop importantes pour qu'il négligeât de les tranſmettre à la poſtérité. Il ne crut pas qu'une ſimple tradition orale pût ſuffire pour en conſerver long-tems le ſouvenir, & il vouloit que ce ſouvenir fût d'auſſi longue durée que les ſiecles. Il eut recours aux trigrammes de *Fou-hi*, qui étoient alors les ſeuls ſignes qui tinſſent lieu d'écriture ordinaire; mais ces ſignes lui parurent en trop petit nombre, & leur combinaiſon trop bornée pour la multitude des choſes qu'il avoit à dire & à expliquer.

Pour ſe donner un champ plus vaſte, il doubla les trigrammes, & multiplia ce produit par lui-même : double opération qui lui donna ſoixante-quatre hexagrammes, au moyen deſquels il entreprit de dévoiler tous ceux d'entre les myſteres de la nature qui étoient parvenus à ſa connoiſſance. *Voyez la Planche VIII & ſon explication.*

Chen-noung ne crut pas devoir commencer, comme

Fou-hi, par parler du Ciel ou de l'Être Suprême, peut-être qu'il n'avoit rien à ajouter à ce qui en avoit eté dit; peut-être aussi que, regardant un sujet si sublime comme etant au-dessus de ses forces, il n'osa entreprendre de le traiter *ex professo* : il se contenta de traiter du Ciel inférieur ou matériel, & de combiner ses opérations avec celles de la terre, se réservant de parler du *Ciel suprême* à mesure que les occasions se présenteroient. Quoi qu'il en soit de ses intentions, il est certain que ses hexagrammes tendent principalement à expliquer les opérations de la nature, à dévoiler ses secrets, à développer la maniere dont elle agit insensiblement, à faire connoître en détail ses productions les plus essentielles, & à fournir les moyens d'en tirer le meilleur parti possible.

C'est pour cette raison qu'il posa pour base de son systême le trigramme *Kouen*, & qu'il en commença l'edifice par l'hexagramme *Pi*. Le trigramme *Kouen* désigne la *Terre*, ou plutôt la *principale propriété de la Terre, qui est son aptitude à la fécondité, en tant qu'elle est subordonnée au Ciel, avec lequel elle doit nécessairement concourir pour la production de toutes les choses naturelles.*

L'hexagramme *Pi*, pris dans le sens naturel & *obvie*, signifie *fermé*, *concentré*, *caché*; & dans le sens métaphorique, il désigne le *silence*, le *recueillement*, la *méditation*, &c.

En commençant ainsi l'explication de ses hexagrammes, *Chennoung* semble dire à ceux qu'il entreprend d'instruire : *Avant que la Terre produise, avant même qu'elle soit dans ce mouvement que lui imprime la fermentation, elle se tient comme concentrée en elle-même; elle renferme toutes ses vertus dans son sein, sans qu'aucune s'échappe encore au dehors. Elle n'est pas pour cela oisive : elle travaille sans éclat & sans bruit : elle travaille imperceptiblement, mais efficacement. En la prenant*

pour

pour modele, celui qui veut étudier la nature & ses opérations, doit être dans un profond recueillement, méditer en silence, travailler sans ostentation, & fermer ses sens à tout ce qui pourroit le distraire de son objet, &c. &c.

Le caractere *Pi* semble en effet dire tout cela; car, pris dans son ensemble, il signifie *fermer, cacher*, &c. & décomposé, il présente d'abord la particule négative *Pou*, & cette particule négative est placée au-dessus du caractere *Keou*, qui désigne la bouche. Le caractere *Pi* dit donc à ceux qui veulent faire quelques progrès dans l'etude de la nature, *qu'ils doivent commencer par n'avoir point de bouche*, *&c.*

Mon intention ni mon objet n'etant point ici d'expliquer l'*Y-king*, mais seulement de donner une idée de cet ancien monument, en tant que monument; je m'arrête. J'ajoute seulement que ce second *Y-king*, attribué à *Chen-noung*, est appellé *Koui-tsang*, comme qui diroit: *Vertu cachée, Vertu qui se cache de nouveau, après s'être montrée, & avoir rempli ce qui etoit de son devoir;* nom qui lui a eté donné par allusion & à la maniere secrete ou cachée, mais efficace, dont la nature fait toutes ses opérations, & au travail sans ostentation, mais non sans utilité, dont s'occupe le vrai Sage, en etudiant les loix de cette même nature.

Hoang-ti ne composa point d'*Y-king* sur le modele de ceux de *Fou-hi* & de *Chen-noung*. Comme de son temps *Tsang-kié*, qui etoit un de ses vassaux, ou l'un de ses Ministres, suivant l'opinion la plus vraisemblable, inventa les caracteres; ce Prince préféra l'usage de ces nouveaux signes, aux lignes entieres & brisées dont etoient formés les trigrammes & les hexagrammes employés par ses prédécesseurs. D'ailleurs, jouissant d'une profonde paix dès avant la soixante-unieme année de son regne, laquelle, ainsi que

je l'ai déja dit tant de fois, & que je ne cesserai de le répéter toutes les fois que l'occasion s'en présentera, répond à l'an deux mille six cent trente-sept avant l'Ere Chrétienne (1); & n'ayant plus à combattre des ennemis assez redoutables pour lui faire craindre de perdre l'Empire qu'il avoit conquis avec tant de peines, il mit tous ses soins à bien gouverner cet Empire. Il fit de nouvelles loix beaucoup plus etendues que les premieres, & en beaucoup plus grand nombre qu'auparavant, & nomma des Magistrats de différens ordres pour les faire observer. Il acheva de policer ses Sujets, leur donna des regles de mœurs & de bienséance, etablit des punitions & des récompenses, inventa la plupart des Arts utiles & agréables, perfectionna ceux qui etoient déja inventés.

Voulant transmettre à la postérité le souvenir de tant d'etablissemens dont elle devoit recueillir elle-même les plus précieux avantages, ce grand Prince choisit, parmi les plus eclairés de sa Cour, quelques personnes d'un talent supérieur, pour leur confier le soin de consigner dans des Archives publiques la mémoire de tout ce qui s'etoit passé, & se passeroit encore sous son glorieux regne.

On prétend que *Tsang-kié* est le premier Historien titré qu'ait eu l'Empire. Si cela est, ce ne fut pas une petite récompense pour celui qui avoit inventé les caracteres, d'avoir pu consacrer les premiers fruits de son invention à la gloire de son Souverain. Il etoit infiniment glorieux pour *Tsang-kié* d'avoir eté choisi pour mettre par ecrit les belles actions de son Sou-

(1) Au lieu de me servir des chiffres, quand il s'agit d'exprimer des nombres, j'ecris ordinairement tout au long, tant pour ne pas me tromper moi-même, en mettant un chiffre pour un autre, que pour empêcher que ceux qui lisent mes ecrits ne tombent dans la même faute, lorsqu'ils en font usage.

Souverain, ainſi que les connoiſſances traditionelles de tout ce qui s'etoit paſſé avant lui.

Les trigrammes de *Fou-hi* & les hexagrammes de *Chen-noung* n'etoient formés que de deux ſortes de lignes droites, les unes entieres & les autres briſées : ces lignes etoient placées les unes ſous les autres; & tout l'art de s'en ſervir conſiſtoit dans la maniere de les combiner.

Les caracteres de *Tſang-kié* furent formés auſſi par des lignes; mais ces lignes ne furent pas reſtraintes aux ſimples lignes droites, ni leur nombre à celui de trois ou de ſix, non plus que leur arrangement à être l'une ſous l'autre. Ce furent des lignes de toutes les ſortes; leur nombre pouvoit être augmenté ou diminué ſuivant le beſoin.: elles pouvoient être placées entre elles de toutes les manieres poſſibles; elles pouvoient compoſer des caracteres ſimples & des caracteres doubles, triples, &c. elles pouvoient être des ſignes repréſentatifs des choſes corporelles, ou des ſignes ſymboliques de ce qui, n'etant que purement intellectuel, ne ſauroit tomber ſous les ſens. Seulement on les ſoumit à un petit nombre de regles, pour leur faire ſignifier ce qu'on vouloit déſigner, à meſure qu'on les plaçoit au-deſſus, au-deſſous, ou au milieu, à droite ou à gauche, ou dans tel autre ſens qu'on jugeoit à propos.

Cette méthode de communiquer ſes idées etant plus générale, plus variée, & pouvant être pouſſée, pour ainſi dire, juſqu'à l'infini, parut mériter la préférence ſur celle qu'on avoit employée juſqu'alors. On la crut plus facile, & par conſéquent plus à la portée du commun des hommes; on la crut plus lumineuſe, & par conſéquent moins ſujette aux equivoques & aux fauſſes interprétations.

L'Empire occupant alors une etendue de pays beaucoup plus vaſte qu'auparavant, *Hoang-ti* l'avoit diviſé en

Départemens & en Provinces, & avoit fait choix de personnes ſages pour les gouverner ſous ſon autorité. Il falloit donner des ordres à ces Gouverneurs; il falloit, dans certains cas imprévus, les inſtruire au plutôt de ce qu'ils avoient à faire; il falloit, dans bien des circonſtances, leur ſuggérer précipitamment la maniere dont ils devoient ſe conduire. D'ailleurs il n'etoit pas toujours à propos que ces Gouverneurs interrompiſſent le cours des affaires qui leur etoient confiées, pour venir à la Cour apprendre, de la bouche du Souverain, ce qu'il leur importoit de ſavoir. Il etoit ſouvent dangereux de le leur faire dire par d'autres; & le Souverain ne pouvoit ſe tranſporter ſur les lieux, pour exécuter par lui-même ce qu'il pouvoit faire exécuter par ſes Lieutenans. Il fallut néceſſairement mettre par ecrit ce qui ne pouvoit être dit de vive voix; & comme le Souverain employoit pour cela les caracteres nouvellement inventés, il fallut que les Mandarins & toutes les perſonnes conſtituées en dignité appriſſent à connoître ces mêmes caracteres, pour y lire, dans les occaſions, les ordres & toutes les volontés de celui à qui ils devoient obéir, & aux intentions duquel ils devoient ſe conformer. Il fallut auſſi que ceux qui n'etoient point conſtitués en dignité, mais qui aſpiroient à quelque emploi lucratif, ou à quelque charge honorable, fiſſent de même une etude férieuſe des nouveaux caracteres, pour pouvoir obtenir ce qu'ils deſiroient, & pour s'y maintenir après l'avoir obtenu.

C'eſt ainſi que l'uſage de la nouvelle ecriture devint bientôt univerſel. Les trigrammes & les hexagrammes, ſe trouvant comme abandonnés, à cauſe de leur peu d'utilité dans l'uſage ordinaire de la vie, ne firent plus d'abord qu'un objet de pure curioſité; peu après, une Science difficile à enſeigner & à apprendre, & dans la ſuite des ſiecles un vrai myſtere,

un art divinatoire, un jeu de combinaiſon, & enfin tout ce que l'on voulut.

La Doctrine enſeignée par les premiers Souverains de la Monarchie, & conſignée dans le ſeul *Y-king*, ne ſut donc plus expliquée par de ſimples lignes : elle fut miſe par ecrit; & les nouveaux caracteres donnerent la facilité d'y pouvoir ajouter ſous chaque regne, à meſure que la ſphere des connoiſſances humaines alloit en s'elargiſſant.

Ce premier Livre, ce Livre univerſel, ce Livre des livres, dans l'idée Chinoiſe, recevant ainſi chaque jour quelque nouveau degré de perfection, & groſſi de toutes les nouvelles découvertes qui ſe faiſoient dans les Sciences & dans les Arts, prit une nouvelle forme, changea de nom, & fut enfin diviſé en autant de parties qu'il contenoit d'objets différens.

C'eſt de cette diviſion que ſe ſont formés les premiers Livres de Morale, de Politique, d'Aſtronomie, de Phyſique, d'Agriculture, de Médecine, de Muſique, de Rits, d'Hiſtoire, & de tous les autres qui ont eclairé les Chinois dans des ſiecles où la plupart des autres Nations, enſevelies dans les ténebres de la plus profonde ignorance, ſe doutoient à peine qu'il y eût des Sciences à apprendre & des Arts utiles & agréables à exercer.

Cependant la mémoire de l'ancien *Y-king*, tel qu'il etoit dans ſon origine, ne fut pas entiérement perdue, ni ſon uſage entiérement aboli. Si ce précieux monument de l'origine de la Monarchie ceſſa d'être l'objet des etudes du commun des hommes, il fut encore le ſujet des méditations du Sage, & continua d'occuper ceux qui avoient du loiſir. *Yao* & *Chun* en firent leurs plus cheres délices; & le grand *Yu* ſembla vouloir le renouveller, en quelque ſorte, dans la figure dont il traça l'empreinte après ſon immortel ouvrage de

l'ecoulement des eaux : cette figure s'appelle *Lo-chou*, comme qui diroit, *Livre de la riviere de Lo.* Elle eſt faite & dénommée à l'imitation de celle de *Fou-hi*, qui porte le nom de *Ho-fou*, c'eſt-à-dire, de *figure de la riviere de Ho.* Voyez la *Planche IX & ſon explication.*

Fou-hi vit le *Ho-tou* ſur le corps du *Chevàl-Dragon*, qui ſortit de la riviere de *Ho*, & il en prit occaſion de compoſer ſes *Koua*, leſquels, par leur arrangement primordial, par les différentes combinaiſons qu'on en fit d'âge en âge, & par les explications qu'on en a données, forment ce qu'on appelle aujourd'hui l'*Y-king*.

Le grand *Yu* vit pareillement ſon *Lo-chou* ſur le dos de la *myſtérieuſe tortue*, qui ſortit de la riviere de *Lo*, & il en prit occaſion de compoſer ſon Livre de la Doctrine univerſelle, auquel on donna le nom de *Houng-fan.* Il nous reſte un fragment de cet ancien Ouvrage, dans le quatrieme Chapitre de la quatrieme Partie du *Chou-king.* Si vous voulez ſavoir, au moins en gros, quels ſont les ſujets qu'il embraſſe, je vous invite à jeter un coup-d'œil ſur le ſquelette qu'en a donné le P. Gaubil dans ſon Livre, intitulé : *Traduction du Chou-king.* J'appelle cette Traduction du P. Gaubil *un ſquelette du Chou-king*, parce qu'on ne peut pas plus y reconnoître les beautés de cet antique monument de la ſageſſe des Chinois, que l'on ne reconnoîtroit, dans des oſſemens arides, la figure & l'embonpoint d'une perſonne à la fleur de l'âge. Par les ſoins de M. de Guignes, le *Chou-king* françois approche un peu plus de l'original. Il lui reſſembleroit peut-être entiérement, ſi ce Savant n'avoit point eu d'autre guide que les Chinois. Tel qu'il eſt il vaut encore mieux que d'autres traductions qui ont eté faites du même Ouvrage, tant en latin qu'en françois (1).

(1) Le grand mal de nos Traducteurs eſt de croire qu'ils ont

Le *Ho-tou* & le *Lo-chou*, combinés ensemble, disent les Chinois, renferment les eléments de tout ce qu'il est permis à l'homme de savoir. Ils ne forment qu'une seule & même figure, sur laquelle on voit alternativement les nombres du Ciel & ceux de la Terre, c'est-à-dire, les nombres naturels, impairs & pairs, depuis l'unité jusqu'à la dixaine inclusivement. *Voyez la figure premiere de la Planche X.*

Les nombres impairs, séparés des nombres pairs, & additionnés, ne font en tout que vingt-cinq, *nombre du Ciel:* les nombres pairs, pris séparément & additionnés entre eux, vont jusqu'à trente, *nombre de la terre.* Voyez *la figure 2 & 3 de la Planche X.*

Comme le *Ho-tou* & le *Lo-chou* renferment en substance tous les *Koua*, & qu'ils enseignent les mêmes choses sous des noms & des arrangemens différens, plusieurs Auteurs ont prétendu que ces deux especes de figures mystérieuses furent connues de *Fou-hi*, à qui le Ciel les donna l'une & l'autre pour l'instruction des hommes. Les mêmes Auteurs ajoutent que le *Lo-chou* fut de nouveau donné par le Ciel au grand *Yu*, afin de l'engager à renouveller dans l'esprit & dans le cœur des hommes une doctrine & une morale qu'ils commençoient à négliger. Quoi qu'il en soit, ces deux figures sont peut-être les plus anciens monuments qui existent sur la terre dans leur entier; car elles sont telles encore qu'elles etoient au sortir des mains de leurs premiers Auteurs. Je n'en dis pas de même du triangle qui les réunit; il n'a eté imaginé qu'après coup. Vous pouvez encore jeter une fois les yeux sur le *Ho-tou*

rendu à la lettre l'original qu'ils traduisent, quand aux mots originaux, ils ont substitué quelques-uns de ceux qu'ils trouvent dans leurs Dictionnaires. Il est impossible de trouver dans un Dictionnaire toutes les acceptions d'un même mot. Une lecture constante & réfléchie des Livres faits dans une langue morte ou etrangere, peut seule nous donner sur cela des lumieres suffisantes.

& le *Lo-chou*. Vous y verrez une différence dans la maniere dont leurs parties sont combinées, & dans l'arrangement de leurs nombres pairs & impairs. Le *Ho-tou* est composé de dix parties; & *Fou-hi* prit la dixaine pour le dernier terme de ses nombres. Le *Lo-chou* n'a que neuf parties; & le grand *Yu* termina ses nombres à neuf. Il en prit occasion de partager l'Empire en neuf Provinces, de fondre les neuf *Ting*, ou vases sur lesquels il fit graver les cartes de ces mêmes Provinces, de diviser ses instructions en neuf articles que l'on appelle les neuf regles du *Houng-fan*, ou du grand *Prototype*, &c. Il faudroit plusieurs volumes pour vous indiquer seulement ce que les Chinois trouvent en tout cela de merveilleux. Je ne dirai plus qu'un mot sur un sujet si peu amusant. Le *Houng-fan*, composé d'après le *Lo-chou*, par le grand *Yu* lui-même, ou par les Sages qui ont vécu sous ses successeurs immédiats de la même race que lui, peut passer pour avoir eté l'*Y-king* particulier de la Dynastie des *Hia*, dont *Yu* est le Fondateur.

La Dynastie des *Chang*, autrement dite la Dynastie des *Yn*, fondée par *Tcheng-tang* mille sept cens soixante-six ans avant Jésus-Christ, eut aussi son *Y-king*, & comme un *Y-king* propre dans les instructions des Sages *Y-yn*, *Fou-yué* & *Tsou-ki*, dont il est rapporté quelques fragmens dans la troisieme partie du *Chou-king*.

Environ six siecles après *Tcheng-tang*, vint le fameux *Ouen-ouang*, réputé pour être le plus habile comme le plus vertueux personnage de son temps. Il etoit Prince de *Tcheou*, petit Etat situé dans le District de *Si-ngan-fou* de la Province de *Chen-si*. La haute réputation dont il jouissoit auprès de tous les autres Souverains feudataires de l'Empire, fut en partie cause qu'on jeta les yeux sur lui, pour l'elever à la dignité suprême. Ce ne fut cependant que son fils *Ou-ouang*

qui

qui parvint à être Empereur, & à fonder la troisieme Dynastie, appellée la Dynastie des *Tcheou.*

Dans la Cour de *Ouen-ouang*, la vertu & les Sciences etoient cultivées & en vigueur. Il y avoit des Astronomes pour observer les astres & régler le calendrier; il y avoit des Sages pour expliquer la morale & régler les mœurs. Parmi ces derniers, *Lu-ya*, surnommé *Tay-Koung*, ou le *grand Comte*, tient sans contredit le premier rang. *Lu-ya* & *Ouen-ouang* entreprirent une explication de l'*Y-king* de *Fou-hi*, c'est-à-dire des trigrammes élevés en hexagrammes par *Chen-noung*. Ils commencerent par dénommer chaque trigramme en particulier, & travaillerent ensuite à un Commentaire qu'ils n'eurent pas le temps d'achever. La dénomination des trigrammes porte le nom de *Tsee*, comme qui diroit *Texte*, & le Commentaire celui de *Toan*, c'est-à-dire *développement.*

Ouen-ouang n'ayant pu mettre la derniere main à son ouvrage, *Tcheou-koung* son fils, non moins habile que lui, le continua. Ce Prince est Auteur en particulier de l'explication de l'hexagramme *Yao-koa*, ou de l'*imitation*; & cette addition à l'ouvrage de son pere porte le nom de *Yao-tsee.*

Quelques siecles s'ecoulerent sans que personne osât travailler sur l'*Y-king*. *Confucius* l'entreprit enfin, & composa ce qu'on appelle *Chang-hia-Hi-tsee*, c'est-à-dire *Commentaires du dessus & du dessous*, ou autrement, *Commentaires supérieur & inférieur*, parce qu'il a commenté & les hexagrammes & les Commentaires que *Ouen-ouang* & *Tcheou-koung* en avoient faits. Ainsi, dans le *Chang-hia-Hi-tsee*, on trouve tout ce qu'il y a d'essentiel à savoir sur l'*Y-king*, sur celui du-moins qui nous reste aujourd'hui; car les *Y-king*, *Lien-chan* & *Koui-tsang*, c'est-à-dire *les explications des Trigrammes de* Fou-hi *& des Hexagrammes de* Chen-noung, *différentes de celles qui furent données*

par Ouen-ouang, Tcheou-koung & Confucius, disent les plus habiles d'entre les Commentateurs, *subirent la peine du feu sous* Tsin-ché-hoang-ti. Apparemment que ces anciennes explications tendant plus directement à instruire les hommes dans la religion, dans la morale & la politique que dans les Sciences naturelles, *Tsin-ché-hoang-ti* craignit qu'elles ne réveillassent dans l'esprit de ses Sujets l'idée de cette vertueuse antiquité, dont les maximes etoient une condamnation tacite, & des crimes dont il n'avoit pas eu honte de se souiller depuis qu'il etoit monté sur le trône, & de toute sa maniere de gouverner. *Ce Prince barbare*, continuent les Commentateurs dont je parle, *épargna l'*Y-king *de* Ouen-ouang *& de* Tcheou-koung, *commenté par* Confucius, *parce qu'il ne l'envisagea que comme un livre dans lequel, & au moyen duquel, le grand nombre ne chercheroit qu'à consulter les sorts. Ainsi*, concluent-ils, *ce seroit perdre son temps que de l'employer à la recherche des* Y-king, Lien-chan & Koui-tsang. *Tous les fragmens qui ont pu échapper à l'incendie, ou qui ont eté ecrits de mémoire après coup, ont eté insérés dans les premiers Livres qu'il fut permis de composer, quand la paix fut rendue aux Lettres. L'*Y-king *qui nous reste est purement & simplement l'*Y-king *des* Tcheou, *& c'est pour cette raison qu'on l'appelle* Tcheou-y.

Il n'est guere de Savans célebres qui n'aient consacré quelques-unes de leurs veilles à méditer & à ecrire sur l'ancien *Y-king*. Les ouvrages qui sont tombés de leurs pinceaux suffiroient seuls pour remplir une vaste Bibliotheque; mais, de tous ces ouvrages, il n'y a que ceux de *Tseng-tsee* & de *Tchou-hi*, dans lesquels la divination & le pur matérialisme dominent, qui soient enseignés aujourd'hui dans les Ecoles publiques. Quoiqu'il vous importe très-peu de connoître les Savans qui, dans différens siecles, ont expliqué ou commenté

l'*Y-king*, je vous indiquerai cependant les principaux d'entre eux qui ont eu le ſuffrage de la Nation, & qui, encore aujourd'hui, ſont les plus eſtimés des véritables Lettrés attachés à l'ancienne Doctrine. *Voyez la Planche XI & ſon explication.*

J'en uſerai de même à l'égard des autres monumens dont j'ai entrepris de rendre compte, afin que ceux qui pourront lire cet ecrit ſoient au fait de tout ce qui peut ſervir à les eclairer ſur ce que je rapporte. Ils ſauront, tout au moins, que je n'ai puiſé que dans les véritables ſources, & ils mettront une juſte différence entre ce que je dis d'après les Auteurs les plus célebres, & ce qu'ont avancé certains Miſſionnaires, d'après un très-petit nombre d'Auteurs de la claſſe inférieure, qui, dans leur propre pays, jouiſſent d'une réputation fort equivoque, & ſont ſans aveu.

Il eût eté à ſouhaiter que ceux qui ont ecrit ſur la Chine l'euſſent bien connue eux-mêmes avant que d'entreprendre de la faire connoître aux autres. Ils auroient evité les deux excès egalement vicieux, des imputations calomnieuſes & des eloges outrés. Mais telle eſt la maniere ordinaire d'agir de ceux qui ont quelques commencemens dans les Lettres. A peine ſont-ils initiés, qu'ils croient avoir pénétré juſques dans ce qu'il y a de plus myſtérieux & de plus impénétrable; ils etabliſſent ou adoptent des ſyſtêmes, & cherchent de quoi les etayer. Tout Auteur Chinois leur eſt bon dès-là qu'ils peuvent en tirer quelques preuves pour faire valoir leur ſentiment. Ils décident d'une maniere tranchante les points les plus critiques & les plus eſſentiels; ils trouvent des puérilités dans certains uſages qui ſont le fruit de la plus profonde politique; ils trouvent des contradictions dans ce qu'ils ne ſauroient expliquer ni entendre; ils trouvent du merveilleux dans cela ſeul qu'ils imaginent, & uniquement parce qu'ils l'imaginent.

Mais avançons, & considérons cet autre monument qui se présente à nous : c'est le *Chou-king*. *Voyez la Planche XII & son explication.*

Le *Chou-king* peut être appellé le *monument vénérable de la sagesse des anciens Chinois.* Il tient, sans contredit, le premier rang après l'*Y-king*, & renferme les plus précieux monumens des premiers temps de la Monarchie. Cet excellent Livre ne fut jamais un ouvrage suivi, encore moins un Livre d'Histoire, comme il paroît qu'on se l'imagine en Europe ; & c'est s'abuser, que de vouloir y chercher une suite chronologique de tous les Empereurs jusqu'au temps où il a eté fait. C'est un simple recueil de quelques maximes de gouvernement & de conduite, mises en pratique par les Empereurs, les Sages, les Grands, & les personnes en place de la haute antiquité.

Les lacunes & même les anachronismes, dans un pareil ouvrage, n'en diminuent ni le prix, ni l'authenticité ; parce qu'etant fait pour inspirer les principes d'une morale utile à ceux qui sont chargés de conduire les autres, & non pour instruire des evénemens dont on ne peut tirer aucun avantage réel pour l'objet qu'on se propose, on n'a dû s'attacher qu'à trouver l'application de ces principes mêmes dans la personne des anciens Souverains qu'on citoit pour exemples. Il n'est nullement etonnant qu'on n'ait fait mention que de plusieurs d'entr'eux, parce que tous n'ont pas été des modeles à imiter, ou n'ont pas parlé de maniere à fournir aux Historiens de quoi instruire la postérité.

Anciennement, disent d'un commun accord les plus savans d'entre les Commentateurs, il y avoit sans cesse à la Cour du Prince, &, pour ainsi dire, à ses côtés, deux personnages distingués par leur mérite, leur sagesse, leur intégrité, leurs bonnes mœurs & leur doctrine ; dont l'emploi consistoit à être attentifs aux actions & aux discours du

Souverain, ou qui avoient rapport au Souverain. Ces deux graves perſonnages devoient mettre le tout par ecrit avec exactitude & ſincérité, ſans détours, ſans exagérations, ſans flatterie. L'un ne recueilloit que les paroles, & l'autre ne s'attachoit qu'aux actions. C'etoient deux Hiſtoriens particuliers, dont le premier portoit le nom d'Hiſtorien de la gauche, & ecrivoit les faits, & le ſecond celui d'Hiſtorien de la droite, & ecrivoit les diſcours. C'eſt dans les ecrits de l'un & de l'autre que le *Tay-ché*, ou Hiſtorien en titre, puiſoit les matériaux qu'il faiſoit entrer dans l'Hiſtoire générale, en y ajoutant tout ce qui ſe paſſoit d'un peu conſidérable dans le reſte de l'Empire.

Comme toutes les actions d'un Empereur, ainſi que tout ce qu'il diſoit, n'etoient pas de nature à devoir être tranſmis aux deſcendans, on fit un recueil de ce qu'on croyoit de plus propre à inſtruire, & ce recueil eſt ce qu'on appelle le *Chou-king*. Toutes les pieces qui le compoſent datent du temps même où les paroles ont eté dites, & où les faits ſe ſont paſſés.

Figurez-vous, M. que quelqu'un de nos Ecrivains ſe mît en frais aujourd'hui pour extraire de nos Hiſtoires les maximes ſuivant leſquelles les plus ſages Rois de la premiere, ſeconde & troiſieme Race ont gouverné la France; ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait pour inſpirer aux perſonnes en place l'attachement à leurs devoirs, & à tout le monde l'amour de la vertu & l'obéiſſance aux loix; que ce même Ecrivain ajoutât à ſa collection ce que le Clergé, dans ſes différentes aſſemblées, a réglé de plus eſſentiel par rapport à la diſcipline eccléſiaſtique & aux mœurs, & ce qu'il y a de plus ſage parmi les remontrances & repréſentations faites à nos Rois par la Magiſtrature, ce ſeroit là le *Chou-king* des François.

Il eſt evident qu'on ne trouveroit dans ce Livre ni des détails circonſtanciés & curieux, ni une ſuite chronologique de nos Rois, ni des dates pour les evénemens, ni les autres articles dont un Hiſtorien en titre ne manqueroit pas de faire mention, mais dont on ne doit pas parler dans un *Chou-king*, parce qu'ils ſont etrangers à l'objet qu'on ſe propoſe, & qu'on a eu en vue en le compoſant.

Dans la verſion Tartare que notre Empereur a faite du *Chou-king* des Chinois, il l'intitule *Taſan-i-pithé*, c'eſt-à-dire *Livre du Gouvernement*. Si ce Prince, auſſi habile dans la Littérature chinoiſe & dans la connoiſſance des Livres chinois que les plus habiles Chinois eux-mêmes, l'avoit regardé comme une Hiſtoire, il l'auroit nommé dans ſa Langue *Soutouri-pithé*, qui ſignifie *Livre hiſtorique*; & c'eſt ce qu'il n'a pas fait, parce qu'il ſait très-bien la différence qu'il y a entre une Hiſtoire & un Livre qui ne renferme que quelques maximes & quelques evénemens puiſés dans l'Hiſtoire. Dans la Préface que ce Prince a miſe à la tête de cette elégante & très-fidelle Traduction tartare qu'il a dictée à ſes ſavans Secrétaires, il dit : *Les cinquante-huit Chapitres qui compoſent tout le* Chou-king *ne ſont autre choſe que l'expoſition ſincere des ſentimens dont les Souverains de la haute Antiquité etoient pénétrés, & de la conduite qu'ils ont tenue en conformité de ces ſentimens dans la maniere de gouverner les hommes.... Toute la doctrine contenue dans cet excellent Livre*, continue-t-il, *peut être réduite à ce peu de mots :* Keterembou, Emou, Obou, Toulimba-be-tchafa, c'eſt-à-dire, *purifiez, réduiſez tout à un, prenez en tout le juſte milieu....* C'eſt ſur ces principes, en effet, que ſe régloient les deux *Ty* & les trois *Ouang*. Par les deux *Ty*, il faut entendre ici *Yao* & *Chun*, & par les trois *Ouang*, on entend les Fondateurs des trois premieres Dynaſties, c'eſt-à-dire le grand *Yu*, Fondateur

de la Dynaſtie des *Hia ; Tcheng-tang*, Fondateur de celle des *Chang*, & *Ouen-ouang*, réputé Fondateur de la Dynaſtie des *Tcheou*, auquel on joint ſes deux fils, *Ou-ouang* & *Tcheou-koung*. C'eſt, en particulier, ces grands Princes que l'on propoſe pour modeles à imiter ; & ſi l'on parle de pluſieurs autres, ce n'eſt que par ſurabondance, & parce qu'ils ont ſuivi de près les traces des Grands Hommes qu'on donne pour premiers modeles.

Pour ſe convaincre encore mieux que le *Chou-king* n'eſt point un Livre d'Hiſtoire, il n'y a qu'à faire attention à l'objet qu'il ſe propoſe, & à la maniere dont il eſt conſtruit. Son objet, comme je l'ai déja dit, eſt l'inſtruction des Souverains & des perſonnes en place : la maniere dont il eſt conſtruit trace les différentes routes qui conduiſent vers cet objet. Ces routes ſont :

1°. Les *Tien*, tels que le *Yao-tien* & le *Chun-tien*. *Tien*, diſent les plus habiles d'entre les Interpretes, ſignifie *Ce qui eſt inaltérable, ce qui ne ſauroit changer, ce qui eſt toujours ce qu'il doit être, comme la vertu, la ſageſſe, la vérité, la juſtice, & tout ce qui eſt conforme à la droite raiſon. Les inſtructions que les Souverains donnent à leurs ſujets, les ordres qui emanent de l'autorité ſuprême doivent être de cette nature, & tels ſont ceux qui furent donnés par* Yao *&* Chun.

2°. Les *Mo*. Suivant les mêmes Interpretes, on doit entendre, par *Mo*, *Les délibérations qui ſe font entre le Souverain & ſes Miniſtres, pour appliquer, ſuivant les circonſtances, les remedes propres à guérir les maladies de l'Etat, à purger le Gouvernement des abus qui peuvent s'y être gliſſés, à trouver les moyens efficaces de faire obſerver les loix, &c.* Tels ſont les *Ta-yu-mo*, *Y-tſi-mo*, &c.

3°. Les *Hiun*. On entend, par *Hiun*, *Tout avertiſſement donné à propos, toute remontrance faite au Souverain par les*

Grands qui ſont chargés de quelque partie de l'Adminiſtration publique, toute indication de la maniere dont il faut qu'il ſe conduiſe quand il s'agit d'etablir, ou d'abroger des uſages, de donner des récompenſes, ou d'infliger des peines & des châtimens; en un mot, toute exhortation reſpectueuſe propre à engager le Prince à remplir ſes devoirs & à ſe renouveller dans la vertu. Telles ſont les paroles du ſage *Y-yn* rapportées dans le chapitre *Y-hiun*, &c.

4°. Les *Kao*. Il eſt queſtion, dans les *Kao*, *De ce qu'un Souverain doit faire, quand il s'agit de promulguer quelque nouvelle loi, d'intimer au Peuple quelques nouveaux ordres, de l'inſtruire de quelque nouveau Réglement auquel on veut qu'il ſe conforme, de l'inſtruire de ce qu'on croit devoir ajouter ou retrancher dans la maniere dont on veut gouverner, & d'autres inſtructions ſemblables, telles qu'on les lit dans les chapitres* Tchoung-hoei-kao, Ta-kao, Chao-kao & Tſieou-kao, *&c.*

5°. Les *Ché. Quand un Souverain, ou les Miniſtres, au nom & de la part du Souverain, donnent des ordres aux Généraux d'armées & aux Officiers de guerre, ſoit qu'ils les envoient ou pour combattre des ennemis, ou pour dompter des rebelles, ou pour appaiſer une ſédition, ou pour toute autre expédition militaire; ſoit qu'ils les inſtruiſent ſimplement de ce qu'il eſt à propos qu'ils faſſent dans telle & telle circonſtance : les paroles du Souverain, ou de ſes Miniſtres, ſont alors ce qui eſt appellé* Ché *dans le* Chou-king. *Ainſi les chapitres* Kan, Tang, Tay, Pi & Tſien, *portent, comme on voit, le nom de* Ché, *parce que ce qu'on y dit regarde en particulier les gens de guerre; & ces chapitres ſont nommés* Kan-ché, Tang-ché, Tay-ché, *&c.*

6°. Enfin les *Ming*, c'eſt-à-dire *Les ordres & inſtructions quelconques qui ont le bien public pour objet, qui regardent*

ou

ou tout le monde en général, où seulement une portion du Peuple, & dont on ne sauroit s'ecarter sans se rendre coupable de désobéissance & sans offenser le Prince, soit que ces ordres soient donnés par le Souverain lui-même, soit qu'ils viennent de quelqu'un de ceux qui ont reçu de lui une portion de l'autorité souveraine. C'est ce que renferment les chapitres où il est fait mention des sages Ministres *Fou-Yue* & *Ouei-hee.*

Voilà, M. un abrégé très-succinct, mais très-fidele, du fameux *Chou-king* des Chinois. Tels sont les principaux matériaux dont il est construit. En voyant tous ces matériaux, ainsi rassemblés sous un même point de vue, vous jugerez par vous-même s'ils ont jamais pu composer l'edifice complet de l'Histoire. Vous conclurez sans doute qu'ils n'ont eté employés dans leur origine que pour former quelques appartemens particuliers, où l'on pût déposer les principales maximes de morale & de politique des deux *Ti* & des trois *Ouang*, c'est-à-dire de *Yao*, de *Chun*, & des Fondateurs des trois premieres Dynasties, &, par extension, des autres Souverains qui ont marché de plus près sur les traces de ces Grands Hommes; vous direz avec moi, qu'il ne faut s'attendre à trouver dans le *Chou-king* que ce que ceux qui l'ont fait ont jugé à propos d'y mettre, relativement à l'objet qu'ils se proposoient.

Cet excellent Livre etoit composé anciennement de cent chapitres. *Confucius* le réduisit à la moitié, en retranchant ce qui n'auroit pu cadrer avec les mœurs de son temps, & ce qu'il crut n'être pas d'assez grande importance pour mériter d'occuper sérieusement les Souverains, & ceux qui, sous leur autorité, sont chargés du détail du gouvernement. Il est à croire que, parmi les articles supprimés, il se trouvoit bien des choses qui, quoique peu intéressantes en elles-mêmes, etoient liées à certains evénemens, dont

nous pourrions tirer aujourd'hui un excellent parti pour constater l'authenticité des premiers temps historiques de la Monarchie.

Comme, du temps de *Confucius*, l'Histoire etoit entre les mains de tout le monde, qu'elle subsistoit encore dans son entier, & que les evénemens y etoient déposés, ce Philosophe ne put pas prévoir les difficultés que feroient un jour quelques Critiques outrés des Nations etrangeres, & même quelques demi-Savans de sa propre Nation, contre ce qui ne se trouve point dans le *Chou-king*. Du reste, ce Livre est à-peu-près aujourd'hui tel qu'il etoit quand il sortit de ses mains. La maniere dont il ressuscita de ses cendres, du temps de *Ouen-ti*, Empereur des *Han*, est marquée assez au long dans l'Histoire du vieillard *Fou-cheng*, dont je vous ai fait hommage il y a deux ou trois ans. N'ayant rien à ajouter à ce que j'ecrivis alors, je prends la liberté de vous inviter à la lecture de ce que j'en ai dit (1). Je rappellerai seulement ici qu'on appelle encore le *Chou-king*, du nom de *Chang-chou* ou de *Livre supérieur*; & qu'on le nomme ainsi, tant à cause qu'il parle des temps supérieurs, que parce qu'il etoit déposé dans le cabinet du Souverain, dont il faisoit l'ornement le plus précieux. *Tsai-tchen*, l'un des Disciples de *Tchou-hi*, qui a fait des Commentaires très-estimés sur le *Chou-king*, & après lui quelques autres Savans de la premiere classe, donnent aussi à ce Livre le nom de *Pi-king* ou de *Livre de la muraille*, par allusion à la maniere dont il fut trouvé sous l'Empire de *Ou-ti*, & pour le distinguer de celui qui fut ecrit sous la dictée de *Fou-cheng*.

Koung-ouang, Prince de *Lou*, & de la même famille que *Confucius*, voulant rebâtir une maison où avoit demeuré

(1) Cette Vie se trouvera, avec un grand nombre d'autres, dans les Volumes suivans.

le Philosophe, trouva dans les débris de l'ancienne muraille un exemplaire du *Chou-king*. Cet exemplaire, confronté avec celui qu'on avoit déja, servit à constater la fidélité du vieillard *Fou-cheng*, car, à très-peu de choses près, les deux exemplaires se trouverent parfaitement semblables.

Avançons, & ne nous lassons pas d'examiner avec attention ce qui se présente à nous. Ce vieux tronc, qu'on a tâché de faire reverdir, en entant sur ses branches à demi-séchées le cérémonial de la Nation, est ce que les Chinois appellent le *Tcheou-li.* Cette insertion date déja de loin, puisqu'elle fut faite par *Tcheou-koung*, frere de *Ou-ouang*, Fondateur de la troisieme Dynastie, environ douze siecles avant l'Ere chrétienne.

On place le *Tcheou-li* immédiatement après le *Chou-king*, parce qu'à très-peu de chose près, il a eté conservé tel qu'il est sorti des mains de *Tcheou-koung*, & qu'il fut le Cérémonial propre de la Dynastie des *Tcheou*, la plus respectable de toutes, aux yeux de la Nation Chinoise, à cause des Grands Hommes qu'elle a produits, & de *Confucius* en particulier, qui a transmis dans toute sa purete la doctrine des anciens Sages.

Une des premieres attentions de *Ou-ouang* (1), après avoir conquis l'Empire, fut de régler les Cérémonies & la Musique. Son frere *Tcheou-koung*, moins expérimenté que lui dans l'art de combattre, mais beaucoup plus habile dans les Sciences & les Arts, & imitant de plus près les vertus paci-

(1) Je crois devoir faire remarquer, une fois pour toutes, que j'ecris toujours *de Ou-ouang*, *de Ouen-ouang*, *de Yu*, *de Yao*, & non pas *d'Ou-ouang*, *d'Ouen-ouang*, *d'Yu*, *d'Yao*, &c. parce que je crois que le concours de deux voyelles, dans des mots de différentes langues, n'est point soumis à la regle de l'elision. Je laisse aux Grammairiens la décision de ce point.

fiques du ſage *Ouen-ouang* leur pere, fut chargé de l'adminiſtration des affaires & du ſoin de régler les rits. Il compoſa un Cérémonial, diviſé en ſix parties, concernant les ſix ordres de Mandarins qu'il etablit pour ſoulager le Prince d'une partie du poids du Gouvernement.

Dans le premier ordre etoient les *Tien-koan-tchoung-tſai*, c'eſt-à-dire *Les vénérables Préſidens des affaires qui regardent le Ciel.* L'emploi de ce premier ordre de Mandarins conſiſtoit à prendre ſoin de tout ce qui avoit rapport aux ſacrifices que l'on offroit, avec les diſtinctions convenables, *au Ciel, aux Eſprits & aux Ancêtres;* à déterminer le temps, les paroles & tout ce qu'il falloit faire en offrant, ſuivant les circonſtances; à régler ce qu'il falloit obſerver lors des audiences que le fils du Ciel donnoit à ſes vaſſaux & aux Ambaſſadeurs etrangers, pendant les feſtins publics de cérémonie & dans le temps du grand deuil. Ce premier ordre de Mandarins etoit encore chargé de tout ce qui concernoit la perſonne de l'Empereur, & de régler ce qui devoit ſe pratiquer dans l'intérieur de ſon palais, par les Officiers qui le ſervoient; enfin il devoit avoir l'intendance de la muſique de l'Empire, & veiller à l'education des fils des Princes & des Grands.

Le ſecond ordre etoit compoſé de ceux qu'on appelloit *Ti-koan-ſee-tou*, c'eſt-à-dire *les Officiers abſolus des affaires de la Terre.* Les montagnes & les rivieres, les forêts & les bois, les campagnes & les jardins, les revenus du Prince, l'impoſition des taxes, l'échange des denrées entr'elles ou avec les ſignes d'inſtitution, & enfin tout ce qui regarde, en général, le commerce de la vie, etoient de la juriſdiction des *Ti-koang.*

Après ces deux juriſdictions générales, venoit celle des *Tchun-koan-Tſoung-pe*, c'eſt-à-dire *des Mandarins du Prin-*

temps, chargés de veiller ſpécialement ſur la conduite, la perſonne, les biens, & tout ce qui concernoit la parenté du Souverain. On les appelloit communément les Mandarins du Printemps.

La quatrieme juriſdiction etoit chargée de tout ce qui avoit rapport aux affaires générales de la guerre. Les Officiers qui la compoſoient etoient appellés *Hia-koan-ſee-ma*, comme qui diroit *les Mandarins d'Eté, chargés de pourvoir les Généraux d'armée.* Tout ce qui concernoit les armes, la quantité & la qualité des vivres, &c. etoit auſſi de ſon reſſort.

La cinquieme juriſdiction s'etendoit ſur tout ce qui alloit à maintenir le bon ordre parmi les Citoyens; elle connoiſſoit des crimes & de tout ce qui etoit contraire aux loix, & faiſoit punir les coupables. Les Officiers de cette juriſdiction avoient le titre de *Tſieou-koan-ſee-kao*, comme qui diroit, *Mandarins d'Automne, chargés de veiller ſur les mœurs & de punir les crimes.*

La ſixieme juriſdiction avoit inſpection ſur tout ce qui concernoit les ouvrages publics. Les Officiers qui la compoſoient etoient appellés *Toung-koan-ſee-koung*, c'eſt-à-dire *Mandarins d'Hiver, chargés de remplir les vuides, &c.*

En un mot, ces ſix juriſdictions principales, le nombre des Officiers qui y préſidoient, ceux qu'on y employoit, les affaires dont elles connoiſſoient, & tout ce qui s'y obſervoit, etoit, du temps de *Tcheou-koung* & des Empereurs de la Dynaſtie des *Tcheou*, ce que ſont aujourd'hui les ſix grands Tribunaux de l'Empire; & ce qu'on appelle le *Tcheou-li* contient le précis des uſages qui avoient lieu dans ces temps reculés. On pourroit dire que ces uſages datent encore de plus loin que les *Tcheou*, puiſque celui qui les détermina les avoit choiſis parmi ceux des premiers temps de la Monarchie, & en particulier parmi ceux que ſes ancêtres avoient

pratiqués dans la Principauté de *Tcheou*, qu'ils poſſédoient à titre d'appanage. C'eſt à rapprocher ces uſages de ceux qu'on connoît des anciens Egyptiens, que devroient s'attacher ceux qui ont entrepris, ou qui voudront entreprendre, un parallele ſuivi entre ces deux Nations. Leurs recherches ſerviroient à nous eclairer ſur ce que nous devons croire : tout au moins elles nous mettroient en etat de pouvoir conclure ſi l'une de ces deux Nations vient de l'autre ; ſi elle en a reçu ſes coutumes, ſes mœurs, ſes danſes, ſa muſique & ſes cérémonies, ſi en un mot elle lui doit toute ſon exiſtence politique. Pour aider ceux qui voudroient faire ce parallele, je pourrois ajouter ici ce qui nous reſte de l'ancienne Chorégraphie des Chinois, & mettre ſous les yeux la figure des habillemens, des coëffures, & des principaux inſtrumens & uſtenſiles qu'ils employerent dans les cérémonies, tant religieuſes que civiles, ſous les trois premieres Dynaſties qui leur ont donné des loix. Les flammes allumées par *Tſin - ché - hoang - ti* ne s'etendirent pas ſur ces ſortes d'objets, & ils ſubſiſtent encore, en partie, ou tout entiers, dans les collections qu'on a faites de tous les morceaux echappés à la faulx du temps, dans ce qu'ont ecrit *Confucius* & ſes Diſciples, & dans les autres Livres authentiques de la Nation. Comme tous ces matériaux ſont aſſez abondans pour pouvoir ſuffire à la conſtruction d'un edifice à part, je laiſſe à ceux de mes ſucceſſeurs qui auront de la bonne volonté & du loiſir, le ſoin de les ramaſſer & d'en faire uſage. Je reviens au *Tcheou-li*.

Ce précieux morceau de la vénérable Antiquité fut compris dans l'arrêt de proſcription. Mais, comme les uſages qu'il contient avoient déja eté abrogés par les différens Princes qui ſe partageoient l'Empire quand les *Tſin* monterent ſur le trône, on le rechercha un peu moins rigoureuſement que

les Livres de morale & d'hiſtoire : auſſi le recouvra-t-on preſque en entier, dès les premieres recherches qu'on en fit.

Je dis qu'on le recouvra preſque en entier ; car la partie *Toung-koan-ſee-koung*, qui etoit la ſixieme, & qui parloit des ouvrages publics & des devoirs de ceux qui y préſident, ſe trouva perdue. Les Lettrés d'alors prirent dans le *Kao-koung-ki* de quoi pouvoir, en quelque ſorte, la remplacer. Sous les *Soung*, peu s'en fallut qu'on ne fît adopter le *Tcheou-li*. Les Gens de Lettres, qui etoient en très-grand crédit ſous cette Dynaſtie, en firent la propoſition plus d'une fois ; mais les hommes d'etat & les plus ſages d'entre les Politiques s'y oppoſerent toujours avec fermeté. Cependant, pour ne pas mécontenter entiérement le Corps le plus redoutable de l'Empire, on lui accorda le privilege excluſif de pratiquer en tout, ou en partie, dans les Tribunaux & les Ecoles Littéraires, le cérémonial de *Tcheou-koung*, ſur la maniere dont les Membres qui les compoſoient devoient ſe conduire entr'eux, & ſur tout ce qui pouvoit avoir lieu lorſqu'ils donnoient des grades aux aſpirans.

Le Cérémonial des Empereurs & des Officiers de l'Empire formoit, depuis les *Han*, un Livre particulier qu'on appelloit le *Li-ki*, c'eſt-à-dire *Mémorial des cérémonies*. On ne lui donna pas le nom de *King* ou de *Livre ſacré*, parce que *Confucius* ne l'a pas donné lui-même tel qu'on l'a, & qu'on y a ajouté, ou retranché, ſuivant les temps & les circonſtances. Il eſt appellé *Ki* ou *Mémorial*, parce qu'il n'a eté compoſé que ſur ce que les Diſciples de *Confucius* avoient oui dire à leur Maître. Tel qu'il eſt, il renferme ce qu'il y a de plus ancien en fait de rits, & l'on ſait les epoques de l'etabliſſement & du renouvellement de chacun de ces anciens rits avec autant de certitude qu'on ſait tout ce qui regarde les autres Livres claſſiques qui portent le nom de *King*.

On diſtingue deux ſortes de *Li-ki*. Le premier eſt appellé *Ta-tay-li-ki*, c'eſt-à-dire *Cérémonial de* Tay *l'ancien*; & le ſecond *Siao-tay-li-ki* ou *Cérémonial de* Tay *le jeune*. Tay ou *Tay-tê* eſt le nom de l'Homme de Lettres qui, ſous les *Han*, fouilla dans les Archives de l'Empire & dans tous les Cabinets des Savans & des Curieux, pour y trouver de quoi remplacer celui des Livres perdus dont la recherche avoit eté confiée à ſes ſoins. Il dépouilla tous les anciens Manuſcrits ſur les rits & ſur la muſique, & en compoſa un Livre, auquel il donna le titre de *Li-ki*. Il partagea cet Ouvrage en cent quatre-vingts Chapitres, dans leſquels il renferma les principaux uſages qui avoient eu lieu depuis la plus haute antiquité juſqu'au temps des *Tcheou* incluſivement.

Quelque envie qu'euſſent les Empereurs des *Han* de faire de ce Cérémonial celui de leur Dynaſtie, il ne leur fut pas poſſible de l'adopter en entier. On laiſſa paſſer quelques années ſans rien fixer ſur cet article; & l'on ne faiſoit, dans les occaſions, que celles des cérémonies qui etoient indiquées par les Officiers nommés par l'Empereur. Cependant, pour ſatisfaire en quelque ſorte les Amateurs de l'Antiquité, on ſe détermina à faire abréger l'Ouvrage de *Tay-tê*, & à adopter tous ceux des anciens rits qui pourroient s'accorder avec les mœurs préſentes. *Tay-cheng*, fils du frere aîné de *Tay-tê*, fut chargé de cette commiſſion : il s'aſſocia les plus habiles d'entre les Savans ſes contemporains, & travailla, de concert avec eux, à ce qu'on exigeoit de lui. L'Ouvrage de *Tay-tê* fut réduit à quatre-vingt-cinq Chapitres; & ce nouveau *Li-ki* fut appellé *Siao-tay-li-ki*. Il parut encore trop long. Les Hommes d'Etat & les Courtiſans jugerent que quantité de détails minutieux qui avoient rapport à des rits déja abrogés, ne devoient point entrer dans la compoſition d'un

Livre

Livre qu'on vouloit rendre claſſique dans la Nation, & qui devoit faire loi. Ils s'adreſſerent au Souverain, & en obtinrent l'ordre qui fut donné à tous les Tribunaux Littéraires & autres, de travailler à fixer un Cérémonial qui pût être obſervé ſans inconvénient, & de faire enſorte, ſi cela ſe pouvoit, que ce Cérémonial ne renfermât que des pratiques qui euſſent déja eu lieu dans l'Empire.

Les Tribunaux obéirent avec zele, & travaillerent avec ſuccès. Ils prirent des Ouvrages de *Tay-té* & de *Tay-cheng*, ce qui leur parut le plus convenable, & en firent le Cérémonial auquel ils donnerent le nom de *Li-ki*, ou *Mémorial des Cérémonies*. Il n'etoit compoſé que de quarante-ſix Chapitres. Ce *Li-ki* eſt le même que celui d'aujourd'hui, à l'exception des trois Chapitres qu'on y a ajoutés enſuite pour le rendre complet. On lui accorde la même autorité & les mêmes honneurs qu'au *Ta-hio* & au *Tchoung-young* de *Confucius*, & on le met à la ſuite des *King*.

On a fait, en différens temps, des Commentaires ſur le *Li-ki*. Les plus eſtimés de ces Commentaires, ceux du-moins qui ſont d'un uſage plus facile, ſont tombés du pinceau de *Tchen-hao*, qui vivoit ſous la Dynaſtie des *Yuen*. On y trouve des explications claires, détaillées & ſûres, de tout ce qu'il y a de curieux à ſavoir ſur la vénérable Antiquité. Si vous voulez connoître les principaux d'entre les autres Auteurs qui ont ecrit ſur les cérémonies, je vous invite à jeter un coup-d'œil ſur la Planche treizieme & ſon explication.

Ne nous rebutons pas, continuons courageuſement notre route, & n'oublions pas ſur-tout que nous voyageons pour nous inſtruire : l'on ne s'inſtruit point ſans qu'il en coûte quelque peine & un peu de travail. Venons au *Ché-king*.

Je me contenterai ici de vous indiquer ce qui diſtingue plus particuliérement ce précieux reſte de l'Antiquité Chinoiſe. *Voyez la Planche XIV & ſon explication.*

Le *Ché-king* eſt *le Livre claſſique des Vers.* Je dis *Livre des Vers*, & non pas *de Vers*, parce que c'eſt *Le Recueil des Vers par excellence, adoptés par la Nation comme un monument de ſon ancienne ſageſſe & une expoſition ſincere de la ſimplicité primitive de ſes uſages & de ſes mœurs.*

Les Pieces qui compoſent ce Recueil canonique ſont de quatre ſortes :

La premiere eſt appellée *Koue-foung*, ou *Mœurs des Royaumes.* Ce ſont des Chanſons ſur différens ſujets.

Avant d'entrer dans quelque détail ſur ce qui regarde ces Chanſons, je vous prie M. de vouloir bien vous rappeller que les *Tcheou*, en montant ſur le trône impérial, donnerent des appanages aux plus diſtingués d'entre les Princes de leur ſang, à quelques Princes de la race impériale de *Chang* qu'ils venoient de détrôner, & qu'ils remplaçoient, aux Sages qui les avoient aidés de leurs lumieres & de leurs conſeils, & aux vaillans Guerriers qui leur avoient prêté le ſecours de leurs bras. Ces appanages etoient des Seigneuries & des Principautés de différens titres.

Ceux qui furent revêtus de ces Principautés & de ces Seigneuries etoient ſubordonnés au *Ty* ou au Souverain de tout l'Empire. Ils recevoient de lui des ordres, & venoient en des temps réglés lui renouveller leurs hommages, lui rendre compte de leur conduite, & ecouter ſes inſtructions. Chacun d'eux etoit encore obligé d'apporter, en venant à la Cour, les principales d'entre les Chanſons nouvelles qui avoient le plus de cours dans les terres de leurs Seigneuries & Principautés reſpectives. Ces Chanſons etoient préſentées au *Fils*

du Ciel, & le Fils du Ciel les livroit au grand Maître de la Musique & aux autres Officiers qui présidoient à l'education des Fils de l'Empire. Ceux-ci lisoient & examinoient le tout attentivement, faisoient des annotations & des remarques, & jugeoient de la bonté ou de la dépravation des mœurs qui régnoient dans les pays où telles & telles Chansons etoient chantées avec plaisir par le commun de ceux qui les habitoient. Ils rendoient compte à l'Empereur & attendoient ses ordres. L'Empereur, après avoir délibéré avec son Conseil, ordonnoit au grand Maître & à ses Officiers de composer quelques Couplets, lesquels, en renfermant le précis des Chansons offertes, en faisoient l'eloge ou la censure, suivant qu'elles etoient dignes d'être louées, ou blâmées. Ces Couplets, ajoutés aux Chansons, ou pris séparément, etoient chantés en grande cérémonie, lors de l'audience publique que le *Fils du Ciel* donnoit à tous ses vassaux.

Avant que l'assemblée se séparât, l'Empereur donnoit, avec toute la gravité digne de la majesté du trône, des avis très-sérieux aux Seigneurs & aux Princes, ses feudataires; les exhortoit ou à continuer leur maniere de gouverner, s'il avoit jugé par leurs Chansons que les Peuples qui leur etoient soumis etoient tels qu'ils devoient être, ou à se corriger, s'il lui paroissoit, par les mêmes Chansons, que leurs Sujets avoient un goût peu conforme aux loix immuables de la morale & des bonnes mœurs.

Voilà, M. dans la vérité la plus exacte, quels etoient ces *Koue-foung*, dont les restes forment la premiere partie du *Ché-king*. Ce n'etoient que des Chansons, ou, si l'on veut, des Vaudevilles; mais ces Vaudevilles, tout vaudevilles qu'ils etoient, servoient néanmoins comme de base au vaste

edifice du Gouvernement féodal des Chinois, ſous la Dynaſtie des *Tcheou.*

Ceux qui ne s'attachent qu'aux noms, ou à la ſuperficie des choſes ; ceux qui ne connoiſſent les Anciens que par ce qu'en ont ecrit & en ecrivent chaque jour quelques Modernes d'une certaine claſſe; ceux encore qui blâment ou mépriſent ce qui n'eſt pas conforme à leurs propres idées, à ce qu'ils ont déja vu, où à leur maniere d'enviſager les objets; ceux enfin qui ignorent l'art de ſe mettre au ton de ce qu'on leur fait entendre, riront, ſans doute, en apprenant que les anciens Légiſlateurs d'une Monarchie ſi vantée appuyoient ſur des vaudevilles la partie la plus difficile de leur légiſlation. Mais ceux qui ont lu Homere, ceux qui ſont au fait des mœurs des Iſraélites, les vrais Philoſophes, loin de rire d'un procédé ſi différent de ce qui s'eſt pratiqué depuis, dans des ſiecles plus voiſins du nôtre, ne trouveront qu'à admirer & à s'inſtruire, dans ce qui ſe pratiquoit chez les Chinois, quand ils avoient encore quelques reſtes de la ſimplicité de leurs mœurs primitives.

Je dis plus. Je ſuis perſuadé que vous ne ririez pas de ma propoſition, ſi j'avançois qu'aujourd'hui, en France même, on pourroit juger des mœurs, du génie, du goût, du caractere des Peuples de nos différentes Provinces, par les Chanſons qui s'y chantent le plus communément & avec le plus de plaiſir, par le plus grand nombre.

Je m'arrête ici un moment pour donner quelque etendue à ma penſée. Je vais tâcher de la développer.

Je ſuppoſe que la gaieté françoiſe a cédé la place à la gravité chinoiſe, ou, ce qui revient au même, que les François, de badins & de folâtres qu'ils etoient, ſont devenus ſérieux & poſés comme des Chinois. Il n'y a rien là

d'impoſſible : car, après tout, les hommes ſont ce qu'on les fait ; & je crois qu'avec de la fermeté & un peu de patience, on peut venir à bout de leur faire prendre tel pli que l'on voudra. Dans cette ſuppoſition, pénétré des maximes du *Ché-king*, & entrant dans l'eſprit qu'elles renferment, je me repréſente, non une multitude de Phyſiciens & d'Algébriſtes, ni une aſſemblée de ſavans Académiciens, habiles dans tous les genres de Littérature, mais un nombre choiſi de perſonnages graves & expérimentés qui, ayant vieilli dans le commerce du monde & dans le maniement des affaires, ſont rompus dans la connoiſſance des hommes.

Je me figure ces Sages que le Roi honore de ſa confiance & qui poſſedent des Charges qui leur donnent inſpection ſur les mœurs du Royaume ; je me les figure examinant avec l'attention la plus ſcrupuleuſe tous les couplets, chanſons & vaudevilles qui ont cours dans les différentes Provinces de la France, & qui ont eté préſentés au Roi par les Ducs, Marquis, Comtes, Barons & autres Seigneurs titrés, qui ont, à titre de fief, une portion de pays plus ou moins grande, & un nombre de Sujets proportionné à l'etendue & à la poſition des lieux qu'ils gouvernent. Il me ſemble que, ſi je liſois moi-même toutes ces Pieces, je les trouverois toutes différentes entr'elles, tant par le ſtyle & la maniere de préſenter les idées, que par les objets qu'elles embraſſeroient & les airs ſur leſquels on les feroit chanter. Je crois que les Chanſons ſorties de la Breſſe & du Lyonnois ne reſſembleroient point à celles du Languedoc & de la Provence ; que les Bourguignons ne s'exprimeroient pas de la même maniere que les Manceaux, & que les Bretons chanteroient ſur un tout autre ton que les Lorrains & les Francs-Comtois. Je ne parle pas ici de l'idiome particulier

à chaque Province ; je ſuppoſe que dans toutes on ecrit en françois ; je veux dire ſeulement que toutes ces Chanſons, même en exceptant le langage, porteroient une empreinte qui ne ſeroit pas la même ; que quelques-unes ſeroient ſur des ſujets pieux, ou ſur des vérités morales ; que quelques-autres ſeroient de pures epigrammes, des allégories, ou des ſatires contre le Gouvernement, ou contre ceux qui en tiennent les rênes ; que pluſieurs exprimeroient des complaintes ſur les malheurs des temps, réels ou prétendus ; qu'un plus grand nombre décriroit avec amertume les miſeres, vraies ou exagérées, de ceux de la campagne & du petit Peuple, & que la plupart rouleroit ſur des ſujets bachiques ou galans.

Ces Chanſons, miſes au creuſet par les perſonnages graves chargés d'en rendre compte, leur fourniroient, ſans contredit, de quoi porter un jugement ſain, tant ſur ceux qui les auroient compoſées, que ſur ceux qui feroient leurs délices de les chanter. Ils pourroient, ſans s'ecarter du vrai, inſtruire le Roi à-peu-près en ces termes : Sire, le Peuple de telle de vos Provinces eſt pieux & appliqué à ſes devoirs, le Peuple de telle autre eſt cauſtique & mordant ; ceux-ci ſont mécontens, ceux-là ſont indociles & pareſſeux, ces autres ſont adonnés aux femmes & à la débauche du vin.

Sur ces repréſentations, le Roi, déja inſtruit d'ailleurs de la conduite bonne ou mauvaiſe de ſes différens vaſſaux, profiteroit de l'occaſion de l'aſſemblée générale pour leur donner ſes ordres, & des avis utiles ſur ce qu'ils doivent faire & ſur ce dont ils doivent ſe corriger. Il diroit à l'un : Juſqu'à préſent vous avez maintenu le bon ordre dans vos Etats, vos Sujets ont de bonnes mœurs, ils ſont ſages : continuez à vous conduire à leur egard comme vous l'avez

toujours fait. Il diroit à l'autre : Il paroît que vous n'êtes pas aimé de vos Peuples ; vous les traitez trop durement ; faites attention que vous ne devez pas moins être leur pere que leur maître. Il exhorteroit le troisieme à ne pas souffrir que ses Sujets coulassent des jours inutiles dans une honteuse oisiveté : il lui enjoindroit d'entreprendre quelque ouvrage public, le défrichement de quelques landes ; de faire transporter de la terre dans quelques endroits sablonneux pour les fertiliser ; de donner de temps en temps quelque spectacle décent au Peuple, & de ne rien oublier, en un mot, pour l'occuper. Il ordonneroit à un quatrieme de faire observer les loix, de rendre exactement la justice, de faire revivre la discipline, & de corriger les abus. En un mot, il diroit à chacun ce qu'il jugeroit devoir lui convenir pour le bien général du Royaume & l'avantage particulier de ceux qui lui sont immédiatement soumis.

Après, ou avant, cette exhortation du Souverain, faite dans tout l'appareil de la majesté du trône, si l'on chantoit les Chansons de chaque Province, & les Couplets qu'on y a ajoutés pour les caractériser, il n'est pas douteux que les Princes & autres Seigneurs feudataires, par la seule crainte du ridicule, ne se portassent d'eux-mêmes à bien gouverner leurs Sujets respectifs. Qu'on suive chaque année les mêmes usages, qu'on fasse la même cérémonie, le Roi sera parfaitement instruit de tous les changemens en bien ou en mal qui se seront faits dans son Royaume ; & si, après quelques regnes, on faisoit un Recueil authentique de celles des Chansons offertes qui portent un caractere plus marqué, nous aurions une espece d'Anthologie qu'on pourroit appeller notre *Koue-foung*, & qui seroit la premiere partie de notre *Ché-king* François.

La seconde & la troisieme partie du *Ché-king* Chinois

portent l'une & l'autre le nom de *Ya* : l'une eſt appellée la petite *Ya* (*Siao-ya*), & l'autre la grande *Ya* (*Ta-ya*). *Ya* ſignifie ce qui eſt juſte, droit, convenable ; ce qui concilie le reſpect & la vénération ; ce qui donne une idée grande & ſublime d'une choſe, en la repréſentant avec majeſté, &c. Auſſi la petite & la grande *Ya* roulent ſur des ſujets plus relevés que les ſimples *Koue-foung*, & ces ſujets ſont traités d'une maniere plus ſérieuſe, & chantés ſur un ton plus majeſtueux. La décence & la gravité en ſont comme l'ame ; le reſpect pour l'autorité légitime & pour toutes les cérémonies de l'Empire, l'amour de la vertu, l'horreur du vice, l'attention à remplir juſqu'au moindre de ſes devoirs, en ſont le principal objet.

Les Pieces qui compoſent la petite & la grande *Ya* ne ſont point, comme les *Koue-foung*, de ſimples Chanſons ou des Vaudevilles ſur des ſujets arbitraires ; ce ſont des rythmes variés & des eſpeces d'odes, pour célébrer quelque talent, quelque vertu, quelque pratique tendante à la vertu, ou quelque perſonnage vertueux. Ces Pieces n'etoient pas compoſées par de ſimples particuliers dont on ignoroit les noms, ni apportés par les Princes vaſſaux, du fond de leurs Etats reſpectifs, ainſi que l'etoient les *Koue-foung*, mais elles etoient compoſées par des perſonnes en place qui etoient chargées de ce ſoin par l'ordre exprès du *Fils du Ciel*. Les Pieces de l'une & de l'autre *Ya* etoient miſes en chant par le Tribunal du grand Maître (des cérémonies). Celles de la petite *Ya*, qui conſtituent la ſeconde partie du *Ché-king*, ſe chantoient, 1°. lorſqu'on alloit au-devant des Princes tributaires qui faiſoient leur entrée ſolemnelle dans la Capitale ; 2°. lorſque quelques jours après leur entrée publique, on les introduiſoit au palais, pour être admis en préſence ; 3°. lorſqu'après avoir rendu leurs hommages à l'Empereur,

on

on les reconduisoit en cérémonie ; 4°. lorsque leurs Ambassadeurs, ou les Ambassadeurs des Etats voisins, faisoient egalement leurs entrées, lorsqu'ils etoient introduits, & quand ils se retiroient, au sortir de l'audience publique ; 5°. lorsque les Princes & les Grands de l'Empire même se rendoient au palais pour quelque grande cérémonie, ou qu'ils y etoient appellés extraordinairement pour être consultés sur quelques affaires d'une grande importance.

Les Pieces qui composent la troisieme partie du *Ché-king*, ou la grande *Ya*, se chantoient lorsque l'assemblée des Princes vassaux, Ambassadeurs des Etats voisins, Princes & Grands de l'Empire, etoit formée dans la Salle d'audience, & que les grands Officiers de la Couronne & des Tribunaux occupoient déja leurs places, en attendant l'arrivée de l'Empereur. Elles se chantoient encore, lorsqu'on disposoit les ustensiles, les mets & tout ce qui devoit servir pour le grand festin de cérémonie, immédiatement avant qu'il commençât, pendant le festin même, quand on changeoit de service, & après que tout etoit fini, en attendant que l'Empereur congédiât l'assemblée. Ces Pieces, ainsi chantées, etoient indépendantes de la grande musique & des danses. La grande musique & les danses formoient un tout à part qui avoit ses neuf parties, comme le festin avoit ses huit services.

Enfin, la quatrieme partie des Poésies contenues dans le *Ché-king* est celle qui porte le nom de *Soung*. *Soung* signifie *Panégyriques*, *Louanges*, *Eloge de quelqu'un ou de quelque chose dans des Vers mis en chant*. Les *Soung* du *Ché-king* sont proprement des Hymnes & des Cantiques en l'honneur du Ciel, des Ancêtres & des grands Personnages de la vertueuse Antiquité.

On chantoit les uns, lorſque l'Empereur offroit ſur le *Tan*, dans l'enceinte du *Kiao*, des ſacrifices en l'honneur du *Chang-ti* ou du *Tien*.

On chantoit les autres, lorſque, dans la Salle des Ancêtres, l'Empereur rendoit, par des cérémonies reſpectueuſes, ſes hommages ſolemnels à ceux dont il deſcendoit en ligne directe.

On chantoit les derniers, lorſque Sa Majeſté, accompagnée des Grands de ſa Cour, des Princes vaſſaux ou tributaires, & des Ambaſſadeurs etrangers, offroit des ſacrifices, dans le lieu deſtiné à cet uſage, en l'honneur de tous les anciens Souverains en général, & des Grands Hommes en particulier, qui avoient illuſtré leur Nation.

On diviſe les *Soung* en trois claſſes: il y a les *Tcheou-ſoung*, c'eſt-à-dire les Hymnes & Cantiques en l'honneur des Chefs de la Race des *Tcheou* : il y a les *Lou-ſoung*, ainſi appellés, parce qu'ils ſe chantoient dans le Royaume de *Lou*, où régnoient les deſcendans de *Tcheou-koung*, à qui ce Royaume avoit eté donné en appanage lors de la conquête de l'Empire par *Ou-ouang*, ſon frere. Ces Hymnes ont egalement pour objet les Ancêtres des *Tcheou*, dont ils font l'eloge. On y a joint les *Chang-ſoung*, ou Hymnes en l'honneur des premiers Empereurs de la Dynaſtie des *Chang*, à laquelle celle des *Tcheou* succéda, 1°. Parce que ces Hymnes etoient anciens, puiſqu'on les chantoit déja vers l'an mille quatre cent quarante avant Jéſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, plus de trois cens ans avant que les *Tcheou* fuſſent maîtres de l'Empire; 2°. Par reſpect pour la mémoire de *Tcheng-tang*, dont ces Hymnes célebrent ſouvent les vertus; 3°. Pour diſtinguer les deſcendans de ce Grand Homme d'avec les autres petits Souverains qui n'etoient point de Race impériale.

Il s'en faut bien que nous ayons le *Ché-king* Chinois tel qu'il etoit dans les commencemens. *Confucius* l'abrégea déja considérablement, puisque, de trois mille pieces dont il etoit composé de son temps, il n'en laissa subsister que trois cens onze dans le Recueil qu'il se donna la peine de faire lui-même. Il rejeta les autres, parce que dans le nombre des *Koue-foung*, il s'en trouvoit dont les sujets etoient peu graves, & trop peu décens pour pouvoir être mis, sans danger, entre les mains de la jeunesse; parce qu'il y en avoit d'autres dont les allégories ne s'entendoient déja plus; enfin parce qu'il s'en trouvoit aussi qui ne renfermoient que des satires de la conduite particuliere de ceux dont la mémoire etoit déja ensevelie dans un profond oubli. Il est vraisemblable que dans la collection des *Ya* & des *Soung*, c'est-à-dire des Odes, des Hymnes & des Cantiques, telle qu'elle etoit avant *Confucius*, il devoit se trouver un grand nombre de pieces qui ne disoient à-peu-près que les mêmes choses, parce qu'elles rouloient sur les mêmes sujets. Il etoit donc inutile de les consigner toutes dans un Livre qu'on vouloit transmettre à la postérité. D'ailleurs, combien d'allusions à des coutumes abrogées depuis long-temps & qui ne s'entendoient déja plus, ou qui etoient devenues fades par les changemens arrivés dans les mœurs de la Nation? *Confucius* ne fit entrer dans son Recueil que celles qu'il crut les plus intelligibles & les meilleures. Quelques siecles à peine ecoulés, celles-ci même ne furent bien comprises que par ceux qui avoient fait une etude particuliere de l'Antiquité. On a eté obligé, dans la suite, de faire un Dictionnaire exprès pour l'intelligence du *Ché-king*. Après *Confucius*, & la destruction des *Tcheou*, le barbare *Tsin-ché-hoang* ayant proscrit les Lettres, le *Ché-king* fut l'un des

Livres condamnés au feu. Il périt comme les autres ; mais il fut retrouvé en partie sous le regne des *Han*. Un Lettré du nom de *Mao-tchang* le fit revivre de ses cendres, & le donna au Public à-peu-près tel qu'il est aujourd'hui. En reconnoissance d'un si grand bienfait, quelques Gens de Lettres donnent au *Ché-king* le nom de *Mao-ché*, c'est-à-dire, *Poésies recueillies par* Mao.

L'on a ecrit & l'on ecrit encore sur le *Ché-king*, comme on l'a fait, & qu'on le fait encore, sur les autres Livres classiques. Chaque Auteur y découvre des beautés nouvelles, dont on n'avoit point fait mention jusqu'à lui, & il se fait un plaisir & un devoir d'enrichir le Public de ses découvertes. Un coup-d'œil sur la Planche XIV & sur son explication fera connoître les plus estimés d'entre ceux qui ont travaillé sur le *Ché-king*.

Avant que d'aller plus loin, reposons-nous ici ; & faisons une légere récapitulation de ce que nous avons déja vu.

Le premier objet qui s'est rencontré dans la forêt antique dont nous avons déja parcouru les endroits de plus difficile accès, est le fameux *Y-king*, ce Livre enigmatique dans lequel on a déposé les Trigrammes du Législateur de la Nation. Ces Trigrammes, quelle que soit l'explication qu'on en donne, sont certainement de *Fou-hi*, & remontent par conséquent jusqu'à près de trois mille ans avant l'Ere Chrétienne. Ils etoient déja anciens, lorsque *Hoang-ti*, dont la soixante-unieme année répond à l'an deux mille six cent trente-sept avant Jésus-Christ, leur substitua les caracteres inventés par *Tsang-kié*, l'un de ses vassaux, ou, plus vraisemblablement, l'un de ses Ministres. Ils etoient devenus enigmatiques, lorsqu'environ douze cens ans avant Jésus-Christ, le célebre *Ouen-ouang* entreprit de les déchiffrer, sans que, depuis

Ouen-ouang jusqu'à nos jours, personne se soit jamais avisé de révoquer en doute que ce monument ne soit l'un des plus anciens, ou même le plus ancien qu'il y ait dans le monde connu.

Il y a eu des Missionnaires qui ont dit que *Fou-hi* n'etoit jamais venu en Chine; que ce nom désigne un des Patriarches antérieurs au déluge, & que les *Koa* etoient le Livre ordinaire des fils & des petits-fils d'Adam. D'autres, moins circonspects, ont dit que c'etoit le Patriarche Enoch; ce qu'ils prouvent par des allusions forcées & des inductions plus forcées encore.... Mais il n'est aucun des Européens qui ont etudié le Chinois, quelque prévenu qu'il fût d'ailleurs contre les Antiquités Chinoises, qui ait osé révoquer en doute l'antiquité de l'*Y-king*. Les plus hardis ont mieux aimé recourir à des absurdités, pour expliquer le fait, que de le nier. Avançons.

La Planche quinzieme représente le fameux *Tchun-tsieou* de *Confucius*, avec la liste des principaux Auteurs qui l'ont commenté, sous les différentes Dynasties. Quand je dis le *Tchun-tsieou* de *Confucius*, je ne prétends pas qu'on infere de là qu'il y a d'autres *Tchun-tsieou*, ou Livres de ce nom réputés pour classiques. L'on dit bien le *Tchun-tsieou* de *Tso-ché*, le *Tchun--tsieou* de *Koung-yang*, &c. mais l'on ne veut désigner par-là que les Auteurs qui ont expliqué ou commenté le *Tchun-tsieou* de *Confucius*.

Ce Livre admirable, disent les Chinois, est le chef-d'œuvre de l'Histoire, c'est le modele que se sont proposé les plus fameux de nos Historiens, & celui qui devroit être suivi par toutes les Nations de l'univers.

Pour réduire cet eloge à sa juste valeur, je me contenterai de comparer la maniere du *Tchun-tsieou* à celle de d'Avrigni, ou du Président Hénault; avec cette différence néanmoins que chaque caractere chinois faisant tableau, un

ſeul dit ſouvent beaucoup plus de choſes que nos Langues flaſques d'Europe n'en peuvent enoncer en y employant des phraſes entieres.

Le *Tchun-tſieou* ne parle que de ce qui s'eſt paſſé pendant l'eſpace de deux cens quarante-deux ans dans le Royaume de *Lou*, aujourd'hui la Province du *Chan-tong*. Mais, comme le Royaume de *Lou* faiſoit partie de l'Empire, dont il relevoit à titre de fief, ainſi que les autres petits Royaumes qui en faiſoient partie, les affaires générales de toute la Chine y ſont auſſi rapportées, quand elles ſont aſſez importantes pour mériter d'y avoir place, ou quand elles ſont néceſſairement liées avec celles de *Lou*.

Confucius commence ſon *Tchun-tſieou* à la premiere année de *Yn-koung*, à laquelle répond la quarante-neuvieme du regne de l'Empereur *Ping-ouang*, treizieme Empereur de la Dynaſtie des *Tcheou*. C'eſt l'an ſept cent vingt-deux avant l'Ere Chrétienne. Il rapporte avec beaucoup ce préciſion & d'exactitude tout ce qui s'eſt paſſé d'eſſentiel ſous les douze derniers Rois de *Lou*, c'eſt-à-dire, des Rois *Yn-koung*, *Hoan-koung*, *Tchoang-koung*, *Min-koung*, *Hi-koung*, *Ouen-koung*, *Siuen-koung*, *Tcheng-koung*, *Siang-koung*, *Tchao-koung*, *Ting-koung* & *Ngai-koung*. Il parle, en particulier, des eclipſes du ſoleil qui ont eté annoncées, ou obſervées dans ſon pays, pendant l'eſpace de deux cens quarante-deux ans que ces Princes ont occupé le trône; & ces eclipſes ſont au nombre de trente-cinq, exactement vérifiées, pour la plupart, par plus d'un Calculateur Européen.

La premiere dont il fait mention fixe la troiſieme année du Roi de *Lou*, *Yn-koung*, qui eſt correſpondante à la cinquante-unieme & derniere du regne de l'Empereur *Ping-ouang*, la fixe, dis-je, à l'an, avant Jeſus-Chriſt, ſept cent vingt. Cette année, remarquable d'ailleurs dans l'Hiſtoire Sainte,

par la destruction du Royaume d'Israël, & des dix tribus, par Salmanassar, Roi des Assyriens, mérite de faire époque dans l'Histoire générale du monde. Elle peut nous servir encore à fixer l'intervalle qui se trouve entre la derniere année du regne de *Ping-ouang*, & la sixieme du regne de *Yeou-ouang*, son prédécesseur. Car cette sixieme année est fixée elle-même, par une autre eclipse du soleil, à l'occasion de laquelle fut composé ce bel Hymne du *Siao-ya*, insérée tout au long dans le *Chéking*, & qui commence par ces Vers :

Ché - yué - tché - kiao ,
Chou - gé , Sin - mao ,
Ge - yeou - ché - tché , &c.

C'est-à-dire, *A la conjonction de la dixieme lune ; le premier jour dénominé* Sin-mao, *il y eut eclipse du soleil*, &c.

Cette eclipse arrivée, suivant les propres paroles de l'Hymne, le jour *Sin-mao* de la dixieme lune, &, suivant tous les Interpretes & les Historiens, l'une des années du regne de *Yeou-ouang*, ne peut être que l'éclipse du six Septembre de l'année 776 avant Jésus-Christ, qui se trouve être la sixieme du regne de ce Prince.

Cette année, remarquable encore dans l'Histoire ancienne de notre Europe, parce que c'est par elle que commencent les Olympiades vulgaires, & la certitude de la Chronologie pour l'Histoire Grecque & les autres Histoires qui y ont rapport, mérite egalement de faire epoque, & une epoque d'autant plus précieuse, qu'elle nous autorise à mettre l'Histoire Chinoise, immédiatement au-dessous de l'Hstoire Sainte, & au-dessus de toutes les Histoires profanes du reste de l'Univers, auxquelles elle pourra servir comme de flambeau, dans la

route obſcure des premiers temps, & que nous pourrons la prendre nous-mêmes pour guide, pour remonter juſqu'à la ſource d'où ont découlé les Nations.

Cependant n'agiſſons pas à l'aveugle. Avant que de nous livrer à un tel guide, prenons nos précautions pour n'en être pas trompés. Sachons s'il eſt aſſez eclairé pour pouvoir nous conduire, aſſez ſûr pour mériter notre confiance, aſſez fidele pour nous guider ſûrement. Il me ſemble, qu'il ne faut, pour nous aſſurer de tout cela, qu'en revenir à ce que je diſois dans mon Diſcours préliminaire, de la Chronologie Chinoiſe.

En parcourant l'Hiſtoire de la Chine, & les autres Livres de cette célébre Nation, ai-je dit alors ou equivalemment, on trouve une multitude de faits, une ſuite d'événemens & de circonſtances, qu'il ne nous eſt pas poſſible de vérifier, parce que l'Hiſtoire Chinoiſe n'étant liée avec aucune des Hiſtoires que nous connoiſſons, & les Livres des Chinois ne faiſant aucune mention des autres peuples, nous n'avons abſolument rien ſur quoi nous puiſſions nous appuyer, pour connoître la vérité, ou pour découvrir le menſonge, lorſque ces faits, ces circonſtances & ces evénemens reſſerrés dans la ſphere des poſſibles, ne renferment rien en eux-mêmes, qui ſoit hors du cours ordinaire des choſes. S'il arrive néanmoins que, parmi cet enchaînement de faits, de circonſtances & d'événemens, il s'en trouve qui ſoient d'un genre à pouvoir être ſoumis à nos diſcuſſions, nous ne devons pas les laiſſer paſſer, ſans leur faire ſubir toutes les epreuves de la plus ſévere critique.

Examinons-les donc, diſcutons-les avec ſoin, & ne craignons pas de faire, dans cette occaſion ſeulement, le triſte office d'impitoyables Cenſeurs. Si, après nous être donné toutes les peines qu'exige un pareil travail, nous venons à bout de

de nous convaincre que les Hiſtoriens & autres Auteurs Chinois, nous ont dit conſtamment vrai, dans ce dont nous avons pu nous aſſurer par nous-mêmes; nous croirons, qu'ils ont egalement dit vrai dans tout le reſte, & qu'ils n'ont pas prétendu en impoſer, ſur-tout quand nous ne découvrons aucun intérêt particulier qui ait pu les y engager. Croyons encore qu'ils ont rapporté avec franchiſe, tout ce qui leur eſt tombé ſous la main, en raſſemblant les anciens Mémoires, echappés à l'incendie, ou reſſuſcités de leurs cendres. Une fois convaincus, ne revenons plus ſur nos doutes, & ceſſons enfin d'exiger de ces ſortes de preuves qu'on ne demande d'aucune autre nation, qui ne ſont pas néceſſaires, & que nous voyons bien qu'on ne ſauroit nous fournir. En agir autrement, c'eſt chercher à ſe faire inſcrire parmi les injuſtes Zoïles, plutôt qu'à ſe placer parmi les Critiques eclairés.

Je ne pouſſe pas plus loin ce raiſonnement, pour ne pas empiéter ſur ce que je dois dire en parlant des Hiſtoriens. Je me contenterai, pour le préſent, d'examiner avec l'attention la plus ſcrupuleuſe, quelques-uns de ces faits, que je puis moi-même vérifier, & ſur leſquels il n'eſt pas poſſible qu'on m'en impoſe. Je choiſis les evénemens aſtronomiques, & je cherche d'abord, ſi ceux dont il eſt fait mention dans l'Hiſtoire & dans les *King*, ont pu y être inſérés après coup, ou ſi véritablement ils ont été tirés des anciens Mémoires, ecrits par les Auteurs contemporains.

J'apprends, après bien des recherches, 1°. Que l'Hiſtoire & les *King*, condamnés au feu, par *Tſin-ché-hoang-ty*, ne reparurent que plus d'un demi-ſiecle après; 2°. Qu'ils ſe montrerent d'abord, tronqués, mutilés & preſque ſans aucune forme, parce qu'on ſe contenta d'en produire les différentes parties, ſéparées du tout, tronquées elle-mêmes, tranſpoſées, mais telles, ſans y rien changer, ni ajouter, qu'on les trouvoit

& que les amateurs des Lettres les préſentoient aux Magiſtrats, & aux Savants que le Gouvernement avoit chargés du ſoin de les recueillir, 3°. Que dans le temps que les Sciences & la Littérature furent remiſes en honneur, il n'y avoit perſonne encore qui fût en etat de corriger les fautes de différens genres, qui pouvoient être échappées aux Copiſtes, de ſuppléer aux défauts d'exactitude, ſoit dans les faits, ſoit dans la maniere de les énoncer, de remplir les lacunes, de lier pluſieurs lambeaux entr'eux, mais ſur-tout de vérifier les points aſtronomiques, tels que les poſitions des planetes entre elles, par rapport au ſoleil, & aux différentes étoiles, parce que ces poſitions n'étant pas alors dans les mêmes lieux, ou points du Ciel, qu'elles occupoient dans les ſiécles antérieurs, ils n'auroient pu que commettre les plus grandes fautes dans la fixation du tems précis des ſolſtices & des eclipſes. Ignorant alors ce qu'il y a de plus eſſentiel à ſavoir dans ce genre, ils n'avoient que des méthodes peu ſûres, & des tables fautives, dont encore ils ne ſavoient pas ſe ſervir; en un mot toute la ſcience de ces premiers Reſtaurateurs des Lettres conſiſtoit dans l'art de déchiffrer les anciens caracteres, & dans celui de faire un Calendrier, tel quel, pour l'uſage ordinaire de la vie civile, pendant le cours d'un petit nombre d'années, après leſquelles ils etoient obligés de le rectifier, en ôtant ce qui le rendoit défectueux, ou en ajoutant ce qu'ils croyoient devoir le rendre exact.

De tout cela, je conclus légitimement que ceux qui, après l'incendie de *Tſin-ché-hoang*, ont les premiers fait ſortir de leurs cendres l'Hiſtoire & les *King*, etoient hors d'état d'y rien inſérer de leur chef, ſur des matieres qu'ils n'entendoient pas, ou que s'ils ont eu la témérité d'inſérer quelque choſe en ce genre, il nous ſera facile d'y découvrir l'empreinte de leur ignorance, & les traces de leur peu de bonne foi. Il ne

m'en faut pas davantage : & d'un autre côté, convaincu que ce qui eſt rapporté dans l'Hiſtoire & les *King*, touchant l'Aſtronomie, n'a pu y avoir eté inféré après coup dans les temps poſtérieurs à la renaiſſance des Lettres ; parce qu'il m'eſt démontré que les Ouvrages de *Confucius* & de *See-ma-tſien* ſubſiſtent encore aujourd'hui tels qu'ils etoient quand ils ſortirent de leurs mains, je procede à la vérification des evénemens aſtronomiques qui y ſont rapportés. Je commence par le *Tchun-tſieou*, c'eſt-à-dire par les evénemens dont il eſt fait mention dans le *Tchun-tſieou*, comme etant moins eloignés du temps où nous vivons, mieux détaillés, & par conſéquent plus faciles à vérifier. Du *Tchun-tſieou*, je paſſerai aux *King*, & des *King* je remonterai, par l'Hiſtoire, juſqu'aux ſiecles les plus voiſins du déluge.

J'ouvre donc cette partie des Annales du Royaume de *Lou*, dans laquelle il eſt fait mention de trente-cinq eclipſes du ſoleil, arrivées dans l'eſpace de deux cens quarante-deux ans, & je lis ces mots au frontiſpice de la premiere page : *Yn-koung*, *Yuen-nien*, c'eſt-à-dire, *premiere année d'Yn-koung :* & tout de ſuite, ces autres mots : Yn-koung *avoit pour nom* Si-kou : *il etoit fils de* Hoei-koung, *auquel il ſuccéda l'année* Ki-ouei.

Je ſais par-là, 1°. Que *Yn-koung* eſt le premier des douze Rois de *Lou*, dont *Confucius* entreprend d'ecrire l'Hiſtoire dans ſon *Tchun-tſieou.* 2°. Que c'eſt par la premiere année du regne de ce Prince qu'il commence. 3°. Que cette premiere année avoit *Ki-ouei* pour caracteres cycliques. Il me reſte à ſavoir, du moins en général, ce que c'etoit que ce pays de *Lou*, qui eut *Yn-koung* pour l'un de ſes Rois, & à quelle de nos années répond la premiere du regne de ce Prince, déſignée par les caracteres cycliques *Ki-ouei.*

J'ai recours à l'Hiſtoire Générale de l'Empire Chinois, & je trouve, 1°. Que vers l'an onze cent vingt-deux avant Jéſus-Chriſt, lorſque *Ou-ouang*, Fondateur de la Dynaſtie des *Tcheou*, ſe trouva maître ſouverain de toute la Chine après la mort de *Tcheou-ſin*, vingt-huitieme & dernier Empereur des *Chang*, il donna pour appanage à *Tcheou-koung*, ſon frere, cette portion de ſon Empire qui eſt terminée, au nord par le *Pe-tche-ly* d'aujourd'hui; au midi, par les Provinces de *Kiang-ſi* & de *Kiang-nan*; à l'oueſt, par celle de *Ho-nan*, & qui n'a que la mer pour bornes du côté de l'eſt. 2°. Que cette portion de pays fut erigée en Souveraineté ſous le titre du Royaume de *Lou*. 3°. Que les deſcendans de *Tcheou-koung* y donnerent des loix juſqu'au temps de *Confucius*. 4°. Que, lorſque le Roi *Yn-koung*, par lequel *Confucius* commence ſon Hiſtoire, commençoit lui-même ſon regne, *Ping-ouang*, treizieme Empereur des *Tcheou*, comptoit la quarante-neuvieme du ſien, la ſeule de toutes celles de ſon long regne qui ſoit déſignée par les caracteres cycliques Ki-ouei.

Avec ces connoiſſances préliminaires, il m'eſt aiſé de remonter juſqu'à l'année avant, ou après Jéſus-Chriſt, que je trouverai correſpondante à la quarante-neuvieme du regne de *Ping-ouang*. Je prends la Table Chronologique de tous les Empereurs qui ont regné en Chine, depuis *Hoang-ti* juſqu'à *Kien-long*, aujourd'hui ſur le trône (J'ai envoyé cette Table, en 1770, toute traduite, à la Bibliotheque du Roi: on peut la conſulter.) Je commence par cette année courante 1775 de l'Ere Chrétienne, la quarantieme du glorieux regne de *Kien-long*, déſignée par les caracteres cycliques *Y-ouei*. Je dévide la chaîne des cycles, je fais paſſer ſucceſſivement ſous mes yeux tous les Empereurs, en remontant, année

par année, jusqu'au regne de *Ping-ouang*. Arrivé à *Ping-ouang*, je redouble d'attention, je cherche l'année *Ki-ouei*, & je trouve que c'est la quarante-neuvieme du regne de ce Prince, à laquelle répond exactement la sept cent vingt-deuxieme avant Jésus-Christ, comme je m'en assure, en remontant de même, année par année, depuis 1775, jusqu'à la correspondante de la quarante-neuvieme de *Ping-ouang*.

La méthode que je viens d'employer pour avoir le commencement du *Tchun-tsieou*, m'en donne egalement la fin, après que j'ai lu que c'est à la quatorzieme année de *Ngai-koung*, Roi de *Lou*, que *Confucius* termine son Ouvrage. Je trouve, par cette méthode, que cette quatorzieme année de *Ngai-koung*, désignée par les caracteres cycliques *Keng-chen*, répond exactement à la trente-neuvieme du regne de *King-ouang*, vingt-cinquieme Empereur des *Tcheou*, laquelle correspond à l'an quatre cent quatre-vingt-unieme avant Jésus-Christ. Ainsi, les trente-cinq eclipses que j'ai à vérifier sont renfermées dans l'espace de temps qui s'est ecoulé depuis la sept cent vingt-deuxieme année avant Jésus-Christ, jusqu'à la quatre cent quatre-vingt-unieme inclusivement. Elles doivent avoir pu être observées sous la latitude septentrionale de 36 à 40 degrés, & par la longitude, depuis zéro jusqu'au septieme degré à l'orient de Péking; car, telle etoit à-peu-près la position & la plus grande etendue du Royaume de *Lou*, aujourd'hui la Province de *Chan-tong*.

Je continue à lire le *Tchun-tsieou*. Parvenu à la troisieme année du regne de *Yn-koung*, je trouve ces mots: *Yn-koung*, *San-nien*, *Tchun-ouang*, *Eulh-yue*, *Ki-see*, *Ge-yeou-ché-tchi*, c'est-à-dire *Yn-koung*, *troisieme année*, *dans la saison du printemps*, *à la seconde lune*, *le jour*

Ki-ſee, *il y eut eclipſe du ſoleil.* Je me ſuis déja aſſuré que la premiere année du regne du Roi *Yn-koung* répondoit à la quarante-neuvieme du regne de l'Empereur *Ping-ouang*, & la quarante-neuvieme du regne de celui-ci à l'an ſept cent vingt-deux avant Jéſus-Chriſt. Par conſéquent, la troiſieme année du regne de *Yn-koung* répond à la cinquante-unieme de *Ping-ouang*, & cette cinquante-unieme de *Ping-ouang* à la ſept cent vingtieme avant l'Ere Chrétienne.

Je prends mes Tables Aſtronomiques, & je calcule. Il réſulte de mes opérations que, dans l'année ſept cent vingt avant l'Ere Chrétienne, il y eut en effet une eclipſe qu'on put obſerver dans le Royaume de *Lou ;* que cette eclipſe arriva dans la ſaiſon indiquée, puiſque ce fut le vingt-deuxieme Février, ſuivant notre maniere de compter, le ſoleil & la lune ſe trouvant en conjonction entre les vingt-ſixieme & vingt-ſeptieme degré du verſeau. Je conclus evidemment que c'eſt celle dont parle le *Tchun-tſieou*, parce que le calcul ne m'en donne pas d'autre dans le courant de cette même année.

Comme j'ai principalement en vue de m'aſſurer de la bonne foi d'un Hiſtorien qui raconte, & non de vérifier les opérations d'un Aſtronome qui calcule, je m'en tiens là. Je ne m'amuſerai pas à vouloir accorder ce vingt-deuxieme Février avec le jour *Ki-ſee* de la ſeconde lune, enoncé dans le texte Chinois. Tous ceux qui l'ont entrepris, ſont tombés dans l'erreur, & ont perdu des heures qu'ils euſſent pû employer plus utilement. Par exemple, le P. Gaubil, d'après pluſieurs Aſtronomes Chinois qu'il cite, prétend qu'il n'y a point eu de jour *Ki-ſee* dans la ſeconde lune de la troiſieme année du regne du Roi *Yn-koung*, dans les Etats duquel on ſuivoit le Calendrier des *Tcheou*. Il prétend que ce jour *Ki-ſee* eſt le premier de la troiſieme lune, & non de la

feconde, comme on le lit dans le texte du *Thcun-tfieou.*

Le P. Gaubil pourroit avoir raifon, fi le Calendrier des *Tcheou* avoit toujours été exact; fi ceux qui étoient chargés de le compofer, avoient toujours intercalé à propos, ou avoient fuivi conftamment un ordre d'intercalation déterminé avec méthode; fi la férie des caracteres cycliques n'avoit jamais été interrompue, & avoit toujours fuivi celle des jours, dans les différentes corrections, additions, ou fouftractions, qu'on étoit obligé de faire, pour remettre les lunaifons dans leur ordre naturel, afin qu'elles correfpondiffent aux faifons qu'elles devoient défigner. Car dans ce Calendrier, la premiere, feconde & troifieme lunaifon compofoient la faifon du printems; la quatrieme, cinquieme & fixieme formoient l'Eté; la feptieme, huitieme & neuvieme étoient celles de l'Automne; & la dixieme, onzieme, & douzieme étoient comptées pour l'Hiver. Or, il eft conftant que, dans le tems dont il s'agit, les guerres au dehors, & les divifions au dedans, avoient déja prefque tout bouleverfé. Le bon ordre etabli par les fages Fondateurs de la Dynaftie, etoit déja renverfé. On n'avoit plus la même attention à faire obferver les Loix; l'efprit de licence s'étoit gliffé dans tous les ordres de l'Etat, on n'y obfervoit plus les anciennes cérémonies; le Calendrier, en particulier, étoit dans le plus grand défordre, & ceux qui en etoient chargés, etoient hors d'état d'y remédier. *Dès que les ufages qui font la matiere des différentes pieces du* Ché-king, *ne furent plus en vigueur*, dit Mong-tfée, *l'Empire fe vit fur le penchant de fa ruine, parce que les Empereurs négligeant leurs devoirs, les Princes feudataires s'écarterent du leur, & les Magiftrats, à leur exemple, ne s'acquiterent que très-imparfaitement des plus effentielles de leurs fonctions.*

C'est à ce tems de troubles, c'est-à-dire, au tems où finit le Ché-king, *que Confucius commence son* Tchun-tsieou.

Par ce que je viens de dire, il est aisé de comprendre comment il arrive que les eclipses observées lorsqu'on comptoit telle lune civile, dont le premier jour etoit désigné par tels caracteres cycliques, se trouvent quelquefois dans un autre ordre de lunes & de jours, lorsque voulant les vérifier par le calcul, on suppose que le Calendrier d'alors etoit exactement le même, dans le cours d'un certain nombre d'années : supposition qui ne peut être admise, quand on est instruit du désordre qui régnoit dans les différentes branches d'un Gouvernement sans vigueur.

Pour prouver ce que j'avance ici, je n'ai pas besoin de quitter le *Tchun-tsieou*, ni la troisieme année du Roi *Yn-Koung*. Je lis sous cette même année, quelques-uns des faits qui y sont énoncés. En voici les propres paroles, rendues en notre langue : *Seconde lune, jour* Ki-see, *eclipse du soleil, &c. Troisieme lune, jour* King-su, *mort de l'Empereur* King-ouang, *&c.* Je compare entr'eux ces deux evénemens ; je cherche si l'Histoire générale de l'Empire s'accorde avec celle de *Lou*, pour le temps où on les place, & je trouve qu'il n'y a point de différence, & que dans l'une & l'autre Histoire, l'éclipse est annoncée à la seconde lune, & la mort de l'Empereur à la troisieme ; que le jour de l'éclipse est marqué par les caracteres cycliques *Ki-see*, & celui de la mort de *Ping-ouang*, par les caracteres *King-siu* (ce dernier caractere s'écrit indifféremment, *Siu* ou *Su*) : Dans l'ordre cyclique, *Ki-see*, occupe la sixieme place, & *King-siu*, la quarante-septieme ; par conséquent, l'intervalle de l'une à l'autre, est de quarante-un jours. Il est donc impossible que ces deux

evénemens,

evénemens, aient eu lieu dans le cours d'une même lunaison, parce qu'une lunaison civile n'excede jamais le nombre de trente jours. Ainsi ceux qui prétendent que l'éclipse arriva le premier de la troisieme lune, se trompent evidemment; & s'il etoit permis de changer ainsi le texte, pour le faire quadrer avec quelque systême particulier, qu'on auroit à adopter, il faudroit plus d'une fois changer tout l'ordre historique des evénements; ce qui seroit de la derniere conséquence.

Tenons-nous-en donc aux propres paroles du Livre que nous examinons. Croyons que les eclipses qui y sont rapportées sont arrivées le jour même désigné par les caracteres cycliques que nous lisons; mais n'entreprenons pas d'assigner ce jour à telle ou telle lune, quand elle n'est pas clairement exprimée dans le texte. Nous travaillerions en pure perte. Nous pouvons supposer avec quelque fondement que, comme *Confucius* a travaillé sur deux sortes de Mémoires, c'est-à-dire sur ceux du Royaume de *Lou* & sur ceux de la Cour des *Tcheou*, il lui sera arrivé d'ecrire les dates, tantôt à la maniere des premiers, & tantôt à la maniere des seconds, sans faire attention à la différence qui pouvoit se trouver entre les deux manieres de compter. C'est ainsi qu'au siecle passé, lorsque le Calendrier Grégorien n'etoit pas encore universellement adopté, les Anglois, par exemple, & les François marquoient les mêmes eclipses à des jours différemment dénominés. Il pourroit très-bien arriver, même aujourd'hui, qu'un Auteur de la premiere classe, qui ne seroit pas Astronome de profession, & qui cependant rapporteroit les eclipses comme il rapporte les autres evénemens, s'exprimât, tantôt à la françoise, & tantôt comme le faisoient les Anglois d'alors, suivant qu'il puiseroit dans les ecrits de quelque Ecrivain de la Grande-Bretagne, ou dans les Ouvrages de quelqu'un de nos Académiciens, sans faire attention qu'on datoit suivant le nouveau

ſtyle dans ceux-ci, & qu'on ſuivoit encore le vieux ſtyle dans les autres.

En un mot, il nous ſuffit, pour ces temps ſi eloignés du nôtre, de vérifier l'année, ou, tout au plus, la ſaiſon de l'année où les eclipſes ſont dites avoir eu lieu, pour nous aſſurer de la bonne foi d'un Hiſtorien. Il n'eſt guere poſſible que le haſard ait pu guider conſtamment, même pour les années, des Ecrivains non Aſtronomes, à placer un grand nombre d'eclipſes, que le calcul nous démontre être véritablement arrivées dans les années où ces Ecrivains les placent. Si, dans la multitude, il s'en trouve quelques-unes (comme il s'en trouve en effet) qui n'aient pu avoir eu lieu, diſons alors que, comme la coutume a toujours eté que les Calculateurs fiſſent part du réſultat de leurs calculs, pluſieurs jours avant celui où devoit arriver l'eclipſe, afin qu'on diſposât tout pour les cérémonies qui ſe pratiquoient dans ces ſortes d'occaſions; il eſt arrivé que les Aſtronomes, faute de bonnes Tables, ayant prédit une fauſſe eclipſe, dont l'annonce a eté livrée aux Hiſtoriographes, ceux-ci en ont tenu regiſtre de la même maniere que ſi elle avoit eté vraie; ſoit qu'ils la cruſſent telle, parce qu'un Ciel obſcur & chargé de nuages avoit empêché d'obſerver; ſoit que, par négligence, ou par un ſimple oubli, ils euſſent manqué à la rayer du catalogue des evénemens.

Je ne continuerai point à vous fatiguer par une ſuite de diſcuſſions auſſi ennuyeuſes qu'inutiles pour l'objet que je me propoſe ici. Cependant, afin de mettre tout Calculateur Européen à portée de vérifier, avec de meilleures Tables que celles que j'ai à ma diſpoſition, toutes les eclipſes de ces temps reculés, je vais les tranſcrire à part avec les propres paroles du texte, auxquelles je joindrai la traduction françoiſe que j'en ai faite le plus littéralement qu'il m'a eté poſſible, en

y ajoutant les années correſpondantes, ſuivant notre maniere de compter. *Voyez les Planches XV, XVI & les ſuivantes, juſqu'à la XXVII incluſivement.*

Il me ſuffit, pour le préſent, de m'être aſſuré que la troiſieme année de *Yn-koung*, Roi de *Lou*, dans laquelle eſt arrivée la plus reculée des eclipſes dont *Confucius* parle dans ſon *Tchun-tſieou;* que cette troiſieme année, dis-je, correſpondante de la cinquante-unieme du regne de l'Empereur *Ping-ouang*, répond exactement à l'an ſept cent vingt avant notre Ere Chrétienne.

Le *Tchun-tſieou* ne pouvant plus me ſervir de guide, pour remonter plus haut, je cherche parmi les Livres claſſiques quel eſt celui qui finit à-peu-près où celui-là commence, & je trouve que c'eſt le *Ché-king*. Je parcours donc le *Ché-king*, & lorſque je ſuis parvenu aux Pieces du *Siao-Ya*, il s'offre à moi une Ode de huit ſtances, compoſées de huit vers chacune. La premiere de ces ſtances m'annonce une eclipſe du ſoleil. Je redouble d'attention en liſant ces vers :

Ché-yué-tché-kiao,
Cho-gé, Sin-mao,
Gé-yéou-ché-tché, &c.

c'eſt-à-dire, « A la conjonction de la dixieme lune, le premier » jour, dénominé *Sin-mao*, il y eut eclipſe du ſoleil ».

Après ce préambule, & en conſéquence de cette eclipſe, le Poëte donne ſes inſtructions aux Princes & à tous ceux qui influent ſur le Gouvernement. *Voyez la Planche XXV, où eſt le texte du* Ché-king, *avec la traduction françoiſe que j'en ai faite.*

Je fais alors mes réflexions, & je dis en moi-même : Ce que je viens de lire ne ſauroit être une pure fiction, & le

Poëte n'a certainement composé cette Ode qu'à l'occasion de l'evénement qui lui en a fourni le sujet. Les principales epoques qui peuvent servir à constater la vérité du fait sont trop bien désignées pour pouvoir en douter. C'est à la dixieme lune qu'il est arrivé, c'est au premier jour, & ce jour portoit les caracteres cycliques *Sin-mao*. En voilà assez pour me mettre sur les voies.

Je sais, à n'en pouvoir douter, que l'Ode *Ché-yué-tché-kiao*, &c. fut composée sous le regne de *Yeou-ouang*. Tous les Historiens, tous les Interpretes, tous les Commentateurs, toute une Nation me l'attestent ainsi. Par conséquent, l'evénement qui en a fourni le sujet est arrivé sous ce même regne. J'ai recours à l'excellente Table Chronologique mise nouvellement au jour sous le nom de l'Empereur *Kien-long*, & dont j'ai déja envoyé à la Bibliotheque du Roi un exemplaire, avec la traduction françoise que j'en ai faite; je la consulte, & je trouve que *Yeou-ouang* est le prédécesseur immédiat de *Ping-ouang*, & que son regne a eté d'onze années. En réduisant cette Chronologie Chinoise à notre maniere de compter les années avant & après Jésus-Christ, je me suis donné la facilité de voir d'un coup-d'œil quand a commencé & fini le regne de ce Prince. Je profite de cet avantage, & je trouve, sans avoir besoin de calculer de nouveau, que *Yeou-ouang* a régné depuis l'an sept cent quatre-vingt-un avant Jésus-Christ, jusqu'à l'an sept cent soixante-onze inclusivement. Il faut à présent que, dans l'espace de ces onze années, le calcul puisse me faire trouver une eclipse du soleil, visible dans le lieu où etoit la Cour, c'est-à-dire aux environs de *Si-ngan-fou* d'aujourd'hui.

Si-ngan-fou est, dans la Province du *Chen-si*, par la latitude de $34^{d}\ 15^{m}\ 36^{s}$ & par la longitude de $7^{d}\ 34^{m}\ 30^{s}$ à l'Occident de *Peking*, où, en calculant, je prends, pour

l'ordinaire, mon premier méridien. Je commence mes opérations, & lorsque je suis arrivé à l'an 776 avant Jésus-Christ, j'obtiens ce que je cherche, c'est-à-dire, une eclipse du soleil, arrivée le 6 de Septembre, & visible dans le lieu où l'Empereur *Yeou-ouang* faisoit son séjour, & où se pratiquerent les cérémonies pendant lesquelles, à l'occasion de cette eclipse, on chanta l'Ode qui donne de si belles instructions, sur la maniere dont doivent se conduire ceux qui sont chargés du gouvernement. Je conclus que cette eclipse étant arrivée au commencement de Septembre, concourt justement avec le temps énoncé dans le *Ché-king*, parce que lors de l'éclipse, le soleil & la lune étoient en conjonction, au-delà du cinquieme degré de la Vierge, temps auquel on comptoit *la dixieme lune de la sixieme année du regne de* Yeou-ouang, *douzieme Empereur des* Tcheou.

Je ne me mets nullement en frais, pour constater le jour *Sin-mao*, qui dénominoit alors le premier de cette dixieme lune. Il me suffit de savoir, que pendant le cours des onze années du regne de cet Empereur, il n'y ait point eu d'autre eclipse dans la saison à-peu-près indiquée, pour être sûr que l'éclipse que j'ai trouvée, est précisément celle dont parle le *Ché-king*.

Nous venons de nous convaincre par nous-mêmes, que les Auteurs Chinois ne nous ont pas trompés dans ce qu'ils ont dit de propre à être vérifié, jusqu'à l'an avant Jésus-Christ, sept cent soixante-seize. Nous savons que la Nation Chinoise avoit dès-lors ses Astronomes, ses Poëtes, & ses Historiens. C'est déja quelque chose. Remontons plus haut, sans nous ecarter de la route qui nous a conduits jusqu'où nous sommes. Il nous faut pour cela, retourner au *Chou-king*, & rechercher parmi les antiques débris, de quoi nous rassurer encore sur ce point.

Dans le Chapitre *Yn-tcheng*, c'eſt le quatrieme de la ſeconde partie, on lit ces paroles mémorables : *Nai-ki, Tſicou-yué*, *Chot-chen, Fou-ki, Yu-fang, &c.* dont voici le ſens : « Au premier jour de la derniere lune d'Automne, le ſoleil & » la lune ſe trouvant en conjonction dans la conſtellation » *Fang*, il y eut eclipſe, &c. ». Voyez la planche vingt-ſixieme & ſon explication.

Quoique je n'aie rien à ajouter à ce que j'ai dit dans ma premiere Lettre, à l'occaſion de cette eclipſe, je vais réſumer en deux mots, ce qui en peut conſtater l'authenticité. C'eſt une eclipſe du ſoleil dont il s'agit : cette eclipſe eſt dite avoir eu lieu le premier jour de la derniere lune d'automne, le ſoleil & la lune ſe trouvant alors en conjonction dans la conſtellation, ou près de la conſtellation *Fang* : c'eſt un Hiſtorien ou un Moraliſte qui la rapporte, non pour rapporter une eclipſe, mais parce que cette eclipſe donna lieu à un evénement qu'il raconte ; mais parce qu'à l'occaſion de cette eclipſe, on fit revivre une ancienne loi qui condamnoit à mort les Aſtronomes qui donnoient au Peuple de fauſſes alarmes, en annonçant une eclipſe du Soleil, qui, de tous temps, a eté regardé par les Chinois comme etant le ſymbole du Prince ; ou qui expoſoient le Souverain & ſes Sujets à la terreur ſubite de voir une eclipſe, lorſqu'ils s'y attendoient le moins.

Cet Hiſtorien ou ce Moraliſte qui fait mention de ces deux faits liés l'un à l'autre, & dépendans l'un de l'autre, n'ayant aucun motif qui ait pu l'engager à les controuver, n'etant pas en etat de calculer une eclipſe, n'a ecrit que ce qu'il a extrait des Mémoires du temps même où ces faits ont eu lieu, &ce temps eſt celui où *Tchoung-kang*, quatrieme Empereur de la Dynaſtie *Hia*, donnoit des loix à l'Empire.

Je dois donc vérifier, par moi-même, s'il a pu y avoir une eclipſe du ſoleil ſous le regne de ce Prince ; & s'il y en a eu une, je dois m'aſſurer, en combinant les circonſtances, que ce ne peut être que celle dont il eſt parlé dans le *Chou-king*.

Après avoir fait mes diligences pour ſavoir, 1°. en quel temps régnoit l'Empereur *Tchoung-kang ;* 2°. pour connoître la conſtellation *Fang*, dans laquelle ou près de laquelle ſe fit la conjonction ; 3°. pour réduire à-peu-près à quelqu'un de nos mois la lune que l'on comptoit alors pour la derniere d'automne ; 4°. pour me convaincre que la poſition du lieu où etoit alors la Cour etoit telle qu'on y ait pu obſerver cette eclipſe imprévue ; je trouve que *Tchoung-kang* commença ſon regne l'an avant Jéſus-Chriſt deux mille cent cinquante-neuf, & que ce regne fut de treize ans. Je trouve, en ſecond lieu, que la derniere lune d'automne, dont il eſt parlé, répondoit à notre mois d'Octobre, ſi nos mois euſſent eté dénominés, dans ces temps reculés, comme ils l'ont eté depuis, & qu'ils le ſont encore aujourd'hui. Je trouve enfin que la conſtellation *Fang* répond aux etoiles qui ſont depuis le front juſqu'au cœur du Scorpion ; je ſais d'ailleurs que le lieu où *Tchoung-kang* tenoit ſa Cour etoit plus occidental que *Péking* (où, pour la facilité, je prends toujours mon premier méridien) d'environ vingt minutes de temps.

Il s'agit maintenant de trouver une eclipſe du ſoleil qui ait pu être obſervée ſous le regne de *Tchoung-kang*, c'eſt-à-dire, entre l'an avant Jéſus-Chriſt deux mille cent cinquante-neuf & deux mille cent quarante-ſept incluſivement, & dans le lieu où ce Prince tenoit alors ſa Cour. Le réſultat de mes calculs eſt que le douze Octobre de l'an deux mille cent cinquante-cinq avant notre Ere Chrétienne, il y eut une eclipſe du ſoleil, revêtue des principales circonſtances

dont il eſt fait mention dans le *Chou-king*. Cette eclipſe arriva donc ſous le regne de *Tchoung-kang*; puiſqu'elle arriva entre l'an avant Jéſus-Chriſt deux mille cent cinquante-neuf & l'an deux mille cent quarante-ſept; elle arriva la cinquieme année de ſon regne, puiſque ce fut l'an deux mille cent cinquante-cinq; elle arriva le premier jour de la derniere lune d'automne, c'eſt-à-dire de la derniere lune, puiſqu'elle arriva le douze Octobre. Je n'en dis pas davantage, pour ne pas me répéter. Je vous ſupplie de vouloir bien relire à loiſir ma premiere Lettre (1).

Nous voici déja arrivés juſques vers le temps de la mort du Patriarche *Joſeph*, ſans avoir eu d'autres guides que les monumens des Chinois; & nous nous ſommes aſſurés par nous-mêmes que leurs Livres claſſiques, *Tchun-tſieou*, *Ché-king* & *Chou-king* ne nous en ont point impoſé, quand ils nous ont annoncé des faits aſtronomiques tels que les eclipſes du ſoleil que nous avons eu la ſatisfaction de vérifier. Par-là même, nous pouvons nous fier à eux pour le reſte. Nous ſommes en droit de conclure qu'ils racontent les autres evénemens avec la même franchiſe & la même ſincérité. Il y auroit de la témérité & même de l'injuſtice de les accuſer de nous débiter des menſonges (quand ils nous diſent des choſes qu'aucune ſorte d'intérêt ne peut leur avoir ſuggérées), uniquement parce qu'ils ne ſauroient nous fournir de ces preuves qui ſoient plus à notre portée que celles dont ils font uſage pour ſe convaincre eux-mêmes.

Nous devons donc croire les Auteurs les plus renommés de leurs Ecoles ſavantes, quand ils nous aſſurent qu'après avoir dépouillé tous les anciens fragmens, après avoir comparé

(1) C'eſt toujours celle qui eſt à la tête de l'*Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire Univerſelle de la Chine*, dont il a eté parlé ci-deſſus. Les preuves de cette eclipſe y ſont préſentées dans le plus grand détail.

entr'eux

entr'eux tous les anciens uſages, après avoir conſulté toutes les eſpeces de monumens, après avoir fait uſage de toute leur ſagacité & déployé toute leur critique, ils ſont demeurés convaincus que, du temps même de *Yao*, dont le regne a commencé l'an avant Jéſus-Chriſt deux mille trois cent cinquante-ſept, il y avoit des Aſtronomes en titre, qui etoient chargés de faire un Calendrier pour l'inſtruction du Peuple; que ces Aſtronomes régloient déja les temps de telle ſorte, que les lunaiſons, priſes numériquement dans l'ordre civil, ne pouvoient s'ecarter trop ſenſiblement des points des ſolſtices & des equinoxes auxquels elles devoient répondre, pour que les trois lunes aſſignées à chacune des quatre ſaiſons fuſſent, à-peu-près, toujours les mêmes; que ces Aſtronomes, ayant fixé les points des ſolſtices & des equinoxes par la comparaiſon des lieux où ſe trouvoit alors le ſoleil avec ceux qu'occupoient certaines conſtellations, & ayant combiné le tout avec le nombre des lunaiſons qui etoient la meſure commune de l'année civile, il en réſultoit une méthode pour l'intercalation, au moyen de laquelle les années, devenues luni-ſolaires, pouvoient régler, ſans confuſion, l'un & l'autre ordre aſtronomique & civil; que ces mêmes Aſtronomes connoiſſoient déja ce que nous appellons les années juliennes, c'eſt-à-dire qu'ils ſavoient que trois années conſécutives, compoſées de trois cens ſoixante-cinq jours chacune, laiſſoient un jour entier à ajouter à celle qui les ſuivoit immédiatement, & que cette quatrieme année, compoſée de trois cens ſoixante-ſix jours, leur donnant la facilité de fixer invariablement les vingt-quatre *Tſié-ki*, ou parties de l'année ſolaire, leur donnoit auſſi celle de pouvoir fixer la marche & la meſure des années lunaires, en ajoutant de temps en temps une treizieme lunaiſon aux douze dont une

année civile commune etoit composée. *Voyez le* Chou-king, *Chapitre* Yao-tien.

Nous devons les en croire, ces Auteurs les plus renommés des Ecoles savantes de la Chine, quand ils nous assurent que, sous le successeur immédiat de *Yao*, il y avoit des instruments faits avec art, dont on se servoit pour représenter à l'œil, le mouvement apparent des planetes; qu'on savoit déja de quelle conséquence il etoit, pour la perfection de l'Astronomie, d'observer les astres dans leur passage par le méridien, ou à des heures, le matin & le soir, également distantes de ce méridien; qu'on avoit déja divisé ce que nous appellons l'Equateur & le Zodiaque, en trois cents soixante degrés, dont on composoit *les douzes maisons célestes, les vingt-huit constellations & les vingt-quatre* Tsié-ki, pour déterminer l'espace visible du Ciel, & pour la mesure exacte du temps sur la terre.

Nous devons les en croire encore, quand ils nous assurent que dans ces temps reculés, il y avoit d'excellentes régles de morale & de Gouvernement, déja tracées par les *anciens* Souverains; qu'il y avoit des Ministres d'Etat, & des Officiers de différents Ordres, pour l'administration des affaires générales de l'Etat; qu'il y avoit de vaillants guerriers, des Généraux habiles, des Magistrats intégres, des Hommes de Lettres, des Poëtes, des Artistes pour les arts de pur agrément, & des ouvriers pour tous les arts utiles; que les mesures de différents genres, fixées par des méthodes scientifiques, étoient depuis long-temps d'un usage commun; qu'il y avoit déja une musique systématique, dont ils appliquoïent les régles à l'Astronomie, & aux usages civiles (1); qu'il y avoit des

(1) J'envoie cette année à la Bibliotheque du Roi, un précis du systême musical des Chinois : on peut le consulter préférablement à ce que M. Rameau cite d'un Ouvrage sur la Musique Chinoise, que j'envoyai à M. de Bougainville.

cérémonies publiques à certains tems de l'année; qu'on offroit des ſacrifices au *Chang-ti;* qu'on honoroit les Eſprits & les Ancêtres, avec des rits déja fixés long-tems auparavant; que celui qui étoit à la tête de l'Empire, avoit déja des Vaſſaux qui avoient eux-mêmes des pays entiers, à titre de ſouveraineté; que ces Vaſſaux venoient à la Cour, en des temps déterminés, pour rendre leurs hommages, & offrir leur léger tribut (1).

Nous devons les en croire enfin, quand ils nous diſent que, chargés par état de déchiffrer les monuments, de dépouiller les Livres anciens & modernes, de conſulter les Savants, en différents genres, ils n'ont epargné ni peine, ni travail, pour s'acquitter de leur devoir; qu'au moyen des ſecours en tout genre, qui leur ont eté fournis par le Souverain, après avoir comparé entre eux tous les ſentimens pour & contre, après avoir diſcuté toutes les difficultés & les réponſes qu'on y a faites, après avoir evalué & bien peſé

(1) Un des articles du tribut des Princes vaſſaux, ſous *Yao*, conſiſtoit en *trois pieces de ſoie.* Je fais ici cette remarque, parce qu'on m'a dit qu'on avoit ecrit de Péking que la ſoie etoit inconnue à la Chine avant le tems des *Tcheou.* Celui qui a avancé une pareille erreur n'avoit pas lu le *Chou-king.* Il y a apparence qu'il n'a pas lu avec attention l'Auteur moderne qu'il cite. Cet Auteur aura dit, ſans doute, que les habillemens de ſoie, par exemple, ont eté d'un uſage plus commun ſous les *Tcheou* qu'ils ne l'etoient auparavant, pour en inférer que ce n'a eté que ſous cette Dynaſtie qu'un certain luxe s'eſt introduit dans l'Empire. Je dis que cet Auteur qu'on cite ſe ſera ſans doute exprimé ainſi; & j'ajoute que celui qui le cite, s'il l'a lu lui-même, n'aura pas pris ſa penſée. J'ai tout lieu de croire qu'un autre paradoxe, avancé ſur l'inoculation, vient de la même ſource. Les Chinois n'ont point abandonné l'uſage de l'inoculation: Cet uſage a lieu dans le Palais de l'Empereur, dans les Hôtels des Princes & des Grands, & dans les maiſons de la plupart des perſonnes aiſées. *Kang-hi*, dans un des Ouvrages qui portent ſon nom, ſe vante de l'avoir introduit chez les Mongoux, comme d'un bienfait dont il a gratifié cette nation.

toutes les raisons, ils sont convaincus que leur Chronologie peut remonter, sans erreur sensible, jusqu'à la soixante-unieme année du regne de *Hoang-ti*, c'est-à-dire, suivant notre maniere de compter, jusqu'à l'an deux mille six cent trente-sept avant l'Ere Chrétienne (1).

Si, malgré la conviction où nous devons être touchant la bonne foi des Auteurs Chinois, jusqu'au temps du *Chou-king*, c'est-à-dire, jusqu'au temps de *Yao*, il nous restoit encore des doutes sur la bonne foi de ceux qui ont parlé des tems antérieurs au *Chou-king*, & au regne de *Yao*, nous trouverons dans l'Histoire un fait astronomique, qui pourra nous rassurer en achevant de nous convaincre.

Je lis dans cette Histoire, que l'une des années du regne de *Tchoan-hiu*, petit fils de *Hoang-ti* par *Tchang-y*, c'est-à-dire environ un siecle avant *Yao*, entre l'an avant Jésus-Christ deux mille cinq cent treize, & deux mille quatre cent trente-cinq, les cinq planetes se trouverent comme réunies dans une fort petite etendue du Zodiaque, dans la constellation appellée *Che*, qui prend depuis l'une des aîles du Pégase jusqu'à la main droite d'Andromede, au voisinage, par conséquent, de ce que nous appellons le signe des Poissons, dans lequel MM. Muller, Kirch & Des Vignoles ont trouvé par le calcul, que cette conjonction avoit eu lieu, l'an avant Jésus-Christ, deux mille quatre cent quarante-neuf. Or, l'année avant Jésus-Christ deux mille quatre cent quarante-neuf, répondant, suivant la Chronologie Chinoise, à la soixante-cinquieme année du regne *Tchoan-hiu* (2), il reste démontré que

(1) Cette Chronologie, publiée par les ordres & sous le nom de l'Empereur régnant, a eté composée telle qu'elle est sur des Mémoires qui ont eté discutés depuis le regne de *Kan-hi*, jusqu'à ces années dernieres, c'est-à-dire, pendant plus de cinquante ans; & c'est par les Savants réunis en corps que ces discussions ont eté faites.

(2) Le nom de cet Empereur se trouve ecrit différemment

l'Hiſtorien n'a pas dit faux, en aſſurant que cette conjonction étoit arrivée, lorſque *Tchoan-hiu* gouvernoit l'Empire.

Tout homme inſtruit qui ſera ſans préjugé & qui n'aura aucun ſyſtême à établir ou à faire valoir, ſe perſuadera difficilement que les anciens Chinois n'ont pas fait réellement l'obſervation dont il s'agit, quand il fera attention, qu'ils n'ont jamais eu des principes ſûrs, pour en déduire le mouvement propre des etoiles, ni des tables du mouvement des planetes aſſez exactes, pour pouvoir remonter à des temps ſi reculés, & par conſéquent pour avoir pu calculer cette conjonction après coup. *Il ſeroit bien étonnant*, dit M. Montucla, dans ſon Hiſtoire des Mathématiques, Tome premier, partie II, Livre II, page 383, *il ſeroit bien étonnant que le hazard les eût aſſez favoriſés, pour leur faire rapporter une obſervation imaginaire à un tems où réellement le phénomene annoncé eſt arrivé.*

J'ajoute à cette remarque judicieuſe de M. Montucla, qu'il ſeroit plus étonnant encore, que ce même hazard eût concouru à les favoriſer de même, & pour l'eclipſe rapportée dans le *Chou-king*, ſous le regne de *Tchoung-kang*, & pour l'éclipſe dont il eſt parlé dans le *Ché-king* arrivée ſous l'Empire de *Yeou-ouang*, & pour le grand nombre des eclipſes du *Tchun-tſieou*, ſous les douze Rois de *Lou*, dont Confucius a ecrit l'Hiſtoire.

Pour votre ſatisfaction, & pour faciliter à nos Aſtronomes, la vérification de la conjonction des cinq planetes, telle que les Hiſtoriens nous aſſurent qu'elle a eu lieu ſous le regne de *Tchoan-hiu*, j'ai tranſcrit les propres termes du texte Chinois qui en parle, & j'en ai donné l'explication françoiſe

ſuivant la maniere d'orthographier des différentes Nations de l'Europe. Les Italiens, Portugais, Allemands, &c. ecrivent *Tchouen-hio*, parce qu'ils n'ont point d'*u* pur; mais alors ils accentuent l'*ó*. Les François ne ſont pas dans le même embarras: ils doivent ecrire *Tchoan-hiu*.

de la même maniere & avec autant d'exactitude que je l'ai fait pour les eclipses. *Voyez la Planche XXVII & son explication.*

Je vous prie, M. de vouloir bien me pardonner l'ennui que je vous ai peut-être causé, & la peine que je vous ai fait prendre en vous conduisant par un chemin si raboteux. S'il me faut une excuse, je dirai qu'il ne m'a pas eté possible de faire autrement. Le trajet qui nous reste à faire, avant que d'arriver au terme, est un peu moins pénible. Nous marcherons plus à l'aise, & nous aurons le temps de respirer. Tout en allant, nous pouvons nous entretenir, par maniere de délassement, de ce que nous avons déja vu; nous pouvons même faire quelques réflexions générales sur ce que nous croirons mériter une attention plus particuliere de notre part, & le ranger sous un point de vue dont nous puissions, sans effort, nous rappeller dans la suite le souvenir.

Le premier objet qui nous a frappés est celui qui représente en raccourci tout ce qui devoit se présenter à nous le long de notre route. Nous avons trouvé, à mesure que nous avancions, les explications nécessaires pour avoir l'intelligence de ce premier tableau. Ce qui nous a donné occasion de remarquer que les idées des Chinois sur la Nature des Êtres, sur la formation de l'Univers, sur les Sciences, sur les Arts, sur la Morale, sur le Gouvernement & sur tout ce qui fait l'objet des connoissances & des travaux des hommes sur la Terre, etant développées d'une maniere qui leur est propre, puisqu'on ne l'a trouvée chez aucune des anciennes Nations, il etoit à présumer qu'ils etoient eux-mêmes une Nation primitive, formée, peu après la renaissance du monde, par quelques-uns de ceux qui s'eloignerent les premiers des plaines de Sennaar.

Ce que nous avions présumé est devenu plus probable

par ce monument auguſte qui, au moyen de huit Trigrammes, c'eſt-à-dire de quelques ſignes très-ſimples, ſemble indiquer, comme par autant d'emblêmes, les traditions primordiales qui ont eu cours dans cette portion de notre globe, peu de ſiecles après la cataſtrophe du déluge univerſel; quand, par l'inſpection des autres figures, nous avons jugé de la maniere dont ces traditions s'etoient perpétuées d'âge en âge, depuis *Fou-hi* juſqu'à *Hoang-ti*, depuis *Hoang-ti* juſqu'au grand *Yu*, & depuis le grand *Yu* juſqu'au temps des *Tcheou* & de *Confucius*.

En ſuivant ainſi les Chinois, pour ainſi dire, pas à pas, nous les avons conſidérés d'abord, ſe réuniſſant ſous un Chef, former un Corps de Nation; nous les avons vus enſuite achever de ſe policer ſous un Légiſlateur habile, qui leur apprit à travailler de concert pour ſe procurer mutuellement, les uns par les autres, tout ce qui ſert à l'entretien & au bien-être de la vie, tout ce qui peut contribuer à rendre indiſſolubles les liens de la ſociété, en leur donnant des loix, en etabliſſant des uſages, en leur faiſant cultiver les Sciences, en leur faiſant pratiquer les Arts. Nous les avons obſervés déterminant des lieux particuliers, & fixant des cérémonies propres pour les différens genres de culte qu'ils rendoient, ſoit au *Chang-ti*, ſoit aux Eſprits ſupérieurs, ſoit aux Ancêtres vertueux.

Pour garants de la ſûreté de nos recherches, de l'exactitude de nos obſervations, de la juſteſſe de nos remarques, nous avons pris l'*Y-king*, dont nous avons tracé une légere eſquiſſe d'après les grands tableaux qui en ont eté faits par les plus habiles Maîtres, depuis le temps où nous vivons juſqu'au douzieme ſiecle avant l'Ere Chrétienne, que *Ouen-ouang* & *Tcheou-koung* ſon fils entreprirent d'en renouveller le ſouvenir, qui etoit déja preſque effacé, & comme tout-à-fait perdu.

De l'*Y-king* nous ſommes deſcendus au *Chou-king*, & après l'avoir, pour ainſi dire, diſſéqué, nous avons conclu que, puiſque les maximes de morale & de politique qu'il contient, les principes des ſciences & des arts qu'il ſuppoſe, etoient déja en vigueur du tems de *Yao*, il falloit qu'avant *Yao* lui-même, les Chinois fuſſent un Peuple inſtruit de tout ce qu'il importe à l'Homme de ſavoir, pour ſe rendre utile à la Société. Quand nous n'aurions pas d'autres preuves de la vérité de ce qu'on nous dit de la légiſlation de *Hoang-ti*, & de toutes les inventions qu'on lui attribue, nous pourrions la conclure par la ſeule lecture du *Chou-king*. Après le *Chou-king*, nous nous ſommes occupés ſucceſſivement du *Tcheou-li*, du *Li-ki*, du *Ché-king* & du *Tchun-tſieou*. Ce qui nous a fait connoître la Chine morale & politique ſous ſes différentes epoques. Nous aurions pu de même connoître la Chine phyſique, ſous ſes différens aſpects, lors des mêmes epoques, ſi nous nous etions détournés un moment, pour en voir la topographie. Mais ce que nous n'avons pas fait, nous pouvons le faire, ſans être obligés de revenir ſur nos pas. Un coup d'œil ſur les planches XXVIII. XXIX. & XXX. ſuffira pour nous mettre au fait. La vingt-huitieme nous offrira l'Empire diviſé en neuf *Tcheou*, par le grand *Yu* : & quoiqu'on ne ſoit pas bien ſûr du temps où fut faite la carte qui repréſente l'Empire ainſi diviſé, ſi c'eſt par le grand *Yu* lui-même, ou par quelque Prince des trois premieres Dynaſties, ou plus récemment ſous les *Han*, ou même après; il n'en eſt pas moins certain qu'elle expoſe fidélement tout ce que le *Chou-king* rapporte avoir eté fait par le grand *Yu*, à ce ſujet; peu nous importe d'en ſavoir davantage. Nous voyons comment etoit la Chine dans le temps où commence le *Chou-king*.

La Planche vingt-neuvieme nous la préſentera dans l'état où elle etoit ſous les *Tcheou*, c'eſt-à-dire, lorſqu'elle etoit

partagée

partagée en plusieurs souverainetés de différens titres, mais qui relevoient toutes d'un premier Souverain qui étoit l'Empereur. Comme les Princes feudataires etoient tenus de venir rendre hommage à leur maître commun, en des temps déterminés; on etablit des cérémonies & des usages, qui en leur inculquant de mille manieres ce qu'ils étoient, & les obligations qu'ils avoient contractées en acceptant la dignité dont ils étoient revêtus, pussent tout à la fois les pénétrer de respect pour la personne du Fils du Ciel, leur inspirer l'amour de l'ordre, & les faire rentrer dans les sentiers du devoir, supposé qu'ils s'en fussent écartés. C'est en particulier, pour relever à leurs yeux la Majesté de l'Empire, qu'on chantoit, lorsqu'ils étoient tous reunis, les *Koue-foung*, que le *Ché-king* nous a conservés. Il n'est fait mention dans ces *Koue-foung*, que des mœurs & des usages des treize Royaumes. Les autres Seigneurs qui avoient des terres en fief, recevoient leurs instructions d'une autre maniere. Ils n'etoient pas du nombre de ceux qui composoient cette auguste assemblée, & on n'y chantoit rien qui pût les concerner directement.

Cette epoque des trois premiers siecles de l'Empire des *Tcheou*, est appellée l'époque du *Ché-king*. C'est celle où l'Empire Chinois a brillé de l'éclat le plus pur: c'est celle où il est parvenu au plus haut point de sa gloire: c'est celle enfin qui devroit nous retracer quelque chose des mœurs Egyptiennes, s'il etoit vrai que les Egyptiens fussent venus policer la Chine, & lui donner l'être politique & civil sous les *Tcheou*. Si jamais il tombe entre vos mains quelque traduction du *Ché-king*, & que vous veuillez vous donner la peine de la lire, vous pourrez comparer les mœurs de ceux qui peuploient la Chine dans ces treize Royaumes, il y a environ trois mille ans, avec les mœurs des Chinois des différentes Provinces d'aujourd'hui correspondantes aux Royaumes d'alors.

Après l'époque du *Ché-king*, vient celle du *Tchun-tſieou*, c'eſt-à-dire, celle des troubles dont fut agité l'Empire, lorſque les Princes feudataires eurent commencé à ſecouer le joug. C'eſt proprement à cette époque qu'on peut dire qu'a fini l'ancienne Chine. Ce qui vient après, ne ſouffre aucune difficulté. La *Planche XXX* offre à-peu-près de quoi pouvoir ſe former une idée de la poſition des quatorze Royaumes, qui partageoient alors cette belle partie de notre hémiſphere.

Pour conſtater, autant qu'il eſt poſſible, l'authenticité de tous les monumens qui ont paſſé ſous nos yeux, nous avons imaginé le facile expédient d'en conſtater un certain nombre, dans un genre qui pouvoit être ſoumis à nos diſcuſſions, & paſſer par les epreuves de notre critique. Nous avons pris les eclipſes du ſoleil dont il eſt parlé dans le *Chou-king*, dans le *Ché-king*, & dans le *Tchun-tſieou*; nous avons examiné encore la conjonction des planetes ſous *Tchoan-hiu*, telle que l'Hiſtoire la rapporte; & après nous être convaincus par la vérification que nous en avons faite, & que d'autres peuvent faire après nous, nous avons fait un raiſonnement auquel tout homme qui ne cherche que le vrai n'aura rien de ſolide à répondre. Nous avons dit: ceux qui rapportent ces eclipſes du ſoleil, & cette conjonction des planetes, ſont les mêmes Auteurs qui rapportent les autres evénemens; la maniere dont ils rapportent les uns & les autres, eſt préciſément la même, c'eſt-à-dire, naturelle, ſimple, ſans qu'on puiſſe y découvrir aucun intérêt propre, aucune prévention, aucune ſorte de préjugés. Pourquoi dirions-nous qu'ils ont falſifié les uns plutôt que les autres? Pourquoi ſoupçonnerions-nous qu'ils manquent de bonne foi, en rapportant ce qui eſt du cours ordinaire des choſes, quand il nous eſt démontré qu'ils ont dit vrai dans ce que nous avons pu vérifier nous-mêmes? Nous ſerions injuſtes de les juger à la rigueur, par la ſeule raiſon qu'ils

ne donnent pas toujours des evénemens que nous ſoyons à portée de pouvoir vérifier.

Ce raiſonnement, bon en lui-même, nous a paru ſans replique, quand nous l'avons vu etayé de cette multitude de petits appuis, qui nous ont eté fournis par l'enſemble de tout ce que nous avons pu remarquer. D'ailleurs, pouvons-nous dire encore à ceux qui ne voudroient pas penſer comme nous, quand une Nation entiere, que nous ſavons n'avoir travaillé que pour elle-même, ſans avoir en vue les autres Nations, dont elle n'a jamais recherché les ſuffrages en genre de Littérature, nous aſſure, par l'organe de ſes Savans, que ſes Livres fondamentaux, & tous les Mémoires qui ont ſervi à la compoſition de ſon Hiſtoire, ont paſſé, pendant près de deux mille ans, par toutes les epreuves de la critique la plus ſévere ; qu'on n'a donné pour certain que ce qu'on a regardé comme tel, après des diſcuſſions & des examens cent & cent fois réitérés ; qu'on a donné pour douteux ce qui n'etoit pas muni de ces ſortes de preuves, qui emportent avec elles une evidence morale, ou, tout au moins, les plus fortes probabilités ; & qu'enfin on a rejetté ce fatras d'obſcurités, de faits controuvés ou altérés, & de détails romaneſques que quelques Auteurs trop crédules, ou peu eclairés, avoient jugé à propos d'inſérer dans leurs Ouvrages, d'après des traditions populaires qui n'avoient aucun ſolide fondement ; nous devons la croire ſur ſa parole, à moins qu'il ne ſoit démontré qu'elle a voulu ſe faire illuſion à elle-même & ſe tromper en pure perte, ſans eſpérance d'aucune gloire, ni même d'aucune ſorte de profit.

Arrêtons-nous ici, M. & contemplons à loiſir ce monument qui ſemble renfermer tous les autres, & dont les parties ſupérieures, quoiqu'un peu endommagées par l'injure des temps, ſont cependant ſi bien aſſorties & ſi reconnoiſſables,

qu'elles forment, avec le reste, un tout admirable, le plus complet en son genre qui soit dans l'univers: c'est l'Histoire. Elle a pour principal fondement les *King*, ou Livres classiques dont nous venons de parler, & pour appuis, une multitude de monumens, d'anciens fragmens de Livres & de Mémoires de toutes les especes sur ce qui a fait, de tout temps, l'objet des connoissances humaines. Chacun de ces appuis, je l'avoue, ne sauroit etayer, seul & par lui-même, une masse d'un aussi grand poids; mais, lorsqu'ils sont réunis, un poids plus enorme encore ne sauroit les faire plier. Ainsi, en rassemblant tout ce qui a eté ecrit avant l'incendie de *Tsin-che-hoang-ti*, sur l'Astronomie, la Musique, la Géographie, la Politique, la Guerre, la Médecine, la Divination & les différens Arts, on trouve des matériaux plus que suffisans pour réparer toutes les breches de cet antique edifice, & le rebâtir même en entier sur son ancien plan.

C'est à recueillir tous ces débris epars, que les Ecoles Littéraires d'une Nation savante ont employé des travaux immenses pendant l'espace de près de deux mille ans. Il leur a fallu reconnoître ces débris, en constater l'authenticité, les combiner entr'eux de mille manieres, & les mettre enfin à leurs véritables places.

Cet Ouvrage immortel a eté commencé après l'extinction totale de la famille de l'Empereur incendiaire des Livres, c'est-à-dire sous l'Empire des *Han*, dont l'illustre Fondateur commença à régner sur toute la Chine l'an deux cent deux avant l'Ere Chrétienne, onze ans après l'incendie.

Lieou-Pang, autrement dit *Han-tay-tsou-kao-hoang-ti*, n'eut que le temps d'encourager ses Sujets à l'etude, en distinguant d'une maniere au-dessus de l'ordinaire ceux qui s'y appliquoient avec succès. Il avoit quelques Lettrés à sa Cour

pour l'inſtruction particuliere de ſes propres enfans, & il faiſoit rendre à ces Lettrés les mêmes honneurs qu'on rendoit aux perſonnes conſtituées en dignité. Ces bons traitemens rallumerent en quelque ſorte le feu preſque eteint du génie Chinois ; mais ce feu fut encore plus de vingt ans à couver ſous la cendre. Ce ne fut que ſous *Ouen-ti* qu'il commença à elever des flammes, à la lueur deſquelles on commença à entrevoir & à diſtinguer les objets. Depuis *Ouen-ti* juſqu'au temps où nous vivons, ces flammes n'ayant ceſſé de briller & de s'accroître par les alimens de toute eſpece qu'on leur a fournis de génération en génération, elles ont enfin porté des rayons de lumiere juſques ſur les ténebres de la plus haute Antiquité.

Le premier qui travailla ſérieuſement à ranger les matériaux déja raſſemblés, pour en conſtruire un edifice hiſtorique qui pût repréſenter, dans ſes différentes parties, celui qui avoit eté conſumé par le feu, fut *See-ma-tan*. Ce *See-ma-tan* etoit un Savant diſtingué, né dans une famille féconde en hommes de mérite. Il avoit lui-même un fils dont le génie & l'application à l'etude lui firent différer de publier le fruit de ſon travail, pour en laiſſer toute la gloire à ce cher fils, à l'education duquel il donna tous ſes ſoins. Quand il le crut aſſez inſtruit, & qu'il le jugea capable d'achever le grand Ouvrage dont il vouloit lui confier l'ebauche, il l'envoya voyager dans les différentes Provinces, qui portoient, ſous les *Tcheou*, le titre de Royaumes, & qui avoient des Souverains particuliers qui les gouvernoient.

See-ma-tſien (c'eſt le nom de ce fils) ſaiſit les vues de ſon pere, & voyagea en homme qui veut s'inſtruire. Dans tous les lieux qu'il parcouroit, il faiſoit connoiſſance avec les Gens de Lettres qui pouvoient s'y trouver. Il les interrogeoit, il leur demandoit des eclairciſſemens, il fouilloit

dans leurs Bibliotheques & dans leurs Cabinets, & les prioit de l'introduire auprès des Curieux qui etoient possesseurs de quelques antiques echappés au feu, aux guerres & aux injures du temps. Rien de tout ce qui pouvoit servir au grand projet du rétablissement de l'Histoire n'echappoit à ses recherches. Après de pareils voyages réitérés plus d'une fois, il revint enfin dans sa patrie, avec le dessein d'aider son pere, & de lui communiquer toutes les lumieres qu'il avoit acquises. *See-ma-tan* ne put pas profiter de ce nouveau secours : il se mouroit quand son fils arriva. Ainsi ce fut *See-ma-tsien* lui-même qui profitant du travail de son pere, mit la main à l'œuvre ; mais, à mesure qu'il avançoit, les difficultés naissoient, pour ainsi dire, sous ses pas.

Pour l'encourager dans son entreprise, l'Empereur le mit à la tête de la Littérature, & le nomma *Tay-ché*, ou grand Historiographe de l'Empire. Il fit plus ; il donna des ordres pour que toutes les Villes de ses vastes Etats eussent à lui communiquer tous les Ecrits dont il pouvoit tirer quelques lumieres. Le Prince fut obéi, & *See-ma-tsien*, au plus haut degré de faveur & de gloire où un Homme de Lettres puisse aspirer, continuoit en paix son Ouvrage, lorsqu'un accident imprévu l'obligea de l'interrompre pour quelque temps.

L'un des Généraux de l'Empire, à la tête des troupes qu'il commandoit, quitta le service de son légitime Souverain, & se retira chez les Tartares, avec lesquels la Chine etoit alors en guerre. L'Empereur, outré de colere contre son perfide Sujet, le condamna à la mort, & enveloppa dans un même arrêt toute la famille du coupable. Il ordonna même qu'on rechercheroit tous ceux qui avoient eu quelque liaison avec lui. *See-ma-tsien* avoit eté & etoit

encore du nombre de ses amis; il eut la générosité de l'avouer à son maître, dans des circonstances où tous les autres se faisoient un point de gloire de dire qu'ils ne l'avoient pas même connu. S'il s'en fût tenu à ce simple aveu, il y a apparence que l'Empereur ne lui en auroit pas fait un crime; mais il alla plus loin : il voulut justifier son ami, &, en le justifiant, il manqua de respect à son maître, & se rendit coupable lui-même. Il fut condamné à perdre la vie : & il l'eût perdue en effet, si toute la Cour, si tous les Grands, & tout ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les Gens de Lettres en place, n'eussent demandé sa grace comme de concert. On lui laissa la vie; mais on le priva de la virilité, supplice qui etoit encore en usage à la Chine pour certains crimes capitaux.

Le grand Historiographe ainsi dégradé, déshonoré, mutilé, fut renfermé dans une des maisons impériales, où on ne lui permit d'occupations que celles qui avoient engagé à le laisser vivre. On continua à lui fournir les mêmes secours qu'auparavant; & il ne tarda pas de rentrer en grace. On lui rendit toutes les Charges dont on l'avoit dépouillé.

Cependant la Nation, toujours en attente de son Histoire, ne cessoit de la demander. Il n'est pas nécessaire, disoit-on de tous côtés, qu'on nous la donne dans son etat de perfection: qu'on nous en donne seulement une esquisse, & nous sommes contens. Pressé par tous les Ordres de l'Etat, *See-ma-tsien* fit enfin paroître son *Ché-ki*, c'est-à-dire l'Histoire Universelle de la Chine jusqu'au Fondateur des *Han*, ou, pour parler plus juste, le squelette de l'Histoire Universelle, auquel il se proposoit d'ajouter ensuite tous les remplissages, pour en former un corps bien constitué. Il lui restoit encore bien des

points à discuter, bien des calculs à faire, beaucoup de monumens à découvrir, de mémoires à comparer, beaucoup d'ecrits à examiner, enfin bien des contradictions apparentes à concilier & bien des Livres à consulter. Il falloit de plus qu'il se mît au fait d'une infinité d'usages, de coutumes, & de différens autres articles qui sont l'objet immédiat de l'Histoire. S'il ne lui avoit fallu qu'ecrire un Roman, la chose eût eté bientôt faite; mais il falloit chercher la vérité, il falloit la découvrir & la démêler parmi une foule de mensonges, d'erreurs, de systêmes hasardés, & de ces captieuses vraisemblances qui se couvrent si habilement de son masque, & qui en imposent souvent, même aux plus attentifs. Il avoit besoin de beaucoup de temps pour tout cela, & l'on s'obstinoit à vouloir jouir incessamment du fruit de son travail. Il se rendit enfin aux instances réitérées du Public, & donna son Ouvrage tel que nous l'avons aujourd'hui. Toutes les sources dans lesquelles il avoit puisé, ainsi que quantité d'ecrits qu'on lui avoit fournis, & dont il n'avoit pu faire usage, furent consignés dans le dépôt du Tribunal de l'Histoire, dont il etoit le Chef. C'est dans ce même dépôt, enrichi, de siecle en siecle, de tous les monuments antiques qu'on découvroit, des dissertations des Savans qui les expliquoient, & des travaux des Lettrés les plus distingués, que ceux qui, par autorité publique, ont ecrit ensuite l'Histoire de la Nation, ou dans son total, ou dans quelqu'une de ses parties, ont pris les différens matériaux qu'ils y ont employés.

Si vous voulez connoître, du moins par leurs noms, les principaux d'entre les Auteurs qui, depuis *Sée-ma-tsien* jusqu'à l'empereur *Kien-long*, aujourd'hui sur le trône, ont ecrit sur l'Histoire, je vous invite à jetter un coup-d'œil sur les Planches XXXI. XXXII. & XXXIII, & à lire la courte explication

expédition que j'en donne. Je ſuis très-perſuadé que vous ne pourrez vous empêcher de conclure avec moi, indépendamment de toutes les autres preuves, qu'une Hiſtoire qui a eté vue, revue, corrigée, expliquée, commentée depuis tant de ſiecles, par tant de perſonnages illuſtres dont le plus grand nombre n'a pu avoir que la vérité pour objet de ſes recherches, & qui ſe ſont garans de ce qu'elle avance; eſt une Hiſtoire qui mérite la confiance la plus entiere, & qui doit tenir le premier rang parmi les autres Hiſtoires, puiſqu'elle eſt revêtue de plus d'authenticités qu'aucune autre Hiſtoire de l'Univers.

Je ſais bien que tout le monde n'en penſe pas auſſi favorablement. Je n'ignore aucune ou preſque aucune des difficultés qu'on a oppoſées, & des objections qu'on a faites pour tâcher d'abaiſſer l'Hiſtoire Chinoiſe, juſqu'au niveau des Hiſtoriens des autres Nations; mais, comme on peut lever toutes ces difficultés, & répondre à toutes ces objections, je vais vous les rappeller, & en vous les rappellant, j'ajouterai ce qu'il y a à répondre pour en diminuer la valeur, ou pour les rendre entiérement nulles.

Je réduis à trois claſſes tous ceux qui ſe ſont mêlés de critiquer les Annales Chinoiſes. Je range dans la premiere certains Miſſionnaires qui, quoiqu'au fait de la Langue, n'avoient d'ailleurs ni les connoiſſances acquiſes, ni ce *criterium* ſi néceſſaire à quiconque veut s'ériger en Critique. Je place dans la ſeconde certains autres Miſſionnaires qui, à la connoiſſance de la Langue, joignoient une etude réfléchie, aſſidue, conſtante, & avoient de plus, toutes les qualités qui manquoient aux autres; mais qui malheureuſement imbus de quelques idées fantaſtiques, qu'ils auroient voulu réaliſer, rapportoient tout, expliquoient tout relativement à ces

mêmes idées, & qui, en conséquence rejettoient tout ce qui ne favorisoit pas leur systême, ou dont on pouvoit se servir pour dissiper comme une fumée, tout ce brillant édifice qu'ils avoient elevé avec tant de complaisance dans les espaces imaginaires.

Les Ecrits des uns & des autres, sagement mis au rebut par ceux qui m'ont devancé dans la carriere que je cours, sont successivement parvenus en Europe, où ils ont trouvé des Partisans qui, en les donnant au Public par lambeaux, ont fait de vains efforts pour réunir tous les suffrages en leur faveur.

Dans la troisieme classe, je mets ceux des Savants d'Europe qui, hors d'état de pouvoir lire eux-mêmes les Livres Chinois, n'ont exercé leur sagacité que sur les différens exposés de ceux qui sont censés les avoir lus. C'est dans ces trois classes de Critiques qu'on peut trouver ce qui a été objecté de plus fort contre les Annales Chinoises. Entreprendre de les réfuter tous, seroit un ouvrage immense, & qui ne seroit d'aucune utilité réelle. Ce n'est pas ce que vous demandez aujourd'hui de moi. Vous desireriez seulement des réponses solides & satisfaisantes au Mémoire de M. de Guignes; parce que M. de Guignes est, dans toute l'Europe, le Savant le plus en état de parler pertinemment de ce qui concerne la Chine. C'est à quoi je vais me borner.

Au reste, en répondant à l'*Examen critique des Annales Chinoises*, ou au *Mémoire sur l'incertitude des douze premiers siecles de ces Annales & de la Chronologie Chinoise de M. de Guignes*, je réponds à tout ce qu'on a déja dit, ou qu'on peut dire d'un peu raisonné contre cette même Chronologie & ces mêmes Annales.

1°. M. de Guignes trouve que *Les douze premiers siecles sont beaucoup moins remplis que les siecles postérieurs.* Je le trouve tout comme lui; & l'Histoire Chinoise n'a rien en

cela qui ne lui ſoit commun avec toutes les Hiſtoires du monde, lorſqu'aux vérités qu'elles ignorent elles ne ſubſtituent pas des fables, pour remplir leurs commencemens obſcurs. Cette diſproportion eſt un préjugé favorable à l'Hiſtorien : elle m'invite à ajouter foi au peu qu'il dit de ces douze premiers ſiecles. Car s'il n'avoit pas eu le vrai, & le ſeul vrai pour objet, rien ne lui étoit plus aiſé que de remplir les intervalles, que de controuver des faits & de les raconter d'une maniere à les faire croire. D'ailleurs, ſi dans le peu qu'il dit, je trouve de quoi m'inſtruire de la Religion, des Mœurs, des Loix, des Coutumes, des Cérémonies, des regles de Gouvernement & de Police de la Nation encore dans ſon berceau; ſi de ce peu qu'il dit, je puis conclure evidemment que les Chinois avoient dans ces tems reculés, des Tribunaux pour rendre la juſtice, des Guerriers pour maintenir le bon ordre au dedans, & défendre l'Etat au dehors, des Savans pour ecrire l'Hiſtoire, des Sages pour enſeigner la vertu, des Mathématiciens & des Aſtronomes, pour calculer les eclipſes & régler les ſaiſons, des Artiſtes & des Artiſans, pour les néceſſités & les agrémens de la vie, que m'importe d'en ſavoir davantage? Des relations entaſſées les unes ſur les autres d'evénemens communs à tous les peuples, & ordinaires dans tous les tems, des deſcriptions de batailles & autres détails ſemblables, ne m'auroient guere plus eclairé. Ces ſortes de détails ne ſont pas cependant tout-à-fait bannis de l'Hiſtoire de ces douze premiers ſiecles, & on les y trouve, lorſqu'ils ſont néceſſaires pour l'intelligence des grands evénemens auxquels ils ſont liés. Je pourrois confirmer par cent exemples ce que je dis ici; mais cela me meneroit trop loin. Vous pouvez vous en convaincre vous-même en parcourant ſimplement le *Chou-king*. J'oſe vous

inviter à jetter auſſi un coup-d'œil ſur ce que j'ai ecrit à l'occaſion de la Table Chronologique de l'Empereur.

2°. M. de Guignes fait des difficultés ſur l'eclipſe rapportée dans le *Chou-king*. Il prétend que, *Vu ſon incertitude & la maniere obſcure dont elle eſt enoncée, on ne peut faire aucun fonds ſur elle, pour la fixation de quelque epoque chronologique*. Les Aſtronomes ne ſeront pas tout-à-fait de ſon avis. Comme j'ai parlé déja de cette eclipſe, & que j'en ai etabli l'authenticité & la réalité pour le temps auquel les propres paroles du *Chou-king* la fixent en général, je ne dirai rien de plus ſur ce qui la regarde. J'ajouterai ſeulement quelques mots pour tranquilliſer M. de Guignes ſur les Aſtronomes *Hi* & *Ho*, qu'il voit, avec etonnement, chargés d'obſerver ſous *Hiao*, & punis, deux ſiecles après, ſous *Tchoung-kang*, pour avoir manqué d'obſerver.

Il en eſt de cette difficulté comme de celle que feroit un Chinois, s'il diſoit : *J'ai lu dans vos Livres françois que M. Bignon etoit regardé comme l'un des plus beaux génies de ſon ſiecle ſous le regne de Henri IV; qu'il fut placé par ce grand Roi auprès du Prince héritier ſon fils, pour être l'un de ſes enfans d'honneur; que, par ſa politeſſe, ſes manieres aiſées & nobles, & un aſſemblage de brillantes qualités de l'eſprit & du cœur, il ſe fit aimer & eſtimer de toute la Cour; qu'il fut ſucceſſivement Avocat-Général au Grand Conſeil, Conſeiller d'Etat, Avocat-Général au Parlement de Paris, & ſur-tout qu'il etoit déja Bibliothécaire du Roi en 1642. J'ai lu dans vos mêmes Livres qu'avant l'année 1699, Louis XIV attira en France M. Caſſini; qu'il le plaça enſuite à l'Obſervatoire en qualité de ſon Aſtronome, &c. Je lis encore dans vos Livres qu'en 1773, M. Bignon, Bibliothécaire du Roi, eut l'honneur de recevoir*

à la Bibliotheque une grande Princesse, que la noble curiosité de voir vos richesses Littéraires y avoit conduite ; je lis aussi que, peu de temps avant ou après, M. Cassini a eu l'honneur d'observer en présence du Roi, ou, tout au moins, pour ne pas me tromper, dans une maison royale, une eclipse du soleil, &c. Je ne comprends pas trop bien comment cela peut être.

M. de Guignes ne seroit certainement point embarrassé de répondre à ce Chinois de maniere à lui ôter tous ses doutes. La réponse qu'il lui feroit est précisément celle que je lui fais à lui-même sur les Astronomes *Hi* & *Ho*.

3°. M. de Guignes semble vouloir insinuer que les Lettrés Chinois rejettent comme fabuleux tous les regnes qui ont précédé *Yao* & *Chun*. *Ils ne doutent point*, dit-il, *des regnes d'*Yao *& de* Chun. *C'est à ce Prince* (apparemment à *Yao*) *que leur Histoire est dégagée de fables, & qu'elle peut avoir quelque certitude.*

Les Lettrés Chinois n'ont jamais regardé comme fabuleux les regnes de *Fou-hi*, de *Hoang-ti* & de ses successeurs, jusqu'à *Yao*. *Aucun* d'eux, je dis *aucun*, c'est-à-dire *pas un seul*, n'a jamais douté que *Fou-hi* ne soit le Fondateur, & *Hoang-ti* le Législateur, de la Monarchie Chinoise. Le doute de plusieurs d'entre eux n'a pour objet que le temps où l'on fait régner ces Princes, sur-tout *Fou-hi* ; parce qu'ils n'ont pas su trouver une epoque fixe qui ait pu les déterminer pour l'arrangement cyclique qu'ils avoient en vue. Mais, à mesure qu'on a découvert des fragmens de Livres, des monumens, des inscriptions lapidaires ; à mesure qu'on s'est donné la peine de confronter entre eux les différens Livres sur les Sciences & les Arts, qui n'avoient point eté proscrits par *Tsin-che-hoang-ti* ; à mesure qu'on a fait de meilleures etudes ; à mesure en un mot, qu'on a eté plus eclairé &

que les ſecours ont eté plus abondans, on a pu, on a ſu, on eſt venu à bout de fixer, à quelques années près, ſinon la fondation de la Monarchie par *Fou-hi*, du-moins le complément de cette fondation, je veux dire la légiſlation de *Hoang-ti.*

4°. Je ne ſais ſur quoi fondé M. de Guignes aſſure que *Les premiers & les plus célebres Hiſtoriens*, See-ma-tſien, Pan-kou *& quelques autres, remontent ſeulement au regne de* Yao. Il n'y a qu'à ouvrir le *Che-ki* de *See-ma-tſien*, pour ſe convaincre par ſes propres yeux qu'il commence par *Hoang-ti. Tay-ché-koung* (c'eſt le nom d'honneur de *See-ma-tſien*), *Tay-ché-koung*, diſent *Tchang-cheou*, *See-ma-tcheng* & *Pei-yn*, qui ont fait des Commentaires ſur le *Ché-ki*, *commence ſon* Che-ki *par* Hoang-ti. *Il parle enſuite de* Kao-yang, *de* Kao-ſin, *de* Tang-yao, *de* Yu-chun, *des Dynaſties* Hia, Yn, Tcheou, Tſin *& de celle des* Han, *juſqu'à la quatrieme des années dites* Tien-han; *ce qui comprend un eſpace de deux mille quatre cens treize ans* (1).

Pour evaluer ce calcul, il faut ſavoir, 1°. que la quatrieme des années dites *Tien-han*, eſt la quarante-quatrieme du regne de l'Empereur *Ou-ti*, & que cette quarante-quatrieme année répond exactement à la quatre-vingt-dix-ſeptieme avant l'Ere Chrétienne. Ainſi, ajoutant quatre-vingt-dix-ſept à deux mille quatre cens treize, on a la ſomme de deux mille cinq cens dix pour le nombre des années qui, ſuivant *See-ma-tſien*, ſe ſeroient ecoulées depuis *Hoang-ti* juſqu'au commencement de notre Ere Chrétienne.

Il faut ſavoir, 2°. que le réſultat du calcul de *See-ma-tſien* n'eſt qu'un à-peu-près fondé ſur ces paroles de *Mong-tſee*: « *Depuis* Yao *&* Chun *juſqu'à* Tang, Fondateur de la

(1) Le texte de cette citation de *Mong-tſee*, & de celle qui ſuit eſt en caracteres Chinois dans le Manuſcrit envoyé de Pékin.

» Dynaſtie des *Chang*, *il y a un intervalle de cinq cens ans &*
» *plus : de* Tang *juſqu'à* Ouen-ouang, pere de *Ou-ouang*, Fon-
» dateur de la Dynaſtie des *Tcheou*, *il y a un eſpace de cinq*
» *cens ans & plus : de* Ouen-ouang *à* Koung-tſee *il y a un*
» *intervalle de cinq cens ans & plus* ».

Il n'eſt pas néceſſaire que je faſſe obſerver qu'un calcul qui n'eſt fondé que ſur quelques paroles vagues d'un Moraliſte, n'eſt pas un calcul ſur lequel on puiſſe faire un grand fonds. C'eſt cependant en partie ſur un pareil fonds, qu'après l'incendie de *Tſin-che-hoang*, les premiers Lettrés & *Seema-tſien* lui-même, ont etabli leurs ſyſtêmes chronologiques pour l'arrangement des anciens regnes.

Mais quoique l'autorité de *Mong-tſee* ne ſoit pas d'un grand poids pour ce dont il s'agit ici, on ne doit pas la rejetter tout-à-fait. Si on apprécie ſes paroles ce qu'elles valent, qu'on les explique dans leur vrai ſens, & qu'on les accorde avec les autres monumens, elles pourront ſervir d'eclairciſſement dans le doute, ou de confirmation de ce que l'on aura avancé. On pourra, par exemple, donner une valeur plus ou moins grande à ces *plus* répétés trois fois après les cinq cens ans qu'il aſſigne d'une epoque à l'autre. On fera attention qu'il joint *Chun* à *Yao*, & l'on en conclura qu'en s'exprimant ainſi : *Depuis* Yao *&* Chun *juſqu'à* Tang, *il y a un intervalle de cinq cens ans & plus*, il n'a pas prétendu aſſigner la premiere année du regne de *Yao*, mais, tout au plutôt, la premiere année que *Yao* commença à régner, *conjointement avec* Chun, qu'il aſſocia à l'Empire ; ce qui fait une différence de ſoixante-douze ans : car ce ne fut qu'à la ſoixante-douzieme année de ſon regne *que* Yao *prit* Chun *pour ſon Collegue*.

Il faut ſavoir, en troiſieme lieu, que le ſeul but de *See-*

ma-tſien, en evaluant la durée des plus anciens regnes, a eté de donner un *à-peu-près* ſur lequel ceux qui viendroient après lui puſſent ſe guider, & contre lequel les Critiques les plus rigides ne puſſent pas s'inſcrire en faux. Il le dit lui-même dans l'une de ſes Préfaces; & quand il ne le diroit pas, tout Lecteur attentif le conclûroit evidemment, & par la diſtribution & par l'arrangement des différentes parties dont il compoſe ſon Hiſtoire, & par la maniere dont il traite chacune de ces parties. Je vais vous en donner une idée, pour vous mettre à portée de juger.

See-ma-tſien commence ſon *Che-ki*, par l'Hiſtoire très-abrégée & très-ſuperficielle des cinq *Ti*, qui ſont, ſelon lui, *Hoang-ti*, *Tchoan-hiu*, *Ti-kou*, *Yao* & *Chun*, & il appelle cette premiere partie, *Ou-ti-pen-ki*, c'eſt-à-dire, *Hiſtoire propre ou particuliere des cinq Empereurs par excellence*. Ce n'eſt proprement que le premier Livre de la premiere Partie, qui en contient douze, ſous leſquels il renferme tous les regnes, depuis *Hoang-ti*, juſqu'à la quatrieme année dite *Tien-han*, du regne de l'Empereur *Ou-ti*, ſous lequel il ecrivoit. La premiere Partie eſt compoſée de douze *Pen-ki*, ou Hiſtoires particulieres, *pour imiter les douze lunaiſons qui compoſent l'année commune*. A cette partie de ſon *Ché-ki*, qui eſt proprement la partie hiſtorique, il ajoute celle qui a pour objet la Chronologie, ou l'ordre des temps; il l'appelle *Nien-piao*, comme qui diroit *forme pour la ſucceſſion des années;* & il la partage en dix, *pour imiter les* Kang-jeou *des jours*, c'eſt-à-dire, le fort & le foible, le parfait & l'imparfait, le pair & l'impair, en un mot *l'Yn* & *l'Yang*, que l'Arithmomancie, fondée ſur l'*Y-king*, aſſigne à ce nombre de jours.

Après les dix *Nien-piao*, ou Livres Chronologiques, il met

met les *Pa-chou*, ou les huit Livres sur huit sujets différens. Ces huit sujets différens sont, les Usages en général, les *Lu*, ou méthodes suivant lesquelles on doit régler la Musique, le Gouvernement, les Cérémonies, l'Astronomie, les Sacrifices, les Montagnes & les Rivieres, les Poids & les Mesures; *Cette division en huit Livres répond à celle des huit grands* Tsié-ki *qui partagent l'année.* Il entend par les huit grands *Tsié-ki*, les deux solstices, les deux equinoxes, & les quatre saisons.

Il passe de là aux Généalogies, qu'il appelle *Ché-kia*, ou plutôt aux Histoires généalogiques des Vassaux de l'Empire, qui avoient des terres à titre de Souveraineté, & ces Histoires généalogiques sont au nombre de trente, *Pour faire face aux trente jours dont une lunaison est censée être composée.*

Enfin il termine son Ouvrage par soixante-dix eloges d'Hommes illustres, qu'il appelle *Tsi-Chë Lié-tcho, à l'imitation d'un* Hing, *qui est le complément de l'année astrologique dite* Soui, *composée de trois de cens soixante jours.* Pour imiter plus parfaitement le *Hing*, *Sée-ma-tsien* auroit dû composer soixante-douze eloges: car un *Hing*, est composé de soixante-douze *Heou*, & un *Heou* est composé de cinq jours. Soixante-douze, multiplié par cinq, donne pour produit trois cens soixante; au lieu que le produit de soixante-dix, par cinq, n'est que trois cent cinquante. *C'est à dessein & après y avoir profondément rêvé, qu'il n'a employé que soixante-dix pour dernier nombre. Il lui falloit cent trente Livres pour la distribution totale de son* Ché-ki; *mais pour mieux réussir à imiter la véritable année, il devoit laisser quelques nombres pour l'intercalation d'une lune entiere...* (c'est ainsi que s'exprime un de ses commentateurs.)

Il n'est pas nécessaire de vous faire observer ici qu'un

Hiſtorien qui ſe met dans de pareilles entraves, doit néceſſairement être embarraſſé pour faire enſorte que l'exacte vérité quadre conſtamment avec ſon ſyſtême. Outre le défaut de bon goût dans un pareil arrangement, il y a encore quelque choſe qui ſemble avilir la majeſté de l'Hiſtoire.

Dans tout ce que je viens de dire, mon intention n'eſt pas de critiquer le pere de l'Hiſtoire Chinoiſe, je ne veux que l'apprécier, pour vous le faire connoître tel qu'il eſt. Je ne dirai plus ſur ce qui le regarde, que quelques mots, d'après le Corps entier de la Littérature, qui vient de publier, ſous le nom de l'Empereur, une nouvelle edition du *Ché-ki*, avec des corrections, des additions & des remarques, qui l'ont augmenté preſque du double de ce qu'il etoit ci-devant. Sans toucher aux paroles de l'Auteur, les nouveaux Editeurs font voir les défauts qui peuvent s'y rencontrer, eclairciſſent ce qu'il y a d'obſcur, font des Commentaires ſur ce qui a beſoin d'explication; & après avoir diſcuté ce qui pourroit paroître douteux, ils diſent leur ſentiment. Voici comment ils s'expriment dans le placet qu'ils préſenterent à l'Empereur, pour obtenir que leur Ouvrage fût donné au Public ſous le nom de Sa Majeſté.

« La poſtérité a donné les plus grands eloges à *See-ma-*
» *tſien*: elle l'appelle l'*Ancêtre des Ecrivains* (*Pi-tſou*). Nous
» n'avons garde de contredire la voix publique, en refuſant
» à ce premier de nos Hiſtoriens un titre dont il jouit depuis
» tant de ſiecles. Cependant, pour rendre hommage à la
» vérité, nous croyons devoir dire que *See-ma-tſien* n'eſt pas
» toujours exact dans ce qu'il avance; qu'il ſe contredit
» ſouvent lui-même; que, ſe laiſſant quelquefois entraîner
» par ſon imagination, il exagere le bien & le mal, ſuivant
» qu'il ſe trouve affecté; qu'il paſſe trop légerement ſur
» certains articles, & qu'il en dit trop ſur certains autres;

» & enfin qu'il n'eſt pas toujours ſûr dans ſes jugements » ſur l'antiquité. *Koung-tſe* dit : *Il ne tiendroit qu'à moi » d'ajouter ou de retrancher à l'Hiſtoire ; mais je n'en ferai rien. » Je dirai le bien & le mal tel que je l'aurai trouvé ; je me » dépouillerai de tout préjugé, pour expoſer toutes choſes » avec exactitude & ſincérité ; je ſerai ſur-tout très-réſervé, » quand il s'agira de juger les Anciens, &c.*

» *See-ma-tſien* auroit dû profiter de cette inſtruction de » *Koung-tſee*, un peu mieux qu'il n'a fait : mais il faut tout » dire ; il vivoit dans un temps, & ſe trouvoit dans des » circonſtances, où il n'étoit guere poſſible qu'il evitât les » défauts que nous venons de lui reprocher, *tant qu'il a eu » le* Tchun-tſieou, *pour guide, tant qu'il a pu voir dans les »* King, *il a eté très-exact ; mais quand ces ſecours lui ont » manqué, il n'eſt pas etonnant qu'il ait fait quelques faux » pas.*

» Des Lettrés ignorans l'ont accuſé de menſonge, parce » qu'il n'a dit que le bon de la Dynaſtie des *Han*. Si ces » Lettrés, qui l'ont ainſi taxé, avoient connu ſes malheurs, ils » auroient ſu par-là même combien il lui importoit de ne » pas déplaire à l'Empereur *Ou-ti*, ſous le regne duquel il » ecrivoit ; pouvoit-il, ſans s'expoſer aux plus grandes diſ- » graces, dire du mal des Ancêtres de ce Prince ? Taire ce » que quelqu'un a fait de mal, & ne parler que de ce » qu'il a fait de bien, n'eſt pas menſonge : c'eſt, ſi l'on veut, » défaut d'exactitude, c'eſt flatterie, c'eſt diſſimulation, c'eſt » crainte, &c.

» Pour nous, qui n'avons que le vrai pour but dans toutes » nos etudes, qui ſavons que Votre Majeſté le cherche » elle-même parmi les antiques monuments dont elle fait ſes » délices ; nous qui avons reçu tant d'inſtructions de ſa pro- » pre bouche, dans les différens entretiens dont elle nous

» honore quand nous ſommes à ſa ſuite, & qui avons eté
» invités par ſes ordres à concourir de toutes nos forces pour
» ſeconder le zele avec lequel elle ne ceſſe de travailler à
» l'inſtruction de tous ſes Sujets & à l'avantage particulier de
» tous les Lettrés de ſon Empire; nous avons examiné avec
» l'attention la plus ſcrupuleuſe le *Ché-ki* & les Commen-
» taires qui l'accompagnoient. Nous avons comparé, article
» par article, tout ce qui y eſt contenu; nous l'avons con-
» fronté avec ce qu'en diſent les autres Auteurs tant anciens
» que modernes; & quand nous avons trouvé quelque dif-
» férence, nous en avons cherché la cauſe. Nous ne nous
» ſommes déterminés nous-mêmes, pour ou contre, que
» lorſque l'évidence nous y a forcés. Mais, pour laiſſer au
» Lecteur la liberté de ſe décider lui-même, & de jugerav ec
» connoiſſance de cauſe, nous avons laiſſé le *Ché-ki*, tel qu'il
» etoit dans les autres editions. On y trouvera, comme
» auparavant, d'abord le texte, 2°. le *So-yn* de *See-ma-*
» *tcheng*; 3°. le *Ki-ke* de *Pei-yn*; 4°. le *Tcheng-y* de *Tchang-*
» *cheou*, (c'eſt-à-dire, les deux commentaires & la déciſion).
» Nos remarques ſont déſignées par les deux caracteres *Kao-*
» *tcheng*. S'il nous eſt echappé quelques fautes, ceux qui
» viendront après nous, pourront les corriger, comme nous
» corrigeons nous-mêmes celles de nos prédéceſſeurs. » &c.

On me pardonnera cette longue citation, qui ne m'a point paru inutile, ne fît-elle qu'indiquer la maniere dont les gens de Lettres procédent ici. J'ai cependant un autre motif, c'eſt de prouver qu'on a egalement tort de mépriſer, ou de trop eſtimer l'Ouvrage de *See-ma-tſien*. S'imaginer que c'eſt la meilleure Hiſtoire, parce que c'eſt la premiere qui a eté ecrite après l'incendie, c'eſt vouloir s'abuſer. Lui refuſer ſon eſtime, & ne pas reconnoître ſon autorité, parce qu'elle a des défauts, c'eſt encore s'abuſer. Cette Hiſtoire

eſt comme toutes les autres Hiſtoires de l'univers : il y a du bon, il y a du mauvais. Mais comment ne pas ſe tromper dans le choix ? Quelle immenſe lecture ne faut-il pas, pour ſe mettre ſeulement au fait des matieres ? Un ſeul homme ne ſauroit en venir à bout pendant le cours de toute ſa vie, fût-elle des plus longues. Auſſi ce n'eſt pas à un ſeul homme que l'Empereur a donné la commiſſion de tout examiner, de tout diſcuter, de tout peſer à l'exacte balance de la vérité ; c'eſt au Corps entier de la Littérature de ſon Empire. Ce qui auroit eté comme impoſſible à un ſimple particulier, eſt devenu d'une exécution facile entre les mains du grand nombre.

En liſant cette derniere edition du *Ché-ki*, on ſaura en quoi ſon premier Auteur, & les principaux d'entre ceux qui l'ont commenté juſqu'à préſent, ſe ſont trompés ſur ce qui regarde les temps, les lieux, les perſonnes, les uſages, & généralement tout ce dont il y eſt fait mention. Je vous envoie cet excellent Ouvrage, dont je n'ai pû encore, malgré tous mes ſoins, me procurer qu'un exemplaire (afin que vous puiſſiez le communiquer à M. de Guignes, ſi vous le jugez à propos. Ce Savant pourra l'examiner à loiſir, & en tirer du profit). Pour en faciliter la lecture, & epargner le temps qu'on employeroit à chercher, j'ai mis en françois & en chinois, ſur chaque volume, la table de ce qu'il contient. Il ſera aiſé de trouver les différens articles à meſure qu'on en aura beſoin. Du reſte, l'on n'a pas prétendu faire de cet Ouvrage une Hiſtoire complette de la Chine depuis *Fou-hi* juſqu'aux *Han*. On n'a eu en vue que de rectifier le *Ché-ki* dans toutes ſes parties.

5°. Ce que M. de Guignes dit de *Pan-kou* & de quelques autres qui, pour avoir voulu faire un ſyſtême de chronologie ſur des hypotheſes aſtronomiques, ſe ſont trouvés loin

de compte, & ont eté de différens ſentimens, eſt exactement vrai. Cela prouve, ou que leurs hypotheſes n'etoient pas les mêmes, ou que leur maniere d'opérer n'etoit pas exacte, ou enfin qu'ils n'avoient pas des connoiſſances ſuffiſantes de l'Aſtronomie pour pouvoir, par ſon moyen, parvenir à leur but. Cela prouve encore qu'une hypotheſe aſtronomique, quelque bien fondée qu'elle ſoit, ne ſauroit elle-même ſervir de fondement pour la Chronologie. Newton, le grand Newton y a echoué. La vraie Chronologie eſt indépendante de tout ſyſtême; elle peut bien ſervir de fondement à quelques ſyſtêmes; mais aucun ſyſtême ne ſera jamais pour elle un fondement aſſez ſolide pour pouvoir la ſoutenir contre toutes les attaques de ceux qui entreprendront de la renverſer. Les faits, les monumens, l'Hiſtoire, l'accord des circonſtances, voilà la baſe ſur laquelle on doit poſer la Chronologie.

Tant que les Chinois ont employé leurs Aſtronomes pour fixer l'ordre des temps dans leur Hiſtoire, ils ont dû néceſſairement être d'avis différent, parce que, faute de bonne méthode pour calculer des epoques aſtronomiques fort eloignées du temps où ils vivoient, ces Aſtronomes les ont avancées ou reculées conformément aux elémens qu'ils employoient. Mais quand les Hiſtoriens, ne regardant les evénemens aſtronomiques que comme de ſimples faits, ne les ont employés, ainſi que les autres faits, que comme matériaux dans la compoſition de leur Hiſtoire, ils ſe ſont rapprochés peu-à-peu, & ſe ſont enfin réunis après avoir applani toutes les difficultés & ſurmonté tous les obſtacles qui s'oppoſoient à leur réunion. C'eſt ſur-tout dans ce dernier temps que les Savans & les Gens de Lettres, encouragés, animés, excités par un grand Prince qui ne dédaigne pas de ſe faire leur compagnon, & de travailler comme l'un d'entr'eux, ont

réuni toutes leurs lumieres, & ont eté aſſez eclairés pour pénétrer, à travers les ténebres de la haute Antiquité, juſqu'à la ſoixante-unieme année du regne de *Hoang-ti*, qu'ils ont fixée pour être l'epoque radicale d'une Chronologie qui, commençant, ſuivant notre maniere de compter, à l'an deux mille ſix cent trente-ſept avant l'Ere Chrétienne, s'avance d'un pas majeſtueux & toujours egal, juſqu'à l'année courante 1775, & continuera de même, tant qu'il y aura en Chine des hommes qui cultiveront les Lettres.

6°. Les Généalogies ſont encore un point ſur lequel inſiſte M. de Guignes. Il trouve avec raiſon qu'il y en a pluſieurs qui ne ſont pas ſuivies. Les Chinois, & ſur-tout les plus diſtingués d'entre ceux qui ont tâché de rétablir l'Hiſtoire après l'incendie, l'ont dit avant lui. *Pan-kou*, dans ſon *Lu-li-tché*, dit : *Cinq générations après* Tchoan-hiu *vint* Kouen (pere du grand *Yu*). *On parle de lui nommément, parce qu'il fut employé par* Yao *&* Chun. J'ajoute qu'on n'a pas tenu regiſtre de ſes Ancêtres depuis *Tchoan-hiu*, parce que n'ayant rien fait pour ou contre l'Etat, il etoit inutile de faire mention d'eux. Chun, continue *Pan-kou*, *eſt auſſi deſcendant de* Tchoan-hiu *à la ſixieme génération*. On lit la même choſe dans le *So-yn*; & *Mao-ché* dit, en termes exprès, que les anciens Mémoires ſur leſquels on a travaillé avoient bien des lacunes que l'on n'avoit pas pu remplir juſqu'à ſon temps, *& qu'il manquoit ſur-tout quelques générations dans pluſieurs Généalogies*. Tout cela me prouve la bonne foi des Auteurs Chinois, & l'attention ſcrupuleuſe avec laquelle ils laiſſent les anciens Mémoires tels qu'ils les ont trouvés, ſans oſer entreprendre d'y rien ajouter du leur. Je n'en ai que plus de confiance aux Généalogies qu'ils rapportent, & elles me ſont moins ſuſpectes que ſi elles etoient ſans défaut. Quoique M. de Guignes les ait données dans le *Chou-king* françois

qu'il a publié, je vais les mettre ſous vos yeux d'une maniere encore plus exacte. *Voyez les Planches XXXIV, XXXV, XXXVI & XXXVII.*

7°. Les Dynaſties *Hia* & *Chang*, ſelon M. de Guignes, ſont *ſujettes à de grandes diverſités pour la durée de chaque regne, & conſéquemment pour la durée totale*, &c. Cela doit être ainſi, tant qu'on n'aura pas une maniere uniforme de commencer & de finir chaque regne particulier, & les années de la Dynaſtie en général. Par exemple, les uns commencent la Dynaſtie *Hia* dont le fondateur eſt *Yu*, à la trente-deuxieme année du regne *Chun*, qui eſt celle où il fut aſſocié à l'Empire; les autres la commencent à la quarante-huitieme qui eſt celle de la mort de *Chun*, & quelques autres encore ne la commencent que trois ans après, parce que ce ne fut qu'alors ſeulement que *Yu* ſe détermina à accepter la dignité ſuprême qu'il vouloit ſincérement céder à l'un des fils de *Chun*. De même, les uns finiſſent cette Dynaſtie des *Chang* à la trente-ſixieme année de *Kié-kouei*, qui eſt celle où *Tcheng-tang*, Fondateur de la ſeconde Dynaſtie, fut invité par les Grands & par le Peuple à monter ſur un trône ſi indignement rempli par un Prince qui etoit un monſtre de débauche & de cruauté; & d'autres ne la finiſſent qu'à la cinquante-deuxieme année du regne du même *Kié-kouei*, parce que c'eſt alors ſeulement que *Tcheng-tang* fut véritablement maître de l'Empire, par la mort du dernier Empereur des *Chang*. Pour ce qui eſt des regnes intermédiaires, les uns les commencent plutôt, & les autres plus tard, ſuivant qu'ils comptent, ou ne comptent pas, les trois années du deuil que chaque nouvel Empereur etoit obligé de garder après la mort de celui auquel il ſuccédoit. Pluſieurs autres raiſons encore, qu'il ſeroit trop ennuyeux de détailler ici, & qui ne peuvent être ſenties que par ceux qui ſavent l'Hiſtoire, ſont cauſe auſſi de ces

petites

petites diverſités pour la durée des regnes. Ce que je viens de dire ici, peut s'appliquer à toutes les Dynaſties.

Un moyen très-ſimple de ſe convaincre de la vérité de ce que j'avance, ſans être obligé de lire l'Hiſtoire des anciens Chinois, ni les Diſſertations & les Commentaires qui l'éclairciſſent, ce qui n'eſt pas poſſible à un Européen qui fait ſon ſéjour dans ſa patrie, eſt d'examiner la ſimple Table Chronologique de l'Empereur. J'oſe vous inviter à vous donner cette petite peine par maniere de diſtraction. La traduction françoiſe que j'en ai faite, & que j'ai placée, page par page, vis-à-vis chaque page de l'original Chinois; les couleurs différentes dont j'ai marqué, ſur un même quarré, le concours de deux regnes en même temps; le vrai commencement & la vraie fin de chaque Dynaſtie & de chaque régne, que j'ai egalement déſigné par une couleur particuliere, vous indiqueront les véritables ſources des diverſités *apparentes* qui ſe trouvent entre pluſieurs Chronologiſtes Chinois.

8°. La troiſieme Dynaſtie eſt celle ſur-tout à qui en veut M. de Guignes. Son deſſein perce, malgré le ſoin qu'il prend de le cacher. Il voudroit bien pouvoir découvrir dans *Ou-ouang*, un Conquérant etranger, & reconnoître dans les Officiers qui l'aiderent à ſe mettre en poſſeſſion de l'Empire, quelques Capitaines Egyptiens. C'eſt en partie pour cette raiſon qu'il s'exprime ainſi : *Un grand nombre de Généraux qui accompagnoient le nouvel Empereur* (Ou-ouang) *partagerent entre eux toutes les Provinces dont ils devinrent comme autant de petits Souverains.* C'eſt ainſi qu'en agirent les Capitaines d'Alexandre après ſa mort; ils ſe partagerent ſes dépouilles, & pluſieurs d'entre eux ſe firent Rois. Mais les Capitaines qui avoient combattu ſous *Ou-ouang* ſe trouverent dans un cas tout différent: les uns etoient déja Princes,

vaſſaux de l'Empire, & ceux-là s'en retournerent chacun dans leurs propres Etats, comme le firent les Rois Grecs ligués contre Troie, après la deſtruction de cette fameuſe Ville; les autres, parens ou ſujets du Conquérant Chinois, attendirent leurs récompenſes de ſa libéralité. J'invite M. de Guignes à lire le Chapitre *Ou-tchang* du *Chou-king* qu'il a publié lui-même. Je l'invite auſſi à relire *See-ma-tſien*, ſur ce qui regarde l'origine des différens Royaumes, la ſucceſſion des Rois qui les gouvernerent, & tous les détails néceſſaires, quand leurs Hiſtoires particulieres ont quelque rapport avec l'Hiſtoire générale de l'Empire dans laquelle elles n'entrent qu'indirectement. En l'invitant à relire *See-ma-tſien*, je dois lui rappeller, qu'eu egard à la méthode de cet Auteur, il faut lire preſque tout ſon ouvrage, pour ſavoir tout ce qu'il a dit ſur un ſeul ſujet particulier : par exemple, pour ſe mettre entiérement au fait des Royaumes qui partageoient la Chine, ou ſimplement d'un ſeul de ces Royaumes, il faut lire, 1°. les douze *Pen-ki*, ou Hiſtoires particulieres des Empereurs; afin de ſavoir ce que chacun de ces Empereurs a fait en faveur, ou au détriment de ce Royaume; 2°. les dix *Nien-piao*, pour ſavoir les dates, ou la Chronologie; 3°. les trente *Ché-kia*, pour être inſtruit de l'Hiſtoire & de la Généalogie des Rois qui le gouvernoient, &c. Qu'on liſe ſeulement ou les *Pen-ki*, ou les *Nien-piao*, ou les *Ché-kia*, on ne trouvera que de la ſéchereſſe, des lacunes & une diſette rebutante : mais ſi l'on a la patience d'extraire de ces différentes parties tout ce qui a rapport au royaume dont on veut s'inſtruire, on ſe trouvera muni d'aſſez de matériaux pour pouvoir en faire une petite Hiſtoire ſatisfaiſante, & qui ne ſera pas entiérement deſtituée de détails.

Au reſte, parmi les Royaumes dont il eſt ici queſtion, il y en a pluſieurs qui remontent bien au-deſſus du Fondateur

de la Dynastie des *Tcheou*, & plusieurs qui n'ont eté erigés que bien long-temps après. Il y en a qui n'ont pas duré long-temps, & qui ont eté eteints pour des raisons dont on trouve le détail dans l'Histoire ; il y en a d'autres qui ont passé à d'autres familles, d'autres qui ont été subjugués, ou envahis, par leurs voisins, d'autres qui se sont rendus indépendans, & qui n'ont plus voulu, après quelque temps, reconnoître le *Ti* ou l'Empereur pour leur maître. Tout se trouve dans l'Histoire, & s'y trouve avec ses dates, & revêtu de ses principales circonstances. L'Histoire se tait sur les différens Royaumes, quand ils ne sont plus regardés comme faisant portion de l'Empire, soit qu'ils aient eté détruits, ou qu'ils se soient soustraits d'eux-mêmes à l'autorité légitime, pour se soumettre à une puissance étrangere. Elle abandonne alors ces Royaumes, & n'en parle que comme elle fait des autres Peuples voisins, c'est-à-dire, que lorsqu'ils ont eu quelque chose à démêler, ou quelque affaire importante à traiter avec la Chine. Voilà la véritable raison, ou, si l'on veut, l'une des raisons du silence que garde quelquefois l'Histoire sur la succession au gouvernement, de quelques-uns de ces Royaumes. On pourroit cependant trouver de quoi remplir ces petits vuides, en lisant attentivement toute l'Histoire, parce que ce qui manque dans un endroit est souvent placé dans un autre, à mesure que l'occasion d'en parler se présente. J'avoue que l'Histoire Chinoise n'est pas aisée à débrouiller, quand on veut la savoir à fonds & radicalement, si je puis m'exprimer ainsi. C'est, pour un Chinois même, une etude de toute la vie. Que doit-il en être pour des etrangers qui ne font que balbutier la Langue Chinoise, qui ne peuvent en déchiffrer les caracteres qu'en tâtonnant, qui ne sont instruits qu'à-demi, & quelquefois point du tout, des allégories, des allusions, des différentes manieres de s'exprimer, des usages, des mœurs, de la

Littérature, des préjugés? Car il faut être instruit des préjugés même d'une Nation, pour comprendre ce qu'elle veut dire, & ce qu'elle dit, dans bien des occasions. Je ne saurois m'empêcher de reprocher ici à M. de Guignes de n'avoir pas fait ces réflexions avant que de faire usage des Ecrits du P. de Prémare sur les premiers siecles de l'Histoire Chinoise. Il est vrai que M. de Guignes insinue que le P. de Prémare n'a travaillé que dans la vue de faire valoir un systême singulier auquel il rapportoit tout; mais cela ne suffisoit pas. Il falloit qu'en mettant à la tête d'un Livre aussi grave que le *Chou-king*, *les Recherches de ce Pere sur les temps antérieurs au* Chou-king, il eût dit que ces recherches n'etoient nullement sinceres; qu'elles n'avoient eté faites, pour la plupart, que dans des Auteurs ou obscurs, ou suspects, ou méprisés de la Nation. Il falloit ajouter que le P. de Prémare, quoique bon Grammairien, & sachant la Langue des Chinois aussi bien qu'un Européen puisse la savoir, avoit oublié le *quid valeant humeri*, *quid ferre recusent* d'Horace, quand il a voulu traiter des sujets qui demandent des connoissances plus que superficielles dans plus d'un genre. Le grand nombre de citations dont *les Recherches sur les temps antérieurs au* Chou-king sont parsemées, peuvent en imposer à un Lecteur ordinaire. Mais un Savant de la classe de M. de Guignes doit voir d'un coup-d'œil que deux ou trois Auteurs, très-peu volumineux, ont pu les avoir toutes fournies. Il doit voir aussi qu'on ne peut pas plus se former une idée juste de la premiere partie de l'Histoire Chinoise, d'après l'exposé du P. de Prémare, qu'on ne peut se mettre au fait de ce que valent les Pieces Dramatiques de nos grands Auteurs, d'après les Parodies indécentes qu'on en fait quelquefois. Cet exposé, condamné aux ténebres, malgré l'Auteur, par les personnes même qui, tant à Paris qu'à Pékin,

lui etoient le plus fincérement dévouées, ne méritoit pas qu'on lui fît voir le grand jour.

9°. Il me refte à dire un mot des différentes Tables que M. de Guignes met en parallele, pour faire voir le peu d'accord des Chronologiftes Chinois entr'eux. Il n'en met que quatre. Il auroit pu en mettre quarante, ou même quatre cens, s'il s'etoit donné la peine d'extraire toutes celles que les différens Auteurs qui n'ont ecrit que fur quelque partie de l'Hiftoire, ont quelquefois inférées au commencement de leurs Ouvrages, pour donner une idée telle quelle des temps antérieurs à ceux dont ils avoient à parler *ex profeffo*. Quand on veut comparer entr'eux des Auteurs qui font de différens fentimens, on doit, ne fût-ce que par décence, les choifir de maniere que l'autorité des uns & des autres foit d'un poids à-peu-près egal. Comparer les Tables Chronologiques du *Tfou-chou*, de *Ma-touan-lin*, & quelques autres femblables, avec celles du *Kang-mou*, qui ont eté faites d'abord par des Auteurs graves & du premier ordre, revues enfuite, corrigées & confrontées avec les *King*, les Livres claffiques & tous les monumens qui ont quelque authenticité, par les Auteurs les plus diftingués de tous les fiecles, jufqu'à celui où nous vivons, c'eft comparer l'or avec le plomb : c'eft comme fi l'on mettoit en parallele les Almanachs de quelques-unes de nos Provinces eloignées de la Cour avec les Ephémérides que publie l'Académie des Sciences. Entrons dans un petit détail.

Le *Tfou-chou* n'eft connu en Europe que par l'artifice de quelques Miffionnaires qui, intéreffés à décréditer les commencemens de l'Hiftoire & de la Chronologie des Chinois, pour pouvoir etablir leurs propres fyftêmes, ont fait tous leurs efforts pour le faire valoir, ou, tout au moins, pour le faire figurer parmi les monumens Littéraires. C'eft un Livre

dont on fait ici très-peu de cas, & qui n'eſt lu que par un très-petit nombre de Savans. Ces Savans même ne le liſent que pour s'aſſurer du peu qu'il vaut, & afin de pouvoir dire, en le rayant du Catalogue des bons Livres, *nous l'avons lu.* Cet Ouvrage informe n'eût jamais paru dans l'Empire Littéraire, ſi le grand Prince ſous le regne duquel il fût trouvé dans les décombres d'un tombeau, ne ſe fût intéreſſé à ſon ſort, & ne l'eût mis, pour ainſi dire, ſous ſa ſauve-garde. Ce grand Prince eſt *Ou-ti*, premier Empereur des *Tſin* occidentaux, qui monta ſur le trône l'an de Jéſus-Chriſt deux cent ſoixante-cinq. Il ordonna aux Gens de Lettres de tirer parti, comme ils pourroient, de cet amas de planchettes chargées de caracteres qu'on venoit de découvrir.

Les Gens de Lettres, dans l'eſpérance de trouver quelque choſe d'utile, obéirent avec joie aux ordres du Souverain. Ils s'appliquerent, avec toute l'ardeur dont ils etoient capables, à déchiffrer ces caracteres, dont les uns etoient à demi effacés, les autres tronqués, & tous en fort mauvais etat. Ils etoient ecrits en *Ko-teou-ouen*, c'eſt-à-dire en lettres imitant les *petits des grenouilles*, ou *les têtards*, qui eſt l'une des plus anciennes manieres d'ecrire. Mais, à leur grand regret, il n'en réſulta qu'une eſpece de Chronique fautive dans la plupart des choſes qu'elle contenoit, & manifeſtement contraire, dans bien des articles eſſentiels, aux autres monumens, & ſur-tout aux *King*, qui ſont les Livres ſacrés de la Nation. Il n'en fallut pas davantage pour engager les Savans à la mettre au rebut, & à déclarer par un jugement ſolemnel, que non-ſeulement elle ne pouvoit être d'aucun uſage, mais encore qu'elle n'etoit propre qu'à induire en erreur les gens peu inſtruits, & tous ceux qui, dans la ſuite, pourroient le lire ſans précaution.

Nonobſtant ce jugement, l'Empereur *Ou-ti* voulut qu'on

le publiât, après l'avoir un peu façonné. On lui donna donc une forme ; on suppléa à ce qui lui manquoit ; on restitua certains caracteres, de la maniere qu'on le jugea à propos ; en un mot, on en fit un Livre, & on le fit paroître avec un appareil digne de son protecteur, mais aussi avec les avertissemens nécessaires pour le faire connoître. C'est ce Livre qu'on appelle communément le *Tsou-chou.*

Le *Tsou-Chou* n'est pas même aujourd'hui tel qu'il etoit au sortir des mains de ces premiers Editeurs. On y a fait des corrections dans la suite des siecles, pour le rendre un peu moins mauvais ; mais ç'a eté plutôt par respect pour son âge qu'on croit remonter jusqu'au temps des *Tcheou*, par conséquent avant l'incendie, que pour aucune autre raison : on ne lui attribue pas pour cela une plus grande autorité qu'auparavant.

Ma-touan-lin & tous les autres particuliers qui ont donné des Tables Chronologiques, différentes de celles qui sont adoptées par le concours unanime des Savans de la Nation, ne méritent aucune attention de la part des Savans etrangers ; ces Savans etrangers eussent-ils à *combiner toutes les Chronologies qui ont cours dans le reste de l'univers.* J'en ai dit les raisons, je vais les répéter ici. La premiere est que les Savans etrangers, quelque habiles qu'ils soient d'ailleurs, ne sont pas en etat d'examiner par eux-mêmes les raisons de part & d'autre ; ils ne peuvent par conséquent ni les apprécier, ni les peser à la balance de leur critique. La seconde est que la présomption est toujours pour le grand nombre, quand il est certain que le grand nombre est composé de gens eclairés, qui n'ont aucun intérêt visible pour adopter un sentiment plutôt qu'un autre. J'ajoute que cette présomption devient plus forte & se change en une espece de certitude morale, quand ce grand nombre est réuni en corps ; quand ces corps forment des Académies

ſavantes dans les différens genres de Littérature; des Académies avouées, approuvées, autoriſées; des Académies où l'on n'admet que des Savans diſtingués, que des Savans qui ſe ſont déja fait connoître par des Ouvrages eſtimés, & qui ont paſſé par le creuſet des examinateurs ſéveres auxquels le ſoin de les adopter ou de les rejetter avoit eté confié; des Savans en un mot, qui n'ont eu l'approbation du Souverain qu'en conſéquence du rapport fidele qu'on lui a fait de leur capacité.

Suppoſons pour un moment que le Monarque qui regne aujourd'hui avec tant de gloire ſur la Nation la plus polie & la plus ſavante de l'Europe, eût, en montant ſur le trône, regardé comme un point capital de faire compoſer une bonne Hiſtoire de France, ou ſimplement de faire perfectionner la meilleure de celles que nous avons déja; & qu'en conſéquence il eût ordonné *à la Sorbonne* d'examiner, de diſcuter tout ce qui a rapport au culte religieux; *à l'Académie des Inſcriptions*, de faire une exacte recherche de tous les monumens, de confronter entr'eux les vieux Manuſcrits, &c. *à l'Académie des Sciences*, de revoir avec l'attention la plus ſcrupuleuſe tout ce qui concerne les Sciences & les Arts; & enfin à *l'Académie Françoiſe*, de choiſir ſes meilleurs Ecrivains pour rédiger le tout & lui donner la forme la plus analogue au goût de la Nation. Cette Hiſtoire, ainſi corrigée, ainſi augmentée, ainſi perfectionnée, a eté publiée par les quatre Académies que je viens de nommer; elle a eté publiée ſous les auſpices du Souverain, elle a eté reçue avec l'applaudiſſement univerſel de la Nation, qui fait ſes délices de la lire.

Par une ſuite des bontés dont vous daignez m'honorer, vous m'avez envoyé ici un exemplaire de cet excellent Ouvrage. Peu de temps après l'avoir reçu, quelques Docteurs Chinois

Chinois de ma connoiſſance viennent me voir, & me demandent des nouvelles de mon *précieux Royaume*. En voici une, leur dis-je, qui eſt de votre reſſort : c'eſt une *Hiſtoire de France* nouvellement miſe au jour par les ſoins de nos Tribunaux Littéraires. Cette Hiſtoire eſt complette. On y voit une Table Chronologique, depuis *Clovis* juſqu'au Roi regnant; on y trouve tout ce qu'on peut deſirer ſur la Religion, les Loix, les Mœurs, les Uſages, les Conquêtes, les Sciences & les Arts de nos anciens François. Il paroît qu'elle ne laiſſe rien à dire. Cependant je ne ſaurois vous diſſimuler qu'elle eſt contraire, en bien des articles, à ce que diſent Grégoire de Tours, du Haillan, Mezeray, Daniel & pluſieurs autres tant anciens que modernes. Je veux les confronter à loiſir pour ſavoir...... Mes Docteurs m'interrompirent, pour me demander ſi je croyois que ceux qui compoſent nos Tribunaux Littéraires n'avoient pas lu Grégoire de Tours, du Haillan & les autres. Il n'y a pas à douter, leur répondis-je, que les Savans qui forment nos quatre Académies n'aient lu & relu, examiné & diſcuté tout ce qui a eté ecrit juſqu'à leur temps ſur l'Hiſtoire de France; mais ſauf le reſpect que je leur dois, je veux examiner par moi-même s'ils ſont bien fondés à penſer quelquefois différemment de ce qu'ont penſé ces premiers de nos Hiſtoriens. A ces mots, mes Docteurs Chinois ſe regarderent, comme pour lire dans les yeux des uns des autres, s'ils devoient me répondre. Après quelques momens de ſilence, un d'entr'eux, avec qui je ſuis plus lié qu'avec les autres, & qui ſait que la vérité ne m'a jamais offenſé, prit enfin la parole & me dit : Ce que vous voulez faire, eſt préciſément ce que font quelquefois nos Lettrés du dernier rang, qui n'étant qu'à demi inſtruits, & n'ayant d'ailleurs, ni les Livres néceſſaires, ni les autres ſecours

qu'il leur faudroit pour s'inſtruire davantage, veulent cependant s'ériger en juges des Ouvrages compoſés par les plus illuſtres Auteurs réunis en Corps. Avez-vous ici, continua-t-il, tous les Manuſcrits, tous les Monumens, tous les Livres qui ont paſſé par les mains de vos Académiciens? Avez-vous à vos gages, des Lettrés qui tranſcrivent, qui analyſent, qui déchiffrent, qui dégroſſiſſent, qui comparent, qui diſcutent par avance ce que vous voulez examiner vous-même? Connoiſſez-vous toutes les ſources où il faudroit puiſer? Et quand vous les connoîtriez, avez-vous aſſez de temps pour aller choiſir dans chacune ce qu'il vous faudroit pour remplir votre petit réſervoir? Eh! croyez-moi; puiſque l'Hiſtoire de France qu'on vient, dites-vous, de publier, eſt l'ouvrage des Savans de votre Royaume réunis en Corps, vous n'avez rien de mieux à faire que de vous ranger ſous leurs etendards, & de vous en rapporter à eux. Ils n'ont pas travaillé pendant plus d'un demi-ſiecle, pour ne dire que des fauſſetés, ou pour avancer des paralogiſmes qui les rendroient mépriſables aux yeux de leurs Contemporains & de toute la Poſtérité.

Je finis; & faiſant en eſprit une légere récapitulation de tout ce que j'ai dit, je crois pouvoir conclure,

1°. Que les Annales Chinoiſes ſont *préférables aux monumens hiſtoriques de toutes les autres Nations;* parce qu'elles ſont les plus dépouillées de fables, les plus anciennes, les plus ſuivies, les plus abondantes en faits, &c.

2°. Qu'elles *méritent toute notre confiance;* parce qu'elles ont des epoques démontrées par des obſervations aſtronomiques; parce que ces obſervations aſtronomiques, jointes aux monumens de toutes les eſpeces dont ces Annales abondent, ſe ſervent réciproquement de preuves, s'etayent mutuellement,

& concourent ensemble pour constater la bonne foi des Ecrivains qui les ont fait connoître & qui les ont transmis jusqu'à nous, &c.

3°. Qu'elles *sont dignes de l'attention de tous les Savans*; parce qu'elles peuvent les aider à remonter sûrement jusqu'aux premiers siecles du renouvellement du monde, en leur fournissant pour cela les secours nécessaires & les guides qui peuvent les y conduire : tels sont les *cycles sexagénaires*, rangés tout nouvellement en *tri-cycles*, dont l'epoque radicale est la deux mille six cent trente-septieme année avant l'Ere Chrétienne, soixante-unieme du regne de *Hoang-ti*; les Généalogies des premiers Souverains, Généalogies qui portent avec elles l'empreinte de la vérité dans les petites lacunes qui s'y trouvent, & qu'on n'a osé remplir, quoiqu'il eût eté très-facile de le faire, si l'on avoit voulu y ajouter du sien; les *Tables Chronologiques* qui marquent avec exactitude la succession non-interrompue de tous les Empereurs qui ont regné pendant plus de quatre mille ans, &c.

4°. Enfin que ces Annales sont en elles-mêmes l'Ouvrage de Littérature le plus *authentique* qui soit dans l'univers, parce qu'il n'y en a point dans tout l'univers qui ait eté travaillé pendant l'espace de près de dix-huit siecles, qui ait eté revu, corrigé, augmenté à mesure qu'on faisoit de nouvelles découvertes, par un si grand nombre de Savans réunis, autorisés, pourvus de tous les secours possibles, &c. &c.

J'ajoute, pour derniere conclusion, que ceux qui ont combattu les Annales Chinoises, l'ont fait, les uns avec les armes de la chicane; les autres sans connoissance de cause & sur de faux exposés; un petit nombre, pour pouvoir etablir des systêmes sur leurs débris; & la foule, par le seul plaisir de contredire, en déprimant, autant qu'il étoit en eux, une Nation qu'ils croyoient que d'autres ont trop louée &c.

Vous tirerez toutes les autres conséquences que je n'oserois vous indiquer ici. Votre sagacité, la justesse de votre esprit, votre impartialité m'annoncent de votre part un jugement equitable. Je l'attends, pour m'y conformer sans réserve avec toute la docilité & la sincérité dont je suis capable.

Il peut se faire que dans la foule des choses dont j'ai parlé, il s'en trouve quelques-unes que j'aie mal envisagées; que, dans un Discours où je me suppose vous entretenir familierement, il se soit glissé quelques termes hors du bon ton, ou quelques expressions qui semblent dire plus qu'il ne faudroit. Pour ces fautes & pour toutes celles dans lesquelles, sans le vouloir, sans le savoir, je suis peut-être tombé, je réclame cette indulgence facile qui pardonne tout manquement indélibéré, y eût-il même quelque peu d'inconsidération. En réfutant des opinions que je crois être des erreurs, je n'ai aucune intention d'offenser; en défendant des sentimens que je crois être des vérités, je n'ai voulu que contribuer à la satisfaction de l'Amateur eclairé qui cherche à les connoître. En me livrant à un travail que je prévoyois devoir être long, ennuyeux & pénible, je n'ai cherché qu'à être utile; mais en ne me rebutant point de tous les obstacles qu'il m'a fallu vaincre, & de toutes les difficultés qu'il m'a fallu surmonter; mais en m'armant de courage, de force & de patience, pour arracher, l'une après l'autre, toutes les epines que je rencontrois, pour ainsi dire, à chaque pas, je n'ai été animé, je n'ai eté soutenu que par la persuasion intime où j'étois que je donnerois des preuves non equivoques du très-profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être.

M.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
signé, AMIOT, ci-devant Jésuite.

A Pékin, le 15 *Septembre* 1775, *la quarantieme année du regne de* Kien-long.

P. S. J'ai oublié de vous demander grace pour les ratures & autres défauts de propreté qui se trouvent dans cet ecrit, sur-tout vers la fin. Je n'ai personne pour faire transcrire, & je n'ai pas le temps d'écrire moi-même une seconde fois. Je vous supplie de nouveau de faire retrancher tout ce que vous jugerez n'être pas bien. Je ne puis voir d'ici tout ce qui convient ou ne convient pas. Je me suis exprimé librement, de la même maniere que si j'avois eu l'honneur de vous entretenir tête-à-tête dans votre Cabinet. Persuadé que je pouvois tout dire sans conséquence, je me suis laissé entraîner, & j'ai dit tout ce qui s'est présenté. Dans un Ecrit purement didactique, j'aurois eté plus concis & peut-être plus réservé.

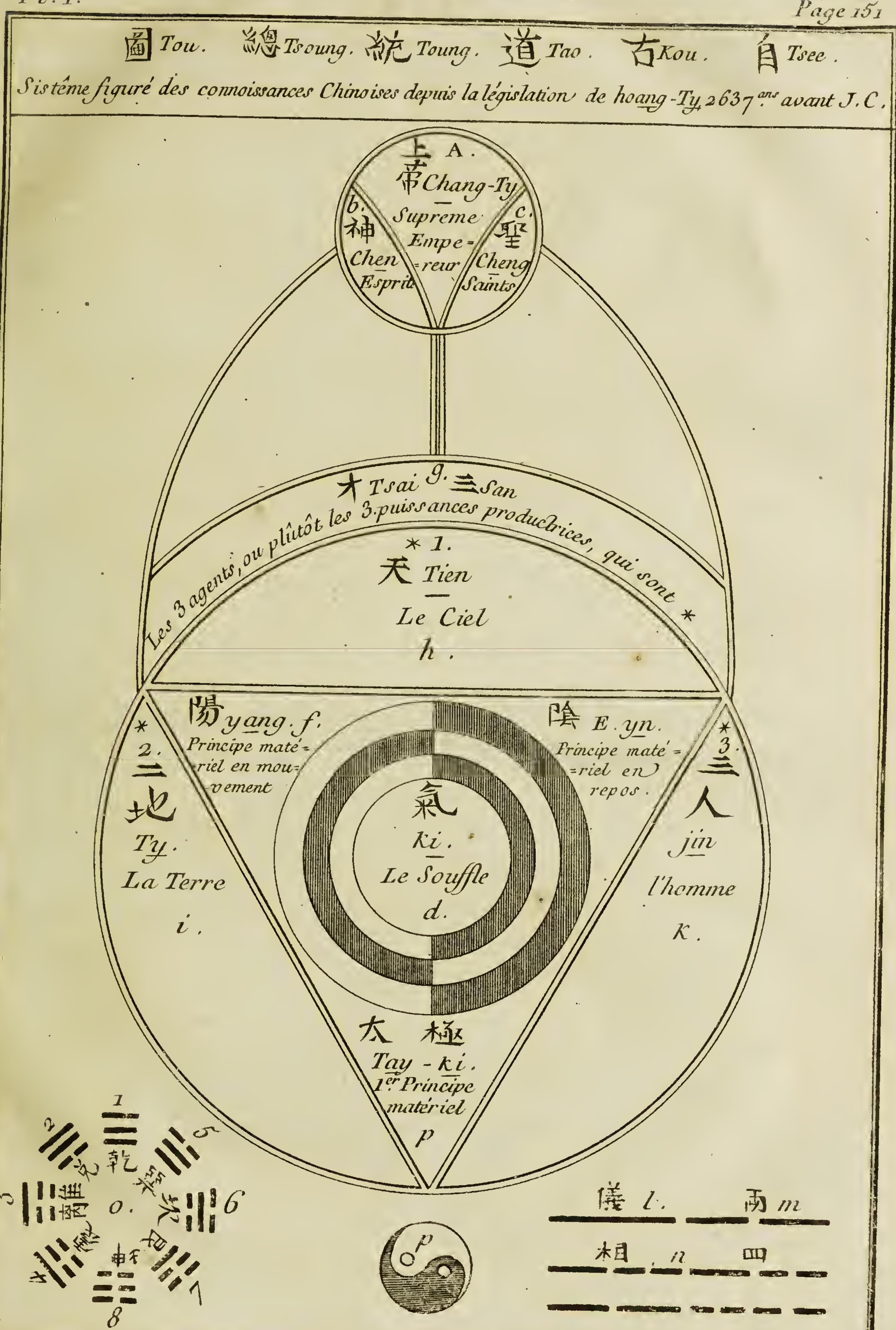
Je ne puis refuser à mon Lettré Chinois la satisfaction d'écrire ici de sa propre main les noms des principales sources où nous avons puisé ce que j'ai dit au sujet de sa Nation. *Cette précaution*, m'a-t-il dit, *n'est pas inutile. Si dans la suite des temps, quelque Seigneur de votre précieux Royaume, aussi eclairé & aussi amateur de notre Chine que le grand Ministre auquel vous adressez vos Ecrits, veut avoir de plus amples eclaircissemens sur les Livres que nous avons lus, & que nous avons dépouillés avec tant de travail, il pourra les indiquer par leurs noms, ecrits à notre maniere, à ceux qu'il chargera de les consulter.* Il pouvoit ajouter que M. de Guignes pourroit les consulter, en attendant, s'ils sont à la Bibliotheque du Roi.

Voici donc quelles sont ces principales sources :

Tsing-ting-ché-ki, San-yuen-kia-tsee, Tay-tsing-tsuen-chou, Chou-che-toung-kao, Kang-mou-san-pien, Kang-kien-ta-tsuen, Lieou-king-tou-choue, Tchun-tsieou-king-kié, Cheng-men-li-yo-toung, Sing-li-tsing-y, Kou-ché, Tsang-chou, &c. &c.

Ici sont des caracteres Chinois, dont voici l'explication : Les Livres dont nous avons emprunté ce que nous avons

avancé dans cet Ouvrage, ſont les Livres les plus authentiques que nous ayons dans notre Empire. Ils ont eté faits ou revus par les *Han-lin* & autres Tribunaux Littéraires, par ordre de l'Empereur. Ce ſont les Livres, par conſéquent, auxquels nous devons une entiere confiance, parce qu'ils ne contiennent rien qui n'ait eté auparavant diſcuté avec ſoin par les perſonnes qui tiennent le premier rang dans notre Littérature.


圖 Tou. 總 Tsoung. 統 Toung. 道 Tao. 古 Kou. 自 Tsee.
Sistême figuré des connoissances Chinoises depuis la législation de hoang-Ty 2637 ans avant J.C.
上帝 A. Chang-Ty Supreme Empereur
b. 神 Chen Esprit
c. 聖 Cheng Saints
才 Tsai g. 三 San
Les 3 agents, ou plûtôt les 3 puissances productrices, qui sont
* 1. 天 Tien Le Ciel h.
陽 yang. f. Principe matériel en mouvement
陰 E. yn. Principe matériel en repos.
* 2. 二 地 Ty. La Terre i.
* 3. 三 人 jin l'homme k.
氣 ki. Le Souffle d.
太 極 Tay-ki. 1.er Principe matériel p
1 2 3 5 6 8
乾
o.
p
儀 l. 兩 m
相 n 四

EXPLICATION DES FIGURES.

PLANCHE PREMIERE.

CETTE Planche, comme on le voit, porte le titre de *Syſtême figuré des connoiſſances chinoiſes.* Je l'ai conſtruite telle qu'elle eſt, afin qu'elle préſentât tout à la fois & les principes ſolides & vrais ſur leſquels s'appuyoit la ſaine Doctrine des Anciens, & les ſyſtêmes non moins abſurdes qu'impies des Philoſophes poſtérieurs, & en particulier de ceux du temps des *Soung* (dans les neuvieme, dixieme & onzieme ſiecles de l'Ere Chrétienne).

En voyant ainſi les uns & les autres raſſemblés ſous un même point de vue, on comprendra aiſément comment il a pu ſe faire qu'un Peuple, ſi ſage d'ailleurs, ait pu donner dans des erreurs ſi monſtrueuſes & ſi contraires aux vérités qui avoient eté enſeignées par ſes Fondateurs & ſes premiers Peres.

Ceux qui ont erré les premiers etoient de prétendus Philoſophes. Enflés de leur vaine ſcience, ils ont voulu s'elever au-deſſus de la ſimplicité primitive; ils ont voulu rendre raiſon de tout, expliquer ce qu'ils n'entendoient pas, & ils ſont tombés dans l'abîme, après s'être ecartés des voies de la raiſon & de leur propre conſcience. Ils ont eu des admirateurs & ont fait des Diſciples; ils ont donné le ton à la Nation; & la Nation, trop peu ſur ſes gardes, s'eſt enfin laiſſé ſéduire. Elle a plus fait, elle les a pris pour maîtres, & ne penſe plus aujourd'hui que d'après eux. Voyons dans cette Figure générale comment ces prétendus Philoſophes s'y ſont pris pour renverſer la ſaine Doctrine juſques dans ſes fondemens.

Le cercle A, qui sert comme de couronnement, est, en expliquant cette Figure conformément à la Doctrine des Anciens, un foible symbole du *Chang-ti*, ou de l'*Empereur suprême*. Les deux portions B & C, prises dans le cercle, désignent les lieux que les *Chen* & les *Cheng*, c'est-à-dire les *Esprits supérieurs de tous les ordres* & les *personnages vertueux dépouillés de leurs corps*, occupent auprès du *Chang-ti*. D est le *Ki*, c'est-à-dire le *souffle tout-puissant* du *Chang-ti*, au moyen duquel le *Tay-ki*, P, c'est-à-dire le *premier Principe matériel*, ou la *matiere premiere*, ayant eté mis en ferment, a produit les deux Principes secondaires *Yn*, E, & *Yang*, S, & les ayant fait passer successivement de l'etat de repos à celui de mouvement, de l'etat d'inertie & de mort à celui de vie & de perfection, il est devenu, conjointement avec eux, le Principe physique & général de tout ce qui existe comme corps; Principe toutefois qui ne produiroit rien par lui-même, si le *Ki*, ou le *souffle tout-puissant* du *Chang-ti*, ne lui communiquoit sans cesse cette *qualité procréatrice* qui le rend fécond.

Ce même *Ki*, ou *souffle tout-puissant* du *Chang-ti*, a donné l'être aux *San-tsai*, G: c'est-à-dire aux *trois Agents par excellence*, ou, si l'on veut, aux trois Puissances productrices, dont le premier, H, est le Ciel matériel, appellé aussi *Tien;* le second, I, est la Terre, appellée *Ti*, & le troisieme, K, est l'Homme, nommé en chinois *Jin*. J'expliquerai en détail la Doctrine contenue sous la dénomination des *San-tsai*, en expliquant les Planches suivantes, dans lesquelles j'ai exposé tout ce que les Chinois entendent par chacun des *Tsai* en particulier. Je continue l'explication de la Figure générale.

Après la production des *trois Agents par excellence*, & de tout ce qui dépend d'eux, ou leur est subordonné, vint le

le ſaint homme (*Cheng-jin*), c'eſt-à-dire *Fou-hi*, qui, pour expliquer la Doctrine ſublime du *Chang-ti*, ainſi que celle qui traite de toutes les opérations de la nature, employa les *deux regles fondamentales* (*Leang-y*), qui ſont les deux lignes L & M, dont l'une eſt entiere & l'autre briſée, en compoſa les *quatre réciproques* (*See-ſiang*), c'eſt-à-dire la Figure N, laquelle n'eſt autre que la combinaiſon de ces deux lignes, l'une entiere, & l'autre briſée. Ces lignes, engendrant d'abord chacune ſa ſemblable, produiſent enſuite l'une avec l'autre les *quatre réciproques*, dites autrement les *quatre images*, ainſi appellées parce qu'elles ſont chacune une image à part.

De ces *quatre images* furent formés les huit *ſignes ſuſpendus* (*Pa-koa*), c'eſt-à-dire les huit trigrammes; & c'eſt dans ces huit trigrammes que ſont renfermés ſymboliquement les Elémens des Lettres, des Sciences, & de tout ce qu'il eſt permis à l'homme de ſavoir.

Les *deux regles fondamentales*, les *quatre réciproques* & les *huit trigrammes* furent montrés au *ſaint homme* ſur le corps d'un amphibie myſtérieux qui tenoit du Cheval & du Dragon. Le Ciel fit ſortir ce *Cheval-Dragon*, de la riviere *Ho-choui* (aujourd'hui le *Hoang-ho* ou le *Fleuve jaune*); & ouvrant en même temps l'entendement de *Fou-hi*, il lui donna l'intelligence de toutes les merveilles qui etoient cachées ſous ces ſignes admirables, afin qu'il pût lui-même en donner l'explication à ceux qu'il s'étoit chargé d'inſtruire & de gouverner.

Fou-hi, employant ces ſignes, en compoſa une méthode, au moyen de laquelle il lui fut poſſible & même aiſé de faire paſſer juſques dans l'entendement des autres, toutes les idées qu'il formoit dans ſon propre entendement. Cette méthode conſiſte dans la combinaiſon des huit trigrammes, qu'il arrangea de maniere que le nombre des traits dont

chacun d'eux etoit formé, fût alternativement pair & impair, & que l'un fît toujours face à l'autre. J'expliquerai tout cela plus au long en rendant compte de l'*Y-king*.

Telle eſt en ſubſtance la Doctrine primitive & fondamentale des anciens Chinois. Qu'on examine ſans prévention leur Hiſtoire & leurs *King*, on n'y trouvera que ce que je viens de dire. Par les ſoins de M. de Guignes, le *Chou-king* peut être lu aujourd'hui de tout le monde; & ſi ce Savant, qui a ſi bien mérité juſqu'à préſent de la république des Lettres, veut ſe donner encore la peine de donner au Public les autres *King*, tout François ſera en etat de voir par lui-même & de prononcer. En attendant, j'y ſuppléerai moi-même en faiſant l'analyſe de ces reſpectables monumens. Mais voyons auparavant comment les Chinois modernes, en admettant la Doctrine qu'ils renferment, ont renverſé l'ordre dans la maniere de l'expliquer, & ont attribué à la Matiere une puiſſance & des opérations qui ne ſauroient être de ſon reſſort. Ne comprenant pas la nature du *Ki*, déſigné par la figure D, & qui n'eſt autre que *le ſouffle tout-puiſſant* du *Chang-ti*, appellé quelquefois par les anciens du nom de *Tay-ki*, ou de *grand Principe*, ils l'ont confondu avec l'Air *primogene*, & l'ont ſoumis à la puiſſance aveugle d'un autre *Tay-ki*, qu'ils ont regardé comme la Matiere premiere & le germe de tous les êtres poſſibles.

Conformément à cette idée abſurde, ils ont dit: le *Tay-ki*, ou le *premier Principe matériel*, *P*, ayant eté mis en ferment par le *Li*, ou cette vertu intrinſeque qui lui eſt propre, s'eſt développé & a produit les deux principes ſecondaires *Yn* & *Yang*, E, F, qui renferment dans leur centre le *Ki*, ou *l'Air primogene*, D. Ce *Tay-ki*, avec les deux Principes ſecondaires ſes coopérateurs, mis en action par

le *Li*, ou cette vertu intrinfeque qui leur eft commune, ont produit enfemble, après un nombre infini de combinaifons, & après avoir paffé une infinité de fois de l'etat de repos à celui de mouvement, de l'état d'inertie & de mort à celui de vie & de perfection, ont produit enfin les *San-tſai*, ou les *Trois Agents par excellence*, le *Ciel*, la *Terre* & *l'Homme*, & avec eux tout ce que nous connoiffons dans la nature, &c. Pour tout le refte, ils s'expriment comme les anciens. Ainfi, lorfqu'ils parlent des *San-tſai*, ou des *trois Agens généraux*, *le Ciel*, *la Terre* & l'*Homme*, ils fuivent la méthode qui leur a eté tracée, & qui eft telle que je vais l'expofer dans les Planches qui fuivent celle dont je viens de donner l'explication.

Planche II.

LE CIEL,

L'une des Puiſſances productrices ſubordonnées.

1 LE CIEL............

2 LES TROIS CLARTÉS..

3 LE SOLEIL.....
- 4 Année,
- 5 Lunaiſon,
- 6 Jour,
- 7 Heure,
- 8 Zodiaque,
- 9 Equateur,
- 10 Les quatre Saiſons,
- 11 Le Cycle,
- 12 Les vingt-quatre Tſie-ki,
- 13 Les douze Koung,
- 14 Les dix Kan,
- 15 Les douze Tché.

16 LA LUNE...........
- 17 Nouvelle Lune,
- 18 Pleine Lune,
- 19 Corde ſupérieure,
- 20 Corde inférieure,
- 21 Lune intercalaire,
- 22 Grande, Petite Lune,
- 23 Eclipſe de Soleil,
- 24 Eclipſe de Lune.

25 LES ETOILES.....
- 26 Le Boiſſeau du Nord,
- 27 Le Boiſſeau du Midi,
- 28 Les cinq Planetes,
- 29 Les vingt-huit Conſtellations.

PLANCHE II.

CETTE Planche contient en abregé tout ce que les Chinois, tant anciens que modernes, entendent par le mot *Tien* ou *Ciel*, en tant qu'il eſt le premier des *Tſài*, ou des Agens généraux. La méthode qu'ils emploient pour expliquer tout ce qui a rapport au *Tien* ou *Ciel*, conſiſte à parler d'abord du Ciel lui-même; & voici comment ils procédent :

Le *Tày-ki*, l'*Yn* & l'*Yang* ayant eté mis en action par le *Ki*, c'eſt-à-dire par le ſouffle tout-puiſſant du *Chang-ti*, ſuivant les Anciens, ou par le *Li*, c'eſt-à-dire par cette vertu intrinſeque, renfermée dans le *Ki*, ou Air primogene, ſuivant les Modernes, ils ont paſſé ſucceſſivement de l'etat de repos à celui de mouvement, & de l'etat de mouvement à celui de repos. Les particules de matiere qui etoient pêle-mêle ou englobées les unes dans les autres dans le *Tay-ki* & ſes deux co-principes, ſe ſont développées; &, en ſe développant, celles d'un même genre ſe ſont jointes les unes aux autres, & ont formé les cinq elémens, le Feu, la Terre, l'Eau, le Bois & les Métaux. Le plus ſubtil & le moins peſant s'eleva & forma le Firmament & tout ce qu'il renferme, ſavoir le Ciel, (1), *Tien*; les Trois clartés, (2), *San-koang*, qui ſont le Soleil, la Lune & les Etoiles. Sous la dépendance du Soleil, on comprend l'année, (4), qui a eté appellée de différens noms en différens temps.

Depuis la ſoixante-unieme année du regne de *Hoang-ti* juſqu'à la derniere du regne de *Ti-kou* incluſivement, c'eſt-à-dire depuis l'an 2637 juſqu'à l'an 2367 avant Jéſus-Chriſt, les années porterent le nom de *Nien*. Depuis l'année 2366, premiere du regne de *Ti-ché*, juſqu'à l'année 2206, qui eſt la dix-neuvieme depuis que *Yu* eut eté aſſocié à l'Empire,

elles furent appellées *Tſai*. Depuis l'année 2205, premiere du regne du grand *Yu*, comme ſeul Empereur, juſqu'à l'année 1784, trente-cinquieme du regne de *Kié-kouei*, dernier Empereur de la Dynaſtie des *Hia*, elles eurent le nom de *Soui*. Depuis l'année (avant Jéſus-Chriſt, car c'eſt ainſi qu'il faut l'entendre dans ce que j'ai dit plus haut), depuis l'année 1783, que *Tching-tang*, Roi de *Chang*, fut appellé à gouverner l'Empire, quoique *Kié-kouei* vécût encore, juſqu'à l'année vingt-&-unieme du regne de *Tcheou-ſin*, dernier Empereur de la Dynaſtie des *Chang*, autrement dite des *Yn*, année où les Princes & les Grands inviterent *Ou-ouang* Roi de *Tcheou*, à venir prendre poſſeſſion de l'Empire, on appella les années du nom de *See*. L'année d'après, *Ou-ouang*, quoique n'étant pas encore maître de l'Empire, fut reconnu ſecretement comme Empereur, & voulut que les années fuſſent appellées *Nien*, comme du temps de *Hoang-ti*. Je ne ſaurois dire la véritable raiſon pourquoi on n'appelle pas toujours les années d'un même nom. Je ne trouve ſur cela que des conjectures qui ne m'ont point ſatisfait : ainſi je me diſpenſe d'en faire mention. Je dirai ſeulement que le Caractere *Nien* ſignifie *révolution complette ; See* ſignifie *ſacrifier*, faire *des Cérémonies en l'honneur des Eſprits*, &c. Soui *eſt le nom de la planete que nous appellons Jupiter*, &c. & *Tſai* déſigne *ce qui eſt plein, ce qui eſt complet, ce à quoi il ne manque rien.*

Il eſt démontré, par le premier Chapitre du *Chou-king*, que déja du temps de *Yao* les Chinois connoiſſoient l'année Julienne de trois cens ſoixante-cinq jours & un quart, & qu'après trois fois trois cent ſoixante cinq jours & un quart, il falloit ajouter à la quatrieme année, & la compoſer de trois cent ſoixante ſix jours entiers.

De tout temps les Chinois ont commencé l'année astronomique au solstice d'hiver, & ce point du solstice a eté appellé du nom de la lettre qui commence le cycle, c'est-à-dire *Tsee*. Mais le commencement de l'année civile a varié suivant la volonté des Empereurs. *Hoang-ti* & la Dynastie des *Hia* commencerent l'année à la troisieme Lune après le solstice d'hiver, lorsque le Soleil entroit dans le signe que nous appellons les *Poissons*. La Dynastie *Chang* la commença à la seconde Lune après le solstice d'hiver, lorsque le Soleil entroit dans celui des Signes que nous appellons le *Verseau*. Les *Tcheou* voulurent qu'elle commençât au solstice même d'hiver, lorsque le Soleil entroit dans le Signe que nous appellons le *Capricorne*.

De tout temps encore les Chinois ont composé leurs années d'un certain nombre de Lunaisons (5). Douze Lunaisons ont toujours composé chez eux l'année commune, & treize Lunaisons leur année embolismique. Ils ont compté les Lunaisons par le nombre des jours qui s'ecouloient depuis le moment de la conjonction de la Lune avec le Soleil, jusqu'au moment de la conjonction suivante ; & comme, d'une conjonction à l'autre, il ne pouvoit y avoir constamment un nombre de jours qui fût toujours le même, ils ont compté tantôt vingt-neuf & tantôt trente jours pour completer leurs Lunaisons. Le jour (6) a toujours eté divisé en parties egales, tantôt en plus grand, tantôt en plus petit nombre, mais pour l'ordinaire en douze heures désignées par les douze premiers caracteres du cycle de soixante, ou par douze animaux. Un jour est pris d'un minuit à l'autre, & chaque jour est egalement désigné par les caracteres du cycle de soixante. Il paroît même que le premier usage de ce cycle a eté appliqué aux jours : du-moins c'est ainsi qu'on les trouve désignés dans les plus anciens Livres.

Pour ce qui eſt des heures (7), elles ſont diviſées en deux parties egales, compoſées chacune de quatre quarts; & c'eſt à la ſeconde partie, que commence leur calcul d'un minuit à l'autre. *Tſee* qui eſt le premier caractere du Cycle, déſigne auſſi en général la premiere heure; mais ils ajoutent les caracteres *Tchou* & *Tcheng*, pour fixer l'une & l'autre parties de cette heure *Tſee.* Quand ils diſent *Tſee-tchou*, ils déſignent onze heures du ſoir, ſuivant notre maniere de compter; & quand ils diſent *Tſee-tcheng*, ils deſignent minuit, &c. Ils déſignent de même les deux parties de chacune des autres heures, en ajoutant au caractere du cycle qu'elle porte, un *Tchou* ou un *Tcheng.*

La route du Soleil eſt connue chez les Chinois de temps immémorial; & ils ont toujours ſu diſtinguer l'Ecliptique de l'Equateur. Ils ont déſigné le premier ſous le nom de *Hoang-tao* ou de *Chemin jaune*, parce que c'eſt la route que parcourt le ſoleil en paſſant par ce que nous appellons les douze ſignes du Zodiaque (8). Ils ont déſigné le ſecond ſous le nom de *Tché-tao*, ou de *ligne equinoxiale*, parce qu'ils ont ſu que ce grand cercle de la ſphere eſt egalement eloigné des deux Poles du Monde, & que lorſque le Soleil y eſt arrivé, les jours ſont egaux aux nuits (9).

Quoique de tout temps les Chinois aient compté leur année civile, par le nombre de Lunaiſons qui ſuffit pour la remplir, cependant ils ont partagé cette même année en quatre parties à-peu-près egales, qu'ils ont appellées *See-che*, ou les quatre Saiſons (10) : & chacune de ces quatre ſaiſons a trois parties, ſon commencement, ſon milieu & ſa fin, c'eſt-à-dire, une lunaiſon pour chacune de ces trois parties.

Le Cycle (11) qu'ils ont appliqué aux années, aux lunaiſons, aux jours & aux heures mêmes, n'a jamais eu lieu pour les ſaiſons.

Outre

Outre le partage que les Chinois ont toujours fait de l'Année en quatre saisons, ils l'ont partagée encore en vingt-quatre parties egales, qui sont les points où le Soleil se trouve, en parcourant les différens signes de notre Zodiaque. Ils appellent ces points du nom de *Tsié-ki* (12), & chacun de ces *Tsié-ki* compte quinze degrés de quelqu'un de nos signes, de la maniere suivante :

1°. *Li-tchun*, *commencement du Printemps*, commence au quinzieme degré du Verseau, & finit au trentieme inclusivement.

2°. *Yu-choui*, *eau de pluie*, commence au premier degré des Poissons, & finit au quinzieme.

3°. *King-ché*, *dégourdissement des reptiles*, commence au quinzieme degré des Poissons & finit au trentieme.

4°. *Tchun-fen*, *Equinoxe du Printemps*, ou milieu du Printemps, depuis le premier jusqu'au quinzieme degré du Bélier.

5°. *Tsing-ming*, *clarté sans nuages*, commence au quinzieme & finit au trentieme degré du Bélier.

6°. *Kou-yu*, *pluie des Grains*, commence au premier & finit au quinzieme degré du Taureau.

7°. *Ly-hia*, *commencement de l'Eté*, commence au quinzieme & finit avec le trentieme degré du Taureau.

8°. *Siao-Man*, *petite réplétion*, commence au premier degré des Gémeaux & finit au quinzieme.

9°. *Mang-tchoung*, *empressement de planter*, commence au quinzieme degré & finit avec le trentieme des Gémeaux.

10°. *Hia-tché*, *Solstice d'Eté*, comme *Tsié-ki*. Il compte depuis le premier degré du Cancer jusqu'au quinzieme.

11°. *Siao-chou*, *petite chaleur*, commence au quinzieme degré du Cancer & finit avec le trentieme.

12°. *Ta-chou, grande chaleur*, commence au premier degré du Lion & finit au quinzieme.

13°. *Li-tſieou, commencement de l'Automne*, commence au quinzieme & finit avec le trentieme degré du Lion.

14°. *Tchou-chou, chaleur qui s'en va*, commence au premier degré de la Vierge & finit au quinzieme.

15°. *Pê-lou, roſée blanche*, commence au quinzieme & finit avec le trentieme degré de la Vierge.

16°. *Tſieou-fen, Equinoxe d'Automne*, ou milieu de l'Automne, qui eſt compté depuis le premier degré de la Balance juſqu'au quinzieme.

17°. *Han-lou, roſée froide*, commence au quinzieme & finit avec le trentieme degré de la Balance.

18°. *Choang-kiang, chûte des brouillards*, commence au premier degré du Scorpion & finit au quinzieme.

19°. *Li-toung, commencement de l'Hiver*, commence au quinzieme degré & finit avec le trentieme du Scorpion.

20°. *Siao-hiué, petite neige*, commence au premier degré du Sagittaire & finit au quinzieme.

21°. *Ta-hiué, grande neige*, commence au quinzieme & finit avec le trentieme degré du Sagittaire.

22°. *Toung-tché, Solſtice d'Hiver*, comme *Tſié-ki* : il compte depuis le premier juſqu'au quinzieme degré du Capricorne.

23°. *Siao-han, petit froid*, commence au quinzieme degré du Capricorne & finit avec le trentieme.

24°. *Ta-han, grand froid*, commence au premier degré du Verſeau & finit au quinzieme excluſivement.

Tels ſont les vingt-quatre parties qui ont partagé l'Année Chinoiſe de temps immémorial, c'eſt-à-dire les vingt-quatre

fois quinze degrés, ou les trois cents ſoixante degrés qui partagent ce que nous appellons le Zodiaque, & que parcourt le Soleil dans ſa courſe annuelle. Du reſte, les Chinois ont fixé les douze ſignes pour connoître le lieu du Soleil dans le Ciel pendant les douze mois dont une année eſt compoſée. Chacun de ces ſignes eſt compoſé de trente degrés du Zodiaque, & porte le nom de *Maiſon céleſte*, (*Koung*). Pour leur donner des noms faciles à retenir ils ne les ont déſignés que par les douze premiers caracteres du Cycle. Ainſi l'on dit, par exemple, le Soleil entre dans la maiſon *Tſee* (*Tſee-koung*), dans la maiſon (*Mao-koung*), &c. (13).

Le Cycle & les caracteres qui en expriment les parties ont toujours eté d'un très-grand uſage. Ce cycle eſt de deux ordres de caracteres. Les caracteres du premier ordre ſont au nombre de dix, & ſont appellés les *dix troncs* (14) (*Che-kan*). Les caracteres du ſecond ordre ſont au nombre de douze, & ſont nommés les douze branches (15) (*Che-eulh-tché*). En joignant ſucceſſivement un des caracteres du premier ordre, avec un des caracteres du ſecond ordre, il ſe trouve que les mêmes caracteres ne reviennent enſemble qu'après que le nombre de ſoixante eſt accompli. La tradition conſtante eſt que *Hoang-ti* eſt l'inventeur de ce cycle. *Voyez ce que j'en ai dit dans ma premiere Lettre ſur la Chronologie*, c'eſt-à-dire *dans le Diſcours préliminaire en forme de Lettre*, ou *dans ce qui l'accompagne.*

Pour ce qui regarde la Lune (16), qui eſt la ſeconde *des trois Clartés* (*San-koang*), les Chinois ont connu de tout temps ſes irrégularités. Ils ſavoient, dès avant *Yao*, déterminer avec aſſez de préciſion les momens de la nouvelle & de la pleine Lune. Le premier jour de la nouvelle Lune eſt

appellé du nom de *Cho* (17), qui ſignifie *principe*, *commencement*, &c. & le jour de la pleine Lune porte le nom de *Ouang* (18), qui ſignifie *eſpérer*, *deſirer*, *attendre*, &c. parce qu'on deſiroit, attendoit, eſpéroit les bienfaits dont on devoit être comblé par les Eſprits auxquels on s'adreſſeroit ce jour-là ſeulement.

Pour exprimer l'âge de la Lune, outre les nombres, ils ont employé les mots de *Corde ſupérieure*, (Chang-hien) (19), c'eſt-à-dire, *Arc ayant la corde en haut*, & de corde inférieure, (*Hia-Hien*) (20), c'eſt-à-dire, *Arc ayant la corde en bas ;* ce qui revient à ce que nous appellons quartiers de la Lune.

On voit, par ce qui eſt rapporté dans le *Chou-king*, que la méthode d'ajouter une lunaiſon aux douze qui compoſoient l'année commune, a eu lieu dès le temps de *Yao*. On appelle cette Lune ajoutée, du nom de *Jun* (21), & l'on dit *Jun-yue*, comme nous dirions Lune intercalaire. La méthode d'intercaler a varié ; mais elle a toujours eu lieu, ainſi que celle de compter tantôt vingt-neuf & tantôt trente jours pour une Lunaiſon.

La Lunaiſon, compoſée de vingt-neuf jours, eſt nommée *petite*, *Siao* (22) ; & celle pour laquelle on compte trente jours eſt appellée *grande*, *Ta*. Ainſi l'on dit *Ta*, *Siao-yue*, *grande* & *petite Lune*.

De temps immémorial, les Chinois ont ſu calculer les eclipſes du Soleil & de la Lune, puiſqu'on trouve dans le *Chou-king* que les Aſtronomes *Hi* & *Ho* furent punis pour avoir manqué d'annoncer celle qui arriva ſous le regne de *Tchoung-kang* (deux mille cent cinquante cinq ans avant J. C.). On appelle les eclipſes du Soleil *Ge-che* (23), & les eclipſes de Lune *Yue-che* (24). Pour ce qui regarde la

méthode, ou les différentes méthodes qui ont été employées en différens temps, je renvoie à l'Astronomie Chinoise du P. Gaubil.

Les Etoiles en général sont ce que les Chinois appellent la troisieme Clarté, *Hing* (25). Sous cette troisieme clarté, ils comprennent ce qu'il appellent *Pe-teou* (26), ou *boisseau céleste du nord* : c'est ce que nous nommons *la grande Ourse* : le *Nan-teou*, ou boisseau céleste du midi, ce sont les principales Etoiles qui font face à la grande Ourse, & qui forment entr'elles, dans la partie méridionale du Ciel, la même figure, à-peu-près, qu'on remarque que fait la grande Ourse, dans la partie du nord (27). Les cinq planetes *Ou-hing*. (28) Par les cinq Planetes, ils entendent seulement Saturne, Jupiter, Mars, Venus & Mercure; & enfin les vingt-huit constellations sous lesquelles ils renferment en général toutes les Etoiles de notre Zodiaque, & un plus grand nombre encore, parce que leur Zodiaque, si je puis parler ainsi, occupe un plus grand espace dans le Ciel, sont comprises sous le nom de *Eulh-che-pa-sieou* (29). Je ne m'étends pas davantage sur ce qui regarde le *Ciel*, on trouvera dans l'Astronomie Chinoise du P. Gaubil, des détails que je ne saurois placer ici.

LA TERRE,

Seconde Puissance productrice subordonnée, ou le second des trois Tsai.

1	LA TERRE........				
2	LES SIX PARTIES...	3	Orient,	6	Nord,
		4	Occident,	7	Le dessus,
		5	Midi,	8	Le dessous.
9	LES CINQ ELÉMENS......	10	Le Métal,	13	Le feu,
		11	Le Bois,	14	La Terre.
		12	L'Eau,		
15	LES NEUF TCHEOU.......	16	Ki-tcheou,	21	Young-tcheou,
		17	Tsing-tcheou,	22	Siu-tcheou,
		18	Yen-tcheou,	23	Yang-tcheou,
		19	Yu-tcheou,	24	King-tcheou.
		20	Leang-tcheou,		
25	LES CINQ YO.......	26	Tay-chan,	29	Soung-chan,
		27	Heng-chan,	30	Heng-chan.
		28	Hoa-chan,		
31	LES CINQ LACS......	32	Toung-ting,	35	Si-hou,
		33	Pou-yang,	36	Tay-hou.
		34	Houng-tchay,		
37	LES TROIS RIVIERES...	38	Hoang-ho,	40	Lo-ho,
		39	Hoai-ho,		
41	LES QUATRE MERS......	42	Po-hai,	44	Tchang-hai,
		43	Tsing-hai,	45	Han-hai.
46	LES NEUF KIANG.....	47	Tche-kiang,	52	Siang-kiang,
		48	Soung-kiang,	53	King-kiang,
		49	Ou-kiang,	54	Han-kiang,
		50	Yang-tse-kiang,	55	Nan-kiang.
		51	Tchou-kiang,		
56	LES SEPT MONTAGNES..	57	Fou-sang,	61	Kouen-lun,
		58	Pong-lay,	62	Tsang-lang,
		59	Yng-tcheou,	63	Fang-tchang.
		60	Ki-ché,		
64	LES DIX ISLES.........	65	Lieou,	70	Siang,
		66	Foung,	71	Tchang,
		67	Cheng,	72	Yen,
		68	Chen,	73	Hiuen,
		69	Yng,	74	Yuen.
75	SEE-TOU..............	76	Hoai,	78	Kiang,
		77	Ki,	79	Ho.
80	YU-TI......................	81	King-tcheng,	85	Fei-tsin,
		82	Fou-hien,	86	Tseou-cheou,
		83	Tchen-ché,	87	Ou-kou,
		84	Tsoun-hiang,	88	Pe-ko.

Planche III.

Cette Planche renferme en abrégé tout ce que les Chinois attribuent au ſecond des *Agens univerſels*, ou *Puiſſances productrices ſubordonnées.* Ils appellent cette Puiſſance du nom de *Ti* (1), qui ſignifie *la Terre*; & en expliquant ce que c'eſt que la *Terre*, ils parlent à-peu-près de tout ce qu'elle contient dans ſon ſein, & de ce qu'elle laiſſe voir ſur ſa ſurface. Voici en abrégé comment ils procédent.

Connoître la Terre, diſent-ils, c'eſt connoître les ſix parties, ou pour mieux dire, les ſix points principaux qui s'offrent d'abord à nos yeux, *Lou-ho* (2). Ces ſix points ſont *Toung* (3), c'eſt-à-dire *l'Orient; Si* (4), *l'Occident; Nan* (5), le *Midi; Pe* (6), le *Nord; Chang* (7), le *Deſſus; Hia* (8), le *Deſſous.* Sur chacun de ces points, ils ont des manieres de s'énoncer qui leur ſont particulieres, & qui ſont toujours déduites d'un ſyſtême général de Coſmogonie, & conformes aux principes etablis dans l'arrangement des Trigrammes de *Fou-hi:*

C'eſt connoître les cinq Elémens *Ou-hing*, (9), qui ſont le *Métal*, *Kin* (10); le *Bois*, *Mou* (11); *l'Eau*, *Choui* (12); le *Feu*, *Ho* (13); & la *Terre*, *Tou* (14). Suivant les principes de leur Phyſique, tout ce qui eſt matériel eſt néceſſairement formé par les parties combinées de ces Elémens, & c'eſt le plus grand, ou le plus petit nombre des parties de chacun d'eux, leur arrangement & leur place, au-deſſus ou au-deſſous, à droite ou à gauche, qui conſtitue la maniere d'être des choſes & toute leur nature. Je n'entreprends pas de développer comment ils expliquent tout cela : ils ont leur méthode, leurs vérités, qu'ils regardent comme fondamentales ; leurs axiomes, & par deſſus tout,

leur *Yn* & leur *Yang*, au moyen de quoi il n'eſt rien dont ils ne puiſſent rendre raiſon, & dont ils ne rendent raiſon en effet.

Après avoir poſé les principes de la Phyſique, ils paſſent à la Géographie, ou, pour mieux dire, s'il m'eſt permis de faire un nouveau mot françois, à la *Sino-graphie ;* car la *Chine* & la *Terre entiere* ſont ici des termes à-peu-près ſynonimes. Ils diviſent donc la *Terre* ou la *Chine* en neuf parties, qu'ils ont appellé de tout temps du terme général de *Tcheou*, *Kieou-tcheou* (15). Cette diviſion en neuf n'a lieu que depuis le grand *Yu*, Chef & Fondateur de la Dynaſtie *Hia*, lequel commença ſon regne l'an 2197 avant Jéſus-Chriſt, l'année même que Ninias, fils de Ninus & de Sémiramis, monta ſur le trône d'Aſſyrie, après avoir tué ſa mere. Les diviſions qui furent faites par *Hoang-ti*, *Tchouen-hiu*, *Yao* & *Chun* n'etant ni ſi exactement, ni ſi authentiquement décrites que l'eſt celle que fit *Yu*, après avoir fait ecouler les eaux qui avoient inondé la Chine du temps de *Yao*, les Chinois s'en ſont tenus à cette derniere ; & c'eſt ſous le nom des neuf *Tcheou* qu'ils déſignent ordinairement toute la Chine.

Ces neuf *Tcheou* ſont *Tſing-tcheou* (17), qui comprenoit une partie de cette Province qu'on appelle aujourd'hui la Province du *Chan-tong*. C'eſt la partie la plus orientale ; elle ſe terminoit à la mer. *Yen-tcheou* (18) comprenoit la partie occidentale du *Chan-tong*. *Yu-tcheou* (19) : c'eſt la Province qu'on appelle aujourd'hui le *Ho-nan*. *Leang-tcheou* (20) comprenoit les *Provinces* du *See-tchouen* & du *Yun-nan*. *Young-tcheou* (21) : c'eſt le *Chen-ſi* d'aujourd'hui. *Siu-tcheou* (22) : c'eſt le *Tché-kiang*. *Yang-tcheou* (23) ne comprenoit anciennement que les Provinces du *Kiang-nan* & du *Kiang-ſi :* on leur a joint les Provinces du *Fou-kien* & du *Koang-toung* jusqu'à

jufqu'à l'Isle de *Hai-nan*. Sous le nom de *King-Tcheou*, ils déſignent le *Hou-koang* & le *Koang-ſi*. J'ai oublié *Ki-Tcheou*, qui eſt indiqué par le N°. 16. Il comprenoit les Provinces du *Chan-ſi* & du *Pé-tchê-li* d'aujourd'hui. J'aurai occaſion de parler encore une fois de ces neuf *Tcheou*, en rapportant ce que fit le grand *Yu* pour la diviſion de l'Empire.

Après la diviſion générale viennent les diviſions particulieres; & d'abord celle des lieux où le Souverain offroit des ſacrifices en l'honneur du *Chang-ti*. Ces lieux ſont de hautes Montagnes, dont les ſituations reſpectives etoient regardées comme la repréſentation des quatre parties du Monde, l'Orient, l'Occident, le Midi & le Septentrion. On appelloit ces quatre Montagnes du nom général de *See-yo;* mais dans la ſuite, la Dynaſtie des *Tcheou* ayant ajouté une Montagne pour repréſenter le milieu de la Terre, on appella ces cinq Montagnes du nom de *Ou-yo* (25), nom qu'elles portent encore de nos jours. *Tai-chan* eſt le *Yo* qui repréſente l'Orient (26); cette Montagne eſt dans le *Chan-tong*. La Montagne *Hoa-chan* eſt dans le *Chen-ſi*, & repréſente l'Occident (28). La Montagne *Heng-chan* eſt dans le *Chan-ſi*, & repréſente le Nord (27). La Montagne *Soung-chan* (29) eſt dans le *Hou-koang* & repréſente le milieu, & la Montagne *Heng-chan* (30), ecrite différemment du premier *Heng-chan*, repréſente la partie du Midi. La poſition réelle de ces cinq Montagnes n'eſt pas exactement telle qu'on la déſigne pour la repréſentation des quatre points cardinaux de la Terre & de ſon milieu; ce n'eſt qu'un à-peu-près dont les Anciens ſe ſont contentés, & qui leur ſuffiſoit de reſte pour l'objet qu'ils ſe propoſoient.

De la connoiſſance des cinq *Yo*, ils paſſent à celle des cinq Lacs, *Ou-hou* (31). Ces cinq Lacs ſont *Toung-ting* (32); il eſt dans la province du *Hou-koang*. Le ſecond,

Pou-yang (33), eſt dans le *Kiang-ſi*, près de *Iao-tcheou-fou ;* le troiſieme, *Houng-tchai* (34), on prononce auſſi *Houng-tſê*, eſt dans le *Kiang-nan*, près de *See-tcheou* d'aujourd'hui ; le quatrieme, *Si-hou* (35), eſt dans *Tchê-kiang* près de *Tay-ping-fou*, & le cinquieme, *Tay-hou* (36), ou le *grand Lac* eſt partie dans le diſtrict du *Kiang-nan* & partie dans celui du *Tchê-kiang*, près de *Hou-tcheou-fou.*

On parle enſuite des trois principales Rivieres *San-ho* (37), qui ſont le *Hoang-ho* (38) ou le Fleuve jaune, le *Hoai-ho* (39) & le *Lo-ho* (40). Pour ſavoir la poſition & le cours de ces Rivieres, on peut conſulter la Carte générale de la Chine qui ſe trouve au premier tome du P. du Halde.

Les quatre Mers *See-hai* (41) ſont, dans l'idée Chinoiſe, ce qui borne leur Empire des quatre côtés, & aujourd'hui même, quand on parle de la Chine, l'on dit, par exemple : *Tout ce qui eſt renfermé entre les quatre Mers obéit à notre auguſte Souverain. L'eſpace qui eſt enfermé entre les quatre Mers eſt ce qui forme notre grand Empire.* &c. Les quatre Mers ſont déſignées par les quatre noms ſuivans : *Po-hai* (42), c'eſt la Mer qui termine la Chine du côté de l'Orient ; *Tſing-hai* (43) eſt celle qui eſt à l'Occident ; *Tchang-hai* (44) eſt la Mer du Sud, & *Han-hai* (45) eſt celle du Nord.

Outre les trois Fleuves ou Rivieres remarquables dont il eſt parlé plus haut, & dont, de toute antiquité, les Chinois ont reſſenti les incommodités ou eprouvé les avantages, ils font encore mention de neuf autres, qu'ils appellent du nom de *Kiang*, *Kieou-kiang* (46).

On ne s'attend pas ſans doute que je faſſe ici un Traité de Géographie. Je ne fais qu'indiquer les principaux objets des Sciences Chinoiſes, en expliquant ce qui pourroit arrê-

ter un Lecteur Européen, lorſqu'il voit des termes etrangers dont il ignore la ſignification. Les noms des neuf *Kiang* ſont ecrits ſur la Planche que j'explique depuis le N°. 47 juſqu'au N°. 55 incluſivement. Cependant pour donner quelque ſatisfaction au Lecteur eclairé, je dirai qu'on fait une mention expreſſe de ces neuf *Kiang*, parce qu'il y a des cérémonies inſtituées pour honorer les Eſprits qui ſont cenſés y préſider; & qu'en honorant ces Eſprits, on rend un hommage général à tous les autres Eſprits qui préſident aux Fleuves & aux Rivieres.

Il en eſt de même des ſept Montagnes *Tſi-chan* (56). Il faut les connoître, tant parce qu'il en eſt parlé dans les anciens Livres, que parce qu'il y a des cérémonies pour honorer, ſous les noms des Eſprits qui y préſident, tous les autres Eſprits qu'on ſuppoſe avoir les Montagnes pour lieux particuliers de leur ſéjour. Les noms des ſept Montagnes ſont ecrits de ſuite ſur la Planche, depuis le N°. 57 juſqu'au N°. 63. incluſivement. Pour les raiſons que je viens de dire, on fait encore une mention honorable de dix principales Iſles ſous le nom de *Che-tcheou* (64). Voyez leurs noms particuliers ſur la Planche depuis le N°. 65 juſqu'au N°. 74. incluſivement.

Les quatre grands Fleuves qui, après avoir eté groſſis par les eaux de pluſieurs autres, tant Rivieres que Ruiſſeaux, vont ſe décharger eux-mêmes dans le ſein de la vaſte Mer, ſont appellés les *quatre grands Canaux, See-tou* (75), comme pour dire que toutes les eaux, grandes ou petites, qui traverſent ou arroſent la Chine, vont ſe perdre dans quelqu'un de ces grands Fleuves qui leur ſert de Canal, pour ſe rendre au centre commun de leur réunion. Ces quatre Fleuves ſont le *Hoai* (76), le *Ki* ou *Tſi* (77), le *Kiang* (78) & le *Ho* (79).

L'un des derniers articles qu'on traite en parlant de la Terre,

eſt intitulé *Yu-ti :* il renferme tant de choſes diſparates, que je n'oſerois lui donner un nom françois. Sous l'article *Yu-ti* (80), les Chinois comprennent le *King-tcheng*, c'eſt-à-dire les Villes où le Souverain tient ſa Cour (81); les *Fou-hien* (83), c'eſt-à-dire les Villes des différens ordres; les *Tchen-che* (83), les lieux ſpécialement deſtinés pour les echanges des marchandiſes, pour les Foires & les Marchés; les *Tſien-hiang* (84), c'eſt-à-dire les Bourgs & les Villages; les *Fei-tſin* (85) les Volatiles; les *Tſeou-cheou* (86), les Quadrupèdes; les *Ou-kou* (87), les cinq ſortes de Grains, c'eſt-à-dire tous les Grains en général, & les *Pe-ko* (88), les cent ſortes de Fruits, c'eſt-à-dire, tous les Fruits en général.

Tel eſt le point de vue ſous lequel on enviſage ici ce qu'il y a d'eſſentiel à ſavoir parmi ce qui ſe trouve ſur la Terre. Ce n'eſt d'abord qu'une ſimple nomenclature que les Maîtres impriment dans l'Eſprit des Diſciples, & dont ceux-ci apprennent enſuite l'explication à meſure qu'ils avancent en âge, & qu'ils acquierent de l'expérience.

L' HOMME,

Le troiſieme & le dernier des trois Tſai *, ou la troiſieme des Puiſſances productrices ſubordonnées.*

1	JIN.....				
2	OU-SING.....	3	Tſing,	6	Pe,
		4	Hoang,	7	Hé,
		5	Tché,		
8	SAN-KANG.....	9	Kiun-tchen,	11	Fou-fou.
		10	Fou-tſee,		
12	OU-LUN.....	13	Kiun-tchen,	16	Hioung-ti,
		14	Fou-tſee,	17	Pong-yeou.
		15	Fou-fou,		
18	SEE-OUEI.....	19	Ly,	21	Lien,
		20	Y,	22	Tché.
23	OU-TCHANG...	24	Jen,	27	Tché,
		25	Y,	28	Sin.
		26	Li,		
29	KIEOU-TSOU..	30	Kao-tſou,	35	Sun,
		31	Tſeng-tſou,	36	Tchoung-ſun.
		32	Tſou,	37	Hiuen-ſun,
		33	Ki,	38	Tou.
		34	Tſee,		
38	SEE-MIN.....	39	Che,	41	Koung,
		40	Noung,	42	Chang,
43	TSI-TSING.....	44	Hi,	48	Kiu,
		45	Nou,	49	Ou,
		46	Ngai,	50	Yu.
		47	Ngai,		
51	CHE-Y.....	52	Kiun-king,	57	Hioung-yeou,
		53	Tchen-tchoung,	58	Ti-koung,
		54	Fou-tſee,	59	Pong-ſin,
		55	Fou-tſoung,	60	Tchang-ngai,
		56	Tſee-hiao,	61	Yeou-chun.
62	JIN-CHE.....	63	Cheng-ſee,	69	Kien-tao,
		64	Mai-tſang,	70	Yn-ngo,
		65	Houen-yn,	71	Kiun-min,
		66	Kia-tſiu,	72	Pe-ſing,
		67	Leang-chan,	73	Li-yo,
		68	Tchoungtcheng,	74	Tcheng-fa.

Planche IV.

L'Homme, *Jin* (1), eſt dans le ſyſtême Chinois, le troiſieme des *Agents généraux*, ou la troiſieme des *Puiſſances productrices ſubordonnées.* Il eſt enviſagé comme un être ſociable qui a des devoirs à remplir & envers lui-même & envers les autres. Il faut par conſéquent qu'il connoiſſe toute toute l'étendue de ces devoirs; il faut qu'il ſe connoiſſe lui-même, & qu'il connoiſſe les autres. La nomenclature que j'ai renfermée dans cette Planche, eſt un Précis de tout ce qu'il doit ſavoir en ce genre dans le pays où j'écris.

Les Chinois croient & ont toujours cru que, dans l'eſpece humaine, il y a des individus de cinq couleurs, & c'eſt la différence qu'ils mettent entre les Hommes de ces couleurs différentes, qu'ils appellent les *cinq Figures* (*Ou-hing* ou *ſing*) (2). Ces cinq Figures ſont la Figure *violette pâle*, *Tſing* (3); la Figure *tirant ſur le jaune*, *Hoang* (4); la Figure *couleur de chair*, *Tché* (5); la Figure blanche, *Pé* (6); la Figure noire, *Hé* (7).

A en juger par les anciennes peintures qu'on voit ici, il y a eu véritablement des Hommes de ces différentes couleurs; je pourrois ajouter qu'aujourd'hui même il ne feroit pas impoſſible d'en trouver de tels, ſur-tout dans les Provinces Méridionales de l'Empire.

Les *San-kang* (8) ou les *trois Sujets Généraux d'attribution*, ſi je puis employer ces termes, ſont les devoirs auxquels ſe réduiſent toutes les obligations que les hommes vivant en Société, ont à remplir les uns envers les autres. Le caractere *Kang*, pris dans le ſens naturel, déſigne la principale corde d'un filet, cette corde à laquelle aboutiſſent toutes les autres, ainſi que les cordons, filamens & tout le

refte : pris allégoriquement, il déſigne les *Trois ſujets généraux d'attribution*, ou les trois *Kang*. Le premier des devoirs de l'homme ſociable eſt celui qui eſt appellé *Kiun-tchen*, c'eſt-à-dire *devoir* de relation entre les Souverains & les Sujets, entre ceux qui commandent & ceux qui obéiſſent, entre les ſupérieurs & les inférieurs (9), &c. Le ſecond eſt appellé *Fou-tſee*(10), c'eſt-à-dire *devoir* des Peres envers leurs Enfans, & des enfans envers ceux dont ils tiennent la vie, &c. On nomme le troiſieme (*Fou-fou*) (11), pour déſigner les obligations que contractent l'Homme & la Femme, en s'uniſſant par les liens d'un légitime mariage ; car le premier caractere *Fou*, ſignifie Epoux, & le ſecond caractere *Fou* ſignifie *Epouſe*. C'eſt, diſent les Chinois, par la pratique exacte de ces trois *Kang* & de tous les devoirs qu'ils impoſent, que l'Homme eſt diſtingué de la brute. Mais, ajoutent-ils, pour ſe faire une douce habitude de cette pratique, il faut connoître & pratiquer les *Ou-lun* (12), c'eſt-à-dire, ajouter aux trois *Kang* la relation des devoirs réciproques des freres & des amis entr'eux. Car les cinq *Lun* ſont: *Kiun-tchen*, les devoirs des *Souverains & des Sujets* (13), les devoirs *des Peres & des Enfans* ; (*Fou-tſee*) (14), les devoirs du Mari & de la Femme (15) ; *Fou fou* ; les devoirs des freres cadets envers leurs aînés, & des aînés envers leurs cadets (*Hioung-ti*) (16) ; & les devoirs des amis entr'eux, c'eſt-à-dire de Citoyen à Citoyen, &c. *Pong-yeou* (17). Il faut ajouter encore la connoiſſance & la pratique des *See-ouei* (18), c'eſt-à-dire des quatre liens qui lient les Hommes les uns autres, & qui rendent leur commerce réciproque, facile & ſûr. Ces liens ſont le *Li* (19), les cérémonies, les uſages & tout ce qui eſt renfermé dans ce que nous appellons *politeſſe* ; le *Y* (20), c'eſt-à-dire cette vertu qui fait qu'on rend à chacun ce qui lui eſt légitimement dû, la bienſéance, l'équité &c. le *lien*

(21)

(21) le désintéressement, afin de ne rien faire qui puisse tourner au détriment des autres, & enfin le *Tché* (22), c'est-à-dire la pudeur, la honte attachée à une mauvaise action, &c.

Les cinq vertus fondamentales, que les Chinois appellent les *Ou-tchang* (23), contribuent, selon eux, à nous rendre sociables. Ces cinq vertus sont *Jen* (24), l'humanité, la bienfaisance, la charité ; *Y* (25) la justice ; *Li*, l'amour de l'ordre (26) ; *Tché* (27), la droiture ; *Sin* (28), la fidélité, la bonne foi, la confiance mutuelle, &c.

Outre les devoirs généraux qu'on doit remplir envers soi & ses semblables, par cela même qu'on est membre de la Société, il y en a de particuliers qui ne regardent que les individus d'une même famille. Tels sont ceux qui ont rapport aux neuf degrés, tant en montant qu'en descendant ; & ce sont ces neuf degrés que les Chinois appellent du nom de *Kieou-tsou* (29). Les voici l'un après l'autre. *Ki* (33) soi-même ; *Fou* (38), son pere ; *Tsou* (32), son aïeul ; *Tseng-tsou*, son bisaïeul (31) ; *Kao-tsou*, son trisaïeul (30). On ne remonte pas plus haut ; car, par *Kao-tsou*, on entend communément le premier Chef de la famille. Les degrés en descendant sont *Tsee* (34), son fils ; *Sun* (35), son petit-fils ; *Tchoung-sun* (36), son arriere-petit-fils ; & *Hiuen-sun*, le petit-fils de son petit-fils (37). Cette gradation, telle que je viens de l'exposer, mérite quelques réflexions de notre part. Elle est de temps immémorial ; puisque de temps immémorial on a pour certains crimes, condamné certaines familles à être mises à mort jusqu'à la neuvieme génération. Cela prouve que, dans le temps que cette loi fut faite, les hommes, ou du-moins quelques hommes, pouvoient vivre un nombre d'années assez grand pour voir quatre générations au-dessus d'eux & autant au-dessous ; d'où

l'on peut conclure que ce temps n'eſt pas bien eloigné de celui où arriva le deluge.

Autre preuve d'antiquité : Les Chinois partageoient en quatre claſſes, les hommes vivans en Société. Ces quatre claſſes d'hommes ſont ce qu'ils appellent les *See-min* (38), ou les quatre etats ou profeſſions de l'homme : c'eſt-à-dire l'etat de ceux qui doivent gouverner les autres, & qui ſont compris ſous le nom de *Che* (39), comme qui diroit ceux qui préſident, qui commandent, &c. Le ſecond etat eſt celui de ceux qu'ils appellent *Noung*, c'eſt-à-dire des Laboureurs & de quiconque travaille à la terre, ou cultive ſes dons (40). Le troiſieme etat comprend tous les Ouvriers, dans quelque genre qu'ils s'exercent, & il eſt déſigné ſous le nom de *Koung* (41). Enfin la derniere de toutes les profeſſions eſt celle des *Chang* (42), c'eſt-à-dire de ceux qui trafiquent, ou des Marchands.

Il n'eſt pas etonnant que, dans les ſiecles où les hommes ne s'etoient pas encore fait d'autres beſoins que ceux qu'ils pouvoient ſatisfaire par eux-mêmes, en travaillant de leurs propres mains ; il n'eſt pas etonnant, dis-je, qu'ils aient rangé dans la derniere claſſe de leur ſociété, ceux qu'ils regardent comme les attiſeurs de la pareſſe des autres, en leur fourniſſant de quoi ſatisfaire à leurs beſoins, ſans le ſecours du travail ou de l'induſtrie.

Tout homme, diſent les Chinois, a dans ſon propre cœur la ſemence du bien & du mal. La ſemence de l'un ou de l'autre germe, croît & produit ſuivant l'uſage qu'il fait de ſa raiſon. Ils comptent ſept ſortes de paſſions & dix eſpeces de vertus.

Les ſept paſſions ſont ce qu'ils appellent les *Tſi-tſing* (43). Leurs noms ſont *Hi* (44), la joie ; *Nou* (45), la colere ; *Ngai* (46), l'attachement, l'amour ; un autre *Ngai* (47),

l'eloignement pour quelque chose, la répugnance naturelle, la douleur; *Kiu* (48), la crainte; *Ou* (49), la haine; *Yu* (50), la concupiscence voluptueuse: c'est de ces passions, bien ou mal réglées, qu'ils font dériver toutes les vertus & tous les vices.

Les dix especes de vertus sont appellées les *Che-y* (51), & leurs noms sont: *Kiun-king* (52), c'est-à-dire, une soumission cordialement respectueuse envers le Souverain & tous ceux qui le représentent; *Tchen-tchoung* (53), une droiture & une fidélité à toute epreuve de la part des personnes en place envers celui dont ils tiennent leur rang & leur autorité; *Fou-tsee* (54), l'attention & la tendresse avec lesquelles les peres doivent travailler à elever leurs enfans; *Fou-tsoung* (55), la fidélité, la soumission & le respect que les femmes doivent à leurs maris; *Tsee-hiao* (56), la piété filiale des enfans envers ceux dont ils tiennent la vie; *Hioung-yeou* (57), l'affectueuse vigilance avec laquelle les ainés doivent se conduire envers leurs cadets, pour empêcher qu'ils n'entrent dans une mauvaise voie, & pour les remettre dans le bon chemin quand ils s'en sont ecartés; *Ti-koung* (58), la docilité respectueuse que les cadets doivent avoir envers leurs ainés, pour profiter de leurs avis dans toutes les occasions; *Pong-sin* (59), la sécurité du commerce entre les amis, qui fait qu'en tout temps & en toute occasion ils peuvent compter l'un sur l'autre; *Tchang-ngai* (60), la complaisance des personnes âgées envers les jeunes gens; *Yeou-chun* (61), la déférence des jeunes gens envers tous ceux qui sont d'un âge plus avancé.

Si ces dix vertus sont exactement pratiquées, disent ici les Moralistes, les hommes ne couleront que des jours heureux en vivant avec leurs semblables. Ils seront tranquilles dans le fond de leurs cœurs, tranquilles dans le sein de leurs

familles, tranquilles parmi les embarras du monde & de la ſociété. Ils penſeront ſans trouble aux douze ſortes d'affaires qui ſont eſſentiellement attachées à la condition d'Homme. C'eſt ce qu'on appelle les *Jin-che* (62). Ces affaires dont ils doivent s'occuper ſont *Cheng-ſee* (63), c'eſt-à-dire naître & mourir, ou, pour mieux dire, la vie & la mort; *Mai-tſang* (64), les funérailles & les enterremens; *Houen-yn* (65), l'union de l'homme avec la femme dans un légitime mariage; *Kia-tſiu* (66), ſortir de la maiſon paternelle, pour la fille, & entrer dans celle du mari; admettre, pour le garçon, une etrangere dans ſa propre maiſon, pour partager avec elle ſes biens & ſes maux; *Leang-chan* (67), faire tout ce qu'on fait ſuivant les loix d'une conſcience bien réglée; *Tchoung-tcheng* (68), ſe conduire dans toutes les occaſions avec une equité ſans mêlange & une droiture inflexible; *Kien-tao* (69), ſe préſerver de toute mauvaiſe action; *Yn-ngo* (70), fuir la volupté & tous les vices qui en dépendent, n'être ni cruel, ni méchant; *Kiun-min* (71), remplir tous les devoirs de guerrier, ſi l'on a embraſſé le parti de la guerre, & ceux de la vie civile, ſi l'on n'eſt que citoyen ou peuple; *Pe-ſing* (72), vaquer aux travaux de la campagne, ſi l'on eſt campagnard ou villageois; *Li-yo* (73), dans quelque etat que l'on ſoit, pratiquer les cérémonies, & ne pas s'ecarter des uſages reçus; ne ſe plaire qu'à une bonne muſique, & non à cette muſique qui irrite les paſſions, au lieu de leur rendre le calme; enfin il ne faut jamais oublier qu'il y a un *Tcheng-fa* (74), c'eſt-à-dire une juſtice diſtributive qui rend à chacun ce qui lui eſt dû, les récompenſes à ceux qui font bien, & les châtimens aux malfaiteurs & à ceux qui ſe livrent au torrent des vices.

Je n'ai fait qu'indiquer les principaux articles de la Morale chinoiſe, & ces articles, tels que je les ai indiqués, ſont

enoncés dans les plus anciens Livres, de la maniere à-peu-près que je l'ai dit. J'aurois pu m'etendre davantage dans l'explication de ce qu'on attribue ici à la troisieme des Puissances productrices subordonnées, qui est l'Homme; mais j'ai cru qu'il suffisoit d'en donner une idée. On peut conclure, d'après ce que j'ai dit, que les Chinois ont eu une Morale & une maniere propre de l'enseigner depuis les premiers siecles du renouvellement du monde après Noé, puisque dès le temps de *Yao*, qui monta sur le trône l'an avant Jésus-Christ 2357, cette même Morale & cette même maniere de l'enseigner etoient déja en vigueur. On citoit même, dès ce temps-là, les préceptes des Anciens, & l'on proposoit leur conduite comme des modeles à imiter. Il seroit à souhaiter que ceux qui prétendent que les Egyptiens sont venus policer les Chinois, s'attachassent, un peu plus qu'ils ne font, à faire voir comment ces deux Peuples se ressemblent, ta ntdans les choses, que dans la maniere de les envisager. Ce parallele mettroit tout Lecteur en etat de prononcer. J'aurai occasion de traiter cet article un peu plus au long, quand je répondrai aux objections qu'on a déja faites ou que l'on peut faire contre l'Antiquité des Chinois. En attendant, je continue à expliquer les Figures des différentes Planches dans l'ordre qu'elles se présentent.

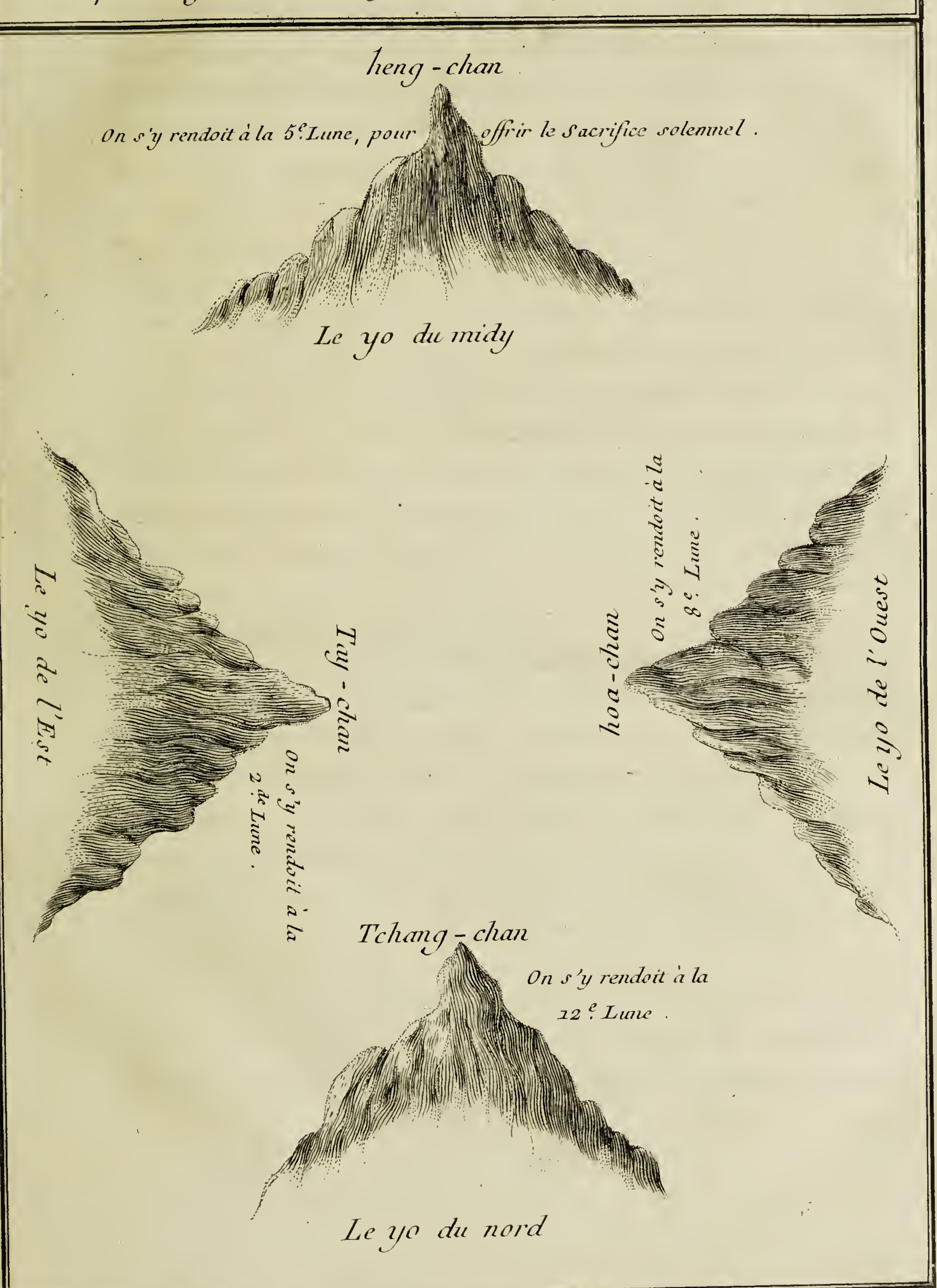
Planche V.

C'est par l'objet de leur culte & par la maniere dont ce culte etoit rendu, que les anciennes Nations different entre elles. C'eſt en comparant & ce culte & cette maniere, qu'on peut ſe convaincre de leur identité ou de leur différence, & remonter à leur premiere origine, ou, pour mieux dire, au tronc dont telles & telles Nations ne ſont que des branches.

Dans ſa premiere inſtitution, le culte des Chinois a eté très-ſimple : c'étoit le culte que ſuggéroit la raiſon, celui que tout être raiſonnable doit à l'Etre Suprême. La maniere dont ils rendirent ce culte, je ne parle ici que du culte extérieur, conſiſtoit dans les ſacrifices, & ces ſacrifices etoient offerts ſur des montagnes. Ils etoient offerts par le Souverain, qui, ne pouvant pas s'immoler lui-même, parce qu'il n'étoit pas le maître de ſa propre vie, immoloit, pour tenir ſa place, des animaux, de la vie deſquels il pouvoit diſpoſer. Je dis que ces ſacrifices etoient offerts ſur des montagnes, pour apprendre aux hommes que plus ils font etat de s'approcher de la Divinité, plus ils doivent ſe dégager de toutes les choſes terreſtres, plus ils doivent s'élever au-deſſus de la Terre. J'ajoute qu'ils etoient offerts par le Souverain, parce que le Souverain n'étant regardé que comme le pere d'une nombreuſe famille, c'étoit à lui qu'appartenoit le droit de repréſenter pour toute ſa famille dans les affaires importantes, dans celles ſur-tout où il s'agiſſoit de lui procurer l'abondance des biens, ou d'écarter loin d'elle la foule des maux, &c.

Depuis *Fou-hi* juſqu'à *Hoang-ti*, on offroit indifféremment ſur la premiere elévation, ſur le premier monticule, ſur tel autre lieu elevé qui etoit le plus à portée de celui où

Les quatre yo, ou montagnes des Sacrifices avant les Tcheou.





l'on ſe trouvoit. *Hoang-ti* ayant mis la derniere main au Code de ſa légiſlation, aſſigna des lieux particuliers pour être ceux où l'on offriroit déſormais des ſacrifices; & ces lieux etoient des montagnes ſituées de maniere qu'elles pouvoient repréſenter les quatre parties du monde par rapport à l'endroit où etoit alors la Cour. On ne trouve rien de bien détaillé ſur cela, juſqu'au temps de *Yao* & de *Chun ;* mais on lit dans le *Chou-king* & dans les autres fragmens de l'ancienne Hiſtoire, que *Chun* détermina, 1°. qu'à la ſeconde lune le Souverain ſe tranſporteroit ſur la montagne dite *Tai-chan*, ſituée dans le pays le plus oriental de la Chine, qui eſt celui qu'on appelle aujourd'hui la Province du *Chan-toung*, &, que là il offriroit ſur un *Tan* dans l'enceinte d'un *Kiao*, *&c.* Ce premier des quatre grands ſacrifices etoit pour demander au Ciel qu'il daignât veiller ſur les ſemences que l'on avoit confiées à la terre, & qui commençoient à germer, parce qu'à la ſeconde lune d'alors ſe trouvoit l'équinoxe du Printemps, & que, dans cette ſaiſon, tout ſemble prendre une nouvelle face dans la nature;

2°. Qu'à la cinquieme lune, dans laquelle ſe trouvoit le ſolſtice d'eté, le Souverain ſe rendroit à la montagne du Midi, pour y faire les mêmes cérémonies, afin de demander au Ciel qu'une chaleur bénigne ſe répandît dans les entrailles de la terre, pour l'aider à développer tout ce qu'elle a de vertu;

3°. Qu'à la huitieme lune, dans laquelle ſe trouvoit l'equinoxe d'Automne, le ſacrifice ſeroit offert ſur la montagne de l'Oueſt, pour obtenir que les inſectes & les animaux nuiſibles, que la ſéchereſſe, ou une trop grande humidité, que les vents & les autres intempéries de l'air ne fuſſent point un obſtacle à une abondante moiſſon de tous

les dons que la Terre produit pour la néceſſité & le bien-être des Hommes ;

4°. Enfin qu'à la douzieme Lune, après le ſolſtice d'hiver, on offriroit ſur la montagne du Nord, pour remercier des bienfaits reçus dans le courant de l'année, & pour en demander de nouveaux pour celle qu'on alloit commencer.

On trouvera dans le *Chou-king*, de quoi ſuppléer à ce que je ne dis pas ici, parce que je ne ſaurois tout dire ſans m'écarter de ce qui fait ici mon principal objet.

PLANCHE

Le Ming-Tang sous les 3 dynasties hia, chang, et Tcheou.

hia che-che
C'est-à-dire
Temple en l'honneur de celui qui a fait les générations et les Siécles, construit par les hia.

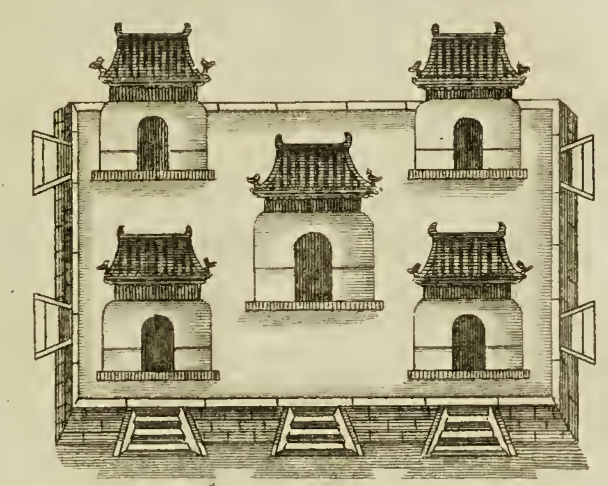


Fig. 1.re

Chang Tchoung-ou
C'est-à-dire
Temple renouvellé par les Chang.

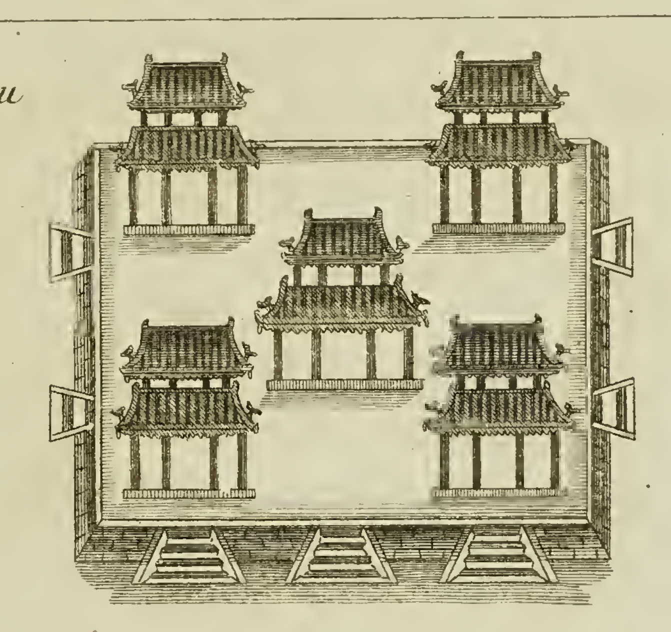


Fig. 2.de

Tcheou Ming-Tang
C'est-à-dire
Temple de la Lumiére sous les Tcheou.

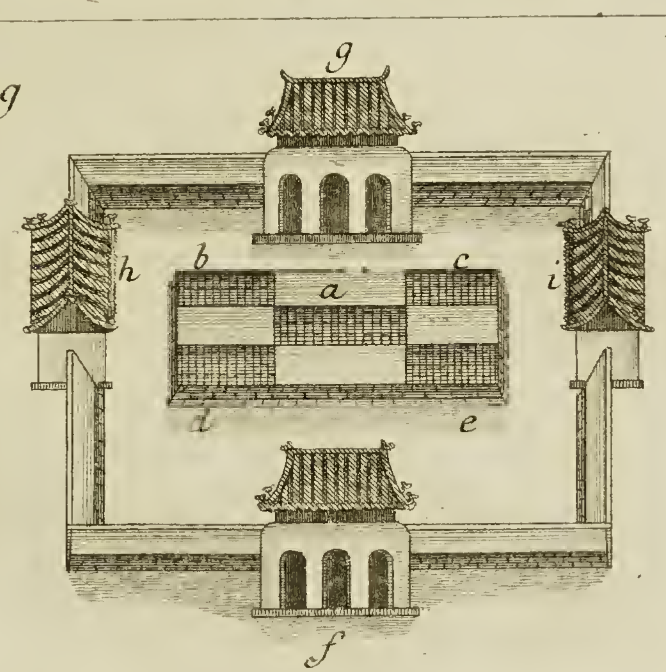


Fig. 3.e

Planche VI.

Dans cette Planche sont représentés les temples dans lesquels on offroit des sacrifices en l'honneur du *Chang-ti*, sous les trois premieres Dynasties, *Hia*, *Chang* & *Tcheou.*

La Figure premiere représente le *Ché-ché* des *Hia*, c'est-à-dire le temple qu'on appelloit, sous la Dynastie des *Hia*, du nom de *Ché-ché*, qui signifie *Temple en l'honneur de celui qui a fait les siecles & les générations.* Dans l'enceinte de ce temple etoient cinq salles séparées, lesquelles avoient chacune leur usage particulier. Le dedans etoit sans aucunes peintures, ni ornemens; on n'y voyoit que les quatre murailles, avec des fenêtres pour donner du jour. Les escaliers de la principale entrée etoient composés de neuf marches ou degrés.

La Figure deuxieme représente le *Tchoung-ou* des *Chang*, c'est-à-dire *Le temple des sacrifices, renouvellé sous la Dynastie des* Chang. Il etoit pour les mêmes usages que le *Ché-ché* des *Hia*, mais il etoit plus brillant. Les cinq salles particulieres etoient soutenues par des colonnes, & surmontées par d'autres colonnes qui soutenoient un second toit. C'etoit un portique sur un portique.

La Figure troisieme représente le *Ming-tang* des *Tcheou*, c'est-à-dire *Le temple dans lequel on sacrifioit au* Chang-ti, *auteur de toute lumiere.* La Dynastie des *Tcheou* crut rétablir le culte dans toute sa pureté, en imitant de plus près que n'avoient fait les *Hia* & les *Chang*, la simplicité des Anciens. Le temple qu'elle construisit n'eut ni colonnes, ni toits elégamment construits. Les cinq appartemens n'y furent séparés que par de simples murailles, & n'etoient pas censés faire des edifices à part. L'appartement A etoit celui où

l'on offroit ; les autres, B, C, D, E, etoient pour les différentes chofes qui concernoient le facrifice. Il y avoit quatre portes, F, G, H, I, & ces portes etoient couvertes d'une mouffe fine qui repréfentoit les branchages dont on formoit l'enceinte de l'ancien *Kiao*. L'arrête de ces toits, d'une mouffe fine ou d'une herbe nouvellement pouffée, etoit arrondie au-deffus & quarrée au-deffous. Tout-autour de l'enceinte du *Ming-tang*, on avoit creufé un canal, qu'on rempliffoit d'eau pour le temps où l'on devoit offrir les facrifices.

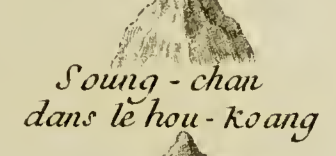
Les cinq yo, le Ming-Tang, et le Tsing-Miao sous les Tcheou.

Les cinq yo, ou montagnes sur lesquelles on sacrifioit.

Aux 4 anciens yo, les Tcheou ajoûterent celui du milieu.

Fig. 1.ere

heng chan dans le chan-si



hoa-chan dans le chen-si

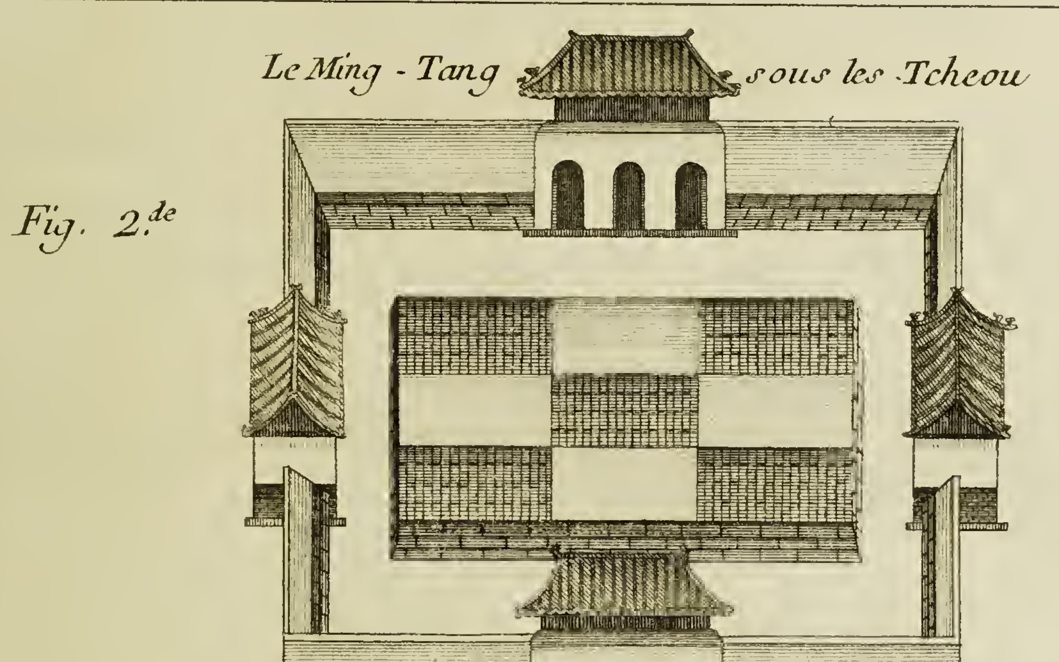
Soung-chan dans le hou-koang

Tay chan dans le chan tong

heng-chan dans le hou Koang

Le Ming-Tang sous les Tcheou

Fig. 2.de



Le Tsing Miao, ou salles des ancêtres sous les Tcheou.

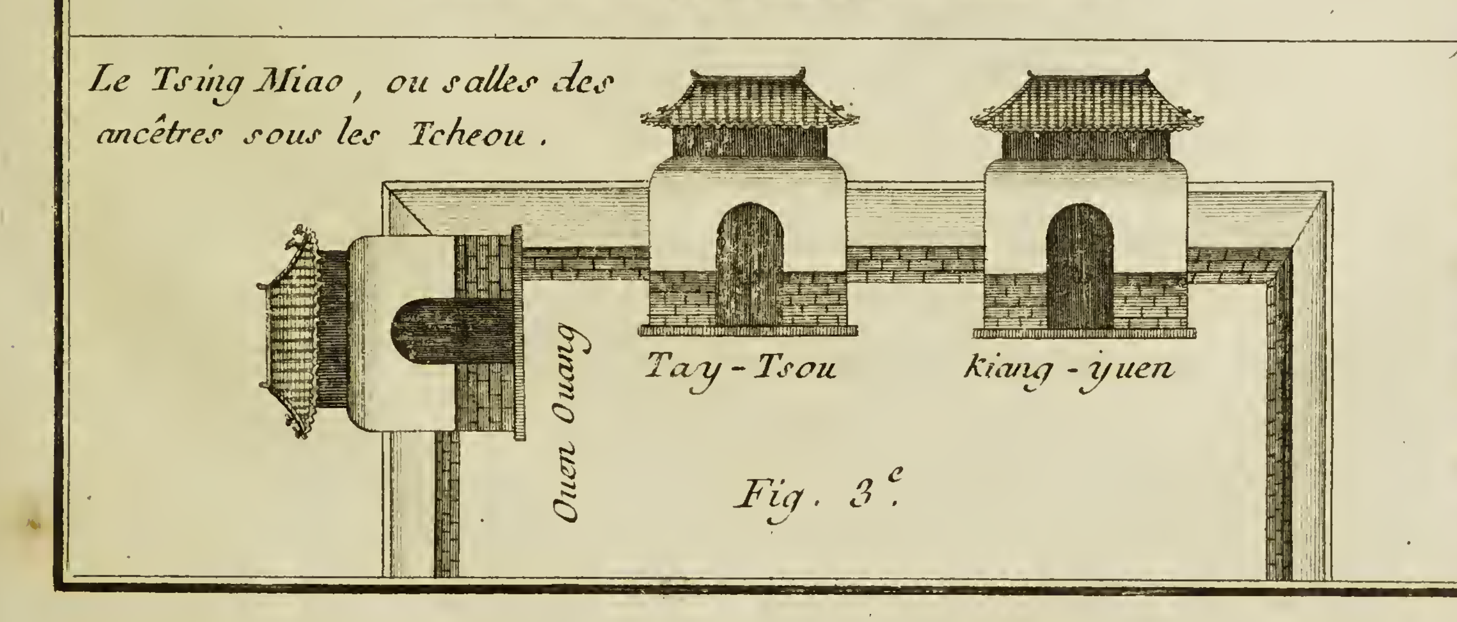


Fig. 3.e

Planche VII.

Cette Planche n'eſt autre choſe que la repréſentation particuliere des lieux des ſacrifices ſous la Dynaſtie des *Tcheou.*

La Figure premiere repréſente les cinq *Yo*, ou Montagnes principales, ſur leſquelles, aux quatre ſaiſons de l'année, on alloit ſacrifier au *Chang-ti.* Les Dynaſties *Hia* & *Chang* n'avoient déterminé que quatre *Yo* pour repréſenter les quatre points cardinaux du monde. La Dynaſtie des *Tcheoû* ajouta le *Yo* du milieu, en reconnoiſſance du bienfait dont le Ciel l'avoit comblée en lui accordant *l'Empire du monde. Après avoir eteint les* Chang *& fait périr le dernier des Empereurs de cette Dynaſtie*, Ou-ouang *voulant perpétuer la mémoire d'un evénement ſi digne de paſſer à la poſtérité, etablit un cinquieme* Yo, *ſur lequel, chaque année, en des temps déterminés, lui & ſes deſcendans offriroient en l'honneur du* Chang-ti *des ſacrifices en actions de graces de ce que l'Empire avoit été délivré de la tyrannie du dernier des* Chang, *&c.* Ce cinquieme *Yo* eſt la Montagne *Soung-chan.*

La Figure deuxieme repréſente le temple des ſacrifices ſous les *Tcheou.* Ce temple fut dénommé *Ming-tang* ou *Temple de la lumiere;* afin de ne rien laiſſer qui pût rappeller le ſouvenir des deux Dynaſties qui avoient gouverné l'Empire avant *Ou-ouang.* Du reſte ce temple fut pour les mêmes uſages que le *Ché-ché* des *Hia* & le *Tchoung-ou* des *Chang*, avec cette différence que l'on n'y offroit point aux Ancêtres. Les *Tcheou* eleverent un temple particulier, dans lequel ils firent les cérémonies reſpectueuſes; & ce temple fut appellé *Tſing-miao*, ou *Salle des purifications* ou de la *propreté*, &c.

La Figure troisieme représente ce *Tsing-miao*, ou Salle des Ancêtres, sous les *Tcheou*. On lui donnoit aussi le nom de *Ouen-ouang-miao*. Il fut elevé par *Tcheou-koung*, afin que les Princes de sa famille qui avoient de petites Principautés en appanage pussent faire, dans un lieu uniquement destiné à cet usage, les cérémonies respectueuses en l'honneur de leurs Ancêtres communs; ce qui avoit lieu toutes les fois que ces Princes venoient à la Cour pour les Assemblées générales de la Nation, ou lorsqu'ils y etoient mandés pour délibérer sur quelque affaire de grande importance.

Il y avoit dans l'enceinte du *Tsing-miao* trois salles particulieres. La premiere etoit appellée *Pi-koung*, comme qui diroit *Palais des profonds secrets* : elle etoit destinée à honorer la seule *Kiang-yuen*, mere de *Heou-tsi*, dont descendoient les *Tcheou*. La seconde etoit la salle du *Tai-tsou* ou du Chef connu de la Race; & la troisieme etoit la Salle de *Ouen-ouang*. Ce n'est que dans cette derniere que les Princes tributaires etoient admis. Les Rois de *Lou*, en faveur de *Tcheou-koung*, dont ils etoient les descendans & les successeurs, avoient obtenu le droit d'avoir chez eux un *Pi-koung*, ou une salle dédiée à *Kiang-yuen*. Du temps de *Hi-koung*, on reconstruisit le *Pi-koung* du Royaume de *Lou*; c'est pourquoi on trouve dans le *Che-king* une hymne qui porte le nom de *Pi-koung-ché*. Cette hymne fut faite lorsqu'après avoir bâti la salle, on en fit la dédicace à *Kiang-yuen*.

Table des 64 hexagrammes produits par les 8. Trigrammes de fou-hi.

PLANCHE VIII.

CETTE Planche contient les ſoixante-quatre Hexagrammes de *Chen-noung*. La ſeule inſpection en fait découvrir tout l'artifice. *Chen-noung* prend un des Trigrammes de *Fou-hi*, qu'il place au centre de chaque figure ; de cette maniere chaque Trigramme ſe trouve avoir ſes huit Hexagrammes. On voit par là quel vaſte champ il ouvre pour varier les combinaiſons. Il commence ſes explications par le Trigramme qui, dans la figure de *Fou-hi*, déſigne la Terre : ce Trigramme porte le nom de *Kouen*. *Kouen*, dans la figure de *Chen-noung*, eſt ecrit au centre : tout autour ſont les huit Hexagrammes qui font mention de ce qui a rapport à la Terre, dont *Kouen* eſt le ſymbole. Ainſi le premier Hexagramme eſt *Pi*. Ce *Pi* déſigne la vertu cachée, mais toujours agiſſante de la Terre, vertu qu'elle reçoit du Ciel, auquel elle eſt ſubordonnée, & qu'elle ne ſauroit avoir qu'autant qu'elle ſera favoriſée de ce même Ciel, avec lequel elle doit agir toujours de concert. C'eſt pourquoi l'Hexagramme *Pi* eſt composé du Trigramme de trois lignes entieres, qui repréſentent le Ciel, & du Trigramme de trois lignes briſées, qui repréſentent la Terre, &c.

Le ſecond Hexagramme eſt *Tſoui*. *Tſoui* déſigne un amas d'herbes qui commencent à pouſſer, pour dire qu'après que la Terre a travaillé d'une maniere occulte à la production des choſes de la nature, elle commence à faire paroître au dehors le fruit de ſes opérations, &c.

Le troiſieme Hexagramme eſt *Tſin*. *Tſin* ſignifie mettre un frein à quelque choſe, empêcher la trop grande abondance, &c. Tout cela ſignifie qu'il ne faut pas laiſſer croître indifféremment toutes ſortes de plantes, d'herbes ; qu'il faut même ne laiſſer qu'une certaine quantité de celles qu'on veut laiſſer croître ; car elles ſe nuiroient mutuellement, ſi elles

etoient en trop grande abondance. On voit par là que *Chen-noung* indique les travaux de la campagne.

Le quatrieme Hexagramme eſt *Yu*. *Yu* ſignifie le plus grand d'entre les quadrupèdes, cette eſpece d'Eléphant qui ſurpaſſe tous les autres en hauteur & en groſſeur. Par là *Chen-noung* veut déſigner tous les animaux qui peuplent la Terre, & explique cette branche de l'Hiſtoire naturelle, &c.

Le cinquieme Hexagramme eſt *Koan*. *Koan* ſignifie Cour, Temple, Maiſon, &c. parce qu'il faut que la Terre, après avoir produit & les animaux & ce qu'il faut pour leur nourriture, contienne de quoi loger le Roi de tous ces animaux, qui eſt *l'homme*. Il faut donc à l'Homme des Maiſons pour habiter, des Temples pour y rendre ſes hommages à l'Être Suprême, &c.

Le ſixieme Hexagramme eſt *Pi*, différent du premier *Pi*, qui ſignifie *vertu cachée*, *&c.* Ce dernier *Pi* ſignifie regles, meſures, &c. Par là *Chen-noung* déſigne la Morale, la Politique & les Arts qui ſont, ou qui doivent être, l'occupation de l'Homme vivant en ſociété, &c.

Le ſeptieme Hexagramme eſt *Po*. Ce *Po* ſignifie couper, trancher, tailler, excorier, rendre propre, &c. voulant déſigner par là qu'il faut des punitions pour faire rentrer dans le devoir ceux qui s'en ecartent, &c.

Le huitieme Hexagramme enfin eſt *Ti*. *Ti* ſignifie la Terre en général. Au moyen de cet Hexagramme, *Chen-noung* explique ce que c'eſt que la Terre, en quoi conſiſtent ſes principales qualités, la poſition de ſes différentes parties, ſa diviſion en climats, en un mot tout ce qui a rapport à la Géographie, la Navigation, &c. &c.

Comme il faudroit bien des volumes pour rendre compte en détail de tous les Hexagrammes, je m'arrête ici. Ce que je viens de dire ſuffit pour donner une idée de la maniere dont les anciens Chinois expliquoient les ſciences & les Arts.

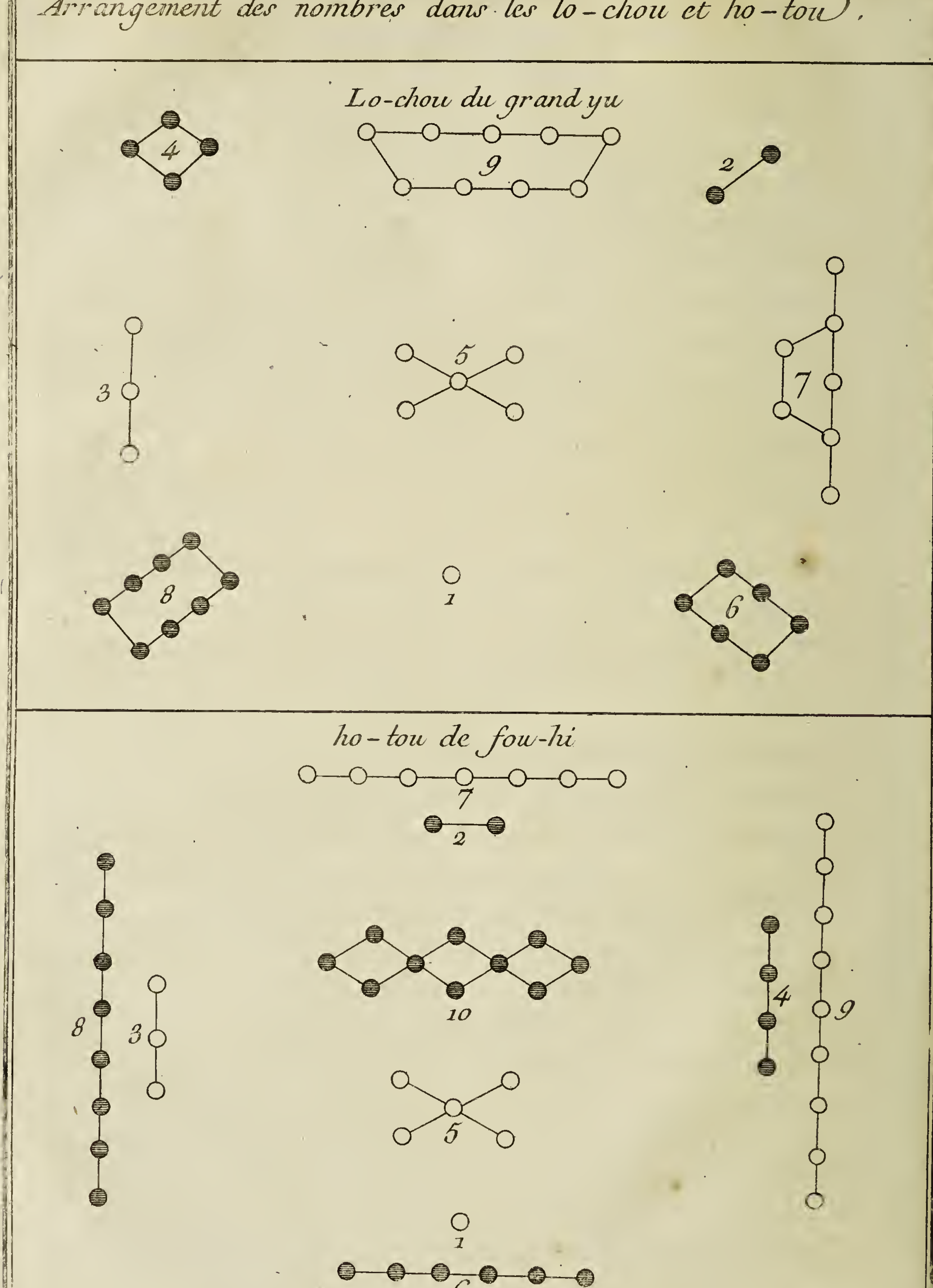

Arrangement des nombres dans les lo-chou et ho-tou.
Lo-chou du grand yu
9
4
2
3
5
7
8
1
6
ho-tou de fou-hi
7
2
8
3
10
4
9
5
1
6

PLANCHE IX.

CETTE Planche repréſente l'arrangement des nombres pairs & impairs qu'on ſuppoſe avoir donné lieu à *Fou-hi* de compoſer ſes Trigrammes.

La figure premiere repréſente le *Lo-chou*, c'eſt-à-dire *Le Livre de la riviere de Lo*, ainſi appellé parce qu'il etoit tel qu'on le voit, ſur une tortue myſtérieuſe que le grand *Yu* vit ſortir de la Riviere de *Lo*. Et comme cet arrangement avoit neuf parties principales, c'eſt-à-dire, trois ſur chacun des côtés, & trois au milieu, le grand *Yu* termina à neuf toutes les opérations qu'il fit ſur les nombres, & au moyen des nombres. Il eſt à remarquer que les nombres de chacune de ces trois parties additionnés avec les autres nombres, ou ſeulement entre eux, font egalement le nombre quinze, & le total le nombre quarante-cinq.

Le nombre 9 eſt cenſé la tête; 1 eſt réputé la queue; le nombre 3 eſt la patte, ou *l'épaule gauche*; 7 eſt la patte ou l'epaule droite; 2 & 4 ſont les extrémités des deux pattes de devant; 8 & 6 ſont les pattes de derriere; G repréſente le cœur. le *Ciel* eſt *cinq*, parce qu'il eſt le centre de toutes les choſes, & où toutes les choſes ſe rapportent, diſent les interpretes, &c.

La figure deuxieme eſt la repréſentation du *Ho-tou* de *Fou-hi*, c'eſt-à-dire de la figure que *Fou-hi* apperçut ſur le corps du Dragon-Cheval ſorti de la Riviere de *Ho*; & comme les parties de cette Figure etoient au nombre de dix, le *Saint-Homme*, diſent les mêmes Interpretes, *termina à dix toutes les opérations qu'il fit ſur les nombres*. Des deux Figures *Lo-chou* & *Ho-tou* il compoſa ſes *Koa*.

Ces deux figures ſont en général la repréſentarion ſymbolique du Ciel & de la Terre, du parfait & de l'imparfait, des deux

principes *Yn* & *Yang*, du mâle & de la femelle, & en un mot, de tout ce qui existe dans la nature, tant dans sa cause que dans ses effets. Il seroit inutile d'en dire ici davantage.

Planche



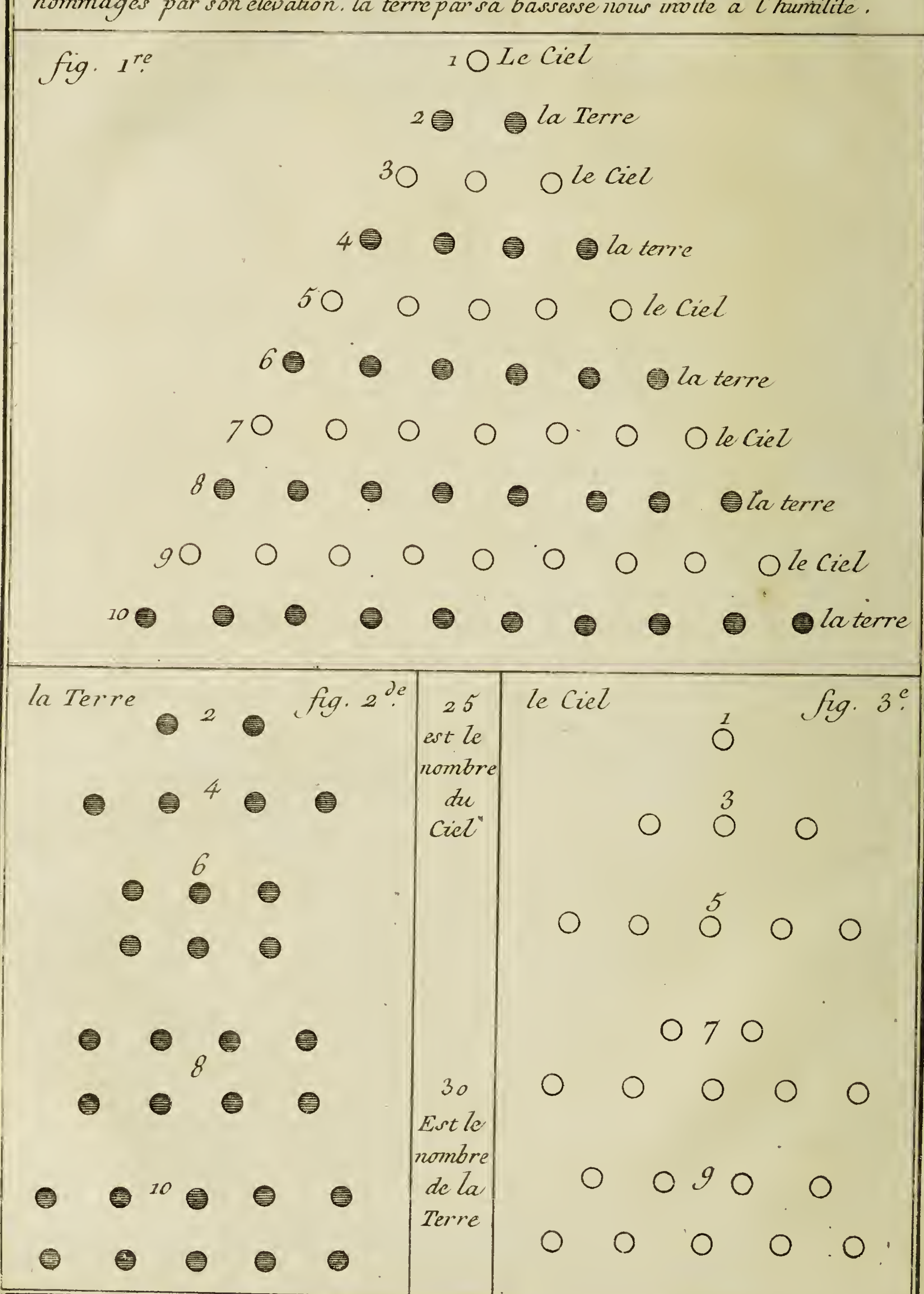

Nombres du Ciel et de la Terre avec cette Epigraphe. Le Ciel est digne de nos hommages par son elevation, la terre par sa bassesse nous invite à l'humilité.
fig. 1.re
1 Le Ciel
2 la Terre
3 le Ciel
4 la terre
5 le Ciel
6 la terre
7 le Ciel
8 la terre
9 le Ciel
10 la terre
la Terre
fig. 2.de
2
4
6
8
10
25 est le nombre du Ciel
30 Est le nombre de la Terre
le Ciel
fig. 3.e
1
3
5
7
9

Planche X.

La Figure premiere de cette Planche eſt comme la réunion des figures *Lo-chou* & *Ho-tou* de la Planche précédente, les nombres impairs & pairs, placés les uns ſous les autres, dans leur ordre naturel depuis l'unité juſqu'à la dixaine, repréſentent alternativement le Ciel & la Terre.

La Figure deuxieme renferme les nombres pairs pris à part. Ces nombres repréſentent la Terre, & vont juſqu'à trente.

La Figure troiſieme renferme les nombres impairs pris ſéparement. Ces nombres, qui repréſentent le Ciel, &c. vont juſqu'à ving-cinq ſeulement.

J'aurai peut-être occaſion de parler encore de ces Figures. Je pourrai rapporter alors quelques-unes des propriétés qu'on leur attribue. On y trouvera toutes celles que Pythagore attribue aux nombres. On ne ſera pas en droit de conclure pour cela que les Chinois ont puiſé dans les Ecrits du Philoſophe Grec. Il eſt démontré que bien des ſiecles avant Pythagore, les Chinois ſavoient la plupart de ces propriétés, & en faiſoient uſage. On pourroit conclure plus légitimement, ce me ſemble, que Pythagore, qu'on ſait ſûrement être venu dans l'Inde pour s'inſtruire, aura eu quelque communication avec les Chinois, & aura appris d'eux quelques-unes des méthodes qui leur etoient familieres, & en aura fait ſon profit.

Planche XI.

TABLE CHRONOLOGIQUE

Des Auteurs qui ont ecrit ſur les Trigrammes de Fou - hi.

1 Fou-hi,
2 Hoang-ti,
3 Ouen-ouang,
4 Tcheou-koung,
5 Koung-tſée,
6 Chang-kiu,
7 Han-pi,
8 Tſiao-tſée-kiao,
9 Tcheou-tſée,
10 Sun-lu,
11 Koang-tſée,
12 Tien-ho,
13 Tcheou-ouang-ſun,
14 See-ma-tan,
15 Hiang-cheng,
16 Ouang-toung,
17 Yang-ho,
18 Hiao-yen-cheou,
19 King-fang,
20 Leang-kieou-ho,
21 Leang-lin,
22 Kao-hiang,
23 Fei-tché,
24 Tcheng-yuen,
25 Tcheng-tchoung,
26 Ma-young,
27 Tcheng-hiuen,
28 Hiun-tchoang,
29 Sun-tchang,
30 Kao-kang,
31 Ting-koan,
32 Tien-ouang-ſun,
33 Mong-hi,
34 Fan-cheng,
35 Yang-tcheng,
36 Sun-ki,
37 Ouang-kun,
38 Han-yng,
39 Mong-tan,
40 Tchao-pin,
41 Tſai-koung,
42 Che-tcheou,
43 Lou-po,
44 Ping-tan,
45 Man-joung,
46 Mao-hiuen-jou,
47 Ou-kiang-young,
48 Yuen-leang,
49 Tchang-yu,
50 Ping-hiuen,
51 Tay-tſoung,
52 Tchen-ché,
53 Yao-ping.

Planche XI.

Les Auteurs dont je vais faire mention ſont ceux dont les Ouvrages ont eté mis en contribution dans l'explication que les Tribunaux Littéraires eurent ordre de faire ſur l'*Y-king* du temps de *Kang-hi*. Les noms de tous ces Auteurs ſont mis de ſuite dans un Livre authentique, c'eſt-à-dire fait par autorité publique, & adopté généralement par tous les Lettrés de la Nation. Ce Livre eſt intitulé *Chen-men-li-yo-toung*, ce qui ſignifie *Sainte porte pour pénétrer dans les Cérémonies & la Muſique*.

N°. 1. Le premier Auteur de l'*Y-king* eſt *Fou-hi*, Fondateur de la Monarchie. Je ne répete pas ici ce que j'ai dit ſur la maniere dont il le compoſa.

2. *Hoang-ti*, Légiſlateur de la Monarchie. La ſoixante-unieme année de ſon regne, remonte juſqu'à l'an 2637 avant l'Ere Chrétienne. On prétend que les Hexagrammes de *Chen-noung* & les Trigrammes de *Fou-hi* ont eté expliqués par ce Prince au moyen des caracteres qui furent inventés de ſon temps par *Tſang-kié*. Quelques-uns lui attribuent les Hexagrammes de *Chen-noung*. De quelque maniere que cela ſoit, on a cru devoir nommer *Hoang-ti* après *Fou-hi*. Cet honneur, diſent les Chinois, lui eſt dû à bien des titres.

3. *Ouen-ouang*, Prince de *Tcheou* & pere du Fondateur de la troiſieme Dynaſtie. J'ai déja dit en quoi conſiſtoit ſon travail ſur l'*Y-king*.

4. *Tcheou-koung*, fils de *Ouen-ouang*. Il continua le travail de ſon pere, mit la derniere main à ſon explication des *Koa*, & fit lui-même une explication particuliere du *Yao-koa*.

5. *Koung-tſee*, que nous nous ſommes accoutumés à appeller

Confucius. J'ai dit en quoi confiftoit fon travail fur l'*Y-king*. C'eft proprement l'Ouvrage de *Koung-tfee* ou de *Confucius* qu'on appelle l'*Y-king*. Cet Ouvrage de *Koung-tfee* fut tranfmis par fes Difciples, & en particulier par

6. *Chang-kiu*. Il expliqua l'*Y-king* de *Confucius* fon Maître après la mort de ce Philofophe.

7. *Han-pi*, autre Difciple de *Confucius*, expliqua auffi l'*Y-king*. Ce *Han-pi* eft connu plus communément fous le nom de *Tfee-koung*.

8. *Tfiao-tfee* ou *Kiao-tfee*, furnommé *Young-pi*.

9. *Tcheou-tfee*, furnommé *Kia-li*.

10. *Sun-lu*.

11. *Koang-tfee*, connu auffi fous le nom de *Tcheng-yu*. Tous ces Auteurs que je viens de nommer ont fait connoître l'*Y-king* par les explications qu'ils en donnoient dans leurs ecoles particulieres; & ces explications, mifes par ecrit par leurs Difciples, furent répandues dans tout l'Empire, tant que la Dynaftie des *Tcheou* fut fur le trône. Ce qu'ils ont fait de mieux, c'eft d'avoir confervé fidélement les propres paroles de *Confucius*. Après les *Tcheou*, les *Tfin* ayant profcrit les Livres, epargnerent l'*Y-king* de *Ouen-ouang*, de *Tcheou-koung* & de *Confucius*.

Sous les Han.

12. *Tien-ho* de *Tou-ling*. Il avoit pour furnom *Tfee-tchoang*.

13. *Tcheou-ouang-fun*, de la ville de *Lo-yang*, ne fe contenta pas d'expliquer l'*Y-king*, il le commenta. Son Ouvrage eft cité fous le nom de *Tcheou-che-tchouen*.

14. *See-ma-tan* de *Loung-men*, Hiftoriographe de l'Empire & pere du fameux *See-ma-tfien*, regardé comme le pere de l'Hiftoire.

15. *Hiang-cheng*, du Royaume de *Lou*, aujourd'hui la Province du *Chan-tong*.

16. *Ouang-toung*, de *Toung-ou*.

17. *Yang-ho*, de *Kiao-tchouan*.

18. *Hiao-yuen-cheou*, ſurnommé *Han*. Il etoit du Royaume de *Leang*, & occupa les premieres Charges de l'Etat. Son mérite le fit appeller à la Cour Impériale, où il fut Introducteur des Ambaſſadeurs, &c.

19. *King-fang*, ſurnommé *Kiun-ming*. Il etoit natif de *Tien-kieou*, de la Province du *Chan-tong*. L'Empereur *Ouen-ti* le fit Gouverneur de *Ouei-kiun*. *King-fang* travailla beaucoup ſur l'*Y-king*; mais il paroît qu'il n'enviſagea guere ce Livre que comme le Livre des ſorts. Son principal Ouvrage eſt *King-che-y-che-kié*, c'eſt-à-dire *Conjectures, ou Explication des raiſons pour leſquelles on emploie l'herbe* Che, *en devinant par la combinaiſon des* Koa *de l'*Y-king.

20. *Leang-kieou-ho*, natif de *Leang-ſié*. L'Empereur *Hiuen-ti*, frappé de ſon mérite, l'eleva à la dignité de grand Maître de la Doctrine ſous le titre de *Ta-tchoung-tay-fou*, & l'aſſocia au Miniſtere.

21. *Leang-lin*, fils du précédent, n'etoit pas moins habile que ſon pere, & fut promu, comme lui, aux plus grands emplois.

22. *Kao-hiang*, natif de *Pei* dans le *Kiang-nan*. Il s'aſſocia avec un autre Lettré très-habile, appellé *Fei-tché*, & ils travaillerent enſemble ſur l'*Y-king*. Leur Ouvrage porte le titre de *Kao-Fei-eulh-ché-hio*, c'eſt-à-dire *Doctrine des deux Docteurs* Kao *&* Fei.

23. *Fei-tché*, compagnon de *Kao-hiang*, travailla avec lui, comme je viens de le dire. Il etoit de *Toung-lai*, & s'appliqua dès ſa plus tendre jeuneſſe à l'etude de l'*Y-king*.

Il ſe rendit familiers les Ouvrages de *Leang-kieou-ho* & de *Ting-koan*, dont il profita habilement.

24. *Tcheng-yuen*, natif de *Tchen-lieou* dans le *Ho-nan.*

25. *Tcheng-tchoung*, ſurnommé *Tchoung-ché*, natif de *Kai-fong-fou*, dans la Province du *Ho-nan.*

26. *Ma-young*, ſurnommé *Ki-tchang*, de *Fou-fong*, dans le *Chen-ſi.* Il a fait ſur l'*Y-king* des Commentaires qui ſont très-eſtimés.

27. *Tcheng-yuen*, ſurnommé *Kang-tcheng.* L'Ouvrage qu'il a compoſé ſur l'*Y-king* eſt intitulé *Y-tchou*, c'eſt-à-dire, Eclairciſſemens ſur l'*Y-king.* Cet Ouvrage eſt eſtimé.

28. *Hiun-tchoang*, ſurnommé *Tſee-ming.* Il a fait des Commentaires ſur l'*Y-king.* Son Ouvrage eſt intitulé *Y-tchouen.*

29. *Sun-tchang.*

30. *Kao-kang.* Tous les Auteurs nommés depuis le N°. 12 ont eté ou les Diſciples ou les Interpretes de *Tien-ho.* Leur maniere d'expliquer l'*Y-king* eſt la même quant à l'eſſentiel.

31. *Ting-koan*, natif de *Ta-leang*, vivoit ſous le regne de *King-ti.* Il fut Maître du Prince *Leang-hiao-ouang*, & compoſa pour ſon illuſtre Diſciple le Livre intitulé *Y-choue*, c'eſt-à-dire *Gloſe ſur l'*Y-king. Cet Ouvrage paſſe pour bon : il eſt compoſé de plus de trente mille caracteres.

32. *Tien-ouang-ſun*, du pays de *Si*, a travaillé ſur le *Y-choue* de *Ting-koan*, c'eſt-à-dire qu'il y a ajouté quelques explications & quelques notes.

33. *Mong-hi*, natif de *Lan-ling*, du pays de *Toung-hai.* Il etoit fils du fameux *Mong-tſing*, qui expliqua le *Li-ki* à *Heou-tſang*, le *Tchun-tſieou* à *Chou-koung*, & qui paſſa

pour le Savant le plus univerſel & le plus méthodique de ſon temps.

34. *Fan-cheng*. Il ecrivoit ſous les *Han* Orientaux. Il fut l'un des Hiſtoriens de l'Empire, & nommé Mandarin, du titre de *Po-che*, l'année *Kien-ou*, c'eſt-à-dire la vingt-cinquieme année de l'Ere Chrétienne, ſous l'Empire de *Koang-ou-hoang-ti*. Il apprit l'*Y-king* ſous le célebre *Mong*, dont j'ai parlé plus haut.

35. *Yang-tcheng*.

36. *Sun-ki*, du pays de *Lou*.

37. *Ouang-kun*, du pays de *Lang-ſié*. Il fut Mandarin, du titre de *Lang-tchoung*.

38. *Han-yng*.

39. *Mong-tan*.

40. *Tchao-pin*.

41. *Tſai-koung*.

42. *Che-tcheou*, du pays de *Pei*. Il fut fort eſtimé de l'Empereur *Siuen-ti*, qui le combla de bienfaits. Il fut Mandarin, du titre de *Po-ché*, & Bibliothécaire impérial. Il expliqua les Livres, & en particulier l'*Y-king*, dans celle des Bibliotheques qu'on appelloit alors *Tien-lou-ko*. Ses leçons ſur l'*Y-king* eurent l'approbation générale.

43. *Lou-po*, du pays de *Lang-ſié*. Son mérite littéraire lui valut le Gouvernement de *Hoei-ki*.

44. *Ping-tan*.

45. *Man-joung*.

46. *Mao-hiuen-jou*.

47. *Ou-kiang-young*.

48. *Yuen-leang*.

49. *Tchang-yu*, ſurnommé *Tſee-ouen*, du pays de *Ho-nei*. Il tient un des premiers rangs parmi les plus habiles de ſon ſiecle. Il fut Préſident du Tribunal des Rits, & eut le titre

de *Ngan-tchang-heou*, c'eſt-à-dire de Prince de *Ngan-chang*. L'Empereur, qui l'avoit comblé d'honneurs & de biens pendant ſa vie, l'honora encore, après ſa mort, d'un eloge qu'il fit graver ſur ſon tombeau, à la ſuite de tous ſes autres titres. Cet eloge conſiſte en un ſeul caractere, mais ce caractere eſt un eloge accompli. C'eſt le caractere *Tſié*, qui ſignifie *Homme modéré, tempérant, ſobre, qui ſe modere en tout, qui ne donne dans aucun excès, &c.*

50. *Pong-hiuen*, natif de *Hoai-yang*. Il fut Préſident du Tribunal des Rits.

51. *Tai-tſoung*, ſurnommé *Tſee-ping*, du pays de *Pei*. Il fut *Chao-fou-tſing*, c'eſt-à-dire *Chef ou Préſident du Tribunal intérieur où ſe reglent toutes les affaires.*

52. *Tchen-ché*, *Yao-ping*, &c. &c.

TABLE

Planche XII.

TABLE CHRONOLOGIQUE

Des Auteurs qui ont ecrit ſur le Chang - chou *ou le* Chou - king.

1 Fou-cheng,
2 Tchao-tſouo,
3 Ho-pi-kan,
4 Leao-fou,
5 Yn-min,
6 Soung-teng;
7 Kao-hou,
8 Soung-ſiang;
9 Meou-yu,
10 Tchang-kan;
11 Tchang-cheng;
12 Tou-yu,
13 Che-tchang;
14 Hiao-heou-cheng;
15 Meou-yong,
16 Meou-tſing,
17 Tcheou-kan;
18 Koung-pa,
19 Koung-koang;
20 Hiu-chang,
21 Ouang-ki,
22 Yang-tſing,
23 Ou-tchang,
24 Tang-lin,
25 Ngeou-yang;
26 Ni-koan,
27 Ngeou-yang-che,
28 Koung-ngan-kou,
29 Kia-kia,
30 Tcheou-pa;
31 Tou-yu-tchao;
32 Yong-cheng,
33 Ngeou-yang-kao,
34 Hia-heou-kien,
35 Tchang-chan-fou,
36 Li-hiun,
37 Ouang-leang;
38 Tcheng-koan;
39 Tou-lin,
40 Kia-kouei;
41 Ma-young,
42 Tcheng-ſiuen;
43 Ngeou-yang-ti-yu,
44 Ngeou-yang-tcheng,
45 Ngeou-hyang-ho,
46 Tſao-tſeng,
47 Tſao-tché,
48 Ouan-joung;
49 Lieou-koan.

Planche XII.

Je n'ai mis ſur cette Table chronologique que les noms des principaux Auteurs qui ont expliqué ou commenté le *Chou-king* depuis la renaiſſance des Lettres ſous les *Han.*

N°. 1. *Fou-cheng.* Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit de lui dans ſon Hiſtoire.

2. *Tchao-tſouo*, Grand-Maître de la Doctrine ſous l'Empereur *Han-ouen-ti.* Il eut ordre d'aller trouver *Fou-cheng*, & de tirer de lui toutes les lumieres qu'il pourroit, en fait de Littérature, mais en particulier ſur le *Chang-chou* ou le *Chou-king*, dans l'intelligence duquel on diſoit que ce vieillard etoit très-verſé. *Tchao-tſouo* demanda qu'on lui aſſociât *Ho-pi-kan* & *Soung-teng*, les deux plus habiles Lettrés qui fuſſent alors dans la Capitale. Ils ſe rendirent tous trois dans le village où *Fou-cheng* faiſoit ſon ſéjour ; & après avoir conféré avec lui ſur le ſujet qui les amenoit, ils arrangerent le *Chou-king*, & le partagerent en vingt-neuf articles, ou chapitres, leſquels furent exactement vérifiés par *Fou-cheng* lui-même, à qui ils demanderent acte de tout ce qui s'étoit fait, &c.

3. *Ho-pi-kan*, de retour à la Capitale, s'appliqua à l'étude du *Chou-king*, & en fit des explications publiques de vive voix & par ecrit. Il eut deux Diſciples qui acquirent quelque réputation. L'un fut

4. *Leao-fou*, & l'autre

5. *Yn-min.*

6. *Soung-teng* expliqua auſſi le *Chou-king* dans la Capitale, & forma des Diſciples parmi leſquels ſont

7. *Kao-hou*,

8. *Soung-ſiang*,

9. *Meou-yu* &

10. *Tchang-kan.*

11. *Tchang-cheng*, natif de *Tſi-nan* de la Province du *Chan-tong*, fut Diſciple de *Fou-cheng* lui-même, & s'acquit une ſi grande réputation en expliquant le *Chou-king*, que l'Empereur le récompenſa en lui donnant une des premieres Charges de la Littérature. Il eut des Diſciples qui ſe rendirent tous recommandables par leur ſcience. Les principaux ſont *Tou-yu* & *Tcheou-kan.*

12. *Tou-yu*, appellé autrement *Hiao-heou-tou-yu*, expliqua le *Chou-king* avec un applaudiſſement univerſel.

13. *Ché-tchang*, fils de *Tou-yu*, marcha ſur les traces de ſon pere, & ne fut pas moins habile que lui. L'Empereur *Han-ou-ti* l'éleva à une des premieres Charges de la Littérature.

14. *Hiao-heou-cheng*, fils de *Hia-heou-che-tchang*, hérita de la ſcience de ſes Ancêtres, & les ſurpaſſa même. L'Empereur *Siuen-ti* lui ordonna de travailler ſur le *Chou-king.* Ce Savant compoſa le *Chang-chou-lun-choue*, Ouvrage très-méthodique qui lui acquit la réputation du plus habile homme de ſon ſiecle. L'Empereur le nomma premier Maître du Prince héritier, & ne dédaigna pas d'aller en perſonne ecouter plus d'une fois ſes leçons. Il le combla de biens & d'honneurs, tant qu'il fut en etat d'en jouir; & après ſa mort, qui n'arriva qu'à la quatre-vingt-dixieme année de ſon âge, ce Prince magnanime lui fit faire les obſeques les plus magnifiques, & voulut qu'il fût enterré près de la ſépulture impériale, nommée *Ping-ling.* Il porta les habits de deuil pendant cinq jours; & ſur ce qu'il ouit dire que quelques perſonnes n'approuvoient pas ſa conduite en cela, il jugea à propos de ſe juſtifier en quelque ſorte, dans un ecrit public qu'il fit répandre dans tout l'Empire. *Je n'ai rien pu faire de moins*, diſoit-il dans cet Ecrit, *pour un Maître à qui je*

dois tout ce que je ſais & le peu que je vaux. Je ne ſerois pas digne d'avoir eté ſon Diſciple, ſi je manquois de lui donner les dernieres marques de ma foible reconnoiſſance, &c. L'Impératrice-mere voulut contribuer de ſon côté à honorer la mémoire d'un Homme qui avoit eté ſi utile à ſon fils. Elle envoya une ſomme conſidérable pour aider, diſoit-elle, aux frais de ſon enterrement, &c.

15. *Meou-young* du pays de *Pe-hai*,

16. *Meou-tſing*, l'un & l'autre Diſciple de *Hia-heou-cheng*. Ils expliquerent le *Chou-king*, & ajouterent quelques notes à l'Ouvrage de leur Maître.

17. *Tcheou-kan*, autre Diſciple de *Hiao-heou-cheng*, fut Maître de deux deſcendants de *Confucius*, & leur expliqua en particulier le *Chou-king*. Son mérite le fit appeller à la Cour, où il exerça une des premieres Charges de l'intérieur du Palais. On le connoît encore ſous le nom de *Chao-tſin*.

18. *Koung-pa*, Diſciple de *Tcheou-kan* & deſcendant de *Confucius* à la treizieme génération, fut elevé, à cauſe de ſa ſcience, à la dignité de *Koan-nui-heou*, c'eſt-à-dire, de Prince du dedans, &c.

19. *Koung-koang*, fils de *Koung-pa*, eut auſſi pour Maître *Tcheou-kan*. On lui donna le titre de *Tſee-hia*, qui eſt le nom que portoit l'un des Diſciples de *Confucius*. Il fut Miniſtre d'Etat ; & l'Empereur l'éleva à la dignité de Prince, ſous la dénomination de *Koan-nui-heou*. Il rangea par ordre les différens Chapitres du *Chou-king*, & fit quelques tranſpoſitions qui lui parurent néceſſaires, ſans rien changer au fonds.

20. *Hiu-chang* avoit appris le *Chou-king* de *Tcheou-kan*. Il l'expliqua avec un applaudiſſement univerſel, & forma des Diſciples qui firent tout l'honneur des Lettres, dans un

temps où tout l'Empire etoit comme devenu guerrier. Il composa, outre ses remarques sur le *Chou-king*, un Ouvrage sur les cinq Elémens, intitulé *Ou-hing-lun.* Il fut Mandarin du titre de *Kieou-tsing.*

21. *Ouang-ki,*

22. *Yang-tsing,*

23. *Ou-tchang.*

24. *Tang-lin.* Ces quatre Savans furent les principaux Disciples de *Hiu-chang.* Ils soutinrent la Littérature pendant le regne de l'usurpateur *Ouang-Mang*, & eurent tous des emplois distingués. *Ouang-ki* etoit à leur tête. Ils travaillerent sur l'Histoire & sur les *King*, & mériterent d'être appellés, par distinction, *Les quatre Fleurs de la Littérature.*

25. *Ngeou-yang-ho-po*, du pays de *Tsien-tcheng*, avoit etudié le *Chou-king* sous *Fou-cheng* même, & fut un des premiers qui en firent l'explication.

26. *Ni-koan* expliqua aussi le *Chou-king*, & s'acquit beaucoup de réputation. Il fut un des grands Maîtres du Palais.

27. *Ngeou-yang-ché*, fils de *Ngeou-yang-ho-po*, expliqua publiquement le *Chou-king*: il eut pour Disciples des savans du premier ordre.

28. *Koung-ngan-koue*, descendant de *Confucius* à la onzieme génération, fut celui de tous les Disciples de *Ngeou-yang-ché* qui fit le plus d'honneur à son Maître. Il étoit très-versé dans les *King*, mais il excella sur-tout dans la maniere dont il exposa le *Chou-king*. Il fut fait Gouverneur de *Lin-hoai.*

29. *Kia-kia*, natif de *Lo-yang*, fut Disciple de *Koung-ngan-koue*: il expliqua le *Chou-king* avec applaudissement, & eut pour récompense le Gouvernement de *Ta-tchoung.*

30. *Tcheou-pa* du Royaume de *Lou*, fut auſſi Diſciple de *Koung-ngnan-koue* & travailla ſur le *Chou-king*. Il fut grand Mandarin.

31. *Tou-yu-Tchao*. Comme il ne mit à la tête de ſes écrits que les caracteres *Tou-yu-tchao*, & que ces Ecrits ne furent publiés qu'après ſa mort, on a oublié le nom de ſa famille.

32. *Young-cheng* natif de *Kiao-toung*, le dernier des Diſciples du célébre *Koung-ngan-koue* qui acquirent de la célébrité, dans l'explication du *Chou-king*.

33. *Ngueou-yang-kao*, petit fils de *Ngueou-yang-ché*. Il fit des gloſes très-eſtimées ſur le *Chou-king*, & forma d'excellens Diſciples.

34. *Hia-heou-kien*, Diſciple de *Ngueou-yang-kao*, fut ſecond Maître du Prince héritier. On le ſurnomma *le grand Clair-voyant*, à cauſe de la maniere brillante dont il développa tous les principes renfermés dans le *Chou-king*. L'Empereur le fit un des Conſeillers de ſon Conſeil privé.

35. *Tchang-chan-fou*, natif de *Ping-ling*. Il fut fait Gouverneur en ſecond d'une Ville du premier ordre, en récompenſe de ſon travail ſur le *Chou-king*.

36. *Li-hiun*. Il fit des commentaires ſur le *Chou-king*, il paſſe pour l'Auteur qui a le mieux entendu ce qui regarde l'Aſtronomie, & les neuf regles du *Houng-fan*. Il expliqua d'une maniere très-ſatisfaiſante les opérations de l'*Yn* & de l'*Yang*, & tout ce qui paroît extraordinaire aux yeux du commun. L'Empereur *Ngai-ti*, le nomma réviſeur de tous les Ecrits qui devoient lui être préſentés.

37. *Ouang-leang*, natif de *Toung-hai*.

38. *Tcheng-koan-tchoung*, l'un des Hiſtoriens de l'Empire, & Maître du Prince héritier pour l'explication du *Chou-king*.

Ce Prince héritier, devenu Empereur, ſous le nom de *Tcheng-ti*, eleva ſon Maître à la dignité de Prince, ſous le titre de *Koan-nei-heou.*

39. *Tou-lin* de *Fou-fong.* Il etoit très-habile dans le *Chou-king*, & dans le *Kou-ouen.* Il fut Préſident du Tribunal des Rits, ſous le titre de *Ta-ſee-koung.*

40. *Kia-kouei*, il eſt auteur du Livre intitulé *Chang-chou-hiun*, c'eſt-à-dire, inſtruction ſur le *Chang-chou.*

41. *Ma-young*, il a compoſé un *Chang-chou-tchouen*, ou Commentaires ſur le *Chang-chou.*

42. *Tcheng-ſiuen*, il compoſa un excellent Ouvrage ſous le titre de *Chang-chou-tchou-kié*, c'eſt-à-dire explications détaillées ſur le *Chang-chou.*

43. *Ngeou-yang-ti-yu*, fils de *Ngeou-yang-kao.* Il fut l'un des Maîtres du Prince héritier, lequel, devenu Empereur ſous le nom de *Yuen-ty*, le fit grand Mandarin de la préſence, & l'un des premiers Cenſeurs.

44. *Ngeou-yang-tcheng*, le plus jeune des Fils de *Ngeou-yang-ti-yu*, fut grand Maître de la Doctrine ſous le regne de l'uſurpateur *Ouang-mang.* Il eſt le huitieme de ſa Race qui, de pere en fils, ait expliqué le *Chou-king* à titre d'Office.

45. *Ngeou-yang-ho*, de la même famille que le précédent, eut auſſi le titre de Maître de *Chou-king.* Son mérite l'avoit déja fait connoître avant l'uſurpation de *Ouen-mang*, & il avoit eu pour récompenſe le gouvernement d'une ville du troiſieme ordre, qu'on appelloit alors *Yuen-ou-hien.* L'Empereur *Han-ou-ti*, etant monté ſur le trône de ſes peres, & ayant tranſporté la Cour, qui etoit auparavant à *Si-ngan-fou*, à *Ho-nan-fou*, commença la tige des *Han* Orientaux. Il appella *Ngeou-yang-ho* auprès de ſa perſonne, lui donna le gouvernement de la Capitale, & le fit Préſidentdu Tribunal des Rits.

46.

46. *Tsao-tsin*, de *Ki-yn*, fut Conseiller d'Etat.

47. *Tsao-tché*, de la même famille que le précédent.

48. *Ouan-jouang*, surnommé *Tchun-tsing*, etoit de *Pei-ho*. Il vécut presque toujours dans la Capitale. Parvenu à un âge très-avancé, il reçut de l'Empereur *Ming-ti* l'honorable titre de *Ouang-lao-ou-king*, ce qu'on peut rendre en françois par ces mots : *L'un des cinq vieux Maîtres des Rois*.

Je n'ai fait mention que des principaux Auteurs qui ont fidélement transmis, expliqué ou commenté le *Chou-king*. C'est dans les Ouvrages de ces Savans que les Tribunaux Littéraires ont puisé leurs connoissances, & c'est d'après ces connoissances qu'ils ont donné les meilleures editions du *Chou-king* que nous avons aujourd'hui.

Il est bon de remarquer, une fois pour toutes, que je donne souvent aux dignités, charges ou emplois dont on honora les Gens de Lettres que je cite, les noms que ces dignités, charges ou emplois portent aujourd'hui. Ainsi j'appelle Président du Tribunal des Rits, par exemple, celui qui etoit à la tête de ceux qui etoient chargés des grandes cérémonies de l'Empire, &c.

Planche XIII.

TABLE CHRONOLOGIQUE

Des Auteurs qui ont ecrit ſur le Li-ki.

1 Koung-tſée,
2 Kao-tang-cheng,
3 Heou-tſang,
4 Mong-tſing,
5 Hiao-fen,
6 Yen-tſieou-tſing,
7 Tay-te,
8 Ouen-jen-toung,
9 Yang-joung,
10 Tſiao-jen,
11 Tcheng-hiuen,
12 Tay-cheng,
13 Hiu-cheng,
14 Hiu,
15 Koung-ché,
16 Hiu-jang,
17 Hiu-yen,
18 Chan-tſée,
19 Hiu-leang,
20 Ouan-cheng,
21 Koung-ngan-koue,
22 Pou-tſing,
23 Tiao-tchoung,
24 Pou-kien,
25 Tſao-pien,
26 Hia-heou-king,
27 Ouang-lin,
28 Toung-kun,
29 Lieou-hiang,
30 Ma-young,
31 Ou-tay-leang,
32 Hoang-tchou.
33 *Sous les* Tang,
34 Tchoung-tſee-ling,
35 Yuen-y,
36 Ouei-tan,
37 Ouei-ki,
38 Pe-tſi,
39 Hioung-ngan-cheng.
40 *Sous les* Soung,
41 Tchen-tao-hiang,
42 Tchen-hao,
43 Tchen-yang.

Planche XIII.

N°. 1. *Koung-tſee* ou *Confucius.* Quoique ce Philoſophe n'ait compoſé aucun Ouvrage particulier ſur les Cérémonies, on lui accorde cependant la premiere place parmi ceux qui en ont fait le recueil ſous le nom de *Li-ki ;* par la raiſon, dit-on, qu'il n'y a preſque aucune des cérémonies pratiquées par les Anciens, dont il n'ait parlé & dont il n'ait donné l'explication à ſes Diſciples. Ceux-ci, après la mort de leur Maître, mirent par ecrit tout ce qu'ils en avoient appris, & formerent d'autres Diſciples qui les imiterent. On confronta enſuite ces différens Ouvrages avec ceux qui reſtoient des Anciens, & l'on trouva qu'ils etoient parfaitement conformes.

2. *Kao-tang-cheng*, ſurnommé *Po-han*, deſcendant des Rois de *Tſi*, naquit dans le Royaume de *Lou*, & ſe rendit très-habile dans la partie Littéraire en particulier qui avoit pour objet la connoiſſance de l'Antiquité. Comme il en ſavoit plus en ce genre que la plupart des Savans ſes contemporains, il ne pouvoit voir ſans indignation que les Lettrés, qui faiſoient profeſſion de l'inſtruction publique, s'aviſaſſent de dicter un Cérémonial chacun à ſa maniere, en diſant chacun de ſon côté que c'etoit le vrai Cérémonial des Anciens.

Tout l'Empire etoit alors en fermentation pour tâcher de rendre aux Lettres leur ancienne ſplendeur. Les premiers Empereurs des *Han*, par inclination, ou par politique, n'omettoient rien de tout ce qui pouvoit contribuer à les faire revivre ; ils en etoient les protecteurs déclarés, & fourniſſoient abondamment à ceux qui vouloient les cultiver les ſecours de différens genres dont ils croyoient avoir beſoin.

Une pareille conduite de la part des Souverains ranima le courage de la Nation, qui reprit ſon ancien goût, & ſe mit à cultiver les Lettres avec plus d'ardeur qu'elle n'avoit encore fait. Parmi ceux qui etudierent avec le plus de zele & un plus grand ſuccès, on aſſigne un rang diſtingué à *Kao-tang-cheng*. S'il etudia, dit-on, avec une ardeur infatigable, ce ne fut ni par l'appât des bienfaits, ni pour acquérir une vaine gloire : il etudia pour ſavoir. Il avoit proprement ce qu'on peut appeller l'enthouſiaſme de la ſcience. Il ſacrifia tout pour l'acquérir. Il renonça aux emplois auxquels ſa naiſſance & ſon mérite perſonnel ſembloient le deſtiner, pour employer plus de temps à l'etude. Il fit quelque choſe de plus, il ouvrit une Ecole, pour le ſeul plaiſir de faire des Diſciples auxquels il pût inſpirer l'amour de l'Antiquité, en leur parlant des anciens uſages & en leur expliquant la maniere dont ils etoient pratiqués.

Il eſt rare qu'un mérite ſi extraordinaire puiſſe reſter long-temps caché. Il eſt encore plus rare, du-moins à la Chine, qu'il n'ait pas tôt ou tard ſa récompenſe. Celui de *Kao-tang-cheng* parvint juſqu'au Souverain, qui le força d'accepter au moins une Charge dans quelqu'un des Tribunaux Littéraires. Il accepta celle de *Po-che* parmi les Hiſtoriens de l'Empire, & continua à ſuivre ſon goût. Il compoſa deux excellens Ouvrages, dont l'un portoit le titre de *Y-li*, qu'on peut traduire par ces mots : *Regles du bon Gouvernement* ; & l'autre etoit intitulé *Po-che-li*, c'eſt-à-dire, *Regles pour ceux qui exercent la Magiſtrature*. Ces deux Ouvrages ſont ſuite, & ſont en dix-ſept volumes. Tout y eſt calqué ſur le modele de la vertueuſe Antiquité, & l'on y trouve des explications détaillées de la plupart des cérémonies & des uſages qui avoient eu lieu depuis les temps les plus reculés juſqu'à celui où il vivoit.

Sous l'Empire de *Ou-ti*, des *Han*, on trouva dans le fond d'un marais desséché, un amas de planchettes sur lesquelles etoit gravé le *Li-kou-king*, c'est-à-dire *Livre authentique des Anciens sur les Cérémonies.* On porta ce trésor à *Hien-ouang*, Prince de *Ho-kien*, qui etoit grand amateur des Sciences, & qui ramassoit tout ce qu'il pouvoit d'anciens monumens. Il joignit le *Li-kou-king* aux autres Ouvrages dont il etoit déja possesseur, & rangea le tout en cinquante-six volumes, dont il fit hommage à l'Empereur. On collationa ce que *Kao-tang-cheng* avoit ecrit sur les cérémonies, avec le *Li-kou-king*, & l'on n'y trouva aucune différence.

Des treize familles qui, de pere en fils, ont expliqué le *Li-ki*, depuis le commencement des *Han* jusqu'au temps de *Tay-cheng*, il n'y eut que celle de *Kao-tang-cheng* dont les ecrits furent généralement adoptés.

Le grand *Tai-tsoung*, second Empereur des *Tang*, fit placer *Kao-tang-cheng* dans le *Miao* de *Confucius*. *Tchen-tsoung*, troisieme Empereur des *Soung*, lui donna le titre de Prince de *Lai-ou*; & *Che-tsoung*, douzieme Empereur des *Ming*, le déclara *Sage de l'ancienne Doctrine*, sous le titre de *Sien-jou-kao-tang-tsée*.

3. *Heou-tsang*, surnommé *Kin-kiun*, etoit de *Yen-hien*, de la Province de *Chan-tong*. Dès son enfance il aima à s'instruire des cérémonies, & n'eut jamais plus de plaisir que lorsqu'on le mettoit dans l'occasion de les pratiquer. Il composa un gros Ouvrage qu'il intitula *Heou-ché-ku-tai-ki*, c'est-à-dire *Cérémonial publié à* Ku-tai *par* Heou-ché. Un Savant, nommé *Ouen-jen-toung*, le fit connoître à *Tay-té*, qui l'inséra presque en entier dans ce qu'il publia lui-même sur les Rits. Après ces deux Ouvrages, on crut qu'on pouvoit accorder au *Li-ki* les mêmes honneurs qu'aux *King*, &

on les lui accorda en effet en le dépoſant dans le *Ouen-miao*, de la même maniere qu'on y avoit dépoſé les *King*.

Vers la fin des *Han*, le célebre *Ma-young*, dont je parlerai bientôt, compoſa trois Ouvrages, dont le premier avoit pour titre *Yué-ling*, comme qui diroit *Indication des cérémonies pour chaque Lune*. Le ſecond etoit intitulé *Ming-tang-ouei*, c'eſt-à-dire *Cérémonial pour le* Ming-tang; & le troiſieme avoit le nom de *Yo-ki*, ou *Mémorial pour les différentes muſiques qu'on doit employer dans les différentes cérémonies*. Ces trois Ouvrages furent ajoutés à celui de *Tay* le jeune, qui etoit compoſé de quarante-ſix chapitres, après la réduction qui en fut faite par les Tribunaux Littéraires d'alors; & il en réſulta un *Li-ki* de quarante-neuf chapitres: c'eſt le *Li-ki* d'aujourd'hui. Cet Ouvrage, quoiqu'excellent, ne ſuffit pas cependant pour ceux qui voudroient être inſtruits à fonds de toutes les anciennes cérémonies. Ils doivent avoir recours aux originaux d'où le *Li-ki* a eté extrait.

Lorſque l'Empereur *Tai-tſoung* des *Tang* fit faire le choix des grands Hommes qui méritoient une place dans le *Miao* de *Confucius*, on oublia *Hieou-tſang*. Mais l'Empereur *Che-tſoung* des *Ming*, ayant fait rédiger les anciens uſages, les Lettrés & les Savans qu'il avoit chargés de ce ſoin relurent avec attention tout ce qui avoit eté fait en ce genre, & trouverent que l'Ouvrage de *Heou-tſang* etoit un de ceux qui avoient le plus contribué à conſerver la mémoire des anciens Rits. Sur le rapport qu'ils en firent à l'Empereur, ce Prince fit entrer *Heou-tſang* dans le *Miao* de *Confucius*, où ſa tablette fut placée immédiatement après celle de *Toung-tchoung-chou*.

4. *Mong-tſing*, natif de *Toung-hai*, travailla avec ſuccès

à extraire des Fragmens de livres qu'on découvroit de temps en temps, tout ce qui avoit rapport aux cérémonies. Ce que je dis de *Mong-tſing* doit s'appliquer aux autres Auteurs dont je ne rapporte que les noms.

5. *Hiao-fen*, de *Hia-tſieou*. Son mérite dans l'intelligence des anciens Rits lui valut d'être Gouverneur de *Hoa-yang*, & d'être placé enſuite en qualité d'Aſſeſſeur dans le Tribunal des Rits.

6. *Lu-tſieou-tſing*. Je crois que c'eſt le même que *Yen-kieou-tſing*; car je remarquerai ici en paſſant qu'un même caractere ſe lit quelquefois de pluſieurs manieres, & ſe prononce de plus d'une façon. Cette remarque n'eſt pas fort importante en elle-même, mais elle eſt néceſſaire pour ceux qui croiroient qu'il en eſt des caracteres chinois comme des lettres de notre Alphabet, qui ont une valeur fixe.

7. *Tay-té*. Il fit un extrait raiſonné des deux cens quatorze volumes de *Lieou-hiang*, & c'eſt proprement cet extrait qui fut appellé *Ta-tay-li-ki* ou le *Li-ki* de *Tay* l'ainé. J'ai déja parlé de lui aſſez au long.

8. *Ouen-jen-toung*, du pays de *Pei*. Son ſurnom etoit *Han*.

9. *Yang-joung*.

10. *Tſiao-jen*.

11. *Tchung-hiuen*.

12. *Tay-ching*, neveu de *Tay-té*. Il rédigea l'Ouvrage de ſon oncle. J'ai parlé de lui aſſez au long. Son Ouvrage eſt intitulé *Siao-tay-li-ki*, ou le *Li-ki* de *Tay* le jeune.

13. *Hiu-cheng*, du Royaume de *Lou*, fut Préſident du Tribunal des Rits, & travailla ſur le *Li-ki*. Il ſe diſtingua auſſi dans la Poéſie. Les *Soung* qu'il compoſa ſont très-eſtimés.

14. *Hiu*, fils de *Hiu-cheng*, ne ſe rendit pas moins recommandable que ſon pere. Il hérita de ſa ſcience comme de

ſes biens, mit la derniere main à quelques-uns de ſes Ouvrages, qui n'etoient encore qu'ebauchés, & les publia.

15. *Koung-ché*, ſurnommé *Y-man*, fut Préſident du Tribunal des Rits.

16. *Hiu-jang*, deſcendant de *Hiu-cheng*, excelloit à faire des *Soung*. Il travailla ſur le Livre des cérémonies, & fut Préſident du Tribunal des Rits. Il paſſa de cette Charge à celle de Gouverneur de *Koang-ling*.

17. *Hiu-tan*, frere de *Hiu-jang*, ſe fit un grand nom parmi les Poëtes. Il excelloit en particulier dans les *Soung*. Il fut Mandarin, du titre de *Po-ché*.

18. *Chan-tſee*, Diſciple de *Hiu-tan*, fut Préſident du Tribunal des Rits.

19. *Hiu-leang*.

20. *Ouan-cheng*, autre Diſciple de *Hiu-tan*, fut auſſi Préſident du Tribunal des Rits.

21. *Koung-ngan-koue*. Cet Auteur univerſel & infatigable confronta entre eux tous les Ouvrages qu'on fit de ſon temps ſur les cérémonies, ramaſſa de ſon côté tous les anciens ecrits dont on retrouvoit de temps en temps des lambeaux en différens endroits de l'Empire; & après avoir combiné le tout, il compoſa un Ouvrage en cinquante-ſix livres, qu'il intitula *Li-kou-king*, c'eſt-à-dire *Ancien Livre des Cérémonies* ou *Ancien Cérémonial*. Il en compoſa un ſecond ſéparé du premier, diviſé en ſix livres, qu'il intitula *Tcheou-koan-king*, c'eſt-à-dire *Cérémonial authentique obſervé par les Mandarins ſous les* Tcheou. Ces Ouvrages de *Koung-ngan-koue* furent offerts à l'Empereur, qui les fit dépoſer dans ſa Bibliotheque. Ils ne furent publiés que ſous les *Han* Orientaux, par *Tſao-tchoung*.

22. *Pou-tſing*, ou mieux, *Tſing-pou*, du pays de *Pei*.

23.

23. *Tſao-tchoung*, Diſciple de *Tſing-pou*, compoſa le cérémonial des *Han* ſous le titre de *Han-li*. Il publia, outre cela, les Ouvrages de *Koung-ngan-koue*.

24. *Pou-kien*.

25. *Tſao-pien*, fils de *Tſao-tchoung*. Il mit la derniere main au *Han-li* de ſon pere, & le publia. Il publia auſſi les Ouvrages de *Tſing-pou*.

26. *Hia-heou-king*.

27. *Ouang-lin*.

28. *Toung-kiun*.

29. *Lieou-hiang*.

30. *Ma-young*.

Tous les Auteurs que je viens de nommer ont ecrit ſous la Dynaſtie des *Han*.

31. *Ou-tay*, c'eſt-à-dire les cinq petites Dynaſties qui vinrent après les *Han*. On n'ecrivit pas beaucoup ſur les cérémonies. L'Empire fut en ce temps-là preſque toujours en guerre. Le ſeul Auteur de réputation eſt celui qui ſuit. Il ecrivit ſous la Dynaſtie des *Leang*.

32. *Hoang-tchou*. Ce Savant etoit d'une modeſtie extraordinaire. Il fut l'un des principaux Mandarins du *Koue-tſee-kien* ou College Impérial. Il compoſa le *Li-ki-kiang-chou*, c'eſt-à-dire *Livre qui explique le Mémorial des Cérémonies*, ou le *Li-ki*. Ce bon Ouvrage etoit compris ſous cinquante articles. *Hoang-tchou* fut auſſi Préſident du Tribunal des Rits.

33. *Tang*, c'eſt-à-dire Dynaſtie des *Tang*, ſous laquelle ont ecrit les Auteurs dont je vais parler.

34. *Tchoung-tſee-ling*. Il fut l'homme de ſon temps le plus verſé dans la connoiſſance de l'Antiquité. Il travailla ſur l'Ouvrage de *Heou-tſang*, intitulé *Kiu-tay-li*. Voyez ſous le N°. 3, il fut Conſeiller dans le Tribunal des Rits.

35. *Yuen-y*. Il travailla ſur les Ouvrages des deux *Tay*. Voyez ce qui eſt dit ſous le N°. 7.

36. *Ouei-tan* floriſſoit ſous *Tê-tſoung*, neuvieme Empereur des *Tang*. Il fit des notes très-eſtimées ſur le Cérémonial.

37. *Ouei-ki*, frere de *Ouei-tan*, travailla de concert avec ſon frere.

38. *Pé-tſi*, c'eſt-à-dire Dynaſtie des *Tſi*, l'une des cinq petites Dynaſties poſtérieures. L'Empire etant dans ce temps-là preſque toujours en guerre, il n'y eut d'Auteur ſur les Cérémonies que celui qui ſuit.

39. *Hioung-ngan-cheng*, natif de *Fou-tcheng*, fut Diſciple de *Tchen-kouei*, qui lui enſeigna tout ce qu'il y avoit de plus digne d'attention dans les Ouvrages des trois principaux Auteurs qui ont ecrit ſur les cérémonies des Anciens, c'eſt-à-dire de *Kao-tang-cheng*, de *Heou-tſang* & de *Hiu-cheng*. Il apprit outre cela le *Tcheou-li*, qui lui fut expliqué par *Fang-kieou*, & le *Kou-li*, qui lui fut expliqué par *Li-pao-ting*. Il donna au Public ſes Remarques ſur les anciennes Cérémonies, & obtint pour prix de ſon mérite d'être fait *Po-ché* dans l'un des grands Tribunaux. Il etoit très-habile dans toutes les parties de la Littérature, & forma deux illuſtres Diſciples, dont l'un eſt *Lieou-tcho*, & l'autre *Lieou-hiuen*.

40. *Soung*, c'eſt-à-dire la Dynaſtie des *Soung*. C'eſt ſous cette Dynaſtie qu'ont ecrit les trois Auteurs dont il me reſte à parler.

41. *Tchen-tao-hiang*, ſurnommé *Young-tché*, naquit à *Fou-tcheou*. Il fut Mandarin, du titre de *Po-ché*, ſous le regne de *Tche-tſoung*, ſeptieme Empereur des *Soung*. Il compoſa ſur les Cérémonies un excellent Ouvrage en cent

cinq chapitres, qu'il intitula *Li-chou*, c'eſt-à-dire Livre des Cérémonies.

42. *Tchen-hao*, ſurnommé *Kin-kouei*, natif de *Tou-tchang*, fut Diſciple de *Tchou-hi*. *Tchou-hi*, ſur la fin de ſes jours, donna ſon explication du *Chou-king* à *Tſai-chen*, & ſon explication du *Li-ki* à *Tchen-hao*. Celui-ci profita des lumieres de ſon Maître ; & avec le ſecours des Mémoires qu'il en avoit reçus & des autres Ouvrages qu'il avoit ramaſſés, il compoſa ſon *Li-ki-choue*, c'eſt-à-dire Gloſes ſur le *Li-ki*. Cet Ouvrage, qu'on dit être excellent, lui coûta dix années d'un travail aſſidu.

43. *Tchen-yang*, ſurnommé *Kin-tché*, frere cadet de *Tchen-tao-hiang*, compoſa un Ouvrage ſur l'ancienne muſique, qu'il intitula *Yo-chou*. Il etoit diviſé en vingt chapitres ; & comme la Muſique eſt néceſſairement liée avec les Cérémonies, il parle par occaſion de celle-ci. Il a recueilli tout ce qu'il y a de plus authentique dans les Ouvrages qui furent compoſés avant lui. Il fut Mandarin dans le Tribunal du *Tay-tchang-ſee*, & eut inſpection ſur ce qui a rapport aux cérémonies qui doivent ſe faire pendant les Sacrifices.

Planche XIV.

TABLE CHRONOLOGIQUE

Des Auteurs qui ont ecrit ſur le Che-king.

1 Koung-tſée,
2 Fou-kieou-po,
3 Chen-koung,
4 Hiué-koang-tê,
5 Koung-cheng,
6 Ouei-mong,
7 Koung-ché,
8 Toan-kieou-tſiang-koung,
9 Koung-ngan-koue,
10 Tſing-ki,
11 Tcheou-pa,
12 Hiu-yen,
13 Tchao-koan,
14 Ouei-hien,
15 Ouei-fang-chan,
16 Ouei-houng,
17 Ouei-chun,
18 Ouei-ſiuen-tcheng,
19 Hiu-cheng,
20 Ouang-ché,
21 Tang-tchang-pin,
22 Tchou-chao,
23 Hiu-yen,
24 Tchang-tchang-ngan,
25 Tchang-yeou-tſing,
26 Ouang-hia,
27 Yuen-kou,
28 Heou-tſang,
29 Y-fong,
30 Ping-tang,
31 Pan-pa,
32 Hiao-ouang-tche,
33 Fou-li,
34 Ping-yen,
35 Koang-heng,
36 Ché-tan,
37 Pi-joung,
38 Man-tchang,
39 Tchang-han,
40 Han-yng,
41 Pen-cheng,
42 Han-chang,
43 Han-cheng,
44 Kai-koan-jao,
45 Tchao-tſée,
46 Tſai-y,
47 Che-tſee-koung,
48 Ouang-ki,
49 Lou-foung,
50 Tchang-ſjun-chun,
51 Ti-fou,
52 Tchang-kieou,
53 Mao-koung,
54 Koung-ngan-koue,
55 Ouan-houng,
56 Tou-hoei,
57 Sang-tſin,
58 Tcheng-tchoung,
59 Kia-koei,
60 Ma-young,
61 Tcheng-hiuen,
62 Koan-tchang-tſing,
63 Sie-yen-nien,
64 Hiu-ngao,
65 Tchen-hia,
66 Sié-man-tſing,
67 Ouei-houng,
68 Yn-min.

PLANCHE XIV.

CETTE Planche contient la nomenclature des principaux Auteurs qui ont travaillé à expliquer ou à commenter les Pieces qui se trouvent dans le *Ché-king*.

N°. 1. Le premier qui ait publié un choix de Poésies, dans le dessein qu'il fût lu indifféremment par tout le monde, & qu'il fût regardé comme un Livre sacré de la Nation, est *Koung-tsée* ou *Confucius*.

2. *Fou-kieou-po*. Il expliqua le *Ché-king* à *Yuen-ouang*, Roi de *Tchou*. Il fut appellé par ce Prince, qui lui rendit toujours tous les honneurs qu'un Disciple rend à son Maître. Il etoit natif du Royaume de *Tsi*.

3. *Chen-koung*, appellé autrement *Pei*, etoit du Royaume de *Lou*. Il fut Maître du Prince *Hiu*, fils du Roi de *Lou*. L'explication qu'il fit du *Ché-king* en particulier, pour l'usage de son illustre Disciple, lui acquit une grande réputation dans tout l'Empire. L'Empereur *Han-ou-ti*, ayant appris qu'à raison de son grand âge, qui passoit quatre-vingts ans, il menoit une vie privée, eloigné de tout commerce du monde, l'appella à la Cour, où sa présence seule, disoit ce grand Prince, suffiroit pour inspirer l'amour des Lettres. *Chen-koung* obéit, & l'Empereur l'honora de la dignité de *Ta-tchoung-tai-fou*, qui etoit alors une des principales de l'Empire.

4. *Hiué-koang-tê*, surnommé *Tchang-tsing*, de *Pei-kiun*, expliqua le *Che-king* du Royaume de *Lou*. Il fut l'un des Maîtres de *Tchang-hin*.

5. *Koung-cheng*, du Royaume de *Tchou*.

6. *Ouei-mong*. Il fut l'un des Maîtres de *Yuen-ouang*, Roi de *Tchou*. *Y-ouang*, fils de *Yuen-ouang*, l'eut aussi pour Maître; mais comme, loin de profiter de ses leçons pour

s'avancer dans le chemin des vertus propres aux Souverains, il s'abandonna à toutes ſortes de vices, *Ouei-mong* ſe retira de la Cour, & renonça à tous les emplois. Il travailla ſur le *Ché-king*, & fit part au Public du fruit de ſon utile travail.

7. *Koung-chê*, du Royaume de *Tchou*, frere cadet de *Koung-cheng*.

8. *Toan-kieou-tſiang-koung* expliqua le *Ché-king* avec un applaudiſſement univerſel. L'Empereur *Han-ou-ti* le fit Mandarin, du titre de *Po-ché*. La plupart des Diſciples de cet habile Maître ſe firent un grand nom dans la Littérature.

9. *Koung-ngan-koué* fit auſſi des Remarques très-utiles ſur le *Ché-king*. J'ai parlé déja de lui.

10. *Tſing-ki*, de la ville de *Kiué-men*, dans le petit Royaume de *Hiu*.

11. *Tcheou-pa*. Il fut grand Maître du Palais du Prince *Nio-hi*.

12. *Hiu-yen*. Il fut l'un des principaux Officiers du Prince *Nio-hi*.

13. *Tchao-koan*. Il etoit du pays de *Tay* : il fut un des Cenſeurs de l'Empire ſous les *Han*.

14. *Ouei-hien*. Il etoit deſcendant de *Ouei-mong*. Il paſſa pour être un des plus habiles Lettrés de ſon ſiecle. Tous les Savans des Royaumes de *Tchou* & de *Lou* le reconnoiſſoient pour leur Maître. Il expliqua publiquement le *Ché-king*, & forma un grand nombre de Diſciples qui illuſtrerent les Lettres. Il fut appellé à la Cour, & fut Maître ſucceſſivement de trois Empereurs, c'eſt-à-dire de *Han-ou-ti*, de *Tchao-ti* & de *Siuen-ti*. Il fut Miniſtre d'Etat, & eut le titre de Prince de *Fou-yang* (*Fou-yang-heou*). Il mourut dans le lit d'honneur, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. L'Empereur témoigna beaucoup de regret d'une telle perte. Il ajouta à tous les autres titres dont il l'avoit décoré de ſon vivant, celui de

Kié-heou, qui signifie Prince eclairé & d'une droiture à toute epreuve.

15. *Ouei-fang-chan*, fils ainé de *Ouei-hien*, ne fut pas moins habile que son pere; mais il mourut jeune, ayant déja obtenu, pour récompense de son mérite, le Gouvernement de *Kao-tsing.*

16. *Ouei-houng*, second fils de *Ouei-hien*, fut Gouverneur de *Toung-hai.*

17. *Ouei-chun*, troisieme fils de *Ouei-hien*, ne voulut point entrer en Charge. Il se retira à la sépulture de son pere, & y vécut en solitaire, ne s'occupant que de la méditation sur l'*Y-king* & de l'explication des autres Livres sacrés, & en particulier du *Ché-king.* Il revit avec soin les Ouvrages de son pere & de ses freres, & fit jouir le Public du fruit de leurs travaux.

18. *Ouei-siuen-tcheng*, surnommé *Chao-oung*, etoit le dernier des fils de *Ouei-hien.* Il se rendit très-habile dans l'intelligence du *Ché-king*, & mérita d'être appellé à la Cour pour être Maître des fils de l'Empereur. Il fut Ministre d'Etat sous *Yuen-ti.* On disoit à son occasion que les Sciences s'etoient retirées dans la maison des *Ouei*, d'où elles se répandoient dans le reste de l'Empire. Ce Savant mourut la troisieme année de *Kien-tchao*, c'est-à-dire l'an trente-six avant Jesus-Christ. L'Empereur le décora du magnifique titre de *Koung-hieou*, qui signifie Prince qui savoit tout, ou, plus à la lettre, *Prince universel.*

19. *Hiu-cheng*, du Royaume de *Lou.*

20. *Ouang-ché*, du pays de *Toung-ping*, fut Maître de *Tchang-y-ouang.* Ce Prince etoit un mauvais sujet, qui se livroit à toutes sortes de vices & qui finit par être rebelle. L'Empereur le condamna à mort, & *Ouang-ché* eût subi un sort pareil à celui de son Disciple, s'il n'eût prouvé

qu'il avoit fait tout ſon poſſible pour le corriger & de vive voix & par ecrit. Il produiſit en particulier les explications qu'il lui avoit données du *Ché-king*, dans leſquelles tout reſpiroit la vertu, l'obéiſſance aux Loix & l'attachement au Souverain. L'Empereur lui fit grace, & raya lui-même ſon nom de la liſte de ceux qui, ayant eté ou les complices du Prince, ou de ſa Maiſon, ou attachés à ſa perſonne, avoient eté enveloppés dans un même arrêt de proſcription.

21. *Tang-tchang-pin*, de *Toung-ping*, fut Mandarin, du titre de *Po-ché.*

22. *Tchou-chao-ſun*, du pays de *Pei*, vivoit ſous la Dynaſtie des *Tang*. Les Lettrés d'alors ſe plaignoient qu'on avoit altéré le *Ché-king* dans quelques endroits. Ils apprirent que *Tchou-chao-ſun* avoit un ancien exemplaire de celui du Royaume de *Lou*; ils en demanderent la communication: elle leur fut accordée. On confronta cet ancien exemplaire avec ce qu'on trouva de plus authentique dans les anciens Livres, & il ſe trouva que le *Ché-king* dont *Tchou-chao-ſun* etoit poſſeſſeur, etoit & plus complet & plus correct qu'aucun autre. On l'expliqua par-tout ſous le nom de *Ché-king* de *Tchou-chao-ſun.*

23. *Hiu-yen*,

24. *Tchang-tchang-ngan*, du pays de *Tay*,

25. *Tchang-yeou-tſing*,

26. *Ouang-hia.*

Tous les Auteurs que j'ai nommés juſqu'à préſent ont expliqué ou commenté le *Ché-king* du Royaume de *Lou*. Ceux que je vais nommer s'attacherent au *Ché-king* du Royaume de *Tſi.*

27. *Yuen-kou* etoit du Royaume de *Tſi*. Sous le regne de *King-ti*, il fut fait Mandarin, du titre de *Po-ché*, & obtint enſuite le Gouvernement de *Tſing-ho*. Le ſucceſſeur de

King-ti,

King-ti, c'eſt-à-dire l'Empereur *Ou-ti*, l'appella à la Cour, où il le combla de toutes ſortes de diſtinctions. Ce Prince lui offrit les premieres dignités de l'Etat ; mais il n'en voulut accepter aucune, diſant que ſon âge, qui etoit de plus de quatre-vingts ans, le mettoit hors d'etat de ſervir l'Empire comme il ſouhaiteroit le faire, en rempliſſant dans toute leur etendue les devoirs qui lui ſeroient impoſés par la dignité dont on le décoreroit. A l'exemple du Souverain, les Princes & les Grands s'empreſſerent de lui faire honneur ; mais le célebre *Koung-ſun-houng*, qui etoit alors Miniſtre, ſe déclara ſon Diſciple dans les formes accoutumées.

28. *Heou-tſang*, de *Toung-hai*, fut Diſciple de *Yuen-kou.*

29. *Y-foung*, ſurnommé *Chao-kiun*, etoit du Royaume de *Tſi.* Il etudia le *Ché-king* ſous le même Maître que *Hiao-ouang-tché* & *Koang-heng.* Il commença par être Mandarin dans l'un des grands Tribunaux, & fut enſuite Conſeiller d'Etat.

30. *Ping-tang*, ſurnommé *Tſée-ſée*, etoit natif de *Ping-ling.* Sous l'empire de *Yuen-ti*, il fut d'abord Mandarin, du titre de *Po-ché*, & enſuite Inſpecteur des rivieres. Sous *Ngai-ti*, il fut fait grand Maître des Cérémonies, puis Miniſtre d'Etat, & eut le titre de *Prince des frontieres intérieures.*

31. *Pan-pe*, du Royaume de *Tſi.*

32. *Hiao-ouang-tché*, ſurnommé *Tchang-hien*, etoit natif de *Toung-hai. Hiuen-ti* le choiſit pour expliquer le *Ché-king* aux Princes ſes fils, ſous le titre de leur Maître en chef. Il le nomma enſuite premier Cenſeur de l'Empire ; & comme il n'excelloit pas moins dans les Armes que dans les Lettres, il fut nommé Généraliſſime des Armées. Sa réputation fut des plus brillantes. Il paſſoit pour être grand homme d'Etat,

grand homme de Guerre, & le Savant le plus universel qu'il y eût alors dans l'Empire.

33. *Fou-li*, natif de *Tsi-nan*, de la Province du *Chan-tong*, descendant de *Fou-cheng*, fut Disciple de *Hiao-ouang-tché*, sous lequel il apprit le *Ché-king*.

34. *Ping-yen*, fils de *Ping-tang*, se rendit très-habile particulierement dans la connoissance de l'*Y-king* & du *Ché-king*. Il fit des Ouvrages sur l'un & l'autre de ces deux *King*, qui eurent l'approbation générale. Il fut d'abord Président dans le Tribunal des Rits. L'Empereur l'eleva ensuite à la dignité de Prince de *Fang-hiang*, & le fit son premier Ministre. *Fou-li* fut, ainsi que son pere, un Savant très-estimable, très-habile, & dont la réputation s'etendit dans tout l'Empire & dure encore aujourd'hui.

35. *Koang-heng*, surnommé *Ya-kouei*, natif de *Toung-hai*, etoit très-versé dans l'ancienne Littérature. Il se rendit en particulier très-habile dans le *Ché-king*, & expliqua avec beaucoup de clarté tous les usages dont il est fait mention dans ce Livre. L'Empereur *Yuen-ti* le nomma sous-Précepteur des Princes ses fils; il lui donna ensuite la charge de l'un des Maîtres d'Hôtel de son Palais, & le fit premier Censeur de l'Empire. La troisieme année de *Kien-tchao*, c'est-à-dire l'an trente-six avant Jésus-Christ, le même Empereur l'admit au Ministere, & lui donna ensuite le titre de Prince de *Lo-ngan*.

36. *Che-tan*, l'un des Disciples de *Koang-heng*, egala son Maître dans la science de l'Antiquité. Il n'y avoit rien dans le *Ché-king* dont il ne fût en etat de rendre compte. Il s'attacha sur-tout au *Ché-king* du Royaume de *Tsi*, & y ajouta des Commentaires très-estimés. Il faisoit aussi très-bien des vers.

37. *Pi-joung*,

38. *Man-tchang*, du Royaume de *Yen*,

39. *Tchang-han.*

Tous les Auteurs nommés depuis le N°. 27 juſqu'au N°. 39 incluſivement, ont expliqué ou commenté le *Ché-king* du Royaume de *Tſi.* Ceux qui ſuivent ſe ſont attachés au *Ché-king* du Royaume de *Han.*

40. *Han-yng* etoit du Royaume de *Yen.* Il ſe diſtingua dans tous les genres de Littérature, mais en particulier dans celui qui a l'Antiquité pour objet. L'Empereur *Hiao-ouen-ti* le fit Mandarin du titre de *Po-ché.* L'Empereur *King-ti* lui donna le Gouvernement de *Tchang-chan.* Après avoir exercé pluſieurs autres emplois importans, il ſe donna tout entier à l'etude du *Ché-king*, fit un extrait & une critique de tous les Commentaires qui en avoient été faits juſqu'alors, & en compoſa un fort bon Ouvrage, qu'il publia ſous le titre de *Nei-ouai-tchouen*, comme s'il avoit dit : *Commentaires ſur le Texte & ſur la Gloſe.* Cet Ouvrage eſt un peu long, mais il eſt plein de recherches utiles & curieuſes. On ne regrette pas les momens qu'on a employés à le lire.

41. *Pen-cheng*, natif de *Hoai-nan*, l'un des Diſciples de *Han-yng.*

42. *Han-chang*, petit-fils de *Han-yng*, fut Mandarin, du titre de *Po-ché.* Il travailla ſur les Ouvrages de ſon aïeul, & y fit quelques additions.

43. *Han-cheng*, petit-fils de *Han-chang*, ne ſe diſtingua pas moins que ſes Ancêtres dans la carriere des Lettres. Il expliqua l'*Y-king* & le *Ché-king* avec ſuccès. L'Empereur *Hiuen-ti* l'appella à la Cour, & le nomma Secrétaire de ſes Ordres.

44. *Kai-koan-jao* etudia le *Ché-king* ſous *Han-cheng*, &

l'*Y-king* ſous *Mong-hi.* Il fut Préſident du Tribunal des crimes ſous *Hiuen-ti.*

45. *Tchao-tſée*, du pays de *Ho-nei*, fut Diſciple de *Han-yng.*

46. *Tſai-y*, du pays de *Ho-nei*, ſe diſtingua ſur-tout par la maniere dont il expliqua le *Ché-king.* Son mérite littéraire, joint à ſes autres qualités, le fit parvenir juſqu'à être Miniſtre d'Etat.

47. *Ché-tſée-koung*, du pays de *Tché.*

48. *Ouang-ki*, ſurnommé *Tſée-yang*, du pays de *Lang-ſié*, fut grand Maître du Palais du Prince *Tchang-y-ouang*, frere de l'Empereur. Il fut enſuite premier Cenſeur de l'Empire.

49. *Lou-fong*,

50. *Tchang-ſun-chun*,

51. *Ti-fou*,

52. *Tchang-kieou.*

Tous les Auteurs dont j'ai fait mention juſqu'à préſent commenterent ou expliquerent le *Ché-king* ſuivant les exemplaires qui avoient cours dans les lieux où ils ecrivoient. Ces exemplaires etoient à-peu-près ſemblables quant à l'eſſentiel ; mais ils différoient entr'eux dans l'arrangement de quelques Pieces, dans l'addition, omiſſion ou tranſpoſition de quelques caracteres, & dans d'autres petites choſes ſemblables. Chaque Lettré pouvoit s'en tenir ſans conſéquence à ce qui lui paroiſſoit le mieux. Il n'en fut pas de même après l'invention du papier. On avoit déja eu le temps de comparer tous les exemplaires du *Chéking* entr'eux. Par le ſecours de la nouvelle invention, on pouvoit multiplier tous les livres à l'infini & ſans beaucoup de frais. Il s'agiſſoit ſeulement de faire un bon choix. On conſulta les Tribunaux littéraires & tout ce qu'il y avoit de plus ſavant dans

l'Empire. Il n'y eut pas deux voix : on s'accorda à donner la préférence au *Ché-king* qu'avoit dicté *Mao-koung*.

53. *Mao-koung*, natif du Royaume de *Tchao*, l'un des plus ſavans hommes de ſon ſiecle, excelloit en particulier dans tous les genres de Poéſies.

Après la mort de *Confucius*, *Tſée-hia*, l'un des Diſciples de ce Philoſophe, expliqua le *Ché-king* à *Chen-koung*, & lui en donna un exemplaire conforme à celui dont il etoit poſſeſſeur lui-même, & qu'il avoit reçu de ſon Maître. *Chen-koung* eut pour Diſciple *Mao-heng*, auquel il rendit le même ſervice qu'il avoit reçu lui-même de *Téſe-hia*. *Mao-heng* donna ſon *Ché-king*, accompagné de toutes les explications & les notes de ſon Maître, à *Mao-koung*. *Mao-koung* fit valoir ce tréſor. Il profita des lumieres de ſes prédéceſſeurs, & fit une explication du *Ché-king* qui lui attira les applaudiſſemens de tous les Gens de Lettres.

54. *Koung-ngan-koué*, l'un des Grands de l'Empire & premier Cenſeur, adopta le *Ché-king* de *Mao-koung*, comme le plus authentique de tous ceux qui avoient paru juſqu'alors, & ecrivit pour en prouver l'authenticité.

55. *Ouang-houng*, Mandarin du titre de *Po-ché*, du temps de *Ouang-mang*.

56. *Tou-yun*, Diſciple de *Ouang-houng*, fut auſſi Mandarin, du titre de *Po-ché*, du temps de *Ouang-mang*.

57. *Sang-tſin*, l'un des Cenſeurs de l'Empire ſous *Ouang-mang*.

58. *Tcheng-tchoung*.

59. *Kia-koei*.

60. *Ma-young*.

61. *Tcheng-hiuen* fut le premier qui ecrivit ſur du papier le *Ché-king* de *Mao-koung*, & mit au frontiſpice ces caracteres : *Mao-che-tſien*.

62. *Koan-tchang-tſing*, du Royaume de *Tchao.*

63. *Sié-yen-nien.*

64. *Hiu-ngao.*

65. *Chen-hia.*

66. *Sié-man-tſing*, Auteur du *Mao-ché-hiun*, c'eſt-à-dire inſtruction ſur le *Ché-king* de *Mao-koung.*

67. *Ouei-houng*, ſurnommé *King-tchoung*, fut Conſeiller d'Etat & Préſident du Tribunal des Rits. Il eſt Auteur du *Han-kieou-y*, c'eſt-à-dire d'un Ouvrage diviſé en quatre parties, dans lequel il rend compte de tous les anciens uſages renouvellés ſous les *Han.* Il promulgua & expliqua le *Ché-king* de *Mao-koung.*

TABLE CHRONOLOGIQUE

Des Auteurs qui ont ecrit ſur le Tchun - tſieou *de* Confucius.

1 Tſo-ché,
2 Chen-cheng,
3 Ou-ki,
4 Touo-kiao,
5 Lu-tſing,
6 Kia-y,
7 Yn-keng-ché,
8 Yn-kien,
9 Hou-tchang,
10 Tchang-yu,
11 Koan-koung,
12 Koan--tchang-tſing,
13 Tchai-fang-kin,
14 Lieou-yun,
15 Kia-hoei,
16 Tou-yu,
17 Kia-koei,
18 Tcheng-tchoung,
19 Hiun-koang,
20 Tchang-tſang,
21 Tchang-tchang,
22 Kia-hou,
23 Tchen-tſin,
24 Koung-yang,
25 Ping,
26 Ty,
27 Kan,
28 Cheou,
29 Toung-tchoung-chou,
30 Li-yu,
31 Tchou-ta,
32 Lu-pou-chou,
33 Yn-tchoung,
34 Yang-pi,
35 Ho-ſieou,
36 Fou-tſien,
37 Hou-ou-cheng,
38 Yng-koung,
39 Mong-tſing,
40 Mou-mong,
41 Yen-ngan-lo,
42 Yen-pong-tſou,
43 Ting-koung,
44 Ouang-tchoung,
45 Toung-men-yun,
46 Tchoung-hing,
47 Leang-kou,
48 Sun-tſing,
49 Chen-koung,
50 Kiang-koung,
51 Hao-hing-koung,
52 Kiang-cheng,
53 Kou-tchang,
54 Siao-tcheng.
55 *Dynaſtie des* Tſin.
56 Fan-ning.
57 *Dynaſtie des* Tang.
58 Tan-tchou,
59 Joung-koung,
60 Tcheou-tſing,
61 Ting-hing,
62 Tſai-tſien-tſieou,
63 Yn-keng-ché,
64 Ouang-yen,
65 Lieou-hiang,
66 Tchai-fang-king,
67 Fang-foung,
68 Yn-kien.

Planche XV.

De tous les anciens Auteurs qui ont expliqué ou commenté le *Tchun-tsieou*, *Tso-ché*, *Koung-yang* & *Leang-kou* sont, sans contredit, les plus distingués. Le premier etoit contemporain, ami & Disciple de *Confucius*. Les deux autres furent les Disciples des Disciples du Philosophe. Tous les trois ont travaillé sur cet excellent Ouvrage, & nous sommes en possession du fruit de leurs veilles sous les noms de *Tchun-tsieou* de *Tso-ché*, *Tchun-tsieou* de *Koung-yang*, & *Tchun-tsieou* de *Leang-kou*. Ce sont trois Commentaires très-estimés d'un même texte, & non trois textes différens, comme quelques Auteurs Européens, peu au fait, l'ont donné à entendre, ou l'ont dit en termes formels.

N°. 1. *Tso-ché*, ou autrement *Tso-kieou-ming*, etoit du Royaume de *Lou*, de la ville qu'on appelle aujourd'hui *Ouen-chang-hien*, du district de *Yen-tcheou-fou*, de la province du *Chan-tong*. Il descendoit de *Y-hiang*, fameux Historiographe du Royaume de *Tchou*, & il etoit lui-même Historiographe actuellement en office, sur la fin de la vie de *Confucius*. Il apprit de la bouche même de ce Philosophe l'explication de ce qu'il y avoit de plus difficile à entendre dans le *Ché-king*, & il l'aida dans la composition de son *Tchun-tsieou*. Il alla avec lui, dans le même char, à la Cour impériale des *Tcheou*, pour obtenir la permission de lire l'Histoire Générale de l'Empire, & d'en extraire ce qu'ils croiroient devoir leur être de quelque utilité pour l'Histoire particuliere dont ils avoient formé le plan. Cette permission leur fut accordée; & c'est dans l'Histoire Générale de l'Empire que *Confucius* puisa toutes les connoissances dont il avoit besoin pour la perfection de son *Tchun-tsieou*. Il ne fait souvent qu'indiquer les principaux

evénemens, quand ils sont etrangers au Royaume de *Lou* : il n'en parle point du tout quand ils ne sont pas une suite nécessaire de la maniere bonne ou mauvaise de gouverner. Mais ce qu'on ne trouve point dans le texte, on le trouve dans le Commentaire ; & *Tso-kieou-ming* a eu grand soin de ne rien omettre. Ce Savant etoit très au fait de l'Histoire Générale, & il en avoit composé une qui commençoit au regne de *Mou-ouang*, cinquieme Empereur des *Tcheou*, c'est-à-dire, qui commençoit à l'an mille & un avant notre Ere Chrétienne, & se terminoit au regne de *Tché-po*, Roi de *Lou*. Ce *Tché-po* est le même que *Tcho-koung*, successeur de *Ngai-koung*.

Les Disciples de *Confucius*, après la mort de leur Maître, expliquerent le *Tchun-tsieou* chacun à leur maniere ; mais comme ils s'attacherent plus à la morale qu'à l'exactitude des faits historiques, *Tso-kieou-ming* craignit qu'un morceau si précieux de l'Histoire de son pays ne fût, à la longue, entiérement corrompu. Il prit le parti de le donner lui-même tel qu'il etoit sorti des mains de son Auteur, & d'y joindre son propre Ouvrage en forme de Supplément & de Commentaire. Il intitula ce Supplément & ce Commentaire *Nei-ouai-tchouen*, c'est-à-dire explication de ce qui est contenu dans le corps du *Tchun-tsieou*, & des evénemens etrangers à ce Livre.

Ce Commentaire a, comme on le voit, deux objets ; le premier, celui d'expliquer & d'eclaircir l'Histoire propre du Royaume de *Lou*, qui est celle que renferme le *Tchun-tsieou* ; & le second, de suppléer pour les affaires générales de l'Empire à ce qui n'est pas rapporté dans le *Tchun-tsieou*, en remontant jusqu'au regne de l'Empereur *Mou-ouang*, c'est-à-dire trois cens ans plus haut que ne fait le *Tchun-tsieou*.

Sur la fin de ses jours, *Tso-kieou-ming* perdit la vue. Ce fâcheux accident l'ayant mis hors d'etat de faire usage de ses ecrits, il les donna à *Chen-koung*. Celui-ci les dicta à

ſes Diſciples ; & c'eſt par leur moyen que le *Nei-ouai-tchouen* en particulier, eſt parvenu juſqu'à nous. Il fut retrouvé en entier, ainſi que le *Tchun-tſieou*, ſous l'Empereur *Han-ngai-ti*, qui le fit placer avec pompe dans le *Ouen-miao*, à côté des *King*, vers le commencement de l'Ere Chrétienne. Plus de ſix ſiecles après, *Tay-tſoung*, ſecond Empereur des *Tang*, fit placer dans le même *Ouen-miao* la tablette de *Tſo-kieou-ming*, la vingt-unieme année de *Tchen-koan*, c'eſt-à-dire l'an de Jéſus-Chriſt ſix cent quarante-ſept. *Hoei-tſoung*, huitieme Empereur des *Soung*, la ſixieme année de *Tſing-ho*, c'eſt-à-dire l'an de Jéſus-Chriſt onze cent ſeize, honora ce Savant du titre de Prince de *Tchoung-tou*. La neuvieme année de *Kia-tſing*, c'eſt-à-dire l'an de Jéſus-Chriſt mil cinq cent trente, *Ché-tſoung-ſou-ti*, douzieme Empereur des *Ming*, ajouta à tous les titres de *Tſo-kieou-ming* celui de *Sage de l'ancienne Doctrine*, *Sien-jou*, *Tſo-tſee*.

2. *Chen-cheng*, du Royaume de *Lou*, ami & Diſciple de *Tſo-kieou-ming*.

3. *Ou-ki*.

4. *Touo-kiao*, fils du frere cadet de *Ou-ki*.

5. *Lu-tſing*. Il a compoſé le *Miao-tſo-kieou-kiuen*, c'eſt-à-dire choix de ce qu'il y a de plus eſſentiel dans le *Tchun-tſieou*. Son Ouvrage eſt diviſé en neuf Livres.

6. *Kia-y*, natif de *Lo-yang*, fut Hiſtoriographe du Royaume de *Leang*. Il eſt Auteur du *Tſo-ché-tchouen-hiun*, c'eſt-à-dire eclairciſſemens ſur les Commentaires de *Tſo-ché*.

7. *Yn-keng*. C'eſt lui qui multiplia les copies de l'Ouvrage de *Tſo-kieou-ming* ſur le *Tchun-tſieou*. Il en répandit dans toutes les parties de l'Empire, & ſe fit toujours un plaiſir de répondre à quiconque lui demandoit des eclairciſſemens ſur un Ouvrage dont la lecture avoit fait ſes plus cheres délices dès ſa plus tendre jeuneſſe.

8. *Yn-kien*, fils de *Yn-keng.*

9. *Hou-tchang.* Il fut Mandarin, du titre de *Po-ché.*

10. *Tchang-yu*, furnommé *Tfee-ouen*, natif de *Tfing-ho*, fut premier Cenfeur de l'Empire.

11. *Koan-koung*, du Royaume de *Tchao*, fut l'un des principaux Officiers de la Maifon de *Hien-ouang*, Prince de *Ho-kien.*

12. *Koan-tchang-tfing*, fils de *Koan-koung.*

13. *Tchai-fang-kin* fut Préfident du Tribunal des crimes, & enfuite Miniftre d'Etat.

14. *Lieou-yun*, furnommé *Tfee-kun*, fut Confeiller d'Etat fous l'Empereur *Ngai-ti.* Il fit des Commentaires fur les fix *King*, qu'il intitula *Lieou-king-kié-li-hio.* Il travailla auffi fur le *Tchun-tfieou*; & il paffe à jufte titre pour l'un des Reftaurateurs de la Littérature.

15. *Kia-hoei*, defcendant à la huitieme génération du Savant *Kia-y.*

16. *Tou-yu*, furnommé *Yuen-kai*, l'un des plus favans hommes de fon fiecle, fe rendit recommandable en particulier par fes excellens Ouvrages fur le *Tchun-tfieou.* Il compofa le *Tchun-tfieou-king-tchouen*, c'eft-à-dire Commentaire fur les Livres claffiques *Tchun-tfieou.* Il compofa auffi le *Tfo-ché-ki-kié*, c'eft-à-dire explication des Mémoires de *Tfo-ché.*

17. *Kia-kouei*, fils de *Kia-hoei.* Il compofa le *Tfo-ché-tiao-ly* en vingt-&-un Livres. C'eft une explication des Commentaires de *Tfo-kieou-ming*, partagée en vingt-&-un Livres.

18. *Tcheng-tchoung.* Il fut Gouverneur de *Ou-kien*, & enfuite Préfident du Tribunal des Subfides. L'Empereur lui ordonna de revoir le *Tchun-tfieou*, & de le confronter avec les anciens exemplaires les plus authentiques. Il trouva qu'on y avoit inféré dix-neuf articles, tant dans le texte que dans le Commentaire. Il les retrancha, & donna une edition de cet excellent Livre, que tous les Savans approuverent.

19. *Hiun-koang.* Il compoſa des Commentaires ſur le *Tchun tſieou*, qu'il intitula *Hiun-tſee-ſan-ché-pien*, c'eſt-à-dire les *trente Articles* de *Hiun-tſee.*

20. *Tchang-tſang* ſe rendit illuſtre par ſes connoiſſances dans l'Hiſtoire. Au commencement du regne des *Han*, lorſque, pour encourager les Gens de Lettres à la recherche des anciens monumens, on aſſigna des récompenſes pour ceux qui ſe diſtingueroient ou qui s'etoient déja diſtingués, *Tchang-tſang* eut le titre de Prince de *Pei-ping*, à cauſe de ſes Remarques judicieuſes & pleines d'une bonne critique ſur les endroits les plus difficiles du *Tchun-tſieou.*

21. *Tchang-tchang.* Il travailla ſur le *Tchun-tſieou*, purgé par *Hiun-koang.* En récompenſe de ſon mérite, l'Empereur le nomma l'un des premiers Magiſtrats de la Capitale.

22. *Kia-hou*, de *Li-yang.*

23. *Tchen-tſin*, de *Tſang-ou*, fut un des Lettrés qui brillerent le plus ſous le regne de l'uſurpateur *Ouang-mang*, auquel il dédia l'explication qu'il avoit faite du *Tchun-tſieou* commenté par *Tſo-kieou-ming.* Il ne ſe diſtingua pas moins dans la profeſſion des Armes que dans les Lettres : il fut Généraliſſime des Armées de l'Empire.

24. *Koung-yang.* J'ai dit qu'il y avoit trois principaux Commentaires ſur le *Tchun-tſieou*, celui de *Tſo-kieou-ming*, qui a eté expliqué ou commenté par tous les Savans que je viens de nommer; celui de *Koung-yang*, qui a eu ſes partiſans dans pluſieurs Provinces de l'Empire, tient le ſecond rang.

Koung-yang etoit du Royaume de *Tſi.* Il naquit à *Ling-tao-hien*, ville du troiſieme ordre du Diſtrict de *Tſing-tcheou-fou*, de la Province du *Chan-tong* d'aujourd'hui. Il s'occupa preſque toute ſa vie à expliquer, ou à méditer ſur le *Tchun-tſieou.* C'etoit ſon Livre de prédilection, & il lui donnoit

la préférence ſur tous les autres. Il diſoit que c'etoit le modele des bonnes Hiſtoires, pour la clarté, la préciſion, l'elégance & le choix des matieres qui le compoſent. Il ajoutoit qu'en liſant & en réfléchiſſant ſur ce Livre, on apprenoit à connoître les hommes, à les gouverner, & à en tirer parti. Il l'expliqua publiquement dans le pays de *Si-ho*, & en fit un Commentaire qu'il intitula *Yang-ché-tchouen.* Après ſa mort, cet Ouvrage paſſa ſucceſſivement des mains de ſon fils & de ſes autres deſcendans entre celles de *Toung-tchoung-chou*, qui vivoit ſous les *Han.* Ce *Toung-tchoung-chou* le fit graver ſur des Planchettes de Bambou, & le dicta à ceux de ſes Diſciples qui s'appliquoient à l'Hiſtoire. De *Toung-tchoung-chou* il paſſa à *Ho-ſieou*, qui le rendit public. Tous les Gens de Lettres & les Savans le reçurent avec avidité, & les Maîtres s'en ſervirent dans leurs Ecoles. La réputation de *Koung-yang*, autrement dit *Koung-yang-kao*, allant chaque jour en augmentant, le grand *Tay-tſoung* des *Tang*, pour honorer la mémoire de ce Savant, fit placer ſa tablette dans le *Miao* de *Confucius. Tchen-tſoung*, troiſieme Empereur des *Soung*, le décora du titre de Prince de *Lin-tao*, la troiſieme année de *Kien-ping*, c'eſt-à-dire l'an mil de l'Ere Chrétienne, il n'eut le titre de *Tſee* ou de Sage que ſous les *Ming.*

25. *Ping*, ou *Koung-ping*, fils de *Koung-yang-kao.*

26. *Ty*, fils de *Koung-ping.*

27. *Kan*, fils de *Ty.*

28. *Cheou*, fils de *Kan.*

29. *Toung-tchoung-chou*, ſurnommé *Koan-fou*, de *Koang-tchoan*, eſt Auteur du *Tchun-tſieou-fan-lou*, c'eſt-à-dire d'un Recueil des endroits choiſis du *Tchun-tſieou* & de pluſieurs autres Ouvrages. Il enſeigna publiquement le *Tchun-tſieou* de *Koung-yang*, & ſes leçons furent très-applaudies.

30. *Li-yu*, de *Po-hai*, publia les Ouvrages de *Toung-tchoung-chou* son Maître, c'est-à-dire le *Tchun-tsieou-fan-loû*, & les explications qu'il avoit dictées à ses Ecoliers.

31. *Tchou-ta*, autre Disciple de *Toung-tchoung-chou*, natif de *Lang-ling*. Il devint Ministre d'Etat du Royaume de *Leang*.

32. *Lu-pou-chou*, du pays de *Ouen*, vint dans le Royaume de *Leang*, & se présenta au Ministre, qui, ayant lu ce qu'il avoit fait sur le *Tchun-tsieou*, le retint auprès de sa personne, & en fit son Secrétaire.

33. *Yn-tchoung*, de *Koang-tchoan*, Conseiller dans le Tribunal des Rits.

34. *Leang-pi*, neveu de *Li-yu*.

35. *Ho-sieou*, de *Jen-tchen*, expliqua publiquement le *Tchun-tsieou*. Il donna une méthode pour faciliter l'intelligence du Commentaire de *Koung-yang*, & composa le parallele de l'ancienne Doctrine avec la Doctrine qu'on suivoit dans l'Empire dans le temps du *Tchun-tsieou*. Il fut Conseiller d'Etat.

36. *Fou-tsien*, surnommé *Tsee-chen*, de *Joung-yang*, fit des Commentaires très-estimés sur le *Tchun-tsieou*. Il fut Gouverneur de *Kieou-kiang*.

37. *Hou-ou-cheng*, surnommé *Tsee-tou*, etoit du Royaume de *Tsi*. Il expliqua publiquement le Commentaire de *Koung-yang*. L'Empereur *King-ti*, des *Han*, le fit Mandarin, du titre de *Po-ché*.

38. *Yng-koung*, de *Toung-hai*, expliqua publiquement le Commentaire de *Koung-yang* sous le regne de l'Empereur *Tchao-ti*. Il obtint ensuite le Gouvernement de *Kien-y*.

39. *Mong-tsing*, de *Toung-hai*, fut Mandarin, du titre de *Po-ché*, sous l'Empereur *Tchao-ti*.

40. *Mou-mong*, du Royaume de *Lou*, expliqua publiquement le *Tchun-tsieou*, commenté par *Koung-yang*. Ses succès lui valurent d'être placé dans un Tribunal inférieur, en qualité de Conseiller ou d'Assesseur, & d'être fait ensuite Gouverneur de *Fou-kié*, ville du troisieme ordre de son propre pays.

41. *Yen-ngan-lo* etoit fils de la sœur ainée de *Mou-mong*. Il expliqua publiquement le *Tchun-tsieou*, commenté par *Koung-yang*, & se joignit à *Pong-tsou*, son frere, pour la composition d'un Commentaire particulier qui fut donné sous leur nom commun.

42. *Yen-pong-tsou*, frere de *Yen-ngan-lo*, fut l'un des Maîtres du fils, Prince héritier de l'Empereur *Hiuen-ti*. Aidé de son frere, il composa un très-bon Commentaire sur le *Tchun-tsieou*, qu'il publia sous ce titre : *Yen-yen*, *Eulh-che-hio*, c'est-à-dire *Fruit des etudes des deux* Yen.

43. *Ting-koung*, de *Chang-yang*, fut Disciple de *Yen-pong-tsou*, & travailla sur le *Tchun-tsieou*. L'Empereur *Koang-ou-ti* le fit Mandarin, du titre de *Po-ché*, & le nomma ensuite Gouverneur en second d'une ville du premier ordre. Il passa pour le plus habile Lettré de son temps, & eut plus de mille Disciples.

44. *Ouang-tchoung*, de *Lang-sié*, fut Gouverneur en second d'une ville du premier ordre sous l'Empereur *Yuen-ti*.

45. *Toung-men-yun* fut l'un des premiers Mandarins de *Kin-tcheou*.

46. *Tchoung-hing*, de *Jou-nan*, fut Disciple de *Ting-koung*. L'Empereur *Koang-ou-ti* le choisit pour être l'un des Savans attachés à sa personne. Il n'etoit rien dans les six *King* dont il ne fût en etat de rendre raison. Il possédoit en particulier le *Tchun-tsieou*, & etoit parfaitement au fait de

tout

tout ce qui avoit rapport aux différens Princes qui régnoient pendant tout le temps dont cet excellent Livre fait l'Hiſtoire. *Koang-ou-ti* le nomma Conſeiller dans le Tribunal des Rits, & peu après Maître des Princes ſes enfans, & lui donna le titre de Prince de l'intérieur du Palais.

47. *Leang-kou-tché* eſt le troiſieme Chef des Commentateurs du *Tchun-tſieou.* Il etoit né à *Yen-tcheou-fou* d'aujourd'hui, dans la Province du *Chan-tong*, où etoit alors le Royaume de *Lou*, & vivoit ſur la fin des *Tcheou.* Son véritable nom, ſuivant *Che-tſee*, etoit *Kiao*, & ſon ſurnom *Yuen-che.* Suivant *Yen-che-kou*, ſon nom etoit *Hi*, & ſon ſurnom *Tſee-tché.* Il etudia ſous *Tſee-hia*, l'un des Diſciples de *Confucius*, & apprit le *Tchun-tſieou* de la bouche même de ce ſage Maître. Il l'expliqua à ſon tour à *Sun-tſing*; celui-ci à *Chen-koung.* *Chen-koung* eut des Diſciples, & ceux-ci en formerent d'autres qui répandirent l'Ouvrage qui leur avoit eté tranſmis, & l'expliquerent à la maniere de *Leang-kou-tché.*

Après que le calme eut eté rendu à l'Empire des Lettres, le *Tchun-tſieou* de *Leang-kou-tché* reparut & eut ſes partiſans. L'Empereur *Han-ou-ti* ordonna à *Toung-tchoung-chou*, Maître des Princes ſes enfans, de leur expliquer le *Tchun-tſieou* qui venoit originairement de *Leang-kou-tché.* Sous l'Empereur *Tchao-ti* le même ordre fut donné à *Tſai-tſien-tſieou*; & ſous l'Empereur *Hiuen-ti*, l'on n'expliqua au Prince *Ouei*, ſon fils, que le *Tchun-tſieou* commenté par *Leang-kou-tché.* Le Miniſtre d'Etat *Ouei-hien*, l'un des plus habiles Lettrés de ſon temps, diſoit qu'on trouvoit dans le Commentaire de *Leang-kou-tché* le précis de tout ce qu'il y a d'important à ſavoir dans le *Tchun-tſieou*, & qu'il méritoit, par ſa préciſion, la préférence ſur tous les autres Commentaires, quand

on ne cherchoit qu'à s'inftruire des affaires qui regardent directement le Royaume de *Lou*.

Tay-tfoung, fecond Empereur des *Tang*, fit placer la tablette de *Leang-kou-tché* dans le *Miao* de *Confucius*. L'Empereur *Tchen-tfoung*, des *Soung*, donna à ce Savant le titre de *Si-kieou-po*, c'eft-à-dire Prince de *Si-kieou*. Mais, du temps de *Hoei-tfoung*, huitieme Empereur de la même Dynaftie des *Soung*, les Lettrés conjurerent ce Prince d'avoir la bonté de donner à *Leang-kou-tché* un titre différent de celui dont il etoit décoré, parce que le caractere *Kieou*, dans le nom de la Principauté dont il portoit le titre, etoit le même que celui qui défignoit l'un des noms de *Confucius*. C'etoit là, felon ces Lettrés, une très-grande indécence. L'Empereur eut egard à leurs repréfentations; & au lieu du titre de Prince de *Si-kieou*, qu'on lifoit fur la tablette de *Leang-kou-tché*, il fit ecrire *Prince de* Lo-yang (*Lo-yang-po*). Sous les *Ming*, il reçut les mêmes honneurs que *Koung-yang-kao*, c'eft-à-dire qu'on lui donna les titres de *Tfee* ou de Philofophe, & de *Sien-jou*, c'eft-à-dire de *Sage de l'ancienne Doctrine*; & on lit aujourd'hui fur fa tablette *Sien-jou-leang-kou-tfee*, &c.

48. *Sun-tfing* eft le même que *Hiun-koang*, dont j'ai déja parlé fous le N°. 19. Il expliqua les Commentaires de *Leang-kou-tché*, comme il avoit fait ceux de *Tfo-kieou-ming*. On doit entendre la même chofe de tous ceux dont les noms font répétés. *Sun-tfing* fut Gouverneur de *Lang-ling-hien*, du Royaume de *Tchou*.

49. *Chen-koung*, furnommé *Pei*, étoit du Royaume de *Lou*. Après avoir expliqué les Commentaires de *Tfo-kieou-ming*, il travailla fur ceux de *Leang-kou-tché*.

50. *Kiang-koung*, du Royaume de *Tfi*, fut Collegue de

Toung-tchoung-chou pour l'explication des *King*, ſous l'Empereur *Han-ou-ti*. *Toung-tchoung-chou* expliqua le *Tchun-tſieou* de *Koung-yang*, & *Kiang-koung* celui de *Leang-kou*.

51. *Hao-hing-koung*, de *Tay-chan*, travailla ſur les Ouvrages de *Kiang-koung*, ſous lequel il avoit appris le *Tchun-tſieou*.

52. *Kiang-cheng*, petit-fils de *Kiang-koung*, fut Mandarin, du titre de *Po-ché*, ſous l'Empereur *Hiuen-ti*, qui lui ordonna de travailler ſur les Ouvrages de ſon aïeul.

53. *Kou-tchang* fut Mandarin, du titre de *Po-ché*, ſous l'Empereur *Ping-ti*.

54. *Siao-tcheng* fut à la tête du College impérial ſous *Ouang-mang*. Il y avoit alors trois Ecoles principales où l'on expliquoit le *Tchun-tſieou* de *Leang-kou*, celle de *Yn*, celle de *Hou* & celle de *Fang*. On les appelloit ainſi du nom des chefs, parce que *Yn-kien* fut chef de la premiere, *Hou-tchang*, chef de la ſeconde, & *Fang-kou*, chef de la troiſieme.

55. Dynaſtie des *Tſin*. Il n'y eut ſous cette Dynaſtie qu'un Ecrivain qui employa ſes veilles à eclaircir le *Tchun-tſieou* ou ſes Commentaires : c'eſt le ſuivant.

56. *Fan-ning*, ſurnommé *Ou-tſee*, fut l'un des Préſidens du Tribunal intérieur des Miniſtres. Il fut décoré du titre de Prince de *Soui-yang*. Il a compoſé le *Leang-kou-tchun-tſieou-ki-kié*, c'eſt-à-dire Explication détaillée du *Tchun-tſieou* de *Leang-kou*.

57. Dynaſtie des *Tang*, c'eſt-à-dire Auteurs qui ont ecrit ſur le *Tchun-tſieou* ſous la Dynaſtie des *Tang*.

58. *Tan-tchou*, du pays de *Tchao*, etoit paſſionné pour le *Tchun-tſieou* de *Leang-kou*. Il lui donnoit la préférence ſur celui de *Tſo-kieou-ming*. Il compoſa le *San-kia-tiao-li-ki-tchouen*, c'eſt-à-dire Commentaires ou Mémoires

ſur les Commentaires du *Tchun-tſieou* que les trois Maiſons ont tranſmis à la poſtérité. Ces trois maiſons ou familles ſont celles de *Tſo-kieou-ming*, de *Koung-yang* & de *Leang-kou*. Cet Ouvrage lui coûta dix ans de travail. Il prend tout le *Tchun-tſieou* article par article, rapporte en abrégé tout ce qu'en ont dit les différens Commentateurs, le diſcute avec ſoin, & dit enſuite ſon propre ſentiment. Entr'autres Diſciples qui ſe diſtinguerent enſuite par leur profond ſavoir, on nomme en particulier *Tchao-koang* & *Lou-tché*, qui ajouterent au travail de leur Maître ſur le *Tchun-tſieou*.

59. *Joung-koang*, du pays de *Lou*, ſe joignit d'abord à *Mou-mong* pour expliquer le *Tchun-tſieou* de *Koung-yang*, dont il fit faire une edition très-eſtimée de la poſtérité. Il publia de même le *Tchun-tſieou* de *Leang-kou*.

60. *Tcheou-tſing* fut Mandarin, du titre de *Po-ché*, ſous l'Empereur *Hiuen-ti*.

61. *Ting-hing* fut auſſi Mandarin, du titre de *Po-ché*, ſous le même Empereur *Hiuen-ti*.

62. *Tſai-tſien-tſieou*, du pays de *Pei*, l'un des Maîtres du Prince *Ouei*, fils de l'Empereur *Hiuen-ti*, & Conſeiller d'Etat, fit des Commentaires ſur le *Tchun-tſieou*, que l'Empereur fit publier lui-même. Ayant encouru la diſgrace de ſon Maître, il fut caſſé de tous ſes emplois, & mis au rang du Peuple ; mais quelque temps après l'Empereur lui pardonna en faveur de ſa ſcience, & lui donna un Mandarinat, du titre de *Lang-tchoung*. Il lui permit d'expliquer publiquement le *Tchun-tſieou* ; ce qui lui attira un très-grand nombre de Diſciples.

63. *Yn-keng-che* fut Conſeiller d'Etat ſous l'Empereur *Hiuen-ti*. Il etoit de *Jou-nan*.

64. *Ouang-yen*, Diſciple de *Tſai-tſien-tſieou*, fut Mandarin, du titre de *Po-ché*.

65. *Lieou-hiang.*

66. *Tchai-fang-kin* fut d'abord Mandarin dans le Tribunal des crimes : de-là il passa au Ministere.

67. *Sang-foung*, l'un des Officiers de l'intérieur du Palais.

68. *Yn-kien*, fils de *Yn-keng-ché*, fut Mandarin-Inspecteur des Terres, & ensuite Mandarin dans le Tribunal des Subsides.

Planche XVI.

Textes du Tchun-tsieou *qui rapportent les Eclipses du* ☼.

(*)	Yn koung ſan nien, tchun ouang, eulh yué ki ſée gé, yeou ché tché.	I. *Explication.* La troiſieme année de *Yn-koung*, dans la ſaiſon du printems, à la ſeconde Lune, le jour dénominé *Ki-ſee*, il y eut Eclipſe du Soleil. *Cette troiſieme année de* Yn-koung *répond à la cinquante-unieme du regne de l'Empereur* Ping-ouang, *& à la ſept cent vingtieme avant l'Ere Chrétienne.*	(*)	Hoan koung ſan nien, tſieou tſi yué, jen tchen cho gé, yeou ché *tché,* *ki.*	II. *Explication.* La troiſieme année de *Hoan-koung*, dans la ſaiſon d'automne, à la ſeptieme Lune, le jour dénominé *Jen-tchen*, premier de cette même Lune, il y eut Eclipſe du Soleil. *Elle fut totale.* *Cette troiſieme année de* Hoon-koung *répond à la onzieme du regne de l'Empereur* Heng-ouang, *& à la ſept cent neuvieme avant l'Ere Chrétienne.*
	Hoan koung che yeou tſi nien, toung ché yué, cho gé, yeou ché tché.	III. *Explication.* La dix-ſeptieme année de *Hoan-koung*, dans la ſaiſon d'hiver, à la dixieme Lune, le premier jour, il y eut Eclipſe du Soleil. *Cette dix-ſeptieme année de* Hoan-koung *répond à la ſeconde du regne de l'Empereur* Tchoang-koung, *& à la ſix cent quatre-vingt-quinzieme avant l'Ere Chrétienne.*		Tchoang koung che yeou pa nien, tchun ouang, ſan, yué gé yeou ché tché.	IV. *Explication.* La dix-huitieme année de *Tchoang-koung*, dans la ſaiſon du printemps, à la troiſieme Lune, il y eut Eclipſe du Soleil. *Cette dix-huitieme année de* Tchoang-koung *répond à la premiere de l'Empereur* Hoei-ouang, *& à la ſix cent ſoixante-ſeptieme avant l'Ere Chrétienne.*

(*) *Les colonnes en blanc (dans cette page & dans les ſuivantes), ſont pour faire voir au Lecteur que c'eſt là où devroient être placés les caracteres chinois contenus dans le Manuſcrit envoyé de Pékin.*

TEXTES DU TCHUN-TSIEOU *QUI RAPPORTENT LES ECLIPSES DU* ☀.

Tchoung koung eulh-ché yeou ou nien, lieou yué, ſin ouei cho gé, yeou ché tché.	V. *EXPLICATION.* LA vingt-cinquieme année de *Tchoang-koung*, à la ſixieme Lune, le jour dénominé *Sin-ouei*, premier de cette Lune, il y eut Eclipſe du Soleil. *Cette vingt-cinquieme année de* Tchoang-koung *répond à la huitieme du regne de l'Empereur* Hoei-ouong, *& à la ſix cent ſoixante-neuvieme avant l'Ere Chrétienne.*	Tchoang koung eulh-ché yeou lieou nien, toung, che, yeou eulh, yué kouei hai cho, gé yeou ché tché.	V I. *EXPLICATION.* LA vingt-ſixieme année de *Tchoang-koung*, dans la ſaiſon d'hiver, à la douzieme Lune, le jour dénominé *Kouei-hai*, premier de cette Lune, il y eut Eclipſe du Soleil. *Cette vingt-ſixieme année de* Téhoang-koung *répond à la neuvieme du regne de l'Empereur* Heei-ouang, *& à la ſix cent ſoixante-huitieme avant l'Ere Chrétienne.*
Tchoang koung ſan che nien, ſieou yné, king ou cho, gé yeou ché tché.	V I I. *EXPLICATION.* LA trentieme année de *Tchoang-koung*, à la neuvieme Lune, le jour dénominé *King-ou*, premier de cette Lune, il y eut Eclipſe du Soleil. *Cette trentieme année de* Tchoang-koung *répond à la treizieme du regne de l'Empereur* Hoei-ouang, *& à la ſix cent ſoixante-quatrieme avant l'Ere Chrétienne.*	Hi koung ou nien, kieou yué, ou chen cho gé yeou ché tché.	V I I I. *EXPLICATION.* LA cinquieme année de *Hi-koung*, à la neuvieme Lune, le jour dénominé *Ou-chen*, premier de cette Lune, il y eut Eclipſe du Soleil. *Cette cinquieme année de* Hi-koung *répond à la vingt-deuxieme du regne de l'Empereur* Hoei-ouang, *& à la ſix cent cinquante-cinquieme avant l'Ere Chrétienne.*

Planche XVIII.

Textes du Tchun-tsieou *qui rapportent les Eclipses du* ☀.

Hi koung che yeou eulh nien, tchun ouang, ſan yué, king ou gé, yeou ché tché.	**I X.** *Explication.* La douzieme année de *Hi-koung*, dans la ſaiſon du printems, à la troiſieme Lune, le jour dénominé *King-ou*, il y eut Eclipſe du Soleil. *Cette douzieme année de* Hi-koung *répond à la quatrieme du regne de l'Empereur* Siang-ouang, *& à la ſix cent quarante-huitieme avant l'Ere Chrétienne.*	Hi koung che yeou ou nien, hia ou yué, gé yeou ché tché.	**X.** *Explication.* La quinzeme année de *Hi-koung*, dans la ſaiſon d'eté, à la cinquieme Lune, il y eut Eclipſe du Soleil. *Cette quinzieme année de* Hi-koung *répond à la ſeptieme du regne de l'Empereur* Hoei-ouang, *& à la ſix cent quarante-cinquieme avant l'Ere Chrétienne.*
Ouen koung yuen nien, eulh yué, kouei hai, gé yeou, ché tché.	**X I.** *Explication.* La premiere année de *Ouen-koung*, à la ſeconde Lune, le jour dénominé *Kouei-hai*, il y eut Eclipſe du Soleil. *Cette premiere année de* Ouen-koung *répond à la vingt-ſixieme du regne de l'Empereur* Hoei-ouong, *& à la ſix cent vingt-ſixieme avant l'Ere Chrétienne.*	Ouen koung che yeou nien, lieou yué ſin tcheou cho, gé yeou ché tché.	**X I I.** *Explication.* La quinzieme année de *Ouen-koung*, à la ſixieme Lune, le jour dénominé *Sin-tcheou*, premier de cette Lune, il y eut Eclipſe du Soleil. *Cette quinzieme année de* Ouen-koung *répond à la premiere année du regne de l'Empereur* Koang-ouang, *& à la ſix cent douzieme avant l'Ere Chrétienne.*

Planche XIX.

Textes du Tchun-tsieou *qui rapportent les Eclipses du* ☼.

Hiuen koung pa nien, tsieou tsi yué, kia tsée, gé yeou ché *tché* *ki.*	XIII. *Explication.* La huitieme année de *Hiuen-koung*, dans la saison d'automne, à la septieme Lune, le jour dénominé *Kia-tsée*, il y eut Eclipse du Soleil. *Elle fut totale.* *Cette huitieme année de* Hiuen-koung *répond à la sixieme du regne de l'Empereur* Ting-ouang, *& à la six cent unieme avant l'Ere Chrétienne.*	Hiuen koung ché nien, hia, see yué, ping tchen, gé yeou ché tché.	XIV. *Explication.* La dixieme année de *Hiuen-koung*, dans la saison d'eté, à la quatrieme Lune, le jour dénominé *Ping-tchen*, il y eut Eclipse du Soleil. *Cette dixieme année de* Hiuen-koung *répond à la huitieme du regne de l'Empereur* Ting-ouang, *& à la cinq cent quatre-vingt-dix-neuvieme avant l'Ere Chrétienne.*
Hiuen koung ché yeou tsi nien, lieou yué, kouei mao gé yeou ché tché.	XV. *Explication.* La dix-septieme année de *Hiuen-koung*, à la sixieme Lune, le jour dénominé *Kouei-mao*, il y eut Eclipse du Soleil. *Cette dix-septieme année de* Hiuen-koung *répond à la quinzieme du regne de l'Empereur* Ting-ouang, *& à la cinq cent quatre-vingt-douzieme avant l'Ere Chrétienne.*	Tcheng koung che yeou lieou nien, lieou yué, ping yn cho gé yeou ché tché.	XVI. *Explication.* La seizieme année de *Tcheng-koung*, à la sixieme Lune, le jour dénominé *Ping-yn*, premier de cette Lune, il y eut Eclipse du Soleil. *Cette seizieme année de* Tcheng-koung *répond à la onzieme du regne de l'Empereur* Kien-ouang, *& à la cinq cent soixante-quinzieme avant l'Ere Chrétienne.*

Textes du Tchun-tsieou *qui rapportent les Eclipses du* ☼.

Tcheng koung ché yeou tsi nien, che yeou eulh yué, ting sée cho, gé yeou ché tché.	XVII. *Explication.* La dix-septieme année de *Tcheng-koung*, à la douzieme Lune, le jour dénominé *Ting-see*, premier de cette Lune, il y eut Eclipse du Soleil. *Cette dix-septieme année de* Tcheng-koung *répond à la douzieme du regne de l'Empereur* Kien-ouang, *& à la cinq cent soixante-quatorzieme avant l'Ere Chrétienne.*	Siang koung che yeou see nien, san yué, y ouei, cho, gé yeou ché tché.	XVIII. *Explication.* La quatorzieme année de *Siang-koung*, à la troisieme Lune, le jour dénominé *Y-ouei*, premier de cette Lune, il y eut Eclipse du Soleil. *Cette quatorzieme année de* Siang-koung *répond à la treizieme du regne de l'Empereur* Ling-ouang, *& à la cinq cent cinquante-neuvieme avant l'Ere Chrétienne.*
Siang koung ché yeou ou nien, tsieou pa yué ting see, gé yeou ché tché.	XIX. *Explication.* La quinzieme année de *Siang-koung*, dans la saison d'automne, à la huitieme Lune, le jour *Ting-see*, il y eut Eclipse du Soleil. *Cette quinzieme année de* Siang-koung *répond à la quatorzieme du regne de l'Empereur* Ling-ouang, *& à la cinq cent cinquante-huitieme avant l'Ere Chrétienne.*	Siang koung eulh ché nien, toung ché yué ping tchen cho, gé yeou ché tché.	XX. *Explication.* La vingtieme année de *Siang-koung*, dans la saison d'hiver, à la dixieme Lune, le jour dénominé *Ping-tchen*, premier de cette Lune, il y eut Eclipse du Soleil. *Cette vingtieme année de* Siang-koung *répond à la dix-neuvieme du regne de l'Empereur* Ling-ouang, *& à la cinq cent cinquante-troisieme avant l'Ere Chrétienne.*

Planche XXI.

Textes du Tchun-tsieou *qui rapportent les Eclipses du* ☀.

Siang
koung
eulh-ché
yeou
y
nien,
kieou
yué
keng
ſiu,
cho,
gé
yeou
ché
tché.

XXI.

Explication.

La vingt-unieme année de *Siang-koung*, à la neuvieme Lune, le jour dénominé *Keng-ſiu*, premier de cette Lune, il y eut Eclipſe du Soleil.

Cette vingt-unieme année de Siang-koung *répond à la vingtieme de l'Empereur* Ling-ouang, *& à la cinq cent cinquante-deuxieme avant l'Ere Chrétienne.*

Siang
koung
eulh-ché
yeou
y
nien,
toung
ché
yué,
keng
tchen,
cho,
gé
yeou
ché
tché.

XXII.

Explication.

La vingt-unieme année de *Siang-koung*, dans la ſaiſon d'hiver, à la dixieme Lune, le jour *Keng-tchen*, premier de cette Lune, il y eut Eclipſe du Soleil.

Cette vingt-unieme année de Siang-koung *répond à la vingtieme du regne de l'Empereur* Ling-ouang, *& à la cinq cent cinquante-deuxieme avant l'Ere Chrétienne.*

Siang
koung
eulh-ché
yeou
ſan
nien,
tchun
ouang
eulh
yué,
kouei
yeou,
cho,
gé
yeou
ché
tché.

XXIII.

Explication.

La vingt-troiſieme année de *Siang-koung*, dans la ſaiſon du printems, à la ſeconde Lune, le jour dénominé *Kouei-yeou*, premier de cette Lune, il y eut Eclipſe du Soleil.

Cette vingt-troiſieme année de Siang-koung *répond à la vingt-deuxieme du regne de l'Empereur* Ling-ouang *& à la cinq cent cinquantieme avant l'Ere Chrétienne.*

Siang
koung
eulh-ché
yeou
ſee
nien,
tſieou,
tſi
yué,
kia
tſée,
cho,
gé
yeou
ché
tché
ki.

XXIV.

Explication.

La vingt-quatrieme année de *Siang-koung*, dans la ſaiſon d'automne, à la ſeptieme Lune, le jour dénominé *Kia-tſee*, premier de cette Lune, il y eut Eclipſe du Soleil. *Elle fut totale.*

Cette vingt-quatrieme année de Siang-koung *répond à la vingt-troiſieme du regne de l'Empereur* Ling-ouang, *& à la cinq cent quarante-neuvieme avant l'Ere Chrétienne.*

TEXTES DU TCHUN-TSIEOU *QUI RAPPORTENT LES* ECLIPSES *DU* ☼.

Siang koung eulh-ché yeou fee nien, pa yué, kouei fee cho gé yeou ché tché.

XXV.

EXPLICATION.

LA vingt-quatrieme année de *Siang-kaung*, à la huitieme Lune, le jour dénominé *Kouei-fee*, premier de cette Lune, il y eut Eclipse du Soleil.

Cette vingt-quatrieme année de Siang-ouang *répond à la vingt-troisieme du regne de l'Empereur* Ling-ouang, *& à la cinq cent quarante-neuvieme avant l'Ere Chrétienne.*

Siang koung eulh-ché yeou tsi nien, toung, ché yeou eulh yué, y hai, cho, gé yeou ché tché.

XXVI.

EXPLICATION.

LA vingt-feptieme année de *Siang-koung*, dans la faifon d'hiver, à la douzieme Lune, le jour dénominé *Y-hai*, premier de cette Lune, il y eut Eclipse du Soleil.

Cette vingt-feptieme année de Siang-koung *répond à la vingt-fixieme du regne de l'Empereur* Ling-ouang, *& à la cinq cent quarante-fixieme avant l'Ere Chrétienne.*

Tchao koung tsi nien, hia, fee yué, kia tchen, cho, gé yeou ché tché.

XXVII.

EXPLICATION.

La feptieme année de *Tchao-koung*, dans la faifon d'eté, à la quatrieme Lune, le jour dénominé *Kia-tchen*, premier de cette Lune, il y eut Eclipfe du Soleil.

Cette feptieme année de Tchao-koung *répond à la dixieme année de l'Empereur* King-ouang, *& à la cinq cent trente-cinquieme avant l'Ere Chrétienne.*

Tchao koung ché yeou ou nien, lieou yué, ting fee, cho, gé yeou ché tché.

XXVIII.

EXPLICATION.

LA quinzieme année de *Tchao-koung*, à la fixieme Lune, le jour dénominé *Ting-fee*, premier de cette Lune, il y eut Eclipfe du Soleil.

Cette quinzieme année de Tchao-koung *répond à la dix-huitieme du regne de l'Empereur* King-ouang, *& à la cinq cent vingt-feptieme avant l'Ere Chrétienne.*

Planche XXIII.

TEXTES DU TCHUN-TSIEOU QUI RAPPORTENT LES ECLIPSES DU ☉.

Tchao
koung
che
yeou
tsi
nien,
hia,
lieou
yué,
kia
siu
cho
gé
yeou
ché
tché.

XXIX.

EXPLICATION.

LA dix-septieme année de *Tchao-koung*, dans la saison d'eté, à la sixieme Lune, le jour dénominé *Kia-siu*, premier de cette Lune, il y eut Eclipse du Soleil.

Cette dix-septieme année de Tchao-koung *répond à la vingtieme du regne de l'Empereur* King-ouang, *& à la cinq cent vingt-cinquieme avant l'Ere Chrétienne.*

Tchao
koung
eulh-che
yeou
y.
nien,
tsieou,
tsi
yué,
jen
ou
cho
gé
yeou
ché
tché.

XXX.

EXPLICATION.

LA vingt-unieme année de *Tchao-koung*, dans la saison d'automne, à la septieme Lune, le jour dénominé *Jen-ou*, premier de cette Lune, il y eut Eclipse du Soleil.

Cette vingt-unieme année de Tchao-koung *répond à la vingt-quatrieme du regne de l'Empereur* King-ouang, *& à la cinq cent vingt-unieme avant l'Ere Chrétienne.*

Tchao
koung
eulh-che
yeou
eulh
nien,
che
yeou
eulh
yué,
koei
yeou,
cho
gé,
yeou
ché
tché.

XXXI.

EXPLICATION.

LA vingt-deuxieme année de *Tchao-koung*, à la douzieme Lune, le jour dénominé *Kouei-yeou*, premier de cette Lune, il y eut Eclipse du Soleil.

Cette vingt-deuxieme année de Tchao-koung *répond à la vingt-cinquieme du regne de l'Empereur* King-ouang, *& à la cinq cent vingtieme avant l'Ere Chrétienne.*

Tchao
koung
eulh-ché
yeou
see
nien,
hia
ou
yué
y
ouei
cho,
gé
yeou
ché
tché.

XXXII.

EXPLICATION.

LA vingt-quatrieme année de *Tchao-koung*, dans la saison d'eté, à la cinquieme Lune, le jour dénominé *Y-ouei*, premier de cette Lune, il y eut Eclipse du Soleil.

Cette vingt-quatrieme année de Tchao-koung *répond à la deuxieme du regne de l'Empereur* King-ouang, *fils du précédent, nommé aussi* King-ouang, *& à la cinq cent dix-huitieme avant l'Ere Chrétienne.*

Planche XXIV.

TEXTES DU TCHUN-TSIEOU *QUI RAPPORTENT LES ECLIPSES DU* ☀.

Tchao koung ſan-ché yeou y nien, ché yeou eulh yué, ſin hai, cho gé, yeou ché tché.	XXXIII. *EXPLICATION.* LA trente-unieme année de *Tchao-koung*, à la douzieme Lune, le jour dénominé *Sin-hia*, premier de cette Lune, il y eut Eclipſe du Soleil. *Cette trente-unieme année de* Tchao-koung *répond à la neuvieme du ſecond* King-ouang, *& à la cinq cent onzieme avant l'Ere Chrétienne.*	Ting koung ou nien, tchun ouang, ſan yué, ſin hai, gé yeou ché tché.	XXXIV. *EXPLICATION.* LA cinquieme année de *Ting-koung*, dans la ſaiſon du printems, à la troiſieme Lune, le jour dénominé *Sin-hai*, il y eut Eclipſe du Soleil. *Cette cinquieme année de* Ting-koung *répond à la quinzieme du regne du ſecond* King-ouang, *& à la cinq cent cinquieme avant l'Ere Chrétienne.*
Teng koung ché yeou eulh nien, ché yeou y yué, ping yn, cho, gé yeou ché tché.	XXXV. *EXPLICATION.* LA douzieme année de *Ting-koung*, à la onzieme Lune, le jour dénominé *Ping-yn*, premier de cette Lune, il y eut Eclipſe du Soleil. *Cette douzieme année de* Ting-koung *répond à la vingt-deuxieme du regne du ſecond* King-ouang, *& à la quatre cent quatre-vingt-dix-huitieme avant l'Ere Chrétienne.*	Ting koung che yeou ou nien, pa yué, keng tchen, cho, gé yeou ché tché.	XXXVI. *EXPLICATION.* LA quinzieme année de *Ting-koung*, à la huitieme Lune, le jour dénominé *Keng-tchen*, premier de cette Lune, il y eut Eclipſe du Soleil. *Cette quinzieme année de* Ting-koung *répond à la vingt-cinquieme du regne du ſecond* King-ouang, *& à la quatre cent quatre-vingt-quinzieme avant l'Ere Chrétienne.*

TEXTE DU CHÉ-KING QUI RAPPORTE UNE ECLIPSE DU ☀.

Ché yué tché kiao, cho gé, sin mao, gé yeou ché tché, y koung tché tcheou.	Pei yué eulh ouei, tsée gé eulh ouei, kin tsée hia min, y koung tché ngai.	Gé yué kao hioung, pou young ki hing; see koué ou tcheng, pou young ki leang.	Pei yué eulh ché, tsê ouei ki tchang; tsee gé eulh ché, yu ho pou tsang.

Suivant notre maniere, cette Stance de huit vers doit être ecrite ainsi :

Ché yué tché kiao ,
Cho gé , sin mao ,
Gé yeou ché tché ,
Y koung tché tcheou.
Pei yué eulh ouei ,
Tsée gé eulh ouei ,
Kin-tsée hia min ,
Y koung tché ngai.

SECONDE STANCE.

Ge yué kao hioung ,
Pou young ki hing ;
See koué ou tcheng ,
Pou young ki leang.
Pei yué eulh ché ,
Tsê ouei ki tchang ;
Tsee gé eulh ché ,
Yu ho pou tsang , &c.

EXPLICATION.

A la conjonction de la dixieme Lune , le premier jour , dénominé *Sin-mao* , il y eut Eclipse du Soleil. Cet evénement est d'un très-mauvais augure. Que l'Eclipse soit de la Lune , ou qu'elle soit du Soleil , le bas Peuple en est dans la consternation.

(Dans ce cas) le Soleil & la Lune nous invitent à faire un retour sur nous-mêmes , pour y découvrir nos défauts , afin de travailler à nous en corriger , en changeant de conduite. Les Royaumes des quatre côtés ont brisé les rênes du Gouvernement ; les gens de bien n'y sont plus employés. Si la Lune souffre une Eclipse (l'on y dit) , il n'y a rien en cela que de très-ordinaire : si le Soleil est eclipsé (l'on y dit encore) , il n'y a rien en cela de mauvais , &c.

Ce qui est entre deux parentheses *est ajouté au Texte , qui le sous-entend.*

Planche XXVI.

Texte du Chou-king,

A l'occasion d'une Eclipse du Soleil arrivée sous Tchoung-kang.

Nai ki tseou yué cho, tchen fou ki *vel* tsi yu fang; kou tseou kou;

Ché fou tché; chou jin tseou. Hi, Ho, ché kiué koan, ouang ouen tché.

Houn mi yu tien siang; y kan sien ouang tché tcheou; tcheng tien yué:

Sien ché tchê; cha, ou chê: pou ki ché tchê; cha, ou chê.

Explication.

Le premier jour de la derniere Lune d'automne (1), le Soleil ayant eté caché par la Lune dans la Constellation *Fang*, où la conjonction s'est faite, l'aveugle a battu le tambour, les gens de la campagne se sont sauvés d'epouvante, tout le monde a eté saisi de frayeur (2). *Hi* & *Ho*, comme des statues dans leurs emplois, n'ont rien entendu, n'ont rien su (3). Aveugles sur les apparences célestes, ils ont encouru la peine qui a eté décernée par les Rois mes prédecesseurs. La Loi dit : S'ils (les Astronomes) annoncent une Eclipse pour un temps où elle ne doit pas encore arriver, qu'ils soient mis à mort sans remission : s'ils ne l'ont pas encore annoncée quand elle arrive, qu'ils soient (de même) mis à mort sans remission.

(1) *La neuvieme étoit la derniere des trois Lunes d'automne.* Voy. l'Explication.
(2) *Le P. Gaubil ne traduit pas exactement les six caractères* che fou tche, chou jin tseou.
(3) *Le même P. Gaubil n'a pas été plus exact dans la traduction des caractères qui suivent. Voy. sa Dissertation sur l'Eclipse solaire rapportée dans le* Chou-king. *Le sens s'y trouve : c'est tout.*

Texte

Planche XXVII.

Texte de l'Histoire,

A l'occaſion de la conjonction des cinq Planetes ſous Tchoan-hiu.

Ti	Teou	Ou	Ki	cheou
tſo	chao	hing	ché	ouan
li ,	kien	hoei	ſan	ou
ché	yn	yu	hao.	mo
ouei	tché	tien	Tien	pou
y	yué,	li	yué	yng
tché	ouei	yng	tſo	ho.
nien ,	yuen.	ché.	ché ;	Kou,
ki	Ché	Ping	ti	heou
yng ,	ſoui	toung	yué	ché
hiu ;	tcheng	ché	tſo	tcheng
cheng ,	yué	pan ;	tchang;	tchoang
kiang ,	cho	tchê	jin	hiu
y	tan	tchoung	yué	ouei
mong	li	ché	tſo	li
tchun.	tchun.	fa ;	lo.	tſoung
			Niao	yé.

Explication.

Ce Prince (*Tchoan-hiu*), cherchant un principe d'où il pût faire dériver les regles du nouveau Calendrier dont il ſe propoſoit d'etablir l'uſage, examina avec ſoin le plein & le vuide (de l'annee), le haut & le bas (l'apogee & le perigée des Aſtres), & fixa le commencement du printems. La Lune qu'on comptoit alors *Yn* (c'eſt la troiſieme dans l'ordre cyclique), repondoit au manche du Boiſſeau (à la queue de la grande Ourſe). Il la compta pour le commencement de l'année, & la nomma premiere Lune. Ainſi le matin du premier jour de cette premiere Lune fut (en même temps) le commencement du printems & de l'annee. Les cinq Planetes etoient reunies dans les conſtellations *Tien-li* & *Yng-ché* (1). La glace commençoit à fondre, les inſectes (engourdis) commençoient à ſe mettre en mouvement, le coq commençoit ſes trois chants : le ciel faiſoit ſes opérations, la terre travailloit à s'embellir, les hommes ouvroient leurs cœurs à la joie : les oiſeaux, les quadrupedes, tout ce qui eſt dans la nature cherchoit à ſe renouveller. Pour cette raiſon (d'avoir fait le nouveau Calendrier), la poſterite a ſurnommé *Tchoan-hiu l'Auteur de l'Aſtronomie.* (*Li-tſoung*).

(1) *Voyez ce que je dis dans l'Explication des Figures. J'avertis ſeulement ici que tout ce qui eſt entre deux* parentheſes *eſt ajouté pour l'intelligence du Texte, qui le ſous-entend.*

Planche XVI & suivantes, jusqu'à la XXVII inclusivement.

Depuis la renaissance des Lettres, on a vu dans chaque siecle quelques Critiques de mauvaise humeur faire usage de tout leur petit savoir, pour tâcher de répandre au moins quelques nuages sur l'authenticité de l'Histoire & des *King*. Ces Critiques ont toujours été réfutés par les vrais Savans & par le Corps entier de la Littérature ; lequel ayant ici une jurisdiction autorisée, prononce définitivement dans les affaires de sa compétence, de la même maniere que les autres Jurisdictions prononcent dans les affaires qui sont de leur ressort, & condamnent au mépris ou au ridicule, comme les Magistrats de Justice condamnent aux peines infamantes ou à la mort. Il y a néanmoins cette différence entre eux, c'est que les Corps Littéraires motivent leurs arrêts, & en rendent compte au Public. Ils n'ont cessé de dire, ces Corps célebres, tantôt que les Auteurs subalternes qui avoient attaqué les *King* & l'Histoire n'etoient pas assez instruits pour pouvoir parler pertinemment de certains sujets qui etoient d'ailleurs hors de leur portée ; tantôt qu'ils ne faisoient que répéter des objections auxquelles on avoit déja répondu cent fois, de maniere à fermer la bouche à ceux qui les avoient faites les premiers, & auxquelles on vouloit bien répondre encore, pour epargner au Lecteur la peine d'aller chercher ces réponses victorieuses dans des Ouvrages qu'il n'est peut-être pas à portée de consulter ; tantôt qu'ils ne s'attachoient qu'à quelques légeres omissions, qu'à quelques transpositions, qu'à quelques caracteres mis les uns pour les autres, & à d'autres minuties semblables dont les Editeurs des *King* & de l'Histoire avoient eux-mêmes fait mention, ou dans leurs

Préfaces, ou dans des Notes qu'ils avoient mises soit au-dessus soit au-dessous, soit aux deux côtés des propres paroles, qu'ils regardoient comme devant être le texte. Ils ajoutoient, en finissant, que les plus illustres d'entre les Savans de chaque Dynastie s'etant occupés sérieusement du soin de purger les *King* & l'Histoire des petites fautes qui pouvoient s'y être glissées dans les commencemens, soit par défaut d'attention de la part des Copistes, soit parce qu'on n'avoit point encore certains monumens qui ont eté découverts depuis, soit enfin parce que les premiers Editeurs, par un choix trop précipité, avoient donné la préférence à certains Mémoires moins sûrs que certains autres qu'ils avoient cru devoir rejeter, on pouvoit s'en fier à leurs décisions, & croire qu'ils avoient décidé sans préjugés & sans aucune passion; qu'ils n'avoient rien décidé qu'après des examens réitérés, qu'après avoir confronté les différens exemplaires entre eux, qu'après avoir fait usage de toutes leurs lumieres réunies; & qu'enfin ils etoient mieux instruits que ne peut l'être un simple particulier qui ne sauroit avoir les secours en tout genre dont ils etoient abondamment pourvus. Ces raisons ont eté si goûtées des Gens de Lettres, que depuis bien des siecles il ne s'en est trouvé aucun qui ait formé de nouvelles difficultés sur l'authenticité des *King*. Il n'y a pas deux sentimens : tout le monde convient que ce qui reste de ces précieux monumens est tel aujourd'hui qu'il l'etoit avant l'incendie de *Tsin-ché-hoang* & du temps même de *Confucius*.

Les disputes sur le *Tchun-tsieou* n'ont pas eté sitôt terminées, parce que les difficultés qu'on opposoit pour prouver que ce Livre etoit tout au-moins altéré, n'etoient pas de nature à pouvoir être résolues par le commun des Savans. Les Astronomes & les Calculateurs etoient entrés en lice.

Les premiers, faute d'une bonne méthode & de connoiſſances néceſſaires ſur les mouvemens céleſtes, réels ou apparens, aſſuroient que les eclipſes enoncées etoient, pour la plupart, fauſſes ; & les ſeconds, que les caracteres cycliques dont certains jours etoient dénominés dans le courant de telle ou telle Lune, ne pouvoient leur convenir, par la raiſon qu'ils dénominoient d'autres jours de telle ou telle lunaiſon voiſine. Les uns & les autres tiroient cette conſéquence, que le *Tchun-tſieou* ayant viſiblement eté altéré ſur ces deux articles, il etoit naturel de croire qu'il l'avoit egalement eté ſur tous les autres, & qu'ainſi l'on pouvoit révoquer en doute, non l'Ouvrage entier pris dans ſa totalité, mais chaque fait particulier pris ſéparément.

Les différens Corps de Savans, chargés par autorité publique de conſtater l'authenticité des dépôts littéraires confiés à leurs ſoins, n'admirent jamais une pareille conſéquence. Ils répondirent aux Aſtronomes & aux Calculateurs que leurs raiſonnemens portant ſur de faux principes, ne pouvoient rien conclure de ſolide & de vrai. Vous ne vous attachez, leur dirent-ils, qu'aux ſeuls objets qui ſont de votre compétence, & il ne vous eſt pas poſſible de les vérifier. Nous en ſommes très-convaincus, & nous vous avouons avec franchiſe que nous ſerions etrangement ſurpris ſi la choſe etoit autrement. Pour nous, qui ne nous contentons point d'examiner un ſeul objet, mais qui les examinons tous, qui les combinons tous, qui les comparons tous, nous trouvons qu'ils s'accordent quant à l'eſſentiel, & qu'à l'exception de quelques dates ou mal enoncées ou enoncées d'une maniere que nous n'entendons pas bien, tout le reſte ne ſouffre aucune difficulté.

Aſtronomes, ſoyez de bonne foi, & vous conviendrez ſans peine que vous n'ayez point encore de méthode aſſez

sûre pour pouvoir vérifier des eclipſes arrivées dans des temps eloignés de bien des ſiecles de celui où vous vivez. Les Aſtronomes futurs ſeront peut-être ou plus habiles ou plus heureux que vous. Calculateurs, avouez que c'eſt bien gratuitement que vous ſuppoſez que les Calendriers des *Tcheou* & du Royaume de *Lou* ont eté conſtamment les mêmes dans tous les tems, ſans en excepter ceux où l'eſprit de trouble, d'indépendance & de révolte mettoit le déſordre par-tout ; que, dans les temps même les plus tranquilles, les Calendriers etoient faits avec exactitude, les intercalations faites à propos, la dénomination des jours déterminée ſans interruption, ſuivant l'ordre des caracteres cycliques. Convenez les uns & les autres que vous ne ſauriez ſavoir, avec quelque certitude, ſi, dans les cas d'une eclipſe fauſſement annoncée, les Hiſtoriographes du temps, entre les mains deſquels on remettoit les réſultats des calculs des Aſtronomes, avant l'evénement de leurs prédictions, ne l'ont point inſérée dans leurs Mémoires parmi la foule des autres evénemens ; ſi les Copiſtes n'ont point ſubſtitué, par inadvertance, un caractere cyclique à un autre ; s'ils n'ont pas quelquefois ecrit une Lune pour l'autre ; en un mot, ſi, dans un temps où l'Imprimerie n'etoit pas encore inventée, ceux qui tranſcrivoient les anciens Ouvrages y apportoient aſſez d'attention pour n'y commettre aucune de ces fautes qui echappent quelquefois à la vigilance de ceux même qui ſont les plus attentifs. Laiſſez donc là vos réflexions, prétendus Critiques, qui n'ont aucun objet réel, qui ne peuvent être d'aucune utilité ni pour vous-mêmes ni pour les autres, & joignez-vous à nous pour en faire de plus ſérieuſes, qui puiſſent nous inſtruire & nous fournir de quoi inſtruire les autres. Nous avons trois exemplaires du *Tchun-tſieou*, celui qui nous a eté tranſmis par le *Tſo-kieou-ming*,

celui qu'a laiſſé *Koung-yang*, & celui que nous tenons de *Leang-kou.* Ces trois Auteurs ſont anciens, puiſque le premier etoit ami & Diſciple de *Confucius* lui-même, & que les deux autres ont vécu ſous la Dynaſtie des *Tcheou*, c'eſt-à-dire dans des temps peu eloignés de celui où vivoit *Confucius.* Liſons les Ouvrages de ces Sages, combinons-les entre eux, &, à la lueur du flambeau d'une ſage Critique, corrigeons les fautes de Copiſtes, d'inadvertance, d'omiſſion, de tranſpoſition & autres ſemblables, qui peuvent s'être gliſſées dans le texte. Nous ſommes sûrs que le *Tchun-tſieou* eſt à-peu-près tel aujourd'hui qu'il etoit au ſortir des mains de ſon reſpectable Auteur. Il n'eſt pas à préſumer que le *ſaint Homme* (*Confucius*) ait voulu en impoſer à la poſtérité, en inſérant dans ſon Ouvrage des evénemens qui n'ont point eu lieu, & qu'il n'avoit aucun intérêt de publier. Il a mis exactement ce qu'il a trouvé dans les Mémoires hiſtoriques qu'il a rédigés. Il a ſuppoſé ces Mémoires sûrs dans tous les points, parce que c'etoient les Mémoires dépoſés dans les Archives publiques du Royaume de *Lou.*

Les précautions & les meſures qu'il prit pour vérifier ou eclaircir ces mêmes Mémoires, nous font connoître ſon exactitude, & nous garantiſſent en quelque ſorte ſa bonne foi. Accompagné de ſon ami *Tſo-kieou-ming*, il fit un voyage exprès pour ſe rendre dans la Capitale de l'Empire, où il demanda comme une grace qu'on voulût bien lui communiquer les Ecrits authentiques conſervés dans le dépôt de ceux qui préſidoient à l'Hiſtoire. Il lut ces Ecrits authentiques, il en prit des extraits pour les temps ſur leſquels il devoit ecrire, &c.

Ces raiſons & mille autres ſemblables, dites modeſtement par des Auteurs de la premiere claſſe, qui n'avoient aucun intérêt propre à les faire valoir, & qui, le plus ſouvent,

etoient revêtus de dignités, en récompenſe de leur mérite littéraire, en impoſoient pour quelque temps, & ſuſpendoient le pinceau des Critiques. Mais, la génération d'après, de nouveaux Critiques, de la même claſſe que les premiers, croyant dire du neuf, propoſoient avec emphaſe les mêmes difficultés. On ſe contentoit de leur faire, avec modeſtie, les mêmes réponſes. Enfin, ſous la Dynaſtie des *Yuen*, entre l'an de Jéſus-Chriſt 1280 & 1399, un Auteur célebre, nommé *Tcheng-ki-tchaï*, ou ſimplement *Tcheng-ché*, jugeant de l'avenir par le paſſé, entreprit de couper pied à toutes les diſputes qu'on pourroit exciter encore, en réuniſſant dans un Ouvrage, que tout le monde pût lire, tout ce qui avoit eté ecrit pour & contre le *Tchun-tſieou*, depuis le renouvellement des Lettres juſqu'au temps où il vivoit. Il avoue qu'il lui a fallu dépouiller plus de cent trente Auteurs dont il a pris la ſubſtance, dans les choſes eſſentielles qui pouvoient ſervir à ſon objet. Cet Ouvrage jouit encore aujourd'hui de l'eſtime univerſelle. Il eſt diviſé en trois parties, qui ſont comme trois Ouvrages particuliers qu'on peut lire ſéparément avec un egal profit. La premiere partie, ou le premier Ouvrage, eſt intitulé *Tchun-tſieou-pen-y*, c'eſt-à-dire *Véritable ſens* ou *ſens propre du* Tchun-tſieou; il contient trente articles. La ſeconde partie a le titre de *Tchun-tſieou-pien-y*, c'eſt-à-dire, *Sens gauche* ou *ſens de côté qu'on a donné ou qu'on peut donner au* Tchun-tſieou; il eſt renfermé ſous vingt articles. La troiſieme partie eſt appellée ſimplement *Ho-ouen*, c'eſt-à-dire *On dira peut-être*. Cette troiſieme partie n'eſt qu'en dix articles, dans leſquels l'Auteur propoſe & réſout toutes les difficultés qu'on a faites ou qu'on peut faire raiſonnablement contre le *Tchun-tſieou*, & les différens ſujets qui en ſont la matiere.

On peut dire que *Tcheng-ché* a atteint le but qu'il s'etoit proposé ; car, depuis lui, tous les ſentimens ont eté réunis. Les Aſtronomes & les Calculateurs, devenus plus habiles, ou ayant de meilleures méthodes que celles qu'on avoit auparavant, ont réuſſi à vérifier preſque toutes les eclipſes rapportées par *Confucius*. Ils ont réduit à leur juſte valeur & à leur vraie dénomination celles qui etoient mal enoncées, & ils ſont convenus de bonne foi qu'il ſe trouvoit dans le texte quelques légeres fautes qu'on ne pouvoit attribuer qu'à la négligence ou à l'inadvertance des Copiſtes. Un ou deux exemples ſuffiront pour donner une idée de la maniere dont ils expliquent en peu de mots ce qui ſouffroit autrefois de ſi grandes difficultés. *Des trente-ſix eclipſes rapportées dans le* Tchun-tſieou, diſent-ils, il ne s'en trouve que dix-ſept qui ſoient marquées par le caractere *Cho* (qui ſignifie le premier jour de la Lune) : *Ce caractere manque à toutes les autres. On peut répondre à cela que le ſaint Homme ſachant très-bien que les eclipſes du Soleil n'arrivent jamais qu'au jour de la nouvelle Lune, & que ce jour de la nouvelle Lune eſt toujours ou preſque toujours le premier de la Lune, il n'a pas cru qu'il fût toujours néceſſaire de l'exprimer par le caractere* Cho, *ou que, s'il l'a toujours exprimé, les Copiſtes qui ont les premiers tranſcrit ſon Ouvrage l'ont omis, par inadvertance, dans tous les endroits où il ne ſe trouve pas, quoiqu'il dût s'y trouver*, &c. &c.

La vingt-unieme année du regne de Siang-koung *eſt marquée par deux eclipſes, dont la premiere, ſuivant le texte, arriva à la neuvieme Lune, & la ſeconde à la dixieme ; ce qui eſt non-ſeulement contre toutes les regles, mais même impoſſible. Nous répondons à cela que cette remarque eſt juſte, & que ceux qui la font ont raiſon ; mais nous ajoutons qu'il n'eſt pas*

pas possible que le saint Homme, instruit comme il l'etoit, se soit trompé aussi grossiérement, & qu'ainsi ce ne peut être là qu'une faute de Copiste, &c.

Il me semble qu'il n'est pas difficile d'expliquer comment les Copistes ont pu faire cette erreur. *Confucius* aura peut-être marqué l'eclipse de la vingt-unieme année du regne de *Siang-koung* sous les deux dates, l'une trouvée dans les Mémoires de sa patrie, le Royaume de *Lou*; & l'autre dans les Mémoires qu'il consulta lorsqu'il se rendit à la Cour des *Tcheou*. Il aura marqué, dis-je, cette eclipse sous les deux dates, mais avec quelque apostille qui pût lui rappeller qu'il y avoit erreur dans l'une ou dans l'autre, & qu'il devoit examiner ou faire examiner de quel côté elle se trouvoit. Or il arrive quelquefois à ceux qui composent, d'oublier ces sortes d'apostilles, & de laisser les choses telles qu'ils les ont ecrites, sans penser davantage à y revenir. Ce qui arrive pour les choses ordinaires, que tout Auteur est en etat d'examiner par lui-même, peut arriver, à plus forte raison, pour les choses & dans le cas où un Auteur auroit besoin du secours d'autrui. La vérification d'une eclipse est de ce nombre. Je ne donne ce que je dis ici que comme une conjecture.

Pour epargner à ceux qui voudroient calculer, la peine de recourir ailleurs, pour savoir les jours propres des eclipses désignés à notre maniere, je vais transcrire ici ce qu'en dit le P. Gaubil dans son Traité de l'Astronomie Chinoise.

Eclipses rapportées dans le Tchun-tsieou.

Eclipse premiere. La troisieme année de *Yn-koung*, le jour *Ki-see* de la seconde Lune, c'est-à-dire l'an avant J. C. 720, le 22 Février, vers les dix heures du matin.

IIe. La troiſieme année de *Hoan-koung*, le jour *Jen-tchen*, premier de la ſeptieme Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 709, le 17 Juillet, ſur le ſoir. Cette Eclipſe eſt marquée totale, & c'eſt pour cette raiſon que j'ai mis un point noir à côté du premier des caracteres chinois qui la déſignent.

IIIe. La dix-ſeptieme année de *Hoan-koung*, le premier jour de la dixieme Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 695, le 10 Octobre.

IVe. La dix-huitieme année de *Tchoang-koung*, dans la ſaiſon du printemps, à la troiſieme Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 676, le 15 Avril.

Ve. La vingt-cinquieme année de *Tchoang-koung*, le jour *Sin-ouei*, premier de la ſixieme Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 669, le 27 Mai.

VIe. La vingt-ſixieme année de *Tchoang-koung*, le jour *Kouei-hai*, le premier de la douzieme Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 668, le 10 Novembre.

VIIe. La trentieme année de *Tchoang-koung*, le jour *Keng-ou*, premier de la neuvieme Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 664, le 28 Août.

VIIIe. La cinquieme année de *Hi-koung*, le jour *Ou-chen*, premier de la neuvieme Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 655, le 19 Août.

IXe. La douzieme année de *Hi-koung*, le jour *Keng-ou* de la troiſieme Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 648, le 6 Avril.

Xe. La quinzieme année de *Hi-koung*, à la cinquieme Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 645. Le P. Gaubil croit que le texte ne rapporte que le réſultat d'un faux calcul, & non une Eclipſe obſervée.

XIe. La premiere année de *Ouen-koung*, le jour *Kouei-hai* de la ſeconde Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 626, le 3 Février.

XIIe. La quinzieme année de *Ouen-koung*, le jour *Sin-tcheou*, premier de la sixieme Lune, c'est-à-dire l'an avant J. C. 612, le 28 Avril.

XIIIe. La huitieme année de *Hiuen-koung*, à la septieme Lune, le jour *Kia-tsée*, c'est-à-dire l'an avant J. C. 601, le 20 Septembre. J'ai mis un point noir à côté du premier caractere du texte qui désigne cette Eclipse, parce qu'elle est marquée du caractere *Ki*, qui signifie totale.

XIVe. La dixieme année de *Hiuen-koung*, le jour *Ping-tchen* de la quatrieme Lune, c'est-à-dire l'an avant J. C. 599, le 6 Mars.

XVe. La dix-septieme année de *Hiuen-koung*, au jour *Kouei-mao* de la sixieme Lune, c'est-à-dire l'an avant J. C. 592. Le P. Gaubil prétend que cette Eclipse n'a pas eu lieu, & que les Astronomes Chinois pensent comme lui.

XVIe. La seizieme année de *Tcheng-koung*, le jour *Ping-yn*, premier de la sixieme Lune, c'est-à-dire l'an avant J. C. 575, le 9 Mai.

XVIIe. La dix-septieme année de *Tcheng-koung*, le jour *Ting-sée*, premier de la douzieme Lune, c'est-à-dire l'an avant J. C. 574, le 22 Octobre.

XVIIIe. La quatorzieme année de *Siang-koung*, le jour *Y-ouei*, premier de la troisieme Lune, c'est-à-dire l'an avant J. C. 559, le 14 Janvier.

XIXe. La quinzieme année de *Siang-koung*, le jour *Ting-sée* de la huitieme Lune, c'est-à-dire l'an avant J. C. 558, le 31 Mai.

XXe. La vingtieme année de *Siang-koung*, le jour *Ping-tchen*, premier de la dixieme Lune, c'est-à-dire l'an avant J. C. 553, le 31 Août.

XXIe. La vingt-unieme année de *Siang-koung*, le jour

Keng-ſiu, premier de la neuvieme Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 552, le 20 Août.

XXIIe. La même vingt-unieme année de *Siang-koung*, le jour *Keng-tchen*, premier de la dixieme Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 552, le 19 Septembre. Voyez ce que je dis plus haut à l'occaſion de ces deux Eclipſes.

XXIIIe. La vingt-troiſieme année de *Siang-koung*, le jour *Kouei-yeou*, premier de la ſeconde Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 550, le 5 Janvier.

XXIVe. La vingt-quatrieme année de *Siang-koung*, le jour *Kia-tſée*, premier de la ſeptieme Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 549, le 19 Juin. J'ai marqué un point noir à côté du premier caractere chinois qui déſigne cette Eclipſe, parce qu'elle eſt marquée totale dans le texte par le caractere *Ki*.

XXVe. La vingt-quatrieme année de *Siang-koung*, le jour *Kouei-ſée*, premier de la huitieme Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 549, le 18 Juillet. Il faut dire de cette Eclipſe, double dans une même année, ce qui a eté dit de ces deux Eclipſes marquées ſous la vingt-unieme année de *Siang-koung*. Une pareille erreur, faite deux fois dans l'intervalle de quatre années ſeulement, me confirme dans l'idée où je ſuis que *Confucius* aura mis la même Eclipſe comme il l'avoit trouvée marquée & dans les Mémoires des *Tcheou* & dans ceux du Royaume de *Lou*, & qu'il aura oublié de vérifier enſuite laquelle des deux dates etoit la véritable. Cela me confirme encore dans la perſuaſion intime où je ſuis que c'eſt un temps perdu que celui qu'on emploieroit à vouloir vérifier les Eclipſes ſuivant la dénomination des Lunes & des jours telle qu'on la trouve. Il faut ſe contenter de vérifier l'année, quand on n'a en vue que de s'aſſurer de la bonne foi d'un Hiſtorien.

XXVIe. La vingt-feptieme année de *Siang-koung*, le jour *Y-hai*, premier de la douzieme Lune, c'eft-à-dire l'an 546 avant J. C. le 13 Octobre.

XXVIIe. La feptieme année de *Tchao-koung*, le jour *Kia-tchen*, premier de la quatrieme Lune, c'eft-à-dire l'an avant J. C. 535, le 18 Mars. Je remarque ici, une fois pour toutes, que le P. Gaubil n'eft pas conftant dans fa maniere de rendre les caracteres chinois. Il ecrit, par exemple, le caractere *Tchen* par *Chen*, &c. Cela vient de ce qu'il n'a pas fait attention que les Allemands & les Italiens, qu'il copie fouvent, n'orthographient pas comme les François : mais il auroit dû alors ecrire le caractere *Chen* comme ceux qu'il copie l'ont ecrit (*Xin*); alors il n'y auroit point de faute. Dans le cycle de 60, il y a une fois *Kia-chen* & une fois *Kia-tchen*. *Kia-chen* occupe dans ce cycle la vingt-unieme place, & *Kia-tchen* la quarante-unieme. La différence eft de vingt. On voit par-là que ce qui ne paroît qu'une légere inadvertance eft réellement une faute enorme aux yeux d'un Chronologifte. Quelques traits de plus ou de moins, quelques traits à demi-effacés ou mal rendus dans les caracteres chinois, peuvent induire en une erreur pareille.

XXVIIIe. La quinzieme année de *Tchao-koung*, le jour *Ting-fée*, premier de la fixieme Lune, c'eft-à-dire l'an avant J. C. 527, le 18 Avril.

XXIXe. La dix-feptieme année de *Tchao-koung*, le jour *Kia-fiu*, premier de la fixieme Lune, c'eft-à-dire l'an avant J. C. 525, le 21 Août.

XXXe. La vingt-unieme année de *Tchao-koung*, le jour *Jen-ou*, premier de la feptieme Lune, c'eft-à-dire l'an avant J. C. 521, le 10 Juin.

XXXIe. La vingt-deuxieme année de *Tchao-koung*, le jour

Kouei-yeou, premier de la douzieme Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 520, le 23 Novembre.

XXXIIe. La vingt-quatrieme année de *Tchao-koung*, le jour *Y-ouei*, premier de la cinquieme Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 518, le 9 Avril.

XXXIIIe. La trente-unieme année de *Tchao-koung*, le jour *Sin-hai*, premier de la douzieme Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 511, le 14 Novembre.

XXXIVe. La cinquieme année de *Ting-koung*, le jour *Sin-hai* de la troiſieme Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 505, le 16 Février.

XXXVe. La douzieme année de *Ting-koung*, le jour *Ping-yn*, premier de la onzieme Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 498, le 22 Septembre.

XXXVIe. La quinzieme année de *Ting-koung*, le jour *Keng-tchen*, premier de la huitieme Lune, c'eſt-à-dire l'an avant J. C. 495, le 22 Juillet.

Eclipse rapportée dans le Ché-king.

Le jour Sin-mao, *premier de la dixieme Lune, il y eut une Eclipſe du Soleil.* Quoique le *Ché-king* ne marque ni le regne du Prince ſous lequel cette Eclipſe arriva, ni l'année de ce regne, cependant on ſait, à n'en pouvoir douter, que c'eſt ſous le regne de l'Empereur *Yeou-ouang*, douzieme de la Dynaſtie des *Tcheou*. Perſonne n'en a jamais douté en Chine, 1°. parce que les uſages à l'occaſion deſquels on faiſoit les Pieces rapportées dans le *Ché-king*, n'eurent plus lieu dès le regne de *Ping-ouang*, ſucceſſeur de *Yeou-ouang*; 2°. parce que, depuis la cinquante-unieme année du regne de *Ping-ouang*, en remontant juſqu'au regne de *Yeou-ouang*, ſon prédéceſſeur, il n'y a point eu d'Eclipſe à une

dixieme Lune & à un jour *Sin-mao ;* 3°. parce que, ſous le regne de *Yeou-ouang*, il ſe trouve véritablement qu'il y eut une Eclipſe du Soleil à la dixieme Lune & au jour dénominé *Sin-mao*. La conſéquence eſt légitime : l'Eclipſe eſt rapportée dans le *Ché-king :* donc elle eſt avant *Ping-ouang*, parce que c'eſt à ce Prince que finit le *Ché-king*. L'Eclipſe eſt dite être arrivée le jour *Sin-mao* de la dixieme Lune, & il ſe trouve que le jour *Sin-mao* eſt le premier jour de la dixieme Lune d'une des années du regne de *Yeou-ouang*, & qu'à ce jour il y eut véritablement une Eclipſe : donc c'eſt celle dont parle le *Ché-king*. *Yeou-ouang* monta ſur le trône l'an avant J. C. 781, & régna onze ans, c'eſt-à-dire juſqu'à l'an avant J. C. 771 incluſivement. Il faut trouver une Eclipſe du Soleil entre ces deux termes ; il faut que cette Eclipſe ſoit arrivée à une dixieme Lune & à un jour *Sin-mao*.

On trouve par le calcul que le 6 Septembre de la ſept cent ſoixante-ſeizieme année avant J. C. il y a eu une Eclipſe du Soleil.

Dans la Table Chronologique des Empereurs qui ont occupé le trône Chinois depuis *Hoang-ti* juſqu'à *Kien-long*, aujourd'hui régnant, la ſept cent ſoixante-ſeizieme année avant J. C. eſt la correſpondante de la ſixieme du regne de *Yeou-ouang*, douzieme Empereur de la troiſieme Dynaſtie, dite la Dynaſtie des *Tcheou*.

Pour m'aſſurer que l'Eclipſe déja trouvée eſt celle dont parle le *Ché-king*, il faut que, dans cette ſixieme année du regne de *Yeou-ouang*, il y ait eu une Lune dont le premier jour ait pu être dénominé *Sin-mao*, caracteres cycliques exprimés dans le même *Ché-king*. J'uſe ici d'un peu de rigueur, parce que le Calendrier des *Tcheou* n'etoit point encore ſenſiblement dérangé ſous le regne de *Yeou-ouang*.

Dans les onze années du regne de *Yeou-ouang*, il n'y a que la ſixieme où la conjonction ecliptique ait pu avoir lieu dans la ſaiſon qu'indique le 6 Septembre ; & dans cette ſixieme année du regne de *Yeou-ouang*, il n'y a que la dixieme Lune dont le premier jour ait pu être dénominé *Sin-mao*. Tous les Calculateurs Chinois l'ont ainſi trouvé ; tous les Hiſtoriens Chinois l'ont ſuppoſé de même, & il n'eſt perſonne aujourd'hui qui ne regarde ce point de Chronologie comme une vérité démontrée.

Eclipse du Soleil rapportée dans le Chou-king.

Après ce que j'ai dit dans ma premiere Lettre à l'occaſion de cette Eclipſe, je ne pourrois que me répéter, ſi je voulois en parler encore. Ainſi je renvoie à cette premiere Lettre. J'ajouterai ſeulement ici quelques remarques ſur la maniere dont j'ai traduit les propres paroles du texte.

1°. Ma traduction eſt littérale, autant que notre Langue l'a pu permettre.

2°. Elle eſt exactement conforme à la traduction que l'Empereur en a faite dans le *Chou-king* publié en dernier lieu dans la Langue que parlent les Tartares Mantchoux, traduction dans laquelle, au lieu de ces expreſſions barbares, le Soleil & la Lune *n'etoient pas d'accord* dans *Fang* (*Atchouhoun-akou*) (1), il a employé ces autres plus naturelles, & qui

(1) Le P. Gaubil s'eſt trompé en croyant traduire à la lettre les caracteres chinois *Fou-ki* (d'autres liſent *Tſi*), *Yu-fang*, par ces mots françois : *n'etant pas d'accord dans* Fang. Il dit dans ſa remarque *Fou* (*non*) *tſi* (*concordes*) : il falloit dire *Fou* (*oppoſiti*) *tſi* (*dum conjungebantur*, *in conjunctione*) *Yu-fang* (*in conſtellatione dictâ* Fang), &c. Il auroit ainſi exprimé le vrai ſens de ces caracteres pris littéralement. *Atchouhou* eſt une faute, il faut *Atchouhoun*.

qui désignent sans equivoque ce qu'il vouloit exprimer. *Choun*, dit-il, *Foulmahoun ousiha-i teisou pia-te talibouha tourgoun-te*, c'est-à-dire : *Choun*, le Soleil, *Falmahoun ousiha-i teisou*, dans la constellation *Fang*, lieu de la conjonction, *pia-te talibouha tourgoun-te*, *ayant eté caché par la Lune*, &c.

3°. J'ai dit que la neuvieme lune etoit la derniere des trois lunes d'automne, parce qu'alors on partageoit l'année de la maniere qui suit : Les premiere, seconde & troisieme lunes composoient ensemble le printemps, & etoient nommées, la premiere, *Mong-tchen*, la seconde, *Tchoung-tchun*, & la troisieme, *Ki-tchoun*. Les quatrieme, cinquieme & sixieme lunes composoient l'eté, & etoient nommées, la quatrieme, *Mong-hia*, la cinquieme, *Tchoung-hia*, & la sixieme, *Ki-hia*. Les septieme, huitieme & neuvieme lunes composoient l'automne, & etoient nommées, la septieme, *Mong-tsieou*, la huitieme, *Tchoung-tsieou*, & la neuvieme, *Ki-tsieou*. Les dixieme, onzieme & douzieme lunes composoient l'hiver, & etoient nommées, la dixieme, *Mong-toung*, la onzieme, *Tchoung-toung*, & la douzieme *Ki-toung*. Chacune des quatre saisons avoit son *Mong*, son *Tchoung* & son *Ki*, c'est-à-dire son commencement, son milieu & sa fin dans les trois lunes dont elle etoit composée. Ainsi le texte *Nai, ki tsieou yue, cho*, désigne très-clairement la neuvieme lune; car *Mong-tsieou*, commencement de l'automne, etant à la septieme lune; *Tchoung-tsieou*, le milieu de l'automne, etant à la huitieme lune, il s'ensuit nécessairement que *Ki-tsieou*, fin de l'automme, etoit à la neuvieme lune. Le caractere *Cho* désigne le premier jour de quelque lune que ce soit. Ainsi il désigne là le premier de la neuvieme lune, &c.

Conjonction des cinq Planetes *sous* Tchoan-hiu.

Depuis le renouvellement des Lettres jusqu'au temps où nous vivons, tous les Auteurs Chinois initiés dans l'Astronomie ont fait tous leurs efforts & ont fait usage de tout leur savoir pour trouver une conjonction de cinq Planetes sous le regne de *Tchoan-hiu*. Cela prouve qu'on supposoit cette conjonction comme un fait historique dont on pouvoit tirer parti pour l'arrangement & l'ordre chronologique de quelques regnes dont on avoit de la peine à fixer la durée. C'etoit en effet l'unique but que se proposoient ceux qui ont ecrit l'Histoire. Ne pouvant venir à bout de vérifier le phénomene, parce qu'ils n'avoient pas des connoissances assez exactes du mouvement des Astres, ni des méthodes assez bonnes pour réussir dans une pareille entreprise, ils y ont renoncé; mais, en renonçant au travail de la vérification, ils ont toujours supposé le fait comme constant, & ont continué à le placer sous le regne de *Tchoan-hiu*, c'est-à-dire entre l'an 2514 & l'an 2435 avant J. C.

Les Astronomes, par un petit intérêt de vaine gloire, n'ont pas tous eté d'aussi bonne foi que les Historiens. Quelques-uns, moins modestes que les autres, ont osé dire que cette conjonction n'etoit qu'imaginaire, & qu'on l'avoit supposée pour avoir une espece d'epoque avant le regne de *Yao*. La seule preuve dont ils etayoient une pareille assertion etoit, qu'*après des calculs pénibles & souvent réitérés, ils n'avoient jamais pu obtenir ce qu'ils cherchoient*. Ce raisonnement ne prouve autre chose si ce n'est qu'un pareil travail etoit au-dessus de leurs forces. Pour être en droit de nier un fait, il ne suffit pas de l'impossibilité physique ou

morale de pouvoir le vérifier ; il faut qu'il renferme, ou en lui-même, ou dans ſes circonſtances, ou dans ſon enoncé, des choſes d'où l'on puiſſe raiſonnablement conclure qu'il a eté controuvé ; ou qu'il a eté notablement falſifié. Or c'eſt ce qu'on ne ſauroit affirmer de la conjonction dont il s'agit. Elle ne renferme rien en elle-même qui ſoit hors du cours ordinaire des evénemens : elle n'a rien dans ſes circonſtances qui doive la rendre incroyable ; elle eſt enoncée avec tous les caractériſtiques de la plus exacte vérité.

Sous les premiers *Han*, lorſqu'on recueilloit avec tant de ſoin les monumens de toute eſpece qui pouvoient contribuer à former un corps complet d'Hiſtoire, on trouva dans ceux où il etoit parlé de *Tchoan-hiu*, que, ſous le regne de ce Prince, il y avoit eu une conjonction de cinq Planetes, & que cette conjonction s'etoit faite dans les conſtellations *Tien-li* & *Yng-ché*, dans la ſaiſon de l'année où tout ſemble ſe renouveller dans la nature. On inſéra dans les Faſtes qu'on rédigeoit, cet evénement, comme un fait dont perſonne ne doutoit, & contre lequel aucun des Critiques d'alors n'oſa s'inſcrire en faux. Ce ne fut que quand les mauvais Calculateurs s'aviſerent de vouloir le vérifier, pour en faire une epoque aſtronomique, qu'on commença à révoquer en doute la réalité de ſon exiſtence pour le temps qu'on lui aſſignoit, parce que le réſultat des différens calculs ne donnoit aucune conjonction de cinq Planetes ſous le regne de *Tchoan-hiu*. Cependant tous les Hiſtoriens, depuis *Sée-ma-tſien* juſqu'à nos jours, ſans s'embarraſſer des différens ſyſtêmes des Aſtronomes, ni du réſultat de leurs calculs, ont toujours dit : *Sous le regne de* Tchoan-hiu, *les cinq Planetes ſe trouverent réunies dans la conſtellation* Ché, &c. Ils ont toujours dit que *Tchoan-hiu* avoit commencé ſon regne environ un ſiecle & demi avant *Yao*, & que ce regne avoit

eté d'environ soixante-dix-huit ans; & en fixant le commencement du regne de *Yao* vers l'an avant J. C. 2357, suivant notre maniere de compter, ils ont fixé indirectement le commencement de celui de *Tchoan-hiu* vers l'an avant J. C. 2513; ils ont toujours regardé ce même *Tchoan-hiu* comme *le second Ancêtre de l'Astronomie*, pour me servir ici de l'expression chinoise, *Li-tsoung;* car le premier Ancêtre est dénominé *Tsou*, & le second Ancêtre *Tsoung*: d'où vient que, pour désigner les Ancêtres en général, on joint ces deux termes, & l'on dit *Tsou-tsoung.* Ainsi le *Tsou* de l'Astronomie, c'est *Hoang-ti*, qui le premier fit un calendrier: *Tchoan-hiu* n'est que le *Tsoung*, ou le second Ancêtre. Je mets ces bagatelles, parce qu'elles peuvent fournir matiere à de solides réflexions. Enfin ils ont toujours dit que les constellations *Tien-li* & *Yng-ché* sont la partie du Ciel où cette conjonction eut lieu. Ils appellent *Tien-li* cet amas de petites Etoiles dont les principales forment un quadrilatere parmi celles qu'embrasse la queue de la grande Ourse; & ils donnent le nom de *Yng-ché*, ou simplement *Ché*, aux Etoiles qui comprennent, ou, pour mieux dire, qui sont dans cet espace du Ciel entre l'une des aîles de Pégase & la main droite d'Andromede. Il est bon de remarquer ici que toutes les Etoiles qui sont entre deux cercles qui passent par les Poles & par les deux fixes qui terminent une constellation, sont rapportées par les Chinois à cette même constellation, parce qu'ils déterminent les longitudes dans le Ciel par de grands cercles tirés par les Poles perpendiculaires à l'Equinoxial.

C'est donc dans cette partie du Ciel, ou dans les espaces voisins, qu'il faut chercher & trouver la conjonction, ou, pour parler plus conformément à l'expression chinoise *Hoei*, qu'il faut trouver la *réunion* des cinq Planetes. Il faut que cette *réunion* se soit faite dans quelqu'une des années du

regne de *Tchoan-hiu ;* il faut qu'elle se soit faite dans la saison de l'année où la glace commence à fondre, où les insectes, engourdis ci-devant par le froid de l'hiver, commencent à se mettre en mouvement ; où toute la nature, qui paroissoit comme morte, commence à donner quelques signes qu'elle va se renouveller, &c. Il faut enfin que cette *réunion* se soit faite le propre jour de la conjonction de la Lune avec le Soleil, dans quelqu'un des Signes peu eloignés de la constellation *Yng-ché.*

Toutes ces conditions se vérifient dans la conjonction qui arriva le 28 Février de l'an avant Jésus-Christ 2449. En voici la démonstration. 1°. Cette année 2449 avant Jésus-Christ est l'une des années du regne de *Tchoan-hiu*, puisque, suivant l'Histoire Chinoise, ce Prince monta sur le trône l'an avant Jésus-Christ 2513, & régna soixante-dix-huit ans, c'est-à-dire jusqu'à l'an 2436 inclusivement. Par conséquent l'an 2449, epoque de la conjonction, est la soixante-cinquieme du regne de *Tchoan-hiu.*

2°. Le 28 Février de cette même année 2449, la Lune se trouvoit en conjonction avec le Soleil vers le dix-huitieme degré du Verseau, par conséquent aux environs de la constellation *Yng-ché.*

3°. Le même jour 28 Février, Vénus se trouvoit dans le quinzieme degré du Capricorne, par conséquent peu éloignée du Soleil de l'autre côté.

4°. Le même jour encore, Saturne, Jupiter, Mars & Mercure etoient réunis entre le onzieme & le dix-huitieme degré des Poissons : par conséquent encore cette réunion etoit dans cet espace du Ciel, ou à-peu-près, qui est compris entre les deux cercles tirés des Poles du monde, perpendiculaires à l'Equinoxial, où se terminent les deux extrémités de la constellation *Yng-ché.*

5°. Le 28 Février (sous le climat qu'habitoit *Tchoan-hiu*, c'est-à-dire entre les trente-quatrieme & trente-septieme degrés de la latitude) est le temps de l'année où la glace commence à se fondre, où les insectes, engourdis par le froid, commencent à se mouvoir; où toute la nature, en un mot, donne des indices qu'elle va se renouveller : par conséquent, la conjonction ou réunion des cinq Planetes, arrivée le 28 Février de l'an avant Jésus-Christ 2449, est celle que l'Histoire Chinoise nous dit être arrivée sous le regne de *Tchoan-hiu*.

J'ajoute pour confirmation, & comme par surabondance, que la vérification de cet evénement, dans ses principales circonstances, suffit seule pour me convaincre de la fidélité de l'Histoire Chinoise & de la bonne foi de l'Historien dans tout ce qu'il raconte de *Tchoan-hiu*. Ce Prince, dit-il, fit d'abord son séjour à *Kao-yang* (qui est un lieu dépendant de *Kai-fong-fou* d'aujourd'hui, de la Province du *Ho-nan*); & c'est ce qui fait qu'on lui donne le nom de *Kao-yang-ché*. Il transporta ensuite sa Cour à *Ti-kieou* (qui est aujourd'hui dans le district de *Pou-yang* du *Chan-tong*). Il eut à réformer les abus qui s'etoient glissés dans toutes les branches du Gouvernement sous son prédécesseur; il lui fallut appaiser les troubles excités dans tout l'Empire par la révolte des *Kieou-li*; il lui fallut faire revivre & mettre en vigueur les Loix & tous les sages Réglemens faits par *Hoang-ti*, son aïeul. Tout cela demandoit du temps; & comme ce ne fut qu'après avoir réformé la doctrine & les mœurs qu'il pensa sérieusement & efficacement à réformer le calendrier, on peut conclure que ce ne fut qu'après avoir déja régné bien des années. Ainsi la conjonction qui arriva la soixante-cinquieme année depuis qu'il etoit sur le trône, quadre, pour le temps, avec toutes ces autres circonstances. Elle lui fournit une occasion favorable pour pouvoir fixer une epoque

aſtronomique, & il la mit à profit pour remplir ſon objet. Du reſte, on ne doit pas être ſurpris qu'après environ un ſiecle & demi, le calendrier fait par *Hoang-ti* eût beſoin de réforme. La Science aſtronomique de ces premiers temps n'avoit pas des fondemens aſſez ſolides pour ſoutenir l'edifice d'un ſyſtême complet & ſuivi. C'etoit déja beaucoup de pouvoir faire un calendrier qui fût ſans erreur ſenſible d'une année à l'autre.

Mais pourquoi tant inſiſter ſur des preuves qui ne ſont nullement néceſſaires? N'y eût-il dans l'Hiſtoire Chinoiſe que ce peu de mots : *Sous le regne de* Tchoan-hiu, *petit-fils de* Hoang-ti, *il y eut une conjonction de cinq Planetes.* Si d'ailleurs nous pouvions conclure par la même Hiſtoire que *Tchoan-hiu* a régné entre l'an avant Jéſus-Chriſt 2513 & l'an 2436, il nous ſuffiroit d'avoir trouvé qu'entre ces deux termes il y a eu réellement une pareille conjonction, pour être sûrs que cette Hiſtoire ne nous en a point impoſé, & pour être en droit de tirer toutes les conſéquences qui tendent à en confirmer la fidélité dans tout le reſte.

Nous pouvons donc faire ce raiſonnement tout ſimple : Il eſt certain que *Tchoan-hiu* etoit ſur le trône l'an avant Jéſus-Chriſt 2449, puiſque c'eſt l'année de la fameuſe conjonction qu'on dit être arrivée ſous ſon regne; conjonction que les Chinois ne ſauroient avoir calculée dans les ſiecles poſtérieurs, & qu'il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, qu'ils aient placée au haſard, préciſément dans le temps où eſt arrivé un phénomene ſi rare. Il eſt certain qu'entre *Tchoan-hiu* & *Hoang-ti* il y a eu un Prince intermédiaire dont le regne a dû être aſſez long pour laiſſer aux Sujets de l'Empire le temps de ſe pervertir,

de tramer des cabales & des révoltes, de renverſer le fondement des loix, de ſe livrer à la magie, d'introduire un culte ſuperſtitieux, & de s'abandonner aux excès de tous les vices; car c'eſt là ce que l'Hiſtoire nous aſſure être arrivé ſous le regne de *Hiuen-hiao*, autrement dit *Chao-hao-Kin-tien-ché*, fils de *Hoang-ti* & de *Lo-tſou*.

Après avoir lu avec quelque attention tout ce que j'ai dit juſqu'ici, ſi l'on jette un coup-d'œil ſur la Chronologie telle qu'elle a eté fixée en dernier lieu par l'Empereur (c'eſt-à-dire par les Tribunaux Littéraires de la Capitale, composés des Savans les plus diſtingués de l'Empire, au nom & ſous l'autorité de l'Empereur), & que j'ai miſe à portée d'être lue par ceux mêmes qui ne ſavent pas le Chinois; ſi l'on jette, dis-je, un coup-d'œil ſur cette Chronologie, on ne pourra s'empêcher de convenir que ſon premier point fixe, placé à la ſoixante-unieme année du regne de *Hoang-ti*, laquelle répond à l'an deux mille ſix cent trente-ſept avant l'Ere Chrétienne, approche de la vérité autant qu'il eſt poſſible de le faire. En accrochant, à ce point fixe, la chaîne des cycles, on a la douce ſatisfaction, en la dévidant, de voir paſſer ſous ſes yeux toutes les epoques & les principaux evénemens de la longue Hiſtoire des Chinois, rangés à leur place ſans confuſion, & attendre, pour ainſi dire, qu'on leur aſſocie les epoques & les evénemens des Hiſtoires des autres Nations, pour former enſemble les Annales ſuivies de l'Univers, depuis les ſiecles voiſins du déluge juſqu'à celui où nous vivons.

Pour remonter juſqu'au point fixe où l'Empereur fait commencer les cycles (en parlant de l'epoque démontrée par une conjonction des cinq Planetes, arrivée l'an avant Jéſus-Chriſt 2449), il n'y a qu'un intervalle de cent quatre-vingt-huit ans.

ans. De ces cent quatre-vingt-huit ans, ôtons-en une partie pour la donner au regne de *Tchoan-hiu*, avant l'epoque; car il nous eſt démontré que cette epoque n'a dû arriver que bien long-temps après que ce Prince fut monté ſur le trône. Des affaires beaucoup plus importantes que ne l'eſt la réforme d'un calendrier l'occuperent probablement la plus grande moitié du total des années de ſon regne. Quand il s'occupa ſérieuſement de l'Aſtronomie, il avoit déja dompté les rebelles, il avoit corrigé les abus qui s'etoient introduits dans toutes les branches du Gouvernement, il avoit fait revivre les Loix & les bonnes mœurs, il avoit remis le bon ordre dans ſes Etats, & tout l'Empire jouiſſoit d'une profonde paix. Ce fut alors ſeulement qu'à l'occaſion du phénomene qu'il obſerva dans le Ciel, il détermina le jour où commenceroit déſormais l'année.

Du reſtant de ces cent quatre-vingt-huit ans, ôtons encore de quoi compoſer tout le regne de *Chao-hao*, prédéceſſeur immédiat de *Tchoan-hiu*. Souvenons-nous ſeulement, en compoſant ce regne, que ſa durée doit être proportionnée à la durée de la longue vie dont les hommes jouiſſoient alors. Les années qui nous reſteront, après avoir compoſé le regne de *Chao-hao*, ſeront ajoutées au regne de *Hoang-ti*, pour arriver juſqu'à celle par où commencent les cycles dans la Table Chronologique de l'Empereur. Ainſi, n'euſſions-nous que la conjonction des cinq Planetes arrivée l'an avant Jéſus-Chriſt 2449, pour epoque certaine de l'une des années du regne de *Tchoan-hiu*, ſucceſſeur de *Chao-hao*, & petit-fils de *Hoang-ti*, nous pourrions remonter de nous-mêmes, ſans craindre de nous egarer, juſqu'au temps précis de la légiſlation chinoiſe. Pour aller de là juſqu'au terme de la fondation

de la Monarchie par *Fou-hi*, nos pas ſeroient un peu chancelans ; mais enfin, avec un peu de patience, & après avoir tenté les différentes routes, nous y arriverions peut-être, ou, tout au moins, nous en reconnoîtrions les environs.


La Chine partagée en neuf Tcheou, ou Provinces, par le grand yu, après l'immortel ouvrage de l'Ecoulement des Eaux.
Le pays de joung.
Tartarie
Kan-Sou
Chen-si
9. 雍 young
Chan-si
Pé-tché-ly
1. 冀 Ki
2. 兗 yen
3. 青 Tsing
Chan-toung
4. 徐 hu
Ho-pé
Ho-nan
7. 豫 yu
黄 Hoang
河 ho
源 yuen
Source du Hoang-ho
See-tchouen
8. 梁 Leang
Si-fan
Le fleuve Kiang
Hou Koang
Hou-pe
6. 荆 King
Hou-nan
Kiang-nan
5. 揚 yang
Tchê-Kiang
Fou-Kien
Koei-tcheou
Yun-nan
Koang-si
Koang-tong
南越 nan-yué
Nota.
Les Cercles contiennent les noms des anciennes Provinces de la Chine distinguées par une ligne.
Les points..... marquent les limites des Provinces suivant leur division moderne.
Les points allongés - - - - - - séparent tout ce qui n'etoit pas de l'ancienne Chine.

PLANCHE XXVIII.

ON voit ſur cette Planche quelle etoit l'etendue de la Chine du temps du grand *Yu*. Ce Prince, après avoir fait ecouler les eaux qui couvroient dans bien des endroits la ſurface de l'Empire, partagea ce même Empire en neuf Départemens ou Provinces, qu'il appella du nom de *Tcheou*. La diviſion qu'il en fit eſt marquée par la ligne pleine qui eſt entre chaque département. La ligne pointée marque les limites des Provinces modernes. Ainſi en voyant cette Carte, on verra tout-à-la-fois l'ancien & le nouvel Empire. Je la mets ici telle qu'elle eſt à-peu-près dans quelques anciennes editions du *Chou-king*. Je dis à-peu-près, car j'y ai ajouté les Fleuves *Hoang-ho* & *Kiang* tels qu'ils ſont tracés dans les plus anciennes Cartes Chinoiſes, afin de rendre plus ſenſibles à l'œil les poſitions reſpectives des neuf *Tcheou*. J'y ai ajouté encore la ligne de points allongés, afin qu'on pût comparer l'ancienne Chine à la Chine moderne.

Du reſte, il y a pluſieurs Auteurs Chinois qui prétendent que la Carte de la diviſion de l'Empire en neuf *Tcheou* a eté faite par le grand *Yu* lui-même. Quoi qu'il en ſoit de cette prétention, ſi cette Carte n'eſt point du grand *Yu*, il eſt conſtant au moins qu'elle a été dreſſée d'après la deſcription des travaux qu'il a faits pour l'ecoulement des eaux, contenue dans le *Chou-king*.

Planche XXIX.

Cette Planche, ainſi que le porte le titre, offre aux yeux la poſition des quinze Royaumes qui partageoient la Chine ſous les *Tcheou*. Ce ſont ces mêmes Royaumes que *Ou-ouang* donna pour appanage à ceux de ſa famille, après avoir fait la conquête de l'Empire. Tous ces Princes feudataires venoient, aux temps réglés, à la Cour de l'Empereur, où ils rendoient compte de leur conduite, recevoient les ordres & les inſtructions qu'on vouloit bien leur donner, & aſſiſtoient aux cérémonies pendant leſquelles on chantoit les pieces de poéſie qui nous ont été conſervées dans le *Ché-king*.

On n'a déſigné ſur cette Carte que les Royaumes dont les mœurs ſont décrites dans les Pieces qui portent le titre de *Koué-foung*. Je les ai marqués numériquement ſuivant le rang qu'ils tiennent dans l'arrangement des Pieces du *Ché-king*.

1. *Tcheou-nan*. C'eſt, à proprement parler, le nom d'une Maiſon Royale de *Ouen-ouang*. Ce Prince en laiſſa l'uſage à *Tcheou-koung* ſon fils, pour en faire ſon cabinet d'etude, ſon obſervatoire, ſon attelier pour les Arts, & le lieu où il pouvoit pratiquer toutes les cérémonies de la vénérable Antiquité. Non loin de là il y avoit une ville qui portoit auſſi le nom de *Tcheou-nan* : elle etoit au midi de la montagne *Ki-chan*, près de l'endroit où eſt aujourd'hui *Young-tcheou-fou*.

2. *Tchao-nan* eſt auſſi le nom d'une Maiſon Royale dont l'uſage fut laiſſé à *Tchao-koung*, neveu de *Ouen-ouang*. Elle etoit au midi de la même montagne *Ki-chan* dont je viens de parler, & à l'oueſt de ce qu'on appelloit *Tcheou-nan*.

Les quinze Royaumes qui partageoient la Chine sous les Tcheou, et dont les usages sont decrits dans les Poësies du Ché-king.



L'ordre des numeros est tel que dans le ché-king

On célebre dans le *Ché-king* ces deux Maisons, & les usages qu'on y pratiquoit. Elles etoient regardées par les descendans de *Ouen-ouang* comme le chef-lieu de tout le pays de *Tcheou*, dans lequel ceux de leur race s'etoient formés à la vertu. Ils avoient un proverbe dont le sens est, que la vertu avoit fixé son séjour à *Tcheou-nan* & à *Tchao-nan*. Ils mettoient encore une très-grande différence entre ceux du pays de *Tcheou* qui habitoient le midi de la montagne *Ki-chan*, & ceux qui demeuroient au-delà, du côté du nord. Les premiers passoient pour être des hommes francs, sinceres, bons, amateurs de l'ordre & de tout ce qui peut porter à la pratique des devoirs : ils ne pensoient pas tout-à-fait de même sur le compte des autres.

3. *Pei* ou *Pi*.

4. *Young*.

5. *Ouei*. Ces Royaumes furent donnés par *Ou-ouang* aux Princes de la famille des *Chang*, à laquelle on venoit d'enlever l'Empire. Ces Princes, ayant eté convaincus de tramer une révolte sous le regne de *Tcheng-ouang*, furent dépouillés de leurs petits Etats.

6. *Si-tou*, c'est-à-dire Cour occidentale, ainsi appellée parce qu'après la conquête de l'Empire, les *Tcheou* y tinrent leur Cour. C'est la fameuse ville bâtie par *Ou-ouang*, & qui est tant célébrée dans les Poésies chinoises sous les noms de *Hao-king* & de *Tsoung-tcheou*. Elle etoit dans le *Chen-si*.

6. *Toung-tou*, c'est-à-dire Cour orientale. On lui donna aussi le nom de *Ouang-tcheng*, qui signifie ville du Roi. Elle fut bâtie par *Tcheng-ouang*, fils de *Ou-ouang*; mais ce Prince, après y avoir demeuré quelque temps, revint à *Hao-king*, où lui & ses successeurs, jusqu'à *Ping-ouang*, tinrent leur Cour. *Ping-ouang* quitta *Hao-king*, pour s'eloigner

du voiſinage des Tartares, qui faiſoient continuellement des excurſions ſur les terres de l'Empire, & vint à *Toung-tou* dans le *Ho-nan*, & donna à cette ville le nom de *Lo-yang*. Ainſi le ſéjour des premiers Empereurs des *Tcheou* fut à *Hao-king*, qui eſt aujourd'hui *Hien-yang-hien*, ville du troiſieme ordre dans le Diſtrict de *Si-ngan-fou*, dans la Province du *Chen-ſi*, & les derniers Empereurs de cette même Dynaſtie tinrent leur Cour à *Toung-tou*, c'eſt-à-dire à *Lo-yang*, appellée aujourd'hui *Kai-fong-fou*, dans la Province de *Ho-nan*; ce qui leur a fait donner le nom de *Tcheou* orientaux.

7. *Tcheng*. Ce Royaume paſſa de la Maiſon des *Tcheou* à celle de l'oncle maternel de l'Empereur *Hiuen-ouang*.

8. *Tſi*. Ce Royaume fut donné par *Ou-ouang* à *Tay-koung*, ſon inſtituteur, & les deſcendans de *Tay-koung* le gouvernerent avec tous les privileges accordés aux Princes de la Maiſon Impériale.

9. *Ouei*. Le caractere chinois qui déſigne ce Royaume etant totalement différent de cet autre *Ouei* qui fut donné en appanage à la famille des *Chang*, ne fait aucune equivoque dans la Langue originale : mais, comme il en fait une dans nos Langues d'Europe, nous appellons l'un le *Ouei* du nord, & l'autre le *Ouei* du midi.

10. *Kien* etoit dans le lieu qui comprend aujourd'hui le Diſtrict de *Tay-yuen-fou*, de la Province du *Chan-ſi*.

11. *Tchen*. Il s'appelloit auſſi *Yu-tcheou*. Il comprenoit ce qui eſt aujourd'hui du Diſtrict de *Tchen-tcheou-fou*, du *Ho-nan*.

12. *Tſin*. Ce Royaume comprenoit une grande partie du *Chen-ſi*.

13. *Kouei*, au nord-eſt de *Mi-hien*, dans le Diſtrict de *Joung-yang*.

14. *Tſao*, aujourd'hui *Ki-yn-hien*, du Diſtrict de *Yen-tcheou*, du *Chan-tong*, dont il comprenoit la partie occidentale.

15. *Pin* eſt le lieu du *Chen-ſi* ſur lequel on a bâti enſuite la ville de *Pin-tcheou*. C'eſt à *Pin* que *Koung-lieou*, l'un des Ancêtres de *Ouen-ouang*, etablit ſa Cour. Neuf de ſes deſcendans y regnerent juſqu'à *Kou-koung*, qui transféra la Cour à *Ki*, près de *Si-ngan-fou* d'aujourd'hui. Après trois générations, *Ou-ouang*, maître de tout l'Empire, bâtit *Hao-king*, dont il fit la Capitale de l'Empire, &c.

16. *Lou*. Le Royaume de *Lou* s'etendoit dans une grande partie du *Chan-tong* d'aujourd'hui : il faiſoit comme un Royaume à part à cauſe des privileges dont il jouiſſoit. *Ou-ouang* le donna en appanage à *Tcheou-koung* ſon frere, & celui-ci le laiſſa à ſes deſcendans, qui en jouirent paiſiblement, pendant plus de trois ſiecles, avec tous les honneurs dus au ſang dont ils ſortoient.

La Carte qui offre à-peu-près la poſition des différens Royaumes dont il eſt parlé dans le *Ché-king*, ſe trouve dans quelques anciennes editions de cet Ouvrage claſſique chez les Chinois : je n'y ai ajouté que le *Kiang*, pour qu'on pût remarquer plus ſenſiblement que la Chine etoit moins grande ſous les *Tcheou* qu'elle ne l'etoit ſous le grand *Yu*. La raiſon eſt qu'au changement de Dynaſtie, pluſieurs Peuples ne voulurent pas reconnoître les nouveaux Souverains, & ſe maintinrent dans l'etat d'indépendance juſqu'au temps de *Tſin-che-hoang-ti*.

L'aſſemblée générale de tous les Princes vaſſaux n'eut lieu que la premiere année du regne de *Kang-ouang*,

avec tout l'appareil des grandes cérémonies. Cet Empereur, après la mort de *Tchen-ouang*, ſon pere, crut devoir inviter tous ceux de la famille à ſe rendre à la Cour, pour aſſiſter à la pompe funebre. Dans la Lettre commune qu'il leur ecrivit, il ſe répandit en eloges ſur les vertus de *Ou-ouang* & de *Ouen-ouang*, & conclut à l'etabliſſement d'une cérémonie par laquelle ils puſſent tous enſemble ſe rappeller le ſouvenir de ces grands perſonnages, & s'animer mutuellement à les imiter. Cette Lettre fut généralement applaudie, & eut tout l'effet qu'on s'en etoit promis, &c.

PLANCHE

La Chine divisée en quinze principaux Royaumes dans les tems appellés par les Chinois, les tems du Tchun-tsieou.

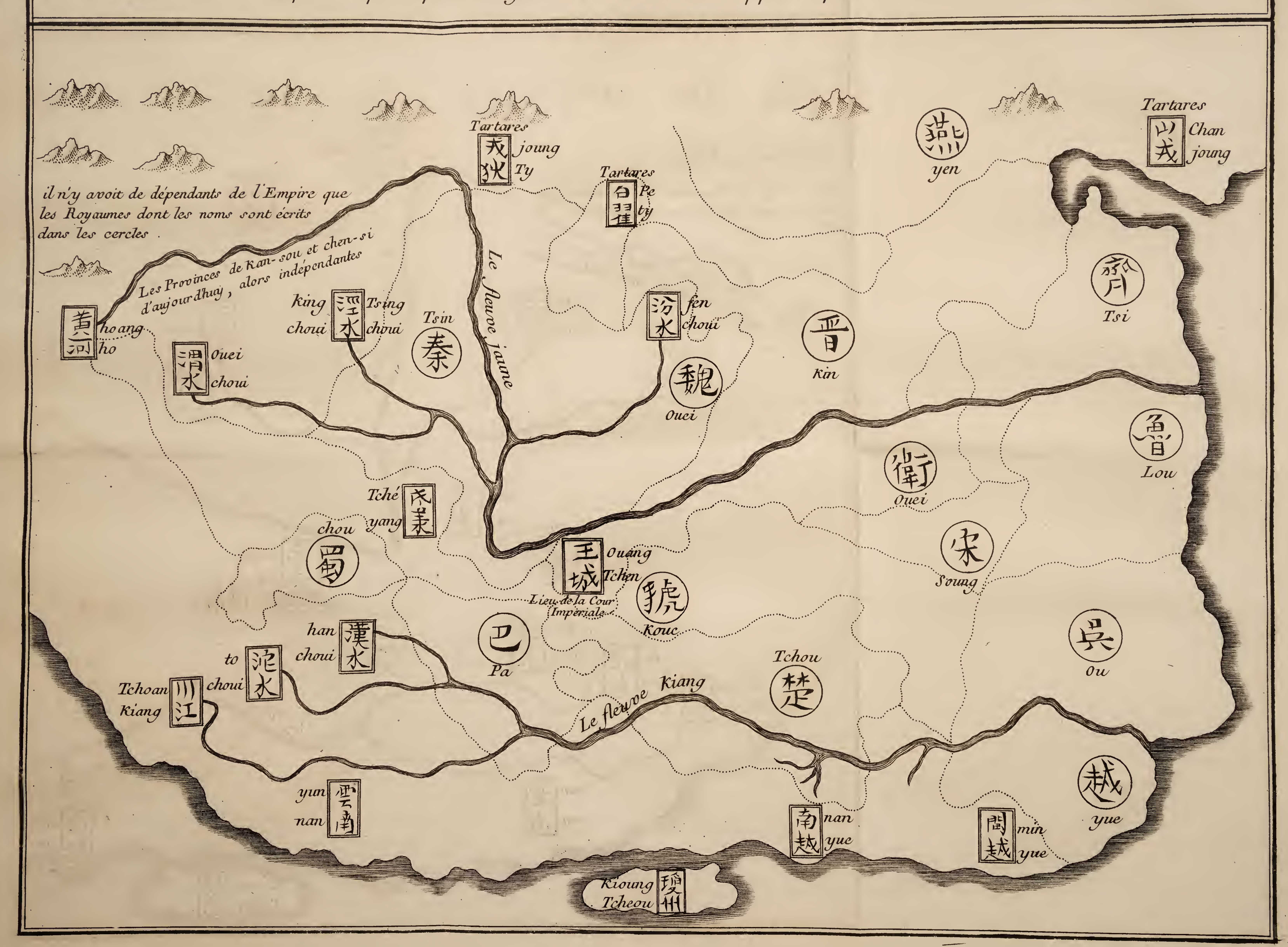


PLANCHE XXX.

CETTE Planche est dans le même goût que la précédente, c'est-à-dire qu'elle offre, à-peu-près, la position des Royaumes qui composoient l'Empire de la Chine du temps du *Tchun-tsieou*. On n'a marqué que les quinze principaux. Il y en avoit en tout cent vingt-quatre, parmi lesquels vingt-&-un seulement pouvoient figurer ; les autres etoient plutôt des Seigneuries que des Royaumes. Tous cependant se disoient vassaux de l'Empereur, & lui obéissoient, quand il etoit de leur intérêt de le faire. Mais, à mesure que l'Empire s'affoiblissoit, ces petits Souverains se fortifioient en proportion, & secouoient le joug. L'epoque du *Tchun-tsieou* est proprement l'epoque de la décadence de l'Empire. C'est le commencement de ces temps de troubles que *Confucius* a décrits dans le *Tchun-tsieou*, &c.

A l'occasion du *Tchun-tsieou*, je dois faire une remarque essentielle que j'ai oubliée en parlant de cet Ouvrage : la voici. Des Missionnaires, trompés par quelques passages chinois qui semblent révoquer en doute que *Confucius* etoit l'Auteur du *Tchun-tsieou*, ont ecrit *que les sentimens étoient partagés sur l'Auteur de cet excellent Ouvrage. Tchun-tsieou* est le nom que portoient les Annales du Royaume de *Lou*, avant même que *Confucius* ecrivît, & que ce Philosophe a continuées sous le même titre de *Tchun-tsieou*. Ce dont les Chinois ne conviennent pas unanimement ne tombe que sur celui qui a donné à son Ouvrage le titre de *Tchun-tsieou*. Or il est certain que *Confucius* n'est pas le premier qui ait donné à l'Histoire du Royaume de *Lou* le nom de *Tchun-tsieou*, son Ouvrage n'etant qu'une continuation

de cette même Hiſtoire, laquelle, ainſi que toutes les Hiſtoires particulieres des autres Royaumes, a eté fondue dans l'Hiſtoire générale de l'Empire. *Le Royaume de* Kin, dit *Mong-tſee, appelloit ſon Hiſtoire* Tcheng, c'eſt-à-dire, Ce ſur quoi l'on doit ſe régler. *Le Royaume de* Tchou *appelloit la ſienne* Tao-ou, c'eſt-à-dire, Ce qui ſert à redreſſer ou à polir. *Le Royaume de* Lou *donnoit à ſes Annales le nom de* Tchun-tſieou, c'eſt-à-dire, Ce dans quoi l'on trouve en même temps l'agréable & l'utile, comme les fleurs du printemps & les fruits de l'automne. Dans ce ſens ſeulement, *Confucius* n'eſt pas l'Auteur du Livre qu'on appelloit en général le *Tchun-tſieou.* Il a fait la continuation de ce Livre en ecrivant ſous le même titre l'Hiſtoire des douze regnes qui avoient précédé celui ſous lequel il vivoit; mais comme la méthode qu'il employa, ſon ſtyle & la maniere de préſenter les faits, pour les faire ſervir d'inſtruction au Lecteur, ſans paroître vouloir l'inſtruire, ſont entiérement à lui, on n'a laiſſé ſubſiſter ſous le nom de *Tchun-tſieou* que l'Hiſtoire particuliere des douze regnes. Tout le reſte, ainſi que je l'ai dit plus haut, a eté fondu dans l'Hiſtoire générale de l'Empire. Ainſi le Livre qui porte aujourd'hui le titre de *Tchun-tſieou*, & qui a eté mis à la ſuite des *King*, eſt inconteſtablement l'Ouvrage de *Confucius*, auquel, pour l'intelligence de l'Hiſtoire générale, *Tſo-kieou-ming* a joint d'excellens Commentaires. Au reſte, il n'eſt queſtion ici que du *Tchun-tſieou* claſſique; car il y a des Modernes qui ont donné le nom de *Tchun-tſieou* à leurs Ouvrages; & ce titre, aux yeux des Chinois inſtruits, ne ſignifie autre choſe ſinon que le Livre qui le porte eſt fait à l'imitation de celui de *Confucius.* C'eſt en effet à imiter cet excellent modele que tendent preſque tous ceux qui ecrivent l'Hiſtoire.

Planche XXXI.

TABLE CHRONOLOGIQUE

Des Historiens Chinois depuis les Han *occidentaux jusqu'aux* Tang.

A. *Han* occidentaux.
1 See-ma-tan,
2 See-ma-tsien,
3 Kia-y,
4 Lieou-hiang.
B. *Han* orientaux.
5 Pan-piao,
6 Pan-kou,
7 Pan-tchao,
8 Kia-kouei,
9 Ma-young,
10 Lieou-tchen,
11 Fou-yen,
12 Tcheng-hiuen,
13 Fou-tsien,
14 Hiun-yué,
15 Yng-chao,
16 Ouen-yn.
C. Les trois Royaumes.
17 Kiao-tcheou,
18 Sou-ti,
19 Ouang-sou,
20 Mong-kang,
21 Jou-tchun,
22 Ouei-tchao,
23 Lu-tsiang,
24 Tchang-yen.
D. *Tsin* occidentaux.
25 Hoa-ché,
26 Tchen-cheou,
27 Tsin-yo,
28 Lieou pao,
29 Fou hiuen.
E. *Tsin* orientaux.
30 Kouo-pou,
31 Yuen-ngan,
32 Ouang-yn,
33 Lu-yu,
34 Sun-cheng,
35 Si-tchao-tché.
36 Tsai-mo,
37 Yu-pao,
38 Hiué-yng,
39 Yuen-soung,
40 Hiu-koang.
F. Nan-pe-tchao.
41 Fan-hoa,
42 Pei-soung tché,
43 Sié-ling-yun,
44 Chen-yo,
45 Lieou-tchao,
46 Kou-yé ouang,
47 Tsoui-hao,
48 Ouei-cheou.
G. Soui.
49 Ouei-tchan,
50 Li-tê-lin,
51 Li-po-yo.
H. Tang.
52 Ouei-tcheng,
53 Tchang-sun-ou-ki,
54 Ling-hou-te-fen,
55 Li-yen-cheou,
56 Tchang-hoai,
57 Yen-lieou,
58 Ouang-chao,
59 Lieou-tché-ki,
60 Ou-king,
61 Se-ma-tchen,
62 Tou yeou,
63 Han yu,
64 Li-tê-yu.

PLANCHE XXXI.

CETTE Planche contient les noms des principaux d'entre les Auteurs qui ont ecrit sur l'Histoire depuis le renouvellement des Lettres jusqu'à la Dynastie des *Tang* inclusivement, c'est-à-dire depuis environ un siecle avant Jésus-Christ jusqu'aux sixieme & septieme siecles de l'Ere Chrétienne.

Les Lettres A, B, C, D, &c. qui sont dans les cercles marqués de couleur jaune le long du tronc de l'arbre, désignent les Dynasties sous lesquelles les Auteurs, dont les noms sont marqués sur les feuilles des branches qui partent des cercles, ont ecrit. Ainsi A désigne la Dynastie des *Han* occidentaux, qui commença l'an avant Jésus-Christ 202. Les Auteurs qui ont travaillé sur l'Histoire sous les *Han* occidentaux, sont :

1. *See-ma-tan*, premier Historiographe en titre depuis qu'on travailla sérieusement à rétablir l'Histoire. Il ramassa un grand nombre de matériaux dont il n'eut pas le temps de faire usage.

2. *See-ma-ché*, natif de *Loung-men*, du district de la ville qu'on appelle aujourd'hui *Ping-yang-fou* dans le *Chan-si*, avoit pour nom propre *Tsien* & pour surnom *Tsee-tchang*. Il etoit fils de *See-ma-tan*, premier Historiographe ou grand Historiographe de l'Empire, dit, en chinois, *Tay-che*. Il fut lui-même décoré dans la suite du même titre. Il profita des Ecrits de son pere, ramassa de nouveaux Mémoires, & composa la premiere Histoire qui ait paru après l'incendie. Cette Histoire porte le titre de *Ché-ki*, c'est-à-dire *Mémoires historiques*.

Comme mon intention, en donnant les Tables des Auteurs qui ont ecrit sur l'Histoire, est sur-tout de les faire connoître

par leurs noms, il est nécessaire de faire observer ici au Lecteur Européen que les Chinois portent pour l'ordinaire plusieurs noms, outre celui de la famille, & que, parmi ces noms, s'il y en a d'honorables qui aient eté donnés par les Souverains ou par la Postérité, c'est par eux qu'on les désigne le plus souvent. Ainsi *See-ma*, par exemple, *See-ma-ché*, *See-ma-tsien*, ou simplement *Tsée-tchang* désignent le même homme. Le caractere *Ché*, qui est après *See-ma*, est un titre dont jouissent en général les hommes distingués du commun, tels que sont la plupart des Auteurs dont je donne ici la liste.

3. *Kia-ché*, de *Lo-yang* dans le *Ho-nan*. Son petit nom etoit *Y*. Ainsi on l'appelle aussi *Kia-y*. Il est Auteur d'un excellent Ouvrage intitulé *Kouo-tsin-lun*, c'est-à-dire, *Dissertation sur le bon & le mauvais de la Dynastie des* Tsin.

4. *Lieou-ché*, de *Pong-tcheng* dans le *Kiang-nan*. Il avoit pour petit nom *Siang* & pour surnom *Tsee-tcheng*. Il s'appelloit originairement *Lieou-keng-cheng*. Il fit un Recueil des usages de la haute Antiquité, qu'il intitula *Houng-fan*, *Ou-hing*. Il composa aussi le *Lié-niu*, ou *Histoire des Femmes célebres*, & le *Sin-hiu-choué-yuen*, c'est-à-dire *Jardin des Préfaces*.

B. Les Auteurs qui suivent ont ecrit sur les *Han* orientaux, qui commencerent vers l'an 25 de l'Ere Chrétienne.

5. *Pan-ché*, appellé autrement *Pan-piao*, natif de *Mao-ling*. Il est Auteur du *Ouang-ming-lun*, c'est-à-dire, *Dissertation sur les Ordonnances des Rois*; du *Fou-lun*, c'est-à-dire, *Dissertation sur les Pieces poétiques nommées* Fou (Eloges), & du *Tseou-ché*, c'est-à-dire du *Recueil des Requêtes présentées aux Empereurs*. Le tout en neuf Livres.

6. *Pan-kou*, fils de *Pan-piao*, associé avec *Tsee-mong-kien*, composa le *Tsien-han-chou*, c'est-à-dire Livre qui rapporte ce qui s'est fait sous les premiers *Han*, dits vulgairement

les *Han* occidentaux. Il compoſa auſſi le *Ping-leang-tou-fou*, c'eſt-à-dire Eloges des deux Cours (occidentale & orientale) Ce ſont deux Poëmes très-bien faits, & qu'on cite fort ſouvent dans les Ouvrages de Littérature. Il avoit commencé un autre Ouvrage qui devoit être comme le complément de ſon *Tſien-han-chou*; mais il n'eut pas le temps de le finir. Sa ſœur y mit la derniere main, & le publia.

7. *Tſao-ché*, fille de *Pan-piao* & ſœur de *Pan-kou*, epouſa *Tſao-ché-chou*, d'où lui vient le nom de *Tſao*. Elle eſt connue ſous pluſieurs noms. On l'appelle indifféremment *Pan-hoei-pan*, *Tſao-ta-kia*, *Tſao-ta-kou*, *Pan-hoei-ki* & *Pan-tchao*.

Elle etoit fort jeune encore quand ſon mari mourut. Comme elle etoit déja très-inſtruite de la Littérature & qu'elle avoit une connoiſſance plus qu'ordinaire des bons Ouvrages qui s'etoient faits juſqu'alors, elle ſe donna toute entiere à la correction de ceux qui etoient eclos dans la maiſon paternelle. L'Empereur, inſtruit de ſon talent, de ſon bon goût & de ſa critique, lui ordonna de finir le *Tcho-ming-han-chou*, commencé par *Pan-kou* ſon frere. Elle obéit; & ce Livre qui, joint au *Tſien-han-chou*, forme preſque une Hiſtoire complette des premiers *Han*, fut donné au Public ſous le nom de *Pan-kou*.

8. *Kia-ché*, de *Ping-ling*. Son petit nom etoit *Kouei* & ſon ſurnom *King-po*. Il a fait des Commentaires ſur le *Ché-ki* de *See-ma-tſien*; il compoſa le *Tchou-king-tchouen-y*, c'eſt-à-dire Commentaires ou explication claire des *King*. Il fit auſſi le *Lun-nan*, c'eſt-à-dire explication des choſes difficiles. Ce dernier Ouvrage contient plus d'un million de caracteres.

9. *Ma-ché*, de *Tchang-ling*. Son nom etoit *Young* & ſon

ſurnom *Ki-tchang*. Il eſt Auteur du *Kiao-tcheng*, *Che-ki-ngo-nio*, c'eſt-à-dire Critique & correction du *Ché-ki*.

10. *Lieou-ché*, de *Nan-yang*. Son nom *Tchen*, ſon ſurnom *Tſieou-ſun*. Il compoſa le *Kien-ou-y-lai-ming-tchen-tchouen*, c'eſt-à-dire Diſſertation ſur les Mandarins qui ſe ſont fait un nom depuis *Kien-ou* juſqu'au temps où il vivoit. La premiere année de *Kien-ou* eſt la cinquante-ſixieme de l'Ere Chrétienne.

11. *Fou-ché*, de *Lang-ſié*. Son nom *Yen*, ſon ſurnom *King-houng*. Il fit le *Tſien-han-chou-kieou-nio*, c'eſt-à-dire Correction & examen du Livre intitulé *Tſien-han-chou* (c'eſt le Livre de *Pan-kou*, dont il eſt parlé plus haut).

12. *Tcheng-ché*, de *Pe-hai*, près de la ville *Kao-mi-hien*. Son nom *Hiuen*, ſon ſurnom *Kang-tcheng*. Il compoſa un Ouvrage plein de bonne critique, intitulé *Tchang-tchou-ché-ki*, c'eſt-à-dire, *Comment il faut interpréter certains endroits du* Ché-ki.

13. *Fou-ché*, de *Joung-yang-hien*, du *Ho-nan*. Son nom *Tſien*, ſon ſurnom *Tſee-chen*. Il compoſa le *Tchou-tſien-han-chou*, c'eſt-à-dire, Explications ou commentaires ſur le Livre intitulé *Tſien-han-chou*.

14. *Hiun-ché*, de la ville de *Yn-yn-hien*. Son nom *Yué*, ſon ſurnom *Tchoung-yu*. Il etoit petit-fils du célebre *Hiun-chou*. Il fit l'examen-critique du *Han-chou* & les Mémoires hiſtoriques des Empereurs, qu'il diviſa en trente articles & qu'il intitula *Ti-ki*.

15. *Yng-ché*, de *Jou-nan*. Son nom *Chao*, ſon ſurnom *Tchoung-ngan*. Il a compoſé le *Han-koan-y*, c'eſt-à-dire regles auxquelles les Mandarins ſont ſoumis ſous la Dynaſtie des *Han*. Il eſt Auteur encore du *Fong-ſou-toung*, c'eſt-à-dire, Explication & recherches des différens uſages qui ont

eu

eu lieu, Ouvrage très-estimé, & qui fait encore aujourd'hui les délices des Savans.

16. *Ouen-ché*, de *Nan-yang*. Son nom *Yn*, son surnom *Chou-leang*. Il fit des Notes critiques sur le *Han-chou*, & les renferma sous trente-deux articles.

C. Les Auteurs qui suivent ont ecrit dans le temps du *San-koue*, c'est-à-dire dans le temps que la Chine, divisée en trois Etats, etoit gouvernée par autant de Souverains. Ce partage eut lieu l'an de l'Ere Chrétienne 220.

17. *Kiao-ché*, de *Pa-hi*, dans le *See-tchouen*. Son nom *Tcheou*, son surnom *Yun-nan*. Il composa le *Kou-che-kao*, c'est-à-dire *Examen critique des anciennes Histoires*.

18. *Sou-ché*, de *Tchen-lieou*, dans le *Ho-nan*. Son nom *Ti*, son surnom *Siao-yeou*. Il composa un autre *Tsien-han-chou*, qu'il partagea en cent trente chapitres.

19. *Ouang-ché*, du pays de *Toung-hai*. Son nom *Sou*, son surnom *Tsee-young*. Il fit un Supplément & une continuation du *Ché-ki* sous le titre de *Tso-yeou-ché-ki* : il fit aussi une explication & des Commentaires sur les cinq *King*, qu'il intitula *Ou-king-tchoan-tchou*.

20. *Mong-ché*, de *Ngan-ping*, dans le *Pe-tche-li*. Son nom *Kang*, son surnom *Koung-sieou*. Il composa un *Han-chou* différent des autres Livres qui portoient déja ce titre. Ce Livre est très-estimé : on le regarde comme ce qui s'est fait de mieux & ce qu'il y a de plus sûr de l'Histoire & des usages des *Han*.

21. *Jou-ché*, de *Foung-tsiang*, dans le *Chan-si*. Son nom etoit *Tchun*. On ne dit point son surnom ; apparemment qu'etant sujet des Etats de *Ouei*, on n'a pas cru devoir lui en donner un. Il composa un *Tsien-han-chou* plein de recherches très-curieuses. On l'a encore aujourd'hui, & il

jouit d'une eſtime preſque egale à celle que l'on a pour le *Tſien-han-chou* de *Mong-kang*.

22. *Ouei-ché*, de *Yun-yang*. Son nom *Tchao*, ſon ſurnom *Houng-tſee*. Il compoſa l'Hiſtoire du Royaume de *Ou*, qu'il publia ſous le titre de *Ou-chou*.

23. *Lu-ché*, de *Yu-yao*, dans le *Kiang-nan*. Son nom *Kiang* ou *Tſiang*, & ſon ſurnom *Tchoung-kiang*. Il eſt Auteur du *Che-ki-koue-yu-hiun-tchou*, c'eſt-à-dire Notes hiſtoriques & critiques ſur le *Ché-ki*. On a encore ce Livre, & il eſt très-eſtimé.

24. *Tchang-ché*, de *Tchoung-chan*, dans le *Pe-tche-li*. Son nom *Yen*, ſon ſurnom *Tſee-fou*. Il compoſa une Hiſtoire des *Han* occidentaux, pleine d'une bonne critique, ſous le titre de *Si-han-chou-yn-y*. Cet Ouvrage etoit diviſé en quarante chapitres.

D. Après l'extinction totale de la famille des *Han*, les deſcendans de *Tſao-tſao*, reconnus pour légitimes Souverains, commencerent leur petite Dynaſtie, qui fut nommée la Dynaſtie des *Tſin* occidentaux, l'an de Jéſus-Chriſt 265. Les noms des Auteurs qui traiterent de l'Hiſtoire ou qui l'ecrivirent ſous cette Dynaſtie, ſont :

25. *Hoa-ché*, de *Kao-tang*, dans le *Chan-tong*. Son nom *Ché*, ſon ſurnom *Chou-kiun*. Il rédigea tout ce qu'on avoit ecrit juſqu'alors ſur les *Han*, & le rangea en forme d'Annales ſous le titre de *Han-ki*, qu'il diviſa en trente Livres.

26. *Tchen-ché*, de *Ngan-han*, dans le *See-tchouen*. Son nom *Cheou*, ſon ſurnom *Young-tcha*. Il eſt Auteur du *San-koué-tché*, ou Hiſtoire des trois Royaumes. C'eſt un des Livres les plus ingénieux & les mieux ecrits qui ſoient ſortis des preſſes chinoiſes. Le *San-koué-tché* n'eſt ni un Roman, ni une Hiſtoire : il eſt tout-à-la-fois l'un & l'autre. Tout le

fonds eſt exactement hiſtorique : les Epiſodes & toute la broderie ſont de l'invention de l'Auteur. Ce Livre ſubſiſte & fait encore les délices de ceux qui ont le vrai goût de la bonne Littérature. Il eſt diviſé en ſoixante-cinq chapitres.

27. *Tſin-ché*, du *Ho-nan*. Son nom *Yo*, ſon ſurnom *Tſee-cheng*. Il a fait un *Tſien-han-chou-yn-y* à l'imitation de celui de *Tchang-yen*. Il explique bien des choſes que ce dernier avoit laiſſées obſcures ; il parle de pluſieurs autres qui avoient eté omiſes, & tâche de ſurpaſſer ſon modele par ſon exactitude, ſa clarté & ſa préciſion.

28. *Lieou-ché*, de *Kao-ping*, dans le *Pe-tche-li*. Son nom *Pao*, ſon ſurnom *Tao-tchen*. Il eſt Auteur du *Li-tai-ché-chou-kao-y*, c'eſt-à-dire examen critique de l'Hiſtoire par ordre chronologique. On a conſervé cet excellent Livre.

29. *Fou-ché*, de *Ling-tcheou*, dans le *Chen-ſi*. Son nom *Hiuen*, ſon ſurnom *Ti-y*. Il alla s'etablir dans le *Ho-nan*, & fixa ſon ſéjour dans la ville de *Ni-yang*. Il compoſa, ſous le titre de *Ouei-chou*, l'Hiſtoire particuliere du Royaume de *Ouei*, l'un des trois qui avoient partagé la Chine.

E. *Tſin* orientaux. Cette Dynaſtie commença à régner l'an 317 de l'Ere Chrétienne. Les Auteurs qui ont ecrit ſur l'Hiſtoire ſous ſon regne, ſont :

30. *Kouo-ché*, de *Ho-toung*. Son nom *Pou*, ſon ſurnom *King-tchun*. C'etoit le plus habile homme de ſon ſiecle. Il a fait une explication très-eſtimée de l'*Eulh-hia*, & des Commentaires, plus eſtimés encore, ſur les Ouvrages de *See-ma*, qu'il intitula *Si-han-ſee-ma-ſiang-jou-tchouen*. Il excelloit ſur-tout dans ce genre de Poéſie appellé *Fou*.

31. *Yuen-ché*, de *Yang-hia*. Son nom *Ngan*, ſon ſurnom *Yen-tché*. Il a compoſé l'Hiſtoire des trois Royaumes,

intitulée *San-koué-tché*, & le *Toung-tcheng-fou*, ou Eloge des victoires orientales.

32. *Ouang-ché*, de *Tchen-kiun*, fils du célebre *Ouang-tsien.* Son nom etoit *Yn.* Il composa, en quatre-vingt-dix Livres, l'Histoire de la petite Dynastie des *Tsin* occidentaux.

33. *Lu-ché*, de *Yu-yao*, dans le *Kiang-nan.* Son nom *Yu*, son surnom *Chou-ning.* Il composa une Histoire des *Tsin* occidentaux, qu'il divisa en quarante-&-un Livres. Elle n'est pas moins bonne que celle de *Oueng-yn.*

34. *Sun-ché*, de *Tay-yuen*, du *Chan-si.* Son nom *Cheng*, son surnom *Ngan-koué.* Il avoit une science universelle. Il est Auteur de *Ouei-ou-tchun-tsieou*; c'est l'Histoire des guerres du Royaume de *Ouei*, avec des observations très-utiles sur la maniere dont elle se faisoit alors par les plus habiles Généraux. Il composa aussi une Histoire des *Tsin* sous le titre de *Tsin-tchun-tsieou*, divisée en vingt-&-un Livres.

35. *Si-ché*, de *Siang-yang*, dans le *Hou-koang.* Son nom *Tsao-tché*, son surnom *Yen-ouei.* Il excelloit dans tous les genres de Littérature; mais l'Ouvrage qui lui a acquis une réputation immortelle est l'Histoire des *Han* & des *Tsin* en cinquante-quatre Livres : elle est intitulée *Han-tsin-tchun-tsieou.*

36. *Tsai-ché*, de *Kao-tcheng-hien*, dans le *Ho-nan.* Son nom *Mo*, son surnom *Tao-ming.* Il a fait des Commentaires sur le *Tsien-han-chou.* Son Ouvrage est en plus de cent Livres.

37. *Yu-ché*, de *Sin-tsai.* Son nom *Pao*, son surnom *Ling-cheng.* Il est Auteur du *Tsin-ki*, ou Histoire des *Tsin*, divisée en trente Livres; du *Tchun-tsieou-tso-che-ouai-tchouen*, c'est-à-dire des Commentaires de *Tso-kieou-ming* sur le

Tchun-tsieou de *Confucius*. Il n'a fait ses remarques & ses additions qu'à cette partie des Commentaires de *Tso-kieou-ming* qui est etrangere au Royaume de *Lou*.

38. *Hiué-ché*, de *Tan-yang*, dans le *Kiang-nan*. Son nom *Yng*, son surnom *Ouen-kié*. Il composa le *Heou-han-toung-koan-ki*, c'est-à-dire Histoire ou Mémoires historiques sur les *Han* postérieurs. Son Ouvrage est en cent Livres.

39. *Yuen-ché*, de *Yang-hia*. Son nom *Soung*, son surnom *Tao-kao*. Dès sa plus tendre jeunesse, il s'acquit la réputation de posséder l'Histoire. Il composa une Histoire des *Han* postérieurs, divisée en cent Livres, qu'il intitula *Heou-han-chou*. Elle ne fut pas moins estimée que la précédente, je veux dire que celle de *Hiué-yng*.

40. *Hiu-ché*, de *Toung-ouan*. Son nom *Koang*, son surnom *Yé-min*. Il composa le *Che-ki-yn-y*, c'est-à-dire Explication du véritable sens de ce qui se trouve dans le *Ché-ki*. Cet Ouvrage est en treize Livres. Il refondit le *Tsin-ki* ou l'Histoire des *Tsin*, & la publia en quarante-&-un Livres.

F. *Nan-pe-tchao*, c'est-à-dire Dynasties qui regnerent dans le nord & le sud de l'Empire, à commencer après l'extinction des *Tsin* orientaux, qui arriva l'an de Jésus-Christ 419.

41. *Fan-ché*, de *Tchun-yang*. Son nom *Hoa*, son surnom *Yu-tsoung*. Il ramassa tout ce qui avoit eté ecrit, jusqu'à son temps, sur les *Han* postérieurs, en prit la fleur, & en composa un Livre qu'il intitula *Tchai-heou-han-chou*.

42. *Pei-ché*, de *Ouen-hi*. Son nom *Soung-tché*, son surnom *Ché-tsi*. Il expliqua le *San-koué-tché*, & fit comme une nouvelle Histoire des trois Royaumes, qu'il divisa en vingt Livres. Il composa encore avec son fils *Pei-yn*, surnommé *Loung-kiu*, une excellente explication du *Ché-ki* de *See-ma-tsien*. Il divisa son Ouvrage en quarante Livres, & l'intitula

Tchou-see-ma-tsien-ché. Il vivoit sous la petite Dynastie des *Soung.*

43. *Sié-ché*, de *Hoei-ki*, dans le *Kiang-nan*, petit-fils du célebre *Sié-hiuen*, avoit pour petit nom *Ling-yun.* Il alla s'etablir à *Chang-lu-hien*, où il composa une Histoire des *Tsin*, qu'il publia sous le titre de *Tsin-chou.*

44. *Chen-ché*, de *Ou-kang*, dans le *Chan-tong.* Son nom *Yo*, son surnom *Sieou-ouen.* C'etoit l'homme le plus eloquent & en même temps le plus savant de son siecle. Il composa l'Histoire des trois petites Dynasties *Tsin*, *Soung* & *Tsi.* Il vivoit sous la petite Dynastie des *Leang*, qui commença l'an 502 de Jésus-Christ.

45. *Lieou-ché*, de *Ping-yuen*, dans le *Chan-si.* Son nom *Tchao*, son surnom *Hiuen-tsing.* Il fit des explications & des commentaires, en cent quatre-vingts articles, sur le *Heou-han-chou.*

46. *Kou-ché*, de *Ou-kiun*, dans le *Kiang-nan.* Son nom *Yé-ouang*, son surnom *Si-foung.* Il composa l'Histoire des *Tchen*, dont il etoit sujet. Il la divisa en trois Livres. Elle avoit le titre de *Tchen-chou.* Il composa aussi le *Yu-ti-tché*, c'est-à-dire explication de l'origine de toutes choses. Il fit encore des Notes & des Commentaires sur l'Histoire générale, qu'il intitula *Koué-ché-ki-tchouen.*

47. *Tsoui-ché*, de *Ou-tcheng*, à l'orient du *Hoang-ho*, dans le pays nommé *Ho-toung.* Son nom *Hao*, son surnom *Po-yuen.* Il avoit une Littérature universelle & etoit très-habile dans chaque genre. Il composa l'Histoire des *Ouei* du nord, dont il etoit sujet, jusqu'au temps où il vivoit. Il donna à son Ouvrage le titre de *Hiu-tcheng-koué-chou.* Il fit de plus une Histoire critique des *Tsin* en cinquante & quelques Livres. Il donna à cette Histoire le titre de *Kiao-tcheng-tsin-chou*, c'est-à-dire l'*Histoire des* Tsin *mise à la balance*, &c.

48. *Ouei-ché*, dn pays de *Kiu-lou*, de la Province de *Pe-tche-li.* Son nom *Chou*, ſon ſurnom *Po-ki.* Il compoſa le *Tſoan-ſieou-koué-ché*, c'eſt-à-dire, Explications, Corrections & Additions à l'Hiſtoire. Il compoſa auſſi une Hiſtoire des *Ouei*, intitulée *Ouei-ché.*

G. *Soui.* C'eſt ſous cette Dynaſtie que l'Empire fut réuni ſous un ſeul Souverain. Elle commença l'an de Jéſus-Chriſt 589, en ne comptant que depuis l'extinction totale des *Tchen*, petite Dynaſtie qui précéda celle des *Soui.* Les Auteurs qui ecrivirent ſur l'Hiſtoire, du temps des *Soui*, ſont :

49. *Ouei-ché*, de *Ku-yang.* Son nom *Tchan*, ſon ſurnom *Yen-chen.* Par ordre de l'Empereur, il examina en critique l'Hiſtoire des *Ouei*, la corrigea, la rédigea, la mit en ordre, & la publia ſous ce titre : *Ouei-ché-chen-ouei-kien-yao.*

50. *Li-ché*, de *Po-ling.* Son nom *Té-lin*, ſon ſurnom *Koung-fou.* Il compoſa l'Hiſtoire des *Tſi* du nord, en trente-quatre Livres, ſous le titre de *Pé-tſi-chou.*

51. *Li-po-yo*, fils de *Li-tê-lin*, reprit l'ouvrage de ſon pere, y mit la derniere main, l'augmenta & le publia en cinquante Livres.

H. *Tang.* La Dynaſtie des *Tang* remplaça celle des *Soui.* Elle commença ſon regne l'an de Jéſus-Chriſt 618.

52. *Ouei-ché*, de *Kiu-yang*, du diſtrict de *Kiu-lou.* Son nom *Tcheng*, ſon ſurnom *Hiuen-tcheng.* Il compoſa l'Hiſtoire des *Soui*, ſous le titre de *Soui-chou-pen-ki*, & le *Lié-tchoan*, c'eſt-à-dire l'Hiſtoire particuliere des illuſtres perſonnages.

53. *Tchang-ſun-ché*, de *Lo-yang.* Son nom *Ou-ki*, ſon ſurnom *Fou-ki.* C'etoit le Savant le plus diſtingué de ſon temps. Il compoſa l'Hiſtoire générale des *Soui* ſous le

titre *Soui-ché-tché*, c'eſt-à-dire inſtruction ſur l'Hiſtoire des *Soui*. Cet Ouvrage eſt complet & accompli.

54. *Ling-hou-ché*, de *Y-tcheou*. Son nom *Té-fen*. Il etoit Mandarin ſous les *Soui*, lors de la révolution. Quoiqu'ayant eté juſqu'à la fin très-fidele à ſoutenir les intérêts de la Dynaſtie, qui penchoit vers ſa ruine, il fut conſervé dans tous ſes emplois par les *Tang*, auxquels ſon mérite etoit connu. Il fut elevé même à de plus grands honneurs, & il etoit regardé comme l'Homme de Lettres & le Savant le plus univerſel qu'il y eût alors dans tout l'Empire. Il compoſa l'Hiſtoire des *Tcheou* poſtérieurs, ſous le titre de *Heou-tcheou-chou*.

55. *Li-ché*, de *Yang-tcheou*. Son nom *Yen-cheou*, ſon ſurnom *Hia-ling*. Il compoſa l'Hiſtoire générale des cinq petites Dynaſties antérieures, ſous le titre de *Na-pé-ché*, c'eſt-à-dire *Hiſtoire du Midi & du Nord*. Il compoſa auſſi le *Tang-tay-tſoung-tcheng-tien*, c'eſt-à-dire, Livre authentique ſur les maximes du Gouvernement de *Tang-tay-tſoung*.

56. *Tchang-hoai-tay-tſee*, fils de *Kao-tſoung*, troiſieme Empereur de la Dynaſtie des *Tang*, avoit pour ſurnom *Ming-yun*. Il aimoit paſſionnément les Lettres, & en faiſoit ſon occupation ordinaire. L'Hiſtoire etoit la partie qu'il cultivoit le plus, comme etant celle dans laquelle un Prince a le plus à apprendre. Il appelloit, des différentes Provinces, les Savans dont il croyoit pouvoir tirer quelques lumieres ſur ce qui regardoit les anciens temps. Il les logeoit dans ſon propre Palais, leur faiſoit des largeſſes, & les gardoit autant de temps qu'ils vouloient reſter chez lui. Il avoit des conférences réglées avec eux, dans leſquelles aſſiſtoient les Savans les plus diſtingués de la Capitale. Il les faiſoit travailler, & ne dédaignoit pas de travailler lui-même & de tenir quelquefois

quelquefois le pinceau. C'eſt avec ces habiles Lettrés, à la tête deſquels etoit *Tchang-ta-ngan*, qu'il corrigea & commenta l'Hiſtoire des *Han* poſtérieurs, compoſés par *Fan-hoa.*

57. *Yen-ché*, de *Ling-ſin*, du diſtrict de *Lang-ſié.* Son nom *Lieou*, ſon ſurnom *Ché-kou.* Il etoit deſcendant à la trente-ſeptieme génération de *Yen-tſee*, Diſciple de *Confucius.* Il fit des explications & des commentaires ſur l'Hiſtoire des *Han* occidentaux ou des premiers *Han*, qu'il intitula *Tchou-ſi-han-chou.*

58. *Ouang-ché*, de *Loung-men.* Son nom *Chao*, ſon ſurnom *Kiun-mao.* Il compoſa une Hiſtoire générale de la Dynaſtie des *Soui*, ſous le titre de *Soui-chou.* Cette Hiſtoire etoit en quatre-vingts livres.

59. *Lieou-ché*, de *Pong-tcheng.* Son nom *Tché-ki*, ſon ſurnom *Tſee-yuen.* Il etoit Hiſtoriographe en titre & l'un des Savans les plus renommés de ſon ſiecle. Il compoſa le *Ché-toung-nei-ouai*, c'eſt-à-dire *Hiſtoire univerſelle du dedans & du dehors*, en quarante-neuf Livres.

60. *Ou-ché*, de *So-y*, du diſtrict de *Pien-tcheou.* Son nom *King.* Il etoit l'un des Hiſtoriographes de l'Empire. Il travailla à purger l'Hiſtoire des premiers Empereurs des *Tang*, dans laquelle la flatterie & l'ignorance de ce qui s'etoit paſſé, dans les temps de trouble, avoient fait inſérer bien des fauſſetés. Il compoſa une Hiſtoire particuliere de ce qui s'etoit fait de plus intéreſſant pendant les années dénominées *Tchen-koan* : ce ſont les années du regne du grand *Tay-tſoung*, qui comprennent depuis l'an de Jéſus-Chriſt 627 juſqu'à l'an 649 incluſivement. Cette Hiſtoire particuliere porte le titre de *Tchen-koan-tcheng-yao.* Il compoſa outre cela l'Hiſtoire de toute la Dynaſtie des *Tang*, ſous le titre de *Ta-tang-tchun-tſieou*, c'eſt-à-dire le printemps & l'automne des grands *Tang.*

61. *See-ma-ché*, de *Ho-nei.* Son nom *Tchen*, ſon ſurnom *Tſee-tcheng.* Il compoſa de fort bons Commentaires ſur le *Ché-ki* de *See-ma-tſien ;* il y fit des corrections & des augmentations : mais, pour que le Lecteur diſtinguât ce qui etoit de *See-ma-tſien* d'avec ſes explications, ſes corrections & additions, il déſigna celles-ci par les deux caracteres *So-yn.* Il ajouta au *Ché-ki* le *San-hoang-ki*, ou Mémoires ſur les trois *Hoang.* Comme il portoit le même nom que le premier des Hiſtoriens, il prit, par modeſtie, l'epithete de *Siao*, qui ſignifie *petit*, & ſe nomma *Siao-ſee-ma* ou le *petit* See-ma.

62. *Tou-ché*, de *Ouan-mien*, du diſtrict de *King-tchao.* Son nom *Yeou*, ſon ſurnom *Kiun-tſing.* Il eſt Auteur du *Toung-tien.* C'eſt une eſpece de Recueil de tout ce qui s'etoit fait d'eſſentiel juſqu'alors.

63. *Han-ché*, de *Nan-yang.* Son nom *Yu*, ſon ſurnom *Toui-tché.* C'etoit l'homme le plus eloquent & le plus ſavant de ſon ſiecle. Tous les Lettrés ſes contemporains le regardoient comme leur Maître. Il compoſa une Table raiſonnée de l'Hiſtoire, ſous le titre de *Chun-tſoung-ché-lou*, c'eſt-à-dire *Chemin de l'Hiſtoire de* Chun-tſoung, &c.

64. *Li-ché*, de *Tſang-hoang*, dans le *Pé-tche-li.* Son nom *Yu*, ſon ſurnom *Ouen-jao.* Il a fait une Hiſtoire générale des *Han*, tant occidentaux qu'orientaux, ſous le titre de *Tſien-heou-han-chou.* Cet Ouvrage eſt très-eſtimé, & il ſubſiſte encore aujourd'hui tel qu'il etoit au ſortir des mains de ſon Auteur.

TABLE CHRONOLOGIQUE

Des Historiens Chinois depuis les Héou - ou - tay *jusqu'aux* Soung.

I. Ou-tay.

65 Lieou-tchao.

K. Soung.

66 Li-kang,
67 Fou-pi,
68 Lieou-y-seou,
69 Sun-fou,
70 Ngeou-yang-sieou;
71 Tseng-houng-leang,
72 Soung-tsi,
73 Ouang-ngan-ché,
74 Ché-kié,
75 Tchang-heng;
76 Hiu-yuen-tang;
77 Tcheou-toung-y;
78 Koung-ou-tchoung;
79 Les deux Tcheng-tsee;
80 Yang-ché;
81 Sou-hiun,
82 Sou-ché,
83 Sou-ché-tché;
84 Tsin-koan,
85 Tchang-lai,
86 See-ma-koang;
87 Lieou-chou,
88 Fan-tsou-yu,
89 Les trois Lieou,
90 Les deux Tseng-tsee;
91 Ché-tchao,
92 Hou-ngan-koué,
93 Hou-yn,
94 Ou-foung-hou-ché;
95 Ki-hi-hou-ché,
96 Lieou-tsee-hoei,
97 Lieou-mien-tché,
98 Tchou-hi,
99 Lou-ché,
100 Tchang-ché,
101 Lu-tsou-tsien,
102 Lu-pen-tchoung;
103 Tchen-hoan,
104 Kiang-tché,
105 Hoang-koung-tou;
106 Tang-tchoung-yeou;
107 Li-tcheou,
108 Ling-tché-tsi,
109 Tcheng-fou-leang;
110 Tchen-tsien,
111 Yeou-fang-yen,
112 Tchen-ki-ya,
113 Tchou-fou,
114 Yn-tsi-sin,
115 Lieou-young-y;
116 Li-chun-tchen,
117 Hiang-ngan-ché;
118 Tsai-yuen-ting,
119 Lo-pi,
120 Nan-koung-king-y;
121 Hou-y-koei,
122 Tchen-tê-sieou,
123 Hoang-tchen,
124 Hioung-chou,
125 Ouen-tien-hiang,
126 Sié-fang-tê,
127 Kin-li-hiang.

Planche XXXII.

I. *Ou-tay*, c'eſt-à-dire les cinq Dynaſties. On les appelle communément *Heou-ou-tay*, c'eſt-à-dire les cinq Dynaſties poſtérieures. Ce ſont ces cinq petites Dynaſties qui occuperent ſucceſſivement le trône entre les *Tang* & les *Soung*. C'etoit un temps de trouble plus fertile en Guerriers qu'en Hommes de Lettres. Auſſi on n'en compte qu'un qui ait ecrit ſur l'Hiſtoire depuis l'an de Jéſus-Chriſt 907 juſqu'en 960 : c'eſt *Lieou-tchao*.

65. *Lieou-ché*, de *Tcho-tcheou*, dans le *Pé-tché-li*. Son nom *Tchao*, ſon ſurnom *Gé-hoei*. Dès ſon enfance il donna des preuves de beaucoup d'eſprit, & ſon application lui fit acquérir une ſcience peu commune. Il compoſa le *Kieou-tang-ché-kien*, c'eſt-à-dire Hiſtoire des anciens *Tang*. C'eſt à lui à qui on eſt redevable de la méthode de *Toung-kien-kang-kien*, &c. c'eſt-à-dire de cette méthode qui veut qu'on mette en gros caracteres le principal de l'affaire ou du point dont il s'agit, & en petits caracteres tout ce qui a rapport à cette même affaire ou à ce même point.

K. *Soung*. La Dynaſtie des *Soung* commença en 960, & fut entiérement eteinte l'an 1279, que le Fondateur des *Yuen* comptoit pour la vingtieme année de ſon regne : ainſi elle a duré trois cens dix-neuf ans. C'eſt la Dynaſtie la plus féconde en Hommes de Lettres. On en peut juger par le grand nombre de ceux qui s'attacherent à l'Hiſtoire. Je n'ai mis que les principaux dans cette trente-deuxieme Planche.

66. *Li-ché*, de *Fei-hiang*. Son nom *Kang*, ſon ſurnom *Tay-tcheou*. Il compoſa le *Ou-tai-ché-tchou-chou*, c'eſt-à-dire *Hiſtoire générale des cinq Dynaſties*. (Ce ſont les cinq petites

Dynasties qui ont précédé celle des *Soung*). L'Ouvrage de *Li-kang* est partagé en trente Livres.

67. *Fou-ché*, du *Ho-nan*. Son nom *Pi*, son surnom *Yen-kouo*. Dès son enfance il s'appliqua à l'etude, & se distingua de tous ses condisciples par sa conception aisée, par la sûreté de sa mémoire, qui ne le laissoit jamais hésiter sur ce qu'il avoit une fois appris, & par le brillant de son esprit, dont il donnoit des marques toutes les fois que l'occasion s'en présentoit. Il a composé le *Tang-kien-tsoan-lieou*, c'est-à-dire Recherches sur l'Histoire des *Tang*, avec des explications claires & détaillées d'où l'on voit découler la vérité.

68. *Lieou-ché*, de *Kin-tcheng*. Il etoit surnommé *Y-seou*. Il composa le *Sieou-tang-ché*, c'est-à-dire l'Histoire des *Tang* corrigée; le *Lu-li*, c'est-à-dire un Ouvrage sur la Musique & les Cérémonies, où il parle beaucoup de l'Antiquité; un autre Ouvrage sur l'Astronomie, intitulé *Tien-ouen;* une instruction sur ce qui regarde en particulier les cinq Planetes, sous le titre de *Ou-sing-tché;* l'accord des différens Calendriers ou des Calendriers des différens temps, sous le titre de *Lieou-ché-tsi-li;* le *Tchun-tsieou-tsai-y*, c'est-à-dire Histoire des evénemens extraordinaires; & enfin l'Histoire des douze Dynasties, sous le titre de *Che-eulh-tay-ché*. On ne fait pas mention ici de plusieurs autres Ouvrages dont il est Auteur.

69. *Sun-tché*, de *Yang-tchai*. Son nom *Fou*, son surnom *Tché-han*. Il composa le *Tang-ché-ki*, c'est-à-dire Mémoires historiques sur les *Tang*, en soixante-quinze Livres.

70. *Ngeou-yang-ché*. Son nom *Sieou*, son surnom *Young-chou*. Ce fut un des plus ingénieux & des plus savans hommes de son temps. Il composa une Histoire des

Tang, ſous le titre de *Tang-chou*, & une Hiſtoire des cinq petites Dynaſties poſtérieures, ſous le titre de *Ou-tay-ché.*

71. *Tſeng-ché*, de *King-kiang.* Il étoit ſurnommé *Houng-leang.* Il fut Miniſtre d'Etat; & comme il etoit très-habile dans la connoiſſance de l'Hiſtoire, il adaptoit à ſa maniere de gouverner tout ce qui lui paroiſſoit utile dans les circonſtances, parmi ce qui avoit eté pratiqué dans les différens temps. Il aida *Ngeou-yang-ſieou* & *Soung-tſi*, ou plutôt il compoſa avec ces deux Savans le *Sin-tang-chou*, c'eſt-à-dire *Nouvelle Hiſtoire des* Tang.

72. *Soung-ché*, de *Young-tſieou.* Son nom *Tſi*, ſon ſurnom *Tſee-king.* Il etoit frere ainé de *Soung-yang.* Ils prirent les grades enſemble, & travaillerent de concert à immortaliſer leur nom dans la République des Lettres. *Soung-tſi* travailla à la nouvelle Hiſtoire des *Tang* avec *Ngeou-yang-ſieou* & *Tſeng-houng-leang.*

73. *Ouang-ché*, de *Lin-tchoan.* Son nom *Ngan-ché*, ſon ſurnom *Kié-fou.* Ce fut un homme d'une profonde Littérature. Il compoſa pluſieurs Ouvrages dont on ne trouve plus que quelques citations importantes. Il compoſa auſſi le *Tcheou-li-ſan-king-ouen*, c'eſt-à-dire le Cérémonial des *Tcheou*, en vers techniques de trois ſyllabes, avec de courtes explications au bas. Ces explications lui attirerent la critique de tous les Gens de Lettres, qui l'accuſerent de renverſer les fondemens de leur Cérémonial par ſes interprétations arbitraires. Ce Livre fut défendu, & enſuite entiérement ſupprimé.

74. *Ché-ché*, de *Yen-tcheou*, de la dépendance de *Foung-fou*, de la Province du *Chan-tong.* Son nom *Kié*, ſon ſurnom *Cheou-tao.* Il etoit très-pauvre; mais ſa pauvreté ne l'empêcha pas de donner tout ſon temps à l'etude. Il vint

à bout de prendre les grades, & composa un excellent Ouvrage sous le titre de *Tang-chou-kieou-nio*, c'est-à-dire Dissertations-critiques sur l'Histoire des *Tang*.

75. *Tchang-ché*, de *Pou-tcheng*. Son nom *Heng*, son surnom *Tsee-ping*. Il fut le premier hors de rang, lorsqu'il reçut le Doctorat la premiere année de *Kia-yeou*, c'est-à-dire l'an de Jésus-Christ 1056, la trente-quatrieme du regne de *Jen-tsoung*. Il travailla pendant douze ans à composer son *Pien-nien-toung-tsai*. C'est une Histoire universelle en forme d'Annales : elle est en dix volumes. Après y avoir mis la derniere main, il l'offrit à l'Empereur *Chen-tsoung* l'an de Jésus-Christ 1068.

76. *Hiu-ché*, de *Young-kang*. Son nom *Yuen-tang*, son surnom *Tchoung-li*. Il a composé le *Ou-tai-ché-ki-tchou*, explication de l'Histoire des cinq petites Dynasties (postérieures).

77. *Tcheou-tsee*, de *Yng-tao*. Son nom *Toung-y*, son titre d'honneur *Lien-si-sien-cheng*, c'est-à-dire *Docteur aussi pur que l'eau la plus claire*. Ce titre lui fut donné par ses Disciples, & la Postérité le lui a conservé jusqu'à présent. Il a composé une Carte du *Tay-ki*, avec des explications que ses partisans trouvent claires & bonnes. Il composa aussi le *Toung-chou*, où il parle de toutes les Sciences chinoises. Ce Livre subsiste encore, & on en fait grand cas, à cause sur-tout de ce qu'il renferme d'historique.

78. *Koung-ché*, de *Sin-yu*. Son nom *Ou-tchoung*, son surnom *Tchang-fou*. Il fit une explication très-ample & des Commentaires sur l'Histoire des *Tang*. Son Ouvrage est en cent trente Livres, & est intitulé *Tang-chou-ki-tchou*.

79. Les deux *Tcheng-tsee*, du *Ho-nan*. Le premier s'appelloit *Tcheng-hao*, & avoit pour surnom *Po-tchun*. On lui donna le titre honorable de *Ming-tao-sien-cheng*, c'est-à-dire Docteur

Docteur de la Doctrine eclairée. Il eut, après ſa mort, le titre de *Tchun-koung*, c'eſt-à-dire Comte plein de droiture. L'Empereur l'eleva à la dignité de Prince, ſous le titre de *Po;* & comme il etoit du *Ho-nan*, il le fit appeller *Ho-nan-po*. Ce ne fut qu'après ſa mort qu'il eut tous ces titres.

Son frere s'appelloit *Tcheng-y* & avoit pour ſurnom *Tcheng-chou*. Pendant ſa vie on lui donna le titre de *Y-tchoan-ſien-cheng*, c'eſt-à-dire Docteur de *Y-tchoan:* mais après ſa mort, il eut d'abord le titre de *Tcheng-koung*, c'eſt-à-dire Comte-Docteur de la vérité & de la droiture. L'Empereur lui donna le titre de *Y-yang-po*, c'eſt-à-dire Prince de *Y-yang*. Les deux freres *Tcheng-tſee* ont composé beaucoup d'Ouvrages, tant ſur l'Hiſtoire que ſur les *King*. Leur réputation eſt encore aujourd'hui des plus brillantes; & les Gens de Lettres n'en parlent qu'avec une ſorte d'admiration & de reſpect qui approche du reſpect & de l'admiration qu'ils ont pour *Confucius* & pour *Mong-tſee*.

80. *Yang-ché*, de *Kiang-lo*. Son nom *Ché*, ſon ſurnom *Tchoung-li*. Il a ecrit ſur l'Hiſtoire & ſur les *King*. On dit qu'il eſt très-profond & très-exact dans tous ſes Ouvrages. Ses Diſciples l'appellerent *Koui-chan-ſien-cheng*, c'eſt-à-dire *Docteur de la montagne de la Tortue*, par alluſion à ce qu'il a ecrit ſur l'*Y-king*. Il eut, après ſa mort, le titre de *Ouen-ſou*, titre qui exprime tout-à-la-fois & ſon eloquence & ſon exactitude.

81. *Sou-ché*, de *Mei-chan*. Son nom *Hiun*, ſon ſurnom *Hiuen-ming*. On lui donna, de ſon vivant, le titre de *Lao-tſuen*, c'eſt-à-dire *Ancienne ſource*. Il ne commença à etudier qu'à l'âge de vingt-ſept ans. Il ſe fit Ecolier en même temps que ſes deux fils, prit ſes grades avec eux, & continua à travailler, juſqu'à ſa mort, aux différens Ouvrages qui furent enſuite publiés par ſes fils.

82. *Sou-ché*, fils ainé du précédent, avoit pour petit nom *Ché* & pour ſurnom *Tſee-tchan*. Il étudia les *King* en même temps que ſon pere, & les comprit parfaitement. Il avoit une facilité etonnante pour compoſer ſur quelque matiere que ce fût. Il compoſa le *Tang-chou-pien*, c'eſt-à-dire Obſervations ſur l'Hiſtoire des *Tang*, & publia le *Sou-ouen-ki*, ou Recueil des Ouvrages de ſon pere & des ſiens.

83. *Sou-ché*, frere cadet du précédent, avoit pour petit nom *Tché* & pour ſurnom *Tſee-yeou*. Sa conduite fut des plus exemplaires. On ne l'appelloit communément que le *Sage*. Ses Ouvrages ſont clairs, méthodiques & pleins de recherches curieuſes. On loue ſur-tout *ſon ancienne Hiſtoire*, intitulée *Kou-ché*. Elle eſt en cinquante Livres. On y trouve à-peu-près tout ce qu'il y a d'eſſentiel à ſavoir ſur l'Antiquité.

84. *Tſin-ché*, de *Kao-yeou*. Son nom *Koan*, ſon ſurnom *Chao-yeou*. Son principal talent etoit de rendre claires les choſes les plus embrouillées, & de les développer de maniere à les faire comprendre aux moins intelligens. Sous l'Empereur *Tché-tſoung*, le ſage *Sou-ché* le fit connoître à la Cour. Il le préſenta lui-même au Prince, avec la notice de deux excellens Ouvrages dont il lui fit l'eloge de maniere à lui donner la curioſité de vouloir les lire. En effet l'Empereur ſe les fit apporter. Le premier avoit pour titre *Hoai-hai-ſien-kiu-ki*, c'eſt-à-dire Mémoires hiſtoriques, fruits de mon loiſir à *Hoai-hai*; & le ſecond *Y-lun-leang-han-chou*, c'eſt-à-dire Gloſe ſur l'Hiſtoire des deux Dynaſties des *Han*. Ces deux Ouvrages furent très-eſtimés.

85. *Tchang-ché*, de *Hoai-yn*, dans le *Kiang-nan*. Son nom *Lai*, ſon ſurnom *Ouen-tſien*. Dès l'âge de douze ans, il ſavoit faire des Pieces d'eloquence; & il reçut le Doctorat dans un âge où les autres commencent, pour ainſi dire,

leurs etudes. Il fit une critique de l'Hiſtoire des deux *Han*, ſous le titre de *Leang-han-kue-y*, c'eſt-à-dire, Doutes que l'on pourroit former ſur l'Hiſtoire des deux *Han*. Cet Ouvrage eſt en quatre-vingts Livres.

86. *See-ma-ché*, de *Hia-hien*. Son nom *Koang*, ſon ſurnom *Kiun-ché*. Il fut grand Mandarin, du titre de *Toan-ming-tien-hio-ché*, c'eſt-à-dire Maître de la Doctrine dans le Palais de l'Empereur. Il eut, après ſa mort, le titre de *Ouen-koué-koung*, c'eſt-à-dire Comte de *Ouen-koué*; & celui de *Ouen-tcheng*, c'eſt-à-dire *Eloquent parfait*. Il compoſa le *Tſee-tché-toung-kien*, Ouvrage très-eſtimé.

87. *Lieou-ché*, de *King-tchao*, dans le *Chen-ſi*. Son nom *Chou* (1), ſon ſurnom *Tao-yuen*, comme qui diroit *Source de Doctrine*. Il fut fait Docteur l'une des années de *Hoang-yeou*, c'eſt-à-dire entre l'an de Jéſus-Chriſt 1049 & l'an 1054, ſous le regne de *Jen-tſoung*, quatrieme Empereur des *Soung*. Il fut d'un grand ſecours à *See-ma-koang* dans la compoſition du *Tſee-tché-toung-kien*: il le revit avec ſoin & le corrigea. Il corrigea auſſi le *Toung-kien-tſiuen-ki*; & ſes corrections ſont en ſi grand nombre, qu'on pourroit preſque le regarder comme l'Auteur de cet Ouvrage.

Craignant que tous ces Mémoires, qui avoient eté ramaſſés depuis les *Han* juſqu'au temps où il vivoit, & qui contenoient toutes les traditions qu'on avoit ſur l'Antiquité la plus reculée, ne vinſſent tôt ou tard à ſe perdre, ou ne s'altéraſſent de jour en jour encore davantage, parce que n'ayant pas des preuves ſuffiſantes pour en conſtater l'authenticité, on

(1) Le caractere *Chou* ſe prononce, dans quelques Provinces, *Jou*. Ainſi c'eſt à tort que M. Freret a eté taxé de s'être trompé, pour avoir appellé cet Auteur *Lieou-jou*. *Lieou-chou* eût eté mieux dit: le titre de *Tao-yuen* ne lui eſt donné que par honneur.

ne les avoit pas fait entrer dans l'Hiſtoire ; craignant, dis-je, que la Poſtérité ne fût privée de ces Mémoires, il les raſſembla & les publia ſous le nom de *Ouai-ki*, c'eſt-à-dire, *Mémoires hors de rang, hors de l'Hiſtoire, & qu'on peut regarder, ſi l'on veut, comme etrangers.*

Je ne puis deviner où le P. de Prémare a puiſé l'anecdote, que *Lieou-chou* avoit ramaſſé tout ce que *See-ma-koang avoit judicieuſement rejeté.* Voici tout au long ſa premiere remarque ſur le Chapitre II du Diſcours Préliminaire qui eſt à la tête du *Chou-king* françois. *Lieou-tao-yuen*, dit le P. de Prémare, *vivoit ſous la Dynaſtie des* Song, *entre l'an 954 & 1279 de Jéſus-Chriſt. Il travailla ſur l'Hiſtoire avec* See-ma-koang ; *mais, ramaſſant tout ce que* See-ma-koang *avoit judicieuſement rejeté, il remonta juſqu'à* Pouan-kou, *& fit ſon* Tong-kien-ouai-ki. Le même Pere dit ailleurs que *l'Auteur & l'Ouvrage furent egalement mépriſés des Lettrés ſes contemporains.* Pour prouver combien légérement le P. de Prémare avance que *l'Auteur & l'Ouvrage furent egalement mépriſés*, il ne faut que faire attention au ſurnom *Tao-yuen*, dont il fut honoré par ſes contemporains mêmes, dont il etoit comme l'oracle, & que la Poſtérité lui a conſervé ; il ſuffiroit de ſavoir que *See-ma-koang* le regardoit comme un homme d'une critique ſûre, & s'en fioit à ſes lumieres pour la correction de ſes Ouvrages. Mais le P. de Prémare ne voyoit les objets qu'à travers un verre coloré. Excellent Grammairien & ſachant aſſez bien la Langue Chinoiſe, il ne poſſédoit à fond aucune des connoiſſances qui ſont néceſſaires à qui veut s'eriger en Critique. Tout ſon Diſcours Préliminaire en eſt une preuve. Je n'exagérerois pas, ſi je diſois qu'il y a beaucoup plus de fautes que de lignes, & que, parmi ces fautes, il y en a qui prouveroient ſans replique qu'il n'etoit point au fait des matieres dont il vouloit ſe

faire juge. Je reviens à *Lieou-chou*. Cet Auteur n'a donné le *Ouai-ki* que pour ce qu'il etoit. Il n'a nullement prétendu qu'on le regardât comme un Livre authentique. Le titre qu'il lui donna en eſt une preuve. Auſſi, loin de le mépriſer, les Savans lui ſavent un gré infini de la peine qu'il s'eſt donnée de réunir toutes les anciennes traditions.

88. *Fan-ché*, de *Hoa-yang*. Son nom *Tſou-yu*, ſon ſurnom *Tſun-fou*. Il etoit ami de *See-ma-koang* & de *Lieou-chou*. Il travailla avec eux au *Tſee-tché-toung-kien*. Il fut fait Docteur dès ſa plus tendre jeuneſſe. L'etude faiſoit ſes plus cheres délices. Il compoſa une Hiſtoire des *Tang* en onze Livres, ſous le titre de *Tang-kien*. Il fit auſſi le *Jen-tſoung-tcheng-ſien*, c'eſt-à-dire véritable Doctrine & Uſages de l'Empereur *Jen-tſoung*.

89. *San-lieou-ché*, c'eſt-à-dire les trois *Lieou*. Le premier avoit pour nom *Tchang* & pour ſurnom *Koung-fou*. *Son eloquence*, diſent les Chinois, *etoit comme la vaſte mer, & ſon génie ſurpaſſoit en elévation les plus hautes montagnes*. Il fit des obſervations critiques & des corrections à l'Hiſtoire des *Han*, & les publia ſous le titre de *Leang-han-ko-ou*.

Le ſecond etoit frere cadet de *Lieou-tchang*. Son nom *Fen* & ſon ſurnom *Yuen-fou*. Il avoit pénétré tout ce qu'il y a de plus caché dans les Sciences, & fut admis au Doctorat peu après ſon frere ainé.

Le troiſieme etoit fils de *Lieou-tchang*, & travailla avec ſon pere & ſon oncle à l'excellent Ouvrage *Leang-han-ko-ou*. Son nom *Foung*, ſon ſurnom *Tchoang-foung*. Ces trois *Lieou* etoient de *Tſing-kiang*. Ce dernier fut dans les grandes Charges.

90. Les deux *Tſeng-ſee*, originaires de *Nan-foung*. Le premier avoit pour nom *Koung* & pour ſurnom *Tſee-kou*.

Sa maniere d'eloquence & son style etoient dans le goût de *Ngeou-yang-sieou*, dont il est parlé plus haut. Il fit d'excellens Commentaires sur l'Histoire des *Han* occidentaux & orientaux, & les intitula *Leang-han-y-lien*. Ce Livre subsiste encore, & on le regarde comme un des meilleurs qui se soient faits en ce genre.

Le second *Tseng-tsee* etoit frere cadet du premier. Il avoit pour nom *Kao* & pour surnom *Tsee-kai*. Il eut part à l'Ouvrage de son frere, qui fut publié sous les noms de l'un & de l'autre.

91. *Ché-ché*, de *Mei-chan*. Son nom *Tchao*, son surnom *Tsee-hi*. Il etoit fils de *Ché-tsing*, & fut Maître de plusieurs Savans très-distingués, auxquels il communiqua cette maniere méthodique d'envisager & de traiter un sujet qui en fait disparoître les principales difficultés. Quoiqu'il réussît très-bien dans tous les genres de Littérature, on estime en particulier son Ouvrage intitulé *Toung-kien-in-y*, qui signifie *Guide pour lire l'Histoire avec fruit*. Cet Ouvrage est divisé en trente Livres.

92. *Hou-ché*, de *Tsoung-ngan*. Son nom *Ngan-koué*, son surnom *Kang-heou*. Il composa un fort bon Ouvrage sous le titre de *Yu-ché-ki*, *Ché-tchoung*, c'est-à-dire *Mémoires historiques des représentations faites par les Censeurs de l'Empire*. Il fit aussi un Recueil choisi des principaux traits de l'Histoire, sous le titre de *Tchun-tsieou*; & enfin un *Supplément aux choses essentielles qui manquent à l'Histoire universelle*, sous le titre de *Toung-kien-kin-yao-pou-y*. On lui donna, après sa mort, le titre de *Ouen-ting*, *Clou de l'eloquence*, pour dire qu'il fixa la véritable eloquence.

93. *Hou-ché*, de *Tché-tang*. Son nom *Yn*, son surnom *Ming-tchoung*. Il etoit fils ainé du précédent, c'est-à-dire de

Hou-ngan-koué. Il fut Disciple du fameux *Yang-ché.* Il est Auteur d'un grand Ouvrage sur l'Histoire, intitulé *Hou-ché-koan-kien*, c'est-à-dire choix de ce qu'il y a de plus sûr & de plus essentiel à savoir dans l'Histoire.

94. *Ou-foung-hou-ché* avoit pour petit nom *Jin-tchoung.* Il etoit frere cadet de *Hou-yn* & fils de *Hou-ngan-koué.* Il eut pour Maître *Yang-ché.* Comme son pere & son frere, il fit ses délices de l'Histoire, & composa le fameux Ouvrage si souvent cité par tous ceux qui ont ecrit & qui ecrivent encore aujourd'hui sur l'Histoire, & qui a pour titre *Hoang-ouang-ta-ki*, c'est-à-dire amples Mémoires sur les Empereurs & les Rois, en quatre-vingts Livres.

95. *Ki-hi-hou-ché.* Son nom *Yen* & son surnom *Yuen-tchoung.* C'est le dernier des fils de *Hou-ngan-koué.* L'Empereur, pour honorer une famille si féconde en Hommes de Lettres, créa une nouvelle Charge dans son Palais, & la donna à *Ki-hi-hou-ché.* Cette Charge lui donnoit accès auprès du Prince & lui procuroit la facilité de pouvoir fouiller à l'aise dans tous les Livres & Manuscrits de la Bibliotheque impériale. C'etoit même en quoi elle consistoit, car elle s'appelloit *Mi-chou-tcheng-tsee*, c'est-à-dire *Qui redresse les Lettres par le secours des Livres.* Il composa le *Leang-han-pien-tcheng*, c'est-à-dire Livre qui indique le bon & le mauvais, ce qu'il y a de sûr & ce qu'il y a de douteux dans l'Histoire des deux Dynasties des *Han.* C'est lui qui forma le célebre *Tchou-hi.*

96. *Lieou-ché*, de *Tsoung-ngan.* Son nom *Tsee-hoei*, son surnom *Yen-tchoung.* Après la mort de son pere, il se retira à l'endroit de sa sépulture, où il demeura pendant trois ans séparé de tout commerce. Il y eût passé le reste de ses jours, s'il avoit pu se tenir caché : mais son mérite etoit trop connu pour que les Lettrés ne s'apperçussent pas du vuide que

faisoit son absence. Il retourna donc avec les vivans, & s'attacha sur-tout à *Tchou-hi*, avec lequel il travailla au *Toung-kien-kang-mou*. Les Gens de Lettres ses contemporains lui donnoient le nom de *Ping-chan-sien-cheng*, c'est-à-dire *Docteur dont le mérite est au niveau des montagnes*.

97. *Lieou-ché*, de *Tsoung-ngan*. Son nom *Mien-tché*, son surnom *Tché-tchoung*. Il fut Disciple du fameux *Yang-ché*. On lui donnoit le titre de *Pe-choui-sien-cheng*, c'est-à-dire *Docteur clair comme l'eau pure*. *Tchou-soung*, pere de *Tchou-hi*, le chargea, en mourant, des affaires de sa Maison, & ordonna à son fils de le regarder comme son Maître ; & pour cimenter l'union entre les deux familles, il donna à *Lieou-mien-tché* une de ses filles en mariage. *Lieou-ché* fut d'un grand secours à *Tchou-hi* pour les recherches historiques, lorsqu'il travailloit à son *Toung-kien-kang-mou*.

98. *Tchou-tsée*, de *Li-yuen*, etoit fils de *Tchou-soung*. Son nom *Hi*, son surnom *Yuen-hoei*. Il a composé le *Toung-kien-kang-mou*. Il a commenté les Livres classiques, & a rendu son nom immortel par la clarté avec laquelle il rend ses propres idées & les idées des autres. C'est ce qui fait que ses Ouvrages ont encore aujourd'hui la préférence sur tous ceux des autres célebres Auteurs qui ont couru la même carriere que lui. S'il n'eût eté qu'Homme de Lettres, il ne mériteroit que des eloges ; mais il voulut être Philosophe, & donna dans des absurdités qui font honte à son beau génie. Cependant il n'est point Athée, comme quelques Missionnaires ont voulu le faire entendre. On trouveroit dans ses Ecrits cent passages par lesquels on pourroit prouver qu'il reconnoissoit un Être Suprême. On ne sauroit disconvenir que ses principes ne conduisent à l'Athéisme.

99. *Lou-ché*, de *Kin-tsi*. Son nom *Kieou-yuen*, son surnom *Tsee-king*. Il etoit lié d'amitié avec *Tchou-hi*, & avoit avec

avec lui de fréquentes conférences ſur la Philoſophie. Il a fait quelques Diſſertations ſur l'Hiſtoire, que *Tchou-hi*, ſon ami, fondit dans ſon *Toung-kien.*

100. *Tchang-ché*, de *Mien-tchou*, du Diſtrict de *Han-tcheou.* Son nom *Ché*, ſon ſurnom *King-fou.* On lui donna le titre de *Nan-hiuen-ſien-cheng.* Dès ſon enfance, il ſe diſtingua par ſon amour pour les Lettres. Il a beaucoup ecrit ſur l'Antiquité. On eſtime ſur-tout ſes remarques ſur l'Hiſtoire, parce qu'elles ſont pleines d'une bonne critique.

101. *Lu-ché*, de *Cheou-tcheou.* Son nom *Tſou-tſien*, ſon ſurnom *Po-koung.* Il compoſa le *Tſo-ché-po-y*, c'eſt-à-dire *Choix de l'Hiſtoire ;* le *Tchou-ché*, c'eſt-à-dire, Conſidérations ſur l'Hiſtoire ; le *Siang-kié-ta-ché-ki*, c'eſt-à-dire *Mémoires hiſtoriques, avec un choix à part de ce qu'ils contiennent de plus eſſentiel.* On a encore les Ouvrages de *Lu-ché.*

102. *Lu-ché* etoit originaire du *Ho-nan ;* mais il alla s'etablir à *Cheou-tcheou.* Son nom *Pen-tchoung*, ſon ſurnom *Kiu-jen.* Il a compoſé le *Soung-lun* en quarante Livres. Cet Ouvrage ne roule que ſur le Gouvernement & les Uſages des *Soung.* Il a fait auſſi une bonne explication du *Tchun-tſieou*, ſous le titre de *Tchun-tſieou-kié*, & d'autres Ouvrages de Littérature.

103. *Tchen-ché*, de *Cha-hien.* Son nom *Hoan*, ſon ſurnom *Young-tchoung*, & ſon titre *Leao-oung.* Il a compoſé des Diſſertations & des Obſervations-critiques ſur l'Hiſtoire des deux Dynaſties des *Han*, en quatre-vingts Livres. Cet Ouvrage porte le titre de *Leang-han-y-lun.* Il a compoſé encore le *Tſun-yao-ki*, en douze Livres, c'eſt-à-dire *Mémoires hiſtoriques ſur le regne du reſpectable* Yao.

104. *Kiang-ché*, de *Tſoung-ngan*, dans le *Kiang-nan.* Son nom *Tché*, ſon ſurnom *Chao-ouei.* Il ne vouloit exercer aucun de ces Emplois qui l'euſſent détourné de l'etude ;

& pour empêcher qu'on ne pensât à lui en procurer, il se retira à la montagne, où il vécut pendant quelque temps en solitaire. Il fut enfin découvert ; & on alloit chez lui de toutes parts pour le consulter sur ce qu'il y avoit de plus difficile dans les *King* ou dans l'Histoire. Il rendoit raison de tout, mais avec tant de modestie, de précision & de clarté, que chacun s'en retournoit satisfait de lui. On tenoit compte de la moindre de ses paroles, & il n'en sortoit aucune de sa bouche qui ne fût recueillie & mise par ecrit. Sa réputation engagea l'Empereur à l'appeller auprès de sa personne. Il lui envoya comme une espece d'ambassade composée de quelques Grands de l'Empire, pour l'inviter à venir à la Cour. Le modeste Philosophe s'excusa. L'Empereur ne se rebuta point : il en envoya une seconde & puis une troisieme, avec ordre exprès de s'en tenir aux sollicitations & aux prieres, & de ne proférer aucun mot qui tendît à gêner sa liberté. Ce fut après cette troisieme ambassade que *Kiang-ché* prit enfin son parti. Je ne puis plus résister, dit-il, à l'aimable empressement de mon Souverain, sans me rendre coupable envers lui. J'irai recevoir ses ordres. En effet il se rendit à la Cour, où l'Empereur le reçut avec la même bonté & la même familiarité que s'il eût été son egal. Il composa le *Toung-kien-kié-yao*, en douze Livres. C'est une exposition & une explication de ce qu'il y a de plus essentiel dans l'Histoire. Il ne commence qu'à *Ouei-lié-ouang*, & finit aux cinq petites Dynasties inclusivement. Cet excellent Livre subsiste encore.

105. *Hoang-ché*, de *Pou-tien*. Son nom *Koung-tou*, son titre *Pou-yang*. Sous le regne de *Soung-kao-tsoung*, il fut fait Docteur, le premier hors de rang. Il etoit très-eloquent & très-bon Poëte. Il s'appliqua aussi à l'Histoire, & composa le *Han-chou-si-ou*, c'est-à-dire *Correction détaillée*

de l'Hiſtoire des Han. Il fit auſſi le *Tché-kia-ki*, ou *Mémoires ſur ce qui concerne l'Agriculture*, & pluſieurs autres Ouvrages.

106. *Tang-ché*, de *Kin-hoa*. Son nom *Tchoung-yeou*, ſon ſurnom *Fou-jen*. Il etoit très-verſé dans les *King*, & n'en parloit jamais qu'avec une eſpece de raviſſement qui ſembloit l'elever au-deſſus de lui-même. Comme il etoit très-eloquent, il perſuadoit aiſément aux autres ce qu'il ſentoit lui-même ; ce qui lui fit donner le titre de *Choue-tſai*, comme qui diroit *Puiſſant en paroles*. Il compoſa le *Hoang-ki-king*, c'eſt-à-dire *Livre claſſique ſur le* Tay-ki, *Empereur ſuprême* ; le *Ché-tou-pou*, c'eſt-à-dire *Livre des temps*, ou *Chronologie* ; le *Leang-han-king-y*, c'eſt-à-dire Explication claire de ce qu'il y a de plus eſſentiel dans l'Hiſtoire des deux Dynaſties des *Han*, &c.

107. *Li-ché*, de *Tan-ling*. Son nom *Tcheou*, ſon ſurnom *Jen-fou*. Il etoit Littérateur univerſel & eclairé. Sa réputation de ſavant & d'homme de probité le fit reſpecter dans tout l'Empire. Il a compoſé le *Hiu-tſee-tché-toung-kien-tchang-pien*, c'eſt-à-dire Liaiſon des choſes répandues dans l'Hiſtoire univerſelle, lorſqu'elles ont quelque rapport entre elles. Il travailla à cet Ouvrage pendant quarante ans. On lui donna, après ſa mort, le titre de *Ouen-kien*, qui ſignifie *Celui dont l'eloquence dit beaucoup de choſes en peu de mots.*

108. *Lin-ché*, de *Heou-koan*. Son nom *Tché-tſi*, ſon ſurnom *Chao-yn*, ſon titre d'honneur *Tcho-tchai*. Il fut Maître de *Liu-tſou-tſien*. Il compoſa une explication claire & méthodique du *Chou-king*, avec de bonnes Notes hiſtoriques ſous le titre de *Chou-king-tſiuen-kien*. Le nom de *Lin-ché* eſt inſcrit dans le *Ouen-miao*, à la ſuite des grands Hommes qui font cortege à *Confucius*.

109. *Tchen-tché*, de *Joui-ngan*. Son nom *Fou-leang*, son surnom *Kiun-kiu*. Il fut Mandarin, du titre de *Pao-mo-ko-tay-tché*, c'est-à-dire Inspecteur-général de la Librairie & de tous les Livres qui s'impriment. Il a composé le *Tso-ché-tchang-tché*, c'est-à-dire Guide pour lire avec fruit les Commentaires de *Tso-ché* (sur le *Tchun-tsieou* de *Confucius*). Il fit aussi le *Leang-han-po-y*, c'est-à-dire *Eclaircissement sur l'Histoire des* deux Han, &c.

110. *Tchen-ché*, de *Young-kia*. Son nom *Tsien*, son surnom *Y-tché*. Il a composé le *Leang-han-king-y*, c'est-à-dire véritable sens de ce qui est contenu dans l'Histoire des deux *Han*; le *Tchun-tsieou-kié*, c'est-à-dire Explication du *Tchun-tsieou* & autres Livres.

111. *Yeou-ché*, de *Kien-yang*. Son nom *Fang-yen*, son surnom *Na-fou*. A l'âge de douze ans, il composa une Piece d'eloquence contre un Ministre d'Etat nommé *Tsin-hoei*, qui etoit l'objet de l'exécration publique, & qui ne contribua pas peu à perdre la Dynastie des *Soung*. Il etudia sous *Tchang-nan-siuen*, ce fameux Glosateur de l'Histoire, qu'il aida dans la plupart de ses Ouvrages historiques. Il composa aussi le *Leang-han-king-y*, à l'imitation de celui de *Tchen-ché*. Il prit une autre route, & ajouta bien des choses que l'autre avoit passées sous silence. *Yeou-ché* parloit peu & paroissoit toujours profondément occupé : c'est ce qui lui fit donner le nom de *Mo-tché*, comme qui diroit le *Contemplatif*.

112. *Tchen-ché*. Son nom *Ki-ya*. Il composa le *Han-tang-lien-toan*, c'est-à-dire Abrégé des Histoires des *Han* & des *Tang*. Cet Abrégé subsiste & est estimé.

113. *Tchou-ché*. Son nom *Fou*. Il a composé le *Tsin-han-lun-toan*, c'est-à-dire Abrégé des Histoires des *Tsin* & des *Han*. Cet Ouvrage subsiste & est estimé.

114. *Yn-ché*, de *Soui-tchang*. Son nom *Tsi-sin*. Il refusa constamment toutes les charges dont on vouloit le décorer, pour pouvoir donner plus de temps à l'etude. Il etoit eloquent, clair, méthodique & très-habile Littérateur. Il a composé le *Tsee-tché-toung-kien-kang-mou-fa-ming*, c'est-à-dire Eclaircissemens sur l'Histoire universelle. Cet Ouvrage, qui est en cinquante-neuf Livres, subsiste encore & est d'un très-grand secours à ceux qui veulent savoir l'Histoire à fonds.

115. *Lieou-ché*, de *Young-tsin*. Son nom *Young-y*. Sur la fin des *Soung*, il se retira dans les montagnes, où il vécut séparé du reste des hommes, & uniquement occupé de l'etude. Il composa dans sa solitude le *Toung-kien-kang-chou-fa*, c'est-à-dire Méthode d'ecrire l'Histoire, en cinquante Livres.

116. *Li-ché*, de *Ting-yen*. Son nom *Chun-tchen*, son surnom *Tsee-see*, son titre *Loung-tcheou*. A l'âge de huit ans il connoissoit déja un très-grand nombre de caracteres & composoit de petites pieces d'eloquence. Il fut fait Docteur l'une des années du regne de *Hiao-tsoung*, dites *Kien-tao*, c'est-à-dire entre l'an de Jésus-Christ 1165 & l'an 1173. Il composa le *Tsin-chou-pien-tcheng*, c'est-à-dire *Vrai & faux qui se trouvent dans l'Histoire des* Tsin. On a conservé cet Ouvrage comme un des meilleurs qui se soient faits en genre historique. Il a travaillé encore sur l'*Y-king*, &c.

117. *Hian-ché*, de *Koa-tsang*. Son nom *Ngan-ché*, son surnom *Ping-fou*. Il fut fait Docteur sous le regne de *Hiao-tsoung*. Il composa des observations sur l'*Y-king*, sous le titre de *Y-ouan-tsee*. Il fit un choix de discours & d'actions dignes de remarque, qui se trouvent dans l'Histoire des *Han*, avec des remarques, & publia le tout, &c. On a encore cet Ouvrage.

118. *Tsai-ché*, de *Kien-yang*. Son nom *Yuen-ting*, son surnom *Ki-toung*. Dès son enfance il donna des preuves

d'un esprit supérieur. Il etoit passionné pour l'etude. Entendant faire l'eloge de *Tchou-hi*, il prit pour ce grand homme une telle affection, qu'il quitta sa patrie & sa famille, pour aller se faire son Disciple, & le servir. *Tchou-hi* le reçut avec plaisir, & lui donna tous ses soins. Il ne lui fut pas d'un petit secours pour la composition de ses Ouvrages. *Tsai-ché* recueilloit toutes les paroles de son Maître & en tenoit registre. Il en fit part au Public après sa mort. Il composa plusieurs dissertations sur les principaux points de l'Histoire & autres petits Ouvrages historiques pour l'instruction de ses Ecoliers; car il en eut qui se distinguerent ensuite dans la République des Lettres, &c.

119. *Lo-ché*, de *Lou-ling*. Son nom *Pi*, son surnom *Tchang-yuen*. Il etoit très-habile dans tous les genres de Littérature. Il est Auteur du *Lou-ché*, si souvent cité dans les rapsodies du P. de Prémare. Ce titre *Lou-ché*, donné par *Lo-pi* lui-même à son propre Ouvrage, le fait connoître pour ce qu'il est & l'apprécie ce qu'il vaut. *Lou-ché* signifie, à la lettre, *Histoires trouvées sur le chemin*. L'Auteur veut dire par-là qu'il a ramassé tout ce qu'il a trouvé sur son chemin en lisant l'Histoire, sans s'embarrasser ni de choix ni de critique. Il y a cependant de bonnes choses dans son Livre. Il ne passe pas pour un Auteur de la premiere classe, & on conseille en général de ne le lire qu'avec précaution, quand on sait d'ailleurs l'Histoire.

120. *Nan-koung-king-y*. Il a fait une explication historique de tout ce qui est contenu dans le *Siao-hio* ou petite Doctrine, sous le titre de *Siao-hio-ché-toan*. On a encore cet excellent Livre.

121. *Hou-ché*, de *Li-yuen*. Son nom *Y-kouei*, son surnom *Ting-tang*, son titre *Choang-hou* (double Lac). A l'âge de dix-huit ans, il se rendit à la Capitale, pour se faire examiner

& recevoir ſes grades. Il ne fut pas admis. Il renonça aux grades & aux dignités auxquelles ils conduiſent ; mais il ne renonça pas pour cela à l'etude. Il s'y appliqua avec beaucoup plus d'ardeur qu'il n'avoit encore fait, & ſe conſacra à l'education de la jeuneſſe. Il s'acquit un ſi grand nom dans cette profeſſion, qu'on ne l'appelloit que *le Maître par excellence.* Il compoſa le *Ché-tſi-ché-tſoan*, c'eſt-à-dire Hiſtoire abrégée des dix-ſept Dynaſties qui ont occupé ſucceſſivement le trône.

122. *Tchen-ché*, de *Pou-tcheng.* Son nom *Té-ſieou*, ſon ſurnom *King-yuen.* Il commença à etudier à l'âge de quatre ans. Il avoit une mémoire prodigieuſe. Il apprenoit très-facilement, & n'oublioit jamais ce qu'il avoit appris. Il entra de bonne heure dans les charges. Il a donné une explication du *Ta-hio*, ou de la grande Doctrine, ſous le titre de *Ta-hio-yen-y* : il a fait une critique de l'Hiſtoire des *Tang*, ſous le titre de *Tang-chou-kao-y*, &c.

123. *Hoang-ché*, de *Tſee-ſi.* Son nom *Tchen*, ſon ſurnom *Po-ki.* Il fut Docteur l'année *Tchun-yeou* (1241). Il aimoit la ſolitude & l'etude ; & on ne le vit preſque jamais prendre les divertiſſemens ordinaires de la vie civile. Il etoit grand admirateur de *Tcheou-hi*, qu'il tâchoit de prendre pour modele dans ſes Ecrits. Parmi ſes différens Ouvrages, on eſtime ſur-tout ſon *Gé-kao*, c'eſt-à-dire Journal hiſtorique de ce qui ſe paſſoit de ſon temps.

124. *Hioung-ché*, de *Kien-yang.* Son nom *Chou*, ſon ſurnom *Kiu-fei*, ſon titre *Ou-hien.* Il fut Commandant des Troupes de *Ning-ou*, ſous l'Empereur *Li-tſoung.* Après l'extinction des *Soung*, il ne voulut pas ſervir ſous les *Yuen* ; il ſe retira dans ſa patrie, & ſe donna tout entier à l'etude. Il compoſa ſon *Toung-kien-y-nan*, c'eſt-à-dire

Doutes sur les choses difficiles à expliquer dans l'Histoire, &c.

125. *Ouen-ché*, de *Lou-ling*. Son nom *Tien-hiang*, son surnom *Soung-joui*. Il fut le premier hors de rang quand il fut fait Docteur. Il se fit admirer par la beauté de son génie & par la pureté de son style. Après que les Mongoux eurent détruit les *Soung*, il se retira, & ne voulut d'aucun emploi. L'Empereur le fit solliciter plus d'une fois pour qu'il eût à accepter une charge, à son choix. Il refusa constamment. Il eut enfin ordre d'accepter, sous peine d'encourir la disgrace de son Maître. Il ne fut pas plus docile. Il disoit qu'il ne serviroit jamais sous ceux qui avoient fait périr ses Maîtres. Outré de sa désobéissance, l'Empereur le fit mettre à mort. On le mit parmi les illustres, lorsque les *Ming* gouvernerent l'Empire; & on lui donna le titre de *Tchoung-lié*, illustre par sa droiture & sa fidélité. On le jugea digne d'entrer dans le *Ouen-miao*, à la suite de *Confucius*, à cause des Commentaires qu'il avoit faits sur l'Histoire des deux *Han*, &c.

126. *Sié-ché*, de *Ko-yuen*. Son nom *Fang-tê*, son surnom *Kiun-tché*. Son style approchoit de celui des Anciens. Il travailla long-temps dans les Tribunaux Littéraires, fut Président de celui de l'Histoire, & laissa quantité d'excellens Mémoires dont on a fait usage pour composer l'Histoire des *Soung*. Après la révolution qui ôta l'Empire à ses Maîtres, il se laissa mourir de faim, plutôt que d'être obligé de servir les *Yuen*.

127. *Kin-ché*, de *Lan-si*. Son nom *Li-hiang*, son surnom *Jen-chan*. Dès sa plus tendre jeunesse, il mettoit son plus grand plaisir à lire & à méditer les *King*. Il fut Mandarin dans le Tribunal de l'Histoire & l'un des Historiographes de l'Empire. Après l'extinction des *Soung*, il refusa tout emploi sous

ſous les *Yuen.* Il ſe cacha, & compoſa dans ſa ſolitude le *Toung-kien-tſien-pien*, c'eſt-à-dire la premiere partie de *Toung-kien*, &c.

TABLE CHRONOLOGIQUE

Des Historiens Chinois depuis les Yuen *jusqu'aux* Tay-tsing.

L. Yuen.

128 Tchen-yo,
129 Ngeou-yang-koung,
130 Li-fee-tcheng,
131 Hoang-kin,
132 Tcheng-king,
133 Ouang-ko-koan,
134 Ouang-yeou-hio,
135 Hiu-tchao-ouen.

M. Ming.

136 Lieou-ki,
137 Soung-lien,
138 Ouang-ouei,
139 Fang-hiao-jou,
140 Hou-tsoui-tsoung,
141 Tchang-chao,
142 Leang-yn,
143 Lieou-ting-tché,
144 Tchen-ki,
145 Kieou-joui,
146 Fong-tché-chou,
147 Ouang-foung,
148 Lieou-yen,
149 Tchao-pi,
150 Chang-lo,
151 Ouang-ngao,
152 Tsai-tsing,
153 Lieou-houng-y,
154 Tcheou-li,
155 Tchang-ché-tai,
156 Ting-foung,
157 Ouang-cheou-jen,
158 Tchen-min-tcheng,
159 Ouang-tsoung-mou,
160 Kou-ko,
161 Tang-chun-tché,
162 Lo-lun,
163 Li-toung-yang,
164 Tchen-tan,
165 Hiué-hiuen,
166 Ouang-ché-tchen, des *Ming*,
167 Yun-lou,
168 Tchang-ting-yu,
169 Tchou-ché,
170 Kiang-ting-hi,
171 Hiu-yen-mong,
172 Ngao-eulh-tsi.

Planche XXXIII.

L. *Yuen.* La Dynaftie des *Yuen* ou des Mongoux commença fon regne l'an de Jéfus-Chrift 1280. Il y avoit déja vingt ans que *Ché-tfou*, premier Empereur de cette Dynaftie, s'etoit emparé de la plus grande partie de la Chine ; mais, comme la Maifon Impériale des *Soung* fubfiftoit encore, on ne doit commencer qu'à l'an 1280 celle des *Yuen*, parce que ce fut cette année feulement que les *Soung* furent entiérement détruits.

128. *Tchen-ché*, de *Sieou-ming*. Son nom *Yo*, fon furnom *Mao-chou.* Il etoit d'une droiture & d'une inflexibilité à toute epreuve. Il fut elevé au Doctorat la premiere année de *Yen-yeou* (1314). Il préféra l'etat de Maître d'Ecole à celui de Mandarin, auquel il ne tenoit qu'à lui de parvenir. Il ne voulut d'aucun emploi qui pût le détourner de fes etudes. Il a compofé le *Han-tang-tfo-yao*, Endroits choifis des Hiftoires des *Han* & des *Tang*. C'eft un très-bon Ouvrage qui fubfifte encore.

129. *Ngeou-yang-ché*, de *Lieou-yang*. Son nom *Koung*. Dès l'âge de huit ans, il faifoit déja des compofitions eftimées. Sa réputation alla toujours en augmentant, & il paffa pour un des plus vertueux & des plus favans hommes de fon fiecle. Il a fait un Recueil de Pieces d'eloquence, qu'il a intitulé *Kouei-tchai-ouen-ki.* Il compofa un excellent Ouvrage fur l'Hiftoire des *Tang*, qu'il intitula *Tang-chou-tfoan-yao*, &c.

130. *Li-ché*, de *Ping-ting*. Son nom *See-tcheng*, fon furnom *Tê-fou.* Il fut fait Docteur la premiere année de *Tay-ting* (1324). L'Empereur le mit à la tête des Hiftoriographes de l'Empire, & lui ordonna de rédiger les Hiftoires

des *Soung*, des *Leao* & des *Kin*, de concert avec les autres Savans attachés au Tribunal dont il le conſtituoit le Chef. Outre les Hiſtoires des *Soung*, des *Leao* & des *Kin*, *Li-ché* compoſa ſeul une Hiſtoire complette & très-eſtimée des deux Dynaſties des *Han*, ſous le titre de *Leang-han-toung-ki*. Après ſa mort, l'Empereur l'eleva à la dignité de Prince, ſous le titre de *Sou-koung*.

131. *Hoang-ché*, de *Y-ou*. Son nom *Kin*. Dès ſon enfance il aima l'etude, & s'y appliqua de toutes ſes forces. Il y fit des progrès ſi rapides, qu'il fut jugé digne d'être admis dans les emplois de la Littérature dans un âge où les autres commencent à peine à ſe produire. L'Empereur le prit pour l'un de ſes Maîtres, & apprit ſous lui l'Hiſtoire. Il donna à ſon Maître la dignité de *Ché-kiang-hio-ché*, & l'honora, après ſa mort, du titre de *Ouen-hien*. *Hoang-ché* eſt Auteur d'un excellent Abrégé de l'Hiſtoire des deux Dynaſties des *Han*. Son Ouvrage eſt intitulé *Leang-han-king-y*, c'eſt-à-dire *Ce qu'il y a d'eſſentiel dans l'Hiſtoire des deux* Han.

132. *Tchen-ché*, de *Foung-hoa*, du Diſtrict de *Ming-tcheou*. Son nom *King*, ſon titre *Tſee-king*. Il n'avoit d'autre mérite que celui d'être excellent Littérateur. Il ne fut pas poſſible de l'elever aux charges & aux emplois, parce qu'il etoit d'une ſimplicité puérile pour tout ce qui n'avoit aucun rapport à la Littérature. Il compoſa l'excellent Ouvrage intitulé *Toung-kien-ſiu-pien*, c'eſt-à-dire Supplément au *Toung-kien*, &c. Après ſa mort, on lui donna le titre de *See-ming*, qui ſignifie, à la lettre, *Quatre fois brillant*.

133. *Ouang-ché*, de *Tſi-men*. Son nom *Ko-koan*. Dès ſa jeuneſſe, il brilla par ſon eſprit, & reçut ſes premiers grades littéraires; mais quand enſuite il ſe fit examiner pour le Doctorat, il ne fut pas jugé capable, apparemment parce qu'il s'etoit négligé. Il dévora ſa honte, & tâcha de la

réparer en etudiant plus qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il renonça à l'espérance d'être elevé aux dignités, & se fit Maître d'Ecole. Il forma un grand nombre de Disciples, parmi lesquels il s'en trouva qui se firent, dans la suite, un grand nom dans la République des Lettres. Il fit de fort bons Commentaires sur le *Tchun-tsieou*, qu'il intitula *Tchun-tsieou-tsoan-chou*, & des Observations - critiques sur le *Kang-mou*, ou l'Histoire Universelle, &c. On lui donna le titre de *Hoan-kou-sien-cheng*, &c.

134. *Ouang-ché*, de *Ouang-kiang*. Son nom *Yeou-hio*. Il n'aimoit que la Littérature, à laquelle il s'appliquoit uniquement. Il trouvoit que le *Kang-mou* etoit trop long, parce qu'on y avoit inséré bien des choses inutiles. Il en fit l'Abrégé, & le rendit très-intéressant par son style & par la liaison des choses entr'elles. Cet Abrégé est très-estimé.

135. *Hiu-ché*, de *Chang-lu*. Son nom *Tchao-ouen*. Il a composé le *Kang-mou-kao-tcheng*, c'est-à-dire le *Kang-mou* mis à la balance. C'est un choix de ce qu'il y a de plus essentiel & de plus sûr dans l'Histoire, depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à la vingt-septieme année du regne de *Chun-ti*, la treize cent cinquante-neuvieme de l'Ere Chrétienne.

M. *Ming*. La Dynastie des *Ming* ou *Tay-ming* eteignit celle des *Yuen* ou des Mongoux l'an 1368.

136. *Lieou-ché*, de *Tsing-tien*. Son nom *Ki*, son surnom *Po-ouen*. Il reçut le grade de Docteur sous la Dynastie des *Yuen*. Après l'extinction de cette Dynastie, il renonça aux dignités, & se tint caché. L'Empereur *Houng-ou* découvrit le lieu de sa retraite, & le fit inviter à se rendre à la Cour. Cette invitation de la part du Souverain lui fit oublier sa premiere résolution. Il alla se jetter aux pieds de son Maître, & lui promit la même fidélité qu'il avoit eue pour les

Yuen, quand ils gouvernoient l'Empire. *Houng-ou*, qui récompensoit volontiers les hommes d'un mérite supérieur, & à qui celui de *Lieou-ché* etoit connu, lui donna le titre de *Tcheng-y-po*, & l'envoya à *King-ling* exécuter une commission importante, dont il s'acquitta avec tout le zele & le succès qu'on pouvoit espérer. Il avoit composé le *Yu-li-fou-tseng-ki* & autres Livres sur l'Histoire & la Politique. J'oubliois de dire, qu'il fut Ministre d'Etat.

137. *Soung-ché*, de *Li-tcheou*. Son nom *Lien*, son surnom *King*. Le premier Empereur des *Ming*, qui vouloit qu'on tirât parti de tous les gens de mérite, ordonna à *Ouang-tsoung-sien*, Commandant du lieu où etoit *Soung-ché*, de l'employer à ce à quoi il etoit le plus propre. *Ouang-tsoung-sien* le nomma pour expliquer les *King*. *Soung* remplit son emploi avec tant d'eclat, que l'Empereur le fit Grand de l'Empire & Maître de la Doctrine, *Hio-ché*. Ce Prince lui ordonna de se joindre à *Ouang-ouei*, & de rédiger l'Histoire des *Yuen*; ce qu'il fit. Il composa d'autres Ouvrages de Littérature, &c.

138. *Ouang-ché*, de *Kin-hoa*. Son nom *Ouei*. *Tchou-ouen-tchoung*, qui etoit Commandant à *Kin-hoa*, le produisit à la Cour, & le présenta à l'Empereur comme un homme d'un mérite supérieur en plus d'un genre. L'Empereur le reçut avec bonté, & le joignit à *Soung-lien*, pour travailler à l'Histoire des *Yuen*, qui fut publiée, & dont on fut très-satisfait.

Le *Kiang-si* n'ayant point encore pu être soumis, *Ouang-ché* suggéra les moyens d'en venir à bout, sans employer la force. On suivit de point en point son conseil, & l'affaire réussit; ce qui le mit en très-grand crédit à la Cour.

139. *Fang-ché*. Son nom *Hiao-jou*, son surnom *Hi-kou*,

son titre *Tcheng-hio*. Il composa le *Hiun-tché-tchai-ouen-ki*. C'est le titre général qu'il donna à toutes ses Pieces sur différens sujets. Il fit aussi des observations critiques sur l'Histoire, qu'il publia sous le titre de *Ché-ping*. On conserve ses Ouvrages, qui sont très-bons. Il etoit grand Mandarin, du titre de *Hio-ché*, lorsque *Young-lo* monta sur le trône, au préjudice de son neveu. Il regarda *Young-lo* comme usurpateur, & refusa de le reconnoître. *Young-lo* le fit condamner à mort.

140. *Hou-ché*, de *Chan-yn*. Son nom *Tsoui-tchoung*. Il etoit très-habile dans les *King* & dans l'Histoire. Il possédoit sur-tout le *Tchun-tsieou* à fond. Il passa successivement par tous les emplois littéraires les plus distingués. Il fut grand Maître de la Doctrine & Examinateur général des Lettrés. Il rangea par ordre de choses tout ce qui est contenu dans l'Histoire des *Yuen*, & publia son Ouvrage sous le titre de *Yuen-ché-tsoan-pien*. On regarde cet Ouvrage comme excellent.

141. *Tchang-ché*, de *Ling-kiang*. Il avoit pris ses grades lorsque les Mongoux etoient encore maîtres de la Chine. Le Fondateur des *Ming*, instruit de son mérite, le fit *Hio-ché* à *Tsing-kiang*, c'est-à-dire Maître de la Doctrine à *Tsing-kiang*. Il fit un Supplément à l'Histoire des *Yuen*, qui fut publié sous le titre de *Yuen-ché-siu-pien*.

142. *Leang-ché*, de *Sin-yu*. Son nom *Yn*, son surnom *Mong-king*, son titre *Ché-men* (porte de pierre). Quoique très-habile dans les *King*, il ne put jamais obtenir le Doctorat. Il s'etoit fait examiner plusieurs fois, & avoit toujours manqué à quelque chose qui etoit cause qu'on ne l'admettoit point. Cependant, comme son mérite etoit connu, le Fondateur des *Ming* le fit venir à la Cour, & lui donna un Mandarinat dans le Tribunal des Rits. Après avoir exercé

quelque temps cet emploi, il retourna dans sa famille. Là il composa une Glose sur l'Histoire des *Soung* & des *Yuen*, & l'envoya à l'Empereur. Ce Prince fit examiner l'Ouvrage, qui fut jugé très-bon, & on le publia.

143. *Lieou-ché*, de *Young-sin*. Son nom *Ting-tché*, son surnom *Yu-king*. Il fut Président d'un des grands Tribunaux de la Capitale. Il a composé des dissertations critiques sur les Histoires des *Soung* & des *Yuen*, sous le titre de *Soung-yuen-lun-toan*. Cet Ouvrage est encore aujourd'hui très-estimé. On lui donna, après sa mort, le titre de *Ouen-ngan*.

144. *Tchen-ché*, de *Ou-kin*. Son nom *Ki*, son titre *Koung-ling*. L'Empereur *Young-lo* le fit travailler au grand Code des usages de la Dynastie *Tay-ming*, sous le titre de *Young-lo-ta-tien*. Cet Ouvrage fut si goûté dans tout l'Empire, que l'Empereur ne crut mieux récompenser son Auteur qu'en l'attachant auprès de sa personne. Il le choisit pour être le Précepteur des Princes ses enfans. Dans ce poste important & très-délicat, *Tchen-ché* s'acquit l'estime de tout le monde & la confiance de ses Disciples. Il composa, pour leur usage, des dissertations, & la correction de l'Histoire Universelle, dite *Kang-mou*. Il fit aussi un choix des plus beaux endroits de l'Histoire des *Yuen*.

145. *Kieou-ché*, de *Kioung-chan*. Son nom *Joui*, son surnom *Tchoung-chen*. Il avoit une mémoire prodigieuse, & excelloit dans tous les genres de Littérature. Il fut grand Mandarin. Il composa plusieurs Ouvrages, dont un seul auroit suffi pour immortaliser son nom. Il restitua le *Ta-hio* ou la grande Doctrine dans son premier etat : il fit les corrections nécessaires aux meilleurs d'entre les Commentaires qui avoient eté faits sur cet Ouvrage, & publia le tout sous le titre de *Ta-hio-yen-y-pou* : il fit aussi le

Ché-ché,

Ché-ché, c'eſt-à-dire Hiſtoire des temps, Ouvrage très-curieux, &c.

146. *Fong-ché*, de *Kien-ngan*. Son nom *Tché-chou*. Il a compoſé de fort bonnes obſervations critiques & hiſtoriques ſur le *Kang-mou*. Son Ouvrage eſt intitulé *Kang-mou-tché-ché*.

147. *Ouang-ché*, de *Fan-yang*. Son nom *Foung*. Il avoit un eſprit ſupérieur & une mémoire prodigieuſe. Il renonça à toutes les eſpérances de fortune, pour vaquer à l'etude. Il a beaucoup travaillé ſur l'*Y-king* & ſur le *Ché-king*. Il eut quelques Diſciples qui ſe diſtinguerent enſuite dans la République des Lettres. Il a compoſé un Abrégé du *Toung-kien* qui eſt très-eſtimé. Il porte le titre de *Toung-kien-kié-yao*.

148. *Lieou-ché*, de *Kien-yang*. Son nom *Yen*, ſon ſurnom *Young-tchang*, ſon titre *Jen-tchai*. Il etoit dans une extrême pauvreté ; ce qui l'empêcha de ſe faire examiner pour les grades. Il etudia de ſon mieux, & eut quelques Diſciples qui lui fournirent de quoi ſubſiſter. Son mérite ne pouvoit être long-temps caché ; il parvint juſqu'à l'Empereur, qui l'appella à la Cour, & le nomma Mandarin-Réviſeur des matériaux qui doivent ſervir à l'Hiſtoire. Dans ce poſte, ſe trouvant à la ſource des bons livres de toute eſpece, & ayant droit d'y puiſer, il compoſa une Hiſtoire complette des *Soung* & des *Yuen*, ſous le titre de *Soung-yuen-toung-kien*. Cet excellent Ouvrage ſubſiſte encore, & on le réimprime de temps en temps.

149. *Tchao-ché*, de *Nan-ping*. Son nom *Pi*, ſon ſurnom *Fou-tché*. Il aimoit la vertu & la cultivoit préférablement à tout. Il fut Maître d'Ecole dans un Village, & les Ecoliers des plus grandes Villes venoient le chercher pour ſe mettre ſous ſa diſcipline. Ils lui donnerent le nom de *Hiué-kang*, qui ſignifie *Grand vaſe de neige*. Il compoſa, pour ſes Diſ-

ciples, des réflexions ſur l'Hiſtoire, &c. ſous le titre de *Hiué-kang-joui-kien* (les délices de *Hiué-kang*). On a encore ce Livre eſtimable.

150. *Chang-ché*, de *Tchun-ngan*. Son nom *Lo*, ſon ſurnom *Sou-ngan*. Il fut toujours le premier hors de rang lorsqu'il fut admis aux différens grades. Il fut grand-Maître de la Doctrine, Préſident du Tribunal des Rits, &c. Il compoſa avec ſes Collegues du Tribunal Littéraire, dont il etoit le Chef, le *Sin-pien-ſoung-yuen-kang-mou*, c'eſt-à-dire l'Hiſtoire des *Soung* & des *Yuen*, corrigée & augmentée, &c.

151. *Ouang-ché*, de *Ou-hien*, dans le *Pe-tche-li*. Son nom *Ngao*, ſon ſurnom *Ki-tché*, ſon titre *Cheou-hi*. Il fut Grand-Maître de la Doctrine. On a de lui un choix de Pieces d'eloquence priſes dans les Auteurs qui ont eu quelque réputation, ſous le titre de *Tchen-tchai-ouen-ki*. Il compoſa des diſſertations critiques ſur l'Hiſtoire des *Soung*, ſous le ſimple titre de *Soung-lun*. On lui donna, après ſa mort, le titre de *Ouen-kio*.

152. *Tſai-ché*, de *Kin-kiang*. Son nom *Tſing*, ſon ſurnom *Kié-fou*, ſon titre *Siu-tchai*. Il fut le premier hors de rang quand il reçut ſes grades. Il fut choiſi pour être l'un des Maîtres du College Impérial. C'eſt peut-être, de tous les Auteurs, celui qui a le mieux ecrit ſur les cérémonies. Il a compoſé des obſervations critiques ſur le *Kang-mou*, ſous le titre de *Kang-mou-tchoui-pi*. Il a fait auſſi des explications & des Commentaires ſur les endroits difficiles des *See-chou* & de l'*Y-king*, ſous le titre de *See-chou-y-king-mong*. On a cet Ouvrage.

153. *Lieou-ché*, de *Tſoung-hoa*, du Diſtrict de *Kien-yang*. Son nom *Houng-y*. Il a compoſé le *Kang-mou-tché-tché*, c'eſt-à-dire *Guide sûr de l'Hiſtoire*.

154. *Tcheou-ché*, de *Yu-yao*. Son nom *Li*, ſon ſurnom

Tê-koung. Il refuſa les Mandarinats qu'on lui offrit à différentes repriſes, & vécut dans la retraite. Il compoſa un grand nombre d'Ouvrages qui ont tous quelque rapport à l'Hiſtoire. Le premier a pour titre *Toung-kien-ouai-ki-lun-toan*, c'eſt-à-dire obſervations critiques ſur les Mémoires qu'on n'a pas fait entrer dans l'Hiſtoire, & qui auroient dû cependant y avoir place. Le ſecond eſt intitulé *Tchou-tſee-kang-mou-tchê-li*, Explication des endroits les plus importans du *Kang-mou* de *Tchou-hi*. Le troiſieme eſt intitulé *Siu-kang-mou-fa-ming*, Explication des additions faites au *Kang-mou*, &c.

155. *Tchang-ché*, de *Yun-kien*. Son nom *Ché-tay*. Il a compoſé le *Siu-kang-mou-koang-y*, Explications claires des additions faites en différens temps au *Kang-mou*, &c.

156. *Ting-ché*, de *Tchang-chou*. Son nom *Fong*, ſon ſurnom *Nan-hou*. Il a compoſé un *Toung-kien-kié-yao-lun-toan*, c'eſt-à-dire Abrégé du *Toung-kien*, contenant tout ce qu'il y a de plus eſſentiel à ſavoir. On a encore ce Livre, & on l'eſtime.

157. *Ouang-ché*, de *Yu-yao*, dans le *Tché-kiang*. Son nom *Cheou-jen*, ſon titre *Sin-kien-po*. Les Lettrés, ſes contemporains, le regarderent comme leur Maître, & lui donnerent le glorieux ſurnom de *Yang-ming-ſien-cheng*, qu'on peut rendre en françois par ces mots : *Brillant Soleil de la Littérature*. Il a compoſé ſur toutes ſortes de ſujets : il a fait ſur pluſieurs points de l'Hiſtoire des diſſertations très-eſtimées.

158. *Tcheng-ché*, de *Sieou-ning*, dans le *Pe-tche-li*. Son nom *Min-tcheng*, ſon ſurnom *Ko-tſin*. Il fut Docteur, & du Tribunal des *Han-lin* : il fut auſſi grand-Maître de la Doctrine. Il a fait pluſieurs diſſertations hiſtoriques & quantité d'autres Ouvrages de Littérature.

159. *Ouang-ché*, de *Lin-hai*. Son nom *Tſoung-mou*, ſon

furnom *Chao-fou*. Il fut Préfident de l'un des grands Tribunaux. Il a compofé le *Soung-yuen-fiu-tfee-tché-toung-kien*, &c.

160. *Kou-ché*, de *Chang-lu*. Son nom *Ko*, fon furnom *Hoei-lan*. Il etoit Littérateur univerfel. Il a compofé le *Li-tchao-ti-lou*, c'eft-à-dire, Chemin de l'Hiftoire qui conduit à ce qu'il faut imiter, & ecarte ce qu'il faut eviter, dans chaque Dynaftie.

161. *Tang-ché*, de *Ou-kin*. Son nom *Chun-tché*, fon furnom *Yng-té*. Il fut fait Docteur le premier hors de rang. Il a eté Cenfeur de l'Empire, & s'eft diftingué fur-tout par fon eloquence. On lui donna le titre de *Ouen-tchang-tché-tfou*, c'eft-à-dire *l'un des Ancêtres de l'eloquence*. On le met parmi les Hiftoriens, parce qu'il a eté Révifeur & Correcteur des Hiftoires qu'on publia de fon temps.

162. *Lo-ché*, de *Young-foung*, dans le *Kiang-fi*. Son nom *Lun*, fon furnom *Y-tcheng*, fon titre *Y-foung*. Quoique Docteur, il ne voulut point entrer dans les charges. Il fut Maître à *Kin-nieou-toung*. Il compofa pour fes Difciples plufieurs differtations fur l'Hiftoire, qui le firent regarder comme le plus habile d'entre les Lettrés de fon temps.

163. *Li-ché*, de *Tcha-ling*. Son nom *Toung-yang*, fon furnom *Ping-tché*. Il fut grand-Maître de la Doctrine *Ta-hio-ché*, & eut le glorieux titre de *Ouen-tché*, comme qui diroit qui eft parvenu au faîte de l'eloquence. On a quelques-uns de fes Ouvrages, parmi lefquels il y a d'excellentes réflexions fur l'Hiftoire, &c.

164. *Tchen-ché*, de *Kin-kiang*. Son nom *Tan*, fon furnom *See-fien*. Il fut Docteur & enfuite Mandarin-Examinateur des Lettrés dans la Province du *Kiang-fi*. Il a compofé des Commentaires fur les *See-chou*, & eclairci quelques points douteux de l'Hiftoire. On a encore le Recueil de fes Ouvrages, que les Lettrés lifent toujours avec plaifir.

165. *Hiué-ché*, de *Ho-toung*. Son nom *Hiuen*. Il fut Président du Tribunal des Rits & l'un des plus savans hommes de son siecle. Il composa le *Tou-chou-lou*, c'est-à-dire, Chemin qui conduit à la bonne Littérature. Il est Auteur de plusieurs Dissertations historiques & de quelques Ouvrages de morale. Après sa mort, on mit son nom dans le *Ouen-miao*, à la suite de *Confucius*.

166. *Ouang-ché*, de *Tay-tsang*. Son nom *Ché-tchen*, son surnom *Yuen-mei*. Il etoit frere ainé de *Ché-mao*, & composa avec lui des Réflexions critiques sur l'Histoire, dont on a profité.

N. *Tsing*. Dynastie des *Tsing* ou des Tartares Mantchoux, autrement dite la Dynastie des *Tay-tsing*. Elle commence à l'an 1644, parce que ce fut cette année seulement qu'elle fut reconnue par les Chinois, comme possédant légitimement le trône.

Ceux dont je vais ecrire les noms ont vu, examiné, corrigé tout ce qui fait la matiere du *Ché-ki* & de l'Histoire Universelle jusqu'au temps où nous vivons.

167. *Hochoi-tchoang-tsing-ouang*. Son nom *Yun-lou*. C'est le seizieme fils de l'Empereur *Kang-hi*. Ce Prince a présidé, par ordre de l'Empereur régnant, à la publication de l'Histoire. Le titre *Hochoi-tchoang-tsing-ouang* désigne qu'il etoit de la famille, qu'il etoit *Regulo*, du titre de *Tsing-ouang*, c'est-à-dire du premier ordre, & qu'il avoit un double *Régulat*.

168. *Tchang-ting-yu*, du *Kiang-nan*, grand-Maître de la Doctrine & premier Ministre Chinois.

169. *Tchou-ché*, l'un des Maîtres de la Doctrine, second Ministre d'Etat, Président du Tribunal des Mandarins.

170. *Kiang-ting-hi*, l'un des Maîtres de la Doctrine, troisieme Ministre d'Etat, Président du Tribunal des Subsides.

171. *Hiu-yen-mong*, Préſident du Tribunal des Rits, &c.

172. *Ngao-eulh-tſi*, Gouverneur des neuf Portes, l'un des Membres du Corps dit des *Han-lin*, qui eſt le premier Tribunal Littéraire de l'Empire, &c.

173. *Ou-hiang*, l'un des *Han-lin*, & grand Mandarin dans le Tribunal des Rits, &c.

174. *Lieou-pao*, Préſident de la droite du Tribunal des Subſides, &c.

175. *Sun-kia-kan*, premier Cenſeur de l'Empire, premier Préſident du Tribunal de la Guerre.

176. *Kioro-foungtai*, de la famille Impériale, mais deſcendant de la branche qui n'a point eté etablie en Chine, l'un des Chefs des *Han-lin*, Préſident de la Chambre des Affaires qu'on porte directement à l'Empereur, &c.

177. *Hou-tchao*, Préſident de la gauche du Tribunal de la Guerre, l'un des Chefs des *Han-lin*, &c.

178. *Tſiao-ché-tchen*, l'un des Préſidens du Tribunal des Crimes, &c.

179. *Ouang-yeou-toun*, Maître de la Doctrine, dans le Tribunal des *Han-lin*, &c. (1).

(1) Tous les Livres dont j'ai cité les titres dans le court expoſé qu'on vient de lire, ne ſubſiſtent pas aujourd'hui. Il n'y en a qu'un petit nombre qu'on a laiſſé tels qu'ils etoient au ſortir des mains de leurs Auteurs. Les autres ont eté, ou inſérés par lambeaux dans les Commentaires des Hiſtoriens & dans les notes ſur l'Hiſtoire, ou fondus dans d'autres Ouvrages par les Tribunaux Littéraires, lorſqu'ils font la revue générale des Livres : ce qui ſe pratique pluſieurs fois ſous chaque Dynaſtie. La Littérature etant un point capital dans le Gouvernement Chinois, parce qu'elle eſt néceſſairement liée au culte religieux & aux uſages politiques & civils, on n'oublie rien pour la conſerver dans tout ſon luſtre. Pour cela on examine, de tems en tems, tous les Livres qui ont eté faits ſur un même ſujet, on en extrait ce qu'il y a de mieux dans chacun, & on avertit le Souverain pour recevoir ſes ordres. Voici, à peu près, la formule de ces ſortes d'avertiſſemens. Il faut ſavoir que toutes les

editions & réimpressions des Livres authentiques se font aux dépens du Souverain. Il faut savoir encore qu'à raison de la multitude des caracteres, on a trouvé plus facile & plus court de graver sur des planches d'un bois dur, tout le Livre qu'on veut imprimer, que de se servir de notre méthode. Toutes ces Planches sont conservées dans les magasins immenses de la Librairie Impériale ; & l'on ne tire aucun exemplaire d'un Livre, qu'on n'en ait la permission expresse de l'Empereur. Cela n'empêche pas que les Particuliers ne puissent faire imprimer, à leurs dépens, tous les Livres qu'ils jugent à propos ; pourvu que ces Livres ne renferment rien de contraire à la doctrine, aux mœurs & aux usages reçus, le Gouvernement ne s'en embarrasse pas : mais ces sortes de Livres n'ont aucune authenticité. Supposons maintenant que les Planches de l'Histoire particuliere des *Tang*, par exemple, soient usées, & qu'il faille les renouveller : on en avertit juridiquement le Prince, & on lui dit : *L'Histoire particuliere des* Tang *est un excellent Livre. Il y a bien des années qu'on n'en a point tiré des exemplaires pour être distribués par Votre Majesté à ceux à qui elle a coutume de faire cette faveur. Dans l'examen que nous avons fait des Planches, nous avons trouvé qu'elles sont usées, il s'agiroit de les renouveller. Cependant comme il y a plusieurs de ces Histoires des* Tang, *faites par différents Auteurs, qui n'ont dit, à-peu-près, que les mêmes choses, nous croyons qu'il ne seroit pas mal, si c'etoit le bon plaisir de Votre Majesté, de les examiner toutes l'une après l'autre, & de les confronter ensuite entre elles, de prendre ce qu'il y a de mieux, de plus sûr & de mieux dit dans les unes & dans les autres, & de n'en composer qu'un même Ouvrage, que nous intitulerions : Histoire particuliere des* Tang *faite par ordre de l'Empereur* Kien-long, *la quarantieme année de son regne, &c.* L'Empereur appointe cette Requête, & les Tribunaux Littéraires travaillent à cette nouvelle Histoire qu'on grave ensuite sur de nouvelles Planches. Cette multitude d'anciennes Planches sur lesquelles etoient gravées les différentes Histoires des *Tang*, est livrée aux flammes, ou vendue pour peu de chose à des particuliers qui en font l'usage qu'ils jugent à propos. Qu'on me pardonne cette longue remarque : elle peut avoir son utilité. Ce que j'ai dit pour l'Histoire des *Tang* se pratique en général pour tous les Livres ; & aujourd'hui que j'ecris ce qu'on vient de lire, il y a dans cette Capitale plus de huit cens Lettrés qui sont venus de différentes Provinces, à l'invitation de l'Empereur, pour aider les Tribunaux Littéraires dans le travail dont ils s'occupent : c'est une collection de tout ce qui s'est fait jusqu'à présent dans les différents genres. Du reste tous ces Lettrés étrangers sont entretenus aux dépens du Souverain. Ceux qui ont un mérite supérieur auront occasion de se faire connoître,

Planche XXXIV.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE

Des Fondateurs des trois premieres Dynaſties depuis Hoang-ti.

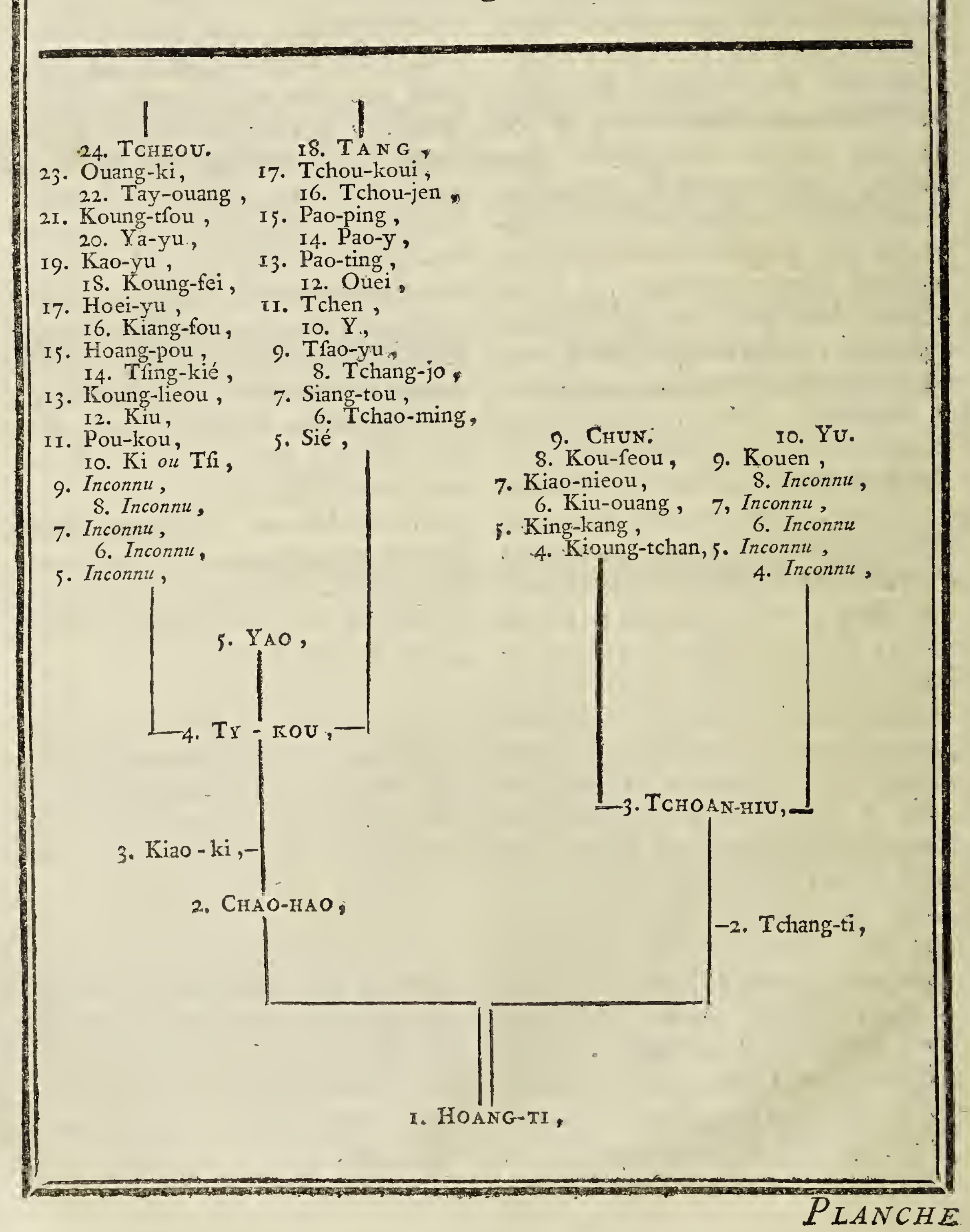


PLANCHE XXXIV.

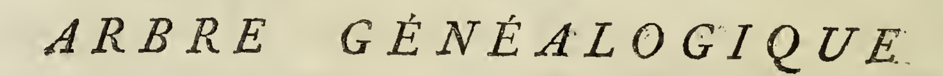
CETTE Planche repréſente, comme on voit, la Généalogie des Fondateurs des trois premieres Dynaſties *Hia*, *Chang* & *Tcheou.* Ces Fondateurs ſont *Yu*, *Tang*, & *Tcheou-ouen-ouang*, *Tcheou.* J'ai marqué à chaque Fondateur la couleur qu'il avoit adoptée pour être celle de ſa Dynaſtie. La couleur noire eſt celle des *Hia*, le blanc celle des *Chang*, & le bleu-céleſte celle des *Tcheou.*

Hoang-ti & les autres Empereurs juſqu'à *Chun* excluſivement, avoient préféré la couleur jaune, qui eſt celle de la Terre primitive ; ils l'avoient, dis-je, préférée à toute autre, pour tout ce qui avoit rapport aux cérémonies, &c.

Chun prit le rouge par modeſtie, comme pour faire voir qu'il n'etoit pas digne d'être le ſucceſſeur du grand *Yao.* Il y a d'autres raiſons fondées ſur l'Aſtrologie. *Yao* & *Chun* ne tranſmirent point l'Empire à leurs fils : c'eſt pourquoi il n'eſt plus fait mention de leurs deſcendans. *Yu*, *Tang* & *Tcheou*, dont les deſcendans leur ſuccéderont au trône, ſont déſignés par des branches, qui ne ſont point terminées dans cette Planche : elles en ſortent pour aller ſe joindre aux ſignaux de même couleur qui commencent les Planches ſuivantes, où eſt la ſuite de leur Généalogie. Ainſi la Planche trente-cinquieme commence par le ſignal marqué de couleur noire, couleur diſtinctive du grand *Yu*, & continue l'ordre ſucceſſif des Empereurs de la Race de ce grand Prince. La Planche trente-ſixieme commence par le ſignal blanc, ſur lequel eſt le nom de *Tang* ou de *Tcheng-tang*, premier Empereur de la ſeconde Dynaſtie, & expoſe de ſuite les noms de ſes ſucceſſeurs. La

Planche trente-ſeptieme, commence par *Tcheou*, ecrit ſur le ſignal de couleur bleue-céleſte, & continue la ſucceſſion des Empereurs de la troiſieme Race, &c. Cette maniere d'expoſer les Généalogies m'a paru préférable à toute autre, parce qu'elle eſt plus ſatisfaiſante pour l'œil, & qu'elle n'exige aucune contention de la part du Lecteur.

Planche XXXV.



ARBRE GÉNÉALOGIQUE

De la Dynaſtie Impériale dite des Hia.

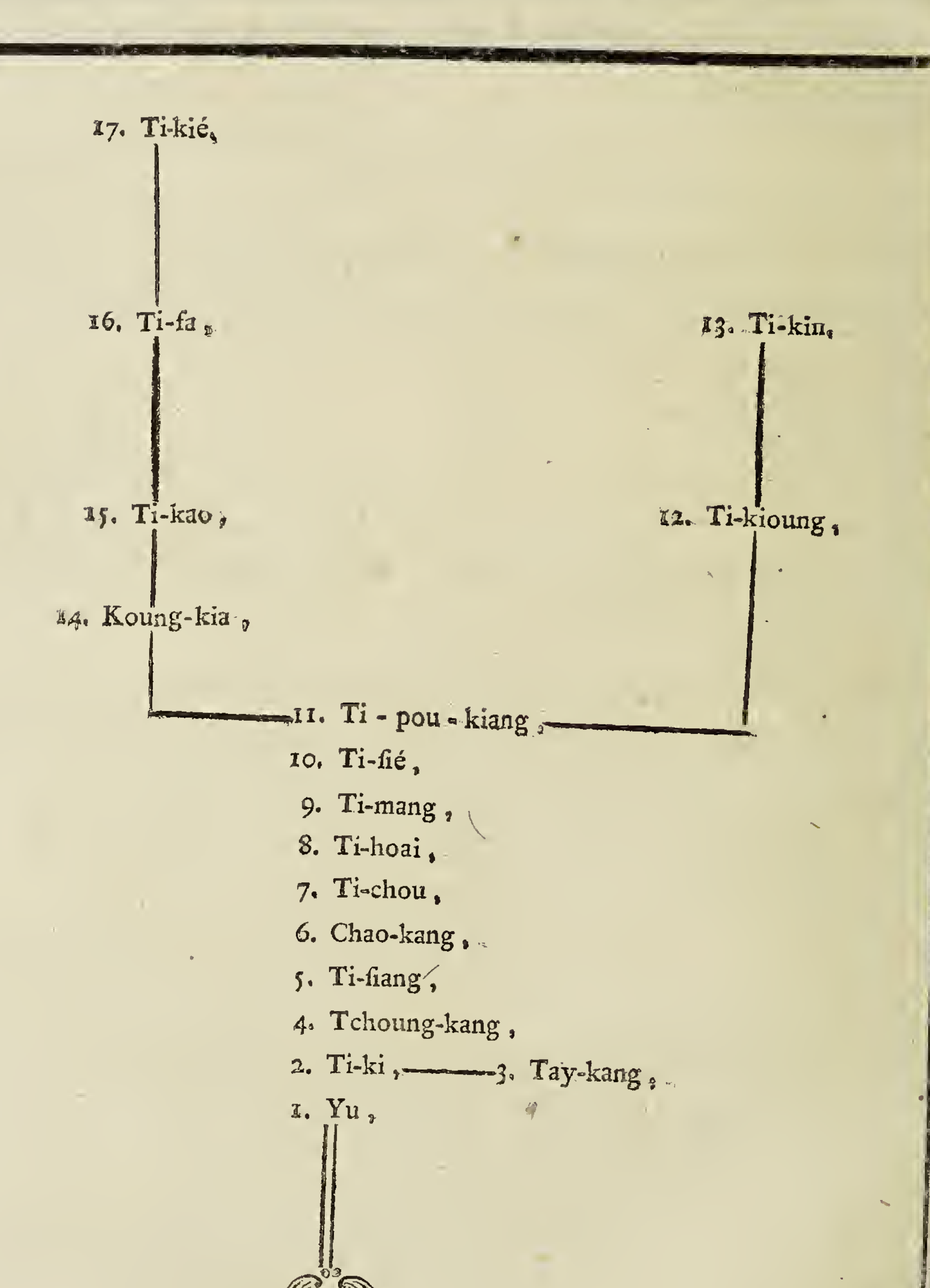


PLANCHE XXXV.

SUR cette Planche sont les noms des Empereurs de la premiere Dynastie, appellée la Dynastie des *Hia*, parce que *Yu*, qui en est le Chef, etoit Prince de *Hia* avant que d'être Empereur.

1. *Yu*, autrement dit *Ta-yu*, ou le grand *Yu*, travailla à faire ecouler les eaux qui couvroient encore la surface de la Terre dans bien des endroits de la Chine, depuis l'inondation qui arriva sous le regne de *Yao*. En récompense du service important qu'il avoit rendu, & pour couronner en quelque sorte ses vertus, *Chun*, successeur de *Yao*, l'associa à l'Empire la trente-deuxieme année de son regne, c'est-à-dire l'an avant Jésus-Christ 2224. *Chun* meurt la quarante-huitieme année de son regne, c'est-à-dire l'an avant Jésus-Christ 2208, & laisse l'Empire à *Yu*, qui le refuse, continuant cependant à le gouverner jusqu'à ce que le fils de *Chun* monte sur le trône. Les Grands & le Peuple ne veulent que *Yu* pour leur Empereur. Ce grand Homme se laisse enfin fléchir, & accepte la dignité suprême après avoir porté le deuil pendant trois ans. Ainsi la premiere année de *Yu*, comme seul Empereur, est la deux mille deux cent cinquieme avant Jésus-Christ.

2. *Ti-ki*, fils de *Yu*, succéda à son pere l'an avant Jésus-Christ 2197.

3. *Tay-kang*, fils ainé de *Ti-ki*, succéda à son pere l'an avant Jésus-Christ 2188.

4. *Tchoung-kang*, frere cadet de *Tay-kang*, succéda à son frere l'an 2159. J'ai placé dans l'Arbre Généalogique *Tay-kang* à l'une des branches de côté, parce qu'il ne transmit pas l'Empire à ses descendans.

5. *Ti-ſiang*, fils de *Tchoung-kang*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 2118. Mais l'un de ſes Miniſtres, nommé *Han-tſou*, qu'il a plu à quelques Européens de nommer *Han-tcho*, uſurpe l'autorité. *Chao-kang* eſt caché par ſa mere, & ne ſe montre qu'après quarante ans, c'eſt-à-dire après la mort de l'uſurpateur. Ainſi le véritable regne de *Chao-kang* ne commence qu'à l'an avant Jéſus-Chriſt 2079. Quelques Européens peu attentifs n'ont point compté ces quarante années parmi celles de la Dynaſtie des *Hia*, & ont conclu que les Hiſtoriens Chinois n'etoient pas d'accord ſur la durée des regnes de cette Dynaſtie.

7. *Ti-chou*, ou mieux *Ti-tchou*, fils de *Chao-kang*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 2057.

8. *Ti-hoai*, fils de *Ti-chou*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 2040.

9. *Ti-mang*, fils de *Ti-hoai*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 2014.

10. *Ti-ſié*, fils de *Ti-mang*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 1996.

11. *Ti-pou-kiang*, fils de *Ti-ſié*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 1980.

12. *Ti-kioung*, fils cadet de *Ti-ſié*, ſuccéda à *Pou-kiang* ſon frere, l'an avant Jéſus-Chriſt 1921. Il eſt placé à côté, parce qu'il n'etoit pas fils de l'Empereur auquel il ſuccéda.

13. *Ti-kin*, fils de *Ti-kioung*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 1900.

14. *Koung-kia*, fils de *Ti-pou-kiang*, ſuccéda à *Ti-kin* ſon neveu, parce que celui-ci ne laiſſa point d'enfant. Il monta ſur le trône l'an avant Jéſus-Chriſt 1879.

15. *Ti-kao*, fils de *Koung-kia*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 1848.

16. *Ti-fa*, fils de *Ti-kao*, ſuccéda à ſon pere l'an avant J. C. 1837.

17. *Ti-kié*, fils de *Ti-fa*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 1818. C'eſt ce tyran, appellé autrement *Kié-kouei*, qui perdit ſa Dynaſtie. Les Grands & le Peuple patienterent pendant trente-ſix ans; mais enfin ils appellerent à leur délivrance le Prince de *Chang*, connu ſous le nom de *Tcheng-tang*, lequel, ayant accepté l'Empire, ſe mit en devoir d'en dépoſſéder *Kié-kouei*; ce qui eſt cauſe que quelques-uns comptent le commencement de la Dynaſtie des *Chang* à l'année avant Jéſus-Chriſt 1783, qui eſt celle ſeulement où *Tcheng-tang* fut appellé : mais, dans la réalité, *Tcheng-tang* ne commença à régner qu'après la cinquante-deuxieme année du regne de *Kié-kouei*, c'eſt-à-dire l'an avant Jéſus-Chriſt 1766. C'eſt la dix-huitieme depuis qu'il fut appellé à l'Empire. Ainſi, en comptant la durée de la Dynaſtie des *Hia* depuis l'aſſociation des *Yu* à l'Empire, qui fut l'an avant Jéſus-Chriſt 2224, juſqu'à la mort de *Kié-kouei*, qui arriva l'an avant Jéſus-Chriſt 1766, cette durée fut de quatre cens cinquante-neuf ans; mais, en ne comptant que la durée réelle, elle ne fut que de quatre cens quarante-&-un ans. Elle fut encore moindre, ſi l'on ôte les dix-huit dernieres années de *Kié-kouei*.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE

Des Empereurs de la Dynaſtie dite des Chang *ou des* Yn.

	30. Tcheou-ſin,	
	29. Ti-y,	
	28. Tay-ting,	
	27. Ou-y,	
	26. Keng-ting;	
	24. Tſou-kia, —	25. Ling-ſin;
23. Tſou-keng, —	22. Ou-ting,	
	21. Siao-y,	
	20. Siao-ſin,	19. Pan-keng;
	17. Nan-keng, —	18. Yang-kia,
	16. Tſou-ting,	
15. Ouo-kia, —	14. Tſou-ſin,	
	13. Tſou-y,	
	12. Ho-tan-kia,	
	11. Ouai-jen,	
	9. Tay-ou, —	10. Tchoung-ting,
	8. Young-ki,	
7. Siao-kia, —	6. Tay-keng,	
	5. Ouo-ting,	
	4. Tay-kia,	
2. Ouai-ping, —	1. TANG, —	3. Tchoung-jen;

PLANCHE XXXVI.

SUR cette Planche ſont les noms des Empereurs de la ſeconde Dynaſtie, appellée indifféremment la Dynaſtie des *Chang* ou la Dynaſtie des *Yn*, dont le Fondateur eſt *Tcheng-tang*, appellé ſimplement *Tang*, lequel etoit Prince du pays de *Chang*, quand il fut appellé pour gouverner l'Empire.

1. *Tang*, Prince de *Chang*, eſt invité par tous les Ordres de l'Etat à venir délivrer l'Empire du monſtre qui le déchiroit par ſes cruautés, & le déshonoroit par ſes débauches. Cette invitation date de l'an avant Jéſus-Chriſt 1783, qui eſt la trente-ſixieme année de *Kié-koei*, dernier Empereur des *Hia*. Quelques Auteurs mettent à cette année le commencement de la Dynaſtie des *Chang*; d'autres, au contraire, ne la commencent que dix-huit ans après, c'eſt-à-dire l'an avant Jéſus-Chriſt 1766, ainſi que je l'ai dit plus haut. Cette différente maniere de compter a induit en erreur quelques Européens, qui ont cru que les Chinois n'etoient pas d'accord ſur la durée totale des premieres Dynaſties. Je l'ai déja dit, & je le répete, il eſt bon d'inculquer ces ſortes de vérités.

2. *Ouai-ping*. Après la mort de *Tcheng-tang*, le fils ainé de ce Prince, nommé *Tay-ting*, lui ſuccéda; mais, après quelques jours, il mourut : c'eſt pourquoi on ne le compte pas comme ayant gouverné l'Empire. Son frere *Ouai-ping* monta ſur le trône & gouverna trois années, après leſquelles il mourut, & laiſſa l'Empire à ſon frere cadet, nommé *Tchoung-jen*, lequel gouverna quarante-une années, après leſquelles etant mort, le ſage Miniſtre *Y-yn* choiſit, dans toute la famille impériale, celui qu'il crut être le plus en etat de régner. Son choix tomba ſur *Tay-kia*, petit-fils de *Tcheng-tang* & fils

de *Tay-ting*. D'ailleurs c'etoit à *Tay-kia* à qui le trône appartenoit légitimement. Dans la plupart des Tables Chronologiques, on ne fait point mention de *Ouai-ping*, non plus que de *Tchoung-jen*, parce qu'ils sont regardés comme usurpateurs, & que les trois années du regne de *Ouai-ping* & les quatre du regne de *Tchoung-jen* sont comptées parmi celles du regne de *Tay-kia*. C'est à quoi doivent faire attention ceux qui, en Europe, font des Tables Chronologiques des Empereurs Chinois. Ainsi 2. *Ouai-ping* & 3. *Tchoung-jen* n'etant pas légitimes, 4. *Tay-kia* est censé avoir commencé son regne l'an avant Jésus-Christ 1753.

5. *Ouo-ting*, ou mieux *Ou-ting*, commença son regne l'an avant Jésus-Christ 1720. Il etoit fils de *Tay-kia*.

6. *Tay-king*, frere cadet de *Ou-ting*, commença son regne l'an avant Jésus-Christ 1691.

7. *Siao-kia*, fils de *Tay-keng*, succéda à son pere l'an avant Jésus-Christ 1666.

8. *Young-ki*, frere cadet de *Siao-kia*, monta sur le trône l'an 1649.

9. *Tay-ou*, le plus jeune des freres de *Siao-kia*, succéda à *Young-ki* l'an avant Jésus-Christ 1637.

10. *Tchoung-ting*, fils de *Tay-ou*, succéda à son pere l'an avant Jésus-Christ 1562.

11. *Ouai-jen*, fils de *Tay-ou* & frere cadet de *Tchoung-ting*, monta sur le trône l'an avant Jésus-Christ 1549.

12. *Ho-tan-kia*, frere cadet de *Ouai-jen* & fils de *Tay-ou*, monta sur le trône l'an avant Jésus-Christ 1534.

13. *Tsou-y*, fils de *Ho-tan-kia*, commença son regne l'an 1525 avant Jésus-Christ.

14. *Tsou-sin*, fils de *Tsou-y*, commença son regne l'an avant Jésus-Christ 1506.

15. *Ouo-kia*, frere cadet de *Tsou-sin*, succéda à son frere l'an avant Jésus-Christ 1490.

16. *Tſou-ting*, fils de *Tſou-ſin*, ſuccéda à ſon oncle *Ouo-kia* l'an 1465 avant Jéſus-Chriſt.

17. *Nan-keng*, fils de *Ouo-kia*, monta ſur le trône l'an avant Jéſus-Chriſt 1433.

18. *Yang-kia*, fils de *Tſou-ting*, monta ſur le trône l'an avant Jéſus-Chriſt 1408.

19. *Pan-keng*, fils de *Yang-kia*, commença ſon regne l'an avant Jéſus-Chriſt 1401. C'eſt cette année que la Dynaſtie des *Chang* prit le nom de *Yn*, parce que le lieu du *Ho-nan* où *Pan-keng* transféra la Cour, s'appelloit *Yn* : c'eſt aujourd'hui *Ouei-hoei-fou*.

20. *Siao-ſin*, frere cadet de *Pan-keng*, monta ſur le trône l'an avant Jéſus-Chriſt 1373.

21. *Siao-y*, fils de *Siao-ſin*, monta ſur le trône l'an avant Jéſus-Chriſt 1352.

22. *Ou-ting*, fils de *Siao-y*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 1324.

23. *Tſou-keng*, fils de *Ou-ting*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 1265.

24. *Tſou-kia*, frere cadet de *Tſou-keng*, ſuccéda au trône après la mort de ſon frere, l'an avant J. C. 1258.

25. *Lin-ſin*, fils de *Tſou-kia*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 1225.

26. *Keng-ting*, ſecond fils de *Tſou-kia*, monta ſur le trône après la mort de *Lin-ſin* ſon frere, l'an avant Jéſus-Chriſt 1219.

27. *Ou-y*, fils de *Keng-ting*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 1198.

28. *Tay-ting*, fils de *Ou-y*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 1149. *Ou-y* fut frappé de la foudre dans une partie de chaſſe qu'il fit entre le *Hoang-ho* & la riviere *Ouei-chou*. C'etoit un Prince abominable, dit l'Hiſtoire, que le Ciel ne devoit pas laiſſer vivre.

29. *Ti-y*, fils de *Tay-ting*, commença ſon regne l'an avant Jéſus-Chriſt 1191.

30. *Tcheou-ſin*, fils de *Ti-y*, commença ſon regne l'an avant Jéſus-Chriſt 1154. La tyrannie qu'il exerçoit envers tous ſes ſujets, ſans diſtinction, jointe aux débauches & à toutes les abominations dont il ſe rendit coupable *envers le Ciel & les hommes*, engagerent tous les Ordres de l'Etat à ſecouer un joug qui leur devenoit de jour en jour plus odieux. Ils s'adreſſerent au Prince de *Tcheou*, & l'inviterent à venir s'aſſeoir ſur un trône dont ſes vertus le rendoient digne. Le Prince de *Tcheou*, après bien des repréſentations ſur la fidélité qu'il devoit à la poſtérité de *Tcheng-tang*, accepte enfin l'Empire, après qu'on lui eut fait entendre que c'etoit *le Ciel lui-même qui l'y appelloit.* Cette acceptation eut lieu l'an avant Jéſus-Chriſt 1134. *Tcheou-ſin* comptoit alors la vingt-unieme année de ſon tyrannique regne; mais le Prince de *Tcheou* ne fut réellement maître de l'Empire que l'an avant Jéſus-Chriſt 1122, la trente-deuxieme année du regne de *Tcheou-ſin* (1).

(1) Dans les Tables Chronologiques de M. de Guignes, le Copiſte a fait bien des fautes qui défigurent les noms des Empereurs. D'ailleurs M. de Guignes ſe ſert d'un Dictionnaire fait dans le *Fou-kien* ou dans le *See-tchouen*, qui ſont les deux Provinces de la Chine où l'on parle le plus mal. Je le reconnois à ſa maniere d'ecrire les mots chinois. Par exemple, il ecrit toujours *Puon*, quand il faut prononcer *Pan*; *Vou*, quand il faut prononcer *Ou*; *Ven*, quand il faut prononcer *Ouen*; *Ye*, quand il faut prononcer *I* ou *Y*, &c. Dans cette ſeconde Table Chronologique, le nom de l'Empereur *Tay-ou* eſt ecrit *Tay-tching*. Cet Empereur *Tay-tching* n'eſt connu nulle part. Le caractere *Ou* a quelque reſſemblance avec le caractere *Tcheng*: celui-ci, n'a qu'un trait de plus. C'eſt ce qui a induit en erreur, &c.

Planche XXXVII.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE

Des Empereurs de la Dynastie dite des Chang *ou des* Yn.

	39. Toung-tcheou-kun,	
	38. Nan-ouang,	
	37. Chen-tsing-ouang,	
	36. Hien-ouang,	
	34. Ngan-ouang, —	35. Lié-ouang,
	33. Ouei-lié-ouang,	
31. See-ouang,	32. Kao-ouang,	
30. Ngai-ouang, —	29. Tchen-ting-ouang,	
	28. Yuen-ouang,	
	27. King-ouang,	
	26. King-ouang,	
	25. Ling-ouang,	
	24. Kien-ouang,	
	23. Ting-ouang,	
	21. King-ouang, —	22. Koang-ouang,
	20. Siang-ouang,	
	19. Hoei-ouang,	
	18. Li-ouang,	
	17. Tchoang-ouang,	
	16. Houen-ouang,	
	15. Ping-ouang,	
	14. Yeou-ouang,	
	13. Siuen-ouang,	
12. Koung-ho, —	11. Li-ouang,	
	10. Y-ouang,	
	8. Y-ouang, —	9. Hiao-ouang,
	7. Koung-ouang,	
	6. Mou-ouang,	
	5. Tchao-ouang,	
	4. Kang-ouang,	
	3. Tcheng-ouang,	
	2. Ou-ouang,	
	1. OUEN-OUANG,	

PLANCHE XXXVII.

CETTE Planche repréſente la ſuite chronologique des Empereurs Chinois de la troiſieme Dynaſtie, dite la Dynaſtie des *Tcheou*, parce que celui qui l'a fondée etoit Prince du pays de *Tcheou*, dans le *Chen-ſi*, vers le lieu où eſt aujourd'hui *Tchang-ngan-hien*.

1. *Ouen-ouang*. Ce n'eſt que par honneur qu'on le met à la tête de la Dynaſtie, parce que c'eſt à ſes vertus que ſon fils *Ou-ouang* fut redevable de l'affection que tous les ſujets de l'Empire lui témoignerent en l'appellant au trône.

2. *Ou-ouang* commença ſon regne l'an avant Jéſus-Chriſt 1122.

3. *Tcheng-ouang*, fils de *Ou-ouang*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 1115.

4. *Kang-ouang*, fils de *Tcheng-ouang*, ſuccéda l'an avant Jéſus-Chriſt 1078.

5. *Tchao-ouang*, fils de *Kang-ouang*, ſuccéda l'an avant Jéſus-Chriſt 1052.

6. *Mou-ouang*, fils de *Tchao-ouang*, ſuccéda l'an avant Jéſus-Chriſt 1001.

7. *Koung-ouang*, fils de *Mou-ouang*, ſuccéda l'an avant Jéſus-Chriſt 946.

8. *Y-ouang*, fils de *Koung-ouang*, ſuccéda l'an avant Jéſus-Chriſt 934.

9. *Hiao-ouang*, frere cadet de *Y-ouang*, ſuccéda à ſon frere l'an avant Jéſus-Chriſt 909.

10. *Y-ouang*, fils du premier *Y-ouang* & neveu de *Hiao-ouang*, ſuccéda à ſon oncle l'an avant Jéſus-Chriſt 894.

11. *Li-ouang*, fils de *Y-ouang*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 878.

12. *Koung-ho*. Le fils de *Li-ouang*, fut reconnu Empereur par les Grands & tous les Ordres de l'Etat la trente-huitieme année du regne de ſon pere, c'eſt-à-dire l'an avant Jéſus-Chriſt 841. Mais comme ſon pere vivoit encore & qu'il s'etoit réfugié à *Tché*, qui eſt aujoud'hui *Ping-yang-fou*, du *Chan-ſi*, pour eviter de tomber entre les mains de ſes ſujets rebelles. L'Hiſtoire ne parle point du regne de *Koung-ho*. Du reſte ces deux mots *Koung-ho* ne ſont pas un nom d'homme, ils ſignifient *Union de pluſieurs*, parce que les deux Princes deſcendant l'un de *Tcheou-koung*, & l'autre de *Tchao-koung*, qui etoient Miniſtres ſous *Li-ouang*, & qui l'avoient fait deſcendre du trône à cauſe de ſes crimes, gouvernerent ſous le nom du jeune Prince ſon fils, qui etoit alors très-jeune. La cinquante-unieme année de ſon regne, *Li-ouang* mourut. Alors les deux Miniſtres ſe démirent de toute autorité entre les mains du jeune Prince fils de *Li-ouang*. Ils le proclamerent de nouveau Empereur & le firent monter ſur le trône. C'eſt celui qui eſt nommé dans l'Hiſtoire *Siuen-ouang*. Toutes les années du regne de *Koung-ho* ſont comptées comme etant du regne de *Li-ouang*. Ceux qui n'ont lu l'Hiſtoire Chinoiſe que ſuperficiellement, peuvent ne pas s'appercevoir de ces particularités eſſentielles à la chronologie, &, en conſéquence, accuſer les Chinois de n'être pas d'accord entre eux, parce que quelques-uns de leurs Chronologiſtes ne font aucune mention du regne de l'*Union* ou de *Koung-ho*, tandis que d'autres en parlent, &c.

13. *Siuen-ouang*, fils de *Li-ouang*, ne commença donc ſon légitime regne qu'après la cinquante-unieme année de ſon pere, c'eſt-à-dire l'an avant Jéſus-Chriſt 827.

14. *Yeou-ouang*, fils de *Siuen-ouang*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 781.

15. *Ping-ouang*, fils de *Yeou-ouang*, ayant echappé aux pourſuites des Tartares *Joung-ti*, par leſquels ſon pere fut maſſacré dans une action où toute l'armée Chinoiſe fut miſe en déroute, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 770; mais, pour s'eloigner de ces mêmes Tartares, qui faiſoient des incurſions continuelles dans le *Chen-ſi*, il vint etablir ſa Cour dans le *Ho-nan*, près de *Lo-y*, & appella la Capitale de ſes Etats du nom de *Lo-yang*. C'eſt à ce Prince que finit le *Chou-king*.

16. *Houen-ouang* ou *Hoan-ouang*, comme on le prononce ici, etoit petit-fils de *Ping-ouang*. Il ſuccéda à ſon aïeul l'an avant Jéſus-Chriſt 719.

17. *Tchoang-ouang*, fils de *Ouen-ouang*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 696.

18. *Li-ouang*, qu'on appelle auſſi *Hi-ouang*, etoit fils de *Tchoang-ouang*, auquel il ſuccéda l'an avant Jéſus-Chriſt 681.

19. *Hoei-ouang*, fils de *Li-ouang*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 676.

20. *Siang-ouang*, fils de *Hoei-ouang*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 651.

21. *King-ouang*, fils de *Siang-ouang*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 618.

22. *Koang-ouang*, fils de *King-ouang*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 612.

23. *Ting-ouang*, fils cadet de *King-ouang*, monta ſur le trône après la mort de *Koang-ouang* ſon frere, l'an avant Jéſus-Chriſt 606.

24. *Kien-ouang*, fils de *Ting-ouang*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 585.

25. *Ling-ouang*, fils de *Kien-ouang*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 571.

26. *King-ouang*, fils de *Ling-ouang*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 544.

27. *King-ouang*, fils de *King-ouang*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 519. Son frere ainé avoit régné avant lui; mais comme ſon regne ne fut que de quelques mois, on ne le compte pas.

28. *Yuen-ouang*, fils de *King-ouang*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 475.

29. *Tcheng-ting-ouang*, fils de *Yuen-ouang*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 468.

30. *Ngai-ouang*, fils ainé de *Tcheng-ting-ouang*, ſuccéda à ſon pere; mais, après trois ans de regne, il fut aſſaſſiné par ſon ſecond frere, qu'on nomme *See-ouang*. Ce *See-ouang* ne régna que cinq mois, & fut aſſaſſiné, à ſon tour, par ſon frere cadet, qui monta ſur le trône. C'eſt celui qu'on nomme *Kao-ouang*.

31. *See-ouang*. Les cinq mois de ſon regne, & les trois mois du regne de *Ngai-ouang*, ſont mis ſur le compte de *Kao-ouang*.

32. *Kao-ouang*, dernier fils de *Tcheng-ting-ouang*, monta ſur le trône l'an avant Jéſus-Chriſt 440.

33. *Ouei-lié-ouang*, fils de *Kao-ouang*, ſuccéda à ſon pere l'an avant Jéſus-Chriſt 425. C'eſt par cet Empereur que *See-ma-koang* commence ſon Hiſtoire. Il ne remonte pas plus haut, pour des raiſons à-peu-près telles que celles qui ont déterminé M. de Voltaire à ne commencer ſon Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale que là *où l'illuſtre Boſſuet s'eſt arrêté*. Voici comment s'exprime cet exact Hiſtorien dans la requête qu'il préſente à l'Empereur, après qu'il eut mis la derniere main à ſon Ouvrage.

« Moi, *See-ma-koang*, l'un des Grands-Maîtres de la » Doctrine, l'un des Membres du Tribunal des Docteurs,

» du premier ordre des *Han-lin*, Comte du titre de *Kai-*
» *koue-koung*, &c. &c. j'avertis très-humblement Votre
» Majesté que, suivant les ordres qu'elle m'avoit donnés de
» travailler à l'Histoire, j'ai lu avec toute l'attention dont je
» suis capable, j'ai examiné, discuté, &c. tous les Livres du
» Palais de Votre Majesté, & les autres, & j'ai enfin exé-
» cuté, le moins mal qu'il m'a eté possible, ce dont, malgré
» mon peu de mérite, elle avoit eu la bonté de me char-
» ger..... &c. Le *Tsee-tché-toung-kien* que j'ai composé con-
» tient deux cens quatre-vingt-quatorze *Kiuen* ou articles. Il
» commence à la vingt-troisieme année de *Ouei-lié-ouang*,
» finit aux *Ou-tay* (aux cinq petites Dynasties), & fait l'Hi-
» stoire de tout ce qui est arrivé d'un peu important dans
» l'espace de mille trois cens soixante-deux années ». C'est en effet le temps qui s'est ecoulé depuis la vingt-troisieme année du regne de *Ouei-lié-ouang* (l'an avant Jésus-Christ 403) jusqu'au temps où les *Soung* commencerent leur Dynastie l'an de Jésus-Christ 960, &c.

34. *Ngan-ouang*, fils de *Ouei-lié-ouang*, succéda à son pere l'an avant Jésus-Christ 401.

35. *Lié-ouang*, fils de *Ngan-ouang*, succéda à son pere l'an avant Jésus-Christ 375.

36. *Hien-ouang*, frere cadet de *Lié-ouang*, monta sur le trône l'an avant Jésus-Christ 368.

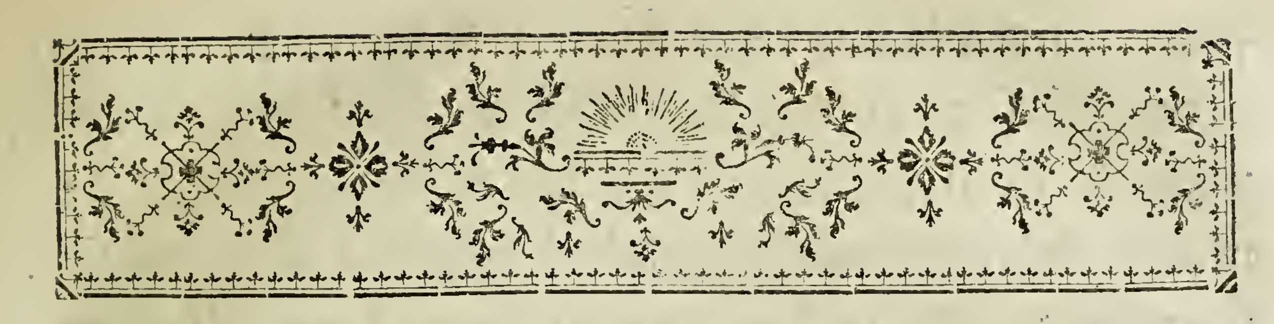
37. *Chen-tsing-ouang*, fils de *Hien-ouang*, succéda à son pere l'an avant Jésus-Christ 320.

38. *Nan-ouang*, fils de *Chen-tsing-ouang*, succéda à son pere l'an avant Jésus-Christ 314. La neuvieme année du regne de ce Prince, c'est-à-dire l'an avant Jésus-Christ 306, *Siang-ouang*, Roi de *Tsin*, s'empara de l'Empire; mais l'Histoire ne regardant pas ce Conquérant, ou, pour mieux dire, cet Usurpateur, comme légitime Empereur, parce que *Nan-ouang*

vivoit encore, continue à marquer les années comme etant du regne de ce dernier, jusqu'à l'an avant Jésus-Christ 256 inclusivement. C'est à cette année que la Dynastie des *Tcheou* finit.

39. *Toung-tcheou-kiun*, reste infortuné de l'illustre Race des *Tcheou*, prit le titre d'Empereur, parce qu'il descendoit de *Kao-ouang*, dont il est parlé sous le N°. 32. Quelques Historiens, par respect pour son sang, lui donnent non le nom de *Ouang*, comme aux autres Empereurs de cette Dynastie, mais celui de *Kiun*, qui signifie Seigneur. Ainsi *Toung-tcheou-kiun* ne dit autre chose que *Seigneur des* Tcheou *orientaux*.





REMARQUES

*Sur un Ecrit de M. P**, intitulé :* Recherches ſur les Egyptiens & les Chinois.

Nemo enim poteſt in valle ſtare, & de monte loqui : Sed aut ubi ſtas inde loquere, aut unde loqueris ibi ſta. CHRIS.

NOUS avons balancé long-temps ſi nous attaquerions les *Recherches philoſophiques ſur les Egyptiens & les Chinois ;* non pas que nous viſſions aucune difficulté à pulvériſer ce qu'on y avance du ton le plus capable & le plus triomphant ; mais nous n'en ſentions ni l'utilité ni la convenance : un Livre de cette eſpece portant ſa réfutation dans les principes d'où il part & dans les conſéquences où il mene. Un Miſſionnaire Européen de nos amis n'a pas eté de cet avis, & nous a déterminés à prendre la plume. Puiſque l'epidémie du Philoſophiſme, nous a-t-il dit, fait tous les jours tant de ravage dans une certaine ſphere de Lecteurs, il eſt de la charité chrétienne de ſauver de ce danger

ceux qui ſont encore capables de voir avec leurs yeux & de juger par ce qui leur reſte de ſens & de raiſon. N'ayant rien de ſolide à oppoſer à un motif ſi preſſant, nous ne ſongeâmes plus qu'à nous décider ſur la maniere dont il convenoit de s'y prendre. Plus nous y avons réfléchi ſérieuſement, plus nous nous ſommes confirmés dans la penſée qu'il ſuffiroit de relever les fauſſetés, les mépriſes & les fables qui tombent ſur des choſes qui ne demandent ni ſcience ni critique; parce que les Lecteurs les moins en etat de diſtinguer le vrai du faux, ſauront à quoi s'en tenir ſur un Ecrivain qui s'y eſt pris avec ſi peu d'art & d'adreſſe pour ſurprendre leur bonne foi. Si les Gens de Lettres & les Savans jugeoient qu'il fût à propos de répondre avec l'appareil de la critique & de l'erudition à quelques articles particuliers, nous nous ferons un devoir de déférer à leurs deſirs & de ne pas epargner nos ſoins.

Premiere Remarque. *C'eſt un bonheur que les Voyageurs ſe ſoient contredits eux-mêmes, ſans quoi il ne ſeroit pas aiſé de les convaincre qu'ils nous en ont impoſé.* (Page 4, Edition de Berlin 1773). Tout change ſans ceſſe dans le monde politique & civil comme dans le monde phyſique : ce qui eſt aujourd'hui ne ſera pas demain. Les dates, par conſéquent, font partie de la vérité de l'Hiſtoire & de tout récit. Ce ſeroit bien tant pis pour les Critiques, s'ils confondoient, nous ne diſons pas une Dynaſtie, un ſiecle, mais même un regne avec

l'autre. Joindre les *Tcheou* aux *Han*, les *Han* aux *Tang*, les *Tang* aux *Song* & les *Song* aux *Ming* & à la Dynaſtie régnante, ſeroit encore plus inſoutenable que de joindre enſemble le printemps & l'eté, l'automne & l'hiver. Il ne tient qu'à quiconque le voudra de faire une peinture ridicule de quelque héros que ce ſoit, en tranſportant les actions d'un âge dans l'autre, ou en réuniſſant les différens âges dans le même. La critique d'autrefois rapprochoit un récit de l'autre, & fondoit ſes conſéquences ſur le nombre, le poids & l'accord des témoignages : celle d'aujourd'hui eleve ſes aſſertions ſur des mots iſolés qu'elle recueille & rapproche comme elle l'entend. Autant vaudroit-il décrire l'habillement des François, en prenant dans l'Hiſtoire des trois Races la deſcription des différentes parties dont il eſt compoſé.

IIe Rem. *Les véritables Philoſophes cherchent à connoître les Nations.* (Ibid.) Soit : mais leurs oui & leurs non, leurs louanges & leurs blâmes, leurs approbations & leurs cenſures, qui ſe heurtent, ſe croiſent, ſe renverſent à tout coup, révelent aux moins pénétrans juſqu'où on peut compter ſur leurs recherches. Les plus célebres rentrent à cet egard dans la foule des Ecrivains les plus bornés. Cela doit être ainſi, quand on veut riſquer non-ſeulement ſon avis, mais même un ſyſtême ſur les foibles avances de quelques lectures ſans principes & ſans regles, & ſur-tout ſans un certain fonds de connoiſſances. Les Ecrits d'un ſeul de ces Meſſieurs euſſent eté dangereux pour le peuple des Lecteurs. L'enſemble de tous leurs Ecrits porte ſon contre-poiſon dans les contradictions innombrables dont ils fourmillent. L'epidémie du philoſophiſme fit beaucoup de ravages dans notre Chine ſous la grande Dynaſtie des *Song*. Si quelque Curieux d'Europe vouloit ſe donner la ſatisfaction de voir l'Hiſtoire des ſymptomes & des cauſes, des progrès & des criſes,

des développemens & des ravages de cette contagion, il n'a qu'à lire les Annales de cette fameuſe Dynaſtie. « Les » *Song*, dit *Lin-tché*, faute de voir que la liberté de penſer » & d'ecrire entraîne celle d'oſer & d'agir, ne furent plus » à temps pour ſauver l'Etat, de la confuſion d'idées & de » l'horrible corruption de mœurs qu'avoient produites le ple- » biciſme littéraire, le fanatiſme des opinions & la haine de » toute eſpece de joug. Tous les reſſorts de l'autorité etoient » débandés, ou avoient perdu leur force, quand ils ſongerent » à ſauver l'Etat. Tout ce qu'ils tenterent ne ſervit qu'à faire voir » que le mal etoit incurable. Le déſeſpoir qu'en conçurent les » Peuples hâta la derniere criſe & produiſit ces convulſions » de révolte, ces défaillances de patriotiſme & ces déſordres » qui ouvrirent la Chine aux *Mongoux*. Que tous les ſiecles » apprennent de là, continue notre Lettré, que les vérités » capitales & de beſoin etant les ſeules qui ſoient à la por- » tée de la multitude, c'eſt expoſer la tranquillité publique » que de vouloir l'initier à des connoiſſances plus relevées. » De célebres Lettrés ont prouvé très-doctement, les uns, » que les révolutions de vingt-cinq ſiecles, ſans en excepter » celle de *Tſin-chi-hoang*, n'avoient pas eté ſi funeſtes à la » ſainte Doctrine de l'Antiquité que les ſpéculations des » *Song*; d'autres, que l'on n'avoit jamais dicté tant de men- » ſonges & d'abſurdités, ni cru tant de fables & de contra- » dictions que dans le temps qu'on prétendoit tout ſavoir; » ceux-ci, que plus on s'avançoit du côté des connoiſſances » frivoles & ſuperflues, plus les néceſſaires etoient négligées » & ſans honneur; ceux-là, qu'à force d'ecrire ſur tout, » on en etoit venu à ne bien ecrire ſur rien, en ſorte que » les Orateurs, les Poëtes, les Moraliſtes & les Hiſtoriens » des derniers temps des *Song* ne ſont que des ecumeurs de » phraſes au prix des anciens..... L'intempérance & le rafi-

» nement ſont auſſi funeſtes dans les ſciences que dans les » alimens. Il faut qu'il y ait des Lettrés comme il faut qu'il » y ait des Colons, des Soldats, des Artiſans & des Mar- » chands; mais les Colons, les Soldats, les Artiſans & les » Marchands ne doivent pas plus ſe mêler de ſcience que » les Lettrés de labourer, de ſe battre & de trafiquer. L'œil » doit voir, la main agir & le pied marcher ». *Sin - ouen*, Liv. III, art. 2.

IIIe REM. *On n'a pas vu un Aſſeſſeur en etat de comprendre une propoſition d'Euclide.* (Page. 6). La calomnie eſt, de toutes les reſſources de la ſatire, la plus prompte & la plus facile; mais encore y a-t-il des vraiſemblances à garder. 1°. Il y a une Ecole de Mathématiques à *Pe-king*. Quand l'oncle de l'Empereur, qui en avoit la ſur-intendance & la direction, fut mort, le ſixieme des Princes fils de l'Empereur en a eté chargé, & s'en eſt fait honneur juſqu'à vouloir aſſiſter aux examens. 2°. On n'eſt admis dans le Tribunal des Mathématiques, on n'y parvient à des grades ſupérieurs qu'autant qu'on a fait preuve de capacité. 3°. Ce ſont les Chinois & les Tartares du Tribunal qui font tous les calculs pour le calendrier, pour les eclipſes, &c. Les Européens ne font que les revoir, les vérifier, & en conſtater l'exactitude. 4°. Le R. P. Ricci a mis les premiers Livres d'Euclide en chinois; les RR. PP. Verbieſt, Adam Schal, &c. ont donné ſucceſſivement un grand nombre de Traités ſur toutes les parties des Mathématiques, & des Tables de toutes les eſpeces. Pluſieurs de ces Livres ſont à la Bibliotheque du Roi. 5°. On a imprimé ces dernieres années, à la ſuite des Tablettes Chronologiques de *Kang-hi*, un Calendrier général qui va juſqu'en 1832; & dans le Manuſcrit que le Tribunal des Mathématiques a préſenté à l'Empereur, on a mis toutes les eclipſes de Soleil & de Lune.

IV[e] Rem. *On ose nous assurer qu'ils ont porté la Morale à un degré de perfection où il n'a jamais eté possible d'atteindre en Europe. Je suis fâché de n'avoir pu découvrir la moindre trace de cette philosophie si sublime ; & cependant je ne crois pas avoir* MANQUÉ ABSOLUMENT DE PÉNÉTRATION *en un point si essentiel*, (pag. 9). Quand on avance de pareilles propositions, il faudroit citer ses autorités. Un mot de plus ou de moins les dénature au point de n'être pas reconnoissables. La grande science de la morale renferme la Religion, la Politique, la Jurisprudence, la connoissance de l'homme & le détail de ses devoirs. Nous défions qui que ce soit de prouver la fausseté des propositions suivantes : 1°. Qu'on trouve dans les *King*, dans les Livres de *Confucius* & de son Ecole, des principes, des reglés & des détails de morale, dont l'ensemble est infiniment au-dessus de tout ce qui a eté dit, ecrit & pratiqué par les anciens Peuples de la Gentilité d'Europe. Le *Chou-king*, le *Chi-king*, le *Hiao-king*, le *Ta-hio*, le *Tchong-yong*, le *Lun-yu* & *Mong-tsee* sont traduits : qu'on trouve quelques Livres des Grecs & des Romains qui puissent être mis en parallele avec eux, & se soutenir dans la balance. 2°. Que si l'on ne peut pas démontrer rigoureusement que la morale des trois premieres Dynasties etoit de tout point la morale de la Religion naturelle, il est encore plus difficile d'articuler sur des preuves solides & décisives qu'elle s'en eloignoit dans des choses graves. 3°. Que ce n'est que par la supériorité de la Politique & de la Jurisprudence de la Chine qu'on peut résoudre le problême de la durée de ce grand Empire, le plus ancien de l'univers. Un Philosophe est bien court de philosophie, quand il ne sent pas que l'ascendant seul d'une morale nationale & universelle a pu sauver le fonds du Gouvernement & de la Législation, des naufrages des mau-

vais regnes & des révolutions générales, fubjuguer des Conquérans victorieux & barbares, replier un fiecle fur l'autre pour réformer les abus. Auffi M. de Mairan, *qui n'avoit pas manqué abfolument de pénétration en un point fi effentiel*, tiroit bien des conféquences en faveur de la morale chinoife, des vingt luftres de paix dont cette grande Monarchie avoit joui lors de la date d'une de fes dernieres Lettres. 4°. Qu'on a imprimé en Occident, avec la permiffion expreffe ou tacite de la Police, des Maximes fur les devoirs réciproques du pere & du fils, du prince & du fujet, du mari & de la femme, &c. qui auroient excité des clameurs générales dans les dix-fept Provinces de l'Empire. Si on les avoit laiffé paffer dans quelque Livre, l'Empereur eût eté effrayé fur fon trône des plaintes innombrables qui auroient réclamé fa juftice; & pour appaifer les Peuples, il eût fallu réparer ce grand fcandale par la punition de ceux qui l'auroient caufé, ou même de ceux qui ne l'auroient pas prévenu ou arrêté. 5°. Qu'il eft egalement abfurde, ridicule & impie de mettre la morale de Chine en parallele avec celle de l'Europe, eclairée de tous les rayons de l'Evangile.

V^e^ REM. *La fureur de mutiler des milliers de garçons par an*, (pag. 9). La totalité des Eunuques qui font dans le Palais de l'Empereur, dans ceux des Princes du fang & dans leurs fépultures, ne va pas à huit mille, ni même à fept. La plupart des Eunuques ont eté mutilés dans leur premiere enfance; ils vivent auffi long-temps au moins que le refte des hommes, peut-être plus. Si des *milliers de garçons* en augmentoient le nombre chaque année, que deviendroient-ils? La philofophie de notre Auteur en eft encore à quelqu'une des anciennes Dynafties, & n'eft pas arrivée à la Dynaftie régnante des Tartares. Si ces connoiffances etoient

moins en retard, il sauroit que l'Empereur *Kang-hi* introduisit des filles Tartares du *Poi* dans le Palais, pour y faire le service domestique, puis des femmes encore qui servent par quartier, comme les soldats, & qu'il réduisit les Eunuques, dont il diminua beaucoup le nombre, *à balayer les cours du Palais*, ainsi qu'il le raconte aux Princes ses enfans, en leur recommandant de ne les jamais tirer de l'abaissement où il les a mis. Du reste la morale n'est responsable nulle part des abus qu'elle condamne. Aucune loi n'ordonne ni ne permet même la mutilation; & tout le monde sait qu'elle est positivement flétrie par la Doctrine sacrée de la Piété filiale.

VIe Rem. *Jamais leurs Législateurs n'ont eu la moindre idée des bornes du pouvoir paternel* (pag. 10.) Le recueil qu'on a envoyé en France depuis peu sur la piété filiale (1) anéantira une calomnie si mal imaginée, & réfutée d'avance par la louange que tous les Peuples ont donnée au respect & à l'amour des Chinois pour leurs peres & meres depuis *Chun* jusqu'à *Kien-long*, actuellement sur le trône; car les bons fils supposent les bons peres, comme les bons Citoyens les bons Princes. La piété filiale répond de la douceur des mœurs domestiques, comme la pudeur du sexe de la chasteté des mœurs publiques. Si un de nos Lettrés avoit à discourir sur le philosophisme d'Occident, il tireroit de terribles conséquences contre lui de ses propos sur la piété filiale; & un Censeur de l'Empire croiroit trahir la patrie, s'il ne le dénonçoit pas avec eclat.

VIIe Rem. *On n'a pu, jusqu'à présent, concevoir en Europe pourquoi les Marchands de la Chine sont si fripons*, (pag. 10). L'Acheteur & le Vendeur ont chacun leurs

(1) Cet Ouvrage n'est pas encore imprimé.

balances, nous dit-on ; à quoi ferviroit donc d'en avoir de fauffes ? Si les Marchands Chinois font Tyriens, Carthaginois & Grecs fur l'article de la bonne foi, c'eft que le feul frein de la confcience & de la Religion peut contenir la cupidité dans les bornes de la juftice. Mais cette remarque, dont bien des *Remarqueurs* ne voudroient probablement pas, une fois fuppofée, nous difons tout bonnement : Fripon avec fripon, corfaire avec corfaire font mal leurs affaires. Le Vendeur perdroit fur le faux karat de l'argent ce qu'il gagneroit fur la contrefaction de fa marchandife. Refte donc à dire que les Marchands Chinois friponnent avec les Etrangers. Or, toutes les Nations commerçantes conviennent que les gros Négocians de Canton portent dans le commerce toute la bonne foi qui y eft néceffaire pour l'utilité réciproque du Vendeur & de l'Acheteur. Il feroit aifé d'innocenter les petits Marchands, & de mettre en queftion, foit par qui a commencé la friponnerie, foit qui l'a pouffée plus loin. Si les repréfailles etoient moins indignes d'un honnête homme, nous en aurions beaucoup à dire fur les bariques qu'on rempliffoit d'eau de mer, en difant : *Cette eau-de-vie fera bonne de refte pour les Chinois.*

VIIIe REM. *Par-tout où l'Empereur de la Chine paffe, il faut bien, fous peine de mort, fe renfermer dans fa maifon, de peur de le voir,* (pag. 11). 1°. On a dû voir à Paris, dans les Peintures & Gravures de *Ouen-cheou*, que le Peuple eft admis, par Députés, à fe tenir fur les deux côtés du chemin par où paffe l'Empereur avec l'Impératrice fa mere & toute fon augufte famille, lorfqu'ils font leur entrée à *Pe-king*. Si on y joint les Princes du fang, dont le nombre eft fi grand, les Députés des Tribunaux, les Envoyés des Provinces, les vieillards qui ont foixante ans, &c. il y a bien à rabattre de la propofition de notre Auteur. 2°. Lors

du dernier voyage que fit Sa Majesté avec l'Impératrice sa mere dans les Provinces du Midi, il etoit permis au Peuple non-seulement de se tenir sur les bords du chemin, mais encore de présenter à son gré des requêtes & des placets. 3°. Toutes les fois que l'Empereur revient de quelque voyage, les grands Tribunaux de *Pe-king* vont tous au-devant de lui par Députés, & se tiennent sur son passage à la suite des Princes & des Grands de l'Empire. Les Missionnaires Européens sont admis à cette grande cérémonie, où ils ont leur rang. L'Empereur leur a fait souvent l'honneur de leur adresser la parole & de leur dire des choses pleines de bonté, à la face, pour ainsi dire, de tout l'Empire. Il est de fait que les vieillards, les femmes & les enfans des Villages se trouvent par pelotons sur les bords du chemin où doit passer Sa Majesté, & voyent à leur aise *le pere & mere* de l'Empire, sans que personne les en empêche. 4°. Quand l'Empereur va de *Pe-king* à son Versailles, ou vient de son Versailles à *Pe-king*, toutes les boutiques sont ouvertes, & le Marchand doit se trouver sur le seuil de la porte. Les inconvéniens seuls du grand nombre ont fait modifier la permission donnée à tout le Peuple de border les rues. 5°. La Cour de Moscovie ayant remercié l'Empereur, il y a quelques années, de ce qu'il avoit permis à un Courrier qu'elle avoit envoyé, de voir Sa Majesté à son passage lors de son retour de *Go-ho-eulh*, l'Empereur fit répondre que *ce n'etoit point une grace, & que le moindre Paysan avoit droit de le voir ainsi.*

IXe Rem. *Dans l'intérieur des Provinces, il n'y a presque aucune ombre de culture,* (ibid.) En 1761, vingt-sixieme année du regne de l'Empereur *Kien-long*, qui est aujourd'hui sur le trône, on comptoit dans l'Empire, d'après le dénombrement légal qui avoit eté fait dans toutes les Provinces,

198,214,555 perſonnes. Reſte à concilier ce fait public & notoire avec un *intérieur des Provinces où il n'y a preſque aucune ombre de culture.*

X^e REM. *Mais il s'agit de citer des faits*, (pag. 12). L'*Y-tong-tchi* eſt notre la Martiniere ; il eſt à la Bibliotheque du Roi ; il donne la deſcription détaillée de tout l'Empire de Chine, Province par Province. Il ne peut pas venir à l'eſprit qu'on y ait voulu en impoſer à l'Europe, à laquelle on ne penſoit certainement point en le faiſant. Qu'on l'ouvre, & on verra qu'à ne *citer que des faits* il eſt prouvé que, toutes les proportions & compenſations ſuppoſées, la quantité des terres cultivées en Chine eſt plus grande qu'en Europe. Que ſeroit-ce ſi on parcouroit les Géographies particulieres des Provinces, & à plus forte raiſon des grandes Villes & des diſtricts qui en dépendent? A propos de ces Géographies particulieres, le plan ſur lequel elles ſont faites nous paroît aſſez bien imaginé pour mériter l'attention des Géographes d'Occident ; & puiſque nous avons tant fait que d'en parler, nous nous haſarderons à dire quelque choſe de celle de *Kai-fong-fou*, l'une des huit Villes du premier ordre de la Province du *Ho-nan*. Elle eſt en huit gros volumes, qui ſont diviſés en quarante livres. Le premier contient, en différentes Cartes, les trente-trois Villes qui en dépendent, ſavoir quatre du ſecond ordre & vingt-neuf du troiſieme, & les limites de leurs diſtricts, la Carte générale & le Plan de l'ancien *Kai-fong-fou* & du nouveau. Le ſecond eſt tout employé à détailler les noms différens & les différentes fortunes de toutes ces Villes, depuis le commencement de la Monarchie juſqu'à la trente-quatrieme année de *Kang-hi* (1695), ſous le regne duquel ce Livre a eté fait. Dans le troiſieme, après avoir indiqué les etoiles & les conſtellations dont le pays eſt cenſé dépendre, on articule à quelle

diſtance ſont les autres Capitales & grandes Villes, par quel chemin on y va, & combien on compte de journées en ſuivant les grandes routes. Le quatrieme eſt employé à circonſcrire exactement les limites du diſtrict de chaque Ville, & à en marquer l'etendue ſuivant ſes différentes dimenſions. Dans le cinquieme, on nomme & décrit ſucceſſivement toutes les montagnes, gorges, vallées, rivieres, fontaines, avec les etangs, les lacs, ruiſſeaux, canaux, ponts, quais & levées de tout le diſtrict. Dans le ſixieme, on a des détails fort curieux ſur la partie du fleuve Jaune qui y paſſe, ſur les digues qui l'empêchent de ſe déborder, & ſur les ecluſes qu'on a ménagées pour le décharger d'une partie de ſes eaux dans ſes grandes crues, ou pour en procurer aux campagnes. Dans le ſeptieme, on donne une courte notice des Empereurs & des Impératrices de toutes les Dynaſties, qui ſont nés ou à *Kai-fong-fou* ou dans ſa dépendance, & dans le ſuivant, de tous les Princes du ſang de ces mêmes Dynaſties, qui ont eté titrés & ont eu des Principautés. Le neuvieme, qui eſt long, contient la deſcription de *Kai-fong-fou* & des trente-trois Villes de ſa dépendance, deſcription accompagnée d'une indication préciſe de leurs fortifications, ouvrages publics & réparations générales. Le dixieme fait le dénombrement de tous les Tribunaux & Sieges, des Colleges & Ecoles, des Magaſins & des Greniers, des Maiſons publiques, des différens Hôpitaux & des Sépultures communes, ou de charité. Le onzieme parle des grandes & petites Salles Littéraires, des Cérémonies qui s'y font en différens temps de l'année, des Académies anciennes & de celles qui reſtent, des Monumens Littéraires & des Bibliotheques. Le douzieme donne la deſcription de toutes les Cérémonies religieuſes, politiques & civiles, des lieux où elles ſe font & de la maniere de les faire : par exemple, le

le facrifice pour la moiffon, la réception des nouveaux Mandarins qui entrent en charge, le repas des Vieillards, les vifites d'etiquette aux grands Mandarins qui paffent, &c. Dans le treizieme, on trouve, ville par ville, le nombre des habitans, mais ce nombre eft donné en différentes manieres. Dans la premiere eft celui des habitans qui font actuellement dans le pays; dans la feconde, il n'eft queftion que de ceux qui font nés dans le pays; dans la troifieme, on tient compte des gens du pays qui font ailleurs; enfin on marque combien ces divers nombres ont augmenté ou diminué depuis le dernier dénombrement. Dans le quatorzieme, on détaille auffi, ville par ville, la quantité des terres qui font cultivées & en plein rapport, foit du Domaine, foit des Banieres tartares, foit des Lettrés & de fondations publiques, foit enfin des Particuliers, & ce que ces dernieres doivent donner à l'Etat en grain & en argent, à quoi on ajoute la quantité des terres ou ftériles ou en friche. Le quinzieme, après avoir indiqué la quantité de riz, de bled, qui doit être mife dans les Greniers publics ou envoyée à la Capitale, donne une notice fuccinte, d'abord de ce qui a quelque réputation dans le refte de l'Empire, du diftrict de *Kai-fong-fou*, enfuite de tout ce qu'on y trouve en grains, légumes, herbages, fruits, plantes médicinales, oifeaux, animaux, poiffons & infectes. Le feizieme, intitulé *Kou-tfi*, *Veftiges de l'Antiquité*, parle affez au long de fept Villes dont il ne refte plus que les noms & quelques ruines, puis des palais, des bafiliques ou falles à plufieurs rangs de colonnes, des edifices publics, des tours, des maifons de plaifance, des jardins, des baffins, des canaux, &c. dont il ne refte plus que des ruines. La defcription des célebres palais de *Kou* & de *Lang-te*, qui a eté confervée, rapetiffe tout ce qu'on voit à *Pe-king* de plus grand. Mais,

comme on vient de voir que des villes, qui avoient eu jusqu'à huit & neuf lieues de tour, ne sont plus que des champs, on est si attéré de la vanité des ouvrages des hommes, qu'on le trouve encore trop magnifique pour ce que cela doit devenir. Dans le dix-septieme, il n'est question que de tombeaux, les uns assez bien conservés, les autres à demi-ruinés, & la plupart réduits à quelques pierres ou à des souvenirs. Le dix-huitieme offre la description des temples de chaque ville pour les sacrifices publics, & des salles elevées aux frais du Gouvernement, à l'honneur des hommes & des femmes illustres de toutes les Dynasties. Le dix-neuvieme contient l'Histoire & la description de tous les *Miao*, pagodes & temples d'idoles qui ont eu quelque réputation ou qui subsistent encore. Le vingtieme est une nomenclature raisonnée de tous les anciens Mandarins de robe, d'epée & de Lettres, qui se sont distingués de Dynastie en Dynastie dans *Kai-fong-fou* & ses dépendances. Puis vient, ville par ville, le catalogue de toutes les charges, offices & emplois. Les vingt-&-unieme & vingt-deuxieme Livres indiquent les belles qualités, les vertus & les grandes actions des gens en place de *Kai-fong-fou* qui ont mérité les eloges de l'Histoire, & ont eté mis dans les Annales parmi les Grands Hommes qui se sont signalés par leur amour pour la patrie ou par leur fidélité au Souverain. Dans le vingt-troisieme Livre, on trouve la liste, 1°. de tous ceux qui ont obtenu, de Dynastie en Dynastie, depuis les *Han*, le grade de Docteur d'armes ou de lettres, avec une indication des charges & des dignités auxquelles ils ont eté elevés; 2°. de tous ceux qui, ayant obtenu les degrés, etoient actuellement vivans, avec l'indication des villes où ils etoient en charge. Les vingt-quatrieme, vingt-cinquieme & vingt-sixieme Livres contiennent les noms, le temps où ont vécu, & les

qualités des perſonnages illuſtres qui ſe ſont diſtingués dans l'Empire ou dans la ſociété par des talens ſupérieurs, des actions remarquables, de beaux faits. Dans le vingt-ſeptieme, il n'eſt parlé que de ceux qui ont pouſſé juſqu'à l'héroïſme, ou la fidélité au Souverain, ou la piété filiale, ou le mépris du monde, & des perſonnes du ſexe qui ſe ſont diſtinguées par leur chaſteté & leur pudeur. Le vingt-huitieme indique les perſonnages extraordinaires & remarquables par un mêlange ſingulier de bonnes & de mauvaiſes qualités, dont la vie a eté errante & bizarre. Le vingt-neuvieme fait connoître les Lettrés & les gens en place qui ont donné, ſans pudeur, dans l'idolâtrie ou dans le fanatiſme des ſectes de leur temps. Dans le trentieme, pour que juſtice ſe faſſe & que les méchans ſoient diffamés dans tous les ſiecles, on dit les crimes, forfaits & méfaits de ceux qui ont déshonoré leur nom & leur patrie. Le trente-&-unieme Livre eſt un Recueil des Edits, des Déclarations, des Ordonnances, &c. des Empereurs de toutes les Dynaſties, qui ſont le plus à la gloire de *Kai-fong-fou.* Les trente-deuxieme, trente-troiſieme, trente-quatrieme, trente-cinquieme, trente-ſixieme, trente-ſeptieme & trente-huitieme Livres contiennent, 1°. des anecdotes & des détails littéraires très-curieux ſur les plus célebres Lettrés & Ecrivains de *Kai-fong-fou*; 2°. un choix de leurs diverſes Pieces en proſe & en vers les plus eſtimées, les plus ſingulieres ou les plus rares; 3°. les eloges qu'on a faits d'eux, ou dont on a chargé les marbres de leurs mauſolés; 4°. un catalogue général de tous leurs Ouvrages, depuis le ſiecle d'après *Confucius* juſqu'au regne de l'Empereur *Kang-hi.* Le trente-neuvieme Livre contient le Tableau Chronologique des fléaux, des malheurs, des calamités, des evénemens tragiques qui ont affligé *Kai-fong-fou*, & des prodiges ou phénomenes qui y ſont arrivés.

Le quarantieme & dernier Livre enfin contient une ſuite de petites diſcuſſions amiables ſur différens points d'Hiſtoire, Anecdotes, Traditions, &c. qu'il importoit d'eclaircir. Si cet article n'etoit pas déja ſi déméſurément long, nous aurions bien des choſes à ajouter; mais nous nous contenterons de dire que le trente-neuvieme Livre offre un raccourci ſi effrayant des malheurs de la grande Ville de *Kai-fong-fou*, que toutes les penſées de la philoſophie tombent à la renverſe, & ne ſe relevent pas. Quant aux prodiges dont il y eſt parlé, la Doctrine chinoiſe les donne pour des avertiſſemens du *Tien* & des ſignes précurſeurs de ſes vengeances, &c. Les Hiſtoriographes les racontent ſur ce pied-là.

XIe Rem. *C'eſt une miſérable petite chronique des Rois de* Lou, (pag. 12). Notre Auteur n'entend point le Chinois: cela eſt démontré par la maniere ridicule dont il défigure ceux de nos mots qu'il ſe haſarde à copier. Il ne diſtingue pas même quand un mot eſt ecrit ſelon l'orthographe portugaiſe, françaiſe, italienne, allemande, & le prend pour un autre, faute de le reconnoître. Le *Tchun-tſieou*, d'un autre côté, n'a pas eté traduit; & l'eût-il eté, il ſeroit auſſi enterré pour lui, dans une traduction, que la ſatyre Ménipée, pour un de nos Lettrés, dans une verſion chinoiſe. Or ſur ce, nous diſons: Si c'eſt d'après des idées en l'air & purement philoſophiques qu'il a riſqué cet oracle, il ne prouve rien abſolument: ſi c'eſt d'après d'autres qu'il a parlé, nous ſommes diſpenſés de mettre ici une réponſe qui ne le regarde pas. Les Mémoires de Commines ne comprennent que trente-quatre ans des regnes de Louis XI & de Charles VIII; & le *Tchun-tſieou* comprend depuis l'an 722 avant Jéſus-Chriſt juſqu'à l'an 481: or le Royaume de *Lou* etoit plus grand que la France du temps de Louis XI & de Charles VIII.

Que l'Auteur juge là-deſſus de la valeur de ſa belle phraſe. *Tſo-chi*, qui a commenté le *Tchun-tſieou* il y a plus de deux mille ans, dit : « *Confucius* ne ſemble qu'y effleurer la ſurface » des evénemens ; & il les préſente ſi bien dans leur vrai » jour & tels qu'ils ſont, qu'il en offre toute l'idée. L'homme » de bien y apprend à connoître la vertu & à l'aimer, le » méchant à rougir du vice & à le haïr ; voilà pourquoi il » eſt ſi eſtimé des Sages ». Auſſi notre Tite-Live a-t-il mis dans ſes Annales : *Le ſtyle du* Tchun-tſieou *eſt tout en choſes, & contient plus de penſées que de mots.* Selon un des plus célebres Ecrivains des *Han* occidentaux, *le but du* Tchun-tſieou *eſt de perſuader d'honorer le* Tien *& d'imiter l'Antiquité.* Les Lettrés l'appellent *le précis des* King, *la balance des vertus & des vices, l'enſeignement lumineux de la vérité & de la juſtice, l'abrégé des regles de l'art de régner, la philoſophie du ſalut*, &c. Quant à ce qui concerne ſon authenticité, il ſuffit de dire qu'il a eté mis au nombre des *King* après un examen ſérieux & approfondi. Les déciſions de l'Auteur ne prouvent pas plus que ſes ſoupçons. Les propos injurieux qu'il ſe permet ſur notre Socrate ſont dignes de ſa philoſophie, & viennent à merveille après tous ceux qu'il tient ſur Moyſe.

XII[e] Rem. *La difficulté eſt telle* (contre l'ancienneté des Livres chinois) *qu'on ne pourra jamais la réſoudre*, (page 17). La traduction des titres des Livres qui ſont à la Bibliotheque du Roi, a tellement accablé l'érudition & la ſcience de M. Fourmont, qu'il y a ſuccombé au-delà de ce qu'il nous convient d'en dire (1). Auſſi M. Freret, qui avoit plus de prudence, plus de ſavoir faire, plus de dextérité, & ſavoit mieux ſe parer des plumes du paon, ne s'eſt pas fait ſcru-

(1) C'eſt de lui qu'eſt tirée l'objection.

pule de ſe moquer avec candeur, dans ſes Lettres ſecretes, de la bonhommie de ce célebre Académicien. Mais indépendamment de la force qu'a ou n'a pas une objection de cette eſpece ſous la plume de M. Fourmont, à la prendre dans le ſens où l'adopte notre Auteur, elle eſt telle réellement qu'on ne pourra jamais la réſoudre pour lui. Comment lui ſuppléer en effet les connoiſſances préliminaires qu'il lui faudroit avoir pour arriver au niveau d'une réponſe ? Il n'y a ni philoſophie ni philoſophiſme qui tienne : qui n'a aucune idée de notre hiſtoire littéraire, hiſtoire qui embraſſe plus de trente ſiecles, ne peut rien entendre ni comprendre dans une matiere où tout eſt faits, érudition, critiques. Bien plus, M M. de Guignes, Deshauterayes, & quelques ſavants en très-petit nombre exceptés, nous ne croyons pas qu'on puiſſe ſuivre en Europe les détails par où il faudroit conduire ſes preuves & ſes diſcuſſions pour répondre à tout. Auſſi ne nous mettrons-nous point en frais de citations ni d'autorités, & nous bornerons-nous à obſerver en général, 1°. que la ſuprématie de l'Occident n'a pas fait enregiſtrer ici ſes titres d'infaillibilité, & que ſes déciſions les plus abſolues ſont ſujettes à l'appel comme d'abus ; qu'une Nation policée, inſtruite & ſavante ne doit pas être traitée auſſi cavaliérement que les Incas & les Sauvages de l'Amérique ; que toute croyance aux monumens hiſtoriques des Peuples eſt anéantie, ſi on ne veut pas admettre ceux qu'ils ont reconnus pour authentiques après un examen ſérieux & impartial : 2°. que nous convenons que l'authenticité & canonicité des *King*, la certitude de leur conſervation & non-altération ſont plus appuyées ſur la tradition publique, ſur la croyance commune & ſur la perſuaſion générale, que ſur les preuves hiſtoriques qu'en donnent les Savants, parce qu'on peut incidenter ſur ces dernieres, & les attaquer par

des objections qui conduisent à des discussions interminables. Du reste aucun Livre profane d'Europe n'a passé par autant d'examens, de confrontations & de controverses que nos *King* ; & le grand argument de la supériorité de génie & de composition, qu'on a tant fait valoir pour les Ouvrages d'Homere, d'Hésiode, d'Hérodote, de Pindare, &c. est encore plus décisif pour eux : 3°. que nous protestons que nos Savans n'ont jamais dit que les Livres sur l'Agriculture, la Médecine, l'Astronomie, les Arts, qui furent exceptés de la proscription des *King*, ont eté perdus, mais seulement que n'ayant pas attiré l'attention publique lorsque la paix fut rendue aux Lettrés, ni dans les grandes & fréquentes révolutions de notre Monde Littéraire, on s'y est pris trop tard pour bien constater l'authenticité de ce qui en a eté conservé, le texte primitif ayant pu être confondu avec les additions que les siecles suivans y ont faites. Aussi les anciens *King* qui traitent de la Guerre & de la Médecine, l'ancien herbier, &c. que le Peuple des Gens de Lettres soutient être ceux d'avant *Tsin-chi-hoang*, entrent dans les Bibliotheques des Savans comme de très-anciens Livres, & ont leur degré d'autorité à part.

XIIIe Rem. *Que les Chinois soient venus de ces hauteurs, c'est, selon moi, un fait incontestable*, (pag. 17). La preuve du Barometre est certainement très-forte & plus que concluante ; mais encore seroit-il très à propos de donner quelque à-peu-près sur le siecle où il convient de placer cette grande emigration & transplantation. Que penser d'une philosophie qui biaise, tortille & s'annonce si puérilement ! Pourquoi ne pas dire du ton ferme & assuré : L'origine des Chinois est la pierre de touche de la Genese : haro sur la création que raconte Moyse. *Je ne crois pas avoir manqué absolument de pénétration sur un point si essentiel* : c'est,

ſelon moi, un fait inconteſtable, que notre Auteur rejette de ſon mieux la Chronologie de l'Ecriture-Sainte, & veut, à quelque prix que ce ſoit, trouver un monde qui, par ſon ancienneté, le débarraſſe de toute religion. Qu'il le trouve ce ſoir, & nous lui promettons pour demain matin toutes les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe qui penſent par elles-mêmes, qui diſent *mon bon homme de pere*, qui n'ont point de bénitier, & ne paient pas leurs dettes. Il ne s'agit que de pouſſer la deſcente du mercure. Qui ſait ſi elle ne pourra pas mener plus loin que ni les mondes ni les cometes? Notre *Yn* & *Yang* & notre *Li-ki* ſont bien au ſervice de l'Auteur; mais il ne ſeroit pas sûr d'en faire uſage, parce que les plus célebres Philoſophiſtes de la Dynaſtie des *Song* echouerent il y a ſix cens ans dans le grand & utile projet d'en faire des elémens dans le goût de ceux de Deſcartes. Comme ce n'eſt point du tout là le ton des *King*, & que l'*Y-king* commence par articuler la création, les grands Lettrés ſont revenus de toutes parts à leur langage, & ont laiſſé ce gazouillement de ſyſtême aux Savans de quatre ou cinq luſtres qui ont plié toutes les ſciences dans leur porte-feuille. Nous avouerons à ce propos que nous avons toujours eté ſinguliérement frappés du contraſte aſſez inexplicable de la façon de procéder des Phyſiciens Européens & des Phyſiciens Chinois. Les Européens, avec l'Hiſtoire détaillée de la création & revêtue de toute l'authenticité qui peut en garantir la certitude & la vérité, ſe jettent dans toutes ſortes de ſyſtêmes pour expliquer tellement quellement ce qu'ils appellent la formation primitive de l'univers, dévorent des ſuppoſitions de toutes les couleurs, & ne ſe mettent pas trop en peine des conſéquences qu'on en tire. Les Chinois, ſubjugués par l'autorité des *King* & par la néceſſité démontrée de reconnoître une création, ſous peine de

de donner dans le délire, font de cette création la base de leur physique & le nœud de leur politique. L'Empereur régnant a fait sur ce sujet un petit Discours pendant ses premieres etudes, qu'on a imprimé à son avénement au trône, & qui mérite d'être lu. Si on veut bien voir quelle est, sur cette matiere, la grande Doctrine des Lettrés, il faut lire le *Tchi-pen-ti-kang*, imprimé en 1747, qui est comme le systême universel de la Doctrine de l'Ecole de *Confucius* sur la Religion, la Morale, la Politique, la Physique & toutes les sciences. Ce grand Ouvrage en dix volumes, que les Missionnaires regardent avec raison comme très-dangereux & très-opposé à la prédication de l'Evangile, parce que se renfermant dans le Déisme & dans la Religion naturelle, il est par-tout au niveau de la raison & de la conscience, qu'il contente trop pour qu'elles sentent aisément la nécessité de la révélation; ce grand Ouvrage, dis-je, commence par ces paroles : *Toute Doctrine a pour base les merveilles de la création : pour raisonner sur l'homme, il faut commencer par la maniere dont il a reçu l'être.* Qui se seroit imaginé, en Occident, qu'on réfutoit ici sans le savoir & sans y viser, ce que quelques Philosophistes ont osé imprimer contre la création, contre la providence, contre la nécessité d'un culte, contre l'immortalité de l'ame & contre les récompenses & les châtimens d'une autre vie? Fût-il vrai, comme quelques Missionnaires ont voulu le soupçonner, que le Docteur *Lieou-yang* ait puisé toute sa Doctrine dans les Livres du P. Ricci & des autres Missionnaires, sa réfutation n'en seroit pas moins ecrasante pour les Philosophistes d'au-delà des mers. Mais il ne faut qu'ouvrir les Commentaires des *King*, pour voir qu'il n'a fait que rapprocher leurs enseignemens & en présenter le systême développé. Du reste le fait de la création sert d'exorde à

toutes nos Annales, soit celles qui commencent à *Yao* avec le *Chou-king*, soit celles où l'on a recueilli des traditions confuses sur des temps antérieurs. Comme le *Tchi-pen-ti-kang* est réellement une réfutation plus qu'embarrassante de plusieurs Livres dont parloient les Marins, lorsque nous repassâmes les mers, si les gens de bien jugeoient qu'il y eût quelque bien à en entreprendre la traduction, nous nous en chargerions avec plaisir, ne fût-ce que pour que notre Chine pût s'acquitter un peu par là de ce qu'elle doit au zele de l'Europe.

XIVe Rem. *Un Chinois en colere qui tue sa femme n'est pas responsable de sa conduite devant le Juge*, (pag. 55). Selon le *Tai-tsin-lu-li*, ou le Code criminel de la Dynastie régnante, un mari qui surprend sa femme actuellement dans l'acte de l'adultere, n'est point poursuivi comme parricide, s'il la tue *dans ce moment*, non plus que le fils qui tue *in facto* le meurtrier de son pere ou de sa mere. Il ne doit au Juge que la preuve légale de la circonstance qui l'exempte du dernier supplice. Hors de ce cas là, s'il la bat jusqu'à la blesser, il est battu ; s'il la tue, il est mis à mort. Notre Code criminel est à la Bibliotheque du Roi, nous en appellons à son témoignage. Quand on veut calomnier nos mœurs & notre gouvernement, il faut choisir une autre matiere que l'homicide, pour garder quelque vraisemblance. Qui ignore, dans l'univers, que nos Loix sont à cet egard les plus rigoureuses & les plus inflexibles qu'il y ait, & qu'à remonter jusqu'aux siecles les plus reculés, si le Gouvernement a eté trop mou & trop indulgent pour certains crimes, il a toujours eté sévere jusqu'à la rigueur pour l'homicide, & inexorable pendant les années même de grace & de pardon, lorsque l'homicide a eté médité & volontaire?... Nous remarquons dans le moment que notre Auteur cite je ne sais

quelle relation en témoignage de ce qu'il a avancé ; nous en prendrons occaſion de nous expliquer ſur la croyance que méritent les narrés des voyageurs. 1°. Que peuvent ſavoir ſur un Empire comme celui de Chine, des marins ou des marchands qui ne l'ont vu que de leur vaiſſeau ou dans un *Hang* de Canton, qui n'ont pu converſer que par interprete avec des gens de comptoir, & n'ont ouvert aucun de nos livres ? Un Braſilien qui auroit abordé à Lisbonne, un Mexicain qui ſeroit débarqué à Cadix, auroient certainement plus d'avances & plus de facilité pour connoître l'Europe : que pourroient-ils en ecrire cependant après un ſéjour de quelques mois ? 2°. S'il y a quelque différence entre les Ambaſſadeurs Hollandois, Portugais, Ruſſes, qui ſont venus à *Pe-king*, & l'Ambaſſadeur de Siam qui alla à Paris, c'eſt qu'ils ont eté ſerrés de plus près, ont moins oſé faire des queſtions, ont vu tout ce qui leur etoit permis de voir d'après leurs préjugés, juſqu'à prendre pour des honneurs & des diſtinctions ce qui n'en etoit point. Si nous voulions rendre aux Ruſſes, en particulier, leurs propos peu honnêtes, nous leur citerions des anecdotes dont ils ne riroient pas : mais les repréſailles de cette eſpece ſont trop viles : tant pis pour qui s'oublie. 3°. Fables & chimeres toutes pures que les prétendus voyages à découvert ou incognito. Ce ſont des Aventuriers qui ont compoſé des relations ſur des Manuſcrits qu'ils ſe ſont appropriés, & qu'ils ont farcis de bruits populaires, de contes faits à plaiſir, d'exagérations & de bévues dignes de Mathanaſius. Le papier imprimé ſe vend plus cher en Occident ; mais les profits des Libraires ne concluent rien pour la bonté d'un livre : autrement il faudroit dire que les plus décriés ſont les meilleurs. 4°. Un voyageur, fût-il un autre Hérodote, en auroit pour long-temps avant d'avoir aſſez

parcouru toute la Chine pour bien parler de ce qui s'apprend par les yeux. Quant à notre Gouvernement, nos Loix, nos Mœurs, notre Littérature, nos Arts, &c. ils ne s'apprennent pas en allant d'une auberge à l'autre, ni même en ouvrant quelques-uns de nos livres. Voilà plus de deux ſiecles que les Européens fréquentent la Chine, & avec les meilleurs yeux du monde il y ont vu très-peu de choſes comme elles ſont, faute de ſe mettre à leur vrai point de vue. Nos menus plaiſirs, à Paris comme à Canton, etoient d'entendre de fortes têtes dogmatiſer ſur les principes de notre politique. Monteſquieu lui-même, comment en a-t-il parlé? Un de nos amis & compatriotes nous a avoué qu'il en eut pour bien des jours à rire, après avoir entendu un célebre calculateur lui offrir un ſyſtême pour nos finances & monnoies. Le bon homme, avec tout ſon algebre & ſes numéros, n'avoit pas le premier ſoupçon que tout fût très-réfléchi, très-médité & très-excellemment combiné dans le plan que s'eſt tracé & que ſuit notre Miniſtere. Il eſt tout ſimple que des eſprits accoutumés à de petits intérêts, à de petites idées, à de petits détails, portent des idées de lavis & de miniature ſur un grand tableau de chevalet. La Chine eſt ſi grande, qu'il n'eſt pas poſſible qu'elle ne déborde pas la plupart des têtes d'Occident. Dans ces derniers temps, quelques Hommes d'Etat & quelques Gens de Lettres ont ſenti, en France, que la paix, la tranquillité, le bon ordre d'un ſi vaſte Empire ſuppoſoient une conſtitution politique très-forte, une adminiſtration ſuivie & intelligente, un fonds de légiſlation & de police admirable, & ils ont cherché à déchirer le voile qui les cache au vulgaire; mais les idées actuelles de l'Europe ſont trop en camaïeux, pour que des découvertes en ce genre puiſſent percer dans les cabinets des Princes, & y produire leur effet.

XVe REM. *C'eſt par une loi fondamentale de l'Empire qu'à la Chine les femmes ſont exclues du trône*, (ibid.) « L'homme eſt le chef de la femme, dit *Lun-chi :* ce ſeroit » un renverſement de raiſon, une violation de la loi natu- » relle, une abjuration du bon ordre, de la ſubordination » & de toute décence, de laiſſer le ſceptre entre les mains » d'une femme ». La loi fondamentale de la morale & de la politique de notre Chine, c'eſt que la femme eſt faite pour obéir, & non pour commander; qu'elle doit veiller ſur ſon ménage, & laiſſer à ſon epoux le ſoin des affaires du dehors; qu'elle eſt née pour les ſoins domeſtiques, & n'arrive à la gloire qu'autant qu'elle oublie tout le reſte pour s'en occuper uniquement. Nos Loix, ſur cet article capital, peuvent ſoutenir les regards de tous les Sages de l'univers. On eſt bien reçu, dans certains livres, à dire que les femmes ſont traitées en eſclaves à la Chine, tout comme à murmurer contre l'autorité qu'y ont les peres & les meres: mais ces faiſeurs de contes ſeroient bien triſtement ſur la défenſive, ſi on leur prouvoit (ce qui ſeroit très-facile) qu'à prendre les choſes dans leur totalité, les perſonnes du ſexe ont ici plus de ce crédit, de cette conſidération, de cet aſcendant, de ce pouvoir & de cette autorité qui peuvent aſſurer le bonheur de toute leur vie. Filles, elles doivent obéir à leurs parens; femmes, être ſoumiſes à leurs epoux; veuves, ſe laiſſer gouverner par leurs fils. Mais un pere, un epoux, un fils leur confient ce qu'ils ont de plus précieux, ſe repoſent entiérement ſur elles de toutes les affaires domeſtiques, n'entreprennent rien au dehors qu'après le leur avoir fait agréer, ſe mettent à l'etroit pour leur procurer des douceurs, & ne leur cachent de leurs affaires que ce qui pourroit les contriſter. Les tableaux que l'Ecriture a faits des mœurs des Juifs à cet egard, peuvent

donner des idées aſſez juſtes des nôtres. Quant au Sacerdoce, au lieu de dire, c'eſt parce que l'Impératrice ne peut point faire les grands ſacrifices, qu'elle ne peut pas être le Chef de la grande famille de l'Empire, il eût fallu renverſer la phraſe, & dire que ne pouvant pas être le Chef de la grande famille de l'Empire, elle ne pouvoit pas offrir les grands ſacrifices au *Chang-ti.* Du reſte nous apprenons à l'Auteur que l'Impératrice, comme mere de la grande famille dont l'Empereur eſt le pere, fait la cérémonie des vers à ſoie comme il fait celle du labourage, & offre les cocons de l'année, comme lui le grain des champs qu'il a enſemencés. Cette inſtitution date de plus de mille ans avant l'Ere Chrétienne. A moins de dire qu'il faudroit que les femmes priſſent le ſoc de la charrue & les hommes la quenouille, notre Auteur doit convenir que l'Impératrice ne peut pas plus faire la cérémonie du labourage & de l'offrande des grains, que l'Empereur celle des vers à ſoie & de l'offrande des cocons.

XVIe REM. *Le principal honneur qu'on leur rende* (aux Impératrices) *à la Chine*, &c. (pag. 56). *La pénétration* dont notre Auteur *ne manque pas*, de ſon aveu, lui a fait un peu faux-bond ici. 1°. *Kao-hoang-ti*, Fondateur des *Han*, a eté dans le cas de rendre les plus grands honneurs à ſon pere, parce qu'il etoit le Fondateur d'une nouvelle Dynaſtie. Quoiqu'il ne dût le trône qu'à lui-même, ces honneurs le laiſſoient fort au-deſſous de ſon pere pour tout ce qui n'etoit pas l'autorité du ſceptre; encore les Lettrés vouloient-ils que ce Prince en fît hommage à ſon pere. *Fabius*, qui fit deſcendre ſon pere de cheval devant lui, parce qu'il etoit Conſul, auroit eté ici auſſi blâmé & condamné, qu'il fut loué & applaudi à Rome. Nos mœurs ſont à cet egard d'un ſauvage & d'une barbarie dignes de compaſſion. Le

premier Miniſtre d'aujourd'hui, etant Gouverneur de *Pe-king*, il y a quelques années, & ſe rendant à ſon Palais ſuivi de tous ſes Officiers & accompagné de toute ſa Maiſon, eut la ſtupidité de mettre pied à terre d'auſſi loin qu'il apperçut ſon pere, qui avoit la ſimplicité de ſon côté de chercher à ſe cacher pour eviter ſa rencontre, & l'ayant abordé reſpectueuſement en fléchiſſant le genou, le ſalua & lui demanda des nouvelles de ſa ſanté, puis attendit qu'il fût paſſé pour remonter à cheval. 2°. La fête du *Ouan-cheou* a lieu pour l'Empereur & l'Impératrice comme pour l'Impératrice mere. Si elle ſe fait pour cette derniere avec plus de pompe & de magnificence, c'eſt que l'Empereur doit ſurpaſſer ſes Sujets en piété filiale, & faire plus, pour l'Impératrice ſa mere, qu'ils ne font pour lui & pour ſon epouſe; encore peut-on dire que la regardant comme la mere du pere commun, ils ſemblent vouloir la lui diſputer. Du reſte, depuis les palais des Princes juſqu'à la cabane du dernier colon, on célebre dans toutes les familles la ſoixantieme, la ſoixante-dixieme, la quatre-vingtième, &c. année du grand-pere & de la grand'mere, du pere & de la mere, chacun ſelon ſes facultés. Les amis en font autant pour leurs amis. Les peintres du Palais voulurent célébrer la ſoixante-dixieme année du frere Caſtiglione. L'Empereur lui fit le grand honneur d'y prendre part, & lui dit avec bonté qu'il vouloit *lui faire ſa quatre-vingtieme année*. 3°. L'Impératrice mere jouit ſans ceſſe de tous les honneurs de la maternité & du trône: elle a ſon Palais, ſa Maiſon, ſa Garde, ſa Chancellerie, &c. & à en croire l'etiquette & le ſtyle de la Cour, elle eſt, en tout, au-deſſus de l'Empereur, qui lui défere en tout, & ſe donne ſouvent pour ne faire qu'exécuter ſes ordres. Outre cela, les Princeſſes & les Dames de la Cour vont lui rendre toutes les viſites de cérémonial que les Princes & les Grands

rendent à l'Empereur. L'Empereur lui-même va la viſiter de cinq jours en cinq jours dans ſon Palais, & ne l'aborde qu'en fléchiſſant un genou. A la nouvelle année, le jour de ſa naiſſance, &c. il va, en grande cérémonie, lui faire toutes les *proſternations* & lui rendre tous les honneurs qu'il reçoit après de toute la Cour & de tous les Tribunaux, lorſqu'il eſt monté ſur ſon trône.

XVIIe REM. *Les Chinois peuvent aſſocier à leurs premieres epouſes des concubines*, (pag. 54, tit. 57). Cette propoſition, priſe dans le ſens général, eſt abſolument fauſſe. La déciſion de la Loi ne permet des concubines qu'à l'Empereur, aux Princes & aux Mandarins : elle les défend au Peuple ſous des peines afflictives & pécuniaires, à moins que la femme ne ſoit ſtérile & n'ait quarante ans, auquel cas elle décerne à cette femme le choix d'une concubine pour donner des enfans à ſon mari. Le précepte de la Loi ne permet qu'à l'Empereur d'avoir des concubines, & défend à tous les autres d'en avoir pluſieurs. La tolérance & l'epikie de la politique font fermer les yeux ſur le nombre des concubines des Grands & ſur celles des riches qui n'ont pas droit d'en avoir ; mais cette tolérance & epikie laiſſent à la Loi toute ſa force dans le cas d'une accuſation, & la Juſtice n'ecoute qu'elle.

XVIIIe REM. *Une fille qui ne conſerve pas ſa virginité juſqu'au moment de ſon mariage eſt irrémiſſiblement vendue au marché, quelquefois pour vingt taëls ou deux mille ſous*, (pag. 62). Nos mœurs chinoiſes ſont préſentées ici d'une maniere egalement impoſante & fauſſe. Les diſcuſſions & les détails nous meneroient trop loin. Nous nous bornerons à articuler des faits auxquels nous défions l'Auteur de répliquer. 1°. Selon le *Li-ki, à ſept ans on ſépare les filles des garçons, on ne leur permet pas de s'aſſeoir ſur la même natte,*

ni

ni de manger ensemble. Voilà d'où il faut partir pour raisonner sur cette partie de nos mœurs. Quoiqu'on soit moins sévere aujourd'hui sur cet article qu'on ne l'etoit dans l'antiquité, il a cependant prévalu dans tout l'Empire, chez les derniers Citoyens comme chez les Citoyens les plus distingués, que les filles s'enferment après sept ans dans l'appartement des femmes, & n'en sortent qu'à leur mariage. Or, comme aucun chapeau ne peut entrer dans ces appartemens, comme elles n'en sortent jamais, comme elles y sont toujours sous les yeux & en la compagnie de leur mere, grand'mere & sœurs, il est visible que leur innocence n'a pas besoin, pour ainsi dire, de leur vertu, & qu'il est difficile à une fille, pour ne rien dire de plus, *de ne pas conserver sa virginité jusqu'au moment de son mariage.* Pour se mettre au niveau de la matiere, il faut rayer des idées d'Europe toutes les visites, tous les entretiens, toutes les parties de plaisir, &c. qui rapprochent un sexe de l'autre. A faire droit sur cet exorde, il s'ensuit qu'il y auroit peu de filles vendues. 2°. Si quelque fille Chinoise, qui ne seroit point aidée contre la séduction des sens & le malheur d'une surprise par le vif sentiment de la crainte du déshonneur & du crime, venoit à avoir le malheur de s'oublier, n'auroit-elle pas l'adresse de cacher sa faute? Si sa faute etoit sue de sa famille, sa famille, qui en partageroit la honte & la confusion, ne trouveroit-elle pas moyen d'empêcher qu'elle ne perçât dans le Public? Si le Public venoit à être instruit de la faute de cette fille, ne seroit-ce pas sans eclat, en sorte que peu de personnes en parleroient, n'en parleroient que quelques jours, & ne se chargeroient pas ni de la divulguer, ni de répondre à ceux qui en traiteroient la nouvelle ou de soupçon hasardé ou même de calomnie? 3°. Dans le cas où le méfait d'une fille est porté en Justice par une accusation

légale & prouvée, comme il eſt ordonné aux peres & meres de veiller ſur l'innocence de leurs filles, & d'empêcher qu'on ne les corrompe, ils ſont punis de cent coups de bâton, ainſi que les proches parens & les voiſins, s'ils ne les ont pas dénoncés. Pour la fille, dans le cas où elle eſt prouvée conſentante & ſes parens complices, elle eſt vendue pour eſclave par l'Officier public de la Juſtice, à moins que le galant n'etant pas marié, ne veuille l'epouſer en réparation de ſon honneur, & pour eviter lui-même la punition corporelle & infamante à laquelle il ſeroit condamné. S'il etoit marié, il eſt condamné à cent coups de *Pan-tſée*, & à porter la toque dans les carrefours. Ces ſortes d'affaires ſont terribles & font beaucoup de fracas; auſſi ſont-elles très-rares. 4°. Il eſt abſolument faux qu'il y ait des marchés publics pour vendre ni hommes, ni femmes, ni filles. Les ſeules ventes publiques de cette eſpece ſont des encans de juſtice; ſavoir, en exécution d'une ſentence infamante contre une fille ſurpriſe en fornication, une femme adultere, &c. ou d'une confiſcation légale. Quant à cette derniere, il eſt remarquable que les concubines des Mandarins & des plus grands Seigneurs ſont vendues, comme n'etant que des eſclaves, pour le prix de taxe, qui eſt dix taïts ou onces d'argent. Les femmes légitimes des eſclaves, au contraire, ne ſont jamais ſéparées de leur mari. 5°. Toute vente de fille libre eſt prohibée & défendue par la Loi. Quiconque eſt acheteur, vendeur, entremetteur, eſt puniſſable corporellement, s'il eſt dénoncé. La vente d'une fille libre n'eſt tolérée par la Loi que dans la ſeule circonſtance où le pere & la mere ſont dans un beſoin extrême; encore alors eſt-ce la fille qui eſt cenſée ſe vendre elle-même, du conſentement de ſon pere & de ſa mere, pour faire l'acquit de ſa piété filiale. Mais une pareille vente par un oncle ou une tante, un frere

ou un proche parent, eſt nulle par elle-même & puniſſable; à plus forte raiſon par des Etrangers.

XIXe Rem. *Ils n'ont pas compté ceux qui avoient eté ecraſés à* Pe-king *ſous les pieds des chevaux*, (pag. 65). Il y a cette différence entre notre police des rues & celle d'Occident, qu'ici, quoique les rues ſoient très-larges & fort droites, ce ſont ceux qui ſont à cheval ou en voiture qui doivent eviter de heurter les gens de pied, & non les gens de pied qui doivent faire la pirouette tantôt à gauche, tantôt à droite, pour eviter d'être eclabouſſés; police d'autant plus ſinguliere, que l'on ne peut ni galoper, ni aller au grand trot dans les rues. Or, comme les ſoldats des rues, diſtribués en corps-de-garde çà & là, ont grand ſoin de faire obſerver cette police, & n'epargnent pas les coups de fouet à ceux qui la négligent, l'Auteur doit entrevoir que cela doit empêcher qu'il n'y ait beaucoup d'enfans ecraſés ſous les pieds des chevaux. D'ailleurs, comme les trois Sectes idolâtriques des *Tao-ſée*, des Bonzes, des Lama, croient chacune à ſa maniere la doctrine de la Métempſycoſe, il eſt tout ſimple que ceux qui ſe font un mérite de ſoigner la ſanté des animaux & de ſauver la vie à un inſecte, ecartent au moins du chemin où ils ſeroient ecraſés, des êtres de l'eſpece humaine. Ces raiſons nous paroiſſent ſuffiſantes pour calmer les ſoupçons de notre Auteur. Quant aux Lecteurs qui ſont hommes & penſent en hommes, nous nous bornons à leur dire que nos Chinois ſont un peu hommes auſſi, & que, ce qu'on ne pourroit peut-être pas dire de bien d'autres villes, non-ſeulement aucun enfant n'a jamais eté abandonné au milieu de la rue de maniere à y pouvoir être ecraſé par les chevaux, mais, en un ſiecle, à peine arrive-t-il qu'un ou deux ſoient ecraſés par accident; & il ne faut avoir aucune idée

de nos mœurs & de notre Juſtice criminelle, pour ignorer que ce ſont des affaires terribles, même pour un Prince.

XXe Rem. *On n'a pas pu, juſqu'à préſent, deviner la cauſe de ces infanticides,* (ibid.) Nous avons evité de parler des *cochons*, des *chiens*, des *accoucheuſes*, &c. pour ne pas nous expoſer à des vivacités d'indignation & d'horreur. Nous eſpérons que les perſonnes ſenſées & raiſonnables ſeront ſatisfaites de la maniere dont nous allons les mettre au point de vue de l'infanticide reproché à nos Chinois..... Dès qu'on rencontre dans nos Annales au-delà de la grande révolution qui changea notre Gouvernement, de féodal qu'il avoit eté juſqu'alors, en monarchique, c'eſt-à-dire au-delà de l'année 232 avant l'Ere Chrétienne, on ne trouve ni trace ni veſtige d'enfans expoſés, abandonnés, noyés, trouvés morts, &c. Cela doit être ainſi, parce qu'indépendamment que cela répugne à l'innocence des mœurs d'alors & à la Religion générale, qui etoit la Religion naturelle, comme toutes les terres appartenoient à l'Etat & etoient un patrimoine commun, perſonne ne pouvoit être réduit à cette pauvreté extrême qui etouffe juſqu'aux cris du ſang dans le cœur des peres & des meres. Les enfans, bien loin d'être un fardeau pour eux, etoient leur richeſſe, juſques-là que les adoptions etoient très-fréquentes, & les orphelins avoient, pour ainſi dire, des peres adoptifs à choiſir. La Loi, pour prévenir les diſputes, avoit accordé la préférence d'abord aux epoux âgés qui n'avoient point d'enfans, enſuite à ceux des autres parens qui etoient plus proches. Quand *Tſin-chi-hoang* eut détruit notre droit public, anéanti toutes les Principautés & elevé ſon trône ſur des Loix qui dérogeoient à toutes les anciennes, ce grand renverſement le conduiſit à tous les attentats du deſpotiſme le plus tyrannique. Il opprima les

Peuples horriblement pour les tenir courbés sous son sceptre. Les terres devinrent vénales & un héritage de famille. Une portion des Citoyens s'appropria ce qui appartenoit à la communauté, se fit de vastes domaines, & s'assura d'une jouissance oiseuse & paisible aux dépens de tous les autres, qui devinrent leurs manœuvres ou même leurs esclaves. Le tyran craignit encore ces infortunés à cause de leur nombre, les tira des villes & des campagnes, pour aller finir, réparer & augmenter la grande muraille; pour bâtir où il plaisoit à son orgueil ces monumens & ces trophées qu'il elevoit à l'immortalité prétendue de son nom; pour faire la guerre aux Peuples errans du nord, ou pour passer le fleuve *Kiang*, & défricher des terres jusqu'alors incultes & à demi-sauvages. Tout cela occasionna des disettes & des famines horribles qui obligerent les peres & meres à abandonner leurs enfans qu'ils ne pouvoient plus nourrir. Voilà la vraie origine & la premiere epoque de l'exposition des enfans dans notre Chine. Les guerres civiles & tous les malheurs effroyables qui les suivirent la perpétuerent jusqu'à ce que *Ouen-ti*, de la Dynastie des *Han*, eût rendu la paix à l'Empire, & ressuscité l'abondance avec l'agriculture & la population. Hélas! cette population qui tapisse dans tant de Livres modernes en Occident, etoit si baissée alors, que l'Etat, bien loin de tolérer les infanticides, accordoit des subsides en bled & en argent aux familles du Peuple, en proportion du nombre des enfans qu'on y comptoit, & en vint à flétrir le célibat parmi les pauvres, à le taxer, & à faire comme l'impossible pour accréditer le mariage. L'exposition des enfans recommença dans la suite quand les révoltes, les famines, les guerres, les inondations des campagnes, les oppressions tyranniques du luxe des riches réduisoient le peuple à une situation si violente, que cherchant la mort pour fuir ses maux, il ne

ſongeoit guere à procurer à ſes enfans la prolongation d'une vie qui n'auroit pu être que très-malheureuſe. Les mêmes cauſes qui avoient produit autrefois l'expoſition & l'abandon des enfans, les reproduiſirent d'autant plus rapidement, qu'elles les avoient déja produits ; car, dès que les idées publiques d'une Nation ont eté une fois entamées, obſcurcies & corrompues ſur un point, elle y revient à la premiere occaſion, ſans que la voix de la nature ſoit preſque entendue, ou du moins aſſez ecoutée pour en inſpirer une horreur victorieuſe. Les Philoſophes ont tous trébuché ici en voulant raiſonner ſur nos Chinois. Rien de mieux, certainement, que de vouer à l'exécration publique les peres & meres qui ſe portent parmi nous à des excès dont pluſieurs bêtes féroces ne ſont pas capables : mais, avant d'en conclure des charges & des accuſations générales de barbarie, il faudroit ſonger à ce qui s'eſt fait dans d'autres Nations. Que peut-on imaginer de plus affreux que les ſpectacles homicides des Amphithéâtres Romains, où, comme remarque Prudence, on ſe faiſoit un jeu de voir un homme tuer un homme, des lions & des tigres dévorer des enfans, & où les femmes, dames & les jeunes filles etoient les dernieres à lever ou à baiſſer le pouce ? Qu'on ne vienne pas dire que les gouvernemens d'alors laiſſoient dans les mœurs publiques un fonds de ſévérité & de rigueur qui etouffoit la compaſſion ; il ſeroit aiſé de prouver que les Romains, en particulier, ſe piquoient d'une bienfaiſance & d'une ſenſibilité qui leur faiſoient traiter les autres Peuples de barbares. L'Europe d'ailleurs a ſes Annales ; qu'elle y etudie ſes guerres & ſur-tout le ton ſur lequel on y raconte les choſes les plus affligeantes : ou nous nous trompons bien, ou cela lui apprendra à modérer les conſéquences qu'elle tire contre nous de l'expoſition des enfans. Il nous ſemble même qu'à voir les choſes ſous un certain

point de vue, cette multitude innombrable de Negres qu'elle va acheter annuellement en Afrique, pour les envoyer être les bœufs des terres de l'Amérique, ou mourir sous quelques années dans les cavernes des mines, pourroient donner lieu à des objections embarrassantes à résoudre. Les désaveux d'un certain Public au reste, les réclamations des Gens d'Eglise, les improbations des Sages qu'on pourroit alléguer, ou ne peuvent rien, ou sont très-concluans pour nous ; car tous nos Livres de Morale, de Philologie, de Littérature, &c. sont pleins d'exhortations, de déclamations, de discours, de diatribes, de satyres & de dénonciations très-violentes contre les expositions des enfans.

Mais examinons à quoi il faut réduire les hyperboles & les exagérations des faiseurs de relations sur le nombre des enfans exposés ou abandonnés. Comme c'est ici une bonne occasion de faire passer leur autorité & vivacité par le creuset de la critique, nous ne nous ferons pas de scrupule de quelques phrases de plus que besoin ne seroit pour apprécier au juste leurs tarifs d'enfans exposés & noyés. La Chine n'est pas exceptée, que nous sachions, de la distinction capitale des temps & des lieux. Or les relations européennes, même celles qui sembleroient devoir être plus exactes dans une matiere si grave, comptent trop sur la *pénétration* du Lecteur, & ne disent point à quelle année, à quelles circonstances particulieres il faut rapporter leurs récits, & etendent confusément à tout l'Empire, ce qui ne regarde que quelques villes, ou tout au plus quelques Provinces, & dans ces villes ou Provinces, le plus bas peuple, & encore dans les mauvaises années & dans les temps où la disette etoit extrême. Ces trois circonstances, ainsi rapprochées, innocentent de génération en génération tous les gens de condition, tous les citoyens & artisans un peu aisés, tous les cultivateurs,

tous les gens de guerre, c'eſt-à-dire beaucoup plus des trois quarts de la Nation, & ne chargent le reſte que pour les mauvaiſes années, qui ne ſont jamais continuelles, graces à Dieu, n'affligent pas toutes les Provinces à la fois, & ne peſent pas ſi violemment ſur les plus pauvres dans un temps que dans l'autre. Or les récits des voyageurs réduits à ces termes, combien n'y a-t-il pas à rabattre de leurs citations? Si l'on fait un pas de plus & qu'on obſerve qu'en pareille matiere un voyageur ne peut parler que ſur des oui-dire, c'eſt bien pis; car chacun ſait de quelle couleur ſont ces oui-dire pour un Etranger qui voyage dans un pays dont il n'entend pas la langue, & combien il eſt peu en moyens, en loiſir & même en ſoin de les vérifier : ce ſeroit faire outrage à la ſagacité du Lecteur, d'appuyer ſur tout cela. Il faut pourtant que nous diſions un mot de ces enfans qu'*on jette dans la riviere, après leur avoir lié au dos une courge vuide, de ſorte qu'ils flottent long-temps avant d'expirer.* La premiere penſée qui vient à l'eſprit du Lecteur, c'eſt que, la vérité du fait ſuppoſée, les peres & meres ont recours à ce triſte expédient pour alonger d'autant la vie de ces infortunés, & charger leur péril, leurs larmes & leurs cris d'emouvoir la compaſſion & de leur obtenir d'être ſauvés, à-peu-près comme la mere de Moyſe, en le mettant ſur le Nil dans un panier de joncs. L'interprétation eſt digne d'un bon cœur, & n'en eſt pas plus vraie. Ces infortunés enfans ſont des victimes offertes à l'Eſprit de la riviere, d'après des oracles, en vertu d'un ſort, ou en exécution d'un dévouement. Ceux qui ont lu nos Annales ſavent qu'un Mandarin, outré d'un fanatiſme ſi barbare, fit jeter ſucceſſivement dans le fleuve *Kiang* les auteurs & complices d'un pareil ſacrifice, ſous prétexte de porter ſes lettres & prieres à l'Eſprit du fleuve. Ces dévouemens, au reſte, ſont rares, & n'ont lieu qu'en certains

cantons

cantons où le fanatiſme de l'idolâtrie eſt horrible. Il ſubjugue tellement les eſprits, qu'on réſiſte à la compaſſion qu'inſpirent ces infortunées victimes, pour ne pas attirer ſur ſoi la colere du Dieu à qui elles ſont offertes. Pour les enfans morts qu'on voit quelquefois flotter ſur l'eau, ils n'y ont eté jetés que cadavres. Le pourquoi de cette barbarie, c'eſt que les enfans n'etant pas enterrés dans les ſépultures de famille, ni inhumés avec cérémonie, les pauvres habitans des barques ne conſultent que leur miſere. Il en eſt de même de la plupart des enfans expoſés qu'on trouve morts. Leurs parens les ont portés cadavres dans l'endroit deſtiné à l'expoſition, pour leur procurer le bénéfice de la ſépulture que leur donne la Police. Quelque facile qu'il fût d'incidenter ſur le nombre de 9702, qu'on met à *Pe-king* en trois ans, nous aimons mieux dire que ſi on le compare avec celui des Enfans trouvés de Madrid, de Paris, de Londres, il n'y a pas tant à ſe récrier, ſi l'on a egard à la proportion du nombre des habitans. Du reſte l'expoſition des enfans eſt tellement tolérée ou plutôt autoriſée, que loin de rechercher perſonne pour cela, on fait enlever les enfans tous les jours de grand matin, comme pour avertir qu'on peut les expoſer la nuit. Si les nourrices qu'on leur donne aux frais du Gouvernement n'en ſauvent pas un ſi grand nombre que celles d'Europe, c'eſt que, quoi qu'en diſent les Philoſophes modernes, il n'appartient qu'à la Religion Chrétienne de rendre les loix de bienfaiſance efficaces, & les hommes qui ſe piquent plus de l'être, tout-à-fait hommes. Les Européens ne ſentent pas aſſez ce qu'ils ont eté & ce qu'ils ſeroient ſans la Croix de Jéſus-Chriſt. La belle doctrine de l'humanité eſt aſſez bien expoſée dans pluſieurs de nos livres ; mais qui ſe met en peine de l'enſeigner au Peuple ? où veut-on qu'il puiſe des idées de reſpect pour le cadavre d'un enfant ?

XXI[e] Rem. *Ils laiſſent l'intérieur des Provinces abſolument inhabité & abſolument inculte*, (ibid.) Une propoſition de cette eſpece ne mérite certainement aucune attention, animadverſion, ni réfutation de notre part. Nous ne ſommes plus au quinzieme ſiecle, où il falloit prouver l'exiſtence de la Chine par la poſſibilité des antipodes. Cependant, comme notre Auteur revient ſouvent à ſes menſonges, nous placerons ici quelques obſervations, pour en faire ſentir l'abſurdité à ceux dont les connoiſſances n'ont pas doublé le Cap de Bonne-Eſpérance. La Carte de la Chine leur dit au premier coup-d'œil qu'un Empire ſi vaſte & ſi immenſe compte bien des climats différens; que ſa partie occidentale eſt la plus elévée & entrecoupée de montagnes dont les longues chaînes ſe cherchent & ſe fuient; que, quoiqu'à parler en général, toutes les Provinces ſoient bien arroſées, il y a des cantons conſidérables qui le ſont peu. Cette premiere obſervation conduit naturellement à ſonger que les pays montagneux ou arides etant peu propres à l'agriculture, il n'y a qu'un beſoin extrême qui puiſſe y faire chercher des moiſſons, & que, quand les Colons Chinois n'auroient pas entrepris d'y lutter contre les epargnes ou les diſgraces de la nature, ſi toutes les bonnes terres etoient bien cultivées, on ne pourroit pas dire que la Chine fût un pays inculte. De cette premiere obſervation il faut paſſer à une autre. Le fleuve Jaune, les fleuves *Kiang*, *Han*, *Ouei*, &c. ſont ſujets à de longs débordemens à cauſe des fontes des neiges & des grandes pluies : en conſéquence il a fallu leur abandonner en bien des endroits les deux bords de leur canal, & ne chercher à les y contenir que de loin par des levées : en conſéquence toutes les terres qui ſont entre ces levées & le lit de ces fleuves ſont perdues pour l'agriculture, ou ne l'occupent que caſuellement. Ce n'eſt pas tout : autant la partie

méridionale de la Chine eſt arroſée par de fréquentes pluies, autant la partie du nord l'eſt peu ; en ſorte que dans le *Pe-tche-li*, par exemple, on eſt quelquefois ſept à huit mois ſans pluie. Ces diſpoſitions climatériques doivent faire abandonner, dans la partie méridionale, les terres trop baſſes & trop enfoncées, & dans celle du nord, les terres elevées : les premieres, parce qu'elles ſont noyées ; les ſecondes, parce qu'elles ſont d'une ſéchereſſe invincible. Un voyageur ne tient point compte de tout cela, & en impoſe en diſant les choſes comme il les a vues. Nous nous en fions de reſte aux réflexions du Lecteur ſur les conſéquences qu'il faut tirer : mais nous le prions de ne pas les déduire trop vîte ; nous avons encore quelques petites obſervations à lui faire. Dans le paſſage d'une Dynaſtie à l'autre, comme dans celui de celle des *Ming* à la Dynaſtie régnante, les troubles & les guerres, les déſolations & les ravages qui précedent de ſemblables cataſtrophes attentent en une infinité de manieres à la population & à l'agriculture. Quand la paix remet enfin toutes choſes dans l'ordre, il eſt tout ſimple que les Colons, diminués d'un tiers, & quelquefois de deux, comme cela eſt arrivé & démontré par la comparaiſon des dénombremens, s'attachant de préférence à cultiver les terres d'un rapport plus sûr, plus abondant & plus commode, aient négligé les autres. Or voilà préciſément où en etoient pluſieurs Provinces de l'Empire, lorſque les Miſſionnaires y furent envoyés par la Cour pour en faire la carte. Ainſi leurs témoignages ne valent que pour les temps dont ils parlent. Quand la Deſcription de la Chine, de Duhalde, parut, tout avoit déjà changé de face. Si on avoit lu nos Annales en Occident, ſi on y avoit quelque idée de notre Hiſtoire agraire, qui y eſt ſi bien traitée, on ſauroit que cela eſt arrivé ainſi à différentes repriſes ; que, quand les

Han, les *Tang*, les *Song*, les *Ming* eurent pacifié l'Empire, plus de la moitié des terres etoit abandonnée, & que ce ne fut que peu-à-peu qu'on vint à bout de leur redonner des cultivateurs. Mais voici de quoi fixer encore mieux les pensées de l'Occident sur l'etat de notre agriculture actuelle. Cent vingt années de paix ont tellement augmenté la population, que le besoin pressant de subsistance a fait entrer la charrue dans toutes les terres où il y avoit la moindre espérance de récolte. L'industrie s'est surpassée elle-même, & est venue à bout de faire des amphithéâtres de moissons sur le penchant des montagnes, de changer des marais submergés en rivieres, & de récolter jusqu'au milieu des eaux par des inventions dont l'Europe n'a encore aucune idée. Mais tout cela lui sera exposé & raconté en détail dans l'Ouvrage qu'on fait sur notre Agriculture, qui, embrassant l'Histoire, la théorie & la pratique, sera une ample réfutation des *Recherches philosophiques*. Nous y renvoyons d'avance le Lecteur, pour voir au long toutes les pieces du procès. Finissons notre propos par copier la rédaction générale des terres cultivées dans tout l'Empire en 1745, telle qu'on la trouve dans la derniere edition du *Hoei-tien*, imprimé au Palais.

Terres des Banieres Tartares, . . . 1 *ouan*, 3838 *king*.
Terres du Peuple, ... 708 *ouan*, 1142 *king*, 88 *mou*.
Terres Militaires, ... 25 *ouan*, 9418 *king*, 42 *mou*.
Terres des *Miao* & Pagodes, ... 3620 *king*.
Terres des Lettrés ou Littéraires, 1429 *king* & quelques *mou*.

Nous avons traduit le texte à la lettre, pour aller au-devant de toutes les défiances, méfiances & soupçons. Comme cependant on pourroit ne pas savoir la valeur des mots en

Europe, en voici la ſignification exacte. *Ouan* ſignifie dix mille, *king* eſt le conglobatif de cent *mou*, & le *mou* eſt l'arpent chinois, qui eſt de deux cens quarante pas de long, ſur un pas de largeur; le pas eſt de dix pieds, & le pied eſt, à un millieme près, comme celui de Paris.

XXIIe REM. *Coutume des Chinois d'ecraſer les pieds aux filles*, (pag. 66). Nous nous bornons à dire que la manie de s'etreindre les flancs, pour ſe donner une taille fine & légere, eſt abſolument auſſi abſurde que celle de ſe ſerrer les pieds pour les avoir petits & mignons, & qu'elle eſt incomparablement plus dangereuſe à tous egards. Nous ne ſavons pas ſi l'Hiſtoire d'Occident s'eſt chargée de raconter quand & comment cette coutume a commencé; celle de Chine ne dit rien de celle d'*ecraſer les pieds aux filles.* Il eſt probable que le mal-entendu & l'incommodité des habits inférieurs des perſonnes du ſexe en Europe, les auront conduites à s'etreindre le corps à la ceinture, pour que le haut du corps ne fût pas tranſi & gelé par le froid. Des idées de bonne grace, de bel air & de parure ſeront ſurvenues après; & comme le ſexe les reçoit ſans les examiner, elles auront conduit peu-à-peu un ſoin de ſanté à devenir un attentat contre la ſanté & contre la vie même. Il en a eté de même en Chine. Tous les bas, dans l'antiquité, ne deſcendoient que juſqu'à la cheville, & etoient faits *en cone*, comme diſent les gloſateurs. On enveloppoit le pied avec un ou pluſieurs doubles de toile qu'on plioit deſſus, qu'on faiſoit arriver ſur le bas, & qu'on fixoit par des bandelettes aſſez longues pour faire tous les tours que beſoin etoit pour aſſujettir la toile, la cacher au-deſſus du col du pied, & venir ſe nouer à mi-jambe. Le goût de la parure fit le reſte chez les perſonnes du ſexe, d'abord dans le palais, puis dans toutes les conditions, & l'a conſervé. Ce que nous diſons

de la chauſſure des Anciens eſt un fait dont la preuve ſubſiſte encore dans celle des ſoldats qui gardent les chemins. Peut-être même que les Antiquaires d'Occident la trouveroient auſſi dans ce qu'ils ont conſervé de l'antique chauſſure des Grecs & des Romains. Il nous en a coûté vraiment de nous arrêter à une niaiſerie de cette eſpece ; mais il y a des imaginations ſi ſuſceptibles de travers & ſi proches du délire, qu'il faut en avoir pitié. Du reſte, nous en avons en Chine qui ſont auſſi etreintes & peinées de la fineſſe de la taille des perſonnes du ſexe d'Occident, & qui conçoivent moins qu'elles puiſſent vivre, être meres, reſpirer, digérer, en voyant le diametre du bas d'un corſet, qu'on ne conçoit qu'elles puiſſent marcher ici en voyant leurs ſouliers en Occident.

Si l'on mettoit en queſtion ſi les Peuples & les Nations gagnent ou perdent à s'etudier réciproquement & à chercher à ſe connoître, nous pencherions beaucoup pour l'avis de nos anciens Sages, qui ont ſoutenu que la multitude y gagne peu, & que, tout compenſé, il en réſulte beaucoup d'inconvénients & très-peu d'avantages. Qui y regarderoit de près trouveroit peut-être que les idées publiques de l'Europe ne ſont devenues ſi bigarrées, ſi flottantes & ſi inconſéquentes ſur les choſes les plus graves, comme ſur les plus frivoles, que depuis qu'on y a porté la prétendue connoiſſance des Peuples & des Nations du reſte de l'univers. Chaque erreur & chaque ignorance, chaque vice & chaque travers a pris acte de ce qu'on débite ſur les pays etrangers, ſouvent très-faux, communément défiguré, preſque toujours outré ou ſurfait, & s'en eſt prévalu pour ſe défendre contre les anciennes idées & perſuaſions. Le vrai répand des rayons qui diſſipent enfin tous les nuages, mais il lui faut du temps pour remporter la victoire, & une génération entiere eſt

la victime des erreurs que la suivante persifflera. Selon *Confucius*, il ne faut apprendre à la multitude, sur les pays etrangers, que ce qui peut augmenter son amour pour la vérité & son mépris pour le mensonge, son estime pour la vertu & sa haine pour le vice. Cette regle pourvoit à tous les inconvéniens; mais comment seroit-elle observée, puisqu'un faiseur de recherches philosophiques, au lieu de parler aux Dames d'Europe de la modestie de celles de Chine, de leur application continuelle aux soins de leur ménage, de leur humble soumission & docilité, s'amuse à leur débiter des rêves sur la *coutume d'ecraser les pieds aux filles?*

XXIIIe Rem. *Dans un pays où il ne naît certainement pas plus de filles que de garçons*, (pag. 74). Il y a au moins deux mille ans qu'on a observé, en Chine, que la proportion des garçons & des filles qui naissent etoit différente d'une Province à l'autre, tantôt en plus, tantôt en moins, & rarement egale. L'Auteur du *Tcheou-li-pan-kou* & les autres Ecrivains qui ont rapporté cette observation d'après les registres publics des naissances, ont négligé de remarquer qu'à prendre la totalité de ces naissances pour tout l'Empire, le nombre des garçons & des filles etoit à-peu-près egal. Le Philosophisme ne se lavera point d'avoir essayé des calculs des naissances, de la proportion du nombre des filles & des garçons, des défalcations de ceux & de celles qui ne peuvent ou ne veulent pas se marier, pour trouver la nature en contradiction avec la monogamie. Si jamais nos Chinois s'ecartent du bon sens par un pareil chemin, ils tâcheront de montrer que l'infanticide est dans l'ordre de la nature, en faisant voir par le calcul proportionnel des terres cultivables & de leur produit, avec le nombre des habitans & la quantité des alimens nécessaires à leur subsistance, que l'on peut tuer chaque année tous les enfans qui feroient

ſurnuméraires pour la nourriture. Du reſte, nous nous faiſons fort de démontrer, quand on voudra, que nos Ecrivains les plus décriés n'ont jamais avancé, en fait de piété filiale, de ſoumiſſion au Prince, de chaſteté, de juſtice, &c. aucune propoſition auſſi affreuſe que celles qu'on nous a fait lire à Canton, lors de notre dernier voyage, dans des Livres que perſonne n'avoit honte d'avoir & de lire.

XXIIIe REM. *Les maîtres ne permettent pas le mariage aux eſclaves, & le nombre des eſclaves eſt très-grand*, (pag. 75). 1°. Il ne faut que voir le diſpoſitif de nos Loix politiques, civiles & criminelles, pour être convaincu que les maîtres, bien loin d'empêcher leurs eſclaves de ſe marier, ne ſont que trop preſſés de le faire, & que, ſoit bonté, ſoit ſéduction, ils ſe portent à cet egard à des excès qu'il a fallu arrêter. Qui s'imagineroit, en Europe, qu'un maître pût conniver à ce que ſes eſclaves epouſent des perſonnes libres, & y connivent tous les jours au riſque d'être amendés & de perdre leurs eſclaves? De combien d'embarras & de difficultés ne ſeroient pas délivrés les Miſſionnaires, ſi les eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, qui ont des maîtres infideles, n'etoient pas ſi preſſés de ſe marier? Le célebre *See-ma-kouan* a mis dans ſes inſtructions domeſtiques qu'*il faut marier les eſclaves, filles & garçons, dès qu'ils ſont nubiles, pour empêcher qu'ils ne ſe libertinent ou qu'on ne les corrompe*. Tout le monde ſuit tellement cette regle, même pour les domeſtiques, que nous croyons pouvoir avancer qu'il y a dix domeſtiques mariés en Chine pour un en France. 2°. Les maîtres ſont intéreſſés à marier leurs eſclaves, non-ſeulement parce que cela les leur attache & facilite le ſervice, les femmes etant avec les femmes, les hommes avec les hommes, mais encore parce que les enfans qui proviennent de ces mariages leur appartiennent, ſont d'un grand ſecours

ſecours pour le petit ſervice domeſtique dès qu'ils ont atteint neuf à dix ans, s'attachent à leurs propres enfans, avec qui ils ſont elevés, puis ſuivent les filles chez leur mari, les garçons dans leurs voyages & emplois, & tiennent toujours à la maiſon par leurs peres & meres qu'on y garde. Dans un renverſement de fortune, ces petits eſclaves ſont une reſſource très-préſente ou par leur induſtrie, ou par leur travail, ou par leur fidélité, ou du-moins par le prix qu'on en retire. 3°. Les maîtres Chinois ſont bien eloignés de traiter leurs eſclaves comme on traite les Negres à l'Iſle de France & à Bourbon. Outre que nos mœurs, notre génie, notre maniere de vivre, nos préjugés & *l'entraînement* général de l'humanité publique ſauvent les maîtres les plus durs des excès où pourroit les porter leur caractere particulier ; la loi de l'etat & celle de l'honneur, qui eſt peut-être encore plus forte, les ſubjuguent tellement, qu'à n'en croire que le témoignage des faits, on peut dire que les eſclaves de l'un & de l'autre ſexe ſont traités dans les familles comme des domeſtiques, & que même, à la liberté près, leur ſort eſt plus heureux, parce que les maîtres ſont chargés d'eux pour tout, & pour toute la vie. Les Miſſionnaires ſont bons témoins que pluſieurs de leurs néophytes, uſés de vieilleſſe & infirmes, ſont entretenus très-honnêtement par des maîtres infideles, lors même que ceux-ci ſont très-bornés pour leur propre ſubſiſtance. Ce que nous avançons ici eſt ſi vrai, qu'il a fallu que la loi donnât des bornes à la bienfaiſance des maîtres envers leurs eſclaves, & délivrât leurs enfans & leurs héritiers des legs trop forts dont ils etoient chargés. Pour dire quelque choſe de plus concluant encore, il eſt de fait que pluſieurs eſclaves refuſent leur liberté, qu'on veut leur rendre, & que l'attachement de pluſieurs pour leurs maîtres a paru d'une maniere ſi aimable & ſi attendriſſante, que

les Hiſtoriographes ont cru devoir les faire entrer dans les Annales de chaque Dynaſtie, & les Compilateurs en compoſer un article à part dans les Collections hiſtoriques & littéraires. 4°. On a nos livres de morale en Europe; qu'on y liſe ce qui concerne la maniere dont on doit traiter les eſclaves, & on verra que cette morale ſeroit exempte de tout reproche, ſi ſes enſeignemens etoient auſſi vrais, auſſi juſtes & auſſi ſages ſur d'autres articles d'une plus grande importance. Comme les penſées teſtamentaires ſont celles qui peignent le mieux les hommes, parce qu'elles ſont plus dégagées des paſſions, nous avons fait une etude particuliere des ecrits de cette eſpece, & nous oſons aſſurer que, dès qu'on y y vient aux eſclaves, on y trouve une façon de penſer, de ſentir & de s'exprimer digne des Auteurs du Télémaque & de l'Ami des hommes. 5°. Si l'on nous demande pourquoi cette façon de penſer, nous répondrons fort ſimplement que cela vient, en premier lieu, de ce que nos Chinois ont eté long-temps une grande famille comme les Juifs, & que cette idée primitive, qui ne s'eſt pas effacée, tempere & modifie celle d'eſclavage d'autant plus efficacement, que n'ayant pas de nobleſſe proprement dite, les conditions ſont ſéparées, mais les hommes ſe touchent. Cela vient, en ſecond lieu, de ce que les premiers eſclaves qu'on a connus en Chine ont eté des délinquans & des coupables, que la loi privoit de leur liberté en punition de l'abus qu'ils en avoient fait. Le *Fong-ſou-tong* dit, d'après les *King* & les Annales : *Il n'y avoit point d'eſclaves, ni hommes ni femmes, dans l'antiquité. Les premiers qui furent eſclaves furent des coupables qui perdirent leur liberté par les travaux & la priſon auxquels ils furent condamnés en punition de leurs crimes.* Or, comme ils ne perdoient leur liberté qu'entre les mains de la Loi, ils n'etoient eſclaves qu'en ce ſens que

leur travail etoit acquis ou au public ou aux hommes publics. Les prisonniers & captifs de la guerre introduisirent une seconde espece d'esclaves. Enfin, dans les troubles & malheurs de la troisieme Dynastie, les pauvres, qui se voyoient sans ressource, se donnoient, avec leurs familles, aux grands & aux riches qui vouloient les nourrir. Ces deux dernieres origines de l'esclavage l'ont plus fait regarder comme un malheur que comme une honte. Cela vient enfin de ce que notre maniere de vivre met les dames & les demoiselles dans le cas de donner toute leur confiance aux esclaves de leur sexe avec qui elles sont enfermées toute leur vie dans l'intérieur d'un appartement, & leurs maris & leurs freres aux esclaves qui les servent, les suivent par-tout, & par qui ils sont forcés de faire passer toutes leurs affaires & tous leurs secrets. Nous remarquerons, à ce propos, que les longues tirades de notre Auteur, contre l'imbécillité des Empereurs qui avoient accordé autrefois tant de crédit aux eunuques, ne sont qu'un vain bruit de mots pour des Lecteurs qui pensent. Dès qu'on suppose un Empereur enfermé dans un immense palais par sa grandeur, privé, par l'etiquette, de tout commerce de société & d'amitié, ne voyant les Grands & ses Ministres qu'avec l'appareil du cérémonial & presque toujours du haut de son trône, il est inévitable que son ame se tourne vers ceux qui l'approchent de plus près, le voient avec plus de liberté, sont continuellement en sa présence, & qu'il donne d'autant plus aisément dans leurs pieges, qu'il s'appuie plus tendrement sur leur fidélité. Qui ne sait pas que les Empereurs Grecs de Constantinople, quoique moins enfermés que les nôtres dans le cercle de leurs eunuques, ont eté pris comme eux dans leurs filets & conduits aux mêmes abus du souverain pouvoir? Combien de Rois même & de Princes qui n'ont exécuté en public que

ce que leur persuadoient en secret des domestiques de confiance dont on avoit suborné la fidélité, & par qui on poussoit des projets dont les uns ni les autres n'avoient aucun soupçon? Si les Empereurs de la Dynastie régnante ont résisté jusqu'ici à l'ascendant des Eunuques pour les affaires du Gouvernement, c'est qu'ils ont eu la sage politique de ne pas s'isoler de leurs Tartares, de fermer aux Eunuques l'entrée de toutes les charges, & de prendre des arrangemens qui non-seulement ôtent à leur curiosité la connoissance des affaires, mais empêchent même qu'aucune expédition ne passe par leurs mains; encore a-t-il fallu qu'ils aient tous eté des génies supérieurs, occupés, d'un soleil à l'autre, des soins du Gouvernement, régnant par eux-mêmes, & si singuliérement faits pour se succéder l'un à l'autre, qu'on ne trouve rien de pareil dans toute notre Histoire, ni peut-être dans celle d'aucun Peuple. Aussi notre Chine est-elle montée, sous eux, beaucoup plus haut qu'elle n'avoit jamais fait, & bien au-delà de ce qu'on en soupçonne en Europe. 6°. Tout est Peuple, en Chine, hormis les Lettrés, les Mandarins & les Princes. Le moyen, avec cela, que le nombre des esclaves soit *très-grand?* Nous ne savons pas où en sont les idées d'Europe depuis que nous l'avons quittée, mais nous sommes bien sûrs qu'on y auroit ri, il y a vingt-cinq ans, d'un Ecrivain qui auroit donné des esclaves, dans une page, à ceux qu'il auroit dit, dans une autre page, manquer du nécessaire le plus urgent. Du reste, qu'on l'attribue selon que l'on l'entendra, ou au dégoût d'avoir des esclaves, ou à la difficulté d'en trouver; toute la Chine sait qu'il a fallu un Edit de l'Empereur pour obliger ses Tartares en charge d'avoir des esclaves pour domestiques, & que cet Edit est un des plus mal observés. Comment ne le seroit-il pas? Plusieurs maîtres affranchissent leurs anciens

efclaves ; & il eft difficile d'en avoir de nouveaux, parce que, les peres & meres exceptés, & pour le cas feul d'une extrême néceffité, un homme libre ne peut être vendu pour efclave qu'autant qu'il fe vend lui-même.

XXVe REM. *En examinant ces extraits, je me fuis d'abord apperçu qu'ils font, en tout point, faux & controuvés*, (pag. 79). Nous avançons deux propofitions en démenti des affertions de notre Auteur. 1°. Les Européens qui ont ecrit fur la Chine ne font refponfables que de leur fidélité à copier nos livres. Or, il ne faut qu'ouvrir le *Nien-eulh* ou les grandes Annales, pour voir que les dénombremens montent, baiffent, remontent & defcendent encore d'une maniere qui confond la pauvre petite raifon humaine & renverfe une foule de calculs & de raifonnemens philofophiques de ces derniers temps. Donnons un exemple pris au hafard. Selon le dénombrement de l'an 74 avant Jéfus-Chrift, il y avoit, en Chine, douze cens vingt-trois *ouan* trois mille cent vingt familles, & cinq mille neuf cens cinquante-neuf *ouan* quatre mille deux cens foixante perfonnes. Selon celui de l'an 586 après Jéfus-Chrift, il n'y avoit plus que huit cens quatre-vingt-dix *ouan* fept mille cinq cens trente-fix familles, & quatre mille fix cens un *ouan* neuf mille neuf cens cinquante-fix perfonnes. La difproportion eft encore plus grande entre le premier dénombrement de la Dynaftie régnante & celui de 1745, que nous avons mis plus haut. 2°. De quelque maniere que s'y prenne notre Auteur, nous le défions de trouver que les à-peu-près qu'on a donnés fur le nombre des habitans de *Pe-king* foient auffi loin l'un de l'autre que ceux que les Savans de nos jours ont donnés fur le nombre de ceux de l'ancienne Rome. Toutes les pieces vérifiées & examinées depuis environ cinquante ans, on a pris à tâche de faire refouler dans les campagnes & dans

les provinces les habitans inutiles de la Capitale, parce que cette province etant très-peu fertile & ſujette à de grandes ſéchereſſes & inondations, une population exceſſive occaſionnoit néceſſairement des chertés de vivres funeſtes à l'abondance qu'il eſt eſſentiel d'y entretenir. En conſéquence de cela le nombre des habitans de *Pe-king* a beaucoup diminué, & ceux qui l'ont mis plus haut ont pu dire auſſi vrai que ceux qui l'ont mis plus bas. Du reſte, ce n'en eſt pas là la ſeule raiſon. Les années des grands examens, les années des grandes promotions, les années des grandes fêtes, &c. le nombre des habitans y croît, en quelques mois, d'un quart ou même d'un tiers, & très-conſidérablement, chaque année, à la derniere lune, quand les Princes tributaires du Thibet, de Hami, de toute la Tartarie, de Corée, &c. viennent faire leur cour à l'Empereur, ou lui envoient des Grands pour lui offrir leurs tributs. Quant à la population générale de tout l'Empire, indépendamment du témoignage des dénombremens, les ouvrages ſubſiſtans en digues, levées, canaux, ecluſes, jettées qui ſont ſur les bords des fleuves Jaune, *Kiang*, *Ouei*, &c. ſont en ſi grand nombre, ſi continuels & d'un ſi difficile entretien, qu'ils ſuppoſent & démontrent une population immenſe. L'Europe, que nous ſachions, n'a rien qui puiſſe en ebranler l'idée. Le fleuve *Kiang* a plus de ſoixante braſſes de profondeur à quarante lieues de ſon embouchure, & on le contient dans ſes débordemens. Qu'on examine ſur la Carte la longueur de ſon cours, ainſi que celle du fleuve Jaune.

XXVIe Rem. *Ces endroits incultes ne ſont rien en comparaiſon du terrein qu'occupent les Sauvages de la Chine nommés* Man-ho, (pag. 81). Il faut être de bonne compoſition avec notre Auteur pour les mots chinois qu'il ſe haſarde à copier. Il eſt plein de bonne volonté & fait ſûrement de ſon mieux

pour lever boutique d'erudition. Auſſi répondrons-nous à ſa penſée ; car nous comprenons qu'il veut parler des *Miao-tſee.* Or ces *Miao-tſee*, ſur leſquels il a débité tant de contes bleus, n'exiſtent plus, ou autant vaut. L'Empereur régnant leur enleva le petit *Kin-tchouen* l'année derniere, & y envoya ſur le champ des Colons, pour ſoulager les provinces qui en regorgent ; on leur a enlevé cette année preſque tout le grand *Kin-tchouen.* On attend au premier jour la nouvelle de la priſe de ce qui reſte. Quel dommage que le philoſophiſme ne donne pas un peu d'avance pour l'avenir ! notre Auteur auroit paſſé l'eponge ſur ce gros article de ſes recherches ; non pas qu'on puiſſe lui reprocher d'avoir ignoré, en Europe, ce qui ſe paſſoit en cette extrêmité de l'Aſie orientale ; mais le récit que va faire l'Hiſtoire, de cet evénement, prouvera, en contradiction de ſes oracles, que les *Miao-tſee* avoient un Roi, qu'ils etoient liés les uns aux autres, en ſorte que le petit *Kin-tchouen* pris, ceux qui n'ont pas vu jour à s'y défendre davantage ſe ſont retirés dans le grand ; qu'ils n'occupoient que des montagnes ſauvages entre les trois provinces *See-tchouen*, *Kouei-tcheou* & *Yun-nan*, &, ce qui eſt bien plus ecraſant, que tout le pays qu'ils occupoient, à quelques petites vallées près, eſt un pays aſſez miſérable, où ce qu'il y a de mieux ſe réduit à des bois, des plantes & des foſſiles. Au ſurplus, nous avertiſſons la *pénétration* de notre Auteur qu'on pourroit dire des montagnards des Sévennes, des Alpes, de l'Appennin, &c. tout ce qu'il y a de vrai dans ſes propos ſur les *Miao-tſee.*

XXVIIe. REM. *On s'eſt etonné de ce qu'on ne trouve pas dans tous les Gouvernemens de grands magaſins*, (pag. 85). Ce ne ſont point ſûrement ceux qu'on voit en Europe qui cauſent cet etonnement ; mais, pour le faire ceſſer & le

changer en une juste admiration, il n'y a qu'à lire le *Mémoire envoyé de* Pe-king *sur la police & la conservation des grains à la Chine*, imprimé, il y a déja bien des années, à la fin de la premiere partie de la *Mouture economique.* Quoique la matiere n'y soit pas epuisée, à beaucoup près, ce qu'on y expose sur cet important sujet ayant eté ecrit long-temps avant les recherches de l'Auteur, n'en servira que mieux à faire apprécier au juste quel fonds on peut faire sur tout ce qu'avance, débite & conclut sa *pénétration* avec l'appareil mensonger des discussions les plus savantes, les plus impartiales & les plus laborieusement méditées.

XXVIIIe Rem. *Si ces irruptions sont si à craindre dans le centre de l'Empire & sur les grandes routes*, (pag. 88). Notre Auteur ayant dit plus haut qu'il y a peu de villes en Chine, qu'on a erigé les villages en bourgades sur les Cartes, pour ne point en rendre les vuides trop sensibles & cacher ces contrées sauvages & incultes qu'on trouve dans toutes les provinces, faute d'avoir une *pénétration* aussi aiguë que la sienne, nous avons quelque peine à comprendre son raisonnement sur les grandes routes. Nous nous bornerons à lui demander ce qu'il pense des routes de Lisbonne à Dantzick, par exemple, de Madrid à Prague, de Paris à Moscow. Celle de *Pe-king* à Canton est à-peu-près aussi longue ou même plus, selon qu'on prend par le *Hou-kouang*, par le *Kiang-nan* ou par le *Kiang-si.* Or nous pouvons bien répondre, pour cinquante ans, que non-seulement les Missionnaires, mais même leurs domestiques, qui la font toutes les années, quelquefois plusieurs fois, n'ont jamais eté volés. Nous brisons sur cet article, de peur de perdre patience en voyant citer le Lord Anson en pareille matiere. Quant aux villages erigés en *bourgades*, puisque nous sommes tombés

sur

ſur cet article, que nous avions paſſé, nous nous y arrêterons un inſtant. L'Empereur régnant, pour remédier au défaut des anciennes Cartes, qui etoient à un trop petit point pour qu'on y pût mettre ces prétendus villages *erigés en bourgades*, les avoit fait etendre en cent grandes feuilles; puis, quand elles ont eté imprimées, il a trouvé les noms ſi près & tant de *villages* avec garniſon omis, qu'il a ordonné ſur le champ qu'on les gravât de nouveau ſur un plus grand point. Il faut que notre Auteur ait tranſporté en Chine ſes anciennes idées ſur l'Amérique, pour oſer avancer ce qu'il a débité ſur notre Géographie. *Hai-tien*, qui eſt le Verſailles de Chine, & qui a au moins quatre-vingts mille habitans, eſt reſté dans ſon rang de bourg, ainſi que l'endroit où ſe fait la porcelaine & le port de *Han-keou*, &c. Nous n'oſerions pas lui dire combien il y a d'habitans dans ces deux dernieres bourgades; qu'il demande à nos navigateurs combien on en compte à *Fou-cheng*, qui n'eſt auſſi qu'une bourgade placée ſur le bord de la riviere, à huit lieues au-deſſus de Canton. S'ils lui diſent vrai, il ſera bien etonné d'apprendre qu'aucune ville d'Europe, ſi l'on en excepte Paris peut-être, n'en compte autant, & qu'il ſuffiroit pour peupler plus de trente villes d'Allemagne. Voici maintenant de quoi débrouiller & fixer ſes idées ſur le nombre de nos villes. Elles ſont diviſées en trois ordres, comme tout le monde ſait: celles du premier ſe nomment *Fou*, celles du ſecond *Tcheou*, & celles du troiſieme *Hien*. Les *Fou* gouvernent pluſieurs *Tcheou* & les *Tcheou* pluſieurs *Hien*. Une province eſt plus ou moins grande, plus ou moins conſidérable, ſelon qu'elle a plus ou moins de *Fou*, le premier deſquels eſt la Capitale. La ramification des charges militaires, civiles, economiques, judiciaires, ſuit celle des

villes, ainſi que tout ce qui a trait au Gouvernement. Comme les *Hien*, qui ſont la derniere diviſion, ſont auſſi la plus eſſentielle & la baſe de toutes les autres, pour n'être pas dans le cas de ſurcharger l'Etat d'un trop grand nombre d'Officiers publics, la même loi qui en a réglé le nombre pour chacun, a réglé en même temps la grandeur & etendue de ſon diſtrict. Un *Hien* doit avoir tant de lieues quarrées, & il ne peut y avoir que tant de *Hien* dans tant de lieues quarrées. Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner ſi cela eſt bien ou mal imaginé, mais cela peut aider la *pénétration* de notre Auteur à comprendre la valeur de tous ſes raiſonnemens ſur l'Allemagne. C'eſt un vrai malheur pour ſa theſe *du peu de population de la Chine*, qu'il n'ait pas pu lire nos Annales. En tournant & retournant ſous diverſes faces la grande preuve du petit nombre des villes, il l'auroit démontrée, &, par-deſſus le marché, notre deſcendance des Scythes, qui eſt bien plus eſſentielle. Il auroit pu prouver en effet, par nos *King* & nos monumens hiſtoriques les plus révérés, 1°. qu'il y a eu très-peu de villes en Chine juſqu'au milieu de la troiſieme Dynaſtie, c'eſt-à-dire juſqu'à la fin du ſeptieme ſiecle avant Jéſus-Chriſt; 2°. que les plus grandes villes d'alors, ſans en excepter les Capitales des Principautés ni même celle de tout l'Empire, etoient peu conſidérables, & compoſées de la Maiſon du Prince, des Officiers des Tribunaux, de la garniſon & d'un aſſez petit nombre d'artiſans & de marchands; 3°. que les bourgs & gros villages etoient très-clair-ſemés & formés par un petit nombre d'ouvriers néceſſaires pour les environs, & de marchands pour les foires & marchés; 4°. que les villes ne commencerent à ſe multiplier & à ſe remplir d'un certain nombre d'habitans que dans le quatrieme ſiecle avant l'Ere

Chrétienne ; 5°. que ce ne fut que ſous les *Han* qu'on vit les grandes villes etendre leur enceinte, s'alonger par des fauxbourgs, acquérir des atteliers de toutes les eſpeces, regorger d'artiſans, de marchands & d'artiſtes, & enfin être accablés d'un grand nombre de cette eſpece de citoyens, juſqu'alors inconnus en Chine, qu'on appelle bourgeois en Occident, & içi les paraſites & les ſang-ſues de la ſociété, parce qu'ils ne tiennent à elle que par leurs beſoins, leur bien-être, leurs plaiſirs & leur continuelle inutilité. Ces cinq articles, bien prouvés, ſont bien autre choſe, vraiment, que des citations diſparates & fort etonnées de ſe trouver enſemble dans la même page. De dix mille de ſes Lecteurs, il ne s'en feroit peut-être pas trouvé un ſeul qui eût ſoupçonné que les campagnes etoient très-peuplées ; ou qui même eût voulu croire, quand on le lui auroit dit, que les hameaux etoient ſi près & ſi contigus, que leurs habitans pouvoient s'appeller, ſe répondre, & faire paſſer une allarme, d'un bout de l'Empire à l'autre, preſque auſſi vîte que dans un camp.

XXIXe Rem. *Parce que leur pays n'eſt jamais ſujet à la peſte*, (pag. 90). Voilà plus de deux cens ans que les Européens fréquentent la Chine & y habitent, ſans qu'ils y aient ni vu de peſte, ni entendu parler de ce redoutable fléau : c'eſt ſans doute ce qui leur a fait avancer qu'elle n'y eſt pas ſujette. La *pénétration* de notre Auteur fait honneur à ſa philoſophie. Il ſeroit d'autant moins à ſa place de prétendre que notre patrie eſt exempte de la peſte, que nos livres de médecine & de morale en parlent. Les premiers en diſtinguent pluſieurs eſpeces, ſelon la ſaiſon, les lieux & les circonſtances où elle commence. *Dès que le levain peſtilentiel*, dit le *Kou-kin-y-tong*, *commence à ſe développer*, *il ſe*

répand rapidement d'une maison à l'autre, du quartier de l'Orient à celui de l'Occident, d'un village de la plaine à celui de la colline; gagne, de proche en proche, plusieurs districts à la fois; parcourt toutes les provinces, attaquant en même temps tous les âges & toutes les conditions, multipliant les maladies d'un jour à l'autre, & laissant à peine assez de vivans pour enterrer les morts. Cette description, certainement, ne peut convenir qu'à la peste, & fait foi que notre médecine a eu occasion de l'etudier, & quoique bien plus rarement, sans comparaison, que celle d'Europe, puisqu'en deux mille ans, on en compte à peine quatre ou cinq dans les Annales; ce qu'elle en dit pourroit peut-être aider à fixer les pensées de l'Occident sur la maniere de traiter ceux qui en sont attaqués, & d'en préserver les autres. Notre morale laisse à la médecine tous ces raisonnemens & dit cruement que la peste, *Ouen-ping*, est un fléau, un châtiment, une vengeance eclatante de la colere du *Tien*, & va jusqu'à prétendre qu'elle est en particulier le châtiment de la luxure & de l'impureté; ce qui est sensible & palpable, puisqu'un des plus terribles effets de cette horrible maladie est d'embrâser le corps & l'ame à la fois des flammes de la concupiscence, d'en augmenter l'ardeur avec le pus & l'infection des ulceres, & de les continuer jusques dans les dernieres convulsions de l'agonie. Quoique l'Auteur du *Ouen-hien-tong-kao* n'en parle qu'en savant & à l'occasion de ses recherches sur les calamités publiques, il dit sans détour: *Le Sage, en voyant que la nature prend un autre cours, craint le* Tien, *& conclut du désordre sensible des causes secondes, que, puisqu'elles sortent du cercle d'une maniere qui dément leur nature & les tire de leur voie, il y a une direction suprême qui produit ce changement, pour corriger & faire craindre.*

Quelque bornées que ſoient mes lumieres, je ne ſaurois m'en impoſer à moi-même. Dès qu'il s'agit de calamités, de fléaux, de peſte, la ſcience n'a plus de principes fixes ; elle ne rend point raiſon des cauſes, elle ne concilie point les faits, elle ne montre point de remede. . . . . . . On a perdu la vraie doctrine des Sages de l'antiquité, ſur ce point capital, juſqu'à ne plus les comprendre. Ces dernieres paroles ſont d'autant plus remarquables, que la *pénétration philoſophique* des penſeurs de la Dynaſtie des *Song* avoit prouvé que l'influence phyſique de la bonté ou défectuoſité des actions des hommes etoit la cauſe prochaine, préſente & immédiate de tous les dérangemens qui ſurviennent dans le cours de la nature. Leurs raiſonnemens ſur cette matiere ſont auſſi curieux, pour le moins, que ceux de notre Auteur ſur la deſcente du mercure : car, comme les faits ſont la pierre de touche de la bonne phyſique, ils ont tellement fait voir que la paix, l'abondance & la félicité publiques n'ont eté durables & univerſelles que lorſque les mœurs ont eté pures & innocentes, & que les générations, affligées par des guerres violentes, des famines extrêmes, des peſtes, des tremblemens de terre & des inondations, ont toujours eté les plus corrompues & les plus débordées ; qu'il eſt difficile de nier cette correſpondance déciſive. Quant au pourquoi & au comment de l'influence phyſique de la moralité des actions humaines ſur les effets de la nature, ce qu'on en dit n'eſt pas ſi ſatisfaiſant que les fumigations, dont parle notre Auteur, contre la peſte ; mais cela approche beaucoup de ſes idées ſur le ris relativement à cette maladie, & mérite autant d'attention.

XXXe Rem. *La fumée qui en réſulte dans tous les quartiers des villes forme quelquefois un brouillard aſſez epais. On a même ſoupçonné que cela produit cette horrible maladie des*

yeux à laquelle les Chinois ſont ſi ſujets, (pag. 95). Nous avons remarqué en effet ce brouillard ſur pluſieurs villes, quand nous les voyions le matin & le ſoir à une certaine diſtance; mais, comme il ne nous a jamais paru bien différent de celui qu'on voit en France, nous avouons, à la honte de notre *pénétration*, que la penſée du *ſental* blanc, qu'on brûle à huis clos devant les Idoles, nous etoit d'autant moins venue, qu'il n'y a guere que les riches dévots qui faſſent cette dépenſe : car, outre que le ſental blanc eſt cher, & qu'il en faudroit une enorme quantité pour former un brouillard epais ſur une ville comme *Pe-king*, par exemple, qui a plus de cinq lieues de circonférence, ſans compter les fauxbourgs, nos Médecins ſont en poſſeſſion de l'attribuer à la mauvaiſe coutume de coucher nue tête ſous une fenêtre de papier déchirée, & quelquefois ouverte, lors même que les pluies & le vent rendent l'air de la nuit fort mal-ſain. Dans le vrai, les Miſſionnaires Européens, qui ſont plus attentifs, n'en ſont point attaqués. Grace au peu de phyſique que nous avons appris en France, nous avons compris aſſez aiſément que peu de bois de ſental donne un grand volume de fumée; mais auſſi il faut bien des pieds cubes de fumée pour former un brouillard epais ſur *Pe-king*, vu ſur-tout qu'etant au pied des montagnes, ſon athmoſphere n'eſt guere ſans vent; encore faut-il ajouter que les parties les plus groſſieres du ſental etant les ſeules qui puiſſent nuire en ſe répandant des chapelles des Idoles, le déchet des cendres & de la fumée la plus légere défalquée, il doit falloir bien du ſental pour cauſer ces terribles maladies des yeux, dont il y a quelquefois juſqu'à deux ou trois perſonnes attaquées dans un quartier, qui n'eſt guere plus grand qu'une ville d'Allemagne. Un peu d'algebre feroit bien ici, parce qu'en calculant combien un pouce cube de ſental donne de

cendres, de fumée légere & de fumée grossiere, on verroit au juste combien il en faut pour qu'il soit nuisible, en prenant un terme mitoyen entre les temps humides & les temps secs, entre les jours d'un grand vent & ceux qui n'en ont pas.

XXXIe Rem. *On n'a jamais pu parvenir à en faire une bonne liqueur*, (pag. 183). C'est une affaire, parmi nos Savans, de fixer le temps précis où la vigne & le vin de raisin ont commencé à être connus dans notre Chine. L'un & l'autre ont eté sûrement connus sous le regne de *Ou-ti* des *Han*, plus de cent vingt-cinq ans avant l'Ere Chrétienne. Il est bien hardi d'assurer décidément qu'*on n'a jamais pu parvenir*, en Chine, à faire du bon vin. La Chine est bien vaste, & il y a bien des siecles qu'elle est habitée. Les chansons de table qui nous restent du troisieme & quatrieme siecles ne disent pas cela, à beaucoup près. Bien plus, ce que nous ont transmis les anciens sur la maniere dont on faisoit alors le vin ici, est bien approchant de celle des Grecs & des Romains. Les vignes ont eté arrachées par Edit public, parce qu'elles ne réussissoient que trop, détournoient de l'agriculture & lui enlevoient des terres. Quand on se risque à parler sur une Nation, il seroit à sa place d'avoir quelque idée de son Histoire avant que de prendre un ton décisif. Les Missionnaires n'ont pas réussi à faire de bon vin; mais, outre que le sol & le climat de *Pe-king* ne sont pas favorables aux vignes, ils n'ont jamais eu que quelques misérables treilles dans l'enceinte de leurs maisons & de leurs sépultures. Or, le raisin de treille ne donnera pas de bon vin, même en Champagne & en Bourgogne. Que les marchands qui portent du vin à Canton apprennent à l'Europe pourquoi les Missionnaires ont pris le parti de dire la Messe avec le vin qu'ils font ici : tout ce qu'il nous convient d'en

dire, c'eſt que ce n'eſt pas par epargne, puiſqu'il leur revient auſſi cher, au moins, que du vin venu d'Europe. Fable & fiction toute pure que ce qu'on dit ſur le vin d'Eſpagne. L'Auteur oublie ici ce qu'il a dit ailleurs des défiances de notre Cour. Mais à quel Prince d'Europe laiſſeroit-on boire du vin acheté à des Etrangers dont perſonne ne répond ? Le vin même que les Ambaſſadeurs d'Europe ont apporté ici en préſent, a eté laiſſé dans les magaſins comme il avoit eté offert, ou donné aux Miſſionnaires. L'Empereur régnant ne boit pas même de vin chinois, pour conſacrer, par ſon exemple, la Loi de police qui le défend. Du reſte, notre Auteur mépriſe trop ſes Lecteurs, ou compte trop ſur leur ignorance dans tout ce qu'il dit ſur nos eaux-de-vie & bieres de grains & de fruits. Il n'en eſt pas de ce point comme du *régime diététique* qu'il a aſſuré, quelques pages plus haut, que nous n'avons jamais eu. Tous les matelots Européens connoiſſent nos eaux-de-vie & nos bieres, trop même pour leur bourſe & leur ſanté ; au lieu que les deux mots de *régime diététique* ne feront pas plus compris que le *Zythum* par le Peuple des Lecteurs. Auſſi pourroit-il bien arriver que les Socrates d'Opéra, les Ariſtotes de café, les Catons de toilette, les Séneques de guinguette, les Plutus de comptoir en fuſſent tellement extaſiés, qu'ils prouvaſſent, par leur accord avec la deſcente du mercure, que la racine quarrée des dix commandemens ne donne que zéro dans toutes les corrélations de Prince & de ſujet, de mari & de femme, de pere & de fils. Pour nous, tout ce qu'il nous convient de dire ſur ce ſujet, c'eſt que la diététique avoit paru ſi eſſentielle aux Légiſlateurs des premieres Dynaſties, qu'ils lui avoient comme ſubordonné tout le diſpoſitif des Loix. Logement, habits, nourriture, exercices, travaux, tout etoit réglé ſur le climat, la ſaiſon, l'âge, la condition &

les

les forces. La Police, par exemple, etoit chargée d'indiquer le jour où l'on devoit quitter les habits d'eté pour prendre ceux d'automne, ou quitter ceux d'automne pour prendre ceux du petit, puis du grand hiver. MM. les Médecins d'Occident ont ſans doute de très-bonnes raiſons pour ne pas toucher à cet article ; mais notre ancienne diététique indiquoit la cuiſſon propre de chaque viande & la ſaiſon où elle etoit plus profitable, les aſſaiſonnemens convenables aux différens pays & climats, les choſes qu'on pouvoit ou ne pouvoit pas manger à un même repas, &c.

XXXIIe Rem. *En liſant la deſcription d'un immenſe terrein où l'Empereur* Kang-hi *chaſſa, en 1721, avec l'Ambaſſadeur de Ruſſie*, (pag. 185). Nous n'avons lu de la relation de ſon Excellence M. l'Ambaſſadeur de Ruſſie que ce qu'en cite notre Auteur. De quelque maniere que l'anecdote dont il eſt ici queſtion y ſoit amenée & doive être entendue, les réflexions de notre Auteur tombent à plat & ſa *pénétration* s'eſt fourvoyée. Les Empereurs de la Dynaſtie paſſée avoient leur parc & maiſon de plaiſance à une lieue & demie de leur palais du côté du midi. L'endroit qu'ils avoient choiſi etoit, comme de raiſon, bien boiſé, bien arroſé, bien airé, pour y réunir tous les agrémens de la campagne. Les Empereurs de la Dynaſtie régnante n'en ont plus voulu, & ont choiſi, à l'oueſt de *Pe-king*, une plaine qui, etant au pied des montagnes, a un air plus pur & des eaux plus vives. Par reſpect néanmoins pour leurs prédéceſſeurs, ils ont laiſſé ſubſiſter leur parc ſur ſon ancien pied. C'eſt là qu'on mena chaſſer M. l'Ambaſſadeur, qui dut trouver le chemin plus long qu'il n'eſt, pour des raiſons qu'il a tues très-prudemment & ſur leſquelles nous aurons la diſcrétion de lui garder le ſecret. Or, pour apprécier au juſte le raiſonnement de notre Auteur, il ne faut que changer les noms & mettre

Meudon à la place de *Hai-tſee* & la France au lieu de la Chine. Un *travail pénible & opiniâtre* ne ſuffit pas à un Auteur, ſi ſa *pénétration* ne va pas juſqu'à voir que, précision faite de toute le reſte, il n'entrera dans l'eſprit d'aucun Lecteur qu'un immenſe terrein puiſſe reſter en friche & ſans culture aux portes d'une ville comme *Pe-king*, la plus peuplée qui ſoit au monde.

XXXIIIe Rem. *Le thé fait pâlir la plupart des Chinoiſes*, (pag. 190). Mais qui a vu des Chinoiſes, parmi les Européens qui ſe ſont emancipés d'en parler? La condition de marchand eſt la derniere en Chine, & la qualité d'etranger ne l'annoblit pas pour ceux qui abordent à Canton ou viennent avec les caravannes de Moſcovie, juſqu'a les faire admettre dans les maiſons des honnêtes gens, où tout le monde ſait d'ailleurs qu'un ſexe ne voit pas l'autre. Que ceux qui ont prétendu avoir vu des Chinoiſes diſent, s'ils l'oſent, quelle eſpece de Chinoiſes c'etoit. Fable, fiction & menſonge que la *terre* dont parle notre Auteur. Les Infideles qui uſent de rouge n'en mettent que ſur leurs levres; autant leur vaudroit prendre un maſque, que d'en plaquer leurs joues comme les dames d'Occident. Ce goût s'etend juſqu'aux tableaux. Quand nos Peintres veulent peindre une Hélene, une Cléopatre, & en exprimer toute la beauté, il faut que les roſes de ſes joues ſe fondent ſi tendrement dans le lis de ſon teint, qu'elles n'y forment qu'une nuance légere. Un amateur n'y verroit qu'une Phryné ou une Mégere, ſi le vermillon y perçoit. Qu'on ne ſe méprenne pas à cette remarque; elle ne ſe trouve ici ſous notre plume que pour avertir les perſonnes charitables & zélées, qui envoient des images enluminées aux Miſſionnaires, de ſe tenir bien pour averties qu'on ne peut pas en préſenter un grand nombre aux néophytes, à cauſe des placards de cinabre dont la

plupart ont les joues balafrées d'une maniere encore plus révoltante pour nos idées que ridicule en peinture ; ce qui, joint à des pieds nus & à un ſein découvert, choque toutes les bienſéances, & change un objet de piété en objet de dériſion pour les infideles & de ſcandale pour les fideles. Du reſte, les Miſſionnaires-artiſtes du Palais qui ont peint les Reines, Princeſſes & Dames de la Cour, ont dit avant nous qu'ils avoient bien rabattu de leurs préjugés contre les figures chinoiſes, & convenoient que, parmi les perſonnes qu'ils avoient peintes, pluſieurs auroient pu diſputer le prix de la beauté aux plus belles Européennes. Voici une obſervation qui regarde les peintres. Un artiſte-Miſſionnaire nous a avoué qu'il avoit eté humilié pour l'Europe de voir que la peinture chinoiſe fût auſſi attentive à eviter le nu que celle d'Europe eſt empreſſée à le chercher, & que plus il y réfléchiſſoit, plus il etoit forcé de convenir que c'etoit pécher contre le coſtume, & dès-là contre une des premieres regles de l'art, que de peindre des vierges, des martyrs, des veuves & des pénitentes chrétiennes, avec des pieds, des bras nus & un ſein plus que découvert. *Les idées pittoreſques dont on nous remplit la tête en Occident*, ajoutoit-il, *ſont ſi folles ſur cet article, que j'y tiendrois encore probablement, ſi la néceſſité de les abandonner, dans nos peintures pour l'Empereur, n'avoit pas mis ma raiſon au large, & ne lui avoit pas fait prendre le deſſus.* Du reſte, pour revenir au thé, que nous avons trop perdu de vue, il eſt conſtant, par un Edit de l'Empereur *Te-tſong*, de la Dynaſtie des *Tang*, daté de l'année 780, qu'il s'en faiſoit alors une ſi grande conſommation dans tout l'Empire, qu'on le ſoumit à un impôt pour l'entretien des greniers publics & des gens de guerre. Le thé arrivé en Europe a un parfum & une force qu'il n'a pas ici. Quelque chemin qu'on prenne dans

les raisonnemens qu'on fait sur ses qualités, vertus & propriétés, il seroit à propos, avant tout, d'en distinguer les différentes especes & préparations.

XXXIVe Rem. *L'usage continuel que les Chinois font du Gin-cheng*, (pag. 181). Il nous semble entendre le Negre qui disoit qu'il avoit vu des perles grosses comme des citrouilles. Puisque notre Auteur se donne pour un homme à recherches, & dès-là instruit, comment est-il à savoir que cette racine célebre est rare, & se vend plus que le poids de l'or quand elle est de la premiere espece & bien choisie? S'il le sait, comment en supposer l'usage continuel? Tout le reste de cet article est un pot-pourri d'idées qui ne tiennent à aucun fait. On a surfait les vertus du *Gin-cheng* comme celles de tous les autres remedes. On veut le décrier: c'est un autre excès. Voici un fait notoire de cette année. Une Reine, appellée au tombeau par une etisie, a vécu plus de quinze jours par-delà le terme où sa foiblesse extrême marquoit sa mort, parce qu'on lui donnoit, plusieurs fois le jour, une bouillie fort claire de riz, où l'on avoit mêlé du *Gin-cheng*. Nous-mêmes, nous avons vu, à l'isle de France, un miraculé de cette célebre racine. Ayant eté abandonné des Médecins, à cause de la foiblesse extrême où l'avoit laissé une fievre maligne des plus violentes, un Chirurgien de vaisseau, qui venoit de Canton & y avoit vu des effets du *Gin-cheng*, proposa d'en donner à ce mourant, & le rétablit parfaitement en peu de jours. Le *Gin-cheng*, quoi qu'en dise notre Auteur, n'est jamais entré que bien secondairement dans le breuvage de l'immortalité. La plante suréminente & essentielle de ce fameux breuvage etoit une espece de *Li-tching* ou agaric ramifié & ayant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Nous lui apprendrons encore que ce n'est pas un pur préjugé qui a fait donner la préférence au *Gin-cheng* du *Leao-tong*,

puiſqu'il avoit toute ſa réputation plus de mille ans avant qu'il y eût des Manchoux, & lorſque cette Province appartenoit à nos Empereurs. Le *Gin-cheng* même de Corée ne peut pas lui être comparé. Quoiqu'il diſe que cette plante croît dans pluſieurs endroits de l'Empire, dans le *Chen-ſi* en particulier & le *Chan-ſi*, le public ne ſe feroit pas obſtiné à l'acheter ſi cher, ſi le local & le climat ne lui avoient pas donné une force & des vertus qu'elle n'a pas ailleurs.

XXXVe Rem. *Dont les eaux ont ſept à huit pieds de profondeur*, (pag. 195). Si les eaux etoient ſi profondes, la racine de *Hiu-hoa* n'auroit pas la force de porter ſes feuilles ni ſes fleurs hors de l'eau, & elle ſe pourriroit. Cette plante ne demande que trois pieds d'eau, & ſouffre quand elle en a quatre. Le froid, de l'aveu de l'Auteur, eſt auſſi long & auſſi violent à *Pe-king* qu'en Suede : or cette feuille y réuſſit à merveille. Comment ſe riſque-t-il à dire, après cela, qu'on regrette de ne pouvoir pas la tranſporter en Europe? Du reſte, qu'elle réuſſiſſe bien à *Pe-king*, c'eſt un fait notoire. Le grand baſſin du Palais, qu'on appelle la petite mer, en eſt tout couvert; ce qui fait un ſpectacle charmant en eté, quand on traverſe le grand pont de marbre qui eſt au milieu. Comme l'on aboutit là par une rue des plus grandes & des plus fréquentées de cette Capitale, & qu'on s'y trouve comme tranſporté dans la ſolitude d'un payſage enchanté, ce tapis de belles fleurs de *Hiu-hoa*, etendu ſur les eaux & reſpirant toutes les graces du printemps, fait toujours une impreſſion nouvelle & qui ne ſe décrit pas. Qu'on n'aille pas s'imaginer que les ſoins de la culture ſuppléent au défaut du climat & en temperent la rigueur. Ces ſoins ſe bornent à enterrer, à la fin de l'automne, toutes les feuilles, qui ſont vivaces dans les Provinces du Midi, & jauniſſent ici. Le

froid qui ſurvient & gêle l'eau à la profondeur d'un pied & demi & même plus, fait à la racine qui eſt dans le vaſe une eſpece d'abri de la glace dont il la couvre. Il n'eſt pas queſtion de tortiller, de donner à entendre & de ne pas dire, de parler de graines venues d'Egypte à Rome, & puis de laiſſer en l'air la reſſemblance de la colocaſe. Puiſque notre Auteur ne veut pas s'expliquer, nous le ferons pour lui. Notre *Hiu-hoa* n'eſt point le lotus d'Egypte. Outre que ce qu'en diſent Dioſcorides & Théophraſte ne lui convient en aucune façon, la maniere dont il eſt repréſenté dans les antiquités de Montfaucon parle aux yeux & décide la choſe.

XXXVIe Rem. *C'eſt principalement dans les Provinces méridionales*, &c. (pag. 196). Tout cet article eſt un tiſſu de mépriſes. 1°. Les obſervations agraires les plus anciennes, les plus exactes & les mieux faites que nous ayons datent de la Province de *Chen-ſi*, qui a eté la premiere habitée, défrichée & cultivée. Il ne faut qu'ouvrir le *Chi-king* & le *Li-ki*, pour admirer juſqu'où le grand art de cultiver la terre & de lui faire produire ſans ceſſe toutes ſortes de grains avoit eté approfondi & perfectionné en cette extrêmité de l'Aſie il y a plus de trois mille ans. 2°. On ſe ſert de bœufs ou buffles, pour le labourage, dans les provinces du Midi comme dans celles du Nord. Si l'on s'en ſert moins dans quelques cantons & diſtricts, c'eſt que la terre y produit juſqu'à trois moiſſons dans un an, & que le pays eſt ſi peuplé, que les hommes n'ont pas beſoin d'être aidés dans la culture du riz, culture d'ailleurs dans laquelle notre *Choui-nieou*, ou *bœuf d'eau*, ne peut ſervir que pour les gros labeurs & les premieres façons, tout le reſte etant réſervé à la main du cultivateur. Il eſt inutile d'obſerver que les

terres etant couvertes d'eau, les chevaux, mulets & ânes ne peuvent y être d'aucun ſecours. 3°. Il eſt très-vrai qu'à parler en général, il y a peu de gros bétail en Chine. Les terres incultes & cultivables, dont parle ſans ceſſe notre Auteur, n'exiſtant que dans ſon imagination, tous les champs qui peuvent être enſemencés le ſont; & il n'en reſte pas pour faire des prairies & des pâturages pour nourrir de gros bétails. Les terres d'ailleurs qui y ſeroient les plus propres, etant auſſi les meilleures pour les riz, c'eſt une raiſon de plus. Remarquons à ce propos qu'après les grandes révolutions les Empereurs faiſoient diſtribuer des bœufs dans les campagnes, pour ſuppléer le nombre des colons qui ne ſuffiſoient plus. Ce fait ſe trouve conſigné ſi ſouvent dans les annales, que nous ne croyons pas néceſſaire de les citer: mais nous ajouterons que c'eſt auſſi alors qu'on a défendu ſévérement de tuer des bœufs. *Chun-chi*, premier Empereur de la dynaſtie régnante, renouvella cette défenſe, & fit faire un Livre en 1646 pour l'accréditer. Cette politique a eté mal priſe, mal interprétée par bien des gens, & qui pis eſt, ſuppoſée toujours en vigueur, ce qui eſt faux. 4°. La queſtion de l'utilité des machines & des animaux de travail n'eſt pas ſi facile à décider, au moins pour un pays où la terre ſuffit à peine à nourrir ſes habitans. A quoi y ſerviroient des machines & des animaux de travail? à rendre une partie des habitans philoſophiſtes; c'eſt-à-dire, ne faiſant rien abſolument pour la ſociété, & lui faiſant porter le fardeau de leurs beſoins, de leur bien être, & qui pis eſt encore, de leurs burleſques & ridicules idées. Nos gens de la campagne ſe trouvant ou ſurnuméraires ou déſœuvrés dans quelques cantons, prennent le parti de s'en aller travailler dans la grande Tartarie, dans les pays nouvellement conquis, où notre agriculture fait des progrès qui réfutent tout

ce qu'a dit notre Auteur ſur les prétendues terres incultes qui ſont en grande quantité dans toutes les provinces. Le Gouvernement, de ſon côté, a erigé en etat & condition fixe toutes les eſpeces de travaux qui ont une certaine continuité, comme de réparer les digues & les levées, de tirer les barques dans les rivieres & canaux, de faire paſſer les ecluſes & les endroits difficiles du grand canal, de porter les marchandiſes dans les portages qui ſont entre deux rivieres, quand on cherche à accourcir le chemin, &c. Oh que notre Auteur délivreroit notre miniſtere de bien des ſoucis, s'il pouvoit réaliſer les terres en friche qu'il nous donne ſi libéralement! c'eſt la ſeule choſe qui nous manque. Si l'on avoit publié le long Mémoire avec des notes, que l'on a envoyé en France, *ſur les Mûriers & les Vers à ſoie*, les divers détails où l'on y entre ſur bien des articles, déſabuſeroient notre Auteur de ſes préventions. La remarque ſeule de la différence de la qualité & quantité de ſoie (1) que donnent les vers, ſelon qu'ils font leurs cocons, ou plutôt ou plus tard, ſuffiroit pour lui faire ſentir que nos Chinois, ſans avoir ſa *pénétration*, y regardent d'aſſez près pour voir le but & l'atteindre. Nous abandonnons à ſes réflexions la petite citation par où nous allons finir cet article : elle eſt tirée du grand Recueil ſur l'Agriculture, imprimé au Palais en 1743, qui l'a tirée lui-même des Mémoires domeſtiques de ce Prince. « Je me » promenois, dit l'Empereur *Kang-hi*, les premiers jours » de la ſixieme Lune, dans des champs où l'on avoit ſemé » du riz qui ne devoit donner ſa moiſſon qu'à la neuvieme; » je remarquai par haſard un pied de riz qui etoit déja monté » en epi, s'elevoit au-deſſus de tous les autres, & etoit aſſez » mûr pour être cueilli. Je me le fis apporter. Le grain en

(1) Ces morceaux ſeront compris dans ce II Tome, ou dans le III, ſi celui-ci eſt ſuffiſamment rempli.

» etoit

» etoit très-beau & bien nourri. Cela me donna la pensée » de le garder pour un essai, & voir si l'année suivante il » conserveroit ainsi sa précocité. Il la conserva en effet. Tous » les pieds qui en etoient provenus monterent en epi avant » le temps ordinaire, & donnerent leur moisson à la sixieme » lune. Chaque année, depuis, a multiplié la récolte de la » précédente, & depuis trente ans, c'est le riz qu'on sert sur » ma table. Le grain en est alongé & la couleur un peu » rougeâtre ; mais il a un parfum fort doux & est d'une saveur » très-agréable. On le nomme le *Riz impérial*, *Yu-mi*, » parce que c'est dans mes jardins qu'il a commencé à être » cultivé. C'est le seul qui puisse mûrir au nord de la grande » muraille, où les froids finissent très-tard & recommencent » de fort bonne heure ; mais dans les provinces du Midi, où » le climat est plus doux & la terre plus fertile, on peut » aisément en avoir deux moissons par an ; & c'est une » bien douce consolation pour moi d'avoir procuré cet avan- » tage à mes chers colons ». Toutes les admirations de notre Auteur pour les pyramides d'Egypte ne nous empêcheront pas de dire qu'il est plus glorieux d'avoir fait une pareille découverte, que d'avoir fait bâtir la plus haute de toutes ces masses de pierre.

XXXVIIe Rem. *Pour décorer les appartemens du Palais impérial de* Pe-king, (pag. 235). Notre Auteur n'a pas considéré avec assez d'attention le plan du Palais impérial qui se trouve dans celui de la ville de *Pe-king*, publié par feu M. de Lille : il auroit compris d'abord qu'il auroit fallu bien des peintres, & que ces peintres en auroient eu pour bien des années, y eussent-ils travaillé jour & nuit, avant d'avoir décoré la vingtieme partie des appartemens de cet immense & superbe Palais. Voici de quoi le tirer

d'embarras. Les tableaux & peintures n'entrent point dans la décoration des grands appartemens impériaux. La majesté du trône n'y admet que des ornemens simples, nobles & augustes comme elle. Les peintures sont reléguées dans les cabinets, les galeries & les sallons des jardins, & encore en petit nombre. C'est un reste de goût antique que nous ne nous chargeons pas de justifier, mais que nous ne prétendons pas condamner non plus.

XXXVIII[e] Rem. *Ce sont ces Religieux, & sur-tout le Pere Attiret, d'Avignon*, (pag. 238). Les Mémoires sur lesquels a eté fait cet article, ainsi que ce qui précede & ce qui suit, sont ou controuvés ou ridiculement fautifs. 1°. L'artiste dont on parle ici etoit de Dole en Franche-Comté, & avoit eu l'humilité d'entrer chez les Jésuites en qualité de Frere convers. 2°. Les Missionnaires n'ont présenté à l'Empereur que des Freres pour peintres, tant qu'ils ont trouvé des artistes qui ont eu le zele de passer les mers & de consacrer leur pinceau au service & au bien de la Mission. Les Freres Castiglione & Attiret ont eté long-temps les seuls peintres de l'Empereur régnant, qui a toujours eu des bontés distinguées pour eux, venoit les voir peindre tous les jours, & souvent plus d'une fois, s'entretenoit avec eux très-familiérement, avoit toujours quelque chose de gracieux à leur dire, leur envoyoit fréquemment des plats de sa table, & en faisoit grand cas, plus encore à cause de leur modestie & de leur rare vertu, qu'à cause de leur talent & de leur attention continuelle à se plier à ses goûts & à ses desirs. Le titre, au reste, de premier peintre de l'Empereur a beau sonner chez les imaginations européennes, ce n'est pas ici un titre, malgré toute la bonne volonté de l'Empereur que les Jésuites ont ainsi ménagée, pour assurer la liberté des artistes

par leur déſintéreſſement. Notre Auteur ſe tourne contre ces Peres, & les charge. Nous n'en dirons que ce mot : La Miſſion de la Chine périra avec eux, à moins d'un miracle de Providence; & ce miracle, nous l'eſpérons, en voyant celui qui leur a conſervé la conſidération, l'eſtime & l'amitié de l'Empereur, malgré tout ce qu'on a oſé pour les lui rendre auſſi mépriſables qu'odieux. Notre Cour avoit prévu, il y a cinquante ans, une partie de ce qui nous eſt arrivé en ces derniers temps, & ſes prévoyances paſſées, toute idolâtre & infidelle qu'elle eſt, l'ont empêchée de nous voir avec d'autres yeux. Auſſi, après le terrible incendie qui a conſumé la grande Egliſe du Midi, incendie dont il faut ſe taire, & arrivé dans un jour qui pouvoit le plus frapper les imaginations ſuperſtitieuſes, l'Empereur, qui s'en etoit fait rendre compte, promit ſur-le-champ de la rebâtir, prêta dix mille onces d'argent pour le faire, & promit avec bonté qu'il ecriroit, de ſon pinceau impérial, une inſcription pour le frontiſpice.

XXXIXe Rem. *Il n'y a qu'une imagination dépravée qui ait pu enfanter l'idée des Jardins Chinois*, (pag. 250). Il me ſemble que, ſelon le plan des Recherches, il eût eté beaucoup mieux de tourner le ſyſtême de nos jardins de plaiſance en preuve de notre deſcendance des Scythes. Trente à quarante ans plutôt, le mot d'*imagination dépravée* eût pu réuſſir ; mais, dans ce moment-ci, il tombe plus ſur les Anglois, les François & les autres Nations d'Europe qui ont goûté notre maniere, que ſur nos pauvres Chinois, qui, au bout du compte, ſont plus à plaindre qu'à blâmer, de n'avoir pas eu autant de *pénétration* que l'Auteur ; encore pourroit-on bien, au beſoin, en appeller à la belle nature, & s'en rapporter à ce qu'elle enſeigne à l'homme dans les lieux

où une terre fertile, une expoſition heureuſe, un climat tempéré la mettent à même d'etaler toutes ſes beautés. Les jardins de délices qu'elle y forme ont des monts & des monticules qui en cherchent ou en fuient d'autres, des allées tortueuſes, des arbres plantés çà & là ſans ordre & ſans ſymmétrie, des eaux qui prennent différentes formes & ſerpentent dans les canaux qu'elles ſe ſont creuſés, de façon que l'œil, récréé & ſatisfait, en voit le ſpectacle avec un plaiſir toujours nouveau. Mais, ayant à faire à un Philoſophe d'une ſi rare *pénétration*, nous avons bien autre choſe, vraiment, à lui dire. Qu'il prenne la plume, & calcule combien de ſueurs, de travaux, de fatigues & de peines ont coûté à faire & coûteroient à entretenir des jardins alignés, ſymmétriſés, compaſſés, peignés, façonnés, embellis & ornés en la maniere qui obtient le ſuffrage de ſa *pénétration :* puis, la ſomme totale bien & exactement déduite, qu'il nous diſe, non pas combien de perſonnes ſeroient en etat de s'en procurer de pareils, & pourroient le faire ſans nuire à la choſe publique, mais ſimplement ſi les hommes ſe ſont réunis en ſociété pour que les uns chargeaſſent leurs ſemblables de leur procurer, par tant de ſueurs, travaux, fatigues & peines, le plaiſir oiſeux & ſtérile de récréer leur vue par des jardins à leur gré.

XL[e] Rem. *Ils deviennent ce qu'ont eté leurs peres, c'eſt-à-dire des barbouilleurs*, (pag. 251). Tout ce qui précede & tout ce qui ſuit, dans cet article, décele la rue de la porcelaine de Canton, c'eſt-à-dire des notices & des mémoires d'un Connoiſſeur qui y a etudié notre peinture. Autant vaudroit qu'un Etranger qui auroit fréquenté quelques boutiques d'imagiers & d'enlumineurs à Ausbourg, fît la balance des peintres de l'Europe, d'après ce qu'il auroit vu.

Les privileges de la *pénétration* philosophique à part, pour raisonner d'une façon concluante sur l'etat où est quelque art que ce soit chez une Nation polie & instruite, il faut en avoir lu les livres qui en enseignent la théorie & les regles, avoir vu les ouvrages des plus excellens maîtres, & avoir entendu les jugemens qu'en portent les connoisseurs du pays. Or, nous avons des livres plus anciens qu'aucun de ceux d'Europe, qui enseignent & expliquent notre maniere de peindre. L'Empereur, les Grands & les amateurs ont des collections & des suites de tableaux de nos plus grands maîtres. Nos *présomptueux Han-lin* ont fait des ouvrages exprès pour rendre compte au public de ce qu'on a blâmé ou loué, critiqué ou condamné, admiré & applaudi dans les tableaux qu'on conserve. Le public est en droit de ne pas se laisser faire sa façon de penser sur notre peinture par quiconque n'a rien vu de tout cela, n'en soupçonne même rien, & n'en est que plus hardi à prétendre qu'on le croye sur sa parole. Du reste, qu'on prise ou méprise notre peinture en Occident, qu'on la loue ou la blâme, cela est egal. Les oui ou les non, en cette matiere, n'ont jamais ni procuré ni troublé le repos du monde. La vérité d'ailleurs, qui a ses droits à part, n'est jamais vaincue. Nous sommes très-persuadés que ceux qui sont les plus portés à croire que nos peintres ne réussissent pas dans la figure, seront révoltés de leur voir disputer de bien peindre les fleurs, les oiseaux & les animaux. Il ne faut qu'être entré dans le cabinet d'un curieux, pour avouer qu'ils mettent beaucoup de vérité, de naturel & de grace dans ces sortes de peintures. Un peintre Européen nous a raconté que peignant au Palais des *Lien-hoa*, sur le devant d'un grand paysage, un peintre Chinois de ses amis lui observa qu'il avoit mis quelques fibres &

echancrures de moins dans les feuilles, puis lui ajouta : c'eſt une bagatelle, ſans doute, & on ne peut guere s'en appercevoir au point de vue de votre tableau ; mais un connoiſſeur ne pardonne pas ces ſortes de négligences : la vérité eſt, ſelon eux, le premier mérite d'un tableau. Voici qui expliquera cette anecdote. Nos Dufreſnoy & nos de Piles ont fait un article à part & fort long des plantes, fleurs, arbres, oiſeaux, animaux, poiſſons & inſectes ; &, ce qu'on ne ſoupçonneroit certainement pas en Occident, ils ont traité certaines plantes & fleurs comme on traite en Europe la figure, c'eſt-à-dire par parties, en détail, & avec des obſervations ſur leurs meſures & proportions. Bien plus, dans les livres elementaires de deſſin, on a pouſſé la choſe juſqu'à donner, en différentes grandeurs & ſous différens points de vue, la tige, les branches, les feuilles, les boutons, les fleurs, comme on fait en Europe les yeux, la bouche, les mains, les pieds, la tête, avec l'attention encore de ſuivre les différences qu'y mettent les ſaiſons ; ce qui va fort loin, parce qu'on a etendu cela au-delà de tout ce que nous oſerions dire, de peur de ſcandale, ou même de ridicule. Qui, en Europe, en effet, tiendroit à entendre raconter qu'il y a différentes ecoles & différentes manieres pour des bamboux, des pins, des *lien-hoa*, des *mou-tan*, des *péones*, &c. & que les peintures de quelques anciens font regle comme l'Antinoüs & la Vénus de Médicis ? Quel peintre ne ſe pâmeroit pas de rire, ſi on lui ſoutenoit que la teinte des feuilles de deux *Hai-tang* d'automne, ou de deux *Kin-hoa*, doit être différente quand un pied eſt tout epanoui & que l'autre ne commence qu'à fleurir ? Quel Naturaliſte même tiendroit ſon ſérieux, ſi on lui demandoit, comme un peintre fait ici à ſon eleve, combien une

carpe a d'ecailles entre tête & queue ? Pour nous, ce qui nous a plus récréé, c'eſt de voir que les gravures à trois, à quatre & même à cinq couleurs, dont on a fait beaucoup d'uſage dans les livres elémentaires de deſſin, pour tout ce qui regarde l'Hiſtoire naturelle, ſont ici très-anciennes. Celles que nous avons ſous les yeux ſont en mauvais papier & aſſez groſſieres ; mais l'idée de cette eſpece de gravure l'eſt d'autant moins, qu'elle paroît fort ſimple & d'une exécution très-aiſée. Que notre Auteur avoue ici de bonne foi que, pour le coup, ſa *pénétration* eſt en défaut, & que notre deſcendance des Scythes lui fût-elle encore mieux démontrée, il n'auroit jamais ſoupçonné que nous euſſions devancé l'Europe de ſi loin dans l'invention des planches à trois couleurs. Au ſurplus, s'il avoit quelque peine à ſe rendre à notre témoignage, nous croyons qu'il pourra ſe procurer celui de ſes yeux dans quelqu'une des bibliotheques où l'on a fait entrer nos livres.

XLIe REM. *Le Pere Parennin, ne pouvant juſtifier l'ignorance profonde des Chinois dans l'Aſtronomie, s'aviſa d'ecrire un jour à M. de Mairan que ce peuple avoit beaucoup de génie, mais qu'il payoit très-mal les Aſtronomes*, (Ibid). Il eſt très-dur pour nous d'avoir à nous expliquer ſur cet article, parce qu'il n'y a pas moyen de le faire ſans mettre en cauſe force préjugés avec qui nous n'avons rien à démêler, dont il eſt très-difficile de montrer l'erreur, & auxquels il eſt toujours plus commode de faire bonne compoſition. Peu de Lecteurs même ont la tête aſſez au niveau des vérités capitales qu'il faut ſuppoſer, pour en diſcourir pertinemment. Ce début fait foi que nous ne ſongeons point à examiner juſqu'où nos Chinois ont ou n'ont pas de génie pour les ſciences de calcul. Pour le fait de la conduite de

notre Gouvernement envers les Aſtronomes, il eſt réel; elle eſt telle qu'on le dit. La ſupériorité de connoiſſances & de talens, en fait d'Aſtronomie, n'attire ni les regards, ni les louanges, ni les récompenſes du Miniſtere public. Un Européen ne ſeroit pas inexcuſable de ſoupçonner que notre Miniſtere Tartare ayant à ſe ſoutenir contre nos Chinois & à ecarter de loin toute réputation d'une grande habileté en Aſtronomie, a pris à tâche de laiſſer cette ſcience dans un etat de médiocrité qui rempliſſe cette double vue. Car il eſt clair qu'il eſt de ſon intérêt d'avoir ſans ceſſe les Européens à la main, pour abaiſſer la fierté de nos Chinois, & leur faire ſentir que ces Etrangers ſont leurs maîtres, & que, dès-là que les gens du Tribunal des Mathématiques en ſavent aſſez pour tenir les Européens eux-mêmes en haleine, & les obliger à avoir l'acquis & la pratique néceſſaires pour ſe maintenir dans leur ſupériorité, il a tout ce qu'il peut ſouhaiter. D'un autre côté, les Annales de toutes les Dynaſties faiſant foi que la crédulité du peuple ou plutôt de la Nation entiere aux prédictions & chimeres aſtrologiques, pourroit egarer ſes penſées, ſi elle etoit ſéduite par des Aſtronomes d'une habileté reconnue, & applaudie à la face de tout l'Empire, les Européens ſont les ſeuls dont ils puiſſent être bien sûrs dans un temps de trouble & d'intrigue, parce que, outre qu'ils ſont etrangers, très-attachés à la famille régnante & eloignés de toutes les affaires, ils traitent l'Aſtrologie de ridiculité comme Aſtronomes, & d'impiété comme Miſſionnaires. Pour nous, ſans nous arrêter à ces ſoupçons que nous ne voudrions pas trop perſiffler, nous aimons mieux croire que la conduite du Miniſtere & du Gouvernement n'eſt qu'une conſéquence des grands principes de l'antiquité, dont ils ſe rapprochent le plus qu'ils peuvent. Il nous faut une

Aftronomie & des Aftronomes. Mais, dès que l'Aftronomie a un fonds de connoiffance fuffifant pour régler exactement le calendrier public fur les mouvemens du Soleil & de la Lune, prédire leurs eclipfes & rendre raifon des phénomenes céleftes apparens qui pourroient egarer les penfées de la multitude dans des craintes ou dans des imaginations fatales à la tranquillité publique, elle eft telle que la demandent l'Empire & le Gouvernement. Quant aux Aftronomes, peu fuffifent dans un Etat où on ne leur demande rien, ni fur tout ce qui n'eft pas à la portée des yeux de la multitude, ni pour aider la Marine & la Géographie, ni pour les pays etrangers, ni pour fatisfaire l'intempérance de la curiofité humaine, ni pour donner carriere à la force du génie & à la profondeur du favoir. Que ce foit là les principes politiques de la haute antiquité, il n'y a pas à en douter, puifqu'on les trouve articulés en faits dans nos plus anciennes Hiftoires. La loi feule qui défendoit aux Princes particuliers d'avoir ni obfervatoires, ni Aftronomes, ni calendriers, prouve décidément cette façon de penfer. On ne peut douter néanmoins que fes vues ne fuffent très-pures, très-eclairées & très-fages, puifqu'elle exigeoit que tous les Princes euffent des obfervatoires & des obfervateurs pour tenir regiftre, jour par jour, des vents, des pluies, du chaud, du froid, des orages & de tous les phénomenes de l'athmofphere qui pouvoient eclairer l'Agriculture, la Médecine & le Gouvernement fur les différences des années & des climats. Mais l'antiquité etoit-elle auffi fage & auffi amie des hommes en cela que dans les autres parties de fa légiflation? Que ceux qui fe croient affez eclairés pour prononcer, s'en chargent; pour nous, il nous fuffira d'obferver que l'antiquité paroît affez avoir eu les mêmes principes chez toutes les Nations

des ſiecles les plus reculés qui ont eu une Aſtronomie & des Aſtronomes.

XLIIe Rem. (Le peuple Chinois) *il paie encore bien plus mal les peintres*, &c. (ibid.) Nos Chinois auroient grand tort de payer graſſement des gens qui ne ſavent qu'appliquer des couleurs très-belles & très-vives *ſur des deſſins ſans vérité & ſans génie.* Les amateurs européens, qui viennent à Canton, ont fait de leur mieux, mais en vain, pour les monter au ton de grandeur & de magnificence qu'il convient de prendre. Tout Canton ſait qu'ils ont donné des prix fous de quelques peintures ſur verre de nos *barbouilleurs*, parce qu'ils eſpéroient d'y gagner au moins cent pour cent à leur retour en Europe; encore, ſi leurs bourſes ſe fuſſent ainſi ouvertes pour des payſages, des fleurs & des oiſeaux qu'ils barbouillent moins mauſſadement. Mais, ô ciel! ſerions-nous crus, ſi nous diſions ſur quels affreux modeles on a engagé notre peinture, à force d'or & d'argent, à profaner ſes couleurs & à ſalir ſon pinceau? Nous nous impoſons ſilence ſur tant de choſes. Nous ſommes ſi attentifs à empêcher que le zele ne mette des phraſes trop ameres ou trop fortes au bout de notre plume, qu'on doit avoir quelque indulgence pour ce qui peut nous echapper de trop vif dans nos obſervations. La crainte ſeule qu'on ne prît de la main gauche ce que nous préſenterions de la droite, nous force ici à taire par quels abus & par quels excès la Peinture a forcé notre Gouvernement à détourner les yeux de deſſus elle, & à la laiſſer dans la foule des arts les plus futiles & les plus depriſés. Il ne faut que lire le *Hoa-hoa-ché*, pour voir que, dans les ſiecles précédents, elle a eté honorée pluſieurs fois de la faveur & de l'eſtime publique juſqu'à attirer ſur elle des diſtinctions, des récompenſes & une gloire qui choquoient

tous les principes de notre Gouvernement. Les Princes & les Amateurs ne croyoient pas pouvoir payer assez un tableau de certains grands maîtres : il avoit déja perdu son plus bel eclat ou même avoit eté frappé de l'aîle du temps, qu'il falloit le couvrir d'or pour l'acheter ; il faisoit partie d'un grand héritage ; on vendoit même un héritage entier pour l'acquérir : l'avoir vu etoit un evénement dans la vie, & on venoit d'un bout de l'Empire à l'autre pour s'en procurer la satisfaction. La manie des galeries & des collections de peintures etoit allée si loin, qu'elle ruinoit les familles les plus opulentes. De simples citoyens aimoient mieux vendre leurs terres & leurs maisons qu'un dessin original, ou un croquis qui n'avoit que le mince mérite d'être unique ou ancien. Cette manie, que les *Yuen* avoient noyée dans des fleuves de larmes & de sang, se ralluma sous la Dynastie passée, & auroit fait de grands ravages, si les catastrophes de la Cour & les crises presque continuelles des affaires publiques lui eussent permis de s'etendre. Nous avons un Ouvrage sur les peintres & peintures d'alors, où l'Auteur se vante d'avoir parcouru, avec de très-grandes fatigues & dépenses, toutes les grandes villes de l'Empire, & vu, à quatre ou cinq tableaux près, tous ceux qui avoient quelque réputation. Graces à la sagesse du Gouvernement actuel, la passion de la peinture & des tableaux va en s'affoiblissant peu-à-peu. Si l'on en excepte quelques peintures & dessins d'un fini singulier, qui passent la plupart chez les Princes & les Grands, & par eux à l'Empereur, tout ce qui n'est que tableaux & peintures n'est plus un objet en Chine. Les pensées de l'Empereur sont tellement celles du Gouvernement, qu'il s'est désisté de son premier dessin, & n'a pas voulu que les artistes Européens formassent des eleves. Un pareil aveu, nous le

prévoyons de reste, sera très-mal pris en Occident ; mais nous prions le petit nombre des Lecteurs avec lesquels nous pouvons nous expliquer, de vouloir bien observer que notre politique doit avoir bien des ménagemens, des attentions & des prévoyances, dont celle d'Europe peut peut-être se dispenser. 1°. Il n'y a pas encore trois siecles que l'Europe est ressuscitée à la peinture, d'abord en Italie, puis en France, en Flandre & en Allemagne, & déja les Princes n'ont plus de galeries assez longues pour etaler tous leurs tableaux, ni les curieux de cabinets assez grands ; que seroit-ce ici, si le goût de la peinture s'y fût maintenu, de génération en génération, toujours de même ? où auroit-on pu loger les tableaux & peintures qu'on auroit accumulés pendant plus de vingt-cinq siecles ? 2°. Quand un Peintre n'a pas assez de génie ou a trop de concurrens pour se distinguer par des peintures d'un mérite tout pittoresque, l'appât du gain le conduit tout droit à s'en dédommager par des peintures galantes, cyniques & dissolues, qui plaisent par le crime & le persuadent. Or quels ravages affreux ne doivent pas faire des peintures de cette espece dans un Empire où la morale, dénuée du grand appui de la vraie Religion, est si foible contre la plus séduisante & la plus funeste des passions ? Les faits passés prouvent combien les pensées de nos Hommes d'Etat sont vraies & patriotiques. Sous la Dynastie des derniers *Song*, c'est-à-dire dans les dixieme, onzieme & douzieme siecles, la famille impériale & toute la Cour avoient eté tellement gangrénées de dissolution par les saletés & infamies pittoresques qui etoient etalées par-tout, que Tacite, Suétone & Juvénal n'ont rien décrit, en matiere de débauche, à quoi on ne pût encore ajouter. La pudeur publique n'avoit plus aucun asyle. 3°. Un peintre ne tient par aucun endroit

aux grands intérêts de la chofe publique, qu'on dit ici être l'abondance univerfelle du néceffaire, l'innocence des mœurs & la fécurité, foit pour le dehors, foit pour le dedans. Un million de tableaux de plus ou de moins n'eft pas un objet à cet egard, & encore moins, qu'ils foient à l'eau ou à l'huile, bien ou mal deffinés, compofés, coloriés. Il feroit très-nuifible, au contraire, qu'un peintre qui eft furnuméraire dans la grande famille de l'Etat, dût à fon art une fortune, une confidération & un bien-être que le Gouvernement ne fauroit procurer à ceux qui travaillent plus utilement & plus péniblement pour la chofe publique. Nous n'ofons pas appuyer fur cette derniere réflexion, qui conduit à tant d'autres. Que ceux qui en auront le courage l'approfondiffent : plus ils la feront en citoyens, plus cela les réconciliera avec notre miniftere.

XLIIIe Rem. *On ne fait pas, dans ce pays, ce que c'eft que la gloire & l'ambition*, (ibid.). Qu'on remonte auffi haut qu'on voudra dans les premiers fiecles de notre Monarchie, on y verra d'abord que pour conduire les hommes en hommes, les loix ont toujours pris à tâche de les pouffer vers la pratique de leurs devoirs par l'appas de la gloire & des récompenfes, encore plus que par la crainte des hommes & des châtimens; &, ce qui eft unique dans l'Hiftoire des Nations, elles etendoient leurs foins, à cet egard, aux Ecoles des Colleges comme au Militaire, aux Mandarins de juftice comme aux Mandarins de guerre, aux Magiftrats des plus petites villes comme aux grands Officiers de l'Empire, aux perfonnes du fexe comme aux hommes, aux arts qui s'occupent des befoins les plus vulgaires comme aux fciences de génie les plus relevées, aux vertus domeftiques les plus obfcures comme aux vertus civiles les plus eclatantes. Ce n'eft pas

ici le lieu de tracer le plan admirable de cette belle légiſlation, dont la grande prééminence ſur celle de tous les peuples de l'Aſie occidentale, les Juifs exceptés, eſt de montrer le *Tien* en tout, avant tout, & de lui rapporter tout. *Soyez toujours pénétré de religion*, dit le *Li-ki ; la religion ſeule rend indiſſolubles les liens qui uniſſent le Prince & le Sujet, les ſupérieurs & les inférieurs, le pere & le fils, le frere ainé & le cadet....... Le Sage ne perd jamais de vue ſa premiere origine : voilà pourquoi la religion eſt ſa grande fin.* Peu nous importe qu'on ſe récrie ou ne ſe récrie pas, qu'on nous paſſe ce que nous venons de dire, ou qu'on s'éleve contre, nous avons en main de quoi le prouver. Les recherches qu'on a faites ſur notre Chine nous ont excité à en faire auſſi ; & nous eſpérons qu'on ſera ſatisfait de leur evidence & de leur ſolidité. Malgré la grande révolution qui a changé notre droit public un peu plus de deux ſiecles avant notre Ere Chrétienne, l'aſcendant de ſageſſe, d'equité & de bienfaiſance de nos anciennes loix a valu aux nouvelles la conſervation d'une partie conſidérable de ce qu'elles avoient etabli pour exciter l'emulation des ſervices, la rivalité de mérite, & l'ardeur pour la gloire des talens & des vertus. Il faut n'avoir aucune idée de notre gouvernement actuel pour ne pas y voir qu'aucun office, aucune charge, aucun emploi, aucune dignité, aucun rang, les Princes du ſang exceptés, n'y eſt héréditaire, & qu'on n'obtient rien en ce genre que par la ſupériorité du mérite ou des ſervices, & que la plus haute elévation des peres n'eſt pas un degré pour celle des enfants. Le concours pour les grades littéraires & militaires qui ouvre la porte des emplois, l'examen triennal de tous les Officiers publics, les diſtinctions attachées aux grandes actions, aux entrepriſes utiles, & à toute eſpece

de ſuccès éclatant ; les honorifiques accordés à la piété filiale, à la viduité, à la bienfaiſance des plus obſcurs colons ; les louanges eternelles des monuments publics & de l'Hiſtoire, &c. atteſtent à tout l'univers que notre Gouvernement peut être calomnié, mais ne ſauroit être attaqué ſur cet article.

XLIVᵉ Rem. *On y calcule tout*, (Ibid.) ; & le réſultat de ces calculs eſt toujours que le Gouvernement ne doit priſer, eſtimer, favoriſer, encourager, aider, récompenſer & illuſtrer que ce qui tend réellement au bien public ; qu'il doit dédaigner au contraire, négliger, abandonner, délaiſſer, arrêter, avilir & diminuer tout ce qui n'eſt qu'agréable, peu utile, ſouvent dangereux, & deviendroit infailliblement nuiſible, ſi ſa prévoyance lui laiſſoit occuper d'autres vuides que ceux que laiſſent le néceſſaire & le commode etendus à tous les ordres de l'Etat. Athenes & Rome l'auront entendu comme elles l'auront voulu : notre politique n'en eſt pas moins ſage pour avoir d'autres principes qu'elles ſur tout ce qui peut conduire au luxe, ou lui donner des aîles. Les preuves en ſeroient trop longues à déduire ; nous nous bornerons à une anecdote de la Dynaſtie paſſée, inſérée dans les Mémoires de ſes premiers Fondateurs. « *Kao-tſou*, eſt-il dit dans le *Tan-tchi*, » ayant fini de chaſſer les *Yuen* de toute la Chine, & etant » tranquille & paiſible poſſeſſeur de l'Empire, donna des » terres aux officiers & aux ſoldats qui l'avoient aidé à mon- » ter ſur le trône, *pour les faire jouir*, comme il dit dans ſa » déclaration, *du juſte fruit de leurs travaux, & partager* » *ſa bonne fortune avec eux*. Le vétéran *Ma* eut pour ſa » part d'anciennes terres du Domaine, qui etoient tombées » en friche pendant les guerres civiles, & n'avoient pas » même de colons. Son vieux pere vivoit encore, il le con- » duiſit dans ſon nouvel héritage, & avec lui ſa femme, ſes

» enfans & ses trois freres, qui etoient mariés aussi. Leurs
» quatre ménages, rassemblés sous un même toit, n'en firent
» qu'un, que le vieux papa gouvernoit. On se mit à dé-
» fricher; & sous peu d'années, quoiqu'on travaillât moins,
» on recueilloit plus, parce qu'il y avoit plus de terres en
» plein rapport. Quoique les familles des quatre freres fussent
» crûes considérablement, l'economie & le travail y entre-
» tenoient une douce & agréable abondance. *Mes enfans,*
» leur dit le vieux pere, *mes soins vous ont eté utiles autant*
» *que toutes vos fatigues, puisqu'ils vous ont conduits à tra-*
» *vailler à frais communs, & à ne faire qu'une famille. Pro-*
» *mettez-moi que vous continuerez à vivre ensemble après ma*
» *mort. Nous vous promettons encore plus*, lui dirent les
» quatre freres, qui avoient déja fait leur plan: *quiconque*
» *de nous ou de nos descendans voudra se séparer, n'aura*
» *aucune part à notre héritage. La requête est déja dressée,*
» *& l'Empereur l'appointera sûrement. Kao-tsou* l'appointa en
» effet, & ajouta de nouvelles terres pour récompenser la
» piété filiale & l'amour fraternel de ces bons colons.
» Leurs descendans, liés les uns aux autres par leur intérêt
» commun & particulier, continuerent à ne former qu'une
» famille. Les epargnes de chaque année l'avoient mise en
» etat d'acheter de nouvelles terres; & cent quatre-vingts
» ans après, quoiqu'elle fût composée de plus de mille per-
» sonnes, elle etoit fort riche; mais l'ancienne administration
» des biens avoit changé, & cela donna occasion au placet
» suivant, qui fut présenté à l'Empereur *Chi-tsoug. Le grand*
» *bienfait de l'auguste & glorieux aïeul de votre Majesté,*
» *auroit assuré pour tous les siecles le bonheur de la petite*
» *famille de vos humbles Sujets, si elle avoit continué à entrer*
» *dans les vues sacrées de son immortelle bienfaisance, comme*
» *nos*

» *nos premiers ancêtres. Mais la génération présente quitte la trace de leurs bons exemples, sous prétexte que les terres de notre héritage peuvent être cultivées sans que tout le monde en partage le travail; les uns passent les journées oisivement avec des livres, tandis que les autres vont aux champs; les autres quittent la bêche & la charrue quand il leur en prend envie, pour peindre, ou jouer des instrumens. Des femmes, devenues délicates à force de négliger les soins du ménage, ont besoin d'être aidées pour vêtir leurs habits, & ne savent plus se servir de l'aiguille que pour de petits ajustemens. Le poids du travail augmente pour les uns en proportion de ce qu'il diminue pour les autres. Ces derniers, non-contens d'être à charge, prétendent être les mieux partagés en bien-être. Que les chefs de la famille soient distingués dans le partage des grains & des fruits, cela est juste, parce qu'ils représentent pour tous les autres, & sont sans cesse dans le cas de faire des dépenses pour la commune, même dans l'intérieur des ménages où leur bienfaisance accrédite leur autorité; que les malades, les vieillards & les enfans soient mieux logés, mieux vêtus, mieux nourris & servis avant tous les autres, c'est un devoir dont tout le monde recueille le fruit; que ceux qui ont moins de force, une santé foible, ou du talent pour d'autres choses qu'ils font mieux, soient exempts des travaux durs & pénibles, les autres y consentent avec plaisir; mais que la commune nourrisse, à la sueur de son front, ceux qui ne font rien pour elle; qu'elle doive leur accorder plus qu'aux autres, parce qu'il leur plaît d'être plus délicats; qu'elle soit dégoûtée de ses devoirs & fatigues par le spectacle insultant de leur oisiveté, Votre Majesté est trop equitable pour l'y obliger, & vos humbles Sujets osent réclamer sa bonté & sa sagesse, qui font le bonheur de l'Empire, pour une famille que son*

» *auguste Aïeul avoit honorée de ses bienfaits* ». L'Empereur *Chi-tsong* donna la requête à examiner à son Conseil, & ordonna, d'après ses conclusions, que tous ceux qui, sans raison de vieillesse ou de maladie, ne travailleroient pas pour la commune, seroient exclus du partage du produit annuel des terres, & qu'on ne compteroit pour travail, hors celui des champs, que ce qui seroit reconnu par la commune pour nécessaire ou pour utile. Le premier Ministre prit occasion de cette réponse de *Chi-tsong* pour lui dire: « *L'Empire, Seigneur, n'est qu'une grande famille : Votre* » *Majesté se condamneroit elle-même, si elle s'ecartoit de la* » *sage ordonnance qu'elle a faite pour les* Ma ». Que notre Auteur examine ce calcul; il nous a toujours paru très-exact.

LXVe REM. *Cependant les arts sont restés à la Chine, comme dans la plupart des autres Peuples de l'Orient, dans une espece d'enfance eternelle*, (pag. 252). Quoi! l'Auteur n'admet aucune exception, distinction, ni modification dans une sentence si dure & si ecrasante! Il faut que la connoissance profonde qu'il a de l'etat où sont tous les arts dans notre Empire, l'ait forcé à se départir de sa modération ordinaire. Ce n'est sûrement qu'à regret qu'il s'est déterminé à solliciter pour toute notre Chine, avec tant de chaleur, le mépris & la dérision de l'Europe : mais qu'il nous permette d'observer que pour les arts de besoin, comme l'agriculture, la tissanderie, la navigation dans les rivieres, &c. il y a plus de deux mille ans que toutes les Nations de l'Orient en viennent prendre des leçons chez nous. L'Europe elle-même envoie sans cesse ici des questions pour participer aux innombrables découvertes que l'enseignement des siecles nous y a fait faire. Tandis qu'elle n'a pas regardé ces arts utiles comme un objet d'etude & de réflexion, elle n'a point songé à s'informer par quelles méthodes nous en obtenions des secours si faciles,

ſi abondans & ſi continuels. Mais, depuis qu'elle a vu qu'ils etoient dans l'organiſation politique ce que ſont les grands viſceres de la digeſtion & nutrition dans le corps humain, elle a d'autant plus cherché à ſe procurer des connoiſſances, que ſes lumieres s'etoient plus accrues & plus epurées. Pour les arts utiles, c'eſt-à-dire, qui augmentent la quantité des choſes néceſſaires, en perfectionnent la qualité, en multiplient, en généraliſent, en ſimplifient l'uſage, il eſt difficile de les porter plus loin que les Chinois ne l'ont fait. Toute eſpece de grains, légumes, herbages, fruits & racines qui peuvent croître en Chine, y ſont cultivés avec ſuccès. Outre la ſoie, le coton, le chanvre, de combien d'autres racines & ecorces ne faiſons-nous pas des toiles ? Notre métallurgie, notre charpenterie, maçonnerie, menuiſerie, fayancerie, poterie, briqueterie, teinturerie, papeterie, charronnerie, &c. n'ont plus rien à apprendre d'important. La théorie & la pratique de tous ces arts ſont ſi ſimples & ſi aiſés, qu'ils ne pourroient que perdre à chercher des mieux qui ne pourroient qu'être pris ſur leur utilité. Avant de répondre maintenant ſur les arts d'agrément, de luxe, de fantaiſie, de molleſſe & de caprice, nous voudrions qu'on commençât par examiner, avec la politique & la morale, s'il eſt expédient ou même s'il n'eſt pas nuiſible qu'ils prennent leur eſſor ſi haut, occupent tant de bras, uſent tant de vies & parviennent à faire de vrais beſoins de leurs miſérables frivolités. Car enfin la ſomme totale des choſes qui ſont néceſſaires dans un grand Empire, calculée ſur la totalité de ſes habitans, ſur la caſualité des bonnes & des mauvaiſes années, ſur la quantité de travail qu'il faut pour les obtenir, & ſur le nombre de ceux ſur leſquels il doit être réparti, afin qu'ils n'en ſoient pas accablés & ne deviennent pas comme les bêtes de charge de leurs ſemblables ;

la somme totale, dis-je, des choses nécessaires ainsi appréciée, nous ne voudrions pas garantir qu'il n'y eût bien à rabattre dans les listes de ceux qui, à dire la chose le plus honnêtement qu'il se peut, ne sont dans la société que pour augmenter les vices des riches & la misere des pauvres. Hélas! quel calcul, puisqu'on parle tant de calcul, que le calcul des journées, des semaines, des mois, des années, des vies entieres qui ont eté employées & usées à conduire à son aise, du berceau au cercueil, un de ces hommes, une de ces femmes qui n'ont eté dans la société que pour y jouir de toutes sortes de biens, & n'ont rien fait pour elle! Mais, pour donner plus de relief à ce calcul, il faudroit le commenter par le journal comparé de la vie de cet homme & de cette femme avec celui de la vie du colon, du soldat, du marin, de l'artisan, des domestiques & de tous les hommes publics. Du reste, qui a lu nos Annales y a vu que notre Chine a passé & repassé plusieurs fois par toutes les révolutions qui ont enterré & ressuscité les arts & les sciences en Occident. Il n'y a eu que trop de siecles malheureux où la frivolité du goût public a poussé le génie & l'emulation des artistes loin de l'*espece d'enfance eternelle* où on leur reproche d'avoir laissé nos arts. Si le récit que nous pourrions faire de leurs rafinemens, subtilités & délicatesses, pouvoit n'être pas un piege pour l'Europe, on verroit qu'elle a encore bien du chemin à faire avant de porter aussi loin qu'on l'a fait ici, jadis, les dangereuses & pitoyables inutilités du luxe. Il nous en reste même encore un bon nombre dont on n'a pas même idée en Occident; témoin les pierres de *Yu*, les jardins de cabinet, la sculpture de la brique, les tuiles vernissées, les bas-reliefs d'une seule pierre de différentes couleurs, &c. &c.

XLVI[e] Rem. *On ne peut pas distinguer clairement les*

découvertes que les Chinois ont faites d'avec celles qu'ils ont empruntées des Indiens, qui, ſuivant nous, ont porté à la Chine la méthode d'imprimer le coton avec des moules, (pag. 253). Mais qui eſt-ce qui ne peut pas le diſtinguer? Ce n'eſt point celui qui a lu nos livres des origines, nos compilations ſur les arts, nos grands dictionnaires, &c. Si on n'y articule pas egalement quand & comment chaque art a eté inventé, c'eſt qu'on ne s'y permet pas de rien haſarder, & que pluſieurs anciens livres etant perdus, pluſieurs de ceux qui reſtent etant d'une antiquité très-poſtérieure ou peu authentique, on s'eſt borné à les citer, après avoir apprécié leur autorité. Notre Auteur eſt ſi empêché & etreint par les oui & les non des livres d'Occident dans tout ce qui regarde les arts, qu'il eſt ſouvent réduit à prendre en main le ſceptre de ſon infaillibilité, & à prononcer définitivement aux dépens de qui il appartient. Notre Chine n'en peut mais, ſi cela lui donne de l'humeur. Un Philoſophe auſſi haut monté doit voir les choſes avec plus de ſang-froid. Les Européens qui ont ecrit ſur notre imprimerie ſe ſont mépris, & ont confondu la gravure des livres ſur des planchettes avec cette même gravure pour imprimer. Cette mépriſe eſt très-excuſable dans des Auteurs qui ne pouvoient pas y regarder de bien près & n'etoient pas eclairés par l'Hiſtoire. La premiere eſpece de gravure, qui avoit eté pratiquée en partie dès le temps des *Tcheou*, commença ſous les *Han* orientaux; la ſeconde, ſous les derniers *Tang*, l'an 932, comme il eſt raconté, ſous cette année, dans l'abrégé des Annales *Hoei-ki-tſee* & dans le *Ou-tai-hoei-yao*, &c. Les opinions d'un Européen ne prouvent pas plus ſur cet article que ceux d'un Chinois ſur la premiere epoque de l'imprimerie en Europe, que notre Auteur ſait bien n'être pas décidée. Mais, quand on blâme une mépriſe auſſi aiſée que celle de ne pas

diſtinguer entre graver des planches pour être des livres & les graver pour faire des livres, on devroit ne pas faire ſoi-même celle de faire venir de l'Inde en Chine le ſecret des toiles peintes. Les Poëſies du temps des *Tcheou* font foi que cette invention etoit connue ici avant que nous euſſions des relations avec l'Inde. Quant à ce qui regarde l'Imprimerie, notre Auteur auroit pu faire un pas de plus, & dire que l'ancienne maniere de tirer copie des *Pei* ou marbres chargés d'inſcriptions, en paſſant deſſus des pieces de toile ou de ſoie, & du papier après l'invention du papier, etoit bien plus voiſine de l'imprimerie que les toiles peintes, puiſqu'il n'y etoit queſtion que de caracteres & de longues pieces d'ecriture. Pour dire quelque choſe de plus, nos cachets de la moyenne antiquité, comme les modernes, n'etant compoſés que de caracteres, & la maniere de s'en ſervir etant une vraie impreſſion, puiſqu'on les enduiſoit d'encre, pour faire l'empreinte, il etoit tout ſimple d'en etendre l'uſage aux livres, ſur-tout lorſqu'on ſe fut remis à les graver en planches. Tout ce qu'il faut conclure de là, c'eſt qu'en matiere d'invention, le génie lui-même ne voit pas plus ce qui eſt derriere une feuille de papier que ce qui eſt derriere une montagne. Il eſt très-honnête, de la part de l'Auteur, de n'avoir pas profité de l'occaſion pour déprimer notre imprimerie, qui eſt très-embarraſſante & très-diſpendieuſe, parce qu'il faut graver nos livres en entier. L'avantage de pouvoir les réimprimer du ſoir au matin n'en dédommage pas. Auſſi, pour lui en témoigner notre reconnoiſſance, nous lui apprenons qu'on imprime la Gazette en caracteres mobiles comme ceux d'Europe, & que, ſi l'on n'imprime pas ainſi des livres entiers, c'eſt que la prodigieuſe quantité de nos caracteres y met un obſtacle invincible. On trouve dans le *San-tſai-tou-hoei* la meilleure & la plus ingénieuſe maniere qu'on pût imaginer pour parer

aux plus grands inconvéniens ; mais tous les essais qu'on en a faits en ont dégoûté. Trouver les caracteres dont on a besoin dans plus de dix mille, est une mer à boire, de quelque maniere qu'ils soient rangés.

A propos de livres & d'imprimerie, qu'on nous pardonne d'observer, en passant, que les principes de notre politique n'ont point varié sur l'etendue de la sphere que doivent avoir les sciences & connoissances littéraires pour le bien de la chose publique, & ont toujours tenu bon pour l'ancienne doctrine qui fermoit toutes les avenues des Bibliotheques à la multitude, & faisoit craindre le plébicisme littéraire comme un grand malheur & la source d'une infinité d'autres. En conséquence, quelque facilité qu'ait donné l'Imprimerie pour multiplier les livres, autant le Gouvernement Chinois est attentif à rendre communs & à bon marché ceux qui sont nécessaires pour les etudes des Colleges & pour l'instruction du peuple, autant veille-t-il à ce que ceux d'erudition, de politique, de critique, de haute philosophie, de sciences, de curiosité, soient rares & d'une difficile acquisition. La plupart ne sont imprimés qu'au Palais ; toute l'edition en appartient à l'Empereur, qui n'en fait part qu'aux Lettrés du premier ordre, aux Grands & aux Mandarins des Provinces qui se distinguent. Ce n'est pas ici le lieu de discuter à fonds jusqu'où ce systême est digne d'une politique eclairée, prévoyante & amie des hommes ; mais nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer que le plébicisme littéraire a eté si fatal sous les *Han*, sous les *Tang* & sous les *Song*, que le Gouvernement est très-excusable de l'avoir adopté. « *Les hommes*, dit *Hin-lien*, n'ont pas formé des sociétés » & des Empires pour s'occuper de recherches & de discus» sions, de raisonnemens & de controverses, mais pour

» s'entr'aider doucement à se procurer leurs besoins & à pra-
» tiquer la vertu. La multitude, d'ailleurs, ne sauroit avoir
» assez de loisir pour vaquer aux etudes qui lui ouvri-
» roient le temple des sciences, ou elle le prendroit sur ses
» devoirs. Peu de personnes, d'ailleurs, ont l'esprit assez droit,
» la raison assez ferme & le cœur assez pur pour distinguer
» sûrement la vérité du mensonge. Le plébicisme de la Mé-
» decine qui sembleroit le plus à la portée du grand nombre
» seroit très-dangereux & très-funeste. Il en est du corps
» politique de l'Empire comme du corps humain; les mains
» & les pieds n'ont pas besoin de voir ».

XLVIIe Rem. *Il n'y en a pas une* (fleur artificielle) *qui ne soit monstrueuse*, (pag. 254). Nous ignorons quelle espece de fleurs artificielles les marchands portent en Europe. Des faits si clairement enoncés ne peuvent pas être niés décemment. La plupart des fleurs qu'on vend & qu'on fait, etant pour orner les cheveux des personnes du sexe, il est tout simple qu'on n'y cherche que l'eclat des couleurs, l'elégance de la forme & la facilité de les faire. La consommation prodigieuse de cette espece de fleurs artificielles & leur bon marché vont au-delà de tout ce que nous en oserions dire. Quant au bon marché, il n'y a pas d'exagération à dire qu'elles coûtent moins que les fleurs naturelles les plus communes ne coûtent en France. Du reste, comme c'est un objet de mode & de parure, ceux qui les font, après avoir epuisé l'imitation des fleurs naturelles, en imaginent de nouvelles, & c'est à qui en trouvera qui plaisent. Un curieux trouveroit beaucoup à etudier dans les différentes matieres qu'on emploie à faire cette espece de fleurs. Outre plusieurs especes de soieries dont quelques-unes sont tissues exprès & uniquement pour cet usage, les coçons des vers à soie, les papiers différens,

différens, on fait beaucoup d'uſage de la moëlle de joncs cuite en pâte & puis réduite en feuilles. Cette moëlle, bien maniée, imite la délicateſſe du tiſſu des fleurs & prend excellemment toutes les formes & toutes les couleurs. Si elle etoit moins frêle, elle feroit préférable à toute autre matiere; & nous ſommes perſuadés qu'elle réuſſiroit à merveille, en Europe, dans les grandes décorations paſſageres des Egliſes ou même des fêtes publiques. On a imaginé, depuis quelques années, de la couvrir d'une petite couche d'un vernis fait exprès, & qui va à merveille dans certaines fleurs. Celles qu'on s'eſt mis à faire auſſi, depuis peu, en fils de ſoie & de fleuret, teints & préparés exprès, ont eté très-goûtées des Dames de Moſcovie & d'Allemagne, & plairoient probablement à celles des autres pays d'Occident, ſi on leur en portoit, parce qu'elles ont beaucoup d'eclat & le conſervent long-temps. Mais nous oſerions preſque garantir que les fleurs qu'on fait de certaines plumes d'oiſeaux dont les couleurs ſont très-vives, réuniroient rapidement tous les ſuffrages du ſexe, ainſi que celles qui ſont en *yu* de différentes couleurs, en porcelaine, en agathe, en corail, en coquilles & nacre; car de quoi ne fait-on pas des fleurs ici pour orner les cheveux des femmes? Le grand nombre eſt comme celles des etoffes de ſoie en France, c'eſt-à-dire qu'on n'y cherche que la facilité de les faire & l'eclat du coup-d'œil. Dans celles même qui ſont une imitation des fleurs naturelles, la modicité du prix qu'on en donne ne permet pas de la pouſſer bien loin. Si on en voit quelquefois qui ſont reſſemblantes de tous points à tromper l'œil, elles ont eté faites par des ouvriers vraiment artiſtes. Si notre Auteur avoit vu des branches fleuries de *mou-tan*, de pêcher, de bertin, de *haï-tang*, des bouquets de *lien-hoa*, de pivoine, de matricaire,

de tubéreuſes, telles qu'elles ſortent de leurs mains pour orner les ſalles des Princes & des Grands, il auroit eté forcé d'avouer que nous avons, à cet egard, une ſupériorité décidée ſur l'Europe, & qu'on ne ſauroit porter plus loin l'imitation de la nature. Du reſte cette ſupériorité, nous la priſons ce qu'elle vaut, & nous la devons uniquement au goût des Grands pour cette frivolité, qui a conduit l'emulation des ouvriers à en faire un art d'autant plus difficile qu'il faut qu'il lutte, pour ainſi dire, avec la nature & ſe meſure avec elle. Quand on appella des ouvriers pour faire de grands bouquets pour l'Egliſe, nous nous donnâmes le plaiſir de les voir travailler, de leur faire des queſtions, de conſidérer en détail leurs nombreux outils & inſtrumens; & ce qui nous frappa le plus fut la maniere dont ils taillent leurs différentes eſpeces d'etoffes de ſoie, leur font prendre la forme qu'ils veulent avec des fers chauds & des moules, & puis en varient les couleurs à leur gré. Ce qui ſort de leurs mains eſt ſi fini, quand on veut leur payer leur travail, que l'Empereur *Kang-hi* défia une fois le P. Parennin de diſtinguer, entre divers pieds d'orangers qui etoient dans la ſalle, les naturels des artificiels.

XLVIIIe Rem. *L'extrême longueur de ces eſpeces de griffes, jointe à celle des paupieres que les femmes Chinoiſes alongent auſſi par artifice*, (pag. 256). Chaque Nation a ſes travers & ſes ridicules. La friſure des cheveux, accompagnée de pommade & de poudre, eſt auſſi ridicule dans nos idées que la longueur des ongles dans les idées d'Europe; encore faut-il ajouter que toutes les proportions du rang & des conditions gardées, il y a incomparablement moins de perſonnes ici qui aient les ongles longs, qu'il n'y en a de friſées & de poudrées en Occident. Nous n'avons rien à

répondre ſur la prétendue manie d'alonger les paupieres *par artifice.* C'eſt en vérité la premiere fois que nous en entendons parler.

XLIX[e] REM. *Quelques voyageurs ſe ſont trompés, lorſqu'ils ont attribué aux Chinois la connoiſſance de la peinture à freſque,* (pag. 257). Ignorer l'Hiſtoire de notre peinture n'eſt rien ; mais ſe riſquer, avec cela, à donner des démentis aux Ecrivains inſtruits, eſt un procédé peu philoſophique. Il n'y a qu'à ouvrir nos Dictionnaires hiſtoriques pour voir qu'il eſt prouvé par des textes & paſſages très-clairs des anciens, de *Ouei-nan-tſee* en particulier, que la peinture à freſque a eté connue en Chine plus de cinq ſiecles avant l'Ere Chrétienne. Elle eut beaucoup de vogue ſous *Tſin-chi-hoang* & ſous les *Han*, ſur-tout les *Han* orientaux, qui en couvrirent les murailles des grands *Miao* ou temples d'Idoles. Mais le cinquieme & ſixieme ſiecles, qui furent des ſiecles de luxe & de magnificence, furent ceux où cette eſpece de peinture ſe ſignala davantage. Il eſt dit du peintre *Kao-hiao* que les eperviers qu'il avoit peints ſur une muraille extérieure d'une ſalle impériale, etoient ſi reſſemblans, que les petits oiſeaux n'oſoient s'en approcher, ou la fuyoient en criant ; de *Yang-tſé*, que preſque tout le monde ſe trompoit à un cheval qu'il avoit peint ſur un mur, & de *Fan-hien*, que, quand on etoit entré dans le temple, à moins d'être prévenu ou d'y bien faire attention, on riſquoit de vouloir en ſortir par une porte qui etoit peinte ſur la muraille. Si la peinture etoit un ſujet aſſez intéreſſant & aſſez utile pour mériter des recherches, nous pourrions envoyer en Occident bien des détails qui aideroient peut-être à mieux entendre & à mieux expliquer qu'on ne fait ce qu'on trouve dans les Auteurs ſur celle des Anciens. L'Empereur a actuellement dans ſon

parc un village européen peint à fresque & en scenes, de maniere à tromper les yeux. La muraille représente un paysage & des collines qui se terminent si heureusement au point de vue des montagnes eloignées qui sont derriere, qu'il est difficile d'imaginer rien en ce genre de plus heureusement inventé & exécuté. Nos peintres Chinois ont exécuté ce bel ouvrage d'après les dessins & sous la direction d'un *misérable broyeur de couleurs.*

Le Rem. *Les Chinois n'ont pas non plus de statues antiques*, (pag. 258). L'Auteur eût pu ajouter, ni de modernes. Notre Législation, notre Gouvernement ni notre Police ne connoissent point les statues, tant ils tiennent encore à l'antiquité. Mais pourquoi l'antiquité n'en vouloit-elle pas ? Parce que c'etoit une misérable idolâtre, comme cela saute aux yeux. Rien sans doute ne démontre & ne prouve l'idolâtrie d'un peuple comme de n'avoir ni temples, ni idoles. Maintenant, en vertu du brévet de philosophisme que les penseurs d'Occident ont eu la bonté d'accorder à nos Lettrés & à presque tous nos Chinois, nous avons toutes les Idoles de l'Inde sans conséquence pour notre Déisme; cependant l'ancien préjugé continue à défendre les statues. Les idoles des *Miao* exceptées, on n'en trouveroit pas une seule ni même un petit médaillon dans tous les Palais de l'Empereur, dans les places & dans les grands edifices publics ni de *Pe-king*, ni de quelque ville de l'Empire que ce soit. Les seules statues proprement statues que nous connoissions en Chine, encore est-ce une nouveauté, partie de la derniere Dynastie, partie de la régnante, sont celles de deux Docteurs & de deux Gardes, qu'on a fait entrer dans les décorations honorifiques de l'avenue du tombeau des Grands d'un certain grade & des Princes, & celles qu'on met auprès de la bierre de

l'Empereur, de ſes fils & de ſes filles, dans l'intérieur du caveau voûté qui ferme leur tombeau; encore le public ne ſait-il rien de ces dernieres, & on peut les regarder comme une pratique domeſtique ou même ſuperſtitieuſe, de la famille impériale.

LI[e] REM. *Nieuhof ſuivit néanmoins la route du grand canal pour aller de Canton à* Pe-king, (ibid.) Cela nous paroît aſſez difficile, vu que le grand canal ne commence que près de trois cens lieues au-deſſus de Canton, comme le diſent les Cartes à ceux qui les regardent. Que les hommes penſent différemment les uns des autres! Il y a bien des gens qui croiroient, au rebours, que la route de terre ſeroit la plus avantageuſe pour voir les villes, les villages & les campagnes; car, en navigant ſur les rivieres & ſur le canal, on eſt ſouvent enfermé entre des montagnes & des collines, toujours dans des lieux bas, preſque tous diſgraciés de la nature, au moins juſques bien avant dans la Province de *Kiang-ſi.* Un Etranger qui n'entend pas la langue du pays, qui eſt conduit en cérémonie & avec précaution, qui ne voit les choſes que de loin & en paſſant, ne nous paroît guere en etat de faire des recherches, eût-il d'ailleurs tout ce qu'il faut pour en entreprendre de réfléchies & de méditées.

LII[e] REM. *Encore ignorons-nous à quelle année elle fut commencée*, (pag. 259). On n'a eu en Europe, juſqu'à préſent, que des abrégés d'abrégés de nos annales. Il eſt tout ſimple qu'on y trouve peu de détails. Les Annales racontent comment le Prince de *Tchao*, nommé *Ou-ling*, commença la grande muraille l'an 303 avant l'Ere Chrétienne, & la conduiſit depuis les confins du *Pe-tche-li* juſqu'au *Hoang-ho*; puis le Prince de *Yen*, depuis le *Leao-tong* juſqu'à la Province de *Chen-ſi*; puis encore les Princes de *Tſin*, depuis *Ting-tao-fou* juſqu'à la premiere entrée du *Hoang-ho* ou fleuve

Jaune en Chine. Elles racontent encore que *Tſin-chi-hoang* fit rétablir, completter, joindre ces trois murailles, quand il eut remis tout l'Empire ſous ſon ſceptre, & que, pour la partie qui va depuis le nord de *Ling-tao-fou* juſqu'à *Kiu-yu-koan*, à l'extrémité occidentale du *Chen-ſi*, elle ne fut bâtie que plus de deux cens ans après, ſous le regne du célebre *Ou-ti*, des *Han* occidentaux. Tant pis pour ceux qui le ſavent. Les Annales des Peuples ne ſont rien pour un Philoſophe. Il ſeroit ridicule qu'on pût articuler des dates & des epoques ſur la grande muraille de Chine, tandis qu'on n'en peut articuler aucune ſur les pyramides d'Egypte.

LIIIe Rem. *Le dragon que les Empereurs Chinois portent dans leurs drapeaux, dans leurs livrées & ſur leurs habits, ſe nomme en Chinois* Lu, (pag. 260). *Lu*, en chinois, ſignifie le dragon ſur lequel etoit monté Silene, qu'on nomme *Ane* en françois. Le reſte des recherches & des remarques eſt aſſorti à cette premiere mépriſe & digne du Héros de Cervantes, ou du Doƈteur Mathanaſius.

LIVe Rem. *Outre les Magots logés dans les temples, chaque Chinois en a un certain nombre chez ſoi*, (pag. 264). Le fait des Magots logés dans les temples eſt certain. Autant il eſt malheureuſement prouvé que l'on honora des idoles dans leurs temples, dans des chapelles & dans des oratoires domeſtiques avec une ſtupidité comparable à celle des Grecs, des Romains & de tous les anciens Peuples de l'Aſie occidentale, les Juifs exceptés, de l'Europe & de l'Afrique, autant il eſt notoire & public que beaucoup de Chinois, même de ceux qui ſont idolâtres, n'ont chez eux ni pagodes, ni idoles d'aucune couleur.

LVe Rem. *Les négocians d'Europe doivent donner des modeles, ſans quoi ils ſeroient mal ſervis*, (pag. 265). Encore eſt-ce quelque choſe qu'ayant des modeles, ils ſoient bien

ſervis. Quand nos vernis, nos porcelaines, &c. ont eté portés en Europe, il ne paroît pas qu'on ait ſu les imiter ſi vîte. A y regarder de près, nos Chinois mériteroient plus d'être loués de leur politeſſe, complaiſance & honnêteté à déférer au goût des Etrangers, que d'être blâmés de n'avoir pas imaginé de faire pour eux des etoffes & damas ſur un deſſin qui fût au gré des Européens.

LVI[e] Rem. *Sans parler de la verrerie, dont les opérations leur ont eté inconnues juſqu'au regne de* Kang-hi, (pag. 266). L'ancien Dictionnaire *Eulh-ya*, qui eſt au nombre des petits *King*, parle du *Lieou-li ;* le *Tſi-yo* dit qu'on en faiſoit des perles fauſſes; un très-ancien Commentaire du *Hiao-king*, que, moyennant un enduit, on en faiſoit des miroirs; les Annales des *Han*, que l'Empereur *Ou-ti* avoit une manufacture de *Lieou-li* : ainſi il n'y a pas moyen de nier que nous n'ayons le *Lieou-li* depuis deux mille ans au moins. Or, le *Lieou-li* eſt une eſpece de verre. Nous ne ſommes pas à portée, dans ce moment, de faire des recherches ſur la matiere du *Lieou-li*, ni ſur la maniere de le faire. Les Anciens le tiroient-ils d'une eſpece de fougere qui ſe nomme *Lieou-li-tſao*, l'herbe du *Lieou-li ?* nous n'oſerions l'aſſurer; mais il paroît qu'on y a employé, en différens temps, des matieres très-différentes. Celui qu'on fait aujourd'hui eſt ſi mince, qu'il a de l'elaſticité, & ſe prête à une infinité de jeux entre les mains des enfans, pour qui on en fait des jouets de toutes les eſpeces. Peut-être, malgré l'ignorance, la barbarie & l'incapacité d'apprendre les arts que nous dépeint l'Auteur, que l'Europe ſeroit bien aiſe de ſavoir faire du *Lieou-li*. On en fait, très-aiſément, bien des choſes qui pourroient conduire à d'autres; des trompettes, par exemple, des raiſins. Les raiſins de *Lieou-li* reſſemblent aux naturels à tromper les yeux. Nous

en avons vu de grosses grappes suspendues à un sep naturel à qui on avoit donné des feuilles de soie qui auroient tenu un rang distingué, en Occident, dans un cabinet de curieux, & y auroient eté admirées : elles avoient coûté si peu, que nous n'oserions en dire le prix.

LVIIe REM. *Les Chinois, tout au contraire des Egyptiens, font un grand usage des sceaux ou des cachets ; mais il n'y a que l'Empereur qui en ait en pierre ou en agathe,* (ibid.) Pour bien faire, il eût fallu parler des anciens Chinois, vu que tout le monde sait que leurs cachets etoient en petit nombre, & le privilege exclusif des offices publics. Mais des cachets d'à présent, il valoit mieux s'en taire que d'en débiter des fables. Il n'y a rien de défendu, en matiere de cachets, que la contrefaction de ceux de l'Empereur, des Tribunaux & des Officiers publics. Sur un million de cachets, il n'y en a peut-être pas deux ou trois qui ne soient de de pierre ou de *yu*, qui est sûrement l'agathe dont veut parler l'Auteur. La pierre tendre de différentes couleurs qu'on commence à connoître en Occident, est la matiere ordinaire des cachets ; ce qui lui a valu le nom de *pierre à cachets.* Elle y est en effet très-propre, à cause de l'extrême finesse de son grain & de la facilité qu'il y a d'y graver ce qu'on veut.

LVIIIe REM. *Quoique le P. du Halde ait eu la hardiesse de nier ce fait,* (pag. 267). La porcelaine est connue à la Chine au moins depuis les *Han.* Etoit-elle alors ce qu'elle a eté depuis ? A en juger par les pieces qui en restent chez les curieux, elle n'etoit pas si transparente, mais l'email en etoit bien plus fin & d'une couleur plus vive & plus eclatante. La Dynastie passée & la régnante y ont tâché en vain ; elles n'ont pas pu réussir à avoir le beau rouge ponceau

&

& le bleu de lapis lazuli des Anciens. Notre porcelaine ſe diviſe en différens degrés de beauté & de fineſſe : celle du premier degré eſt toute pour l'Empereur. Les pieces qui s'en répandent dans le public ont toutes des taches & des défauts qui les ont rendues indignes de lui être offertes. Parmi les pieces même qui ſont préſentées à l'Empereur, il y en a de moins fines, moins bien travaillées & peintes plus négligemment, parce qu'elles ſont deſtinées à être données en préſents d'etiquette & d'uſage. Auſſi doutons-nous beaucoup qu'on ait vu en Europe de grandes pieces de notre porcelaine du premier ordre. On n'en vend point sûrement à Canton. Les Japonois ont commencé l'an 57 de l'Ere Chrétienne à venir porter leur tribut en Chine, & etoient alors à demi-ſauvages, n'ayant ni arts, ni ſcience. On leur fit peu d'accueil, malgré tous leurs préſens. Ils ſont venus enſuite ſous les *Ouei*, qui leur donnerent beaucoup de livres; ſous les *Tang*, qui leur en donnerent encore plus; ſous les *Song*, qui leur firent amitié. Les *Yuen* ou Tartares Mougoux leur ayant fait ſignifier de venir rendre hommage en 1267, la Chine en fut pour une grande flotte qu'on avoit envoyée pour les y forcer, & qui fut dévorée par une grande tempête. Les choſes ſe raccommoderent; ils vinrent d'eux-mêmes, ſous les *Ming*, porter leur tribut en 1371. Comment les Japonois auroient-ils appris, à la Chine, le ſecret de la porcelaine, puiſqu'elle l'avoit déja, lorſqu'ils vinrent pour la premiere fois, etant encore ſauvages. Ils ont eu le malheur de prendre en Chine la doctrine de Foë, quoiqu'aſſez tard. On fait cas ici de leur porcelaine, ainſi que de celle de Saxe, & plus encore de celle qui eſt venue de France ces dernieres années. Du reſte, ſi l'on en excepte les Provinces du *Fou-mai*, de *Tche-kiang* & *Kiang-nan*, qui

trafiquent avec les Japonois, & *Pe-king*, où elles en envoient pour être offertes à l'Empereur & données aux Grands, les porcelaines du Japon ſont très-rares. Outre la raiſon de leur cherté, il y a encore celle de leur forme & peintures, qui ne ſont pas dans notre goût. Il feroit inutile d'inſiſter ſur la comparaiſon de nos belles porcelaines avec celles du Japon; elle ne peut ſe faire qu'avec les yeux. Tout ce que nous dirons, c'eſt qu'on a dû recevoir, en France, quelques vaſes percés à jours, qui en ont un ſecond en dedans; ce que les Ouvriers d'Europe auroient probablement bien de la peine à imiter. Les Savans ſe tourmentent pour expliquer pluſieurs récits de l'Hiſtoire ſur les arts. Voici, à l'occaſion de la porcelaine, de quoi aider leurs recherches & leurs obſervations. Nous en avons comme perdu quatre ou cinq fois le ſecret. Cela devoit arriver ainſi, parce que, juſqu'à la Dynaſtie paſſée, il n'y avoit en Chine qu'une ſeule manufacture, qui etoit dans la Capitale, où on ne travailloit que pour l'Empereur. Or, dans les grands troubles, les guerres & les révolutions qui précédoient un changement de Dynaſtie, les ouvriers, qu'on n'occupoit plus, ſe diſperſoient; la manufacture périſſoit avec la Capitale, ou etoit abandonnée comme elle. Le Fondateur de la nouvelle Dynaſtie, & même ſes premiers ſucceſſeurs, avoient à penſer à des choſes plus importantes qu'à une manufacture de porcelaine. Quand le retour de la tranquillité & du bon ordre permettoit de s'en occuper, on ne trouvoit plus les anciens ouvriers, & il falloit riſquer des eſſais ſur des traditions & des ſouvenirs fort incertains. Auſſi eſt-il arrivé pluſieurs fois que la porcelaine d'une nouvelle Dynaſtie a eté une nouvelle invention, tantôt ſupérieure, tantôt inférieure à l'ancienne. Nos Savans doutent ſi la façon de la faire d'aujourd'hui eſt celle de la

Dynaſtie des *Song*, dont la porcelaine paroît avoir eté beaucoup plus diaphane & beaucoup plus ſonore. Pour qu'on ne s'imagine pas que nous ne débitons que des conjectures, nous citerons un fait tiré des Annales des *Song*. *On trouva, après la révolution, dans le magaſin nommé* Fong-tching, *deux grandes corbeilles de matériaux propres à faire du verre*, (ou, pour traduire à la lettre, *de marc de verre*, Poli-mou): *ils reſſembloient à de la rouille & à de la mine de fer, & etoient en gros & petits morceaux. Le garde-magaſin ne ſut dire ni ce que c'etoit, ni d'où cela etoit venu. Après quelques années, un ouvrier en reconnut l'uſage, & vint à bout d'en faire une eſpece de verre à qui il donna différentes couleurs.* L'Hiſtoire de nos arts eſt remplie de quantité de faits de cette eſpece, &, ſi on en excepte ceux de beſoin, il n'en eſt aucun qui n'ait péri & ne ſoit peut-être bien différent de ce qu'il a eté.

LIXe Rem. *Le Prince d'Orange paſſe aujourd'hui pour poſſéder la plus belle collection de plantes & d'animaux qu'on ait deſſinés en Aſie*, (pag. 269). Notre Empereur en a auſſi une petite qui embraſſe toutes les parties de l'Hiſtoire Naturelle. Elle eſt diviſée en deux parties; la premiere ne contient que la Chine, ſuivant la diviſion de ſes Provinces, afin que le pere commun connoiſſe par lui-même toutes les productions, raretés & richeſſes de chacune, pour y ſubordonner les vues de ſa politique. Nous avons de la peine à avouer que de pareilles bagatelles entrent dans la balance du Conſeil; mais on a cru, en cette extrémité du monde, que *bien connoître ſes fonds*, comme l'on dit ici, etoit un préliminaire eſſentiel pour en diriger, combiner & aſſortir prudemment l'adminiſtration. Les anciens marbres chargés d'inſcriptions, les reſtes des antiques monumens & tout ce qui

concerne les ſiecles paſſés ne vient qu'après. La ſeconde partie, qui eſt diviſée en différentes claſſes & regnes, contient tout ce qui a eté préſenté de plus curieux aux Empereurs pendant pluſieurs ſiecles, ſoit des pays limitrophes, ſoit des régions les plus eloignées. L'immenſité de cette collection fait ſans doute une partie de ſon mérite; mais les curieux d'Occident la priſeroient encore plus à cauſe du ſoin, de l'exactitude & de la ſcrupuleuſe fidélité de ceux qui en ont peint les différentes parties. Comme l'original devoit être offert à l'Empereur avec la peinture, il n'y avoit pas à biaiſer. Nous avons toujours regretté que les Freres Caſtiglione & Attiret, qui l'ont augmentée de ce qu'on y a apporté de plus curieux de leur temps, n'aient pas conſervé une copie de leurs ouvrages. Ils formeroient une très-ample collection en fleurs, plantes, arbres, inſectes, poiſſons, oiſeaux, animaux, coquillages, pierres, minéraux & foſſiles de toutes les eſpeces, parce que l'Empereur régnant ayant témoigné faire beaucoup de cas de ces ſortes de choſes, tout le monde s'eſt empreſſé à lui en offrir. Nous remarquons, à ce propos, que les immenſes cabinets d'Hiſtoire Naturelle de l'Empereur ont tous leurs cahiers de peinture correſpondant pour toutes les pieces des tiroirs, & qu'il y en a une ſeconde copie en Tartarie. On ne ſoupçonne rien de tout cela en Occident. On ſent qu'une collection d'Hiſtoire Naturelle ſeroit très-curieuſe, très-inſtructive & très-intéreſſante, ſi elle comprenoit ce qu'il y a de plus rare & de plus extraordinaire dans les immenſes Etats de l'Empereur. Car, outre que la diverſité des climats doit y mettre bien des variétés, il eſt de fait, & connu par l'Hiſtoire, que pluſieurs Empereurs, dans toutes les Dynaſties, ont pris à tâche de naturaliſer, en Chine, tout ce qui y eſt venu des Iſles de la mer, de la Tartarie & de tous les pays

voiſins, ſans parler des tranſplantations d'une Province dans une autre, ſoit voiſine, ſoit eloignée. Nous ne craignons pas de dire que la Chine doit infiniment à cette derniere pratique, & que le ſoin continuel de l'etendre à tout eſt ce qui contribue le plus à ſon abondance & à ſa fertilité. Les arbres & plantes d'Amérique, d'Afrique & d'Aſie, qu'on cultive en France à ſi grands frais, ne lui vaudront jamais autant que feroit le ſoin d'améliorer les grains, les fruits & les animaux de chaque Province l'une par l'autre.

LXe Rem. *Les Chinois, que je n'exclus pas de cette race-là, ont attaché au nombre neuf des idées bien plus extravagantes que celles que les Egyptiens attachoient au nombre ſept*, (pag. 271). Si nous ſommes ſcandaliſés du mot *race*, dont l'Auteur ſe ſert ici en ſigne de mépris, ce n'eſt point pour nos Chinois, dont la deſcendance eſt décidée, mais bien pour les Européens du jour, que tout l'univers ſait être deſcendus *de cette race* qui fit ecrouler le grand Empire Romain, changer de face à l'Europe du Nord au Midi, & germer de tous côtés ces pépinieres de petits Etats, Fiefs & Royaumes, qui ont ſubſiſté tant qu'ils ont pu, & dont la diviſion politique de l'Europe de nos jours eſt un reſte. La réflexion ſur le nombre *neuf* eſt profonde & d'un vrai qui eſt à la portée de tout le monde; mais notre Auteur s'eſt arrêté en bien beau chemin : il pouvoit parcourir ainſi tous les nombres, en deſcendant juſqu'au zéro. Il n'a qu'à ouvrir le *Siao-hio-kan-tchou*, ou *Dragées violettes des enfans*, pour voir que dans le temps où le philoſophiſme avoit englué tous les petits chemins & ſentiers de notre temple des Sciences, on réduiſit toutes les connoiſſances elémentaires en une eſpece d'Encyclopédie numérique fort laconique pour les enfans. S'il n'avoit pas reniflé ſi fort contre le nombre *neuf*, nous lui

aurions révélé comment le *Chao-tſee*, les *Tcheou-tſee*, Philoſophes s'il y en a jamais eu, s'aiderent de ce beau nombre & de quelques autres pour trouver la raiſon de la raiſon de toutes choſes, & il n'auroit tenu qu'à lui de s'en faire le Stentor; ce qui, en matiere de philoſophiſme, eſt tout autant qu'inventeur. Du reſte, s'il a de la mauvaiſe humeur contre quelque nombre, nous le conjurons de reſpecter ceux de 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, qui ſont très-conſacrés dans les *Dragées violettes des enfans* par des vertus religieuſes ou civiles, publiques ou domeſtiques, militaires ou pacifiques, héroïques ou communes, &c. Il ſeroit dommage d'en gâter l'idée par quelque réflexion philoſophique.

Puiſque nous avons parlé de ce livre deſtiné à faciliter les premieres etudes des enfans, il ne ſera pas hors de propos de donner ici une légere notice d'une eſpece d'Encyclopédie littéraire, publiée en 1700, quarante-neuvieme année du regne de *Kang-hi*, pour initier nos jeunes Lettrés dans notre erudition, & ſur-tout les prémunir contre leur ſuffiſance & les hardieſſes de leur *pénétration*. Tout l'Ouvrage eſt diviſé en quatre cens cinquante livres. Les onze premiers roulent ſur le ciel, les aſtres & tous les phénomenes & météores. Depuis le douzieme, il ne s'agit que de l'année & de ſes parties, mois, ſaiſons & rapports divers par rapport à la religion, à l'adminiſtration & au cours de la nature, juſqu'au vingt-troiſieme, où commence ce qui concerne la Terre, en douze livres, dans leſquels eſt compris auſſi ce qui regarde les eaux; c'eſt-à-dire qu'on y ſuit par parties & en détail la deſcription de la Terre en général & de la Chine en particulier. Depuis le quarantieme livre juſqu'au cinquante-ſixieme incluſivement, il n'eſt queſtion que de l'Empereur enviſagé dans le grand jour de la doctrine des Anciens, comme le chef,

le modele, le guide, le maître & le pere de la grande famille de l'Empire. Auſſi y parle-t-on de tous les talens, de toutes les belles qualités & de toutes les vertus néceſſaires pour remplir ſes hautes deſtinées; & pour en montrer plus puiſſamment la néceſſité, on finit par décrire les aviliſſemens où ſont tombés par leurs vices & les malheurs que ſe ſont attirés ceux qui n'ont pas eté ce qu'ils devoient être. Les quatre livres ſuivans roulent ſur l'Impératrice & ſur la famille Impériale. Depuis le ſoixante-unieme livre juſqu'au cent ſoixante-dix-ſeptieme incluſivement, on parle en détail de tous les Officiers publics, Mandarins, Dignitaires & Magiſtrats de toutes les Dynaſties & de tous les ordres, ſoit à la Cour, ſoit dans les Provinces, ſoit auprès de l'Empereur, ſoit dans les Tribunaux, ſoit pour les affaires politiques, civiles, judiciaires, economiques, criminelles, religieuſes & littéraires, ſoit pour la guerre. Les trente-deux livres ſuivans ſont comme le tableau & le précis philoſophique des Loix fondamentales de l'Etat, des principes invariables du Gouvernement & des regles générales de l'Adminiſtration & de la Juſtice. O ciel! que les Monteſquieu, les Burlamaqui, les Grotius baiſſent & ſe rapetiſſent, quand on les compare à ce qui y eſt dit ſur les Princes du ſang & les Princes titrés, les hommes publics & les ſimples citoyens; juſqu'où les Grands doivent être ſoumis à l'Empereur; ſur ſes Miniſtres & ſes Magiſtrats, qui doivent s'expoſer à tout, pour ne pas tromper ſa confiance; ſur le choix des dépoſitaires de l'autorité, la maniere de les gouverner, de les veiller, de les elever ou abaiſſer, récompenſer ou punir; ſur tout ce qui concerne les fortunes des particuliers, la diviſion des terres, les impôts, les différentes récompenſes des talens, des ſervices, des vertus, & le juſte châtiment de toute eſpece de déſordre,

crime & délit ! Depuis le cent cinquante-quatrieme livre jusqu'au cent quatre-vingt-quatrieme, il n'est question que du *Li* ou Cérémonial & des rites, qui sont ici un si grand objet. On en distingue de trois especes, ceux qui regardent la Religion, ceux qui regardent le Gouvernement, ceux qui regardent la société civile & domestique. Tout ce qu'il nous convient d'en dire ici, c'est que ce qu'on y trouve dissiperoit bien des préjugés en Occident sur notre Chine, montreroit l'importance de bien des choses qui n'y sont pas assez prisées, & y feroit sentir que la société politique & civile gagne beaucoup à tout ce qui fixe tous les devoirs réciproques & oblige tout le monde à des attentions, prévenances & honnêtetés continuelles. Les huit livres suivans traitent de la Musique, &, par concomitance, de tous les instrumens anciens & modernes, de la danse & du théâtre qui n'est point loué, mais décrié beaucoup au contraire, & représenté comme un piege dressé à la simplicité & à l'innocence. Les quatorze livres suivans roulent sur les *King*, les Annales & toutes les parties de notre Littérature, trop peu connue en Europe pour pouvoir en parler. Depuis le deux cent sixieme livre jusqu'au deux cent vingt-neuvieme, il ne s'agit que de la Guerre, & de tout ce qui y a rapport, y sert ou en dépend. Un Follart, un Puisegur y trouveroient bien des choses qui ne sont pas dans les livres des Grecs & des Romains; l'Auteur des *Recherches philosophiques* y verroit à son aise que ce qu'on a imprimé en France, ces dernieres années, sur notre Tactique, n'est qu'un très-petit a, b, c, d'une science immense. Dans les douze livres suivans, il est parlé de tous les Peuples & Nations avec lesquels la Chine a eu des rapports depuis plus de deux mille ans. Nous le disons hardiment, si on pouvoit montrer sur les cartes d'aujourd'hui le pays de chacun & ses limites,

les

les Savans & les Antiquaires d'Europe se mettroient à genoux pour avoir ce morceau, qui manque totalement à l'Europe, & est en effet très-piquant & très-curieux. Depuis le deux cent quarante-deuxieme livre jusqu'au trois cent seizieme, il n'est question que de l'homme, mais il y est envisagé sous toutes ses faces, rapports & points de vue imaginables; soit pris solitairement & par rapport à sa constitution corporelle; soit envisagé dans sa famille, dans la société & dans l'Etat; soit, sur-tout, comme capable d'acquérir des connoissances, de cultiver toutes les vertus, ou de donner dans des vices & des désordres qui le dégradent & font son malheur. La métaphysique & la morale chinoises y parlent continuellement un langage dont les prédications d'Europe s'accommoderoient beaucoup mieux sans comparaison que Messieurs les penseurs qu'on y mene fort mal sans avoir pensé à eux. Depuis le trois cent seizieme livre jusqu'au trois cent vingt-quatrieme il est parlé de la secte de *Foë*, & de celle des *Tao-see*, des Bonzes & Bonzesses, puis de toutes les especes de superstitions, sorcelleries, magies, divinations. Est-ce un fait exprès ou un hasard? Nous n'en savons rien : mais il est remarquable que tout cela vient à la suite des derniers livres sur l'homme, où l'on a parlé de brigandages, de révoltes & de crimes. Les dix livres suivans roulent sur les arts d'adresse, d'imagination & de caprice : or la Peinture, à qui on a accordé deux livres entiers, se trouve là en assez mauvaise compagnie; mais on ne refondra jamais les idées de Messieurs nos Lettrés; ils traiteront toujours de bagatelles & en bagatelles ce qui n'intéresse pas la chose publique. Dans les livres suivans, après avoir donné une légere notice des principes de notre politique sur la Capitale de l'Empire, & de l'Histoire de toutes celles qu'il a eues depuis

plus de trois mille ans, on trace le tableau de notre Géographie ancienne, c'eſt-à-dire des trois premieres Dynaſties; puis on eſquiſſe les différentes diviſions de l'Empire en Provinces depuis *Tſin-chi-hoang*, & on dit ce qu'il y a de plus eſſentiel & de plus curieux à ſavoir ſur celles d'aujourd'hui, qu'on ſuit une à une. Les quinze livres d'après traitent du ſéjour de l'homme; ce qui embraſſe les villes, les palais, les maiſons, les jardins, les edifices publics de toutes les eſpeces & en dernier lieu les temples des Idoles. Ceux qui voudroient connoître notre Architecture ancienne & moderne, y trouveroient bien des détails; mais ils ſeroient bien etonnés de voir à quels excès monſtrueux & incroyables quelques Empereurs ont porté la magnificence de leurs palais & de leurs jardins. Il faut toute l'autorité des monumens publics pour pouvoir croire qu'*un homme à qui quatre planches doivent ſuffire un jour*, comme dit *Hin-chi, ait oſé condamner des milliers de milliers d'hommes à des travaux immenſes, pour ſe mettre à ſon gré à l'abri de la pluie & du vent.* Depuis le trois cent cinquante-cinquieme livre juſqu'au trois cent cinquante-neuvieme, on fait paſſer en revue toutes les profeſſions néceſſaires & tous les arts de beſoin dont on ne dit que des louanges, mais aſſez briévement, parce que tout le monde eſt cenſé en connoître l'importance & l'utilité. Depuis le trois cent cinquante-neuvieme livre juſqu'au trois cent quatre-vingt-quatorzieme, on parcourt tout ce qui eſt à l'uſage de l'homme pour ſes vêtemens & ſa nourriture, pour ſes beſoins, ſes commodités, ſes plaiſirs, ſes aiſances en particulier & en public : ce qui embraſſe une infinité de choſes dont un très-grand nombre n'ont point de nom pour l'Europe, & un plus grand nombre encore qui, etant différens ici, n'y porteroient que de fauſſes idées par le nom

qu'il faudroit leur donner. Cette notice eſt alongée ſi ennuyeuſement, que, pour couper court, nous nous contenterons de dire que dans les cinquante-ſept livres qui reſtent, il y en a deux ſur les différentes eſpeces de bleds & de grains, deux ſur les plantes médicinales les plus uſuelles & les plus communes, un ſur les herbages de cuiſine, ſix ſur les arbres à fruits, trois ſur les fleurs de parterre & de jardin, quatre ſur les plantes les plus communes dans les campagnes, ſix ſur les différens arbres de toutes les Provinces de l'Empire (nous doutons qu'on en connoiſſe une cinquieme partie en Europe), onze ſur les oiſeaux, huit ſur les animaux ſoit domeſtiques, ſoit ſauvages, huit ſur les amphibies, les coquillages & les poiſſons, & ſix enfin ſur les inſectes. Quant à la maniere dont chaque article eſt traité, il eſt inutile d'avertir que les plus importans & les plus néceſſaires ſont traités plus au long; mais la regle générale, c'eſt de diviſer, chacun en cinq, ſix, ſept & même huit chapitres ou ſections. Comme le *Yuen-kien-lei-han* n'eſt qu'une pure compilation, dans les premiers chapitres on cite les textes originaux des Auteurs ſelon leur rang d'autorité, c'eſt-à-dire qu'on cite d'abord les *King*, grands & petits; puis les livres de l'ancienne Ecole de *Confucius* & des Ecrivains d'avant l'incendie des livres. Les annales & les ouvrages des Lettrés de toutes les Dynaſties, depuis les *Han*, ne viennent qu'après. Après ces premiers chapitres viennent ceux des mots, c'eſt-à-dire des phraſes de quelques mots qui font proverbe, ſentence, &c. qu'on cite, ou auxquels on fait ſans ceſſe alluſion dans les ouvrages de Littérature, ſoit en proſe ou en vers, & on donne l'explication de chacune en citant l'anecdote, le diſcours, la circonſtance où elle a eté dite, à-peu-près comme ſi l'on racontoit comment & à quelle occaſion Céſar dit ſon *veni, vidi, vici*, ou bien le *tu quoque, mi*

Brute ! Dans les derniers chapitres, quelquefois, ce sont des pieces de vers entieres des plus célebres Poëtes, quelquefois des vers de toutes les mesures & de tous les styles, mais remarquables ou par les choses, ou par les pensées, ou par le choix & le brillant des expressions. Les Savans qui ont composé cette Encyclopédie Littéraire n'ont aucun systême & ne tiennent à aucune opinion. Si la doctrine des *King* & de l'antiquité y brille, c'est par sa propre lumiere. On laisse au Lecteur le soin d'en sentir la vérité, la beauté & la supériorité sur celle des autres livres qu'on cite, lors même qu'ils la contredisent. L'unique attention qu'on ait eue, c'est de ne pas mettre un mot contre la pudeur. En quoi la politique de notre Gouvernement perce dans ce livre, c'est, 1°. d'applatir la présomption & la suffisance des jeunes Lettrés, non-seulement par le grand tableau qu'il présente de l'immensité des mondes de sciences, mais encore par celui de l'etendue de chacune, trop vaste pour que la vie suffise à la parcourir en entier & à n'y rien ignorer; 2°. de faire toucher au doigt la vanité, le mensonge & le néant des pensées des hommes, par le soin qu'on a eu d'y faire entrer les ignorances, les méprises, les erreurs, les contradictions des plus célebres Ecrivains, & les opinions qui ont eu cours dans différens siecles, sont tombées après dans l'oubli, ont eté ressuscitées, modifiées, changées, quittées & reprises; 3°. de contenir ce qui est nécessaire pour faciliter l'intelligence des Auteurs, faire connoître ceux qui se sont distingués, mettre en voie d'apprécier au juste ce que chacun a mis du sien dans ses ouvrages, & jusqu'où il a approfondi son sujet, mais ne traiter rien assez à fonds ou en détail, pour qu'on soit dispensé de puiser dans les sources, si l'on veut bien savoir quelque chose; 4°. de frapper tellement l'imagination de la multitude des livres qu'on cite exactement,

mais ſans indiquer l'endroit, qu'on ſe faſſe juſtice ſur ſon ſavoir, & qu'on ſente que la facilité & l'eſprit ne peuvent pas ſuppléer des connoiſſances qui demandent une etude immenſe. Pour nous, notre politique, en ebauchant cette notice, c'eſt de faire entrevoir aux Philoſophes d'Europe que, bien loin de pouvoir raiſonner avec connoiſſance ſur notre Chine, ils n'ont pas même aſſez idée de notre Bibliographie pour entendre le peu qu'ils en trouvent dans les livres. Pour les aider à comprendre la vérité de cette propoſition, nous les avertiſſons que le *Yuen-kien-lei-han* eſt, par rapport à l'Encyclopédie Littéraire, *Kin-ting-kou-kin-tou-chou* en ſix mille volumes, comme le Cours des Sciences de Buffier par rapport aux Dictionnaires de Moreri, de Trevoux, de la Martiniere, &c. réunis, qui, cependant, ne diſpenſe pas plus qu'eux de recourir aux ſources, quand on veut apprendre quelque ſcience en particulier. Ces ſortes de livres, au reſte, ſont mieux faits que ceux d'Europe, parce qu'on y plaint moins le temps & le travail. Il y a actuellement ſix cens Lettrés de toutes les Provinces employés à préparer un livre de cette eſpece. Voilà plus d'un an qu'ils ſont occupés de leur travail dans les ſalles du College impérial, & rien encore n'a paru ni ne paroîtra de ſi-tôt ; mais, quand il eſt queſtion de feuilleter deux à trois cens mille volumes & de vérifier toutes les citations qu'on en tire, il faut bien des quarts-d'heure.

LXIe Rem. *La premiere Verrerie qu'on ait vue en Chine y fut etablie à* Pe-king, *par un Religieux*, *ſous le regne de* Kang-hi, (pag. 261). En ajoutant *ſelon l'Auteur des Recherches philoſophiques*, la phraſe ne ſera pas alongée de beaucoup, & elle ſera exacte. Les deux mots *po-li* & les caracteres avec leſquels on les ecrit ſont trop anciens & ſignifient *verre* trop anciennement, pour que l'art de le faire

n'ait eté connu en Chine que ſous le ſecond Empereur de la vingt-deuxieme Dynaſtie. Nous pourrions parler d'une verrerie etablie plus d'un ſiecle avant l'Ere Chrétienne, & des ouvrages qu'on y exécuta ; mais, pour nous rapprocher des idées de l'Auteur, nous nous bornerons à lui dire avec les Annales que, dans le commencement du troiſieme ſiecle, le Roi de *Ta-tſin* envoya à *Tai-tſou*, de la Dynaſtie des *Ouei*, *des préſens très-conſidérables en verres de toutes les couleurs, & quelques années après, un verrier qui pouvoit changer au feu des cailloux en criſtal, & en apprit le ſecret à des Diſciples; ce qui acquit beaucoup de gloire à ceux qui etoient venus & viennent de l'Occident.* Voy. *Nien-eulh*, art. *Ouei-chou.* Nous avons eu l'attention de citer les grandes Annales, parce que cette partie ayant eté ecrite dans le ſeptieme ſiecle, la *pénétration* de l'Auteur comprendra mieux la force de ce témoignage. S'il lui en falloit d'autres, nous les lui fournirions à la premiere ſommation ; & il verra, par les récits de gens décédés bien avant que les Tartares Mantchoux fuſſent un Peuple, que nous avions eu des manufactures de verre en Chine. La chûte & le dépériſſement répétés des verreries nous conduit à ſoupçonner qu'on ne les a jamais regardées que comme de pures curioſités & ne tenant au bien public par aucun endroit. Cette conjecture, au reſte, eſt fondée ſur ce que les Ecrivains ne parlent qu'en pitié des fauſſes perles, des miroirs, des globes céleſtes, des fenêtres, des paravents & des grands vaſes qu'on faiſoit ſous les *Han.* Nous remarquerons, à l'occaſion des miroirs, qu'il eſt dit qu'*on employoit à les faire des cailloux avec des matieres tirées de la mer, qu'on avoit réduites en cendres, & que le feu, qui ne ſuffiſoit pas pour fondre l'or, ne pouvoit pas fondre non plus ces miroirs.* Ce n'eſt que pour conſerver une repartie plaiſante, qu'on a conſervé le ſouvenir d'un

vase si grand, qu'*un mulet auroit pu y entrer comme un cousin dans une cruche*, & qu'on ne put porter au Palais qu'en le suspendant dans un filet attaché à quatre voitures; ce qui fit dire à *Tai-tsou* (il monta sur le trône en 627), à ceux qui etoient chargés de le conduire : *Vous auriez pu mettre une charrette dedans ;* à quoi leur chef répondit : *Elle auroit pu y entrer, mais elle n'auroit pas pu y rouler.* Du reste, les Empereurs de la Dynastie régnante ont tellement pensé comme leurs prédécesseurs sur le peu d'importance des verreries, qu'ils ne se sont pas mis en peine de donner des disciples aux verriers européens, ni même de faire venir des verriers de Canton, où il y en a bon nombre. Il y a encore une verrerie à *Pe-king :* on y fait chaque année un bon nombre de vases & de différentes pieces d'un grand travail, parce que rien n'est soufflé ; mais cette manufacture n'est, comme bien d'autres atteliers, qu'un attirail de la grandeur impériale, une pure bienséance du trône, & n'est regardée que sur ce pied-là. C'est un grand malheur assurément ; & le peuple seroit bien mieux vêtu, nourri & logé, si le verre & le cristal etoient plus communs en Chine ; mais chaque Nation a ses ridicules & ses préjugés.

LXIIe REM. *On n'a jamais pu découvrir l'origine d'un tel usage. Les Empereurs de la Chine ont eu dans leur Cour des manufactures & des atteliers.....* (pag. 291). Ce n'est pas en Chine, sûrement. On voit dans le *Chou-king* que les Empereurs des deux premieres Dynasties nommoient des Officiers pour présider aux atteliers des différens arts. Mais, sans remonter si haut, & à s'en tenir aux *Tcheou*, sur lesquels on a tant de détails, voici à quoi il n'y a pas de réponse. Les Empereurs furent plus de six cens ans n'ayant avec eux, dans leur Capitale, que leur Maison, leurs Mandarins particuliers & les grands Officiers de l'Empire, les divers ouvriers dont

ils avoient besoin & quelques marchands. Aussi leur Capitale etoit-elle fort peu de chose. Il en etoit de même de celle des Princes suzerains & des Grands feudataires de l'Empire. L'Empereur etant, pour ainsi dire, le seul habitant de sa ville & ayant une nombreuse Maison, il est tout simple qu'il eût des ouvriers à la main pour tous les ouvrages; d'autant mieux que le peuple etant dans les campagnes & tout occupé de l'agriculture, à-peu-près comme les anciens Juifs, si l'on en excepte les forgerons, les charrons & quelques autres ouvriers nécessaires, les femmes faisant les toiles & les habits, les hommes bâtissant & raccommodant les maisons, les meubles etant très-simples & en petit nombre, chaque famille se suffisoit presque à elle-même; si l'on excepte, dis-je, quelques ouvriers nécessaires, il n'y en avoit point parmi le peuple. Les Empereurs, quoique menant une vie très-frugale, avoient parmi leurs ouvriers ceux qui leur etoient nécessaires pour la pompe & l'eclat de la représentation qu'ils devoient à leur rang dans les grandes assemblées, soit de la famille impériale, soit de tous les Princes de l'Empire, qui doivent venir à certains temps, ou pour rendre hommage, ou pour délibérer sur les affaires générales de l'Empire, ou pour subir un examen sur leur administration. Il est tout simple que l'Empereur seul pouvant faire usage de certaines choses en or, en pierreries, en soie, &c. les ouvriers qui y travailloient ne travaillassent que pour lui. Les atteliers & les ouvriers de cette espèce se multiplierent quand les Empereurs commencerent à donner dans le luxe; & comme, selon le premier plan, ils faisoient partie de sa Maison, ils continuerent à en être. Si l'on y fait attention, on trouvera qu'il en etoit ainsi de Salomon. *Tsin-chi-hoang*, qui, n'etant encore que Prince de l'Empire, s'etoit donné des atteliers de toutes les especes, en augmenta prodigieusement le nombre

quand

quand il eut détruit la Dynaftie des *Tcheou*, & avec elle notre ancien gouvernement. Les *Han*, qui délivrerent la Chine de fon defpotifme & de fa famille, mirent en délibération s'ils conferveroient les anciens atteliers & les feroient entrer dans le plan & les dépenfes de leur Maifon. Les Sages d'alors furent d'avis de les conferver, foit afin de conferver & de perfectionner les arts par l'intérêt qu'y prendroit l'Empereur; foit pour enfermer au Palais & empêcher de fe répandre au dehors ceux dont le public n'avoit que faire; foit enfin pour que, fi les Empereurs donnoient dans le luxe, ils fuffent réduits à leurs feuls ouvriers, & ne corrompiffent pas le public, à qui d'ailleurs il feroit plus aifé de cacher des dépenfes qui ne perceroient pas hors du Palais. Avec un peu de *pénétration*, nous pourrions bien venir à bout de prouver que les grands mots d'*Orfevre du Roi*, *Jouaillier du Roi*, *Brodeur du Roi*, *Charron du Roi*, *Sellier du Roi*, &c. font, en France, les reftes d'un ufage à-peu-près femblable. Il eft faux & abfolument faux qu'un ouvrier qui a du talent foit obligé de *devenir ouvrier du Palais de gré ou de force*, à moins qu'il ne foit efclave de l'Empereur. Nous fommes bons témoins & garans que nos artiftes Chinois ne vont travailler au Palais que quand ils le veulent bien, & en fortent de même. Un *Tchi-y* feroit ici le même effet qu'un *De par le Roi* en France; mais il eft auffi rare d'en faire ufage. Ce qu'il y a peut-être de plus en Chine à cet egard, c'eft que dans nos mœurs, idées & préjugés, il fonne mal ou de refufer de travailler pour l'Empereur, ou de difcontinuer même lorfqu'on a à fe plaindre, comme en France il fiéroit mal à un Gentilhomme de refufer d'aller à la guerre ou de quitter avant la fin de la campagne; la raifon, c'eft que c'eft manquer à la piété filiale envers le pere commun. Le biais qu'on

prend alors, c'eſt de couvrir ſon refus de quelque prétexte plauſible, comme en France pour le ſervice.

LXIIIe Rem. *Les rues des villes de Chine ne ſeroient pas du tout remplies de monde, ſi la plupart des artiſans y poſſédoient, comme chez nous, un attelier à demeure*, (pag. 298). Le mot *du tout* eſt ſingulier. Nous avons fort bien remarqué que les rues des villes bien peuplées, comme Bordeaux, Lyon, Paris, etoient *remplies de monde;* au lieu que celles des villes peu peuplées, comme Toulouſe, Poitiers, Orléans, Angers, ne l'etoient point, quoique les artiſans des unes comme des autres euſſent egalement leurs atteliers. O quel meuble que l'imagination d'un Philoſophe qui ſe met à donner carriere à ſa *pénétration!* Toutes les grandes rues de *Pe-king*, & il en eſt ainſi de toutes les autres villes de l'Empire, ſont bordées de boutiques ou d'atteliers de toutes les eſpeces. Si les boutiques ſont plus près à près dans certains quartiers, les atteliers le ſont auſſi dans d'autres quartiers. Les filles & les femmes, du moyen etage même, ne paroiſſent point dans les rues. Si l'Auteur eût dit que cela y augmente le nombre des petits marchands & raccommodeurs, il eût dit vrai; mais reſteroit à examiner ſi ce ſurplus de petits marchands & de raccommodeurs met autant de monde dans les rues qu'en ôte la cloture des femmes. Du reſte, nous avouons de bonne grace que les maçons, les couvreurs, les charpentiers ne travaillent point chez eux en Chine, & vont ſervilement chez ceux qui en ont affaire, même chez les plus pauvres. Nous ajouterons encore que quiconque ſuſpend une enſeigne ou ouvre un attelier, ſe donnant pour être au ſervice du public, preſque tout le monde eſt en poſſeſſion de le faire venir chez ſoi comme artiſan & ouvrier, pour lui demander & commander ce qu'on veut, ſans être

exposé à la méprise de l'*ami des hommes* vis-à-vis du garçon de son maréchal. Le talent même & la vogue ne sont pas un titre pour cette espece de gens de se rengorger, ni de se permettre des *j'y verrai*, *j'y songerai*, & d'autres phrases de cette espece. Nos mœurs les forcent à une grande modestie, à beaucoup de respect & à de continuelles prévenances. Ils ne parlent d'eux-mêmes qu'en disant à celui à qui ils parlent : *Votre petit, votre vil serviteur.* Mais, pour revenir au point de la question, il y a beaucoup de monde dans les rues de *Pe-king*, parce qu'il y a plus de deux millions d'habitans. Il en est de même de toutes les villes : les rues y regorgent de monde, parce qu'elles sont très-peuplées.

LXIVe. Rem. *Nous avons ouï parler de ces housses si riches dont on couvre les eléphans des Empereurs de Chine...... mais qui a jamais entendu parler des tableaux & des statues des Empereurs de la Chine ?* (pag. 300). Comme l'on sait en Europe que l'Empereur, qui est si modeste dans ses habits ordinaires & dans toute sa dépense domestique, se fait gloire d'en user comme Saint Louis dans les dépenses qui concernent la magnificence de politique & de représentation, personne ne songera à soupçonner le récit de M. P. d'exagération, vu même que ces housses sont en petit nombre, & que servant à peine trois ou quatre fois dans une année pendant un demi-jour, celles d'un regne durent encore le suivant. Si des Lecteurs chagrins lui reprochoient d'avoir gardé un profond & continuel silence sur nos Loix, qui ont tellement circonscrit la forme, la couleur, la richesse & les ornemens de tous les habits des hommes publics & des Grands, que le luxe n'y a plus prise, il est tout simple qu'il s'en justifie en protestant que sa *pénétration* n'en a rien soupçonné, non plus que de bien d'autres choses dont il ne dit mot. Comment veut-on qu'il sache que l'Empereur a des

peintures plus anciennes que toutes celles d'Europe, & des tableaux en particulier qui ont eté portés en Chine par des François du temps des dernieres Croisades? Nous n'oserions pas même garantir qu'il sache que l'Empereur est excédé, depuis quelques années des amours des Dieux de la Grece, des nudités plus que cyniques qui arrivent de Canton; mais nous comprenons à merveille que, s'il le sait, sa *pénétration* lui a montré qu'il devoit à ceux pour qui il ecrit de s'en taire. Mais où allons-nous nous egarer à propos de statues & de tableaux! Nos sculpteurs ont trouvé moyen de tirer parti de nos pierres tendres & dures pour faire des bas-reliefs sur le fonds de l'ouvrage de la nature, de maniere qu'il semble qu'elle en avoit médité le dessein dans la distribution des couleurs différentes qu'elle y a mises. Ces sortes de morceaux en pierres rares & fines sont trop rares & d'un trop haut prix, pour qu'on puisse en envoyer en Occident. Les petites pieces qu'on y a fait passer peuvent donner quelque idée de celles du cabinet de l'Empereur, où l'on en voit un si grand nombre. Aux bas-reliefs il faut ajouter des vases, des urnes, des fleurs dans le même goût sur des agathes & autres pierres rares. Pour les statues, comme nous n'avons proprement en ce genre que des magots, quoique les dormeurs, les rieurs, les méditatifs, les grondeurs, &c. parlent aux yeux & plaisent toujours, ils sont trop au-dessous de la haute sculpture, que nous n'avons pas, pour que nous osions en parler. Quant au talent & au génie propres de cet art, nous croyons que nos Chinois en montreroient plus que dans la peinture, s'ils avoient l'occasion de s'exercer. Les artistes européens eux-mêmes en ont jugé ainsi en voyant avec quelle facilité des ouvriers fort ordinaires exécutoient les desseins qu'ils leur avoient donnés pour la décoration des Eglises.

LXVe Rem. *Il est bien triste, après tout cela, de voir*

aujourd'hui tant de Philosophes alarmés par les efforts réitérés que fait le pouvoir arbitraire pour s'etablir, (pag. 303). Nos Annales sont un bon Commentaire de cette phrase, & nous rapprocheront du sentiment de l'Auteur, entendu à notre maniere. Expliquons-nous. Il y a une Providence qui veille sur les destinées des Peuples : cette Providence, dont la lumiere va toujours croissant d'un siecle à l'autre, perce à travers tous les nuages de l'erreur & du mensonge, montre, dans toute leur nudité, la misere, l'impuissance & le néant des pensées humaines; cette Providence, dis-je, conduit continuellement, sensiblement & invinciblement une génération par l'autre à l'exécution de ses desseins adorables. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer avec combien de magnificence tous nos *King* rendent hommage à sa sagesse, à sa justice & à sa bonté infinies; mais, à raisonner sur l'Europe d'après les faits qu'ils racontent & les principes sur lesquels ils s'appuient, voici comme nous voudrions discourir : Quand les Fondateurs des grandes Dynasties des *Tcheou*, des *Han*, des *Tang* & des *Ming* eurent fixé le sort de la Chine par les succès que la Providence accorda à leurs armes, tout l'Empire changea de face. Les peuples, lassés des crimes & des désordres qui avoient causé leurs malheurs, rentrerent d'eux-mêmes dans les voies du devoir, de la subordination & de la paix. La vertu reprit tous ses droits : on la respecta, on l'ecouta, on la pratiqua & on la cultiva à l'envi. L'intérêt commun força tout le monde à être citoyen; la Cour modéra ses dépenses & s'occupa avec ardeur des soins du Gouvernement; le Ministere public s'eclaira des malheurs & des troubles passés pour assurer le bonheur commun; la voix des loix fut entendue par-tout; l'agriculture répara ses pertes passées d'un bout de l'Empire à l'autre; autant les

arts frivoles furent négligés, autant les arts utiles se perfectionnerent ; le commerce reprit son activité avec son antique bonne foi ; les sciences enfin sortirent du cahos où elles s'etoient eclipsées, & répandirent d'autant plus de lumiere qu'elles furent plus timides, plus réglées & plus sobres dans leurs recherches. Nous ignorons s'il en a eté de même chez les autres Peuples, mais il est de fait que dans cette extrémité de l'Orient les grandes révolutions ont toujours ramené la croyance publique vers la belle doctrine des *King*, ou plutôt de la premiere & plus reculée antiquité. Outre l'immense suite de nos grandes Annales *Nien - eulh*, on a, à la Bibliotheque du Roi, plusieurs collections en tout genre de Littérature de presque chaque Dynastie. Si ceux qui ont la curiosité de connoître la vraie & primitive Doctrine de notre Chine veulent réussir dans leur dessein, qu'ils s'attachent à lire les livres qui ont eté faits sous les premiers Empereurs de chaque nouvelle Dynastie. Ils verront avec surprise qu'elle est toujours allée en s'affoiblissant, & ne brille de sa vraie lumiere que dans le premier calme qui suit les grandes révolutions. Mais alors l'intérêt commun forçant tout le monde à se tourner vers la vérité & à lui rendre hommage, on revient de toutes parts aux grands enseignemens des *King*; tellement que toutes les Dynasties dont nous avons parlé ci-dessus, n'ont eu qu'une seule & même doctrine sur le culte du *Tien*, sur les grands devoirs de pere & de fils, de mari & de femme, de prince & de sujet. En partant de ce point, suivons les progrès de l'esprit vers la licence & le désordre. Sous prétexte de mettre la doctrine de l'antiquité dans tout son jour, & de lui rendre toute sa pureté, on travailloit à purger les *King* de toutes les fautes qui s'etoient glissées dans leur texte, puis à fixer le véritable

ſens de ce même texte, à le développer, à l'analyſer, & enfin à en vouloir trouver les raiſons. Plus le renouvellement des etudes avoit donné d'avances pour la critique, l'erudition & le raiſonnement ; plus on ſe donnoit carriere, d'abord avec une certaine timidité & réſerve, puis ſans diſcrétion & ménagement. La diverſité des eſprits & des connoiſſances produiſoit la diverſité des opinions & des ſyſtêmes; la diverſité des opinions & des ſyſtêmes mettoit les plus ſavans hommes aux priſes les uns avec les autres, & partageoit les eſprits, de maniere pourtant que chacun cherchoit à prévaloir & à l'emporter. D'autres Savans ſe donnoient pour conciliateurs ou pour arbitres, & entreprenoient de faire droit ſur les pieces du procès. Or comme les bons ſoins d'une nouvelle adminiſtration, la réforme des abus, le rétabliſſement du bon ordre, la ſplendeur ſur-tout de l'agriculture, du commerce & des arts, avoient produit peu-à-peu une douce abondance, diminué dans tous les ordres la continuité du travail, & augmenté les aiſances & les agrémens de la vie ; les gens riches amuſoient leurs loiſirs de ces querelles littéraires, & l'envie d'obtenir leur ſuffrage obligeoit les Savans à ſe mettre à leur portée. Le plébiciſme littéraire gagnoit de jour en jour dans les hautes ſpheres des citoyens, puis dans les mitoyennes & enfin dans les plus baſſes & les dernieres. Plus l'athmoſphere des ſciences s'etoit etendu, plus elle s'etendoit. Un doute en produiſoit mille, parce que les mœurs etoient déja déchues & que le joug des devoirs commençoit à peſer. Or, pour peu que la Cour & le Miniſtere fuſſent négligens ou donnaſſent dans une fauſſe politique, le mal faiſoit dès progrès rapides. Les erreurs ſe rangeoient par eſſains à la ſuite des paſſions ; l'ancienne doctrine perdoit ſes défenſeurs déja diviſés ; la frivolité publique mettoit

peu-à-peu la ſageſſe à mépriſer toutes les opinions; la vérité n'etoit plus un intérêt pour perſonne; tout menſonge bien enoncé, bien enluminé, bien entortillé, avoit cours aux dépens de la politique & de la ſcience, comme aux dépens de la morale & de la philoſophie. En conſéquence, la liberté de penſer etoit pouſſée au-delà de toutes les bornes, & les mœurs générales, dénuées de tout principe, ſe gangrénoient de jour en jour. L'autorité publique alors, n'ayant plus ni l'appui de la probité, du zele & du patriotiſme des gens en place, ni la reſſource des ſentimens de reſpect & d'amour pour le Souverain, etoit réduite à employer la coaction, la dureté & la violence; les Loix ſe taiſoient, un deſpotiſme affreux environnoit le trône & dirigeoit tous les mouvemens du ſceptre. Qu'on interroge les Hiſtoires de tous les Peuples, & on verra que tout deſpotiſme a toujours commencé par l'oubli des grands principes & la décadence des mœurs. Or, pour en venir maintenant à notre but, comme il eſt vrai que le philoſophiſme travaille très-efficacement à l'un & à l'autre en Europe, les alarmes de notre Auteur ſur le pouvoir arbitraire ou le deſpotiſme dont elle eſt menacée, nous paroiſſent très-ſages & très-bien fondées. L'Europe, à la vérité, a pour elle la grande & invincible reſſource de la Religion; mais les deſtinées de l'Aſie occidentale & de l'Afrique l'avertiſſent que Dieu ne ſe lie pas par ſes bienfaits à ceux ſur qui il les verſe avec plus de miſéricorde & de prédilection; qu'il les retire avec eclat de ceux qui en abuſent; qu'il tranſporte ſa Religion d'un Peuple à l'autre, & abandonne ſous le joug de la tyrannie la plus inſultante ceux qui ont foulé aux pieds ſon ſceptre paternel.

LXVI[e] Rem. *C'eſt par la diſpoſition ſinguliere de leurs organes qu'ils n'aiment que les couleurs vives*, (pag. 307).

Deux

Deux choſes nous frappent dans la maniere dont parle ici notre Auteur, ſon ton & ſes bévues. Il n'y a *pénétration* qui tienne : un Philoſophe même, dès qu'il ne fait que dire ſon opinion, n'a pas droit de parler d'un ton ſi appuyé, ſi tranchant, ſi déciſif ; à plus forte raiſon quand c'eſt pour contredire les faits les plus notoires. Il faut n'avoir aucune idée de notre peinture, pour ignorer que les peintures de goût, parmi nos amateurs, ſont des peintures qui pechent par des couleurs foibles, eteintes & ſans force ; que, ſous prétexte de s'attacher à l'energie de l'expreſſion, au charme des proportions, à la grace de la compoſition, ils regardent comme fait pour le village tout ce qui eſt colorié un peu fortement ; que, dans les cabinets des curieux, ſur cent morceaux eſtimés, il y en a quatre-vingts au moins qui ne ſont que des eſpeces de camaïeux ou de lavis très-tendres ; que les Gens de Lettres qui ſe piquent de manier le pinceau avec légéreté renvoient aux atteliers la coloration, & ſe bornent à jeter leurs penſées ſur le papier à-peu-près comme les grands peintres d'Europe dans leurs deſſins. Nous en aurions trop long à dire, ſi nous nous mettions à relever tout ce que l'Auteur avance de faux, de haſardé & d'inconſéquent ſur notre peinture, qu'il ne paroît connoître que par des eventails ou des paravents de Canton.

LXVIIe Rem. *Il ne nous reſte plus, maintenant, qu'une ſeule obſervation à faire ſur la Chine*, (pag. 311). Qui ne croiroit, à voir la maniere dont parle l'Auteur, ou qu'il a vu à ſouhait, de Province en Province, depuis Canton juſqu'à *Pe-king*, tous les atteliers de nos peintres, ou qu'il a eté à portée de voir leurs peintures en Europe ? Quelque *pénétration* qu'on ait, il faut ſauver la vraiſemblance. Le Lecteur le moins inſtruit ſentira d'abord que, pour faire la comparaiſon du caractere des ouvrages des Cantoniens & des

Pekinois, il faudroit en avoir vu, même un certain nombre, dans tous les genres, & des plus eftimés. Or, qui ignore que les peintures de la Capitale ne vont point à Canton, & qu'on les y porteroit inutilement, parce qu'aucun Européen ne voudroit y mettre le prix, n'y ayant rien qui pût faire baiffer les yeux à une Religieufe, & lui affurer fes avances? Pour le grand mot *climat*, fur lequel nous avons eu, jufqu'ici, la complaifance de nous taire, nous prions notre Auteur d'être intimement perfuadé que, fur ce qu'on en peut dire de plus etourdi & de plus ridicule, comme fur l'inoculation de la petite vérole, fur les calculs des finances, fur la population, fur l'art de manier fon exiftence, &c. &c. nous avons eu les prémices en Chine, & que nous avons fini de délirer plufieurs fiecles avant qu'on commençât en Occident. *Leou-lu*, célebre Ecrivain de la Dynaftie paffée, qui a rendu compte de ce qu'on a dit de plus fingulier fur les climats, obferve fort fagement que la Province de *Chen-fi* ayant eté, pendant une fi longue fuite de fiecles, la Province dominatrice, parce que, comme la premiere peuplée, la mieux cultivée, la plus commerçante, comme féjour de la Cour, elle trouvoit chez elle une infinité de reffources qui manquoient aux autres. On en voulut trouver la raifon dans fon climat, qu'on foutenoit donner du génie, du courage, des talens, de l'habileté & même des vertus. Les citations qu'il allegue pour prouver la folie de ce fyftême, démontrée foit par l'etat actuel du *Chen-fi* dont le climat n'a point changé, foit par ce que l'Hiftoire raconte de toutes les autres Provinces, font véritablement prefque auffi abfurdes & auffi ridicules que ce que dit Montefquieu fur cette matiere. Si l'on etoit dans un fiecle où l'on cherchât véritablement à s'inftruire, l'Hiftoire candide de nos bévues, méprifes, manies, fyftêmes, fautes & travers, feroit plus utile à l'Occident que le commerce

de nos ſoies & de nos thés ; mais il faut, auparavant, que la plaie régnante ſoit nétoyée.

LXVIII[e] Rem. *Point même celle qu'on nomme porcelaine craquelée*, (pag. 331). Notre Auteur ſeroit peut-être bien embarraſſé, ſi nous lui demandions comment on vient à bout de faire *ces lignes qui ſe croiſent en tout ſens.* Il ne devineroit sûrement point ce qui a donné occaſion à cette eſpece de porcelaine & en a fait naître l'idée. Sa phyſique l'expliquera comme elle l'entendra. L'eau qui ſe glace, en hiver, dans certains vaſes, a exactement la forme de la porcelaine craquelée, avec cette ſeule différence que dans la glace *les lignes qui ſe croiſent en tout ſens* ont un peu de relief. Du reſte, toute la maſſe de glace eſt diviſée intérieurement comme ſa ſurface, & un morceau ſe détache de l'autre ſuivant la direction de ces *lignes qui ſe croiſent en tout ſens.* Nous parlons d'après nos yeux. Il eſt tout ſimple que, voyant la forme d'un vaſe en eau glacée de cette façon ſinguliere, on y ait donné quelque attention, & qu'on en ait fait uſage enſuite pour imaginer une nouvelle façon de porcelaine.

LXIX[e] Rem. *Il n'eſt point vrai, quoi qu'on en diſe, que le premier eſſai de la poudre, à la guerre, ait eté fait ſur les Tartares Mongols en 1232.* Qui ne croiroit qu'habile dans notre langue, initié dans les ſecrets de notre erudition & profondément verſé dans l'Hiſtoire de nos arts, il a réuſſi à déterrer un fait noyé dans l'obſcurité de nos monumens, ou dans le conflit des opinions de nos Savans ? & il n'entend pas un mot de chinois, & n'a jamais ouvert un ſeul de nos livres. Auſſi ne perdrons-nous pas une phraſe à lui prouver que les Annales publiques d'une grande Nation ne ſont pas cenſées attaquées par des recherches du calibre des ſiennes. Ces Annales ſont ſi candides dans leurs aveux, qu'elles racontent que ce fut d'un Hollandois qu'on apprit,

ſous le regne de *Young-lo*, à mettre des canons ſur les vaiſſeaux. Ce qui nous embarraſſe dans leurs récits, & ſur quoi on pourroit faire des recherches, c'eſt que l'on avoit ici, avant l'an 1530, une eſpece de mouſquet qu'on nommoit la *victoire françoiſe*. Comment y avoit-il eté porté, vu que les François ne naviguoient pas encore dans cette extrémité du monde? Avant de nier le fait de 1232, il faudroit avoir démontré, 1°. que c'eſt à faux qu'on dit dans notre Hiſtoire que, dès le temps des *Han*, on avoit pluſieurs compoſitions pyriques dont on faiſoit grand uſage dans l'attaque des villes & des retranchemens; 2°. que les Annales ſe trompent en articulant très-nettement qu'en 969, ſeconde année *Kai-pao* du regne de *Tai-tſou*, Fondateur des *Song*, on lui préſenta une compoſition qui allumoit des fleches & les portoit fort loin, & qu'en 1002, ſous ſon ſucceſſeur *Tchin-tſong*, on fit uſage de tubes qui lançoient des globes de feu & des fleches allumées à la diſtance de ſept cens & de mille pas. A en croire pluſieurs de nos Savans, ces inventions remontent avant le huitieme ſiecle. Elles paſſerent chez les Tartares vers la fin de 1100, ſelon *Kieou-ſun*. Peut-être ſeroit-il bon d'examiner ſi ce n'eſt pas d'eux que l'Europe les a reçues du temps des Croiſades. Si les homicides eternels de la guerre etoient moins effrayans pour une perſonne de notre etat, nous entrerions ici dans des détails qui prouveroient que la poudre à canon etoit employée, en Chine, à la guerre, plus de trois ſiecles avant l'invention des canons en Occident, & employée d'une maniere terrible & très-meurtriere. Périſſe & ſeche plutôt notre droite que de jamais rien dire en ce genre!

LXXe Rem. *Les Jéſuites ont tâché de nous dépeindre les Chinois comme des Chymiſtes déterminés*, (pag. 356). La raiſon du bas prix de l'or eſt aſſurément toute du crû de la *pénétration* de l'Auteur. Si les Miſſionnaires ont ecrit une par-

tie de ce qu'il leur attribue, ou même tout, c'eſt que, outre que nos Annales parlent à pluſieurs repriſes de la manie ridicule de quelques Empereurs & Lettrés qui comptoient trouver par la chymie une panacée univerſel, il eſt de fait qu'ils avoient mille queſtions à eſſuyer ſur ce chapitre de la part des Chinois; queſtions ſi opiniâtres, qu'ils ſe crurent obligés d'y répondre dans pluſieurs de leurs livres, & d'articuler nettement qu'on ne connoiſſoit, en Occident, ni le ſecret de la transformation des métaux, ni la panacée univerſelle. Si l'on a à la Bibliotheque du Roi le *Tay-y-pien*, comme nous le croyons, on peut y voir que l'Auteur qui ecrivoit il y a plus de cent cinquante ans, prend occaſion de la ſupériorité des connoiſſances des Européens dans la chymie, pour déſabuſer ſes compatriotes d'une chimere dont ils continuent à être infatués. S'il faut quelque choſe de plus à ceux qui pourroient penſer comme notre Auteur, nous leur citerons les Annales des *Song*, à l'article de *Yang-kiai*, à celui de *Tchang-yong*. Elles diſent du premier, que, ſur la croyance qu'on pouvoit *changer les tuiles & les pierres en or* (*Hoa-oua-che-ouei-hoang-kin*), il quitta ſes emplois pour travailler au grand œuvre, & que le ſecond ſe portoit pour avoir vu *changer de l'argent en or à la vapeur d'une compoſition.* Il eſt remarquable que *Tchang-yong* ſe prévaloit de l'antiquité de ce ſecret. On trouve en effet dans l'ancien livre *Tſai-y-chi*, qu'un Ancien avoit changé des racines & des terres en or, en les faiſant calciner *dans un vaſe fait en tête d'oiſeau.* Ajoutons un fait qui mérite attention. L'emplacement que l'Empereur *Kang-hi* donna aux Jéſuites François, dans la premiere enceinte du Palais, etoit, ſous la Dynaſtie précédente, une maiſon deſtinée à travailler au grand œuvre; ce qui a doublé la valeur du don, parce qu'on y a trouvé, en vieilles murailles & voûtes ſouterreines, beaucoup d'excellens matériaux dont on s'eſt ſervi pour bâtir

l'Eglise.... Notre Auteur eſt probablement le premier Ecrivain du monde qui ait déſigné les *Tao-ſée*, les Bonzes & les Jéſuites par les mots de *ces différens Ordres religieux*. Cette maniere de s'exprimer eſt digne de ſa *pénétration*, qui eſt fort au-deſſus de toutes les idées de décence & d'honnêteté. Il eſt capital aujourd'hui, pour certaines gens, de ne plus garder aucune eſpece de ménagement, de ſalir ou de ridiculiſer toutes les idées qui tiennent à la Religion, & d'accoutumer la multitude à ne voir qu'une egale imbécillité dans l'adorateur de Jéſus-Chriſt & dans celui des Idoles. Que notre Auteur cependant nous permette de lui repréſenter qu'à moins d'être fils légitime & bien bon fils, bon pere, bon epoux, bon frere, bon parent, bon voiſin, bon ami & bon citoyen, on riſqueroit beaucoup ici à ſe permettre des phraſes dans ce goût. Ceux qui en ſeroient offenſés demanderoient aux Mandarins une information de vie & de mœurs ſur tout cela contre l'Ecrivain; & pour peu qu'elle lui fût défavorable, ils la publieroient en réfutation & réponſe. Le Gouvernement lui-même en uſe ainſi; & l'Ecrivain le plus ſéditieux eſt cenſé réfuté, quand il a eté prouvé légalement par des informations juridiques faites ſur toute ſa vie, à commencer à ſa premiere enfance, ou qu'il n'appartient à perſonne, ou qu'il a cauſé des chagrins à ſes pere & mere & a abandonné leur vieilleſſe, ou a fait mauvais ménage avec ſa femme, ou a mal elevé ſes enfans, &c. La raiſon ultime de cela, c'eſt qu'on eſt perſuadé ici que tout ce que dit un mal-honnête homme ne mérite que du mépris.

LXXIe Rem. *Cette folie ſuperſtitieuſe leur vient des Tartares leurs ancêtres*, (pag. 357). Dans ce cas là, plus on remonte dans l'antiquité, ou, ſi l'on veut, dans les temps plus voiſins de notre prétendue deſcendance des Scythes,

plus *cette folie superstitieuse* doit être *sensible*, générale & articulée. Or il se trouve par malheur que nos *King* & nos autres anciens livres n'en disent pas un seul mot. Le *Chan-hai-king*, *Kouan-tsée*, *Lié-tsée* & les autres livres & Auteurs de la basse antiquité, qui ont touché cet article, parlent d'un jardin de délices où ils mettent, les uns un arbre, les autres une fontaine de vie, ceux-ci un agaric, ceux-là une plante qui avoit la vertu de prolonger la vie. *Tsin-chi-hoang*, qui auroit bien voulu ne pas mourir, eut beau faire consulter toutes les Géographies, on ne put lui trouver ce lieu de délices : ce ne fut qu'en désespoir de cause qu'on eut recours à l'alchymie pour composer un breuvage qui suppléât à ce qu'on trouvoit dans ce jardin des délices. Du reste, si l'Auteur veut parler aussi de ce jardin de délices, nous nous rapprocherons aisément de sa façon de penser, & nous avouerons qu'il n'y a pas de doute que ce ne soient les Tartares de la plaine de Sennaar, nos premiers ancêtres, qui nous en ont transmis la tradition, si altérée & si défigurée depuis par les *Tao-sée*.

LXXIIe Rem. *S'il y a eu plus de treize cens ans avant notre Ere des Moines parmi les Tartares connus sous le nom de* Lamas ; (pag. 358). Nos Chinois, qui les premiers ont connu & fréquenté les anciens Tartares situés entre la Mer Caspienne, la Perse, l'Inde, le *Cha-mo* & la Mer de Corée, n'ont point parlé de leurs Prêtres ni de leurs Bonzes. Tout ce qu'en disent les Annales des *Han* occidentaux, qui, comme l'on sait, etendirent leurs conquêtes bien avant vers le Nord & jusqu'à la Mer Caspienne & l'Inde, c'est que quelques-uns de ces Peuples honoroient, depuis quelque temps, l'Esprit du Ciel sous une figure d'or. Quoique la doctrine & l'idolâtrie de *Foë* soient entrées en Chine depuis

Ming-ti, des *Han* orientaux, qui monta ſur le trône l'an 58 de l'Ere Chrétienne, on n'y a point vu de Bonzes juſqu'à la Dynaſtie des *Tſin*, qui ne commença que l'an 265; d'où vient le mot ſi ſouvent répété dans les requêtes, placets & repréſentations contre la ſecte de *Foë* & les Bonzes (*Han-pou-tchou-kia*), *il n'y avoit point de Bonzes ſous les* Han. Quelques dévots de *Foë* ont voulu eſſayer de quelques explications; mais, outre que le ſilence de l'Hiſtoire ne s'explique pas, il n'y a point à repliquer à celui de l'edit qui condamne à l'amende ceux qui ne ſe marient pas, & ne fait aucune mention de Bonzes & de Bonzeſſes, ni pour dire qu'ils en ſont exceptés, ni pour dire qu'ils y ſont compris. A propos de requêtes contre *Foë*, voici une phraſe que cite *Kieou-ſun*, dans le deux cent quarante-quatrieme livre de ſon *Ouen-hien-tong-kao*, pag. 2. *La grande doctrine, c'eſt la doctrine de Confucius, qui eſt véritable & réelle. Or l'eſprit qu'elle enſeigne à adorer, c'eſt le* Chang-ti : *& y a-t-il eſprit qui puiſſe être au-deſſus du* Chang-ti? Du reſte, c'eſt mettre des Veſtales Romaines dans le temple de Diane de Troies, que de donner des Lamas aux anciens Tartares. Il faut n'avoir aucune connoiſſance de l'Hiſtoire du Thibet & de tous les pays que nous nommons *Tſang-li*, que d'y imaginer des Lamas, bien des ſiecles même après l'Ere Chrétienne. Cette ſecte à bonnet jaune (*Hoang-mao-tchi-kiao*), comme la nomme la grande Géographie *Y-tong-chi*, *ne commença que ſous la Dynaſtie des* Ming. Nous n'entrerons pas dans un plus grand détail de preuves, parce que nous ne pourrions procéder que par voie de citations, & que, ſur mille Lecteurs, il y en a à peine un ou deux, en Europe, qui puiſſent en apprécier le poids & l'autorité.

LXXIII[e] REM. *Les Japonois ſavent indubitablement qu'ils ne*

ne descendent point des Chinois, (pag. 361). Quelle preuve en a l'Auteur ? quelle preuve en donnent les Japonois ? Duhalde est un imbécille, mais le Lecteur ne l'est pas ; & quelque confiance qu'il ait en la *pénétration* de l'Auteur, il seroit bien aise qu'il lui fît au moins entrevoir comment, pourquoi & depuis quand les Japonois *savent indubitablement qu'ils ne descendent point des Chinois*. Quand ils vinrent pour la premiere fois en Chine, l'an 57 de l'Ere Chrétienne, ils n'etoient que des Barbares : leur Chef ne prenoit pas même le titre de Roi. Ce n'est que plusieurs siecles après qu'ils ont commencé à avoir une ecriture & des livres. Leur premiere ecriture, qu'ils ont conservée, est la nôtre. Leurs plus anciens habits, quand ils ont commencé à se policer, ont eté aussi les nôtres, &c. &c. &c. Comme l'on a à la Bibliotheque du Roi le *Tong-tien*, le *Tong-chi*, le *Ouen-hien-tong-kao*, tous livres qui sont de poids en Chine, & ont eté faits bien long-temps avant l'arrivée des Missionnaires ; nous y renvoyons ceux qui entendent le Chinois, pour se convaincre que, nos anciens monumens parlant des Japonois avant qu'ils fussent en etat de faire des livres, nous serions plus croyables qu'eux sur leur vraie origine, quand même ils nieroient ce qui en est raconté dans nos Annales : car enfin le Japon & les Japonois etoient si peu de chose dans les quatrieme & septieme siecles, temps auquel il a eté question de leur descendance, qu'on doit regarder comme une preuve de la véracité de nos Annales, d'avoir voulu reconnoître les Japonois pour une ancienne Colonie de Chine.

LXXIVe Rem. *Dans ce vaste Empire, il n'y a presque pas un soldat Chinois, toute la Milice de la Chine etant composée de Tartares*, (pag. 369). Nous avons ouvert le *Hoei-tien*, à l'article du *Ping-pou* ou du Tribunal de la guerre, & nous y avons trouvé que les soldats purement Chinois, répandus

dans les forts, postes, védettes, défilés, &c. des différentes Provinces, leurs Officiers non compris, qui, comme l'on sait, sont plus multipliés chez nous qu'en Europe, peuvent aller à huit cens mille, les milices à part, ainsi que les archers & demi-soldats attachés au service des Tribunaux & des Officiers publics. Nous invitons fort notre Auteur à lire dans le soixantieme livre du *Hoei-tien*, à quel prix un Chinois acquiert le grade d'Officier dans les troupes, & combien il faut qu'il réunisse de force, d'adresse & de facilité pour tous les exercices militaires. Un Mandarin de guerre doit être d'une constitution forte & robuste, capable de soutenir toutes les fatigues de la guerre, & de braver au besoin, sans en être incommodé, la faim & la soif, le chaud & le froid, la pluie & la poussiere, & savoir assez la guerre par principes pour exécuter en militaire les ordres du Général, ou les suppléer au besoin. A regarder avec les yeux de la Tactique d'aujourd'hui les exercices dans lesquels on acquiert au concours les grades de *Maître-ès-Arts*, de *Bachelier*, de *Docteur d'Armes*, ils servent peu pour une campagne, & rarement dans un jour de bataille; mais la raison montre que la vie dure qu'ils font mener, la souplesse du corps qu'ils augmentent, la force singuliere qu'ils supposent sont des ressources pour tout dans le métier de la guerre. Des militaires ainsi préparés ne succombent pas avant la fin du combat, leur courage n'expire pas avec leur haleine, ni sous le poids de leurs armes, ni par la dureté de leur selle. Nos mœurs passent à un Officier de guerre d'être bourru, dur & même un peu grossier dans ses manieres, mais jamais d'être douillet. Le proverbe dit: *Que les habits d'un Mandarin de guerre soient mouillés de la pluie ou de sa sueur, ils ne doivent sécher que sur son corps.* Il en coûte peu à la plupart, parce qu'il sont presque tous nés à la campagne, & accoutumés de jeunesse

à une vie dure & laborieuſe. Pour les ſimples ſoldats, comme c'eſt une bonne fortune d'obtenir une paie & d'être enrôlé, on les choiſit tels qu'on veut, & on les oblige, par l'intérêt qu'ils ont de conſerver leur poſte, à tout ce que demande la diſcipline militaire. Les Tartares, qui ſe regardent comme en France la Maiſon du Roi & les anciens Régimens, & qui veulent ſe maintenir dans une haute ſupériorité de valeur, & ce qui dit peut-être plus, de force & de patience à ſupporter la fatigue, ſont de l'autre côté de la balance, & obligent nos Chinois à ſe meſurer avec eux; ce qui produit une emulation très-utile, comme il a paru dans la derniere guerre au-delà du *Cha-mo*. Les uns & les autres alloient au combat contre les Eleuthes, après des marches, des fatigues & des dietes forcées qui auroient anéanti une armée de Céſars muſqués. Auſſi cela a-t-il plus fait à leurs ſuccès que leur *leſtitude* à faire des evolutions & à ſe préſenter à l'ennemi comme le diſoit le tambour.

LXXVe REM. *On ne ſauroit croire avec quelle ſimplicité ils operent*, (pag. 370). Tous nos artiſtes méritent véritablement ce blâme, bien au-delà encore de ce que peut imaginer & concevoir la *pénétration* de notre Auteur. Lorſqu'à notre retour de France nous conſidérions les echafauds des Architectes du Palais pour les plus enormes bâtimens, nous etions confus pour eux qu'il ne fallût ni poutres ni charpentes, & que de longues perches de pin, auxquelles on ne donne pas un coup de hache, où l'on n'enfonce pas un clou, & qu'on fait ſervir pluſieurs générations, leur ſuffiſent pour faire des echafauds de cent & de cent cinquante pieds de haut & immenſément longs, ſur leſquels on porte à bras toutes ſortes de matériaux, comme ſi l'on montoit une colline; car, pour les ouvriers, ils y vont & viennent comme dans une rue, & quelque multipliés qu'ils ſoient, ils ne s'embarraſſent pas

les uns les autres. Le plus grand bâtiment ſe commence, ſe bâtit & ſe finit ſans qu'on entende parler d'aucun accident. Notre confuſion fut bien plus grande, quand nous vîmes, à *Ouan-cheou-chan*, les différens métiers pour les damas, &, à *Yong-ho-kong*, les grandes fonderies du Palais. Des colonnes de bronze de vingt pieds de haut etoient jetées en fonte, du ſoir au matin, dans un endroit où un fondeur d'Europe n'auroit pas voulu ſe charger de faire fondre des ſonnettes de cabinet. Auſſi nous garderons-nous bien de raconter combien groſſiere eſt la façon dont on voiture de gros blocs de marbre, des rochers entiers, des arbres très-hauts avec leur racine & leur motte. La maniere ſeule dont on continue à faire tirer les chevaux dans les tournans eſt ſi ridiculement ſimple, sûre & unie, qu'elle n'eſt pas ſoutenable. Des hommes faire l'effet de la poulie ſur un attelage de quatre ou cinq cens chevaux, quelle bizarre invention! Voici qui paroîtra plus bizarre encore. Comme nous devons beaucoup plus à l'antiquité que l'Europe & que nous tenons à elle encore plus par les pratiques de nos arts que par tout le reſte, la ſimplicité avec laquelle ils operent nous a ſouvent fait ſoupçonner que les Savans pourroient bien ne débiter que des rêves & des imaginations dans tous leurs ſyſtêmes ſur le tranſport des obéliſques d'Egypte. Si les conſéquences de cette conjecture valoient egalement pour les procédés des Arts, il y auroit mille à parier contre un qu'ils expliquent à la Mathanaſius les paſſages des Anciens qui les concernent. Ce mot nous echappe : on voit trop les arts en artiſtes dans certaines contrées. On a cru ici, il y a beau temps, qu'il valoit mieux les voir en homme d'Etat, en citoyen & par rapport au grand intérêt de la choſe publique. Il importe beaucoup à un grand Empire qu'il ne faille pas payer à un ouvrier ſes aiſes, ſon bien-être & ſes

commodités, & fort peu qu'il faſſe ſon ouvrage avec quelques outils de plus ou de moins, dût-il en être moins fini & lui coûter plus de temps. Pourquoi cela? Parce qu'on ne paie point ni au laboureur, ni au ſoldat.

LXXVIe Rem. *Ils ne connoiſſent ni l'eau forte ni l'eau régale*, (ibid.) Si par le mot *ils* il faut entendre les payſans, les artiſans, les marchands, &c. rien n'eſt plus vrai. On en trouveroit à peine un ou deux, dans dix mille, qui en aient entendu parler; mais on connoît ſi bien ici l'eau forte & l'eau régale, qu'on n'aime pas à en faire. Si les pharmaciens Européens avoient voulu ſe charger de faire celle dont on a beſoin au Palais, on leur auroit volontiers déféré cet honneur, qu'on leur a offert bien des fois.

LXXVIIe Rem. *Il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût démontrer par des monumens authentiques que, dans l'antiquité, les etoffes de la Chine etoient déja ce qu'elles ſont aujourd'hui*, (pag. 372). Si, par antiquité, il faut entendre tout ce qui a précédé le douzieme ſiecle avant l'Ere Chrétienne, nous avons au contraire des monumens qui font foi qu'on ſe piquoit alors d'une grande ſimplicité dans les habits & les vêtemens, & que, par conſéquent, toutes les etoffes qu'on faiſoit etoient fort ſimples. Bien des ſiecles après encore, les Dames & les filles des familles les plus honorables etoient chargées de faire toutes les etoffes dont on y avoit beſoin. Selon le *Li-ki* & le *Tcheou-li*, il eût eté honteux pour l'epouſe d'un Lettré, que ſon mari portât des habits d'etoffes qu'elle n'auroit pas tiſſues: c'etoit aux filles à ſe faire elles-mêmes celles de leurs habits de noces. Nous ne nierons pas que cette tiſſeranderie domeſtique ne pût s'être perfectionnée peu-à-peu; mais il eſt difficile de croire qu'on y cherchât rien de bien délicat & d'etudié, vu que la police des habits n'y admettoit aucun luxe & ne permettoit que ce qui etoit néceſſaire

pour la diſtinction extérieure des rangs & des conditions. Si, par antiquité, il faut entendre celle où il commença à y avoir des Grecs, nos Annales font foi qu'on cherchoit alors une magnificence bien rafinée dans les etoffes de ſoie, au moins à la Cour de l'Empereur & chez les grands Princes tributaires de l'Empire, qui s'occupoient plus de leurs plaiſirs que du ſoin de régner. On la pouſſa ſi loin, qu'elle devint un fléau ſur la fin de la Dynaſtie des *Tcheou*, une perſécution ſous *Tſin-chi-hoang*, & la ruine de l'Etat ſous les *Han*, qui furent obligés de venir au ſecours de la choſe publique par des défenſes qui interdiſoient le brocard aux marchands. Le brocard, que nous nommons *kin*, s'ecrit avec un caractere compoſé de celui d'*or* & de celui d'*etoffe*; ce qui exprime grafiquement la choſe. A en juger par l'antiquité du caractere *kin*, l'invention du brocard remonte au moins ſept cens quatre-vingt-un an avant l'Ere Chrétienne, puiſqu'il ſe trouve dans une Ode du *Chi-king* de ce temps-là. Quelques Savans même veulent que cette invention remonte jusqu'à *Tcheou-kong*, c'eſt-à-dire juſqu'au commencement du onzieme ſiecle avant l'Ere Chrétienne, parce que, ſelon eux, ce Prince fit exécuter au métier les images & ſymboles que les Mandarins portent ſur leurs habits de cérémonie en ſigne de leur rang, & qui avoient eté juſqu'alors en broderie. *Chi-tſée* dit en effet : *Les filles travaillent la ſoie & en font un beau brocard, qui eſt l'habit de palais du Sage. Tſée-ſee* remarque à ſa maniere que *le brocard dont eſt vêtu un Mandarin ſans mérite a beau être brillant, celui qui le porte n'en eſt pas plus reſpectable.* Le luxe fit deſcendre enſuite l'uſage du brocard aux ſimples particuliers, comme le témoigne *Hai-tſée*, qui, tout novateur qu'il etoit dans la doctrine, regardoit cela comme un malheur public. On en vint juſqu'à vouloir quelque choſe de plus précieux que l'or dans le tiſſu des

etoffes. Après qu'on eut epuisé tout ce que le génie & l'induſtrie pouvoient imaginer de plus approchant de la peinture dans les différentes fleurs qu'on fit entrer ſucceſſivement dans les ſoieries, on en vint à y faire entrer des plumes d'oiſeaux d'un *coloris auſſi brillant & auſſi changeant que l'arc-en-ciel* (c'eſt l'expreſſion de l'Hiſtorien), & des perles aſſez petites pour ſe prêter au tiſſu le plus délicat.

LXXVIII[e] REM. *Les arts n'etoient pas encore portés, chez eux, à ce degré où on les a vus depuis la conquête des Tartares Mongols,* (pag. 373). Outre ce que nous avons dit dans l'article précédent, que de choſes à ajouter ſur les grandes Dynaſties des *Han*, des *Tang* & des *Song*, & même ſur celle des *Souï!* La Chine eſt auſſi grande que l'Europe : elle a eu ſes révolutions en tout genre & compte ſes différens ſiecles comme l'Occident ceux d'Alexandre, d'Auguſte, de Charlemagne, de Léon X & Louis XIV. S'il n'etoit pas ſi dangereux de révéler à une Nation ce qu'a fait une autre en fait de luxe, de faſte, de magnificence, de molleſſe & de rafinement dans tous les arts frivoles d'agrément & de caprice, nous menerions la philoſophie de notre Auteur dans des mondes qui dérouteroient terriblement tous ſes préjugés. Il a cru nous rapprocher de ſes Scythes par nos jardins : où en feroit-il, ſi nous lui parlions de ceux du commencement du ſeptieme ſiecle & ſi nous l'entretenions d'arbres en feuilles & en fleurs de ſoie parfumées, de fleurs de tous les pays & de toutes les ſaiſons continuellement écloſes, de bâtimens en bois de ſendal, en fenêtre de cryſtal de roche de toutes les couleurs, aminci en vitres, de toits en feuilles d'or emaillées, &c. Quelque Scythes & quelque ſtupides qu'il plaiſe à ſa philoſophie de nous ſuppoſer, encore doit-elle concevoir que nos Empereurs etant les maîtres d'un des plus grands Empires du

monde, avoient assez de rapports avec les pays etrangers pour connoître leurs arts, & trop le goût du plaisir pour se refuser ceux qu'ils en pouvoient obtenir en leur faisant accueil. Nos Annales entrent dans des détails, en fait d'Arts, qui répondent à tout. Notre Auteur croiroit-il qu'on les ait mis il y a cinq cens ans pour lui faire piece? Les livres de morale, du reste, les romans politiques, les poëtes & les autres livres du temps confirment le témoignage des Annales, &, pour dire quelque chose de plus décisif, les requêtes des Censeurs de l'Empire, depuis le cent quatre-vingt-dixieme livre jusqu'au cent quatre-vingt-seizieme, roulent toutes sur les dangers & les ravages du luxe, qui prend de jour en jour de nouvelles forces, parce que l'orfevrerie, la bijouterie, la broderie, &c. empietent sur les arts de besoin, sur l'agriculture en particulier, qui est le grand point d'appui de la prospérité publique. A l'occasion de nos Poëtes, il sera bon de remarquer que leurs vers sont un des plus abondans répertoires sur les arts, ainsi que sur toutes les parties de l'Histoire Naturelle. Deux ou trois siecles ayant suffi de reste pour epuiser toutes les images des passions & toutes les variétés des sentimens, force leur fut de se jeter dans les faits, pour avoir quelque chose de nouveau à dire. Mais aujourd'hui cette ressource même est epuisée. Par la raison même qu'on pourroit faire une jolie Histoire Naturelle des différentes pieces de vers que nous avons des meilleurs Poëtes sur toutes les fleurs, plantes, herbes médicinales, sur les animaux, les oiseaux, les poissons, les insectes, les fossiles, enfin & les arbres, ceux d'aujourd'hui sont réduits, sur presque tous les sujets, aux mêmes termes que ceux de France sur les bouquets à Iris. Il faudra bien qu'on en vienne là, en France, peu-à-peu.

LXXIX[e] Rem. *Nous ne prétendons pas tirer ici les Lettrés Chinois de leur embarras*, (pag. 374). Nous ne reconnoissons pas

pas la tendre, la généreuse bienfaisance de l'Auteur à des paroles si peu obligeantes. Le *Tchou-hio*, qui est une petite introduction aux premieres etudes de la jeunesse, dit bien à l'article *tchi* (papier) : *Dans l'Antiquité, les livres etoient faits d'etoffes de soie, de toile & de planchettes de bambou. Leur longueur & largeur varioient beaucoup. Ce ne fut que sous* Ho-ti, *des* Han *postérieurs, vers le milieu de la dix-septieme année de son regne* (c'est-à-dire de l'an 105 de Jésus-Christ), *qu'on inventa le papier dont on se sert aujourd'hui.* Tous les livres d'erudition, de critique, de littérature & d'histoire ancienne racontent bien en détail que l'on faisoit des etoffes de soie & des toiles exprès pour ecrire des livres; que quelques manuscrits, des temps d'avant l'incendie des livres, recouvrés sous le regne de *Ouen-ti*, etoient en toile & en soie; que c'est à l'ancien usage d'ecrire sur la toile & la soie que nous devons nos *Kiuen* (ou longs rouleaux) & ces pieces de soie sur lesquelles il est encore d'usage d'ecrire les eloges qu'on suspend à côté de la bierre des morts dans les cérémonies funéraires; que c'est aussi à cela qu'il faut rapporter l'origine des *Pien* & des *Toui-tsée* (ce sont des grandes pieces de soie sur lesquelles on ecrit des vers, des sentences, des devises, &c. les premieres sont aussi longues & aussi larges qu'on veut, les autres doivent être etroites; il y en a toujours deux qui se correspondent & sont le pendant l'une de l'autre), dont nous ornons nos salles & nos cabinets; qu'enfin c'est à cela qu'il faut attribuer la longueur & largeur de nos feuilles de papier & la folle entreprise des *Han* d'en faire qui avoient jusqu'à quarante pieds de long sur cinq de large & même davantage. Mais qu'est-ce que tout cela, au prix d'un mot d'un Philosophe de l'Occident?

LXXXe Rem. *Sa paſſion pour le nombre cinq dérive, ſelon nous, de cette mémorable erreur de Coſmographie, ſuivant laquelle il faiſoit & fait encore le monde quarré*, (pag. 375). La Géographie etoit en Chine, lors de l'arrivée des Miſſionnaires, comme elle avoit eté en Occident dans le neuvieme & le dixieme ſiecle & même après. Or, comme les ignorances d'alors ne concluent rien pour les beaux ſiecles de Rome, ni contre ceux qui ont ſuivi celui de Léon X, il en eſt de même de notre Chine, avec cette différence encore que dans les ſiecles de ténebres les Savans luttoient contre l'ignorance publique & tenoient bon pour les anciens livres, comme en font foi leurs Ouvrages. Notre Géographie a eu ſes temps de ténebres & ſes temps d'erudition & même de ſyſtêmes. La *pénétration* de notre Auteur n'en ſoupçonne pas le premier mot; mais c'eſt un fait conſigné dans nos livres anciens, & d'autant plus remarquable qu'il y a eté comme enterré bien des fois. Avant que les Grecs & les Romains euſſent la moindre idée des pays qu'ils n'avoient pas vus, nos Chinois diſoient ici que la terre etoit *un globe ſuſpendu au milieu des airs;* que ce globe etoit renflé de l'Eſt à l'Oueſt & raccourci du Nord au Midi, ou, pour traduire littéralement le texte original, *l'Eſt & l'Oueſt ſont plus longs, le Nord & le Midi plus courts.* Du reſte, les meſures qu'on y joint de l'un & de l'autre démontrent qu'il s'agit du globe entier de la terre, que quelques méditatifs s'etoient emancipés juſqu'à faire tourner au lieu du ſoleil. Ce ſeroit trop nous prévaloir de nos avantages, que de citer les Annales des *Han*, des *Tſin*, des *Soui*, des *Tang*, &c. elles ſont à la Bibliotheque du Roi & ſe rendent témoignage à elles-mêmes. Nous nous contenterons d'obſerver que nous avons appris des Scythes, nos premiers ancêtres, à faire

dans les Annales un article particulier de la Géographie de l'Empire & de celles de tous les Peuples avec qui nous avons eu des rapports. Or cet article subsistoit dans les Annales des anciennes Dynasties, lorsque les Missionnaires Européens vinrent en Chine. C'est là où le feu P. Gaubil a puisé tant de détails géographiques sur tant de Peuples & de pays absolument inconnus en Occident, détails qu'on pourroit encore bien augmenter. Il ne faut qu'ouvrir le *Tsien-han-chou*, pour voir que, si l'on savoit avec une certaine précision les mesures du temps des *Han*, on pourroit trouver des choses fort curieuses sur la mesure & le diametre de la terre de ces temps reculés. Les globes terrestres & célestes qu'on avoit alors etoient faits avec assez d'art & d'exactitude pour qu'on y pût trouver le lever & le coucher des etoiles, la longueur des jours, les eclipses du soleil & de la lune, les différences des climats, &c.

LXXXIe Rem. *Une carte sans les secours de laquelle les anciens Empereurs de Chine n'ont pas même connu leur propre pays*, (pag. 377). Pour rendre encore plus sensible la justesse & l'exactitude de cette observation, sur laquelle nous nous faisons un devoir de rendre justice à la *pénétration* de l'Auteur, nous observons, 1°. que le chapitre *Yu-kong*, du *Chou-king*, qui est peut-être le plus ancien monument de Géographie qu'il y ait dans le monde, le Pentateuque excepté, est une description géographique de la Chine du temps de *Yao* & de *Chun*. Nous n'oserions pas assurer qu'elle fut accompagnée de cartes dans des âges si reculés, malgré le terme de *Tou* qu'on trouve dans les plus anciens livres; mais il est certain qu'au moins sous les *Tcheou*, plus de onze cens ans avant l'Ere Chrétienne, les Mandarins locaux avoient chacun la réduction typique du toisé de toutes les terres de

leur diſtrict, & aſſez en détail pour aller vérifier chaque année au printemps, comme il eſt dit dans le *Li-ki* & le *Tcheou-li*, les bornes des champs de tous les particuliers; les Princes feudataires avoient la carte détaillée de leur Principauté, & l'Empereur celle des terres de ſes domaines & de toutes les Provinces, Principautés & dépendances de l'Empire : 2°. que cet ancien uſage n'a jamais eté entamé & que le dépôt des cartes a toujours eté regardé comme ſi eſſentiel, que les Fondateurs des nouvelles Dynaſties ont eu plus à cœur de s'en emparer que du tréſor, & ne ſe ſont crus vraiment Empereurs que lorſqu'ils en ont eté les maîtres. Ce fait eſt conſigné en tant de manieres dans nos Annales, à dater même de *Tſin-chi-hoang*, que ce ſeroit vouloir lutter de *pénétration* avec l'Auteur que d'en donner des preuves : 3°. qu'en conſéquence de cet ancien & invariable uſage, un des premiers ſoins du Miniſtere, après l'acquiſition ou conquête d'un nouveau pays, eſt d'en faire dreſſer une carte exacte. Les RR. PP. Spiguha & Rocha ont eté chargés, ces dernieres années, de faire celles du pays des Tourgouths & des Eleuthes juſqu'aſſez près de la Mer Caſpienne : 4°. que de la table devant laquelle nous ſommes aſſis, nous voyons ſur nos etageres de livres une Géographie du temps des *Ming*, avec des cartes de toutes les Provinces aſſez bien graduées, & une Géographie ancienne & moderne où l'on donne par chaque Dynaſtie, depuis les *Hia*, la carte comparée de l'Empire avec celle d'aujourd'hui; car les Miſſionnaires Mappiſtes n'eurent preſque rien à changer aux anciennes cartes, comme l'on peut fort bien s'en convaincre par l'*Atlas Sinenſis* de Martini, imprimé avant que les nouvelles cartes fuſſent faites, &, comme l'ecrivoit ici M. Freret il y a plus de trente ans, un peu choqué de ce

que le P. Duhalde ne se prêtoit pas assez à ses adresses pour etaler une erudition chinoise qu'il n'avoit pas. Ce dernier point est assez curieux pour être traité à part, & il le sera dès que j'aurai pu obtenir communication de quelques Lettres aux PP. Parennin, de Mailla & Gaubil, où, plus il a changé de ton & de style, mieux il s'est peint à ne pouvoir être méconnu. Du reste, l'*Atlas* de Martini, & c'est ce qui en fait le mérite, n'est qu'une traduction & réduction de la grande Géographie des *Ming*: 5°. que le vrai but de l'Empereur *Kang-hi*, en faisant faire tout de nouveau la carte de tout l'Empire, etoit moins de se procurer les connoissances géographiques dont il n'avoit pas besoin, que de se donner un moyen sûr, facile & prompt de savoir où la révolution qui l'avoit mis sur le trône avoit laissé l'agriculture dans toutes les Provinces, & les Provinces elles-mêmes pour la population, la sécurité, le bon ordre, les places de défense, &c.

LXXXIIe Rem. *Un Chinois qui entreprendroit aujourd'hui le voyage de l'Egypte seroit bien surpris en considérant cette suite de pyramides*, (pag 6 du second vol.) Ce n'est pas dire assez. Il en seroit désolé, effrayé, consterné. Eût-il eté elevé à la campagne même, & occupé toute sa vie des travaux pénibles qui y courbent le corps vers la terre & retiennent l'ame dans les impressions grossieres des sens, les idées publiques dont il auroit eté rempli lui feroient demander avec etonnement dans quels malheureux temps les Princes ont abusé de leur pouvoir sacré pour accabler tant de milliers d'hommes d'un travail egalement long, dur, pénible, cruel & insensé, pour elever si inutilement des pierres sur des pierres. « De quelque maniere qu'on ait bâti ces masses » enormes & monstrueuses, diroit-il, les millions de jour- » nées qu'on y a employées ont eté en surcroît des travaux

» néceſſaires pour les beſoins communs & particuliers. Les » hommes ſe ſont-ils réunis ſous un même ſceptre, ont-ils » formé des ſociétés civiles & politiques pour augmenter la » miſere de leur condition, ou pour tâcher de ſe l'adoucir » mutuellement en partageant le faix des ſollicitudes & des » peines, des travaux & des fatigues d'où dépendent leur » ſubſiſtance, leur ſécurité & leur tranquillité pendant le » peu de jours qu'ils ont à vivre ? Il falloit que le *Chang-ti* » fût bien irrité des crimes de cette malheureuſe Nation, » pour lui donner des Princes qui abuſaſſent ſi brutalement » de leur autorité paternelle & miſſent leur gloire à affliger la » vie de leurs ſujets, dont ils auroient dû procurer le bonheur » aux dépens de leur repos. Les *Kie* & les *Tcheou*, dont nous ne » prononçons le nom qu'avec horreur, furent de bons Princes » au prix de ces monſtres ». Pour nos Sages, nos Philoſophes, nos hommes d'Etat, après avoir lutté & diſcuté long-temps contre le témoignage de leurs yeux, ils ſe donneroient le loiſir de les conſidérer ſous toutes leurs faces & ſous tous leurs points de vue pour ſe pénétrer plus profondément de la doctrine de l'Antiquité, echauffer leur amour pour la patrie, & ancrer toute leur ame dans la réſolution de ſacrifier plutôt mille fois tous leurs biens, leurs familles, leur réputation & leur vie, que de ne pas enchérir de jour en jour ſur leurs repréſentations, afin d'empêcher l'Empereur de méſuſer de ſon autorité ſacrée pour donner dans des injuſtices qui pourroient le conduire enfin à des excès, ſinon auſſi ridicules & auſſi inſenſés, du moins auſſi lamentables & auſſi funeſtes à la grande famille de l'Empire. Il faut avoir toute la *pénétration* de notre Auteur pour parler des pyramides d'Egypte autrement que pour en gémir. Leur quêter des admirations, c'eſt définir l'*humanité* du jour, de

maniere à consterner tous ceux qui ne sont pas Philosophes.

LXXXIII[e] Rem. *Ses successeurs depuis* Yao, *s'il est vrai qu'*Yao *ait existé*, (ibid.) Il est plaisant, pour ne rien dire de pis, de voir des gens qui ne savent absolument rien de l'univers des premiers siecles que par les Grecs & les Romains, Peuples qui n'ont commencé à être Peuples & à sortir de leur premiere barbarie que lorsque les grandes Nations de l'Asie orientale & occidentale, toujours policées, toujours *cultes*, toujours soumises à des loix, comptoient déja une longue suite de siecles dans leur Histoire; il est plaisant, dis-je, qu'à propos du silence de ces deux Peuples, initiés si tard dans les sciences humaines & si long-temps barbares, on prétende prononcer sur tout ce qui a eté ou a pu être dans l'antiquité. Le plus curieux de l'aventure, c'est que, quand il s'agit des Babyloniens, des Egyptiens, des Pheniciens & depuis peu des Scythes, tout Auteur Arabe, Persan, Grec, &c. est classique; tout texte bien ou mal traduit est péremptoire; mais sur-tout quand on le peut pointer bien ou mal contre le Pentateuque; un fragment, quel qu'il soit, devient alors d'une autorité à laquelle tout doit céder. Nous défions tous les enfans d'Europe de nommer aucune Histoire, sans excepter même celle de Voltaire, dont on ait autant trompetté, loué, célébré, exalté, canonisé ou même divinisé le témoignage, que celui du fragment de Sanchoniaton, qu'il ne reste plus qu'à comprendre. Messieurs les Philosophes d'Europe le prendront comme il leur plaira, mais nous leur soutenons qu'à moins de vouloir conduire le genre humain à un scepticisme, qui est le dernier période du délire, il faut en croire notre Chine sur son Histoire ancienne, 1°. parce qu'elle est fondée sur des monumens anciens & authentiques

qui ont paſſé par tous les creuſets de la critique ; 2°. parce qu'on ne peut leur oppoſer aucun témoignage auſſi ancien & d'un auſſi grand poids ; 3°. parce que nos Savans n'ont jamais ni varié, ni héſité dans la diſtinction capitale qu'il faut faire entre les *King* & tout ce qui n'eſt que traditions, anecdotes & récits de la ſeconde, de la troiſieme main, ou ſans aucune autorité ; 4°. parce que la croyance publique, nos loix, nos mœurs, nos uſages ont perpétué comme en faits les récits des *King*, ſi vraiſemblables d'ailleurs par ce qu'on ſait de plus certain & de plus ſatisfaiſant ſur les premiers âges ; 5°. parce que, dans ce qui n'eſt que Chronologie, nos Savans & nos Critiques ont articulé très-nettement, il y a plus de dix-neuf ſiecles, qu'on ne peut rien détailler ni garantir avant les *Tcheou* orientaux, qui ont commencé l'an 738 avant Jéſus-Chriſt. Voici comment s'exprime le célebre *Tchin-tſiao*, de la Dynaſtie des *Song*, dans ſon *Tong-chi*, que l'Empereur régnant a fait réimprimer au Palais en 1756. *Il n'y a aucun monument authentique ſur lequel on puiſſe examiner le nombre & la ſuite des années des* Tcheou *occidentaux. On ne peut pas aller plus avant dans l'antiquité, à cet egard, que les* Tcheou *orientaux. Tong-chi*, livre 21, pag. 2..... Un de nos amis a envoyé en Europe, il y a quelques années, un aſſez long Mémoire (1) où la queſtion de l'antiquité de notre Nation eſt traitée avec une ſolidité & une loyauté qui doivent faire tomber bien des préjugés, & ſur-tout faire ſentir aux Savans que toute autre raiſon de ſyſtême, de parti, de préjugé à part, ils ne peuvent pas être aſſez au niveau de notre erudition, de nos livres & de nos ſyſtêmes pour prétendre redreſſer nos Lettrés du

(1) Il eſt imprimé ſous le titre d'*Eſſai ſur l'Antiquité des Chinois* dans le Tome premier.

premier

premier ordre, & les traiter comme ils ont fait les Grecs & les Romains, sur lesquels même leurs jugemens ont tant varié depuis deux cens ans, & continuent encore à varier, non-seulement pour la Chronologie, mais même sur tout ce qui remonte dans la haute antiquité. Si, dans ce Mémoire, on s'est plus attaché aux raisons, aux convenances & aux probabilités qu'aux citations & aux autorités, qu'il auroit eté aisé de multiplier & d'accumuler, c'est qu'on a cru que les raisons, les convenances, les probabilités arriveroient en Europe telles à-peu-près qu'elles sont en Chine; au lieu que les citations ne pouvant pas être appréciées au juste, faute d'une erudition & d'une critique qu'on ne sauroit avoir sans des etudes qu'on n'obtiendra jamais des Savans d'Occident, elles ne se soutiennent pas dès qu'on leur en oppose d'autres (1).

Au reste, pour faire voir que ce n'est pas le préjugé qui nous conduit lorsque nous parlons de l'erudition des Lettrés Chinois, nous voulons bien entrer ici dans quelques détails, & nous expliquer sur ce point. Si c'est une digression, elle ne sera pas inutile, & pourra faire plaisir à ceux qui aiment à etudier l'homme dans l'homme, une Nation dans l'autre, à se voir & se respecter eux-mêmes dans tous leurs semblables, & à pouvoir se rendre compte de toutes leurs pensées.

Dans tout ce qui est purement science, critique, bon goût, erudition, eloquence, poésie, haute littérature & littérature légere, quoique nos pensées ne soient pas les mêmes, sur bien des points, que celles de l'Occident, nous ne croyons pas qu'on puisse attaquer nos grands Lettrés, ni leur faire aucun reproche important & fondé. Et pour nous en tenir au point qui a donné lieu à ce propos, tout bon

(1) *Voyez* ci-dessus la Lettre du P. Amiot, où l'antiquité des Chinois est prouvée par les monumens.

eſprit ſera enchanté de la clarté, de la préciſion, du bon ſens, de la droiture & de la candeur des raiſonnemens qui caractériſent leurs diſcuſſions de critique & d'erudition les plus epineuſes. Ils ne ſurfont point les autorités, ils ne biaiſent point ſur le vrai ſens d'un texte, ils ne dépriſent point une difficulté parce qu'elle a eté exagérée, ils ne donnent une probabilité, une vraiſemblance, une convenance, une conjecture, une raiſon ſolide même, que pour ce qu'elles valent; & ce qui eſt encore plus eſtimable, à quelque degré d'evidence qu'ils aient conduit les preuves du ſentiment pour lequel ils ſe déclarent, ils ne prétendent point qu'on doive les voir comme eux; mais ils ſe bornent à dire que, dans le point de vue où elles ſe montrent à eux, il n'eſt pas poſſible d'en tirer d'autre concluſion. Leur critique a moins d'attaques, de revirades, leur erudition moins d'eclat & d'appareil, leur ſtyle moins d'agrément & de vivacité que chez quelques Savans d'Europe; mais ils ne leur cedent pas dans tout ce qui eſt force, ſageſſe & ſubtilité de raiſonnement. Un principe eſt à eux pour toujours, un fait eſt entre leurs mains tout ce qu'il peut être, & leur logique, quoique moins lumineuſe & moins preſſante que celle d'Europe, a une naïveté qui a bien de l'aſcendant & arrive auſſi vîte au but. Auſſi ne craignons-nous pas de dire que, dans le cas où tous nos monumens & livres anciens feroient entre les mains des Savans d'Europe & en feroient auſſi bien compris & appréciés que par les nôtres, ils n'en tireroient pas mieux parti pour découvrir le vrai & le montrer. Mais quand il s'agit, en matiere de doctrine, d'aller au tronc par la racine, aux branches par le tronc & aux rameaux par les branches, ou de deſcendre des rameaux aux branches, des branches au tronc, du tronc à la racine, nos plus grands

Ecrivains, il faut l'avouer, ne peuvent pas être comparés à ceux d'Europe. Leur génie s'offusque de ses propres rayons, recule après s'être avancé, se dédit sur ce qu'il a assuré, tournoie pour lier une vérité à une autre, se perd dans les limites délicates qui séparent le bien du mal, & ne se tire pas du grand ouvrage de joindre les anneaux différens dont il compose la chaîne des devoirs. Quelques beaux morceaux des *King* viennent en vain au secours de leur raison ; d'autres morceaux, faute d'en voir la liaison & l'harmonie, les font tomber dans un nouvel embarras : ils veulent tout concilier sans savoir comment, & ils ne font que s'embarrasser dans des contradictions qui, quelque palliées qu'elles soient par leur métaphysique, percent à la fin, & les désemparent de tous leurs préjugés. Nos trois *Kang*, savoir, les devoirs mutuels de pere & de fils, de mari & d'epouse, de prince & de sujet, ont beau leur présenter un fil secourable pour les tirer du labyrinthe de leurs variations sur l'ordre primitif & invariable des devoirs de l'homme, le conflict de l'autorité naturelle & de l'autorité civile, qui vient à la traverse de leurs plus belles regles, les laisse à flot dans des doutes dont ils ne peuvent pas se tirer. Après avoir dit, par exemple, d'après les *King*, que le contrat matrimonial est un contrat indissoluble & l'union conjugale une union d'unité, les prononcés de la loi sur certains cas particuliers les font vaciller, & détruire ce qu'ils avoient etabli. Il en est ainsi de l'obéissance du fils à son pere, du sujet à son prince, quand cette obéissance blesse la justice, ou se trouve en compromis avec la loi civile. Aussi, à s'en tenir à un certain coup-d'œil général, & à ne considérer qu'en gros les plans que se sont faits nos Lettrés d'un certain vol dans toutes les Dynasties, à n'examiner leur doctrine que sur quelque point particulier,

en faiſant abtraction de tous les autres, on eſt aſſez content de leur métaphyſique & de leur morale, on les admire même. Mais quand on en vient à porter le niveau de leurs principes ſur les conſéquences qu'ils admettent, ou à rapprocher du tronc & de la racine toutes les branches de leurs ſyſtêmes, ou à mettre dans la balance avec leurs poids tantôt un devoir tantôt l'autre, on ſent que leur ſcience & leur erudition, leur métaphyſique & leur logique ſe tournent le dos, & ſoufflent elles-mêmes ſur le flambeau qu'elles ont allumé. Soit préjugé, ſoit inconſidération de jeuneſſe, ou toute autre raiſon qu'on voudra, nous reculâmes long-temps devant cette idée quand nous fûmes en etat d'en ſentir la vérité, & l'impoſſibilité de la rejetter ne pouvoit pas nous réſoudre à l'admettre. Le Prince Jean, qui etoit allé plus loin que nous, & avoit cherché pourquoi le génie, la ſageſſe, l'erudition, la ſupériorité des connoiſſances & un courage intrépide à dire la vérité ſans adouciſſement, n'avoient pu ſauver nos plus célebres Lettrés de ce commun malheur; le Prince Jean, dis-je, mit fin à nos perplexités par la maniere dont il prouve qu'ils ne s'etoient egarés que *parce qu'ils n'avoient pas ſu voir dans les* King *que les vérités de la Religion etant le nœud de toutes celles de la Morale, de la légiſlation, de la politique & de la plus haute métaphyſique, ce n'etoit que par elles qu'on pouvoit les lier, les analyſer & les circonſcrire.* Cette phraſe, dont toutes nos réflexions paſſées nous faiſoient ſentir la vérité, nous a conduit peu-à-peu au vrai point de vue de bien des choſes dont il n'eſt pas à propos de parler ici. Qu'on nous permette néanmoins d'obſerver que, faute d'être à ce vrai point de vue, on ne fait pas aſſez d'attention, 1°. Que, ſi nos Lettrés ſont plus fermes, plus décidés, plus inébranlables & plus d'accord ſur les grands

principes du droit naturel que les Grecs & les Romains; c'eſt uniquement parce qu'ils ont eté eclairés par la doctrine des *King*, ſecours que n'avoient pas les autres, & qui les auroit menés bien plus loin eux-mêmes, en ſuppoſant que l'aſcendant des préjugés publics & particuliers n'eût pas offuſqué leur raiſon; 2°. Que nos Lettrés etant, depuis bien des ſiecles, par rapport à la vraie & primitive doctrine des *King*, à-peu-près comme les Luthériens & les Calviniſtes par rapport aux dogmes de la Religion Catholique, c'eſt être auſſi injuſte de les traiter ou d'impies, ou d'incrédules, ou de ſuperſtitieux, ou d'idolâtres par ſyſtême, que d'imputer à ceux-ci de nier ou la Rédemption, ou la Divinité de Jéſus-Chriſt, parce qu'on peut le déduire de leurs erreurs. Par la même raiſon, il n'y a pas aſſez de bonne foi à rejetter ce qu'ils diſent ſur la bonté, la ſageſſe, la juſtice, la providence de Dieu, parce qu'ils s'expriment mal ſur ſes autres attributs, ou même ſe contrediſent dans les conſéquences qu'ils tirent de ce qu'ils ont dit des premiers; 3°. Que, toute nationalité à part, ce n'eſt point préciſément par ſupériorité de raiſon, de ſcience & de génie que les Européens l'emportent ſur tous les autres Peuples dans la maniere de traiter les vérités naturelles, les devoirs primitifs & même les principes des ſciences les plus profanes; mais parce que la révélation les a eclairés & les ſauve d'une infinité d'erreurs, de préjugés, de doutes, d'inconſéquences. Les Savans d'Europe ne ſentent point aſſez les obligations qu'ils ont à Moïſe & à la révélation. Quand le *Tien-tchou-ché-y* du Pere Ricci parut, les Lettrés y ſentirent une force, une energie, une ſuite de raiſons & de raiſonnemens qu'ils n'expliquoient pas, non plus que nous les inconſéquences, les contradictions & les abſurdités des Recherches philoſophiques.

LXXXIVe Rem. *De colonnes de bois ſans aucune proportion déterminée*, (ibid.) Dans plus de deux cens feuillets du petit livre intitulé *le Charpentier de Village*, on ne trouve pas une ſeule fois le terme de proportion. On ſe contente de marquer groſſiérement quel doit être le diametre des colonnes ſelon leur hauteur, & ainſi des autres pieces. Voici qui eſt plus etonnant. Dans le grand Recueil en cinquante volumes de l'Empereur *Yong-tching*, pere de l'Empereur régnant, ſur la maniere de bâtir les edifices publics, on ſuit la même méthode. Dès qu'une colonne a deux pieds de diametre à ſa baſe, il faut qu'elle en ait quatorze de hauteur, & ſur l'une ou l'autre de ces meſures on peut dire celles de tout le bâtiment & de toutes ſes parties. Vitruve, Palladio ni Vignole n'ont jamais dit ni articulé tant de meſures & de proportions que les loix de notre Police ſur toutes les eſpeces de palais, hôtels & maiſons. Elles preſcrivent dans le plus grand détail comment doit être le *fou* ou *palais* d'un Prince du premier, du ſecond, du troiſieme ordre, d'un Comte de la famille impériale, d'un Grand de l'Empire, d'un premier Préſident de quelque grand Tribunal, d'un Mandarin, d'un Lettré, & vont juſqu'à régler ce qui concerne les edifices publics des Capitales & des autres villes, ſelon leur rang. Un Créſus d'hier, eût-il tout l'or du Pérou, eſt réduit, s'il n'a aucune charge, à bâtir une maiſon bourgeoiſe. S'il veut bâtir une maiſon, non-ſeulement ce qui donne ſur la rue doit être au niveau de la loi, mais, dans l'intérieur même des cours eloignées, il faut qu'il evite tout ce qui annonceroit un rang qu'il n'a pas, & dépenſe ſon argent en embelliſſemens qui racontent ce qu'il eſt, ou du moins ne le donnent pas pour ce qu'il n'eſt point. Cela a le mauvais effet d'empêcher qu'un richard, qui diſſipe ſes tréſors

auſſi rapidement qu'il les a amaſſés, ne jouiſſe du plaiſir délicat d'inſulter à la miſere publique, de lutter de faſte avec les Grands, & de ſe faire remarquer au moins par ſes folies. Perſonne ne s'apperçoit de lui dans toute une ville ; ni même dans ſon quartier : perſonne ne ſonge à demander qui il eſt, d'où il eſt ſorti & comment il a fait fortune. En conſéquence, le public eſt privé de tant de bons mots, d'anecdotes plaiſantes & de ſatires de toutes les couleurs, dont on le régale ailleurs ſur cette eſpece d'hommes. Il n'a pas même le plaiſir de voir comment les Philoſophes ſavent rabattre de leur morale, de leur ſérieux & de leur egoïſme vis-à-vis d'un millionaire qui a bonne table, qui prête de l'argent, & croit avoir beaucoup d'eſprit, parce que ceux qui n'ont rien lui paroiſſent très-ſots. Nous ne l'avons pas dit ailleurs, diſons-le ici : La loi ne défend point à un homme en place ce qu'on peut appeller dépenſes de bien-être, de commodité & de plaiſir, quand elles ſont enfermées dans ſa maiſon ; mais, s'il eſt accuſé de luxe, il faut qu'il prouve deux choſes ; la premiere, que l'argent qu'il y a dépenſé etoit un argent bien acquis, ce qui dit bien des choſes dans un examen légal ; la ſeconde, qu'aucun de ſes parents n'etoit dans le beſoin.

LXXXVe REM. *On eſt perſuadé que les ruines du grand temple de Thebes dureront encore plus de temps que des palais bâtis de nos jours en Europe*, (pag. 7). C'eſt ici un *à plus forte raiſon* contre nos Chinois. Il faudroit débuter par trop de notions & de principes pour entamer la queſtion de la durée que demande le bien de la choſe publique dans les edifices. Comprendra qui pourra la penſée de nos Sages : ſelon eux, 1°. Tout ce qui eſt difficile à entreprendre, diſpendieux dans l'exécution, caſuel dans la réuſſite & intéreſſe

l'utilité commune, doit être bâti avec une ſolidité qui faſſe face, s'il ſe peut, à la durée de tous les ſiecles. 2°. Les edifices de décoration, de magnificence & de ſomptuoſité dont le Gouvernement eſt chargé ne doivent avoir de ſolidité qu'autant qu'il en faut pour durer quelques générations. On détruiroit les anciens & on en feroit trop de ſuperflus, ſi on les bâtiſſoit à pouvoir durer une longue ſuite de ſiecles. 3°. Les edifices ordinaires entrant dans les beſoins ordinaires de la ſociété, une génération nouvelle qui n'en trouveroit pas à bâtir détruiroit les anciens pour les refaire, ou imagineroit de les etendre par des additions qui augmenteroient ce beſoin, ou ſeroit privée de l'utilité que la ſociété tire chaque année des travaux & dépenſes des bâtimens. Quel dommage, dans la penſée de ceux qui ne penſent pas, que l'on n'enſemence point les terres pour pluſieurs ſiecles! La queſtion des machines a bien des faces; mais qui les voit?

LXXXVI[e] Rem. *Comme les Lettrés ſavent que leur pays a eté peuplé par des Colonies venues des hauteurs de la Tartarie*, (pag. 8). Il eſt tout-à-fait réjouiſſant de voir comment l'Auteur s'y prend pour perſuader ſes imaginations. C'etoit d'abord lui qui avoit découvert, par la deſcente du mercure, que nos Chinois deſcendent des Scythes. C'eſt maintenant nos Lettrés qui le ſavent. Ils n'en ont jamais ſoufflé mot, ni ecrit une ſyllabe.

LXXXVII[e] Rem. *La maiſon de plaiſance que fit faire par caprice & ſans aucun beſoin l'Empereur* Kang-hi, (pag. 9). Un Souverain, ſelon nos *King*, eſt l'homme du *Tien* & le dépoſitaire de ſon autorité divine pour le gouvernement des peuples. Si notre Auteur admettoit cette doctrine ou quelqu'autre qui en approchât, nous lui dirions que *Kang-hi*,

à

à titre ſeul d'Empereur, auroit dû être traité avec plus d'egards & d'honnêtetés. D'ailleurs, quelle que ſoit & puiſſe être ſa *pénétration*, il n'eſt pas prouvé qu'il ſoit en droit de le citer à ſon tribunal, à plus forte raiſon d'en blâmer la conduite par des expreſſions indécentes, à moins qu'il ne ſoit convenu une bonne fois dans le public qu'il faut prendre ſes louanges pour des diffamations & ſes injures pour des eloges; ce qui en effet ſeroit très à ſa place. Nous autres Chinois, ſoit à raiſon de notre deſcendance des Scythes, ſoit à raiſon de nos préjugés ſur la piété filiale, qui nous font regarder l'Empereur comme le pere commun des Peuples, ſoit à raiſon de l'exemple de tous les ſiecles & du ton général de nos mœurs, nous ſommes ſi accoutumés à reſpecter nos Souverains, que même lorſque leurs vices ou leurs mauvais déportemens nous forcent à les blâmer dans l'Hiſtoire, nous cherchons moins à les flétrir qu'à inſtruire leurs ſucceſſeurs, & nous avons attention d'en parler dans des termes qui augmentent le reſpect qui eſt dû à leur dignité ſuprême. Qu'il nous ſoit permis d'obſerver que, ſi l'Auteur etoit François, ce que nous avons bien de la peine à croire, il auroit dû tenir compte à l'Empereur *Kang-hi*, nous ne diſons pas ſeulement des bontés diſtinguées qu'il eut pour les Miſſionnaires François, qu'il logea dans la premiere enceinte de ſon palais, & à qui il promit d'y bâtir une Egliſe pour laquelle il leur fit de grands préſens, mais du cas qu'il fit toujours des François, & de la haute idée qu'il avoit conçue de Louis XIV, qu'il admira du fond de l'Aſie & regarda comme un des plus grands Princes du monde. Mais, à examiner la choſe en elle-même, quand un Prince puiſſant comme *Kang-hi*, qui s'appliquoit avec tant de ſoin aux affaires du Gouvernement & gouvernoit réellement par lui-même le plus vaſte

Empire du monde, ſe ſeroit donné une maiſon de campagne pour ſe ménager quelque délaſſement, il ſeroit bien dur de l'en blâmer, vu que l'air de la ville eſt fort mal-ſain en eté, ſur-tout dans le palais, qui eſt au centre. Quel malheur que la *pénétration* de notre Auteur ne lui ait pas révélé que ce grand Prince, après avoir paſſé toute la matinée à la grande audience, tenoit réglément ſon conſeil toutes les après-dînées; qu'il faiſoit par lui-même toutes les grandes cérémonies religieuſes, politiques & domeſtiques; donnoit audience ſur-le-champ à tous les Princes etrangers & Mandarins de Provinces qui venoient à *Pe-king*; qu'il ſe faiſoit préſenter les plans de tous les ouvrages publics de l'Empire; voyoit toutes les dépêches importantes; préſidoit aux examens & aux travaux des Lettrés du College des *Han-lin*; ſe délaſſoit à compoſer, à lire & à entretenir des Savans, juſques-là qu'il ſe fit diſciple d'un Miſſionnaire François pour la Géométrie & l'Aſtronomie; qu'il entroit dans les plus petits détails ſur la police, la dépenſe, le bon ordre de ſa Maiſon, & veilloit par lui-même ſur les etudes & l'education des Princes ſes fils; quel dommage, dis-je, que l'Auteur ait ignoré tout cela! Il ſe ſeroit ſervi ſûrement de termes plus polis & plus honnêtes. Que ſeroit-ce, s'il avoit appris que ce grand Prince voulut que les bâtimens de cette maiſon de plaiſance fuſſent bâtis fort ſimplement, ſans vernis, ſans couleurs & même ſans tuiles verniſſées, quoiqu'elles ſoient un diſtinctif des maiſons de l'Empereur? La crainte de l'affliger nous empêchera de lui raconter comment ce pere des Peuples aimoit à y faire faire ſous ſes yeux l'eſſai de tous les grains dont il vouloit ou introduire ou etendre la culture dans la Province du *Pé-tché-li*, qu'il y avoit ménagé des expoſitions & des terreins de toutes les eſpeces, pour

voir quel avantage on pourroit retirer des plantes & des arbres qu'il se procuroit des pays eloignés ou etrangers, & constater par des expériences ce qu'il vouloit faire imprimer dans les livres d'agriculture qu'il destinoit à l'instruction de tout l'Empire. Que les Lecteurs d'un certain ordre nous permettent de leur observer que *Kang-hi* etoit un Prince Tartare, & que, fidele aux grands principes de sa Dynastie, il chercha bien moins à se procurer un délassement dans cette maison de plaisance, qu'à forcer les Seigneurs & les Grands à vivre en Tartares, même à la Cour, par la nécessité où il les mettoit d'être à cheval de jour comme de nuit, & de courir à francs-etriers, quelque temps qu'il fît. Car son séjour dans cette maison les y appelloit sans cesse pour les renvoyer à *Pe-king*, où etoient leurs emplois & leurs familles. Ce grand Prince leur donnoit l'exemple, jusques-là que ne ménageant pas assez sa vieillesse, il prit la maladie dont il mourut à une chasse à laquelle il alla, & dont il revint à cheval dans le plus fort de l'hiver & par un vent de Nord très-piquant. *Kien-long*, son petit-fils, est dans les mêmes principes. Ces jours passés, après avoir jeûné trois jours, couché la nuit *Tien-tan*, offert le grand sacrifice des prémices à la pointe du jour, il fit trois lieues pour se rendre à son Versailles, prit son repas en chemin, & fut arrivé avant sept heures. Bien en prend aux Seigneurs de sa Cour d'être accoutumés au vent & à la pluie, au froid & à la chaleur, à être à cheval de jour comme de nuit & à ne craindre aucune sorte de fatigue; sans cela ils ne tiendroient pas un mois à la vie de la Cour.

LXXXVII[e] REM. *Cette méthode est inconnue aux Chinois, qui ne donnent pas assez de solidité aux fondemens ni assez d'epaisseur aux murailles*, (pag. 10). Dire en général que le

Peuple ne ſe met pas aſſez en peine de bâtir d'une façon qui réſiſte aux ſecouſſes des tremblemens de terre, encore paſſe : la propoſition ſeroit plus ſoutenable ; car, quoique la pratique générale des colonnes qui portent tout le faix du toit ſoit la meilleure dans un pays où l'on ne bâtit que des rez-de-chauſſée, elle n'eſt parfaitement sûre que lorſqu'on ajoute les précautions qu'on prend pour les palais de l'Empereur & pour les hôtels des Grands ; précautions qui ont conſervé, depuis plus de trois cens cinquante ans, la grande ſalle à neuf rangs de colonnes de la ſépulture de *Yong-lo*, malgré les tremblemens de terre horribles que le *Pé-tché-li* a eſſuyés. Nous ne demanderons pas à notre Auteur combien il y a de bâtimens en bois dans l'Europe qui comptent tant d'années, mais comment l'idée qui a dû lui reſter des derniers tremblemens de terre de Lima & de Lisbonne ne lui a pas appris que l'architecture n'a aucune reſſource contre les balancemens & les vacillations qu'interrompent tout-à-coup ces trémouſſemens redoublés, ces eſpeces d'ariétations & ces ſubreſauts ſubits, qui font tout écrouler. Le dernier tremblement qu'on eſſuya ici, il y a quelques années, commença avec un fracas epouvantable. On l'entendoit arriver d'une extrémité de la ville à l'autre avec le vent impétueux qui le précédoit. Les balancemens qui recommencerent à pluſieurs repriſes furent aſſez forts pour faire ſonner les timbres de notre horloge & renverſer l'eau qui etoit dans de grandes urnes. Les ravages cependant qu'il fit furent peu conſidérables, parce que ces balancemens etoient réglés & uniformes.

LXXXVIIIe Rem. *Un jour le clocher de* Nan-king *ſuccomba ſous le ſeul poids de la cloche*, (pag. 11). Mais quelle cloche ? la plus grande, la plus peſante qu'il y ait au monde.

LXXXIXe Rem. *L'architecture eſt, à la Chine, comme tous les autres arts, réduite en routines & non en regles*, (ibid.) De quelle architecture veut parler la *pénétration* de notre Auteur ? Eſt-ce de la ſacrée ou de la civile ? eſt-ce de la bourgeoiſe ou de la publique ? eſt-ce de la militaire ou de la navale ? eſt-ce de celle du midi ou de celle du nord ? Peut-être eût-il eté bon, avant de riſquer une aſſertion ſi crue, de ſavoir ſi nous avons des livres d'architecture, &, ſuppoſé que nous en ayons, s'ils ne contiennent que des *routines*. Les idées, les principes, les regles, les proportions, les deſſins & le goût de nos différentes architectures n'ont rien emprunté ni copié de celle des Grecs & ſont totalement à nous. Ils ſont peut-être fort inférieurs à tous egards à la grande architecture de l'Occident ; mais enfin l'eſſence du beau, en ce genre comme en bien d'autres choſes, eſt difficile à articuler de maniere à ſubjuguer les penſées de tous les Peuples du monde. Les palais de l'Empereur ſont de vrais palais, & annoncent la grandeur du maître qui les habite par l'immenſité, la ſymmétrie, l'elévation, la régularité, l'eclat & la magnificence des bâtimens innombrables qui les compoſent. Le Louvre ſeroit au large dans une des cours du palais de *Pe-king*, & on en compte un bon nombre depuis la premiere entrée juſqu'à l'appartement le plus reculé de l'Empereur, ſans préjudice des latérales. Tous les Miſſionnaires que nous avons vu arriver ici d'Europe ont eté frappés de l'air de grandeur, de richeſſe & de puiſſance du palais de *Pe-king*. Tous nous ont avoué que ſi les différentes parties dont il eſt compoſé ne charment pas la vue comme les grands morceaux de la haute architecture d'Europe, leur enſemble fait un ſpectacle auquel rien de ce qu'ils avoient vu ne les avoit préparés. Ce palais a deux cens trente-ſix toiſes

deux pieds de l'Eſt à l'Oueſt, & trois cens deux toiſes neuf pieds du Nord au Midi. A quoi il faut ajouter que les trois avant-cours, quoiqu'environnées de bâtimens & plus grandes que les autres, ne ſont pas compriſes dans ces meſures. Tant de milliers de toiſes (la toiſe chinoiſe eſt de dix pieds), toutes couvertes ou environnées de tours, de galeries, de portiques, de ſalles & d'immenſes bâtimens, produiſent d'autant plus d'effet que les formes en ſont plus variées, les proportions plus ſimples, les plans plus aſſortis & leur totalité plus rapprochée du même but : car tout s'embellit à proportion qu'on approche de la ſalle du trône & des appartemens de l'Empereur. Les cours latérales ne peuvent pas être comparées à celles du milieu, ni celles-ci, qui ſont les premieres, à celles qui ſont les plus reculées. Il en eſt de même de tout le reſte. Les derniers, qui ſont non pas de porcelaine ni dorés, comme dit la fable, mais d'une fayance groſſiere emaillée en jaune de citron & chargés d'ornemens en reliefs, enchériſſent ſur les autres par leur couronnement & les angles de l'arète, qui ſont plus décorés. Nous ne diſons rien des couleurs de l'or & du vernis qui donnent tant d'eclat aux grands bâtimens, de peur qu'on n'y tranſporte des idées de tabatiere & de caſſette de toilette. A parler en général, notre architecture travaille ſur des plans & d'après des penſées trop différentes de ce qu'on voit en Occident, pour qu'on puiſſe en juger ſagement, quand on n'a pas eté à portée de les comparer autrement que par imagination. Le périſtyle du Louvre eſt certainement le plus grand morceau d'architecture qu'il y ait à Paris : il porte l'empreinte du regne de Louis XIV à ne pouvoir pas être méconnu. A en raiſonner d'après les principes de notre architecture, ce grand morceau eſt poſtiche & déplacé. Un périſtyle ſi beau & ſi magnifique doit être

destiné pour le Roi, & le Roi, selon nos idées, ne doit pas se promener dans une galerie qui est à l'entrée de son palais. La porte même & tout ce qui est au-dessous le dépare. Les péristyles des bâtimens intérieurs du palais sont bâtis sur une platte-forme de marbre blanc, au-dessus de laquelle ils ne sont elevés que de quelques marches : mais cette platte-forme, qui a sa hauteur & sa largeur déterminées d'après notre *routine*, est ouverte par trois grands escaliers de marbre, un grand au milieu & deux latéraux, séparés les uns des autres par des balustrades de marbre en rampe, entre lesquelles sont des gradins qui portent de grands vases de bronze & des figures symboliques. Il faudroit des volumes pour décrire en entier les palais différens de l'Empereur dans la Capitale, aux environs, dans les Provinces & au-delà de la grande muraille. Mais comme certaines imaginations s'echauffent aisément & font un incendie d'une etincelle, nous les avertirons ici que ces palais sont fort différens les uns des autres ; & que, quoique la politique les ait commandés pour soutenir la majesté du trône & donner idée de la puissance d'un des plus grands Princes du monde, elle a eu l'attention néanmoins de les faire tous plus petits, moins magnifiques, moins ornés que celui de *Pe-king*, & quelques-uns même très-simples. Nous ne dirons rien sur notre architecture ancienne, de peur que, sans le vouloir, nous ne tendissions un piege à l'Europe, & ne lui inspirassions un goût insensé de magnificence qui lui seroit immanquablement aussi funeste qu'il l'a eté aux Dynasties des *Soui*, des *Tang* & des *Song*. Que ceux qui sont hommes d'Etat & citoyens méditent ce grand mot des Anciens : *Quand les riches ont plus d'appartemens qu'ils n'en peuvent habiter, les pauvres sont à l'etroit dans leurs cabanes. Plus les meubles de ceux-là sont riches,*

nombreux & magnifiques, plus ceux-ci manquent des plus néceſſaires. C'eſt dans ce ſens que *Lieou-chi* a dit, dans ſa belle Ode de la patrie : *Les nombreuſes bougies du riche conſument l'huile de la lampe du colon.* La raiſon de tout cela c'eſt que les hommes réunis en ſociété, en travaillant de leur mieux & en ne perdant ni leur temps ni leurs forces à rien d'inutile, ne peuvent guere que procurer le néceſſaire à la multitude & le commode au petit nombre. Tout ce qui eſt proprement luxe, faſte ou molleſſe, eſt toujours pris ſur les beſoins les plus urgens du peuple. Puiſqu'on ſe pique tant aujourd'hui de philoſophie & d'humanité, de patriotiſme & de calcul en Europe, qu'on y examine à fond de combien le travail & la miſere du peuple ſont augmentés par la vie voluptueuſe & déſœuvrée de tous ceux qui ne tiennent à l'Egliſe, à l'Etat, à la ſociété que par leur bien-être : ils ſont bourgeois, bons bourgeois, riches bourgeois, & puis voilà tout.

XC^e^ REM. *Je ſoupçonne qu'il appartient au genre des méleſes ou au genre des ſapins*, (ibid.) Le *nân-mou* eſt le cedre. Nous en diſtinguons pluſieurs eſpeces, inconnues la plupart, ou du moins mal connues en Occident. Le *nân-mou* de nos grands edifices donne un commentaire très-clair, très-exact & très-ſatisfaiſant de ce qui eſt dit du bois de cedre dans les livres ſaints. Si le ſavant Bochard avoit pu conſulter nos livres, ſoit dit en paſſant, pour ſon *Phaleg*, ſon *Canaan* & *Hiero-ʒoicon*, il eût evité bien des longueurs inutiles & dit plus de choſes. Pourquoi faut-il que le malheur des circonſtances ait fait abandonner à un Miſſionnaire l'utile entrepriſe de commenter la Geneſe avec nos anciens livres? Ce qui a déterminé nos Chinois à préférer le *nân-mou* à tous les autres, c'eſt que, 1°. c'eſt celui de tous nos arbres

arbres qui donne des troncs plus droits, plus gros & plus hauts, tels qu'il les faut pour les grands bâtimens; témoin les colonnes de la sépulture des *Ming*, qui est à sept lieues d'ici, où il y en a qui ont plus de seize pieds de circonférence. 2°. C'est que son bois gagne à vieillir; quatre ou cinq siecles en adoucissent le grain & lui font acquérir une odeur douce, aromatique & permanente. 3°. C'est qu'il semble que la durée ne peut pas l'entamer. Il y a des colonnes subsistantes qui ont plus de mille ans, & qui en dureront peut-être encore autant, ou même plus, s'il ne leur arrive aucun accident. Si la sculpture en bois, la parqueterie & la menuiserie d'Europe connoissoient le *nan-mou*, nous sommes persuadés qu'elles en feroient grand cas & beaucoup d'usage. Outre sa bonne odeur & belle couleur feuille-morte, il a une douceur de grain qui se prête à tout; à quoi il faut ajouter qu'il est comme insensible à l'action de l'air & aux variations du temps.

XCI[e] REM. *Il est etonnant qu'avec de telles idées, les Chinois n'aient jamais pu se résoudre à travailler en pierre ou en marbre*, (pag. 12). Avant que de hasarder un *jamais*, peut-être eût-il eté à propos d'expliquer d'abord ce qu'il faut entendre par la salle de *Yu*, de *Tching-ti*, le palais de pierre de cinq couleurs de *Hiang-ti*, les murailles revêtues de marbre d'un palais du dernier Empereur des *Tchin*. Ce qui a empêché de bâtir en marbre ou en pierre, ce n'est sûrement pas la crainte de la dépense; puisque l'Empereur *King-tsong*, des *Tang*, qui monta sur le trône en 825, dépensa huit cens mille onces d'argent à faire traîner une seule poutre du fond de l'Empire. Ce n'est pas aussi la difficulté de transporter des colonnes & de gros blocs de marbre; puisque les jardins des Empereurs ont eté semés de rochers enormes & leurs palais bâtis sur des assises immenses de blocs d'albâtre, & les

marches des efcaliers, qui etoient de marbre blanc, toujours d'une feule piece, quelque larges & quelque longues qu'elles fuffent. Ce n'eft pas non plus la difette de pierre & de marbre; puifque toutes les Provinces en ont en abondance, & que les rues de quelques villes font pavées en marbre de toutes les couleurs, parce qu'on l'a plus à la main que la pierre. Ce n'eft pas enfin la difficulté de tailler la pierre; puifqu'on l'emploie dans tant d'ouvrages publics, & que tout eft en pierre dans plufieurs fépultures, même les battans des grandes & petites portes. Pour la fcience de travailler & de polir le marbre, il eft hors de doute que, travaillant & poliffant le *yu*, jufqu'à en faire de petits meubles, la dureté du marbre ne feroit pas un obftacle. Si l'on ne bâtit ni en pierre, ni en marbre, ce n'eft pas feulement par la crainte des tremblemens de terre, c'eft encore & fur-tout parce que, dans les Provinces du midi, la chaleur & l'humidité du climat en rendroient les appartemens très-mal-fains, & le froid de celles du nord, totalement inhabitables pendant plus de la moitié de l'année. Comment arrive-t-il que les Philofophiftes d'Europe, qui ont etendu l'action des climats jufques fur les ames & les efprits, jufques fur les génies & les mœurs des Nations, oublient leur propre doctrine dans des chofes de pure phyfique? Ce qu'il faudroit détailler fur la nature des climats en cette extrémité du monde & fur le cours qu'y prennent les faifons, fur leurs prodigieufes variations & fur les effets finguliers qu'elles produifent, eft trop eloigné de ce qu'on voit en Europe pour pouvoir bien nous faire entendre à la plupart des lecteurs. Tout ce que nous pouvons dire, c'eft qu'à *Pe-king* même, où les pluies durent peu, on eft obligé de mettre des feutres fur les petits efcaliers de marbre qui fe trouvent au palais dans les appartemens qui communiquent par des galeries. L'humidité de l'air

mouille & détrempe tout. Le froid de l'hiver eſt tel qu'on ne peut ouvrir aucune fenêtre du côté du nord, & que la glace ſe maintient plus de trois mois de l'epaiſſeur d'un pied & demi. On doit ſentir que ces raiſons ſont preſque auſſi fortes contre les bâtimens à pluſieurs etages. Un ſecond, un troiſieme etage ne ſont pas tenables ni pendant les grandes chaleurs, ni pendant les grands froids. Quoique *Pe-king* ne ſoit qu'au quarantieme degré, & plus au nord que tout le reſte de l'Empire, la Police oblige les gens des boutiques & des atteliers à coucher au grand air ſous leurs appentis, de peur qu'ils ne ſoient etouffés par la chaleur dans le temps de la canicule & même après. Ceux qui ont vu balayer les rez-de-chauſſée de l'île de Bourbon, en jetant un grand nombre de ſeaux d'eau ſur le ſable dont ils ſont pavés, comprendront un peu mieux cela. Mais ceux qui n'ont vu que l'Europe ne ſauroient s'imaginer ce que ſeroit la chaleur du grand eté dans nos Provinces méridionales, ſi l'on etoit logé à un premier ou à un ſecond etage. Il en eſt de même du froid de celles du nord; car, quoique les chambres où on loge & où l'on dort ſoient de vraies etuves echauffées par un feu continuel, on a encore bien de la peine à y ſoutenir la rigueur de certains jours de vent de nord. La *pénétration* de notre Auteur n'a pas ſoupçonné le premier mot de tout cela. Pour revenir à notre architecture, les bâtimens à pluſieurs etages ont eté à la mode pendant pluſieurs ſiecles, lorſque la Cour etoit dans les Provinces du midi & que preſque tous les petits palais que les Empereurs bâtiſſoient dans leurs jardins de plaiſance, etoient des *leou*, c'eſt-à-dire *à pluſieurs etages*. Leur goût pour cette eſpece d'architecture en vint juſqu'à bâtir d'immenſes corps-de-logis qui avoient depuis cent cinquante pieds de haut juſqu'à deux cens, & les pavillons ou tours des extrémités s'elevoient au-delà de trois cens. Mais,

comme tout ce qui n'eſt pas fait pour le climat ne ſauroit ſe ſoutenir long-temps, les Empereurs ſe dégoûterent des *leou*, même avant d'avoir quitté les Provinces du midi. Cependant, ſoit pour en conſerver l'idée, ſoit magnificence, ſoit pour mettre plus de variété dans les bâtimens, il y a encore des *leou* à pluſieurs etages dans le parc de *Yuen-ming-yuen*, dans celui de *Ga-ho-eulh* & même dans les grands jardins du palais de *Pe-king*. On en voit auſſi pluſieurs dans les grandes rues de cette Capitale & un très-grand nombre dans pluſieurs villes du *Kiang-nan* & *Tche-kiang*. Nous l'avons déja dit, nous ne ſaurions trop le répéter, la Chine eſt auſſi grande que toute l'Europe. Quoique ſes Provinces ſoient réunies ſous le même ſceptre & habitées par la même Nation, il faut bien ſe garder de croire que tout s'y reſſemble. Dans le *Sée-tchouen*, par exemple, la plupart des maiſons ſont en bambou, & on n'en trouveroit pas une dans le *Pé-tché-li*. Outre tout ce que nous venons de dire, voici qui eſt encore plus concluant contre les *leou*. Selon l'ancienne loi de l'Etat, loi qui remonte juſqu'aux *Tcheou*, & qu'on trouve conſignée dans le *Li-ki* & le *Tcheou-li*, le nombre des cours, la hauteur de la platte-forme ſur laquelle etoient bâtis les rez-de-chauſſée, la longueur des bâtimens & l'elévation des toits alloient en augmentant du ſimple citoyen au Lettré, du Lettré au grand Mandarin, du grand Mandarin au Prince & du Prince à l'Empereur. Cette loi, qui ſubſiſte encore, ſuppoſée, le moyen de bâtir des *leou*? Ce ne peut être abſolument que dans des hors-d'œuvre, les meſures & proportions de tout le reſte etant déterminées à un demi-pied près. Puis, dès qu'un rez-de-chauſſée eſt elevé de terre de pluſieurs pieds par une platte-forme, & que ce rez-de-chauſſée doit avoir une galerie devant, & depuis quinze pieds juſqu'à quarante du pavé au plafond, le moyen de le ſurcharger

d'un ou de deux etages ? Cela eſt abſolument impoſſible chez l'Empereur & chez les Princes, dont les bâtimens, qui ſont au fond des cours, ſont de grandes baſiliques. Pour les Grands, de quoi leur ſerviroient des *leou*, quand ils ont cinq grandes cours toutes environnées de bâtimens ? Les *leou* ne ſeroient pas plus commodes pour le peuple, à qui il faut une cour reculée pour les femmes, afin que leur clôture ne ſoit pas trop une priſon. D'ailleurs une petite famille ne pourroit pas occuper ſeule une maiſon à pluſieurs etages, ni ſe réſoudre à l'habiter de moitié avec une autre. Tous ces propos à part, ne pourroit-on pas demander ſi un rez-de-chauſſée, ſur-tout quand il eſt bâti ſur une platte-forme elevée, & qu'il a, comme dans toutes les grandes maiſons, une cour devant au midi & un jardin au nord, n'eſt pas auſſi commode & auſſi ſain qu'un bâtiment à pluſieurs etages ? Au moins eſt-il certain qu'autant les rues des villes gagnent pour le coup-d'œil à être bordées de hautes maiſons, autant on eſt à plaindre d'être réduit à reſpirer l'air de ces rues, ſur-tout quand elles ſont etroites. Qui ſait ſi nous ne devons pas à cela d'être moins expoſés aux maladies epidémiques & à la peſte que dans l'Occident ? Car enfin une ville toute en rez-de-chauſſée, dont les rues ſont larges & les maiſons dégagées par des cours, doit être preſque auſſi ſaine que la campagne, puiſque l'air y circule auſſi librement. Nous aurions encore bien d'autres petites bagatelles à ajouter, pour aider la *pénétration* de ceux qui ſe preſſent trop de juger, mais nous n'ajoutons plus que ce mot : Les vents du nord & les pluies de l'eté ſont tels que nos toits doivent être tout autrement faits que ceux d'Europe, & la charge en eſt telle, comme on peut le voir dans le Mémoire ſur nos greniers, qu'elle ſeroit trop forte pour un bâtiment à deux ou trois etages.

XCIIe Rem. *Si leurs edifices nous choquent encore plus que ceux des Perſans & des Turcs, c'eſt qu'il n'y a pas de ſymmétrie*, (pag. 12). A quoi penſe notre Auteur ? De tous les reproches qu'on peut faire à notre architecture, le plus dénué de probabilité & de toute vraiſemblance eſt celui du défaut de ſymmétrie. Si on lui reprochoit d'en être comme eſclave, de la rechercher juſques dans les plus petites parties, de n'oſer ſe permettre aucune licence, de reculer devant les hardieſſes de génie les plus heureuſes dès qu'elles débordent la ligne des vis-à-vis, lors même que le froid de la monotonie l'autoriſe à s'emanciper & à bruſquer les regles, nous n'aurions pas le mot à répondre, parce que, dans le vrai, ſes timidités en ce genre ſont exceſſives & paſſent le ſcrupule. Le palais de *Yong-ho-kong*, par exemple, qu'on regarde aſſez univerſellement comme un chef-d'œuvre, à cauſe de cette noble & majeſtueuſe ſimplicité qui le diſtingue de tous les autres, plairoit davantage, ce ſemble, ſi ſes avenues, ſes portes, ſes cours, ſes aîles, ſes pavillons, ſes galeries & ſes vaſtes baſiliques & tous les ornemens qui y ſont diſpenſés avec tant de ſageſſe & de goût, etoient moins nivelés ſur la ligne d'une perpétuelle & continuelle ſymmétrie. Un côté dit l'autre par-tout ; on a vu le tout en voyant la moitié. Nos livres d'architecture ſont ſi noyés dans la ſymmétrie, qu'ils ne donnent jamais que la moitié du deſſin d'un plan. Un côté eſt cenſé faire bon pour l'autre. Le nom même de *ſiang-fang*, que nous donnons aux aîles & aux bâtimens latéraux, exprime la choſe, puiſqu'il ſignifie *bâtimens qui ſe reſſemblent*. Quant aux petits bâtimens qui ſont ſemés çà & là dans les jardins & parcs de l'Empereur & des Princes, ils ſont pour la plupart ſans aucune ſymmétrie ; mais c'eſt un fait exprès. Le même goût qui a fait imaginer

ces vallons enfoncés, ces ſolitudes, ces amas de grottes ſauvages & de rochers eſcarpés, ces bois plantés au haſard, ces collines au bas deſquelles ſont de petites rivieres, & ces eaux cachées & montrées, courantes & endormies, reſſerrées & déployées en tant de manieres, a fait imaginer cette anti-ſymmétrie dans quelques edifices ſans conſéquence, pour donner plus de relief & de piquant à la raviſſante ſymmétrie de pluſieurs petits palais enchantés, à qui, comme diſoit un artiſte Européen, il ne manque qu'un etui pour les conſerver. Nous ne nous arrêterons pas à parler des palais des Princes, des hôtels des Grands, des Tribunaux, des edifices publics; tout ce que nous pouvons en dire, c'eſt que le ſérieux de la majeſté & l'air de grandeur qu'ils doivent avoir excuſe à peine l'inſipidité de leur perpétuelle ſymmétrie. Si quelques temples, ſi les *miao* & chapelles d'Idoles ſont faits en dépit des regles, c'eſt que la ſuperſtition a ſubjugué notre architecture par des raiſons ſur leſquelles on doit gémir, mais qu'on ne doit pas examiner.

XCIII^e Rem. *Ils ont inventé des doubles toits*, (pag. 13). Parler du goût qu'a le *li-tchi* ou le *mangouſtau*, à qui n'a pas mangé ces fruits délicieux, c'eſt lui dire des mots qui ne préſentent aucune idée ou qui en préſentent de fauſſes. Ce qui n'arrive à l'ame que par les ſens n'eſt peint par la parole qu'à ceux à qui les ſens en ont au moins ebauché les premiers traits. L'eſprit a beau travailler ſur ſes autres idées, ce qu'il y ajoute ou en retranche n'aboutit qu'à des chimeres, même dans les choſes les plus ſimples comme des toits. Ceux qu'on a donnés en Europe ſur des tapiſſeries, dans des payſages & dans des découpures pour des toits chinois, ſont en tout ſi baroques & ſi bizarres, qu'on croiroit d'abord qu'ils ont eté faits pour tourner les nôtres en ridicule. Ce

n'eſt que par des peintures exactes, comme celles qui ont eté envoyées à un Miniſtre amateur & protecteur des arts, qu'on pourra faire connoître en Occident la forme, le goût & les divers plans de nos toits ; encore ces peintures ne donneront-elles jamais une vraie idée de la majeſté qu'ils ajoutent à un grand bâtiment, de l'eclat dont ils en relevent l'architecture, & de l'effet ſur-tout qu'ils produiſent dans l'enſemble de toutes les parties d'un palais. La différence de leurs hauteurs, la variété de leurs ornemens, la diverſité & le mêlange de leurs couleurs ne peuvent être compris que par les yeux. On dira peut-être que tout cela eſt réſervé pour les temples de l'Empire & pour les grands palais de l'Empereur; mais c'eſt faire l'eloge de notre politique economique, & non pas un reproche à notre architecture. Nous ſommes trop peu touchés d'un intérêt auſſi mince que celui de ſa gloire, pour inſiſter ſur les avantages qu'elle s'eſt donnés ſur celle des Grecs & des Romains dans la maniere dont elle a ſu tirer parti des toits. Mais que ceux pour qui de pareilles bagatelles ſont un objet examinent de ſang froid pourquoi les toits terraſſés, les toits à la manſarde ont eu les préférences du public malgré leurs inconvéniens, & ils verront que c'eſt parce que l'œil eſt en méſaiſe quand il arrive au toit des plus magnifiques bâtimens, qui, en effet, ſont en diſcordance avec les beautés dont ils ſont le triſte & déſagréable couronnement ; au lieu qu'un toit en tuiles verniſſées en releveroit l'eclat. L'idée des doubles toits, non pas tels qu'ils ſont repréſentés dans les Recherches philoſophiques d'après les rêves de la *pénétration* de notre Auteur, mais tels qu'on en voit de pluſieurs eſpeces dans les palais de l'Empereur ; l'idée des doubles toits, dis-je, ne ſeroit point à négliger, & pourroit être maniée par un habile Architecte de façon à fournir

fournir un nouvel eclat aux maiſons royales. Nous nommons exprès les maiſons royales & ne nommons qu'elles, parce qu'il ſeroit malheureux pour le bien de la choſe publique que des particuliers oſaſſent viſer aux tuiles verniſſées ; au lieu qu'il eſt très à ſa place que tout ce qui appartient au Souverain ait un caractere de grandeur qui le diſtingue & s'annonce au loin par ſon eclat. Par la même raiſon, les tuiles verniſſées conviendroient excellemment aux Egliſes. O ſi la Religion Chrétienne devenoit jamais la Religion de notre pauvre Chine, que nos loix auroient bientôt aſſigné aux Egliſes des décorations & des ornemens qui les annonceroient aux yeux, & les diſtingueroient en tout des autres edifices ! Qu'on en juge par le *Tien-tan*, où tout eſt d'une magnificence dont rien ne peut approcher chez l'Empereur.

XCIVe Rem. *Les Chinois ne l'ont point cependant toujours mis en uſage dans la conſtruction des ponts*, (pag. 18). Tout Lecteur qui n'eſt pas attaqué de la maladie de la *pénétration* ſeroit fâché, ſans doute, de nous voir répondre ſérieuſement à ce que dit l'Auteur ſur quelques ponts extraordinaires auxquels il lui a plu de s'arrêter & ſur leſquels ſa *pénétration* s'eſt ſurpaſſée. Ce que nous dirons ſera moins inutile & plus au gré de ceux qui s'intéreſſent à la Chine. Nous diſtinguons pluſieurs eſpeces de ponts : les ponts de beſoin, les ponts de commodité, les ponts de paſſage, les ponts de magnificence, les ponts à demeure, les ponts paſſagers, les ponts de fantaiſie, de caprice & de curioſité. Les regles pour les conſtruire ſont très-différentes. Les ponts des trois premieres eſpeces ſont ſi etonnamment multipliés, ſur-tout dans les Provinces du midi, qui ſont arroſées de tant de rivieres & entrecoupées de tant de canaux, qu'il n'y auroit peut-être pas d'exagération à dire qu'il y a plus de ponts à la Chine que dans tout le reſte de l'univers. Combien n'en a-t-il pas fallu faire ſur le

ſeul canal impérial ? Les ponts de cette eſpece ſont des ouvrages dignes de la majeſté de l'Empire par leur commodité & leur ſolidité. Les uns ſont en pierres, ou en marbre, ou en briques ; les autres, en bois ou en bateaux. L'invention des derniers eſt très-ancienne. Ils ſont connus dans les Annales des premiers temps ſous le nom de *ſeou-kiao*, *ponts flottans*. Il y en a pluſieurs ſur le Fleuve Jaune & ſur le *Kiang*, qui l'emportent autant ſur celui de Rouen que ces fleuves ſur la Seine. Nous ne ſerions pas crus, ſi nous nous mettions à décrire la hauteur, la largeur & la longueur d'un très-grand nombre de ponts qui durent depuis un grand nombre de ſiecles. Celui qu'on trouve en arrivant ici, à trois lieues de la ville Chinoiſe, a deux cens pas de long ſur une largeur proportionnée, etonne & choque les Miſſionnaires, la premiere fois qu'ils le voient, par ſa prodigieuſe hauteur & l'inutilité apparente de la plus grande partie des arcades. Mais ils changent bien d'avis quand ils voient par eux-mêmes que le *Hom-ho*, qui n'eſt qu'une aſſez médiocre riviere, croît ſi etonnamment pendant les pluies de la canicule, que ſes eaux raſent preſque ou même rempliſſent les arcades des deux bouts. Il en eſt ainſi d'un grand nombre d'autres. Pour en juger, même en Architećte, il ne ſuffit pas de les voir, il faut les voir dans le temps qu'on a eu en vue en les conſtruiſant. Ce que nos Annales racontent de pluſieurs ponts des anciennes Capitales, amuſeroit agréablement la curioſité de l'Europe. Mais un ouvrage qu'on auroit pu entreprendre ſous le regne de *Kang-hi*, lorſque les Miſſionnaires faiſoient la carte des Provinces, & qui auroit eté egalement agréable, utile & inſtrućtif, c'eût eté une deſcription exaćte & détaillée des différentes formes, meſures, proportions & conſtrućtions des ponts les plus remarquables, anciens & modernes, de tout l'Empire. Les fautes même de

nos Architectes auroient eu leur utilité, & porté en Europe autant de lumieres que leurs inventions, leurs hardiesses & leurs efforts de génie les plus admirables. Par malheur, on ne demandoit alors aux Missionnaires que des bagatelles de science & d'erudition dont le public n'a que faire, & dont les Savans eux-mêmes ne peuvent guere faire usage faute de les comprendre. Pour les ponts de magnificence, qu'on songe de quoi etoit capable la vanité des Empereurs qui etendoient leur sceptre jusqu'à la Mer Caspienne & jusqu'à l'Inde, on ne sera pas etonné d'entendre parler de ponts de marbre, de ponts larges de vingt toises, de ponts chargés d'ornemens & de bas-reliefs jusques dans l'eau, de ponts bordés d'une double allée d'arbres, de ponts couverts d'un long péristile par les côtés & aux deux bouts, de ponts en galeries & surmontés d'une platte-forme, &c. Un Empereur des *Soui* en fit faire quarante dans la seule ville de *Sou-tcheou*, dont aucun ne ressembloit à l'autre. Le pont tout de fer & de bronze que fit faire *Ming-hoang*, de la Dynastie des *Tang*, dans le huitieme siecle, quoique moins insensé que les pyramides d'Egypte, est, comme elles, un ouvrage de pure vanité. Les ponts véritablement utiles & dont la description mériteroit d'être faite avec soin, c'est celle des ponts qui ont eté imaginés & exécutés d'un jour à l'autre, pour subvenir à la rupture subite d'un pont, remédier à une inondation, faciliter la communication d'une armée, lui ouvrir un passage, ou abréger le chemin des vivres qu'on lui portoit. Ceux qui liront les noms de pont *en arc-en-ciel*, *en levier*, *en balancier*, *à poulies*, *en coulisses*, *à double basse-cule*, *en compas*, *en fagots ancrés*, *en poutres empaillées*, *en barques renversées*, *en cordes tendues*, &c. seroient probablement moins portés à rire qu'à admirer, si on leur en décrivoit la simplicité & l'effet. Il y a tels hommes de

génie à qui ces noms ſeuls diront des choſes. Auſſi eſt-ce pour eux que nous les avons cherchés dans les Annales, & les avons riſqués ſans craindre les plaiſanteries de ceux qui n'ont que de la *pénétration.* Nous abandonnons bien volontiers à ces Meſſieurs tous les ponts qui n'ont eté imaginés que pour faire eſſai de tous les moyens par où l'on peut s'eloigner impunément des regles communes, ou changer en une grande entrepriſe des bagatelles de pur ornement, tels que furent la plupart de ceux qu'on multiplia ſi prodigieuſement dans les jardins de plaiſance & dans les parcs des Empereurs des *Leang*, des *Soui* & des *Tang*. Quelque indigné qu'on ſoit néanmoins contre un ſi grand abus des arts & des deniers publics, on l'eſt encore plus de voir répondre aux repréſentations des cenſeurs qu'il falloit occuper les artiſtes, exercer les talens & faciliter les conſommations. *Tang-chi* en prit occaſion de dire à *Yang-li*, notre Sardanapale : *Plus les ponts inutiles de vos jardins anciens & nouveaux s'embelliſſent & ſe multiplient, plus les plus néceſſaires ſe détériorent & diminuent dans toutes les Provinces. Les nombreux eſſains d'artiſtes qui accourent dans votre Capitale de toutes les extrémités de l'Empire, ne feront pas des ſoldats contre les Tartares qui nous menacent ; & après avoir bâti un plus grand nombre de ponts qu'aucun de vos prédéceſſeurs, il eſt bien à craindre que vous n'en trouviez pas pour fuir leurs victoires. Votre humble ſujet en ſeche de douleur, & ne dit ſes juſtes craintes à Votre Majeſté que parce qu'enivrée des menſonges de ſes flatteurs, elle ne voit que les fleurs de la coupe empoiſonnée qu'ils lui préſentent. Songez, Seigneur, qu'un vieil Officier qui vous dit la vérité au péril de ſa tête, craint plus la mort pour Votre Majeſté que pour lui.*

XCV^e^ Rem. *Comme c'eſt par ce canal que ſe fait preſque tout le commerce intérieur*, (pag. 21). Il n'y a *pénétration*

qui tienne. Nous en appellons de cette phrase à la carte de la Chine. Autant vaudroit dire que c'est par le canal du Languedoc que se fait presque tout le commerce de l'Europe méridionale. Quel a eté le grand objet qu'on a eu en vue ? que s'est-on proposé en faisant le canal impérial ? Les Annales en font foi, le but de cette grande entreprise a eté uniquement de faire arriver annuellement & sans péril, les barques de l'Empire qui portent à *Pe-king* le riz de la capitation des Provinces. Nous avons dit *annuellement & sans péril*, parce que, quand elles navigeoient le long de la côte, tantôt les vents contraires, tantôt les tempêtes, tantôt les corsaires, ou divers accidens retardoient leur voyage & même en faisoient périr un grand nombre. Les avantages que le commerce tire du canal ne sont qu'un surcroît de son utilité ; encore ne peut-il s'agir que du commerce particulier de *Pe-king*. Du reste, si l'Auteur faisoit attention que le canal est fermé par la glace depuis le mois de novembre jusqu'à celui de mars ; que dix mille grandes barques, qui doivent être toutes arrivées à un certain temps, embarrassent bien les saults & les ecluses, & que, quand les pluies d'eté retardent, l'eau manque dans plusieurs endroits ; si l'Auteur, dis-je, tenoit compte de tout cela, il seroit réduit à sa seule *pénétration* pour expliquer comment *presque tout le commerce intérieur* d'un Empire comme la Chine peut se faire par ce canal. Ce n'est pas tout : outre les barques de riz, il y a encore les barques impériales pour le sel, pour les troupes, pour les soies & soieries, les thés, les porcelaines, les briques, & en général pour tout ce qui vient de plusieurs Provinces ou pour la maison de l'Empereur ou pour l'Empire. Au surplus, quelque humiliant qu'en soit l'aveu, nous confessons que nous ne sommes pas du nombre des *Lecteurs qui ont quelque pénétration*, & qu'en conséquence nous ne pouvons pas concevoir ni que les

Annales des *Han*, des *Leang*, des *Tang* & des *Song* n'aient débité que des fables sur l'etat florissant où a eté leur commerce sous plusieurs regnes, ni que l'ouverture du canal ait pu influer si puissamment sur celui de ces derniers siecles, vu qu'il est à une extrémité de l'Empire & n'aboutit qu'au *Pe-tche-li*, qui a toujours eté, & est encore, la Province la plus stérile & la plus pauvre. La Chine & son Histoire sont trop connues en Occident pour que la plupart des Lecteurs soient pris au piege de *quelque pénétration.*

XCVI^e^ Rem. *Ce sont des Tartares Mongoux qui ont creusé ce lit immense*, &c. (pag. 22). L'Auteur donne-t-il six cens lieues au canal impérial, ou veut-il dire seulement qu'en passant des rivieres dans le canal, on peut naviger six cens lieues? Si c'est le premier, il exagere déméfurément, puisque le canal ne commence qu'au Fleuve Jaune, dans le *Kiang-nan* : si c'est le second, il ne dit pas assez à beaucoup près, puisqu'on peut aller d'un bout de l'Empire à l'autre & faire bien des allées & des venues, des tours & des détours dans presque toutes les Provinces sans descendre de sa barque. Ses propos seroient trop longs à discuter. Pour couper, nous disons, 1°. Avant l'arrivée des Mongoux en Chine, on y avoit entrepris & exécuté, soit en fait de conduites des eaux, soit en fait de canaux, des choses plus difficiles & plus savantes que le *Yu-ho* ou Grand canal. 2°. Le *Yu-ho*, tel que les Mongoux en avoient combiné le plan, eût eté un fléau plutôt qu'un secours pour la Chine, & est aujourd'hui presque totalement différent de ce qu'ils l'avoient imaginé. Si nous etions sûrs qu'on eût à la Bibliotheque du Roi le *Hing-choui-kin-kien*, qui est une Histoire de fleuves, rivieres & canaux de l'Empire, en 40 volumes, toute composée de citations & d'autorités, que l'Auteur s'est contenté de rapprocher par la chronologie, d'expliquer par ses remarques & d'eclaircir par ses discussions;

ſi nous pouvions eſpérer, dis-je, qu'on eût cet ouvrage, comme les eſtampes, qui ſont à la tête en grand nombre, parlent aux yeux, nous nous bornerions à le citer & à y renvoyer les curieux. Nos Annales, nos Géographies, les Livres d'agriculture, les petits Livres faits pour les enfans pourroient y ſuppléer en partie; mais, pour envoyer à notre Auteur un démenti tout préparé & tout aſſaiſonné & auquel nous défions ſa *pénétration* de repliquer, nous articulerons ici en paſſant quelques bagatelles.

Pour peu qu'on ait quelque idée de notre agriculture ſous la Dynaſtie des anciens *Tcheou*, on ſait que long-temps avant que les Grecs euſſent perdu le goût du gland, on avoit fait ici, dans le *Chen-ſi*, dans le *Chan-ſi*, dans le *Hou-kouang*, dans le *Hò-nan* & dans le *Chan-tong*, des canaux innombrables pour porter les eaux des ruiſſeaux & des rivieres dans les campagnes. Le *Tcheou-li*, le *Chi-king*, le *Kouan-tſée*, le *Tchun-tſieou*, le *Koue-yu* & pluſieurs autres livres en parlent d'une maniere ſi préciſe & ſi détaillée, qu'il n'y a pas moyen de nier ce fait, dont la preuve etoit encore ſubſiſtante lors de la grande révolution de *Tſin-chi-hoang*. Le plan du Gouvernement, qui etoit ſi ſimple, ſi doux, ſi humain & ſi patriotique, ne demandoit guere de navigation, parce que chacun trouvoit le néceſſaire chez ſoi, & que les plus riches auroient rougi de chercher le ſuperflu. Cependant on voit que les grains alloient par eau de proche en proche, quand la diſette rendoit ce verſement néceſſaire. On voit auſſi que les tributs ordinaires & extraordinaires etoient conduits de fort loin dans des barques. Quand *Tſin-chi-hoang* ſe fut mis à philoſopher & à tout détruire par pure humanité, les guerres qu'il eut à ſoutenir au dedans & au dehors, les conſommations epouvantables de ſa Capitale, qui etoit

dans le *Chen-si*, c'eſt-à-dire à une des extrémités de la Chine, & les travaux qu'il fit entreprendre le mirent dans la néceſſité de faire porter des grains d'un lieu à l'autre, ſur-tout à *Tchang-ngan.* Ce Prince obligea le Peuple à lui porter ſur les epaules, tantôt dans un lieu, tantôt dans l'autre, les millions de ſacs de grain dont il avoit beſoin. Les portages ſe faiſoient le jour & la nuit, de village en village, de façon que les chemins etoient couverts de pauvres colons chargés comme des bêtes & traités de même. Les *Han* eurent horreur d'inſulter ainſi l'humanité, & firent creuſer des canaux pour conduire à leur Capitale & ſur les frontieres, les riz & les bleds des Provinces. *Pluſieurs* ouan *d'hommes*, diſent les Annales, (un *ouan*, c'eſt dix mille) *furent occupés à ce grand ouvrage.* Et dès le milieu du ſecond ſiecle avant l'Ere Chrétienne, la ſervitude des portages etoit anéantie par tout l'Empire. Toutes les grandes rivieres communiquoient l'une à l'autre par des canaux & etoient navigables preſque par-tout. Les ſucceſſeurs de *Ou-ti* perfectionnerent cette grande entrepriſe, qui répara les pertes de l'agriculture & lui rendit les anciennes terres que l'abandon & la ruine des anciens canaux avoient changées en marais. Depuis les *Han* juſqu'aux *Yuen* ou Mongoux, la Capitale de l'Empire, comme tout le monde ſait, fut tranſportée ſucceſſivement dans différentes Provinces. A chaque fois il fallut imaginer de nouvelles combinaiſons, parce que, ſelon qu'il falloit conduire pluſieurs milliers de barques de grain dans le *Chen-ſi*, dans le *Chan-ſi*, dans le *Ho-nan*, dans le *Hou-kouang*, dans le *Tché-kiang*, &c. les anciens canaux de réunion ſe trouvoient ou trop etroits ou mal diſpoſés. Les ouvrages que cela occaſionna ſur toutes les rivieres qui ſont au nord du fleuve *Kiang* furent ſi importans & ſi immenſes, qu'on en a fait un article particulier dans

dans les Annales de chaque Dynaftie, & une grande branche de notre Hiftoire. Nous y trouvons, à l'ouverture du livre, que *Yang-ti*, de la Dynaftie des *Tſin*, qui monta fur le trône en 605 de Jéfus-Chrift, & ne régna que treize ans, commença dès la premiere année de fon regne à faire ouvrir de nouveaux canaux ou agrandir les anciens, pour que les barques puffent aller du fleuve *Jaune* dans le *Kiang* & de ces deux grands fleuves dans les rivieres de *Tſi*, de *Ouei*, de *Han*, &c. Un Grand, nommé *Siao-hoai-tſing*, lui préfenta un Mémoire fur la maniere de rendre toutes les rivieres navigables dans tout leur cours & de les faire communiquer les unes aux autres par des canaux d'une nouvelle invention. Son projet fut agréé & exécuté de maniere qu'on fit, refit & répara plus de mille fix cens lieues de canaux. Cette grande entreprife coûta des travaux immenfes qui furent partagés entre les gens de guerre, entre les ouvriers & entre le peuple des villes & des campagnes. Chaque famille devoit fournir un homme âgé de plus de quinze ans & de moins de cinquante, à qui le Gouvernement ne donnoit que la nourriture. Les gens de guerre, fur qui portoit le fort du travail, avoient une augmentation de paie, & les ouvriers n'en recevoient point certains jours du mois. Quelques-uns de ces canaux furent revêtus de pierre. Celui qui alloit de la Capitale ou plutôt de la Cour du Nord à celle du Midi, avoit quarante pas de large, & fes deux bords etoient plantés en ormeaux ou en faules; celui qui alloit de la Cour de l'Orient à celle de l'Occident etoit moins magnifique, mais bordé egalement d'une double allée d'arbres. Un Ecrivain de la Dynaftie paffée a remarqué, à l'occafion de ces grands ouvrages, que *Yang-ti*, que nous avons dit ailleurs avoir eté le Sardanapale de notre Chine, quoique diffamé dans

l'Histoire à cause des excès inouis auxquels il porta le luxe & la magnificence, a cependant bien mérité de tout l'Empire, pour tous les siecles, par l'utilité qu'il a retirée de ces canaux, dont plusieurs subsistent encore. L'Histoire des *Tang* & des *Song* fourniroit des détails aussi décisifs, s'il etoit nécessaire d'accumuler les preuves. Mais nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer que les *Leao* & les *Kin*, qui régnoient dans le Nord de la Chine, y firent de très-grands ouvrages pour faciliter & augmenter la navigation intérieure dont ils tirerent si excellemment parti, & qu'ils eurent l'habileté de la faire aboutir à la Mer de Corée & du *Leao-tong*. Nous osons dire pourtant que tout ce qu'on entreprit pendant cette longue suite de générations, ou pour rendre les rivieres navigables, ou pour les faire communiquer l'une à l'autre par des canaux, ne peut pas être comparé pour la difficulté, pour la dépense & pour la hardiesse de l'entreprise, à ce que firent *Ou-ti* & *Tchin-ti* des *Han*, *Yin-tsong* & *Chin-tsong* des *Song*, pour détourner le cours du fleuve Jaune, & le conduire dans le golphe de *Leao-tong*. Pour peu qu'on ait idée de ce grand fleuve, qui est un autre *sire* que le Rhin & le Danube, on doit sentir que, pour exécuter de pareilles choses, il faut en savoir un peu plus qu'un Philosophe & avoir autre chose que de la *pénétration*. Du reste, le canal de *Li-mi*, encore subsistant, fait foi que le systême du *Yu-ho* ou Canal impérial, pour la conduite des eaux, les eclufes, les levées, &c. avoit eté exécuté & conduit à sa perfection plus de six cens ans avant l'arrivée des Mongoux en Chine. Ce que la Dynastie des *Song*, qu'ils détruisirent, avoit exécuté dans les grandes Provinces de *Ho-nan*, *Kiang-nan* & *Tche-kiang*, pour en changer les marais en des jardins d'agriculture, peut entrer en parallele avec ce qu'on raconte, ou rêve, de plus singulier sur l'ancienne Egypte, dont le grand Delta etoit

bien petit , comparé à notre Chine ou même à ses Provinces.

Les *Yuen* voulurent mettre leur Capitale à *Pe-king*, pour tenir de plus près aux Tartares du Nord qu'ils craignoient, dont ils ne pouvoient pas se passer, & qu'il n'etoit pas aisé de ménager. Or, ayant echoué dans leur entreprise contre le Japon, & n'etant point entendus dans la marine, ils prirent le parti de renoncer à la voie de la mer pour faire venir à leur nouvelle Capitale les grains & les autres provisions dont ils avoient besoin, & imaginerent de creuser le *Yu-ho* pour se procurer une navigation sûre & tranquille. D'ailleurs il ne falloit pas y regarder de bien près pour voir qu'une Nation immense, qui n'avoit eté subjuguée que par surprise & par pure défaillance dans le gouvernement, pouvant secouer le joug d'autant plus aisément que ses nouveaux maîtres etoient comme noyés dans leur nouvelle conquête, à cause de leur petit nombre, il etoit de la bonne politique d'occuper fortement l'attention du public par une grande entreprise, & de donner le change à la multitude, en l'accablant de travaux. Que les Sages examinent si ces raisons suffisent pour absoudre les Mongoux de toutes les tyrannies qu'ils exercerent sur le peuple, dont le sort devint incomparablement plus dur que celui de leurs chevaux; nous nous contenterons d'observer que ceux qui conduisirent cette grande entreprise n'avoient point de plan arrêté, s'avançoient en tâtonnant, echouerent bien des fois, doublerent les dépenses & les travaux fort inutilement, & ne firent qu'un ouvrage plein de défauts, & qui ne pouvoit pas durer. Les preuves de tout cela sont consignées dans nos Annales en faits dont les détails augmentent la force & l'evidence. Les *Yuen* ou Mongoux, à dater de leur entrée en Chine, n'ont régné que quatre-vingt-dix

ans. Or, à en rabattre quinze pour leur donner le temps de s'etablir & pour commencer les convulsions de décadence qui anéantirent leur Dynaſtie, reſte ſoixante-quinze ans, eſpace evidemment trop court pour que l'etat où ils laiſſerent la navigation & le commerce intérieur eût pu être leur ouvrage, quand tout auroit ſecondé leurs ſoins, & quand ils n'auroient eté occupés que de cela. Mais qui ſait leur Hiſtoire, qui a quelque idée des guerres qu'ils eurent à ſoutenir au dedans & au dehors, qui a lu comment ils régnerent & quels furent la plupart de leurs Empereurs, ne concevra jamais qu'on puiſſe nier que le commerce intérieur & la navigation auroient eté anéantis ſous cette Dynaſtie, s'ils n'avoient pas eu l'appui de leur antique ſplendeur & conſtitution. M. Boyſen auroit-il auſſi de la *pénétration ?*

XCVII^e^ REM. *Les Chinois auroient encore laiſſé tomber cet ouvrage déja fort dégradé en 1640*, (pag. 23). Ce qu'il falloit dire, ce qui a echappé à la *pénétration* de notre Auteur, ce qui anéantit tout ce qu'il a dit ſur le *Yu-ho*, c'eſt qu'il ne pouvoit être d'une utilité qui dédommageât des frais immenſes de ſon entretien qu'autant que les Empereurs ſeroient à *Pe-king* & continueroient à en faire la Capitale de l'Empire. Le Fondateur des *Ming* ayant choiſi *Kiang-king-fou* pour ſon ſéjour & pour ſa nouvelle Capitale, ce canal devint à-peu-près inutile; inutile au commerce de l'Empire, parce que le haut *Chan-tong* & le *Pe-tche-li*, qu'il traverſe, etant les pays les moins fertiles de la Chine & à une de ſes extrémités, ils ne purent ni faire des echanges, ni en être l'entrepôt; inutile au Gouvernement, qui n'avoit rien à envoyer dans ces Provinces & n'en pouvoit tirer que peu de choſe. Ce petit exorde ſuppoſé, voici notre réponſe. 1°. L'Auteur de l'Hiſtoire de la conduite des eaux (*Choui-hing-kin-kien*)

a consacré vingt-sept livres entiers à raconter, année par année, ce qu'ont fait les Empereurs de la Dynastie des *Ming* pour entretenir, consolider & perfectionner les ouvrages immenses du canal. L'addition des sommes qu'ils y ont dépensées est à la portée de trop peu de personnes en Occident, pour que nous osions la risquer. 2°. *Tai-tsou*, Fondateur de la Dynastie des *Ming*, commença à faire faire des réparations au canal dès l'année 1369, c'est-à-dire un an après qu'il eut pris *Pe-king*, parce que les *Yuen* l'avoient beaucoup négligé depuis les commencemens de leurs malheurs. Le *Choui-hing-kin-kien* raconte qu'il en fit faire d'autres la cinquieme, la sixieme, la treizieme, la quatorzieme, la quinzieme, la dix-septieme, la vingtieme, la vingt-quatrieme, la vingt-sixieme, la vingt-neuvieme & la trente-cinquieme année de son regne. 3°. *Yong-lo* ayant transporté sa Capitale à *Pe-king*, vit le besoin qu'il avoit du *Yu-ho* : il entreprit de le rendre tel qu'il devoit être, sans s'etonner de toutes les difficultés qu'on lui fit sur l'impossibilité de réformer un ouvrage dont le plan etoit défectueux & irréformable, parce qu'on avoit manqué les niveaux & fait abstraction des temps de sécheresse & des temps d'inondation. Ce grand Prince mit en mouvement les plus savans hommes de son temps, les echauffa de son génie, ouvrit les trésors de l'Empire, & à force de ménager de nouvelles décharges & de nouveaux réservoirs, de faire prendre d'autres chemins au canal ou de le construire différemment, on vint à bout de faire venir par eau à *Pe-king*, sans le secours de la mer, tous les grains & tous les approvisionnemens dont on y a besoin. 4°. Quand le *Choui-hing-kin-kien* est arrivé à la Dynastie régnante, il dit, sous l'année 1647, quatrieme année du regne de *Chun-chi*, son premier Empereur : *Les pluies de la*

ſixieme Lune entamerent la levée de Tchang-ho , *& cauſerent un engorgement ; puis , pendant dix années , il ne ſurvint aucun accident ; mais comme , ſur la fin des* Ming , *les loix etablies pour l'entretien du canal avoient eté fort négligées , quelques ecluſes etoient mal en ordre & le canal s'etoit envaſé en différens endroits.* Ajoutons qu'il eſt dit expreſſément que les dix mille barques de riz arriverent à l'ordinaire , à la fin de l'eté , chaque année. On rend compte , dans le reſte de cette Hiſtoire ſinguliere , de ce que fit faire *Chun - chi* pendant tout ſon regne , & *Kang-hi* juſqu'à la cinquantieme année du ſien , pour entretenir le canal , remédier aux accidens ou les prévenir pour la ſuite. Nous diſons cette Hiſtoire ſinguliere , parce qu'elle eſt probablement unique dans le monde , ſurtout par l'attention qu'on y a eue d'aſſurer aux ſiecles à venir une connoiſſance détaillée des tentatives & des entrepriſes , des fautes & des ſuccès , des accidens & des contre-temps , des nouvelles inventions & des anciennes pratiques , des dépenſes & des travaux , &c. dont eſt compoſée notre Hiſtoire de *la conduite des eaux* pendant plus de deux mille huit cens ans. Si jamais on prenoit vraiment goût , en Europe , pour les grands objets qui intéreſſent la ſociété , un extrait bien fait de cette grande Hiſtoire lui ſeroit incomparablement plus utile que toutes ces diſſertations ſans fond ni rive ſur la ſource du Nil , ſur ſon ancien lit , ſur ſes inondations , qui ont tant augmenté le nombre des livres qu'on ne lit pas , & n'ont rien appris au public qui mérite d'être ſu. Que les vrais Savans ne s'offenſent point de cette façon de nous exprimer. Perſonne ne reſpecte plus que nous la ſcience & l'erudition ; mais , plus nous les reſpectons , plus nous avons de peine à voir qu'ils tournent leurs prédilections vers ce qu'elles ont de moins ſolide. Que prétendent-ils , par exemple ,

en voulant pouſſer au-delà d'un à-peu-près leurs très-ſavantes, très-profondes & très-immenſes recherches ſur la Géographie ancienne de tant de Royaumes & d'Empires qui ne ſont plus depuis bien des ſiecles ? Nos Savans ſont certainement dans une poſition plus avantageuſe pour notre ancienne Chine, puiſqu'ils ont eu plus de livres, des livres originaux, des livres faits ſur les lieux par des gens inſtruits, des livres ecrits dans notre langue, des livres enfin qu'on commenta il y a plus de vingt ſiecles, d'après les traditions & ſur des recherches locales : or, avec tout cela & malgré tout cela, il eſt démontré, par les premiers livres de l'ouvrage dont nous venons de parler, que la critique n'a pas de bouſſole pour s'orienter dans les détails les plus curieux des premiers Ecrivains. C'eſt une grande affaire de ſavoir à quelle riviere d'aujourd'hui ſe rapportent certains noms, comment il faut les entendre pour concilier ce qu'ils en diſent avec ce qu'on voit, pourquoi on ſe brouille & ſe perd tout-à-coup dans des deſcriptions avec leſquelles on s'etoit avancé le plus loin. Nos plus ſavans Critiques des trois derniers ſiecles ont pris le biais de recourir aux changemens qu'ont cauſés les tremblemens de terre, les inondations & les grands ouvrages qui ont eté entrepris pour la conduite des eaux ; mais, outre que l'Hiſtoire ne fait mention en détail que d'un petit nombre, qu'obtient-on par là ? Pourquoi ne pas commencer par ſe faire juſtice de bonne grace ſur des connoiſſances que la ſuite des ſiecles a pouſſées loin de nous, qu'on ne ſauroit porter au-delà d'une très-médiocre probabilité, & qui, fuſſent-elles pouſſées juſqu'à l'evidence, n'apprendroient rien de bien important. Puiſque l'occaſion s'en préſente, nous placerons ici en paſſant une remarque. Si l'on vouloit vérifier ce que nous avons rapporté plus haut des réparations que le Fondateur

de la Dynaſtie des *Ming* fit faire au canal, on verroit dans les Annales qu'on ne lui donne pas trente-&-un ans de regne : le moyen qu'il ait fait faire des réparations au *Yu-ho* à la trente-cinquieme année ? Pour peu qu'un Auteur ſe piquât de *pénétration*, il auroit beau jeu pour nous accuſer ou de mauvaiſe foi ou d'ignorance : car nous citons un livre imprimé au palais ; & on prouveroit par pluſieurs livres imprimés auſſi au palais avant & après, que l'on ne donne que trente-&-un ans de regne à *Tai-tſou*, des *Ming*. Or il n'y a ni ignorance ni mauvaiſe foi dans notre fait. Mais il faut ſavoir que le *Choui-hing-kin-kien* etant compoſé de textes originaux, il cite l'ancienne Hiſtoire de *Tai-tſou*, qui commence ſon regne à l'année où il fut reconnu Empereur dans le *Kiang-nan*, juſqu'à l'entiere expulſion des *Yuen*. Combien de pareilles diſcordances de chronologie qu'on concilieroit auſſi aiſément, ſi on ſavoit le pourquoi, & ſur leſquelles, faute de le ſavoir, on ne débite que des imaginations!

XCVIII^e REM. Pe-king, *ville bâtie en 1267 de notre Ere par* Kou-blai-kan..... La note ajoute : *La partie de* Pe-king *qu'on nomme la ville Chinoiſe n'a eté bâtie qu'en 1644*, (pag. 26). C'eſt une grande queſtion, parmi nos Savans, de ſavoir ſi *Pe-king* a eté un fort, une petite ou une grande ville ſous la Dynaſtie des anciens *Tcheou*. Mais, ſoit qu'on interroge nos Annales ou nos Géographies anciennes & modernes, il eſt clair qu'elle a eté une grande ville depuis les *Han*, c'eſt-à-dire plus d'un ſiécle & demi avant l'Ere Chrétienne. Le *Hoang-yu-piao* marque en détail les différens noms qu'elle a eus depuis, de Dynaſtie en Dynaſtie, & les différentes fortunes qu'elle a eſſuyées. Les Tartares *Ki-tan*, qui commencerent une Dynaſtie nommée *Leao*, dans le commencement du dixieme ſiecle, firent de *Pe-king leur Cour*

du

du Midi (*Nan-king*), parce que le reſte de leurs Etats etoit dans le *Leao-tong* & dans le nord. Selon le *Ti-li-chi* ou la partie géographique de leurs Annales, *Pe-king* n'avoit alors que trente-ſix *li* de tour, ou un peu plus de trois lieues & demie, & huit portes. Sous les *Kin*, dont il fut auſſi la Capitale, il eut ſoixante-quinze *li* de tour ou ſept lieues & demie. Les *Yuen*, qui le nommerent d'abord la *Capitale du milieu*, puis la *grande Capitale*, ne lui donnerent que ſix lieues de tour & onze portes, lorſqu'ils en réparerent les ruines en 1274. Le Fondateur de la Dynaſtie des *Ming* raſa deux de ces portes du côté du midi pour le dégrader; & *Yong-lo*, qui en rebâtit les murailles en 1409, ne leur donna que quatre lieues de tour: c'eſt leur meſure d'aujourd'hui, etant reſtées les mêmes. Quant à *la ville chinoiſe*, ce fut *Chin-tſong*, de la Dynaſtie précédente, qui en fit faire l'enceinte en murs de terre l'an 1524; mais les Cenſeurs ayant repréſenté les inconvéniens & ſuites funeſtes d'une trop grande Capitale, la ville chinoiſe, quoique bâtie & peuplée, ne fut point incorporée à l'ancienne ville. Ce ne fut qu'en 1564, à la ſixieme lune, qu'elle obtint cet honneur avec celui d'avoir des murailles & des portes en briques, un ſiecle tout juſte avant l'année où l'on veut qu'elle ait eté bâtie.

XCIX^e^ Rem. *Après avoir réfléchi ſur cette ſingularité*, (page 27). L'ancienne Bactriane n'eſt pas trop aiſée à trouver; l'Ecole de Balk, la Carte de M. d'Anville, le Narré de l'Arabe *Ebn-ſaïd* font des embarras. Quand il s'agit de faire des réflexions, les plus ſimples, les plus naturelles & les plus judicieuſes ſont toujours les meilleures. Or, en ouvrant nos Cartes, il ſe trouve que *Kai-fong-fou*, qui etoit la Capitale des *Song*, eſt *juſte un peu au-delà du trente-ſixieme degré* ſur nos anciennes Cartes, ainſi qu'on peut voir dans

Martini, qui les a copiées. Comme les Mongoux etoient très-habiles Aſtronomes, il eſt tout ſimple qu'ayant pris *Kai-fong-fou* & détruit la Dynaſtie des *Song*, ils aient entrepris de ſe ſervir des inſtrumens dont ils s'etoient emparés, & que les Fondateurs des *Ming* les ayant chaſſés de Chine & dégradé *Pe-king*, qui avoit eté leur Capitale, fit remporter ces inſtrumens dans le *Kiang-nan*, comme un monument de ſa victoire. Si la *pénétration* de notre Auteur s'accommode de cette réponſe, nous lui en cédons avec plaiſir toute la gloire; car nous n'y aurions jamais penſé ſans lui. Du reſte, nous l'avertiſſons qu'à en croire les récits de nos Annales, les *Yuen* ſe ſervirent d'abord des inſtrumens qu'ils avoient pris ſur les *Kin*, qui etoient des Tartares comme eux, & s'etoient donné, comme eux, un Obſervatoire à *Pe-king*. Quant à l'etat où les Mongoux trouverent notre Aſtronomie, nous nous contenterons de remarquer que nous avons entendu dire à un Miſſionnaire, bon Aſtronome & verſé dans la lecture de nos livres, qu'on trouvoit dans les livres de *Tchou-tſée* beaucoup de choſes qu'on n'a commencé à ſavoir en Occident que dans ces derniers temps, & que, ſur le mouvement moyen du Soleil en particulier, cet Auteur etoit allé auſſi loin qu'on le puiſſe. L'explication naturelle de *bien des ſingularités* de l'Hiſtoire de notre Aſtronomie demanderoit auſſi bien des préliminaires pour pouvoir être compriſe en Occident. On n'y a aucune idée qui mene à concevoir ce qu'a eté & ce qu'a dû être, par rapport à cette ſcience, une révolution qui a conduit, après des guerres horribles, un homme du peuple ſur le trône. Il ſuffira de dire en général que la priſe de l'ancienne Capitale, dans laquelle ſeule il y avoit une Aſtronomie & des Aſtronomes, & l'erection d'une nouvelle Capitale, ont dû chaque fois mettre cette ſcience dans

le cas d'une nouvelle renaiſſance : car enfin, quand la paix permettoit de s'en occuper, ou les anciens Aſtronomes n'etoient plus, ou ils fuyoient & refuſoient de ſervir l'oppreſſeur de leurs anciens maîtres, ou même on ſe défioit de leur attachement pour eux. Il ne reſtoit donc que le parti de prendre des Lettrés, qui ouvroient des livres d'Aſtronomie qu'ils n'avoient jamais lus. Ces livres mêmes, il n'etoit pas aiſé de les déterrer; il falloit ſe contenter de ceux qu'on pouvoit avoir. Les révolutions d'Europe lui ôterent totalement ſon Aſtronomie pendant pluſieurs ſiecles : elle ne commença à la recouvrer qu'après le douzieme; & elle n'en auroit peut-être jamais eu, ſans les Arabes. Voici notre dernier mot : Si on compte combien d'années il a fallu, en Occident, à l'Aſtronomie pour renaître, croître & devenir une vraie ſcience, on trouvera qu'aucune de nos Dynaſties, depuis Jéſus-Chriſt, n'a duré ſi long-temps. Cette lenteur de progrès vaut bien la nôtre, vu ſur-tout qu'on etudioit, travailloit, obſervoit en Europe dans différens Royaumes & pays, au lieu que chez nous tous les efforts ont toujours eté renfermés dans l'athmoſphere etroite du Tribunal des Mathématiques. Ce que nous avons dit plus haut répond à ce qu'on pourroit objecter ſur nos avances en livres. D'ailleurs, qui ne ſait pas que les livres n'inſtruiſent que les Savans? Qui n'a que de la *pénétration* auroit à la main tous les livres du monde, qu'il ne feroit que des *Recherches philoſophiques.* Combien n'en a-t-on pas fait, avant ces derniers temps, ſur les Strabon, les Dioſcorides, les Pline & tant d'autres! On les traitoit comme de pauvres Chinois, parce qu'on ſe flattoit d'*avoir réfléchi.*

C[e] REM. *S'il y avoit en Chine des monumens d'une haute antiquité, ce ſeroit indubitablement les tombeaux des Empereurs,*

(pag. 29). Puiſque l'Auteur fait venir cette remarque à la ſuite des eloges qu'il donne aux *Yuen*, nous lui ſervirons ce qui eſt raconté dans les Annales, ſous l'année 1295, ſur le Fondateur de leur Dynaſtie. *Il ordonna*, diſent-elles, *de renverſer les tombeaux & de détruire les ſépultures des Empereurs de la Dynaſtie précédente ;* puis elles ajoutent : *Celui qui fut chargé d'y préſider ne ſe contenta pas d'y faire tout dégrader, renverſer & détruire de fond en comble, après avoir fait exhumer les cadavres & ouvrir leurs bierres, il les dépouilla de tout ce qui leur reſtoit des marques de leur ancienne grandeur, en or, en pierreries, en ornemens, profana leurs oſſemens, & pouſſa la barbarie juſqu'à employer leurs crânes en uſtenſiles & en vaſes à boire. L'Empereur le fit mettre en priſon ; mais il l'en fit ſortir peu de jours après, ſans le condamner à rien.* Comme nos Chinois n'ont point de *pénétration*, cette horrible profanation ayant eté faite en pleine paix, tout l'Empire etant déja ſoumis, elle leur a rendu à jamais odieuſe la mémoire de ce Monarque, dont ils louent d'ailleurs les bonnes qualités & les talens.

Les quarante volumes qu'on a en France de nos monumens antiques en vaſes & autres pieces de diverſes formes, pourront faire ſoupçonner que toute l'antiquité n'eſt pas ſi détruite & ſi anéantie ici qu'on voudroit le perſuader. Les médailles même & les monnoies des pays etrangers, qu'on trouve à la fin de ce Recueil, montreront peut-être à l'Europe bien des nouveautés d'ancienne date, & l'aideront sûrement à modifier ſes doutes ſur nos rapports & relations avec pluſieurs Royaumes de l'Aſie occidentale. Si on pouvoit envoyer le grand Recueil *Me-yuen-ou-hoa*, & les autres de cette eſpece où l'on a fait entrer les pieces les plus curieuſes des cabinets de l'Empereur & de ceux des Savans, mille

questions d'admiration & de curiosité feroient tomber bien vîte toutes les décisions des Savans & des Critiques par *pénétration*. Quand on a ecrit d'ici qu'il restoit peu ou même point d'anciens monumens, il falloit prendre une telle réponse dans le sens des questions des Savans auxquelles on répondoit. Il est très-vrai en effet que nous n'avons pas de ces monumens en edifices, en marbres, en médailles, en monnoies, &c. qui rendent à l'Histoire des témoignages décisifs & lui fournissent des détails en epoques, en noms, en récits & faits comme ceux que l'on a en Europe pour plusieurs parties de l'Histoire Romaine. Nous n'avons pas même de monumens assez grands, assez entiers pour faire connoître d'une maniere décidée le goût des arts des anciens siecles où ils ont eté elevés; car, plus on a eu soin de les conserver, de les entretenir & de les réparer, plus ce soin en affoiblit le témoignage, sur-tout pour les etrangers, & fait précisément un effet tout contraire à celui qu'on a prétendu leur donner, parce que rien ne garantit aux générations eloignées que la main qui y a touché n'y a rien ajouté ni retranché. Qu'on se garde bien de croire néanmoins que chaque Dynastie se pique d'entretenir tout ce qui reste de monumens des précédentes. Un Empire qui compte plus de trente-cinq siecles de durée, qui a eu tant d'Empereurs jaloux de survivre dans des edifices, qui a vu ses Provinces partagées tant de fois entre différens Princes, qui a changé si fréquemment de Capitale & en a compté plusieurs à la fois, seroit chargé d'un trop pesant fardeau, s'il lui falloit conserver & entretenir tous les monumens de gloire, de vanité ou de magnificence qui sont sortis de terre à chaque génération. La sagesse a fait des choix, & ces choix ont eté limités à ce que demandoit la reconnoissance publique ou la majesté

du Gouvernement. Les livres ont eté chargés des autres, & d'autant plus prudemment que qui ne croit pas ce qu'ils racontent & décrivent en détail, n'ajouteroit guere de foi à des bâtimens & à des edifices que leurs inſcriptions même font ſoupçonner, ou qu'un ſeul Ecrivain rend ſuſpectes. Outre cela, il importe beaucoup à la choſe publique que les Princes voient, à n'en pouvoir douter, que les plus ſolides monumens de la vanité ſuccombent peu-à-peu ſous le poids de leur propre caducité, délivrent la terre de leur inutile fardeau; qu'ils deviennent des ruines, puis de la pouſſiere, & que le ſeul moyen de s'immortaliſer ſur le trône, c'eſt de rendre les Peuples heureux. Où en feroit la Chine, s'il lui avoit fallu conſerver toutes les pierres qu'on a elevées ſur des pierres, toutes les briques qu'on a miſes ſur des briques, tous les bois qu'on a dreſſés ſur des bois, en palais, en tours, en arcs de triomphe, en pyramides, en mauſolées, en tombeaux & en tant d'autres eſpeces de ſuperbes & vains edifices! Les vivans n'auroient plus de champs pour cultiver & pour habiter, ni les morts d'endroits vuides pour être inhumés & aller être la pâture des vers. La terre eſt la terre de la génération vivante; les générations qui l'ont précédée n'y ont plus aucun droit, & celle-ci perdra les ſiens en diſparoiſſant comme elles. Toute l'Europe indignée dût-elle en pouſſer un cri d'horreur, nous le dirons à la face du ciel & de la terre, les hommes ont trop de beſoins & de néceſſités; ils ſont affligés de trop de maux & de miſeres pour ajouter au fardeau du travail, qu'exigent leur ſubſiſtance, leur habillement, leur logement & leurs devoirs réciproques, la corvée de faire ou de conſerver les fatales inutilités que le menſonge a appellées monumens de gloire ou de génie, & la raiſon, monumens du malheur des hommes & de leur

aveuglement. Les premieres générations, qui furent les plus ſages & les plus laborieuſes, comme les plus innocentes & les plus heureuſes, partageoient trop fraternellement les travaux néceſſaires, pour en chercher de ſurérogation. Ce n'eſt que lorſque l'homme eſt devenu un tigre pour l'homme, que les mêmes mains qui ont rejetté ſur les foibles leur part aux travaux communs ont oſé les ſurcharger de tous ceux qu'imaginoient leur luxe, leur faſte, leur orgueil, &c. Nous ſerions tentés de croire que la maladie de la *pénétration* a gagné dans le haut public, en voyant qu'on ne lui parle que de beaux arts, de buſtes, de ſtatues, de monumens à eriger. Car enfin, ſi on ne le ſuppoſoit pas attaqué de *pénétration*, comment lui oſeroit-on propoſer des choſes ſi inconciliables avec les premieres notions de *bienfaiſance* & d'*humanité*? Qui ignore que toutes les anciennes Nations, ſans en excepter même les Grecs & les Romains, n'ont donné dans l'illuſion des monumens que lorſqu'elles ont eu perdu, avec leur innocence & leur frugalité, cet amour du cœur qui faiſoit un intérêt public du bonheur des derniers citoyens? Qui peut ſe diſſimuler que l'Europe n'a rien gagné pour l'abondance & la félicité publique, à toutes ces ſtatues antiques, ces buſtes, ces médailles, ces pierres gravées, qu'elle a aſſemblés à ſi grands frais? *Combien de colons, de marchands, d'artiſans & de ſoldats*, diſoit *Lin-chi* à *Yen-tſong*, *qui paient de leur bien-être, ou même de leur néceſſaire, les dépenſes inſultantes que font pour des marbres & des décorations de tombeaux, des hommes qu'ils nourriſſent, qu'ils logent, qu'ils vêtiſſent, qu'ils meublent, qu'ils défendent, qu'ils environnent de commodités, & qui n'ont jamais fait qu'augmenter leur miſere. Il eſt honteux pour les hommes qu'il leur faille montrer la gloire des monumens publics pour obtenir d'eux qu'ils*

ſoient hommes pour leurs ſemblables. Mais tout monument qui n'exprimeroit pas ou la reconnoiſſance du public pour des ſervices importans, ou ſon admiration pour des vertus eminentes, ſeroit l'opprobre du Prince ſous lequel il auroit eté elevé. Que les Poëtes faſſent des vers pour les grands Poëtes, les Peintres des peintures pour les grands Peintres. Il faut avoir eté l'homme de l'Etat pour avoir droit aux monumens publics. Quand une génération s'oublie, celle qui la ſuit ſe hâte de renverſer ce qui n'auroit pas dû être elevé, &c. Nous avons cité ce texte pour faire entrevoir qu'on a eu ici la manie des monumens publics. Le nombre en eſt ſi grand, qu'on en a fait un article particulier dans les Géographies particulieres des villes & des Provinces, & dans la grande Géographie ſous le nom de *Kou-tſi*, comme nous l'avons obſervé ailleurs. Sur quoi nous avons à faire obſerver, 1°. qu'on feroit une ample Bibliotheque, ſi on entreprenoit de parler de chacun de ces monumens en détail, & de recueillir tout ce qu'on en trouve dans les livres, comme on a fait en Occident; 2°. que, comme chaque Dynaſtie a donné la deſcription & l'Hiſtoire des *Kou-tſi* de ſon temps, cette deſcription & cette hiſtoire ſuppléent à ce qui manque dans ceux qui ſont ruinés à demi, & conſolent pour ceux dont on ne voit plus que quelques veſtiges; 3°. que la fureur des guerres civiles & les troubles des révolutions générales ayant occaſionné la ruine de pluſieurs anciens monumens dans l'enceinte ou dans le voiſinage des villes, le Gouvernement, qui les a fait relever ou même rebâtir en entier, ne s'eſt pas mis en peine de ſuivre l'ancien plan, tantôt parce qu'il auroit eté trop diſpendieux, tantôt auſſi parce que la maniere de bâtir avoit changé. Par là, à moins d'être inſtruit, plus on les examine en Antiquaire, plus on eſt expoſé à en porter un faux jugement; 4°. que ce que nous

nous avons réellement de plus ancien en fait de monumens ſe trouve dans des montagnes ou dans des endroits iſolés & d'un difficile accès, & qu'à quelques arcs de triomphe près, à quelques tours & à quelques tombeaux, la plupart ſont des pagodes & des *miao*. Cependant, comme l'Hiſtoire de leur fondation, l'eloge de la Divinité qu'on y adore, les privileges qui leur ont eté accordés ſe trouvent gravés, pour l'ordinaire, ſur de grands marbres qui ſont à l'entrée de ces *miao* ou dans l'epaiſſeur des murailles, ils pourroient donner lieu à des recherches très-curieuſes & très-importantes ; parce qu'à en juger par quelques-unes de ces inſcriptions qu'on a fait entrer dans les livres, on y trouveroit probablement bien des choſes qui prouveroient que quelques branches de la ſecte de *Foë* ont eté originairement des Chrétiens, qui, privés long-temps d'inſtruction, ont porté dans la ſecte de *Foë* ce qu'ils avoient retenu de leur ancienne croyance ; 5°. que l'Empereur régnant a donné ordre, il y a plus de quinze ans, de deſſiner ſur les lieux tous les anciens monumens qui ſont dans tout l'Empire, afin d'en faire publier la collection entiere avec tout ce qui eſt néceſſaire pour les bien faire connoître. Mais vu la lenteur avec laquelle on procede dans ces ſortes d'entrepriſes, & le travail immenſe que demande celle-ci, il faudra encore bien des années de diſcuſſions & de vérifications avant que l'impreſſion en faſſe jouir le public. C'eſt bien ce que prétend le Gouvernement : les livres ordinaires qu'il fait compoſer ou publier ne ſuffiroient pas pour occuper l'attention, uſer le feu & conſumer l'activité des Lettrés. Il a ſans ceſſe recours à des entrepriſes immenſes de cette eſpece, pour les préſerver de la maladie de *pénétration* & les tenir en haleine ; 6°. que ſoit qu'on conſidere nos anciens monumens en Antiquaire & en Savant, ſoit qu'on les enviſage

du côté des différens arts qui les ont ou elevés ou ornés, l'Europe d'aujourd'hui n'a aucun intérêt réel à les connoître. Cette raison n'est pas encore suffisante pour lui en ôter l'envie; mais elle la perdra peu-à-peu, & guérira, par l'immensité même de ses connoissances, de l'intempérance de savoir. Elle en est déjà venue aux Abrégés, aux Dictionnaires & aux Répertoires; encore quelques pas de plus, & elle sentira comme nous que le fardeau des sciences accableroit la société, si on ne le bornoit pas à ce qui est nécessaire, comme les hommes des premiers âges. Qu'on nous permette de finir par ce mot: Ceux qui sont attaqués de la maladie de *pénétration* ont fait l'impossible pour se faire envoyer d'ici tout ce que nous avons de plus ancien en fait de monumens. L'or & l'argent ont eté prodigués à Canton: on n'a rien epargné pour soutirer de quelques Lettrés quelque chose de plus que ce qu'ont envoyé les Missionnaires à Rome, à Paris, à Londres & à Vienne, & les Moscovites etablis à *Peking*, à Petersbourg; pour trouver quelque marbre tel quel à opposer à la Bible; & on a echoué dans cette grande entreprise, parce que nous n'avons rien réellement, dans ce qui nous reste des premiers âges, qui ne lui rende témoignage, au lieu de la contredire. Après cela, il est aisé d'expliquer pourquoi ils ont traité de fable, de supposition, de ruse des Missionnaires, les fameux marbres qui attestent si invinciblement que la Religion Chrétienne a eté publiée dans notre Chine au commencement de la Dynastie des *Tang*. Traiter les Missionnaires de fourbes & de faussaires est le droit du jeu; & il est tout simple qu'après avoir prouvé qu'ils n'entendent pas assez le Chinois pour ouvrir les livres, on les accuse d'avoir contrefait une longue inscription en caracteres & en style du septieme siecle; mais, en vérité, c'est

pousser la *pénétration* trop loin que de supposer notre Gouvernement & nos Lettrés assez stupides pour donner dans un piege de cette espece. Car enfin l'autorité publique a fait relever ces marbres avec honneur ; & aucun Lettré ne s'est elevé contre le livre que *Yang-ma-no* publia dans le temps à *Pe-king*, pour les expliquer & en faire valoir le témoignage. Ce livre est à la Bibliotheque du Roi.

CI[e] REM. *Le Pere Duhalde eût pu exagérer sur la Chine d'une maniere plus ingénieuse ou d'une façon moins grossiere*, (pag. 32). Nous ne nous chargeons point de faire bon pour tout ce qu'on trouve dans la description de la Chine de Duhalde. Mais si les vrais savans d'Europe jugeoient qu'il fût à propos de relever les exagérations très-*ingénieuses* & point *grossieres* dont les *Recherches philosophiques* sont tissues, en les suivant de page en page, nous nous chargeons de montrer & démontrer non pas que l'Auteur n'a pas voulu, pu, ni su mieux dire, ce ne sont pas nos affaires, mais qu'il parle d'un bout à l'autre sur la Chine en homme qui n'a pas les premieres notions de ce qu'il faudroit savoir pour en parler au public. Duhalde n'etoit responsable que de sa fidélité à mettre en œuvre les Mémoires qu'on lui avoit envoyés, & ceux qui lui avoient envoyé ces Mémoires n'etoient responsables, de leur côté, que de leur exactitude à traduire les livres dont ils les tiroient. La description du tombeau de *Tsin-chi-hoang* n'est ni du crû du P. Duhalde, ni de celui de ses correspondans. Si l'on veut ouvrir l'*Y-ché*, qui est une collection de tous les monumens historiques jusqu'aux *Han*, on trouvera à la fin du cent quarante-neuvieme livre, pag. 16 & 17, la description de ce tombeau dans les textes originaux du *San-tsin-ki*, du *Tcha-tché-han-y*, du *Choui-king-tchou*, du *Hoang-kien* & de *Sée-ma-tsien*, qui en a fait entrer

la majeure partie dans ſes Annales. Nous n'avons pas maintenant le *Tong-kien-kang-mou* à la main pour le vérifier, mais, ou nos ſouvenirs ſe trompent bien, ou elle y eſt auſſi en note. Dans quel temps ont ecrit les anciens Auteurs de cette deſcription ? ſe ſont-ils accordés à débiter une fable ? de quel œil les Savans & les Critiques voient-ils les petites différences qui ſont dans leurs récits ? quelle eſt la façon la plus commune d'enviſager la magnificence bizarre & pleine de ſuppoſitions du tombeau de *Tſin-chi-hoang ?* Toutes ces queſtions qu'on a faites ici, & auxquelles on a répondu, ſont etrangeres à la *pénétration* des Recherches philoſophiques. La deſcription du tombeau de *Tſin-chi-hoang* eſt traduite d'après nos livres. Tant pis pour eux, ſi elle eſt fauſſe & ridicule ; mais, avant d'accuſer Duhalde de l'avoir rêvée, il falloit en avoir des preuves. Plus il eſt indubitable & démontré que ce bon Ecrivain n'y a mis du ſien que le françois, plus notre Auteur s'eſt décrié, en voulant donner des bévues de *pénétration* pour des propos réfléchis d'un Critique exact, habile & ſavant. De tous les Ecrivains qui ont ecrit ſur la Chine, Duhalde eſt, ſans contredit, celui qui a eu des Mémoires plus travaillés, plus sûrs & plus abondans ; & quoiqu'il n'ait jamais vu la Chine que de ſon cabinet, il a ſi bien ſu ſe mettre à ſon vrai point de vue, que, s'il n'a pas toujours trouvé dans ces Mémoires tout ce qui y etoit, il n'a jamais mis ſes idées à la place de ce qu'il y a trouvé, & l'a préſenté au lecteur avec une préciſion & une clarté qui lui ſauvent tous les faux-jours des préjugés. Auſſi, plus ſon ouvrage comptera de ſiecles, plus il croîtra en réputation, parce qu'il ſe rendra témoignage à lui-même, & fera ſentir juſqu'à l'etonnement que les Monteſquieu, les Voltaire & tant d'autres Ecrivains de nos jours ne ſe ſont mépris

ſi viſiblement ſur la Chine que parce qu'ils ont contredit l'idée qu'il en donne, & l'ont repréſentée comme le demandoit l'illuſion des menſonges qu'ils vouloient accréditer. Ce n'eſt que pour faire l'acquit de notre probité & de notre droiture que nous lui rendons ici ce témoignage. Si nous avions à le louer d'après notre reſpect, notre eſtime & notre vive reconnoiſſance, nous ne parlerions que de ſes vertus, que nous avons eu le bonheur d'admirer de près, & des ſoins immenſes dans leſquels il a conſommé ſa vie pour faire face à tous les intérêts de la Religion dans notre patrie, qui lui etoit ſi chere, & conſoler toutes ſes douleurs.

CII[e] REM. *Auſſi n'eſt-ce pas proprement un ouvrage chinois*, (pag. 35). Le mot de *tour* eſt un mot vague dont les Européens ſe ſervent egalement pour indiquer, 1°. les *tai* ou plattes-formes elevées des anciens Chinois pour obſerver le Ciel, pour ſuivre les révolutions de l'athmoſphere & en faire le journal, & pour prendre le grand air & jouir au frais de la vue de la campagne ; 2°. les *hou* ou edifices à pluſieurs etages & iſolés, ronds, quarrés, hexagones, octogones, en pierre, en brique, en fayance ou en bois, & très-fameux depuis que *Tſin-chi-hoang* en eut fait elever un ſi grand nombre, tous plus magnifiques les uns que les autres ; 3°. les *ta*, eſpece de tour ſépulcrale ou ſuperſtitieuſe qui eſt maſſive, pour l'ordinaire, comme une pyramide, d'une figure bizarre & ſinguliere, & qui n'eſt ni *proprement* ni *improprement* un *ouvrage chinois*, l'idée en etant toute due aux Lama. Quelques Auteurs avoient voulu dire que les *Kin* avoient eu des *ta* : mais on ne doute plus aujourd'hui que les *Yuen* ne ſoient les premiers qui en aient fait bâtir en Chine, à la perſuaſion des Lama, en qui ils avoient grande confiance, & qui obtenoient d'eux tout ce qu'ils vouloient.

On a envoyé en France, ces dernieres années, plusieurs peintures des trois especes de tours dont nous venons de parler. La seconde fourniroit amplement la matiere de plusieurs volumes. *Sou-chi-pa* disoit dans un Ode, long-temps avant l'Ere Chrétienne : *Quand j'eleve mes regards vers le* hou *de pierre, il me faut chercher son toit dans les nues. Tou-po* dit de celui de la Capitale des *Tang : L'email de ses briques dispute d'eclat à l'or & à la pourpre, & réfléchit en arc-en-ciel, jusqu'à la ville, les rayons du soleil qui tombent sur chaque etage.* Celui de *Lo-yang*, nommé *y-fong*, etoit à douze etages & avoit aux six façades de chaque etage quatre fenêtres en fleurs de nénuphar toutes dorées. Un censeur nomma celui de *Tchang-ngan-pan-tching* la *moitié d'une ville*, pour dire energiquement ce qu'il avoit coûté & combien il etoit inutile. Le Prêtre *Te-li*, en parlant d'un de ces edifices qui avoit cinq cens pieds de haut, après avoir fait précéder plusieurs strophes d'etonnement & d'admiration sur le projet & l'exécution d'un si grand ouvrage, dit qu'il craint *l'asthme*, & n'a pas osé se risquer *à monter jusqu'à la derniere terrasse, d'où les hommes ne paroissent que comme des fourmis. Monter tant d'escaliers est réservé à ces jeunes Reines qui ont la force de porter à leurs doigts ou sur leur tête tous les revenus de plusieurs Provinces.* Il y a eu de ces *hou* en marbre blancs, en briques dorées, en bois de cedre & même en cuivre, au moins en partie. Le nombre des etages etoit trois, cinq, sept, neuf, & alloit quelquefois jusqu'à treize. Leur forme extérieure varioit beaucoup, ainsi que leur décoration intérieure. Nous trouvons qu'il y en avoit qui etoient à galerie ou à balcon, & diminuoient à chaque etage de la largeur de la galerie ou du balcon. D'autres avoient un escalier qui tournoit tout-autour avec sa rampe, & s'arrêtoit

tantôt à une face de chaque etage, tantôt à l'autre, pour faire un repos. Quelques-uns etoient bâtis au milieu des eaux, sur un massif enorme fait de rochers escarpés, où l'on faisoit croître des arbres & des fleurs, & sur lesquels on ménageoit des cascades & des chûtes d'eau. On montoit sur ce massif par des escaliers qui etoient taillés grossiérement, tournoient autour d'un gros rocher, passoient sous un autre ou même au travers par des voûtes & des cavernes imitées de celles des montagnes, & suspendues comme elles en précipices. Quand on etoit arrivé sur la platte-forme, on y trouvoit des jardins enchantés. C'est du milieu de ces jardins que s'elevoit le *leou* qui devoit être d'une magnificence extraordinaire, pour représenter ceux des immortels, ou être comme une grande pointe de rocher couverte du bas en haut d'arbrisseaux & de fleurs sauvages qui croissoient çà & là... Si quelque faiseur de Recherches sur l'Egypte avoit envie d'epuiser un sujet si utile & si intéressant pour le genre humain, nous sommes en etat de lui indiquer, outre force d'inscriptions en prose de tous les styles, un gros recueil de vers dont l'elégance, la beauté & l'harmonie adouciront son travail, & lui persuaderont que n'etant pas sortis du Parnasse de la Bactriane, ni de celui du Thibet, & portant l'empreinte de notre poésie de chaque siecle depuis les *Han*, il en résulte que nous avions des *leou* avant que les Mongoux sussent eternuer sans regarder le soleil. Tout ce que nous dirons sur les *ta*, c'est que les Tartares Mantchoux, ayant pris la religion des Lama, ont adopté la superstition des *ta*, & en ont fait bâtir de diverses hauteurs dans les lieux qu'ils ont déterminés, & avec tout ce qu'il leur a plu de prescrire pour qu'ils portassent bonheur, c'est-à-dire pour que les Lama, gagnés & contents, se servissent, selon les

intentions de la Cour, de l'ascendant singulier qu'ils ont sur les Tartares d'au-delà de la grande muraille, qui, quoique tributaires, seroient fort à craindre, s'il leur prenoit envie de ne vouloir pas payer de tribut.

CIII[e] REM. *La salle où l'Empereur* Kang-hi *donna audience à un Ambassadeur de Russie*, (pag. 41). Cette phrase est bien d'un Européen qui transporte ici ses idées d'*Ambassadeur* & d'*audience*, puis croit très-respectueusement des relations où l'on débite bien des mensonges, lors même qu'on dit la vérité, parce que ce qu'on raconte est entendu en Europe tout autrement qu'il ne le faudroit. Les gasconades, hyperboles & fictions de ces sortes de pieces sont trop sans conséquence pour que nous songions à les relever, même dans les relations hollandoises, aussi amusantes que le roman comique pour qui sait de quoi il s'agit. L'article des fenêtres de papier est vrai; mais il faudroit trop de détails pour en rabattre tout ce qu'y ajoute la *pénétration* de notre Auteur. Nous nous bornerons à observer qu'il y a telles maisons européennes du parc de *Yuen-ming* qui sont toutes en vitres, qu'on fait des glaces à Canton, & que nous avons trouvé par hasard dans un livre publié dans le dixieme siecle, par les ordres de l'Empereur *Tai-tsong*, que, *sous les* Han *occidentaux, les fenêtres de la grande salle du palais nommée* Tchao-yang *etoient toutes en* lieou-li, *& que la lumiere y pénétroit tellement qu'on y auroit trouvé un cheveu.* La même chose est répétée en d'autres termes dans la description d'un palais de *Ou-ti*, qui monta sur le trône l'an 130 avant J. C. On avoit poussé dès lors le luxe si loin, que l'Empereur avoit des fenêtres en agathes blanches réduites en lames & en feuilles très-minces. Voyez *Tai-ping-yu-kien*, livre cent quatre-vingt-septieme, article premier: l'Europe est l'Europe,

la

la Chine eſt la Chine ; toutes les maiſons ſont ici tournées au midi, & la façade du midi eſt toute en fenêtres. On a beau choiſir le papier le plus mince pour ces fenêtres, vient un temps où il faut le déchirer dans les maiſons du peuple. Le pourquoi de tout cela, ainſi que celui des inconvéniens des fenêtres de verre ou de talc, qui eſt ſi beau ici & à ſi bas prix, ne ſauroit être déduit de maniere à être compris, &, à plus forte raiſon, goûté en Occident. Le local & le climat, la maniere de vivre & les mœurs exigent ici ou empêchent une infinité de choſes pour leſquelles on n'y a pas d'idées.

CIV^e Rem. *Il eſt ſingulier de voir les Architectes de la Chine elever des rochers artificiels dans ce qu'ils appellent des jardins*, (pag. 42). Les jardins de la Bactriane & les déſerts des anciens Scythes ne pouvoient pas venir ici. Rien de mieux que de redoubler de *pénétration* & de décocher une phraſe philoſophique qui faſſe prendre le change à qui le voudra. Nous avons déja dit un mot plus haut de la magnificence egalement ruineuſe & inſenſée qui avoit fait un fléau public de nos jardins de plaiſance. L'intérêt de la choſe publique s'eſt enfin prévalu de l'aveuglement, de la faſcination & des malheurs des ſiecles paſſés pour nous perſuader. Nos jardins revenus à la noble ſimplicité des plus beaux jours des anciens *Tcheou*, peuvent ſoutenir les regards des Sages, & méritent de ſervir de modele à toutes les Nations. La nature ſeule y paroît, & ſans autre parure ni ornement que la naïveté, la ſimplicité, le négligé, le déſordre & l'antiſymmétrie qu'elle a dans les plus belles campagnes, & qui y plaiſent toujours egalement. Les regles de l'art s'en offenſent, les préjugés en murmurent, le faux goût s'en ſcandaliſe, mais les yeux en ſont ravis, la raiſon y applaudit, & l'ame la

plus usée s'y trouve sensible à mille impressions de plaisir, de joie & de volupté. Un jardin chinois de bon goût est un endroit où la beauté du local, les agrémens de la situation & la variété des points de vue sont embellis par un mêlange assorti, mais naturel, de côteaux & de collines, de vallées & de plaines, d'eaux courantes & d'eaux plattes, de petites îles & de golphes, de bosquets & d'arbres isolés, de plantes & de fleurs, de cabinets & de grottes, de berceaux rians & de solitudes sauvages, sérieuses & comme détachées du reste de l'univers. Le compas & la regle n'y ont rien tracé, la toise n'y a rien mesuré, la symmétrie n'y a rien commandé, &, ce qui est encore plus ravissant, le luxe & la magnificence n'y sont pas entrés. On y jouit des charmes de la campagne & des agrémens de chaque saison sans que les traces affligeantes d'un travail continuel en emoussent ou en troublent le sentiment. Les Princes mêmes & les Grands ont senti qu'ils devoient cela à leur cœur, & lorsqu'ils ont fait ajouter à l'œuvre de la nature, il a fallu que l'art & le travail lui attribuassent leurs ouvrages en l'imitant. Les rochers, les grottes & les cavernes qui allument le zele de notre Auteur demandent réellement beaucoup d'art & de goût pour que l'œil s'y trompe & n'y voie pas la main de l'homme; mais en quoi la *pénétration* de l'Auteur a failli sur-tout en les critiquant, c'est de ne pas voir qu'une seule statue, un seul vase de marbre coûtent plus que tous les rochers bruts d'un jardin, qui, dès-là, ne peuvent pas nuire à la chose publique.

CV^e^ REM. *On est assez généralement prévenu, sans qu'il soit besoin d'insister beaucoup à cet egard, que ni le quartier Chinois, ni le quartier Tartare n'ont des temples dont la structure se fasse distinguer des edifices publics des autres villes*, (ibid).

Ce qui suit ces paroles est assurément trop farci de calomnies, de mensonges & de duretés, pour être passé sous silence, & il seroit relevé, s'il ne s'agissoit pas de Religion. Mais, en pareille matiere, l'Homme de Lettres n'a rien à dire à un Philosophe qui n'a pas les premieres notions de notre Histoire, ni le Missionnaire Chinois à un Européen qui a eté baptisé. Quant à ce qui regarde notre architecture, qui est le sujet prétendu de cette section, & sur laquelle on n'a fait que bégayer des ignorances & des bévues de toutes les couleurs, nous nous bornerons à observer, 1°. qu'on dit communément qu'il y a dix mille *miao* ou temples d'Idoles dans la ville de *Pe-king* & dans la banlieue. La plupart de ceux qui sont dans la premiere enceinte du palais sont beaux, quelques-uns magnifiques. Il n'y en a point sûrement dans les Provinces qui puissent leur être comparés. Les *miao* qui sont semés çà & là dans le reste de la ville & aux environs sont presque tous bâtis sur des plans différens. Dans le grand nombre, il y en a qui sont immenses & dont les bâtimens sont d'assez bon goût; quelques-uns sont médiocres, & les autres des chapelles. Ceux où il y a un grand nombre de Lamas ou de Bonzes ou de *Tao-sée* ou de *Ki-kou* (espece de Bonzesses), sont communément beaux & bien entretenus. Les foires qu'il y a chaque mois dans différens quartiers de la ville se tiennent toutes dans les grands *miao*, dont les vastes & nombreuses cours, toutes bordées de galeries, sont en effet très-propres à cela; 2°. que c'est par le *Tien-tan* & le *Ti-tan* qu'il faut juger de notre architecture : elle y déploie toutes ses beautés, toutes ses richesses & toutes ses magnificences. Si notre Auteur avoit pu lire le peu qui en a eté dit dans plusieurs livres, il auroit vu qu'accuser notre architecture de ne connoître ni proportions, ni regles, ni

ſymmétrie, c'eſt accuſer le ſoleil d'être obſcur & ſans eclat. La loi des premiers âges, qui eſt conſignée dans pluſieurs endroits des *King*, a eté entendue de tous les ſiecles & a ſubjugué toutes les Dynaſties, les etrangeres comme les nationales. L'empereur ne peut rien avoir dans aucun de ſes palais qui ſoit d'une architecture auſſi riche, auſſi magnifique que le *Tien-tan*. Cette loi, du reſte, s'etend à tout ce qu'on y voit & à tout ce qui y ſert, même les inſtrumens de muſique. Les flûtes, les tambours, les *kin*, les *ché*, &c. dont on ſe ſert dans la muſique des ſacrifices, ſont non-ſeulement d'un travail plus exquis & d'une matiere plus choiſie ou plus précieuſe que ceux du palais, mais encore faits ſur d'autres dimenſions & toujours plus grands, en ſorte qu'il eſt vrai de dire qu'on n'entend qu'au *Tien-tan* notre grande muſique & notre grande ſymphonie. La deſcente du mercure aidera la *pénétration* de notre Auteur à tourner cela en preuve de notre deſcendance des anciens Scythes. Pour faciliter ſes recherches, nous l'avertiſſons que la diſtinction du *Tien-tan* & du *Ti-tan* eſt une diſtinction inconnue à l'antiquité ; qu'elle a occaſionné de grandes diſputes & des repréſentations ſans fin ; qu'elle a eté quittée & repriſe pluſieurs fois, & qu'il ne faut qu'ouvrir les loix de la Dynaſtie régnante & les ouvrages de l'Empereur *Kang-hi*, pour voir que ces deux temples ſont egalement dédiés au *Chang-ti*, mais ſous deux titres différens. Dans l'un, c'eſt l'Eſprit eternel qu'on adore ; dans l'autre, c'eſt l'Eſprit créateur & conſervateur du monde. Eſt-ce la deſcente du mercure ? eſt-ce la *pénétration* qui a fait faux bond à notre Auteur ? Peut-être eſt-ce l'une & l'autre à la fois. Mais il eſt certain qu'il a manqué une belle tirade ſur *Pé-king*. Des rues non pavées & bordées, pour la plupart, de rez-de-chauſſée, quelque larges & quelque eloignées qu'elles ſoient,

doivent faire un grand village plutôt qu'une ville. Il ſaute aux yeux que cette maniere de bâtir eſt contretirée ſur l'idée d'un camp, & qu'on n'a fait que ſubſtituer des maiſons aux tentes; ce qui eſt très-conforme à ce que l'Auteur a *obſervé par rapport à l'etat primitif des Chinois dans la vie paſtorale, & lorſqu'ils campoient encore à la maniere des Tartares* il y a un peu plus de trois mille ſept cens ans. Pour peu qu'il puiſſe trouver des Scythes pour ce temps-là, qu'il ne ſe mette pas en peine des calculs aſtronomiques, des traits admirables d'érudition, ni des raiſonnemens merveilleux du très-candide & très-ſincere M. Freret. Outre que ce Savant avoit penſé lui-même différemment dans ſes premiers Ecrits ſur notre chronologie, il eſt sûr que nos *King* ne remontent pas plus haut; & il y aura bien du malheur, ſi la deſcente du mercure ne démontre pas que le temps qu'ils indiquent eſt à-peu-près celui où a pu commencer la fin de la vie paſtorale de nos Chinois, qui, dès le temps de *Yao* & de *Chun*, s'adonnerent à l'agriculture de toutes leurs forces.

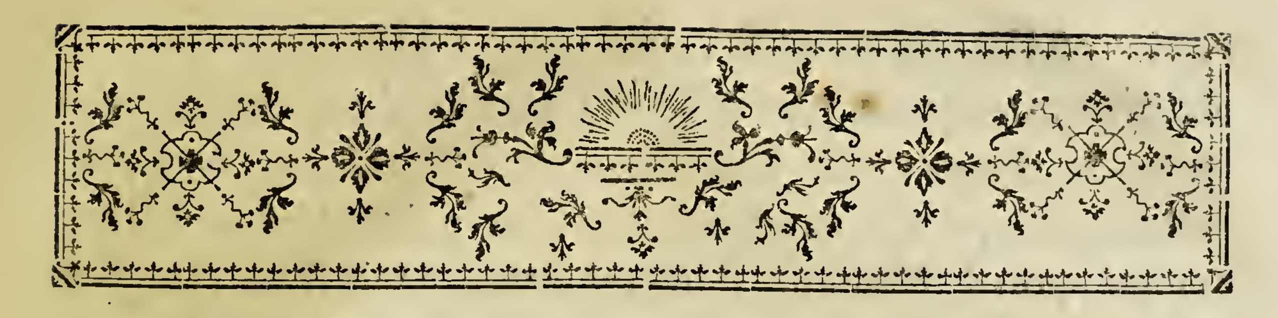
Nous ne pouſſerons pas plus loin nos Remarques & nous nous arrêterons ici; mais, en finiſſant, il ne ſera pas hors de propos de nous expliquer ſur le but que nous nous ſommes propoſé en faiſant ces Remarques.

Tout ce que nous avons à dire de nos Remarques ſur cet ouvrage pis que ſingulier, c'eſt que nous nous y ſommes attachés à montrer l'ignorance de l'Auteur plus qu'à combattre ſes erreurs, à faire voir la groſſiéreté de l'appât plus qu'à briſer l'hameçon ou à apprendre à l'eviter. Outre que l'un etoit plus à notre portée que l'autre & nous convenoit mieux de toutes manieres, il nous a paru que c'etoit auſſi ce qu'on attendoit de nous. Car, quant à réfuter ſérieuſement & avec les armes de la Théologie les impiétés palliées de cet ouvrage,

fussions-nous en etat de l'entreprendre, ce ne feroit pas à nous à nous en charger; mais, etant Chinois, c'etoit à nous de défendre notre patrie & à la sauver du mépris & de l'horreur qu'on a voulu inspirer pour elle. S'il nous etoit echappé, dans nos Remarques, quelque chose de trop vif contre l'Europe, ou d'outré à la louange de notre Chine, nous demandons en grace qu'on ne l'attribue qu'à notre sensibilité, trop difficile à modérer quand il s'agit d'un aussi grand intérêt. Que le Lecteur veuille bien ne voir que l'excès de nos craintes & de notre désolation dans ce qui pourroit nous être echappé de peu conforme à notre vraie façon de penser. Nous le désavouons ici de tout notre cœur, & nous nous flattons d'autant plus d'en être crus, qu'on doit sentir que nous n'avons pas pu vouloir manquer le principal but de ces Remarques.

A Pe-king, ce 27 Juillet 1775.





SUR LES VERS A SOIE SAUVAGES.

Et Biſſum & Sericum & Chod chod propoſuerunt in mercatu ſuo.
EZECH. Cap. 27.

LES interpretes des Livres ſaints ſont très-embarraſſés pour expliquer le *Chod chod* que le Prophete joint ici au lin & à la ſoie. Saint Jérôme a eu la ſage timidité de ne pas ſe riſquer à le traduire, lui qui avoit etudié la langue hébraïque avec tant de ſoin, & qui poſſédoit ſi ſupérieurement la ſcience de l'Ecriture Sainte, & vivoit dans un ſiecle où les traditions ſubſiſtantes répandoient tant de lumiere ſur la vraie ſignification des mots. Les Commentateurs des derniers ſiecles ont eſſayé de ſuppléer au ſilence de Saint Jérôme, & ont fait ſignifier au *chod chod* du texte ſacré, les uns des *perles*, les autres des *rubis*, ceux-là des *diamants*, ceux-ci des *eſcarboucles*, & le grand nombre, des choſes précieuſes en général. Nous reſpectons tous ces divers ſentimens ; mais, s'il nous etoit permis de haſarder nos conjectures, nous dirions que la maniere dont le Prophête joint le *chod chod* au lin & à la ſoie paroît indiquer une matiere encore plus précieuſe dont on faiſoit auſſi des etoffes. Comme même il la met après la ſoie, ainſi qu'il a mis la ſoie après le lin, dans la vue, ce ſemble, de faire une gradation, nous pencherions à conjecturer que le *chod chod* etoit encore plus rare, plus recherché & d'un plus haut prix. Mais que pouvoit-il y avoir

de plus rare & de plus précieux que la ſoie, qui ne commençoit guere qu'à être connue en Occident, à ce qu'il paroît, & qui s'y vendoit encore au poids de l'or ſi long-temps après ? Nous ne donnons notre conjecture que pour ce qu'elle vaut ; mais, comme nous trouvons dans les livres chinois qu'on nommoit *cho-cho*, anciennement, une ſoie qu'on tiroit d'une eſpece de pinne d'eau-douce qu'on trouvoit ſur les bords des fleuves *Kiang* & *Han* ; comme il eſt dit dans le *Chou-y-ki* que la ſoie de cette eſpece, venue des mers du midi, ſe vendoit le *centuple de l'or* (*kia-pe-yu-kin*), nous trouvons quelque vraiſemblance à imaginer que le *chod chod* du Prophete pouvoit bien être de la ſoie de pinne, ſoit de mer, ſoit d'eau douce. Du reſte la ſoie ordinaire n'etant encore que bien peu connue en Occident au quatrieme ſiecle, on ne doit pas être ſurpris que Saint Jérôme ait ignoré que *chod chod* ſignifioit cette eſpece de ſoie particuliere à qui on aura conſervé ſon nom etranger dans la langue hébraïque, comme nous faiſons tous les jours dans notre langue pour la plupart des nouveautés des pays lointains.

Paſſons à une autre queſtion ſur la ſoie dont il eſt parlé dans notre texte. D'où venoit la ſoie qu'on avoit alors en Occident ? pourquoi etoit-elle ſi rare ? En deſcendant même juſqu'au temps de Pline le Naturaliſte, qui etoit bien eloigné de celui du Prophete Ezechiel, on voit que bien loin d'elever en Occident les vers à ſoie de mûrier, on ne les connoiſſoit pas. La ſoie qu'on avoit alors (auſſi etoit-elle fort rare & fort chere) etoit celle de différentes chenilles qui filent des cocons & s'y enferment pour ſe préparer à leur métamorphoſe en papillons. Il eſt tout naturel d'en conclure qu'il en etoit de même tant de ſiecles auparavant, & que la ſuperbe

ſuperbe ville de Tyr, dont parle le Prophete, ne s'etoit fait un objet de commerce que de celle des endroits où abordoient les vaiſſeaux : du moins nous paroît-il plus difficile à prouver que, la Chine exceptée, on eût ailleurs d'autre ſoie que celle des chenilles, qui ſe multiplioient aſſez dans quelques pays, pour que la quantité de leurs cocons fût un objet de trafic. Nous avons dit la Chine exceptée, parce qu'il eſt démontré hiſtoriquement qu'on y a connu & pratiqué l'art d'elever les vers à ſoie de mûrier plus de mille ans avant l'Ere Chrétienne. Dans ce cas, dira-t-on, eſt-il hors de vraiſemblance que les vaiſſeaux de Tyr, qui couroient toutes les mers, puſſent avoir des ſoies de Chine ? Les Savans de ces derniers ſiecles ont mis trop de conjectures & d'idées ſyſtématiques dans ce qu'ils ont ecrit ſur ce ſujet pour que nous oſions entamer aucune ſorte de diſcuſſion. Mais il nous paroît que faire tout le tour de l'Afrique eût eté une trop grande entrepriſe pour la navigation de ces temps reculés, & que la Mer Rouge, eût-elle joint le commerce de l'Orient à celui de l'Occident par le Nil & l'iſthme de Suez, il reſteroit encore une difficulté inſoluble. La partie de la Chine la plus méridionale etoit alors un pays à moitié déſert qui n'etoit habité que par des fugitifs des autres Provinces qui s'y etoient cantonnés. *Tſin-chi-hoang*, qui mourut l'an 210 avant l'Ere Chrétienne, fut le premier Empereur de Chine qui entreprit de les policer & d'y introduire les arts & les loix de l'Empire. Sa politique, qui voyoit ces régions du fond de la Province de *Chan-ſi*, comme les Romains voyoient les Gaules & l'Allemagne du haut du Capitole, y envoya d'abord quelques armées, & puis plus de cinq cens mille habitans qui n'y trouverent point la ſoie. Ce dernier fait eſt ſi certain, que plus de mille cinq cens ans après elle y etoit encore fort rare & n'y etoit guere connue que par le commerce avec les autres

Provinces de l'Empire. Ainſi, quelque navigation qu'on crût ou qu'on croie trouver pour le ſiecle du Prophete Ezechiel, elle ne pouvoit point porter en Occident les ſoies de Chine: toutes les Provinces où on elevoit des vers à ſoie etoient trop eloignées de la mer. Mais, inſiſtera-t-on peut-être, le commerce de terre auroit pu ſuppléer à celui de mer & faire paſſer en Occident des ſoieries & même de la ſoie, puiſqu'il les porte aujourd'hui juſqu'à Tobolsk. Oui, ſi l'on prouvoit, avant tout, que la Chine penſoit alors ſur le commerce avec les Etrangers, comme elle a penſé dans ces derniers ſiecles, & que les Anciens avoient des caravanes aſſez hardies & aſſez fortes pour entreprendre le grand voyage de Chine. Du reſte, nous ne faiſons cette difficulté que parce que le prix que coûtoit alors la ſoie, ſa rareté & tout ce qu'on en a dit encore bien long-temps après eſt inconciliable avec un pareil commerce. Ce que nous admettrions comme plus vraiſemblable, à cauſe de la venue des Juifs en Chine ſous la Dynaſtie des *Tcheou* finiſſante, c'eſt qu'il y avoit quelquefois des circonſtances où les Etrangers pouvoient pénétrer dans ce vaſte Empire, & même y faire quelque commerce à la ſuite des Ambaſſadeurs des différentes hordes de Tartares qui, alors comme depuis, rempliſſoient les régions qui ſont entre la Perſe, la Mer Caſpienne & la Chine. Du reſte, en admettant même tout cela, vu l'etat politique de l'Aſie occidentale & de l'Europe dans les temps dont nous parlons, vu le ton des mœurs nationales des différens Peuples & le peu de rapports qu'ils avoient les uns avec les autres, la ſoie qui pouvoit ſortir quelquefois de Chine ne devoit pas aller loin, ni en diminuer la rareté. Quant à ceux qui voudroient argumenter ſur cette ſuppoſition, & ſoutenir que le paſſage des ſoies de Chine en Occident y auroit porté la connoiſſance des vers à ſoie de mûrier & la maniere de les elever, tout

ce qu'il convient de leur répondre, c'eſt que les idées publiques en etoient trop eloignées pour qu'aucune relation eût pu les rendre vraiſemblables, & qu'en matiere de connoiſſances, les plus ſimples & les plus utiles ſont les dernieres que les Nations apprennent les unes des autres : témoin le Sémoir Chinois, qui n'a attiré les regards de l'Occident qu'après plus de deux ſiecles d'un commerce continuel. Que nos Philoſophes examinent pourquoi il a fallu en diſſimuler l'origine pour le faire goûter, tandis que pour les magots, les vernis, les feux d'artifice, la porcelaine, &c. qui ont eté tout autrement accueillis, on ſe paroit du ſecret des Chinois & on s'en faiſoit honneur.

On inſiſte & on demande : Puiſque les habitans de Tyr trouvoient en Occident la ſoie qui, par la maniere dont en parle le Prophete, etoit un objet conſidérable dans leur commerce, quelle pouvoit être cette ſoie ? Ce ſeroit à nous à le demander aux Savans d'Europe ; mais, puiſque le peu qu'en ont dit les Anciens laiſſe l'erudition dans le crépuſcule des conjectures & des opinions, nous haſardons d'autant plus volontiers à en dire notre penſée, que ce n'eſt pas une queſtion de pure curioſité. Si on ſavoit en effet quelle etoit la ſoie des Anciens, on pourroit la recouvrer ; & notre commerce n'en retirât-il pas autant d'avantages que celui des habitans de Tyr, il augmenteroit au moins ſes profits.

Ce que dit Pline le Naturaliſte ſur les chenilles de cyprès, de térébinthe, de frêne & de chêne, dont les habitans de l'île de Co tiroient leur ſoie, nous a donné la penſée de faire des recherches. Or, nous avons trouvé que la troiſieme année du regne de *Ouen-ti* (cent cinquante ans avant J. C.), des vers à ſoie ſauvages ſe multiplierent dans les bois & donnerent une grande quantité de ſoie ; puis la ſeconde année de *Yuen-ti*, de la même Dynaſtie (quarante-ſept ans avant

J. C.), avec la remarque que les cocons de ces vers etoient *gros comme des œufs*, (*ta-jou-tan*). Nous avons trouvé le même fait raconté dans les Annales, ſous les années 26, 231, 441, 449, 627, 638, &c. après J. C., avec la remarque toujours que ces cocons etoient gros comme des œufs; excepté en 627, où l'on dit qu'ils etoient gros comme des abricots; à quoi l'Analyſte ajoute qu'on en recueillit ſix mille cinq cens ſoixante-dix meſures. Les récits des Anciens ſur cette eſpece de vers, leur multiplication extraordinaire dans les années dont il a eté parlé, nous mettent en droit de conclure que, s'ils donnoient quelque ſoie les autres années, ils en donnoient bien peu. Qu'on ſuppoſe qu'il en etoit de même des vers à ſoie de l'île de Co, & il ſera fort aiſé d'expliquer pourquoi elle etoit ſi rare & ſi précieuſe.

Pour revenir aux chenilles de cyprès, de térébinthe, de frêne & de chêne, dont les habitans de l'île de Co tiroient leur ſoie, nous avons tous ces arbres dans notre France. Les chenilles d'un arbre, dans un pays, ſont les mêmes dans un autre. Seroit-il mal imaginé d'en tirer parti? n'y auroit-il pas quelque moyen de le faire? Tout ce que notre reconnoiſſance peut oſer pour un Bienfaiteur dont le nom ſera à jamais dans notre cœur & ſur nos levres, c'eſt de raconter ce qui ſe pratique en Chine, & de nous repoſer ſur ſa ſageſſe du ſoin d'en faire uſage en la maniere & dans le temps qu'il croira convenable. Nous lui demandons même en grace que cette notice & toutes les autres que nous prenons la liberté de lui offrir ne ſoient communiquées au Public que comme des matériaux pour les choſes qu'on y traite. Si même le feu Pere d'Incarville n'avoit pas fait des recherches & des expériences ſur les vers à ſoie dont nous allons parler, nous n'aurions jamais oſé nous riſquer à en rien dire ſur le ſeul témoignage des livres. Mais ce reſpectable & ſavant Miſſionnaire, dont

tant d'excellens Mémoires ont eté perdus ou enterrés, ayant entrepris de répondre ſur ce ſujet aux queſtions que le Miniſtre & pluſieurs Savans lui avoient adreſſées, il s'etoit mis à faire des obſervations, & ſon journal digne, à tous egards, de ſa ſagacité & de ſon exactitude, nous eſt tombé par bonheur entre les mains. Nous ne ſommes pas dans un temps où nous puiſſions nous acquitter de ce que nous devons à ſa mémoire; mais nous n'avons pas la lâcheté & la mauvaiſe foi de ne pas lui faire honneur de ce que nous devons à ſon travail.

Ce que Pline raconte des vers à ſoie de l'île de Co, dans la dix-ſeptieme ſection du onzieme livre, eſt très-difficile à entendre & à expliquer, à ce qu'il nous paroît. Le texte a-t-il eté altéré? la ſignification de quelque mot s'eſt-elle perdue? Ce Savant, qui a fait tant de recherches & nous a conſervé tant de connoiſſances, a-t-il eu des Mémoires défectueux ſur cet article? Nous laiſſons la queſtion à décider à ceux qui ont droit de prononcer: pour nous, il nous paroît bien remarquable & bien digne d'attention que de trois eſpeces de vers à ſoie ſauvages qu'on eleve en Chine, il y en a deux qu'on eleve ſur le frêne & ſur le chêne, comme on faiſoit à l'île de Co. Nous n'oſerions dire qu'on n'en eleve pas de même ſur les cyprès & ſur les térébinthes, parce que, comme nous ne ſommes pas à portée de ſavoir sûrement ce qui ſe pratique dans les Provinces, nous ne croyons pas que le ſilence des livres ſuffiſe pour le conclure. Soit même que Meſſieurs les Lettrés ſoient prévenus contre les vers à ſoie ſauvages, ils n'en parlent guere qu'en paſſant; ſoit auſſi que le Gouvernement ne veuille ni accréditer ni etendre la maniere d'en elever, l'on a affecté de n'en dire mot dans le grand Recueil d'agriculture qui a eté publié par ordre de l'Empereur régnant.

Il vient tout de ſuite en penſée que ces vers à ſoie modernes, ayant la tache ineffaçable d'avoir eté négligés & mépriſés par l'Antiquité, un bon Lettré s'aviliroit à en parler dans un certain détail : mais le Miniſtere d'aujourd'hui n'eſt point offuſqué par de tels préjugés, qui ne vont qu'aux Hilotes de l'Ecole de *Confucius*. Car peut-être que ces vers ſauvages etant plus caſuels & plus difficiles à elever que les vers à ſoie de mûrier, l'appât du gain a ſuffi pour leur faire préférer ces derniers, dont la ſoie eſt d'un bien plus haut prix.

Nous avons vu plus haut qu'il y a long-temps qu'on a connu en Chine les vers à ſoie ſauvages; mais quand a-t-on commencé à les elever annuellement pour ſe procurer leur ſoie? nous ne le trouvons articulé nulle part : nous ne trouvons pas même qu'avant la derniere Dynaſtie elle ſoit entrée dans les tributs des Provinces, ni avant celle d'aujourd'hui dans les manufactures impériales. Il peut ſe faire que l'art ſingulier d'elever cette eſpece de vers ait eté pratiqué ſecrétement dans quelques diſtricts, ſans attirer l'attention du Gouvernement. Il paroît, par le Recueil impérial *Hoang-ming-chi-ta*, publié ſous *King-ti*, de la derniere Dynaſtie environ l'an 1456, il paroît, dis-je, que le Gouvernement ne tourna ſes regards vers la ſoie des vers ſauvages que lorſque faiſant des efforts continuels pour aſſurer l'abondance des grains & des matieres premieres des habits, il fixa ce que chaque endroit donneroit en ſoie de vers de mûrier, ou en chanvre, ou en coton : car, voyant alors que la Province de Canton avoit de la ſoie de vers ſauvages, il la taxa à en fournir chaque année une certaine quantité. Comme la multiplication des vers à ſoie ſauvages a eté regardée & annoncée aux Empereurs, déſolés de la miſere du peuple, comme

un ſecours extraordinaire envoyé par le Ciel, il ſe peut que l'envie de le perpétuer par l'induſtrie ait fait faire des recherches; mais les livres que nous avons lu ne nomment pas celui qui le premier y a réuſſi.

On compte trois eſpeces de vers à ſoie ſauvages; ſavoir, ceux de *fagara* ou poivrier de Chine, ceux de frêne & ceux de chêne. Avant d'entrer dans aucun détail, il eſt eſſentiel de bien faire connoître ces trois arbres.

Nous avons appellé le poivrier de Chine *fagara* d'après le P. d'Incarville. Il paroît en effet lui reſſembler; mais nous doutons que ce ſoit la même eſpece. Comme cet arbre eſt d'une culture aiſée & très-commun dans la Province de Canton, où abordent nos vaiſſeaux, il ſeroit aiſé d'en porter quelques pieds en France: car, outre que les graines & leurs coques ſur-tout peuvent tenir lieu de poivre, ce qui ſeroit un objet pour le Royaume, les vers à ſoie de cet arbre ſont ceux qui donnent la plus belle ſoie & en plus grande quantité. Sur la maniere dont M. Duhamel, cet illuſtre zélateur du bien public, a parlé du *fagara*, il nous paroît fort douteux que celui de Chine pût réuſſir dans les Provinces ſeptentrionales du Royaume; mais nous ſommes perſuadés qu'il réuſſiroit très-bien dans la Provence, le Languedoc & le Rouſſillon. Une ame vulgaire ne voit rien de bien important pour le Royaume dans l'acquiſition d'un nouvel arbre; mais un homme d'Etat, un citoyen, voit dans un arbre utile un héritage eternel pour toute la Nation.

On diſtingue en Chine deux eſpeces de frêne, ſavoir, le *tcheou-tchun* & le *hiang-tchun*. Le *tcheou-tchun* eſt le même que le nôtre, & c'eſt celui ſur lequel on nourrit des vers à ſoie ſauvages. Le *hiang-tchun* eſt fort différent du premier par ſa fleur, ſa graine & ſur-tout par ſon odeur, comme

on verra dans la notice que nous en envoyons. Nos Modernes se sont peut-être trop pressés de se moquer de ce que Pline le Naturaliste a dit du frêne. Nous ne serions point surpris que le *hiang-tchun* le justifiât pleinement. Le compas de l'Europe n'est pas encore assez grand pour mesurer l'univers. Que de mondes dans le monde des plantes & des arbres ! Celui de Chine, qui est immense, ne sera peut-être pas connu en Occident de bien des siecles.

Le chêne dont on nourrit une espece de vers sauvages, est si nous ne nous trompons, celui que nos Botanistes nomment *Quercus orientalis castaneæ folio, glande reconditâ in capsula crassa & squamerosa*. Il est dans le Jardin Royal, autant que nous pouvons nous en souvenir ; mais nous l'avons vu sûrement auprès de Toulouse, dans un jardin qu'il nous seroit trop douloureux de nommer.

Les vers à soie sauvages de fagara & de frêne sont les mêmes & s'elevent de la même façon. Ceux de chêne sont différens & demandent à être gouvernés un peu différemment.

La grande & essentielle différence entre les vers à soie de mûrier & les vers à soie sauvages, c'est que l'Auteur de la nature s'est plu à donner à ces derniers un génie de liberté & d'indépendance absolument indomptable. Le flegme, le sang-froid & l'industrie chinoise y ont echoué. Il seroit inutile de vouloir risquer de nouvelles tentatives. Nos livres de piété ont pris le vers à soie pour symbole de la résurrection, soit de l'ame à la grace, soit du corps à une vie eternelle. Les vers à soie sauvages semblent devoir être préférés. Leurs cocons finis, ils y restent enfermés depuis la fin de l'eté ou le commencement de l'automne jusqu'au printemps de l'année suivante. Ce long séjour explique pourquoi ils les font si forts & si compactes. On a même vu des cocons, oubliés une

une année, donner leurs papillons la ſuivante; & il eſt notoire, dans la Province de *Chan-tong* & dans pluſieurs autres, qu'on peut retarder la métamorphoſe de la chryſalide bien avant dans l'eté.

Les Chinois ont une maniere de diſtinguer les cocons qui doivent donner des papillons mâles & des papillons femelles: parmi ceux-là même ils diſtinguent ceux qui doivent donner de plus forts & de plus beaux papillons. Comme les cocons qu'on garde ſont l'eſpérance de l'année ſuivante, ce choix eſt important. Si les regles, pour faire ce choix, ſont les mêmes que celles qu'on ſuit pour les vers à ſoie de mûrier, ce qui eſt aſſez vraiſemblable, nous n'avons rien à ajouter à ce qui a eté dit dans le *Mémoire ſur les mûriers & vers à ſoie*, qu'on doit avoir reçu. Pour garder ces cocons plus commodément, on les enfile légérement par leur extrémité dans un fil de ſoie, & on en forme pluſieurs chapelets. L'unique précaution qu'il faille prendre pour les conſerver, conſiſte à les ſuſpendre dans un endroit où ils ſoient à l'abri du vent de nord, de la pluie, du ſoleil, & cependant au grand air. Les Chinois ne diſconviennent pas qu'on pourroit les mettre dans la chambre; mais, à les en croire, il eſt toujours mieux de ſuivre la nature d'auſſi près qu'on peut; & les vers ſauvages, comme tout le monde ſait, ſuſpendent leurs cocons aux arbres dont ils ſe nourriſſent, ſans chercher même les endroits les plus couverts.

Faire eclorre les vers ſauvages eſt bien plus difficile que de faire eclore les vers de mûrier. J'ai dit faire eclore, il faudroit dire procurer leur métamorphoſe; car ils ecloſent d'eux-mêmes ſans preſque aucun ſoin. Le Pere d'Incarville y echoua la premiere fois. La moitié de l'eté s'etoit paſſée, quoiqu'il eût fait de ſon mieux, ſans lui donner aucun papillon.

Je crus avoir eté trompé, dit-il dans ſon Journal, *& qu'il m'avoit donné* (ſon commiſſionnaire) *des cocons dans leſquels on avoit fait périr les chryſalides.* Sur quoi, rebuté de ce mauvais ſuccès, il les ferma dans un tiroir où il les oublia, & les trouva eclos dans le mois d'Octobre, lorſqu'il ouvrit la fatale priſon où il les avoit mis & où ils etoient morts miſérablement. Pour faire eclorre ces papillons, il faut ſuſpendre les cocons enfilés dans une chambre chaude, & les arroſer & humecter pluſieurs fois dans le jour dans le temps le plus chaud. Il y en a qui préferent de les expoſer à la vapeur d'un grand vaſe d'eau chaude, qui eſt plus douce & imite mieux l'humidité de l'air qui les fait eclorre dans les temps de pluie. Nous ne trouvons point combien de jours il faut attendre la réſurrection ou métamorphoſe de la chryſalide, & nous en concluons qu'il n'y a point de temps fixe, qu'elle avance ou retarde ſans qu'on puiſſe trop en trouver la raiſon; mais il n'eſt pas ordinaire qu'on attende plus de huit à dix jours, quand on a choiſi un temps propre, c'eſt-à-dire un temps chaud & humide. Si l'on attend quelquefois un peu plus, on a toujours l'agrément de voir tous ſes cocons donner leurs papillons à-peu-près en même temps.

Le papillon de ces vers ſauvages, dit le P. d'Incarville, *eſt à aîles vitrées, de la cinquieme claſſe des phalenes, ſelon le ſyſtême de M. de Reaumur. Il porte ſes aîles paralleles au plan de ſa poſition, & laiſſe ſon corps entiérement à découvert : il ne les a guere plus etendues quand il vole que lorſqu'il eſt poſé.* Ce papillon a à peine ſes aîles ſéchées, qu'il cherche à en faire uſage & à s'enfuir. Comme on eſt sûr d'attirer les mâles au moyen des femelles, on laiſſe à ceux-ci la liberté de s'envoler dehors; mais pour les femelles, on les ſaiſit dès qu'elles ſont ſorties de leurs cocons, & on les

attache avec un fil de ſoie aſſez longuet par une de leurs aîles & l'on arrête l'autre bout ſur un gros paquet ſuſpendu à l'air de moëlle ſéchée de grand millet, que les Botaniſtes nomment *Milium arundinaceum.* Les Chinois, ſoit dit en paſſant, en tirent excellemment parti. Les mâles viennent féconder les femelles dès la premiere nuit & les ſuivantes, quoiqu'ils diſparoiſſent quelquefois entiérement pendant le jour. Les femelles, qui ſe trouvent liées au faiſceau de moëlle de millet, y dépoſent leurs œufs dès la ſeconde nuit, & continuent ainſi environ huit ou dix jours; mais, vers la fin, elles pondent beaucoup moins. La ponte entiere ne va guere qu'à quatre ou cinq cens œufs. La chaleur de la ſaiſon ſuffit pour faire eclorre le peuple de vers ſauvages qu'on s'eſt préparés. C'eſt ordinairement au bout de dix à onze jours.

La premiere idée de vers ſauvages qu'on eleve ſur des arbres en plein air & même en pleine campagne, fait d'abord croire qu'ils ne demandent preſque aucun ſoin, & ſont bien plus aiſés à gouverner que les vers à ſoie de mûrier; mais il n'en eſt pas ainſi, à beaucoup près. Quand les petits vers ſont ſortis de l'œuf, il y a des perſonnes qui vont ſuſpendre les faiſceaux de moëlle de millet ſur une branche de fagara de maniere qu'ils puiſſent paſſer de leur berceau ſur les feuilles de cet arbre; les autres coupent une branche, la mettent dans un vaſe plein d'eau, & y attachent leur moëlle de millet avec tous ſes nouveaux habitans, dont le nombre augmente de moment en moment juſqu'à ce qu'ils egalent à-peu-près le nombre des œufs. La raiſon de ces différens procédés eſt la délicateſſe extrême de ces vers, leur foibleſſe & leurs ennemis. Pour peu que l'arbre où l'on veut qu'ils aillent ſe loger ſoit acceſſible aux fourmis & aux autres inſectes carnaciers de la ſaiſon, un gibier ſi tendre les attire

& en peu de temps ils en font une déconfiture epouvantable; ce qui, pour le remarquer en paſſant, explique aſſez bien pourquoi il eſt ſi rare que les vers à ſoie ſauvages ſe multiplient & ſe conſervent en aſſez grande quantité pour donner beaucoup de cocons. Le meilleur moyen de les en garantir dans leur premiere enfance, c'eſt d'environner, après une grande pluie, d'un petit foſſé plein d'eau le fagara ou le frêne qu'on a choiſi pour leur hoſpice. Mais une branche miſe dans un vaſe d'eau eſt bien plus sûre. Les plus intrépides fourmis ne ſont pas d'humeur à ſe mettre à la nage pour aller à la chaſſe de leurs faiſans : car, à juger de la friandiſe de ces amazones par leur avidité & empreſſement, ces vers nouveaux nés doivent être le plus friand morceau de leur table. Les inſectes volans de la ſaiſon ſont encore plus altérés de leur ſang que les fourmis : il eſt bien plus difficile de les défendre de leurs continuelles attaques.

La nature a appris à ces petits vers à gagner vîte les feuilles de l'arbre qui doit les nourrir & à s'y réunir dans le même canton ſur différentes feuilles, comme pour y faire corps & effrayer leurs ennemis par leur nombre. Ils ont même l'attention de ſe loger ſous l'envers des feuilles, où ils ſe tiennent accrochés à merveille & où il eſt plus difficile de venir les attaquer. A peine ſe ſont-ils ſéchés & accoutumés à l'impreſſion de l'air, qu'ils ſe mettent à manger de bon appétit & attaquent les feuilles du fagara ou du frêne par les bords, les entament & les broutent ſans preſque ſe repoſer. « Le premier jour préciſément que j'avois porté mes vers nou- » veaux nés ſur l'arbre, dit le P. d'Incarville, il ſurvint tout- » à-coup une grande pluie qui me donna beaucoup d'inquié- » tude pour leur vie. Je crus que c'en etoit fait d'eux, & » qu'aucun n'auroit réſiſté aux torrens d'eau qui etoient tombés.

» Dès que l'orage fut passé, j'allai voir si j'en trouverois » encore quelqu'un. Je les trouvai qui mangeoient de grand » appétit & qui avoient déja sensiblement grossi ». Bien loin que la pluie leur soit contraire, elle les accommode par la fraîcheur qu'elle répand dans l'air, & par la chasse qu'elle donne à tous leurs ennemis. Bien plus, ils souffrent de la sécheresse, parce que les feuilles qu'ils broutent etant moins abondantes en suc, ils deviennent constipés. Leur délicatesse & propreté, s'ils en ont, ne tiennent pas contre l'intérêt de leur santé. Si leurs petites crottes ne sortent qu'avec peine, ils se recourbent sans façon sur leur derriere, les tirent à belles dents & les font tomber; ce qui est fait dans un clin-d'œil: puis ils se remettent à manger. La nourriture leur profite tellement, qu'ils croissent & grossissent presque de moitié d'un jour à l'autre dans les commencemens.

Les vers à soie sauvages muent quatre fois, & chaque mue n'est eloignée que de quatre jours environ de la précédente. Le troisieme jour ils mangent peu; mais le quatrieme jour, à peine se sont-ils débarrassés de leur dépouille, qu'ils se dédommagent avec usure de la diete du jour précédent. C'est sur-tout alors qu'ils croissent quasi à vue-d'œil. Ces petits vers perdent entiérement l'amour de la vie sociale après leur premiere mue; le goût de la solitude les gagne, & ils se séparent pour aller vivre à leur guise qui d'un côté, qui de l'autre. Cette nouvelle inclination est toute au profit des uns & des autres; car, s'ils restoient rassemblés en communauté sur une seule branche, comme ils en auroient bientôt consumé toutes les feuilles, outre que l'arbre en pâtiroit, ils auroient un voyage à faire pour aller gagner une autre branche, & la diete, qui seroit inévitable, retarderoit leur mue, ou même abrégeroit leur vie, qui doit être si courte. Leur

dispersion est encore plus nécessaire à leur conservation ; car, si leurs ennemis les trouvoient ainsi réunis, ils en feroient une déconfiture horrible, & peut-être qu'aucun n'en pourroit echapper. Frelons, guêpes, fourmis, corbeaux & tous les petits oiseaux, sans exception, sont avides de leur sang. Les admirateurs de la Providence ont bien ici de quoi se récrier, en considérant comment ces chenilles, sans défense & exposées à tant de dangers, ont pu se conserver & se perpétuer, depuis le commencement du monde, au milieu de tant d'ennemis ; miracle d'autant plus frappant qu'avant que leur soie leur obtînt les soins de l'homme, la plupart devoient périr au sortir de l'œuf dans les années défavorables à leur propagation. Voici ce qu'on a imaginé pour les défendre contre les oiseaux : on arrondit la tête des fagara ou des frênes sur lesquels on les met, & on la couvre d'un filet à mailles assez serrées, pour empêcher les oiseaux d'arriver jusqu'à elles. C'est une dépense, mais elle est nécessaire, & on en est bien dédommagé par la soie qu'on recueille. Pour les frelons, qui fondent sur elles, sur-tout lorsqu'elles sont petites, les coupent en deux & les sucent, quoique le filet leur fasse peur d'abord, l'appât de leur proie leur donne le courage d'en traverser les mailles ; & un qui a passé attire tous les autres. Il faut user d'artifice & les appâter au voisinage par des bâtons enduits de miel, où on va les brûler avec un brandon de paille, quand ils y sont en grand nombre. Le P. d'Incarville raconte, comme témoin oculaire, qu'à peine un crapaud a-t-il fixé sa vue sur une de ces chenilles, qu'elle défaille & se laisse tomber. Le crapaud l'aspire en retirant son haleine, la reçoit dans sa gueule & l'avale. Puis il ajoute que, s'il n'y avoit pas veillé de près, toute sa république de vers à soie auroit eté en danger de périr sous peu de

jours. Comme les livres chinois ont négligé cet article, nous n'en dirons rien davantage.

Nous avons oublié de le dire en son lieu : un peu avant ou après la premiere mue, soit qu'on ait laissé ces vers nouveaux nés sur une branche de fagara mise dans un vase d'eau, soit qu'on les ait portés d'abord sur l'arbre même, il faut avoir soin d'en proportionner le nombre à l'arbre qu'on lui destine, ou sur lequel on les laisse : cette attention est essentielle, parce que, si ces vers etoient en trop grand nombre, ils le dépouilleroient de toutes ses feuilles, qui peut-être même ne leur suffiroient pas ; etant plus à découvert, ils y seroient plus exposés à leurs ennemis, moins à l'abri de la pluie & du soleil, & puis, quand viendroit le temps de filer leurs cocons, ils seroient en grande détresse & embarras. Le vrai temps pour faire cette distribution est le jour qui précede leur premiere mue, ou celui où ils en sortent. Comme ils se dispersent dès qu'elle est finie, elle seroit impossible pour ceux qui sont déja logés sur leur arbre, si l'on manquoit le moment ; & ce seroit violenter les autres que de les retenir sur de petites branches où ils auroient trop à l'étroit leur logement & leurs vivres.

Les quatre mues, qui sont de quatre jours en quatre jours, etant finies & passées, le ver à soie sauvage a presque toute sa crue, & est plus gros du double au moins que les vers à soie de mûrier. *C'est une chenille de la premiere classe selon le systême de M. de Reaumur*, dit le Pere d'Incarville : *elle est d'un verd mêlé de blanc, imparfaitement rase, à six tubercules, six sur chaque anneau. Les poils de ses tubercules sont chargés d'une espece de poudre blanche.* Après le dix-huitieme jour ou le dix-neuvieme, les vers à soie sauvages perdent tout appétit, & passent successivement d'une morne apathie ou

demi-engourdiſſement à des inquiétudes & agitations très-vives. Ils courent çà & là comme s'ils craignoient de ſe méprendre dans le choix qu'ils vont faire d'une feuille & d'un endroit pour filer leur cocon & préparer leur réſurrection de l'année ſuivante. C'eſt ordinairement entre le dix-neuvieme ou le vingt-deuxieme jour depuis leur naiſſance qu'ils commencent ce grand ouvrage. Soit pour avoir de quoi arrêter les premiers fils du tombeau qu'il va ſe bâtir, ſoit pour en augmenter l'epaiſſeur & la ſolidité, il recoquille une feuille en gondole, & s'enferme dedans ſous la trame de la ſoie qu'il file & dont il finit par former un cocon de la groſſeur d'un œuf de poule & preſque auſſi dur. Ce cocon a une des extrémités ouverte en forme d'entonnoir renverſé. C'eſt un paſſage préparé pour le papillon qui en doit ſortir. Avec le ſecours de la liqueur dont il eſt mouillé & qu'il dirige vers cet endroit, les fils humectés cedent à ſes efforts; il perce ſa priſon lorſque le temps en eſt venu.

En raſſemblant tout ce que nous venons de dire, il eſt evident que les vers à ſoie ſauvages ſont plus aiſés à elever, à bien des egards, que les vers à ſoie de mûrier; & mériteroient peut-être d'attirer l'attention du miniſtere public, à qui ſeul il convient de décider s'il ſeroit utile au Royaume de procurer une nouvelle eſpece de ſoie à celles de nos provinces, où des eſſais faits avec ſoin auroient fait connoître qu'on peut réuſſir à les élever. Tout ce qu'il nous convient d'ajouter à ce que nous en avons dit, c'eſt que ces vers ſont une ſource de richeſſes pour la Chine même; quoiqu'on recueille chaque année une ſi prodigieuſe quantité de ſoie de vers de mûrier, qu'au dire d'un Ecrivain moderne, on pourroit en faire des montagnes. Il eſt vrai que la ſoie des vers ſauvages n'eſt pas comparable à l'autre, & ne prend jamais

ſolidement

ſolidement aucune teinture; mais, 1°. elle coûte moins de ſoins ou plutôt n'en coûte preſque aucun dans les endroits où le climat eſt favorable aux vers ſauvages, parce que tout ce qu'on riſque en les négligeant, c'eſt d'avoir une récolte moins abondante, encore eſt-on maître de l'avoir plus grande, en multipliant le nombre des arbres qu'on deſtine à ſes vers. 2°. Comme on ne dévuide pas les cocons des vers ſauvages, mais qu'on les file, comme nous faiſons le fleuret, ils dépenſent moins de temps & de main-d'œuvre. 3°. La ſoie qu'ils donnent eſt d'un beau gris-de-lin, dure le double de l'autre au moins, & ne ſe tache pas ſi aiſément; les gouttes même d'huile ou de graiſſe ne s'y etendent pas & s'effacent très-aiſément. Les etoffes qu'on en fait ſe lavent comme le linge. 4°. La ſoie des vers ſauvages nourris ſur des fagara eſt ſi belle dans certains endroits, que les etoffes qu'on en fait diſputent de prix avec les plus belles ſoieries, quoiqu'elles ſoient unies & de ſimples droguets. Quand nous avons dit que cette ſoie ne ſe dévuide point & ne prend point la teinture, c'eſt un fait que nous racontons. L'induſtrie européenne, aidée & eclairée par les elans du génie françois, viendroit peut-être à bout de dévuider les cocons de vers ſauvages & d'en teindre la ſoie.

Le Pere d'Incarville ayant négligé de mettre ſes cocons dans un endroit frais, pluſieurs papillons ſortirent les uns douze, les autres quinze jours après celui où ſes chenilles s'y etoient enfermées, c'eſt-à-dire onze mois plutôt qu'ils n'auroient dû. Cependant il y a des endroits où, ſoit qu'on aille contre l'inſtitution de la nature, ſoit qu'on ne faſſe que la ſuivre, l'uſage commun eſt de ſe ménager deux couvées de vers ſauvages, une au printemps, l'autre à la fin de l'eté.

Venons maintenant aux vers ſauvages de chêne à feuilles de châtaignier. On les fait eclorre comme ceux de fagara & du frêne ; mais leur premiere enfance eſt plus délicate. Le vent leur eſt très-nuiſible : auſſi prend-on le parti de les elever ſur des branches de chêne qu'on met dans des vaſes pleins d'eau, comme il a eté dit plus haut, & qu'on laiſſe dans une chambre inhabitée, bien fermée & tournée au midi ; mais on a l'attention d'en ouvrir les fenêtres, ſi le temps eſt beau. Ceux qui croient qu'il eſt dangereux de ne les pas accoutumer d'abord au grand air, prennent le parti de planter leurs branches de chêne ſur le bord d'une riviere ou d'un ruiſſeau, à la diſtance d'un pied & demi à deux pieds ; mais, pour ne pas les expoſer auſſi à l'impreſſion funeſte du vent, ils elevent un petit mur de fortes nattes du côté d'où il vient.

Nous n'avons rien de particulier à ajouter ſur la vie que menent & les ſoins que demandent les vers de chêne, quand on les a portés, après leur premiere mue, ſur l'arbre où ils doivent finir leur courte carriere. Ils y ſont expoſés aux mêmes périls que ceux de fagara & de frêne : on les en défend de la même façon. La ſéchereſſe leur paroît extrêmement contraire. Le P. d'Incarville, voyant les ſiens preſſés de la ſoif, leur préſenta de l'eau au bout d'une paille, & il les vit en ſucer un grand nombre de gouttes ſans paroître déſaltérés. Auſſi les Chinois ont-ils l'attention de choiſir le temps des pluies pour les faire eclorre, & le voiſinage des eaux pour les elever. Une remarque bien plus importante du P. d'Incarville, c'eſt qu'on peut les nourrir, comme il l'a fait par néceſſité, les feuilles de chêne à feuilles de châtaignier lui manquant, avec les feuilles du chêne ordinaire. Nous inſiſtons ſur ce point, & parce que le chêne d'Orient eſt aſſez rare

en France, & parce qu'il ſera peut-être poſſible de trouver ſur nos chênes ordinaires la vraie chenille ſauvage de Chine qui donne la ſoie de la ſeconde eſpece. Le P. d'Incarville dit qu'*elle eſt de la premiere claſſe, ſelon le ſyſtême de M. de Réaumur, comme celle du fagara & du frêne, c'eſt-à-dire qu'elle a ſeize jambes, ſix ecailleuſes ou antérieures, huit mamelons ou jambes intermédiaires, & deux poſtérieures. Ses mamelons ſont garnis de demi-couronnes de crochets. Ce qu'elle a de particulier, ce ſont des eſpeces d'ecailles brillantes, comme l'argent le plus fin. Quelques-unes en ont au-deſſus de chaque ſtigmate : d'autres en ont moins ou même point du tout ; mais ces dernieres ont ſur le haut des tubercules du troiſieme rang, à l'endroit où ſont implantés les poils, une couronne ou cercle d'un or très-vif.*

Les vers de chêne ſont plus tardifs à faire leur cocon que ceux de fagara & de frêne, & ils s'y prennent différemment. Au lieu de plier une feuille en gondole, ils en rapprochent deux ou trois, s'enferment dedans & y ourdiſſent leur cocon, qui, quoique plus gros, eſt d'une ſoie fort inférieure ; car, pour ne pas l'omettre, on met une grande différence, ici, entre la ſoie de vers de fagara, de frêne & de chêne. Celle des premiers eſt la plus eſtimée : on en fait le *Siao-kien*, qui eſt très-beau & très-cher. Ce n'eſt pourtant qu'une eſpece de droguet, mais très-fin & d'un uſé admirable. On fait le *tſiao-kien* avec celui des chenilles de frêne, & le *Ta-kien* avec celui des chenilles de chêne. Si nos Marchands vouloient acheter à Canton ces trois eſpeces de droguet, il faudroit qu'ils s'adreſſaſſent à un homme affidé : car, comme l'on fait des droguets de filoſelle, il eſt facile d'en impoſer à un Etranger.

Après la récolte des cocons, on préleve ceux qu'on veut

réserver pour avoir des papillons ou à la fin de l'eté, ou le printemps suivant; & après les avoir enfilés en la maniere qui a eté dite, on les suspend en lieu convenable. Il y a un choix à faire dans les autres cocons : ce choix se fait en les pressant entre deux doigts. Ceux qui résistent sont les meilleurs & ont plus de soie; ceux qui cedent sont médiocres & ont moins de soie. On coupe avec des ciseaux les deux extrémités des uns & des autres, & on les met séparément dans deux sacs de toile de chanvre où l'on les ferme avec une ficelle; puis on les plonge dans une grande chaudiere de lessive bouillante qui a eté découlée. Cette lessive, qui doit être forte, est faite de cendres de jujubier, ou de tiges de bled sarrazin, ou d'une espece de persicaire dont on tire ici la couleur d'indigo. Quand les cocons ont bouilli une heure, on ouvre le sac des médiocres, & on reconnoît si la lessive a fait tout l'effet qu'on veut quand ils s'effilent assez aisément. Comme cette lessive n'a pour objet que de dissoudre la colle ou gomme qui joint les fils soyeux du cocon, l'industrie européenne trouvera peut-être quelque dissolvant plus actif & plus prompt. Quand les cocons du premier sac sont au point où l'on a besoin qu'ils soient, on les tire de la chaudiere, puis on visite de temps en temps ceux du second sac, pour ne pas les manquer. Si les uns & les autres sont pris & tirés de la chaudiere à propos, on presse les sacs pour en faire sortir la lessive, & on les laisse ensuite se ressuyer jusqu'au lendemain. Si on les avoit tirés trop tard de dessus le feu; après leur avoir fait rendre l'eau dont ils sont pleins, en les pressant dans le sac, il faudroit les etendre sur des claies pour les faire sécher. Tandis qu'ils sont encore humides, on les vuide de leur chrysalide & on les renverse de maniere à en former une espece de capuchon. Si on n'en

avoit pas alors le loiſir , on en ſeroit quitte pour la peine de les faire tremper quelque temps dans l'eau chaude quand on voudroit faire cette beſogne.

Les cocons, vuidés de leurs chryſalides & renverſés ſur eux-mêmes en capuchon, ſont fort aiſés à filer. Il ne faut que les faire revenir dans un peu d'eau tiede, les coëffer les uns des autres, comme on fait les dés à coudre, & puis les enfiler dans une petite quenouille au nombre de dix à douze. L'art de filer eſt trop connu en France, & nous en avons des idées trop confuſes, pour inſiſter ſur les détails. Tout ce que nous pouvons nous permettre d'ajouter, c'eſt que les Chinoiſes y ſont fort habiles, & qu'à voir leurs quenouilles, fuſeaux & rouets, on ne croiroit pas qu'elles puſſent en tirer un fil ſi fin, ſi propre & ſi uni. A parler en général, les Chinois en ſont encore aux premiers âges pour tous leurs inſtrumens. Leur induſtrie ſe perfectionne, & leurs outils & inſtrumens reſtent les mêmes. Ajoutons encore ce mot ſur la ſoie des vers ſauvages : celle des vers de chêne peut ſe filer au rouet ; & quand on veut que la ſoie des vers de fagara & de frêne ſoit d'un plus beau grain, on ôte la ſoie grege de deſſus les cocons avant de les faire bouillir : mais, ſi l'on ſe met, en France, à elever des vers ſauvages, l'induſtrie françoiſe trouvera bientôt tout ce qui eſt le plus propre à faire tirer un excellent parti de leur travail.

On voit à quelle intention nous propoſons de faire des eſſais, à l'imitation des Chinois, ſur les vers à ſoie ſauvages du fagara, du frêne & du chêne à feuilles de châtaignier. Ces eſſais, qui ne demandent que des ſoins, de l'attention & de la patience, peuvent occuper en différens endroits la ſagacité & le zele des citoyens opulens qui vont paſſer la belle ſaiſon à la campagne. Il eſt ſi délicieux de ſe rendre utile

& de contribuer à l'abondance publique, que nous ne doutons point que plusieurs ne préferent ces essais à tant d'amusemens egalement dispendieux & frivoles qui occupent le loisir des riches dans leurs terres. Pour peu qu'ils leur réussissent, le public, à qui ils en rendront compte, les comparera, les perfectionnera les uns par les autres, & se décidera sur l'usage que lui prescrira le bien commun. Qui sait s'il n'est pas réservé à quelqu'un de ces essais d'enrichir notre France de quelque nouvelle espece de soie, ou peut-être même de simplifier la maniere d'elever les vers à soie de mûrier? Car enfin, s'il est plus difficile de les nourrir sur des arbres que les vers sauvages, cela n'est pas impossible dans les climats sur-tout où le cours des saisons leur est plus favorable. Qui sait même si ce ne seroit pas le vrai moyen de donner à nos soies un degré de bonté & de beauté que leur ôte la contrainte où l'on retient les vers qui la filent?

Ad. M. D. V. M. M. G.

NOTICE DU FRÊNE DE CHINE NOMMÉ *HIANG-TCHUN.*

ON distingue ici deux sortes de frênes, le *tcheou-tchun*, le Frêne puant, & le *hiang-tchun*, le Frêne odorant. Le premier nous avoit toujours paru être le même que le nôtre, parce que nous nous etions contentés des apparences & nous etions peu mis en peine de l'examiner de près. Ce que nous avons ecrit sur les vers à soie sauvages nous a fait craindre de nous être trompés : nous avons examiné les fleurs de cet arbre ; elles nous paroissent différentes de celles que décrivent nos Botanistes. Les pétales sont au nombre de cinq

& moins alongées, les etamines ſont plus multipliées & plus petites, le piſtil enfin & la grappe à laquelle les fleurs ſont attachées paroiſſent différens. Nous inſiſtons ſur ces bagatelles, parce que nous avons indiqué le frêne comme la nourriture ordinaire d'une eſpece de vers ſauvages, & que, ſi l'eſpece dont nous avons voulu parler etoit trop différente de la nôtre, les vers pourroient bien ne pas vouloir de cette derniere.

Le *frêne odorant*, nommé en chinois *hiang-tchun*, eſt fort différent du nôtre à bien des egards. Autant les feuilles du *tcheou-tchun* ont une odeur déſagréable, autant celles du *hiang-tchun* ont une odeur aromatique & agréable pour ceux qui aiment les odeurs fortes. Les Botaniſtes qui ont plaiſanté ſur ce que dit Pline de cet arbre, auroient dû faire attention que ce qui eſt vrai d'une eſpece ne l'eſt pas toujours de l'autre, & que la même eſpece, dans ſes individús, peut être très-différente d'elle-même d'un pays à l'autre. Le climat, le ſol, l'expoſition, l'année & la ſaiſon ont averti, il y a long-temps, les Naturaliſtes qu'un fait ne conclút rien contre l'autre. Au premier coup-d'œil, le frêne odorant paroît tout-à-fait ſemblable au nôtre. Il vient dans les mêmes endroits, il croît à la même hauteur, les branches & le tronc ſont les mêmes, ſes feuilles rangées de même par paires ſur un côté. En y regardant de près, on trouve que les feuilles de l'odorant ſont d'un verd plus gai, qu'elles ſont plus effilées & ne ſont pas terminées par une ſeule feuille. Les fleurs & les fruits ſont abſolument différens.

1°. La grappe des fleurs eſt plus approchante de celle de la vigne, & les fleurs, qui ſont de différentes groſſeurs, ne fleuriſſent pas ſi à la fois & durent plus long-temps.

2°. La fleur eſt compoſée d'un petit calice à cinq feuilles ; de cinq pétales blanches ; de quatre etamines qui ſortent d'un petit mamelon rougeâtre , ou un petit ſommet arondi ; d'un piſtil , qui ſort d'un embryon & ſe termine par une petite trompe.

3°. L'embryon qui ſert de baſe au piſtil devient un fruit, couvert d'une ecorce ligneuſe & dure , qui s'ouvre en cinq follicules à ſa maturité. Sous ces follicules ſont rangés, ſur les cinq faces de la moëlle , qui eſt au milieu , deux ou trois graines. Cės graines , formées en aîle de mouche & quaſi auſſi minces vers la pointe, renferment dans leur baſe , une ſemence d'une figure qui varie, mais compoſée de deux lobes qui couvrent un germe.

Si toutes les fleurs venoient à bien , la grappe qui ſoutient le fruit ne feroit pas aſſez forte ; mais il eſt rare qu'il en reſte un ſixieme. Malgré cela , quand les fruits commencent à groſſir & à s'alonger , on les prendroit , de loin , pour une grappe de verjus.

La moëlle à cinq faces & arrondie à ſon extrémité , ſur laquelle les graines ſont collées , eſt une ſubſtance ſpongieuſe comme la moëlle de jonc, mais elle eſt plus compacte.

Les Chinois jettent dans l'eau bouillante les premiers bourgeons & les jeunes tiges de frêne odorant , puis ils les retirent & les font macérer dans le vinaigre pour les manger avec leur ris , comme nous les cornichons. Il faut en uſer très-ſobrement , ſous peine d'être couvert de froncles pour peu qu'on ait de levain dans le ſang.

La Médecine fait uſage des feuilles , des fleurs & de la ſeconde peau de la racine.

Puiſqu'on a rangé le *fagara* dans la claſſe des frênes, &

& que, ſur les deſcriptions qu'on en fait, il y a tout lieu de croire que c'eſt le *hou-tſino* des Chinois qui nourrit les plus beaux vers à ſoie ſauvages, nous en joindrons la peinture analyſée à celle du *frêne puant* & du *frêne odorant*, ſans y ajouter aucune deſcription, parce qu'elle parle aux yeux.

Le traité des arbres & arbuſtes de l'illuſtre M. Duhamel eſt le ſeul livre où nous ayons trouvé quelques détails ſur le *fagara.* Si celui dont il parle eſt le même que celui de Chine, nous oſons lui prédire qu'il réſiſtera aux hivers de France, puiſqu'il réſiſte aux hivers de *Pe-tche-li*, qui ſont bien plus longs & bien plus rigoureux. Les Chinois ont un principe de botanique & d'agriculture qui mérite d'être examiné. Selon eux, quand on veut conſerver des arbres & plantes des pays etrangers, les ſoins les plus étudiés ne le ſont pas trop pour les premiers plants; mais quand on a cueilli des graines, il eſt facile de les propager, ſur-tout après la ſeconde génération. Si les graines de la ſeconde ou de la troiſieme génération ne réuſſiſſent pas, le climat n'eſt pas favorable à ces arbres & à ces plantes; elles ne pourront jamais les y naturaliſer. Le *fagara* réuſſit à merveille ſur les montagnes des environs de *Pe-king.* Peut-être que nos pluies d'hiver lui ſont nuiſibles, & qu'on lui rendroit ſervice de préſerver ſes racines de leur humidité en le plantant ſur la croupe d'une colline tournée au midi & en l'entourant d'une petite platte-forme, comme on fait pour les vignes de treille & les acacia en bien des endroits.



SUR LES COTONNIERS.

Initium vitæ hominis aqua, panis & vestimentum & domus protegens turpitudinem. Eccles. Cap. 29.

ON a aujourd'hui, en Chine, le Cotonnier arbre & le Cotonnier herbacée, & l'un & l'autre sont aujourd'hui la grande & inépuisable ressource du peuple de toutes les Provinces pour ses vêtemens & habits. Qui ne croiroit, à ce premier coup-d'œil, que la culture de l'un & de l'autre est fort ancienne dans cet Empire & remonte jusqu'aux premieres Dynasties? Comme tout ce qui intéresse la chose publique, dans une Nation, devient une leçon pour toutes les autres, nous avons eu la curiosité de faire des recherches sur le temps où l'un & l'autre Cotonnier a commencé à être connu ici & cultivé. Voici ce que nous avons trouvé de plus certain & de mieux constaté par la pluralité des témoignages.

A en croire les Lettrés qui trouvent tout dans les *King*, le Cotonnier arbre a eté connu en Chine dès la plus haute Antiquité. Ils citent en preuve de leurs sentimens force toiles des Anciens qui prouvent bien que, dès les premiers âges, on a fait de la toile avec un duvet qu'on tiroit toutes les années des campagnes, mais qui ne concluent rien pour le Cotonnier arbre, & peuvent s'entendre tout au plus du cotonnier herbacée. Un fait bien certain, c'est que, soit que la soie, qui etoit si en faveur sous les anciens *Tcheou*, eût fait tomber la culture du coton, soit que la quantité des laines que donnoient alors les troupeaux, qui etoient fort nombreux, la rendît peu lucrative, il n'est fait aucune mention

d'aucune eſpece de cotonnier & de coton dans ce qui nous reſte ſur les tributs & ſur les arts de cette célebre Dynaſtie qui a commencé environ onze cens vingt-deux ans avant l'Ere Chrétienne, & a duré plus de ſept ſiecles. Ce ſilence prouve très-clairement ou que la Chine poſſédoit ce tréſor ſans le connoître, ou que, ſi on cultivoit des cotonniers dans quelques diſtricts (ce qu'on ne trouve articulé nulle part), cette culture n'etoit pas aſſez répandue pour attirer l'attention du Gouvernement. Dans ce dernier cas, il faudroit dire qu'elle périt & fut totalement anéantie lors de la grande révolution de *Tſin-chi-hoang*, vers l'an 220 avant Jéſus-Chriſt. Comme cette révolution fut horrible & cauſa à la Chine des pertes bien plus funeſtes à l'agriculture & aux arts que celle du coton, elle n'auroit rien que de vraiſemblable. Quoi qu'il en ſoit, le coton qu'on porta en tribut ou qu'on offrit en préſent aux Empereurs ſous les Dynaſties des *Han*, de *Hoei*, des *Tſin* orientaux, des *Song* méridionaux, des *Leao*, &c. fut regardé comme une choſe rare & précieuſe. La maniere même dont en parlent les Annales prouve qu'il n'etoit pas connu. Les Annales racontent comme une choſe ſinguliere que l'Empereur *Ou-ti*, de la petite Dynaſtie de *Leang*, qui monta ſur le trône l'an 502 de Jéſus-Chriſt, avoit une robe de coton. Il devint plus connu ſous les Dynaſties ſuivantes. Les relations des pays etrangers, les vers des Poëtes, les deſcriptions des Romans en faiſoient ſouvent mention; & on trouve que l'on commença à cultiver le coton herbacée dans les jardins de la Capitale vers la fin du ſeptieme ſiecle. *Toute la ville eſt pleine de fleurs de coton*, dit un Poëte de ces temps-là, dans une piece de vers ſur l'eté. Ce n'etoit en effet que pour les fleurs qu'on le cultivoit. Cela eſt d'autant plus etonnant, qu'on faiſoit grand cas, à la Cour, du coton

& des toiles de coton qui etoient offerts aux Empereurs par les Ambaſſadeurs des Princes etrangers. Rien ne prouve tant que les Nations les plus eclairées ſont ſouvent aveugles ſur ce qui touche de plus près leurs intérêts, & que, dans tous les temps, il a fallu un génie à part & un zele ardent pour tirer la multitude de ſa langueur, lui faire regarder ce qu'elle voit, & lui donner le courage de tirer parti de ſon travail & de ſon induſtrie. On ne concilie pas les faits en ce genre avec le génie chinois, que tout le monde ſait être naturellement réfléchi & attentif. Enfin il faut deſcendre juſqu'au onzieme ſiecle, pour voir le coton herbacée paſſer des parterres & des jardins dans les champs; encore ne fut-ce, à ce qu'il paroît, que dans quelques diſtricts de la Province du *Kiang-nan* : du moins nous trouvons dans pluſieurs Ecrivains que cette plante précieuſe fut portée dans le *Chen-ſi* par les habitans du *Si-fan*, pays placé entre le *Thibet*, *Koconor* & le *Sée-tchouen*, vers la fin du onzieme ſiecle, & que ce fut de cette Province qu'elle ſe répandit peu-à-peu dans les Provinces voiſines, & de là dans le reſte de l'Empire. Pour le cotonnier arbre, il ne fut connu que dans les livres juſqu'à la Dynaſtie des Tartares Mongoults, nommés *Yuen* en Chinois, qui conquirent l'Empire de Chine vers l'an 1280 & y régnerent environ quatre-vingt-huit ans.

Nous ne trouvons point articulé dans l'Hiſtoire comment la culture de ce cotonnier s'eſt introduite dans les Provinces méridionales de *Kouang-tong* & *Yun-nan*; mais, comme les armées des Mongoux pénétrerent juſqu'au Pégou & forcerent tous les Royaumes voiſins à leur payer tribut, il eſt fort vraiſemblable que ces expéditions, où il périt tant de monde, valurent à la Chine la culture du cotonnier, qui lui eſt bien plus avantageuſe que les tributs qui lui ont coûté

tant de ſang, & qu'elle a eté la premiere à abandonner. Les Empereurs de la Dynaſtie des *Yuen* ſe donnerent toutes ſortes de ſoins pour etendre & accréditer la culture des cotonniers, ſoit arbres, ſoit herbacées. Lors même que les guerres etrangeres & les troubles de l'Empire les occupoient plus fortement, ils s'en firent un objet; & pour ſubjuguer tout d'un coup tous les préjugés & répugnances des Chinois, ils impoſerent ſucceſſivement à pluſieurs grands diſtricts, puis aux Provinces entieres, un tribut annuel en coton.

Mais la Dynaſtie des *Yuen* avoit trop de préjugés à vaincre pour en bien répandre la culture dans toutes les Provinces. On voit par quelques livres qui furent faits alors pour l'enſeigner & l'accréditer, que les gens en place, les Lettrés & le peuple la conſidéroient ſous un faux point de vue, & prenoient fort mal tout ce qu'on leur diſoit pour la leur faire goûter. Bien loin d'en voir les avantages, ils ſe récrioient ſur ſa nouveauté, ſur les ſoins qu'elle demande, ſur les terres à bled & à bois qu'elle envahiroit, ſur les tributs des denrées qu'elle augmenteroit, & principalement ſur les ſuites qu'elle auroit par rapport aux ſoies & ſoieries, qui etoient, depuis tant de ſiecles, une ſource ſi abondante de richeſſe pour toute la Chine. Ces objections & difficultés qu'on faiſoit contre laculture du coton ne reſtoient pas ſans réponſes. La Nation ſe regardoit comme offenſée par ceux qui avoient le zele de vouloir lui ouvrir les yeux ſur ſes vrais intérêts. On les traitoit de lâches adulateurs qui trahiſſoient la patrie pour faire leur cour; & plus ce qu'ils alléguoient en faveur des cotonniers etoit modéré & plauſible, plus un faux patriotiſme s'allumoit de colere contre eux & les attaquoit par ces perſonnalités odieuſes qui ont ſi ſouvent terraſſé le courage des plus grands hommes. L'idée ſeule que les cotonniers

venoient des Nations etrangeres echauffoit les imaginations; & la protection publique que leur accordoient des Empereurs qui etoient etrangers eux-mêmes, achevoit de les pousser à bout. Mais d'ailleurs on ne manquoit pas de raisons spécieuses. 1°. Les colons, malgré toute leur simplicité, voyoient fort bien que les premieres tentatives d'une culture si nouvelle seroient tout à la fois & dispendieuses & casuelles; qu'il leur faudroit risquer les revenus assurés d'une autre culture dont ils avoient la pratique, &, supposé qu'ils réussissent à avoir une bonne récolte de coton, être exposés à ne savoir qu'en faire, faute de trouver des gens qui sussent le travailler. Ces difficultés etoient encore plus effrayantes pour les cotonniers arbres, qui ne devoient être fertiles qu'après un bon nombre d'années: *Les colons*, disoit-on, *sont trop près de leurs besoins, soit pour faire des avances, soit pour courir des risques de cette espece.* D'un autre côté, le Gouvernement fit la faute de s'adresser d'abord à ces colons, au lieu d'engager des citoyens opulens & zélés à s'en charger. Les profits qu'ils auroient retirés de leurs cotonniers en auroient plus accrédité la culture que toutes les phrases des Lettrés & toutes les ordonnances des Empereurs. D'ailleurs on disoit bien dans les livres comment on cultivoit les cotonniers dans les pays etrangers, mais on ne disoit pas comment il falloit approprier les principes de cette culture aux terres & au climat de nos Provinces, où une longue expérience a eu tant de peine à les fixer. 2°. Les marchands accoutumés à vendre des pelleteries, des soieries, des etoffes de laine, des toiles, sentoient à merveille que l'introduction des cotonniers causeroit une variation dans leur commerce, & ils la craignoient d'autant plus, qu'ils etoient plus en fonds & plus accrédités. 3°. Tous ceux qui avoient leur gagne-pain

dans la préparation des peaux & pelleteries, dans la façon de la ſoie & des ſoieries, dans la fabrique des etoffes & des toiles, ne pouvoient pas ſe diſſimuler que, ſi les cotons prenoient faveur, la beſogne ne ſeroit plus aſſez abondante pour les occuper tous. 4°. Les gens aiſés, les Officiers publics & un nombre prodigieux d'Employés, ſoit à la Cour, ſoit dans les Provinces, craignoient encore une révolution qui n'alloit pas moins qu'à diminuer leurs revenus, ou même renverſer entiérement leur fortune. Mais le Miniſtere mépriſa ces vaines clameurs; & toutes les difficultés qu'on faiſoit ſonner ſi haut diſparurent devant les ſoins & les libéralités des Empereurs. Toutes les Provinces ſe mirent à cultiver les cotonniers, & aujourd'hui, de dix perſonnes du peuple, il y en a neuf qui ſont vêtues de coton. C'eſt à la Dynaſtie des *Ming* qu'on doit cette heureuſe révolution : c'eſt celle à qui a ſuccédé celle qui regne aujourd'hui.

Il ne pourra jamais être queſtion pour notre France d'y planter le Cotonnier arbre : il demande, à ce qu'il nous paroît, un climat plus chaud que celui de nos Provinces les plus méridionales. Pour le Cotonnier herbacée, qui eſt le plus commun en Chine, il eſt d'une ſi grande reſſource pour quelques Provinces, qu'on l'y appelle le ſupplément des laines & de la ſoie. Quand celles de nos Provinces où il pourroit réuſſir n'en recueilliroient qu'autant qu'elles en dépenſent, ce ſeroit toujours un grand profit pour elles & pour tout le Royaume. Ceux qui voudront faire des tentatives & des eſſais, peuvent compter ſur ce que nous allons dire de la maniere de le cultiver. Les détails où entrent les livres chinois ſuppoſent bien des obſervations & des expériences. Comme on cultive beaucoup les cotonniers herbacées dans toute cette Province & aux environs de *Pe-king*, nous avons

eté à portée de faire des recherches & de conſtater tout ce que nous avançons.

Les Botaniſtes Chinois parlent du cotonnier herbacée de maniere à faire croire qu'on en compte de pluſieurs eſpeces : mais quand on examine leurs deſcriptions, on voit que les différences qui diſtinguent, ſelon eux, un cotonnier de l'autre, ne tombent que ſur les fleurs qui ſont ou blanches, ou rouges, ou panachées, ou tirant ſur le jaune. Ils ſont eux-mêmes les premiers à attribuer aux différences du ſol & du climat les différentes qualités du coton, qui eſt plus long ou plus court, plus rude ou plus moëlleux, plus blanc ou plus jaunâtre, plus léger ou plus peſant, ſelon les endroits & ſurtout ſelon les années. Une différence plus ſinguliere & plus intéreſſante eſt celle de la proportion du coton au poids de coques. Quelquefois vingt livres de coques ne donnent que quatre ou cinq livres de coton, tandis que d'autres fois elles en donnent juſqu'à ſept ou même dix ; ce qui prouve combien on gagne ou on perd ſelon qu'on ſoigne ou néglige ſes cotonniers.

Le Cotonnier herbacée qu'on cultive ici eſt abſolument le même que celui que décrit M. Tournefort dans ſes Elémens de Botanique, pag. 84, planche 27. Nous avons vérifié ce qu'il en dit ſur la plante que nous avions ſous les yeux, & nous avons trouvé que la deſcription qu'il en fait lui convient parfaitement.

Le Cotonnier, dit le grand livre d'agriculture, *eſt une plante à part : il en faut raiſonner fort différemment des Anciens ſur leur riz, leurs mils & leurs bleds. Elle réuſſit ſans doute plus ou moins, comme tout ce que l'homme cultive, ſelon que la fécondité de la terre, le choix des engrais, les ſoins de l'induſtrie & l'à-propos des ſaiſons ſont convenables & appropriés*

à

à ses besoins. Comme on cultive egalement le cotonnier dans les Provinces qui sont plus au nord & dans plusieurs de celles du midi, & que la culture en est fort différente, ceux qui en ont ecrit ont eu l'attention d'articuler en quoi & jusqu'où cette culture est semblable, en certains points, à toute autre culture ; & qu'il seroit inutile de recueillir ce qui regarde des climats & des terres qui n'ont aucun rapport avec ceux de notre France, nous nous bornerons à ce qui se pratique dans la Province où nous sommes & dans les voisines, parce qu'il est plus facile de l'approprier aux endroits où l'on voudra faire des essais.

Le coton herbacée demande une bonne terre, mêlée de sable, un peu humide & médiocrement grasse. Si la terre etoit trop humide, les racines ne tarderoient pas à se pourrir & à être piquées de vers. Si elle etoit trop grasse, les Cotonniers, trop vigoureux, pousseroient beaucoup en herbe & donneroient fort peu de coton & de fleurs. A en juger par ce que nous voyons ici, les terres que les petites rivieres ont couvertes de leurs eaux pendant l'hiver, ou à la fonte des neiges, & qui sont moitié sable & moitié vase, sont les meilleures. Quand les champs qu'on destine à ces cotonniers sont des terres fortes & un peu arides, on pare à cet inconvénient en les tenant inondées pendant tout l'hiver. L'eau qui les couvre les travaille, les dissout & les prépare admirablement pour cette sorte de plantation. Du reste, que nos agriculteurs ne soient pas etonnés de cette maniere, qui a pour elle le suffrage du succès. Bien plus, les Chinois sont dans l'usage d'inonder les terres arides qu'ils veulent défricher ou engraisser, & soutiennent que c'est un moyen aussi sûr pour les améliorer, que de dessécher celles qui ont eté long-temps inondées.

C'eſt une grande queſtion ici de ſavoir combien d'années de ſuite on peut ſemer des cotonniers dans un champ, & quelle eſpece de grains on doit leur faire ſuccéder. Quoique cette plante ſoit annuelle, elle repouſſe ſur ſa racine dans les pays où l'hiver n'eſt pas bien rigoureux, & il eſt ordinaire de les laiſſer durer trois ans; la quatrieme année on déracine tout & on ſeme ou de l'orge ou du mil. Dans quelques cantons, on ſeme deux ans du riz & deux ans des cotonniers. A parler en général, c'eſt la qualité de la terre qui doit décider; mais, quelle qu'elle ſoit, on convient univerſellement qu'il ne faut pas y ſemer ni pois ni feves les années d'interruption.

Tout le monde s'accorde à dire qu'il faut donner trois labours à la terre avant d'y ſemer des cotonniers, ſavoir: un en automne, le ſecond au commencement du printemps, & le dernier immédiatement avant de ſemer. Les deux premiers labours ont pour objet d'ouvrir le ſein de la terre à l'action du ſoleil & de l'air, & de la rendre plus propre à recevoir les influences de l'athmoſphere. Ces labours ne fiſſent-ils que débarraſſer un champ de ſes mauvaiſes herbes & en mieux briſer les mottes, ce ſeroit autant de gagné pour ce qu'on doit y ſemer. Les Chinois ont même l'attention d'herſer la terre à chaque labour: ils la fument avant le dernier, & ſont encore plus attentifs à labourer plus profondément & à herſer plus fin.

Il y a des terres ſi propres par elles-mêmes aux cotonniers, qu'il n'eſt pas néceſſaire de les fumer; mais ce ne ſont guere que celles qui, étant ſituées ſur le bord des rivieres, ſont engraiſſées par la vaſe qu'y portent leurs débordemens à la fonte des neiges ou après les grandes pluies. Toutes les autres ont beſoin du ſecours des engrais & des fumiers pour

donner de beaux cotonniers. L'habileté du laboureur consiste à les proportionner au besoin de son champ. S'il etoit trop maigre, ses cotonniers, foibles & languissans, ne pousseroient pas assez de racines pour résister aux chaleurs, & ne donneroient qu'un mauvais coton & encore en petite quantité. S'il etoit trop gras, au contraire, ses cotonniers, trop pleins de seve, pousseroient beaucoup de feuilles & trop peu de fleurs. Du reste, comme les uns sement leurs cotonniers d'une façon, les autres d'une autre, ainsi que nous allons le détailler, on juge son champ d'après celle qu'on choisit, c'est-à-dire qu'on détermine la quantité de fumier qu'on y mettra, sur la quantité de cotonniers qu'on y veut semer. Il est evident qu'un arpent qui doit nourrir autant de cotonniers que deux arpens, doit être fumé du double ou même plus. Nous ne trouvons nulle part que l'on se serve de nos fumiers d'etable ou d'ecurie, ni même de notre terreau pour les champs destinés aux cotonniers. Il peut se faire qu'ils ne leur conviennent pas, & nous ne voudrions pas prendre sur nous de dire le contraire; mais il est pour le moins aussi vraisemblable que c'est parce que la Chine ayant aujourd'hui fort peu de troupeaux, il seroit inutile de faire mention d'un engrais trop difficile à se procurer. Quoi qu'il en soit, ceux que nous trouvons indiqués sont, 1°. la vase fraîche, 2°. les cendres, 3°. le *teou-pien*, 4°. le *ta-feu*.

Tous les livres s'accordent à dire que la vase récente des rivieres, canaux, fossés & marres, est le meilleur engrais pour les champs destinés aux cotonniers. Cela se concilie bien avec ce qui a eté dit plus haut sur les inondations de ces champs & sur la préférence qu'on doit donner à ceux qui sont au bord des eaux. Comme la vase est pâteuse & tenace, il est essentiel de la faire sécher, ou plutôt de la

liquéfier assez pour la répandre egalement. C'est un travail de plus ; mais les Chinois ont pour maxime qu'en matiere d'agriculture, on n'obtient rien de la terre qu'à force de bras.

Les cendres de toutes les especes sont un excellent engrais. Roseaux, joncs, herbes sauvages, feuilles des arbres, tout ce qui est sorti de la terre la fertilise, quand on la fait passer par le feu. Les meilleures cendres cependant sont celles des racines, feuilles & coques des cotonniers de l'année précédente. On les accumule dans le champ même & on y met le feu avant de semer.

On appelle *leou-ping*, dans les Provinces du midi, les mares d'une espece de pois noirs dont on a exprimé l'huile. Ce mare est pêtri en petites tartes ou galettes, d'où lui est venu son nom de *ping*. Cet engrais est très-chaud & excellent pour les terres froides & humides. On egraine ces galettes & on les répand en grosse poussiere le plus uniformément qu'on peut.

Le *ta-feu*, qui, selon les Chinois, est le plus excellent des engrais, ne peut guere se nommer en françois ; mais, en disant que c'est le *stercus humanum*, les imaginations les plus susceptibles de s'effarer du mot nous passeront de parler de la chose. Il y a deux manieres d'employer le *ta-feu*. La premiere consiste à l'accumuler dans des fossés & puis verser dessus une assez grande quantité d'eau, pour qu'etant bien délayé, il ne fasse plus qu'une bouillie très-claire. Cette bouillie, qu'on porte à seaux dans les champs & qu'on y répand ou par maniere d'arrosement, ou en la faisant couler dans les rigoles où l'on doit semer, ou en en mettant une certaine quantité dans les fosses qu'on destine à ses cotonniers, cette bouillie rend la terre très-fertile. Il ne nous

appartient pas de décider si c'est la meilleure façon d'employer le *ta-feu ;* mais, comme c'est la plus sensible & la plus dégoûtante, il paroît difficile de croire qu'elle se fût conservée si elle n'avoit pas de grands avantages. La seconde, qui pourroit prendre plus aisément en France & enrichir les campagnes de ce qui est plus à charge dans les villes, consiste à jetter les vuidanges des fosses d'aisance dans de grands creux découverts, d'où on les tire pour les mêler avec une troisieme partie de terre grasse ou franche, qu'on coule ensuite en forme de tartes ou galettes qu'on fait sécher au grand air & qu'on transporte ensuite où l'on veut. Si ce commerce, qui nourrit à *Pe-king* tant de monde, prenoit jamais à Paris & dans toutes les villes, il y mettroit plus de propreté, délivreroit les rivieres de l'infection des vuidanges, & procureroit à nos campagnes un excellent engrais. L'idée en paroîtra ridicule, mais le fait est certain, les galettes de *ta-feu* & de terre grasse, bien loin de puer quand elles sont seches, ont une odeur de violette qui est agréable. On les concasse & on les met en poussiere pour les répandre dans les champs. Si le témoignage de l'expérience mérite d'être ecouté, il est démontré que le *ta-feu* est le plus utile, le plus efficace & le plus fort des engrais, sur-tout pour les terres grasses & humides. Comme rien de tout ce qui intéresse la chose publique n'est bas & vil que pour les petites ames & les cœurs etroits, nous observerons, en finissant, qu'au dire des Chinois, quand on inonde un champ pour l'améliorer, c'est le meilleur temps pour y porter beaucoup de *ta-feu*. L'eau le délaie & l'incorpore à la terre de maniere à la fortifier pour plusieurs années. Nous avons dit d'y mettre beaucoup de *ta-feu*, parce que, dans ce cas, on peut en doubler ou tripler même la quantité, sans craindre d'excéder. La pratique

générale eſt d'en mettre au moins le double ; ce qui ſe pratique auſſi pour les autres engrais & fumiers, parce que l'eau qui les diſſout les affoiblit ou plutôt retarde leur effet & le fait durer pluſieurs années. Que ceux qui ont à cœur la perfection de notre agriculture voient comment elle pourroit s'approprier toutes ces pratiques.

Les Cotonniers commencent à fleurir après le ſolſtice. La queſtion du temps où il faut les ſemer a donné lieu ici à bien des diſcuſſions & même à des controverſes où l'on faiſoit entrer autant d'humeur & d'opiniâtreté de ſyſtême que de zele & de bonnes raiſons. Le public, au tribunal duquel cette cauſe a eté pendante tout le temps qu'il a eté bien-aiſe de la faire durer pour ſuivre ſes préventions contre les cotonniers ; le public, dis-je, a enfin décidé que la premiere regle, en pareille matiere, etoit de faire attention aux circonſtances locales & au cours que prennent les ſaiſons dans chaque Province, comme pour toutes les autres ſemailles. Sa déciſion, qui eſt aſſurément très-ſage, ſe réduit à dire qu'il faut ſemer les cotonniers au printemps & aſſez tôt pour qu'ils puiſſent être aſſez forts pour réſiſter aux chaleurs & avoir leur crue au commencement de Juillet. Quant au temps précis, il doit néceſſairement varier ſelon le climat, la nature des terres, leur expoſition, le temps qu'on a eu, & les apparences de la ſaiſon pour l'avenir. Quant à notre France, ſi on eſſayoit d'y planter des cotonniers, il paroît que le temps le plus convenable pour les ſemer ſeroit le même que celui des bleds noirs ou ſarraſin.

Quand le champ où l'on veut ſemer ſes Cotonniers eſt un ſol un peu ſec & qu'on n'eſt pas en loiſir ou en commodité d'arroſer ſes cotonniers, lorſque le temps ſe met au ſec après qu'on a ſemé, on fait tremper ſes graines dans

l'eau. Les uns se servent d'eau froide & les y laissent jusqu'à ce qu'elles soient renflées, les autres versent dessus de l'eau bouillante où ils les remuent avec un bâton jusqu'à ce que l'eau soit refroidie; puis les uns & les autres les font passer par des cendres pour les essuyer & pouvoir les semer plus commodément. Il y en a qui font passer leurs graines, en hiver, par l'eau de neige, afin, disent-ils, de les préserver de la désolation des vers : mais un des plus sûrs avantages de les mettre dans l'eau est celui de distinguer les bonnes graines, des mauvaises qui surnagent. Tous les livres conseillent de ne pas craindre l'achat des graines. On en est bien dédommagé en achetant celles des cantons où les cotonniers sont plus beaux; & on risque tout à ne pas le faire, quand celles de l'année sont médiocres. Plus on sera attentif sur ce point, plus on peut espérer de beaux cotonniers; au lieu que la bonté de la terre ni les soins de la culture ne peuvent jamais réparer le vice des graines.

Il y a différentes manieres de semer les Cotonniers. Les uns les sement par rayons, les autres à la volée, quelques-uns par planches, quelques autres par petites fosses espacées. Toutes ces manieres ont leurs partisans; & comme elles continuent à être pratiquées, il en faut conclure que chacune a ses avantages selon les lieux & les années. Les petites fosses espacées donnent plus de peine & demandent plus de temps : aussi sont-elles moins en vogue; mais, comme elles ont aussi leur avantage dans les années de sécheresse, on est forcé quelquefois d'y avoir recours. Soit que les Chinois sement en planches, à la volée ou en rayons, ils ont grand soin, comme il a eté dit, que la terre soit bien meuble. On couvre la semence ou avec l'arriere-train du semoir, ou avec une claie fort epaisse & fort pesante, large de trois

pieds, longue de quatre ou cinq, traînée par un cheval que dirige un homme qui eſt debout ſur la faſcine.

Quelle eſt la quantité de graine qu'on doit ſemer dans un *mou* ou arpent chinois? quelle diſtance faut-il mettre entre les ſillons? Ces deux queſtions, comme toutes celles qui ſont de pratique & d'expérience locales dans l'agriculture, ſont décidées diverſement par ceux qui ont traité ce ſujet; mais tous s'accordent à dire que la dépenſe d'un tiers en ſus de graine n'eſt rien au prix du grand inconvénient des endroits qui reſteroient ou vuides ou dégarnis, & que, paſſé trois pieds, les ſillons ſont trop eloignés, ou trop près s'il n'y a pas un pied & demi entre eux. Ce dernier principe s'applique egalement à toutes les façons de ſemer. Pour tout dire cependant, on s'en eloigne dans quelques cantons quand on a ſemé tard, afin que les Cotonniers ſe faſſent ombre les uns aux autres quand ils ſont encore jeunes, & s'entr'aident à conſerver la fraîcheur de la terre.

Le Cotonnier eſt une plante fort délicate dans ſa premiere jeuneſſe : c'eſt pour lui epargner les périls auxquels elle eſt expoſée alors, que quelques-uns la ſement aſſez profondément, parce que ſes racines ſe trouvant par là plus enfermées en terre & moins ſaiſies par la chaleur, elle pouſſe plus vîte ſa tige & ſes rameaux. Ceux qui craignent de l'expoſer à pourrir à cauſe des pluies qui commencent quelquefois de fort bonne heure, ont l'attention de la rechauffer en ramaſſant la terre autour de chaque pied avec le ſarcloir.

Ici, il faut que nous rendions compte d'un principe de l'agriculture chinoiſe dont la nôtre ne paroît point être aſſez perſuadée. Ce principe, que la bonne phyſique ne ſauroit déſavouer, c'eſt que toute plante différente de celle qu'on cultive lui dérobe ſa ſubſiſtance & croît à ſes dépens. Les Chinois

Chinois en concluent la néceſſité de ſarcler ſouvent leurs Cotonniers. En conſéquence, dès que leurs Cotonniers ont pouſſé de terre à la hauteur de deux ou trois pouces, ils les ſarclent tous les huit ou dix jours, juſqu'à ce qu'ils commencent à donner leurs fruits. C'eſt une ſujétion ; mais le travail eſt moins long qu'on ne croiroit d'abord, parce que le ſarcloir chinois eſt fort commode & que l'habitude de s'en ſervir abrege beaucoup la beſogne. D'ailleurs, comme le ſarclement des Cotonniers eſt plus occupant que fatigant, les femmes & les enfans ont plus de force qu'il n'en faut pour le faire : auſſi a-t-on la coutume de les en charger. Du reſte, quelqu'utile que ſoit aux Cotonniers l'extirpation fréquente des mauvaiſes herbes, on pourroit mettre en queſtion ſi elle ne leur eſt pas encore plus utile par la terre qu'on remue & qu'on beche un peu à chaque fois, que par la délivrance des mauvaiſes herbes. La maniere dont les livres inſiſtent ſur la néceſſité de joindre le ſoin de bécher à celui de ſarcler, donne tout lieu de croire qu'ils les regardent tous les deux comme egalement importans. C'eſt pour les faciliter l'un & l'autre qu'on préfere de ſemer les Cotonniers en rayons ou en petites foſſes eſpacées & diſtribuées en echiquier, à-peu-près comme les bleds de Turquie en Béarn.

Les cultivateurs attentifs recommandent aux ſarcleurs d'arracher les Cotonniers mal-venans & rabougris quand ils peuvent le faire ſans laiſſer de vuides, & d'eclaircir auſſi ceux qui ſont trop près-à-près & s'embarraſſeroient en croiſſant. D'autres ménagent de longues rigoles pour les arroſer quand la ſécchereſſe dure trop. Ces rigoles ſervent auſſi à faire ecouler les eaux des grandes pluies & à retenir celles des autres.

Quand les Cotonniers ont un pied de haut, on arrête le

montant en le pinçant à-peu-près comme font nos jardiniers pour leurs melons. On prétend par là les forcer à fourcher & à pouſſer des branches. Ces branches mêmes on les pince encore, pour qu'elles ſe réuniſſent & donnent par là une plus grande quantité de fleurs & de coton. Il eſt d'uſage même de pincer auſſi à chaque fois les plus grandes feuilles, pour que la ſeve de la plante ſoit plus abondante pour nourrir ſes branches & les couvrir de fleurs. Quelque pénibles que ſoient des ſoins ſi continuels & ſi multipliés, peu de gens oſent les omettre, parce qu'on a l'expérience de leur néceſſité pour avoir une abondante récolte de coton. Il y a pourtant des cantons & des années où ils ſont peu néceſſaires : les Cotonniers viennent d'eux-mêmes à ſouhait.

Qu'on nous permette d'obſerver à ce ſujet que les regles & pratiques d'agriculture les plus ſages ont des exceptions ſans nombre, & que ce ſeroit s'egarer dès les premiers pas dans la théorie de l'agriculture, que de nier ce fait & refuſer d'en admettre les conſéquences. Si le zele de nos ſociétés d'agriculture ne ſe dément pas, plus elles ſeront multipliées & ſe borneront à leur Province, plus leurs recherches, obſervations & expériences ſeront utiles, parce que leurs enſeignemens etant locaux, ils ſeront tout-à-la-fois & plus précis & plus sûrs & plus appropriés aux vrais beſoins de nos campagnes.

Il ne faut qu'avoir traverſé le Royaume, pour ſavoir que toutes les branches de l'agriculture ont des regles & des pratiques fort différentes d'une Province à l'autre. Les vignes de Bourgogne ſont cultivées fort différemment de celles des environs de Bordeaux, & le maïs ſe ſeme bien différemment au pied des Pyrénées & dans le nord de la France. Nous inſiſtons

ſur ce point, afin qu'on ne ſe méprenne pas ſur la culture des Cotonniers, ſi on vouloit en faire l'eſſai. Bien loin de prétendre qu'il faudra s'en tenir de point en point aux pratiques chinoiſes, nous ſommes les premiers à dire que les climats de celles de nos Provinces où cette plante pourroit réuſſir etant fort différens de ceux d'ici, on doit commencer par des eſſais qui apprennent juſqu'où il faudroit les adopter ou s'en eloigner. *Il en eſt de l'Agriculture*, dit l'ancien Auteur du *Nong-chou-hi*, *comme de la Médecine. Les axiomes les plus sûrs ne le ſont dans la pratique qu'autant qu'on s'attache plus à l'eſprit qu'à la lettre, & qu'on ſait les modifier, les tempérer & les approprier aux circonſtances particulieres.* Sur quoi le Lettré qui a traité plus à fond de la culture des Cotonniers a jugé à propos d'ajouter: *Quelque autoriſé que ſoit par l'expérience tout ce que nous avons dit ſur la néceſſité & la maniere de pincer les Cotonniers & de les débarraſſer de leurs grandes feuilles, nous croyons devoir avertir qu'on a remarqué dans pluſieurs endroits que, quand on a retranché la premiere tige, le pied ſouffre & ne donne jamais de belles graines pour les années ſuivantes. Il peut ſe faire que cela vienne de ce qu'on néglige de choiſir un temps ſec, & de le faire le matin, pour que la chaleur du ſoleil cicatriſe & ferme vîte la plaie : mais cela peut venir de la foibleſſe de la terre, de la conſtitution de la plante & du temps qu'il fait ; trois choſes auxquelles il faut avoir egard quand on pince les Cotonniers & qu'on les débarraſſe de leurs grandes feuilles.*

Quand les Cotonniers ont toute leur crue ou doivent l'avoir, c'eſt-à-dire vers les premiers jours d'Août, on ceſſe de les pincer, & on ne les ſarcle plus dès qu'ils commencent à donner leurs fruits. Comme ces fruits ſe nouent & mûriſſent

en différens temps ſur le même pied, la récolte doit s'en faire néceſſairement à différentes repriſes. Les coques de ces fruits qui s'ouvrent & montrent leur coton, ſont le ſignal pour la commencer. L'unique attention qu'il faille avoir, c'eſt d'attendre que le ſoleil ait ſéché la roſée & de ne pas rompre les branches qu'on dépouille. Les femmes, qui ſont ordinairement chargées de cette récolte, ſont fort adroites à la faire. Elles entrent en bande dans un champ, &, en peu d'heures, elles ont fini la tâche du jour. Nous diſons la tâche du jour, parce que cette récolte dure juſqu'aux gelées & qu'il ne faut pas manquer l'à-propos, ſous peine de voir le vent enlever tout le coton des coques ouvertes & le porter çà & là. Quand les gelées commencent avant que tous les fruits des Cotonniers ſoient aſſez mûrs pour s'ouvrir d'eux-mêmes, on arrache les Cotonniers & on les expoſe au ſoleil pour les faire ouvrir plus vîte. Ce dernier coton n'eſt pas ſi bon que le premier, à beaucoup près; mais on en tire parti pour les matelats & les groſſes toiles de ménage. La pire eſpece eſt celui des fruits qui ne ſont pas aſſez mûrs pour que la chaleur du ſoleil les faſſe ouvrir & qu'on eſt obligé d'ouvrir un à un. Il eſt d'un blanc ſale & même un peu jaunâtre. Malgré cela, il a ſon prix & ſert pour faire des couvertures & des feutres à etendre ſur les eſtrades où l'on s'aſſied & où l'on dort.

Nous ne ſaurions dire au juſte à quoi monte le produit d'un arpent de Cotonniers; mais vu les avances que demande & les peines qu'en donne la culture, il faut bien qu'il ſoit plus grand que celui de tous les autres grains & légumes, puiſqu'on y deſtine toutes les terres qui y ſont propres. Nous n'avons pas de termes pour exprimer la quantité de coton qu'on recueille chaque année dans les diverſes

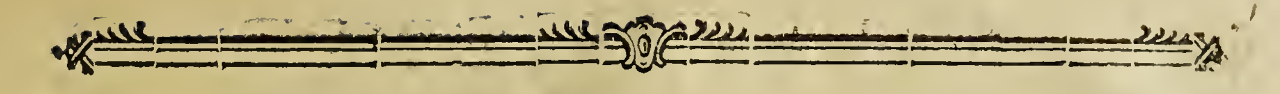
Provinces de la Chine ; mais, comme la consommation qui s'en fait par-tout est immense, les années même de pleine récolte ne le font presque pas diminuer de prix. Aussi y a-t-il beaucoup de particuliers qui ne balancent pas à faire creuser dans leurs terres plusieurs puits d'arrosement, pour s'assurer une ressource contre les sécheresses du commencement de l'eté. Tout a son prix dans les Cotonniers: on tire de l'huile de leurs graines, & leurs branches & feuilles donnent un excellent fumier, soit réduites en cendre, soit pourries en terreau.

Comme notre objet n'est que de faire connoître la culture du Cotonnier herbacée telle que l'enseignent & la pratiquent des Chinois, nous n'ajouterons pas à cette notice ni la description de la machine dont on se sert pour séparer le coton des semences qu'il enveloppe, ni la maniere de le préparer pour être filé, ni les différentes manieres de le filer, ni les différentes toiles, etoffes, feutres, &c. qu'on en fait. Tout cela est connu & pratiqué en Europe depuis long-temps. L'unique chose que nous croyons devoir ajouter en finissant, c'est que, selon le proverbe chinois, *le coton est à meilleur marché dans les Provinces du nord que dans celles du midi, & les toiles y sont plus cheres.* Tout trivial qu'est ce proverbe, comme il est vrai & fondé, le Ministere public l'a jugé digne de son attention & l'a fait entrer dans les vues qui le dirigent pour l'administration economique, qu'il ne nous appartient pas d'approfondir. Mais nous invitons nos Artistes à examiner si l'arçon des Chapeliers, dont se servent les Chinois pour préparer le coton à être filé, ne pourroit pas leur abréger le long travail des cardes, & nos Naturalistes à examiner pourquoi le Cotonnier arbre, qui donne de plus beau coton que le Cotonnier

herbacée, réussissant si bien dans les Provinces du midi, le Cotonnier herbacée donne un plus beau coton dans les Provinces du nord. Ce qui nous plaît le plus dans ce jeu de la nature, c'est qu'il est d'un heureux augure pour notre France, si l'on s'y résout jamais à cultiver le Cotonnier herbacée.

Ad. M. D. V. M. M. G.





SUR LE BAMBOU.

Defcenditque terminus vallis Arundineti in meridiem torrentis Civitatum Ephraïm. Jos. Cap. 17.

L'*ARUNDO* de l'Ecriture - Sainte & des Anciens ne défigne-t-il que le Rofeau de marais ? Aucun Savant ne l'a dit, à ce qu'il paroît : & les Commentateurs foit des livres, foit des ouvrages des Grecs & des Romains, reconnoiffent que ce mot indique le rofeau ligneux des jardins qu'on appelle vulgairement *canne*. Mais n'eft-il jamais employé pour fignifier le grand rofeau des Indes & de la Chine, connu dans ces derniers temps fous le nom de *Bambou*, dont Pline le Naturalifte & plufieurs autres ont parlé ? S'il etoit conftaté par les recherches des Savans que le grand rofeau a eté cultivé autrefois & a crû heureufement non-feulement dans l'Afie occidentale, mais encore dans nos Provinces méridionales de France, ce feroit un grand encouragement pour le cultiver de nouveau, & procurer à cette partie du Royaume les avantages qu'en retirent fans ceffe les pays où il croît.

1°. En etudiant le climat de plufieurs endroits de la Chine où croiffent de fort beaux Bambous & en le comparant à celui de nos Provinces méridionales, il paroît plus que probable qu'ils pourroient y réuffir, finon egalement, du moins de maniere à donner des profits fort confidérables. Ceux qui ne connoiffent la Géographie que par les Cartes & jugent des climats par les degrés de latitude, ne manqueront pas d'objecter que les Provinces de France les plus méridionales le font moins que les plus feptentrionales de Chine, & que,

dès-là, il y a trop de diſproportion entre les climats, pour que les Bambous, qui ne croiſſent bien que dans les Provinces méridionales de ce grand Empire, puiſſent réuſſir dans aucune des nôtres. La difficulté ainſi expoſée, ils ne croient pas qu'on puiſſe leur répondre. Mais ceux qui ont etudié l'univers dans l'univers ſavent que ce n'eſt pas d'après un globe terreſtre & le compas à la main qu'il faut prononcer ſur la température de l'air & la différence réelle des climats. Car, pour ne parler que de la Chine, quoique *Pe-king* ſoit par les 39ᵉ degré 54 minutes de latitude, & par conſéquent plus méridional que Rome & Madrid, l'hiver y eſt très-long, & ſi rigoureux que le thermometre reſte pluſieurs mois à 9 & 10 degrés au-deſſous du terme de la glace, & deſcend juſqu'au 13ᵉ, 14ᵉ, & même plus bas. Il y a une difficulté plus réelle, qui eſt celle de la température de l'air des Provinces de Chine où les Bambous réuſſiſſent le mieux. Il faut avouer que pluſieurs de ces Provinces n'ont preſque pas d'hiver, mais auſſi cet hiver eſt autant & même plus froid, dans quelques-unes, que dans la Provence, le bas Languedoc & le Rouſſillon, où nous croyons qu'il faudroit faire les premieres tentatives.

2°. Le roſeau ligneux ou des jardins, qu'on nomme *canne*, croît aiſément & très-vîte dans les trois Provinces dont nous venons de parler & même dans preſque tout le Royaume, quoique la culture n'en ait jamais eté ni approfondie, ni ſoignée. Or, il ne paroît pas prouvé que les Bambous ſoient une plante, arbre ou arbriſſeau différent de nos cannes. Si l'autorité des Chinois etoit de quelque poids auprès de nos Botaniſtes & Naturaliſtes, nous leur dirions que le Dictionnaire de *Kang-hi* définit le Bambou, une production qui n'eſt *ni plante ni arbre* (*fei-tſao, fei-mou*); ce qui tient le milieu entre

entre l'un & l'autre, comme les amphibies entre les poissons & les animaux, mais avec cette différence singuliere qu'il est plante, arbrisseau ou arbre, selon le climat où il croît & la maniere dont il est cultivé. Que les Savans examinent s'il est absolument inoui dans l'Histoire Naturelle que ce qui est plante dans un endroit devienne arbrisseau dans un autre, & monte au rang d'arbre dans un troisieme ; & si l'art qui a réussi ici à rapetisser des pins, des sapins & des cedres jusqu'à être en miniature dans un vase ce que sont les plus grands dans les forêts au bout d'un siecle, ne pourroit pas aussi aider la nature, par une culture etudiée, jusqu'à faire monter un arbrisseau au rang des plus grands arbres, ou, pour parler plus clair, nos cannes de jardin jusqu'au rang des Bambous : au moins est-il certain que plusieurs Botanistes ne semblent pas croire qu'ils fassent deux especes essentiellement différentes, & qu'à en croire ce qu'offre aux yeux l'Histoire des Bambous de Chine, il paroît que la nature du sol, la qualité du climat, la température de l'air, les variétés des expositions, les différences des eaux & les soins plus ou moins attentifs & intelligens de la culture sont la vraie & unique cause des différences & disproportions etonnantes qu'on trouve entre les Bambous, non-seulement des différentes Provinces, mais même entre ceux d'un seul canton. La théorie de l'accroissement des plantes & des arbres est encore un champ presque en friche, parce qu'on s'est plus attaché à chercher des pourquoi & des comment, qu'à etudier la nature dans la nature. Les Chinois, qui ont eu autrefois la manie de vouloir tout expliquer, en sont revenus par bon sens, & ont pris fort sagement le parti de s'en tenir à observer les faits & à faire parler l'expérience sur ce qui peut eclairer, diriger, faciliter &

perfectionner les ſoins de la culture. S'ils avoient voulu raiſonner ſur les Bambous, au lieu de faire des tentatives, pluſieurs Provinces ſeroient encore privées des avantages innombrables qu'elles retirent de leurs plantations. Les ſoins qui ont naturaliſé en France, dans ces derniers temps, tant d'arbres etrangers, réuſſiront encore beaucoup mieux à y naturaliſer les Bambous, ou plutôt à faire croître nos roſeaux des jardins à la groſſeur des Bambous. Qui ignore que les belles eſpeces de pommes, de poires, de prunes, de ceriſes, de pêches, d'abricots, de raiſins, &c. ſont infiniment plus nombreuſes & plus répandues que ſous le regne de Louis XIII, parce que l'art de les cultiver a eté plus approfondi? qui ignore auſſi que chaque nouvelle eſpece, conſervée par une culture intelligente, ſe perpétue & ſe maintient; & qu'elle dégénere & s'abâtardit juſqu'à retomber dans le ſauvage, lorſqu'elle eſt long-temps négligée? Or, ſi les ſoins de la culture produiſent de ſi grandes différences dans les fruits, eſt-il hors de vraiſemblance qu'ils en produiroient ſur la forme, la ramification, la groſſeur, la hauteur & la ſubſtance même des roſeaux des jardins?

Quoi qu'il en ſoit de ces réflexions, que nous ne donnons que pour ce qu'elles valent, nous ne balançons pas à dire que nous n'aurions jamais ſongé à en ecrire un ſeul mot, ſi un Miniſtre, que nous ne pouvons aſſez reſpecter, ne nous avoit fait entendre, en cette extrémité de l'Aſie, ſes deſirs preſſans, qui nous ont déja fait prendre la plume tant de fois, malgré le ſentiment de notre incapacité & notre peu de loiſir. Nous le prions de nous excuſer, ſi la notice que nous lui offrons du Bambou ne répond pas à pluſieurs queſtions & omet quelques détails dont on auroit beſoin. Nous ne la donnons que comme un à-peu-près qui peut mettre

ſur la voie des tentatives, & aider les connoiſſances qu'on a déja.

Il eſt hors de doute que le Bambou eſt connu en Chine dès les temps les plus reculés, & par conſéquent qu'il y croît naturellement. Quoique le Chapitre *Yu-kong* du *Chou-king* parle de bien des choſes qui ne regardent que la ſeconde Dynaſtie, ou même le commencement de la troiſieme, ce qu'il dit des Bambous, ſous les diſtricts de *Yang-tcheou* & dans *Ning-tcheou*, ſuppoſe que ce roſeau y croiſſoit ſans culture. Les vers du *Chi-king*, où il eſt célébré ſi ſouvent & en tant de manieres, ſuppoſent la même choſe, ainſi que le *Li-ki*, le *Tcheou-li* & le *Tchun-tſieou*. Mais les Lettrés ont beau faire des raiſonnemens à perte d'haleine, pour trouver l'idée des gros Bambous des âges ſuivans dans les différens noms que les Anciens donnoient aux leurs, ils ne peuvent venir à bout d'en trouver aucune preuve poſitive ; & on déduit très-bien, au contraire, des récits de l'Hiſtoire ſur les différens uſages qu'on faiſoit du Bambou dans l'Antiquité, & ſur ce qu'on employoit pour ſuppléer à ceux qu'on a aujourd'hui, que, s'il y en a eu jadis de très-gros, ce qui eſt fort vraiſemblable, ſur-tout pour les Provinces les plus méridionales, ils devoient être très-rares. Il faut deſcendre juſqu'au regne de *Tſin-chi-hoang*, c'eſt-à-dire juſques vers la fin du troiſieme ſiecle avant l'Ere Chrétienne, pour que l'Hiſtoire en faſſe mention. Comme elle en parle à l'occaſion des magnifiques jardins où ce Nabuchodonoſor de Chine fit planter les arbres les plus rares & les plus précieux qu'on connût alors, il eſt à croire que c'eſt à cette epoque qu'il faut fixer le commencement de la culture du gros Bambou; encore ne put-elle pas ſe maintenir, moins à cauſe des troubles & des guerres qui ſurvinrent peu après, que parce

que la Cour etoit & fut encore long-temps dans des Provinces où ils demandoient trop de ſoins. Il faut deſcendre juſqu'à l'Empereur *Yang-ti*, de la Dynaſtie des *Soui*, dans le commencement du ſeptieme ſiecle, pour la voir rétablie. Ce ne fut qu'alors que les Poëtes commencerent à la célébrer dans leurs vers, où ils l'ont chanté depuis ſi ſouvent & en tant de manieres. La Cour s'etant fixée dans les Provinces méridionales, & la magnificence des jardins etant devenue le goût général de tous les Empereurs, les Bambous de toutes les eſpeces furent cultivés avec un ſoin infini. Les Annales des *Tang*, article *Pe-kouan-tchi*, font mention des Mandarins chargés par office de veiller ſur les Bambous des jardins & des parcs de l'Empereur. Nous pencherions fort à croire que c'eſt à ce luxe, le plus pardonnable de tous, que la Chine doit toutes les variétés qu'elle poſſede en ce genre; car les Mandarins des Provinces etant sûrs de bien faire leur cour en offrant quelque Bambou d'une nouvelle eſpece, on fut plus attentif, dans tout l'Empire, à aider la nature & à remarquer tout ce qui pouvoit attirer les regards de l'Empereur. Quand *Yong-lo*, de la derniere Dynaſtie, erigea la ville de *Pe-king* en Capitale de l'Empire, & y tranſporta la Cour en 1421, il ne renonça pas à ſes beaux Bambous des jardins de *Nan-king*: on lui en portoit par eau, tous les printemps, de quoi former des boſquets, ſoit ſur les bords des eaux, ſoit ſur le penchant des côteaux & collines de ſa maiſon enchantée du *Hai-tſée*; uſage qui a duré juſqu'à l'Empereur régnant, qui n'a plus voulu d'un plaiſir trop diſpendieux & trop pénible pour le peuple par les corvées qu'occaſionnoient tant de grands Bambous qui venoient ſi vîte & de ſi loin avec leur motte.

Un des livres que nous avons ſous les yeux commence

l'énumération des différentes eſpeces de Bambous qu'il y a dans tout l'Empire, en diſant qu'elles ſont en ſi grand nombre, qu'il n'oſe pas entreprendre de les décrire toutes, ni même de les nommer. Sur quoi il ſe borne à ſoixante-trois eſpeces principales plus remarquables & plus connues. Comme les Botaniſtes Chinois font des deſcriptions vagues qui ne préſentent aucune des idées & différences d'après leſquelles les Européens claſſent les plantes, & que, d'un autre côté, nous ne ſommes pas à portée de voir par nous-mêmes, parce que nous ſommes cloués à *Pe-king*, & qu'il n'y a que très-peu de Bambous aux environs, nous nous bornerons malgré nous à des indications générales qui pourront faire entrevoir en quoi conſiſtent les variétés & différences principales qui diſtinguent une eſpece de l'autre. Quant à la deſcription générale du Bambou, il feroit inutile de la mettre ici, vu qu'on la trouve dans l'Hiſtoire générale des Voyages & dans tous les nouveaux livres de Botanique.

Un Bambou differe de l'autre, 1°. par ſa groſſeur & ſa hauteur. Il eſt certain que le Bambou ſort de terre, comme l'aſperge, avec toute la groſſeur qu'il aura à quelque hauteur qu'il monte, & que les rejettons ne ſont jamais plus gros que le maître pied. Sur quoi il faut obſerver que cette regle générale ne regarde que les plantations & boſquets de Bambous : car, quand un Bambou eſt iſolé, planté à la maniere des autres arbres & continuellement débarraſſé de ſes rejetons, il croît en groſſeur peu-à-peu, ſur-tout ſi on le laiſſe ſe ramifier. Il eſt difficile de déterminer avec préciſion quelle eſt la hauteur & groſſeur des plus grandes eſpeces de Bambous : quant à la groſſeur, nous avons vû des porte-pinceau qui avoient plus de cinq pouces de diametre de dedans en dedans. Il y en a certainement de beaucoup plus gros ; car,

en rabattant quelque chose des narrés de Messieurs les Lettrés, il faut encore en admettre d'un pied & demi & même plus de diametre. Il y en a eu, dans le *Yun-nan* & le *Kouang-si*, qui etoient assez gros pour servir de boisseau à mesurer le riz; mais on convient que c'etoit des curiosités; & s'il y en a eu quelquefois d'assez gros pour faire de petites barques d'une seule piece, on a passé plusieurs siecles sans en revoir. La hauteur ordinaire des gros Bambous est de trente à quarante pieds : ceux qui vont jusqu'à cinquante sont rares; & quand ils atteignent soixante, soixante-dix & quatre-vingts pieds, ils sont regardés comme des miracles de la nature. 2°. Par la distance des nœuds : cette distance varie beaucoup : il y a des especes dont les nœuds sont toujours à la distance de quatre pouces, quelque hauteur & grosseur qu'acquierre le Bambou; & d'autres, au contraire, où cette distance est de neuf à dix pieds, quelque jeune & quelqu'effilée qu'il soit. C'est de cette derniere espece dont on fait des nattes & même de la toile. Il est parlé, dans les Annales, d'une espece de Bambou de *To-hien*, dont les nœuds etoient tous à la distance de dix pieds, & qui etoient grands comme des pins (*tchang-jou-chong*). 3°. Par la couleur du bois. Nous trouvons qu'il y en a de blanchâtres, de jaunes de citron, de jaunes d'orange, de marons, de tirant sur le verd, de noirâtres, de mouchetés & de bleus pâles. 4°. Par les nœuds & leur forme. Les uns font un renflement qui déborde en moulure, tantôt au-dessus du tuyau d'en bas, tantôt au-dessous de celui d'en haut : les autres ne percent en dehors que par une petite ligne, & quelques-uns font en ceinture réguliere & assez large, quelques autres en cordon bien dessiné & comme divisé en demi-grains; mais les plus singuliers sont ceux qui ne penetrent pas en dedans &

n'interrompent point le tuyau intérieur du Bambou. 5°. Par la ſuperficie & forme des entre-nœuds. Il y en a qui ſont raboteux & pleins de petites tubéroſités où l'imagination trouve des figures bizarres & burleſques : d'autres ſont ſemés de canelures irrégulieres. Les livres parlent d'une eſpece qui eſt quarrée, & a fait nommer cette eſpece de Bambou *les Bambous quarrés* (*Fang-tchou*). Tout Bambou a un vernis naturel qui eſt fort beau ; mais on fait une eſpece à part de celui dont les entre-nœuds paroiſſent couverts d'un vernis tranſparent, & qui approche de l'ambre jaune. 6°. Par la ſubſtance & l'epaiſſeur du bois, qui varie ſans aucune proportion avec la groſſeur & la hauteur du Bambou. Il y a une eſpece dont le bois eſt toujours tendre & ne ſemble qu'une moëlle *filamenteuſe* & durcie. Le bois d'une autre eſpece eſt d'une dureté extraordinaire & a une force prodigieuſe en quelque ſens qu'on l'emploie. Il rend un ſon approchant de celui du fer, quand on le frappe. Quant à l'epaiſſeur, il eſt certain qu'il y a des Bambous qui, quoique fort gros & fort hauts, ont toujours un bois fort mince ; & que d'autres ne ſont preſque pas evuidés en dedans & finiſſent par être pleins & maſſifs comme d'autres arbres. 7°. Par les branches. Les Chinois aſſurent qu'il y a des Bambous qui ne ramifient jamais & ne donnent jamais qu'une tige iſolée, quelque vieux qu'ils ſoient ; que d'autres, au contraire, ſe fourchent, pouſſent des branches dès qu'ils ſortent de terre, & s'etendent à la maniere des autres arbres. Chacun de leurs nœuds eſt accompagné de deux boutons qui deviennent des rameaux. 8°. Par les feuilles ; ſavoir, les Bambous à feuilles bleuâtres, rougeâtres, cendrées, panachées & de cinq couleurs ; les Bambous à feuilles en queue d'hirondelle & à cent feuilles ; les Bambous à feuilles larges, dures & fermes comme celles

du palmier, de maniere qu'on en fait de jolis eventails ; les Bambous enfin à feuilles en tuyau & à feuilles adhérentes. Les premieres enveloppent le Bambou depuis le nœud où elles commencent jusqu'au suivant, & ne commencent à s'en détacher & à s'etendre que lorsqu'elles sont arrivées à la naissance de la suivante. Les secondes ont de plus, qu'elles sont adhérentes au bois, & y tiennent de maniere que les Artistes Chinois s'en servent pour former dessus des dessins en les evuidant. 9°. Par les racines. Tout Bambou en général a une racine noueuse, tortueuse & rampante ; mais il y en a une espece dont la racine pique en terre & n'est qu'une grosse touffe de filets & de cheveux dont la force passe de beaucoup leur grosseur. 10°. Par des singularités qui se perpétuent. Le nombre en seroit fort grand, si on pouvoit compter sur ce qu'on trouve dans les livres d'un certain ordre de Lettrés. Nous nous bornerons à en remarquer trois. La premiere est celle des loupes, c'est-à-dire des excroissances charnues & bonnes à manger, qui croissent à tous les nœuds des Bambous, qu'on appelle, à cause de cela, *Bambous charnus* (*Jo-tchou*). La seconde est celle d'une moëlle juteuse & sucrée dont sont remplis les *entre-nœuds* d'un Bambou du *Yun-nân*. La derniere enfin est la couleur du bois, qui est d'un rouge de Bresil, & son odeur, qui est très-douce & très-agréable.

La culture du Bambou varie beaucoup ici, selon le climat, l'exposition, le sol, l'objet qu'on se propose, & l'espece particuliere à laquelle on s'est attaché. Nous nous bornerons ici à indiquer ce qui paroît plus propre à faire grossir & à propager nos Roseaux ligneux ou *Cannes* : car nous sommes persuadés que si on veut faire usage, pour leur culture, des principes & pratiques des Chinois pour celle des Bambous,

Bambous, on réussira aisément à en doubler ou même quadrupler les profits. Quant aux soins des curieux & des amateurs d'ici pour se donner des Bambous de parade & de décoration, ils sont trop loin de l'utilité publique pour que nous nous mettions en peine d'en rendre compte.

Le Bambou demande une terre molle, spongieuse, mêlée de craie & de vase. La meilleure est celle des levées qu'on fait à travers les marais, dans les prairies enfoncées & dans le voisinage des etangs & des rivieres. Ces levées doivent avoir deux pieds & demi à trois pieds au-dessus des terres voisines, & même davantage si elles sont exposées à être inondées & couvertes d'eau : car le Bambou périt, si sa racine touche à l'eau. Elle semble l'eviter, puisqu'elle ne pique pas en bas, mais serpente horizontalement sous terre à une assez médiocre profondeur. Si la levée est large, bien applanie, tournée au midi, & s'etend de l'ouest à l'est dans un endroit découvert, elle est à souhait pour les Bambous. Ils y croissent à vue d'œil & la remplissent bientôt d'une forêt de rejettons. Dans les Provinces où le vent de nord est violent, ou le froid de l'hiver trop rude, on tâche de procurer aux Bambous l'abri d'une colline ou d'une muraille.

La facilité qu'ont les Bambous à croître dans certaines Provinces dont le climat & le sol leur sont entiérement favorables, y fait négliger bien des choses dans la maniere de les planter & dans le terrein qu'on leur destine : ils y croissent egalement au bas des collines, sur les montagnes & dans les vallons, au nord, au midi & à quelque exposition que ce soit, en pleine terre, le long des eaux & entre les rochers. Il nous paroît même que c'est là la cause la plus prochaine & la plus immédiate du grand nombre d'especes qu'on en compte en Chine. Mais dans les pays qui leur sont moins

favorables, pour peu qu'on veuille se donner de belles plantations & s'en faire un revenu solide, il faut leur choisir des levées, comme nous avons dit. Quant à la circonstance de faire qu'elles soient tournées au midi & s'etendent à l'orient & à l'occident, tout ce que nous pouvons en dire, c'est que tous ceux qui ont traité ce sujet donnent comme un fait attesté par l'expérience, que les Bambous etendent leurs racines à l'orient & à l'occident de maniere que les planter dans une exposition qui y seroit contraire, c'est renoncer à avoir de belles plantations. Les Chinois sont d'autant plus croyables qu'ils sont grands observateurs.

Les Botanistes divisent les Bambous en mâles, en femelles, en hermaphrodites & en neutres, c'est-à-dire en Bambous qui ne donnent que des fleurs, en Bambous qui donnent des graines, en Bambous qui ont à la fois les fleurs mâles & femelles, & ces Bambous absolument stériles qui ne donnent ni fleurs ni graines. A parler en général, les Bambous fleurissent très-rarement & donnent encore plus rarement leurs graines, parce que, ou on ne les laisse pas assez vieillir, ou on les fait croître trop serrés pour qu'ils puissent pousser des branches latérales. Ceux qui fleurissent donnent des fleurs verdâtres & disposées en forme d'epi. Aux fleurs succedent des grains qui approchent de la forme du froment, mais plus gros & noirâtres : la farine cependant qu'ils contiennent est assez blanche & très-douce. Les Annales de l'Empire, dont le plan mériteroit de servir de modele à celles de tous les Peuples, observent comme une providence du *Tien* que les Bambous ont fleuri & donné du grain dans des années de disette & de famine ; ce qui a donné lieu au proverbe populaire : *La famine fait grainer les Bambous.* Comme il y a beaucoup de Bambous dans toutes les Provinces méridionales, leurs

grains ou graines ont eté ſouvent un vrai ſecours pour la miſere du Peuple. On peut voir ce qu'en rapportent les Annales, ſous les années 404, 710, 714, 839, &c. Nous nous contenterons de dire qu'en 1011, ſous le regne de *Hoei-tſong*, de la Dynaſtie des *Song* méridionaux, on en cueillit plus d'un million de boiſſeaux (*tſien-ouan-ché*). Du reſte, que ceux à qui il prendroit envie de bâtir là-deſſus quelque ſyſtême, ſe gardent bien de nous y mettre pour quelque choſe; nous ne prétendons point inſinuer en aucune maniere qu'on puiſſe faire une reſſource alimentaire des Bambous. Une queſtion qui n'eſt plus de notre ſujet & ſur laquelle nous ne pouvons rien répondre de poſitif, faute de Mémoires, eſt celle de la propagation des Bambous par leurs graines. Nous ne trouvons articulé nulle part qu'on faſſe des ſemis de Bambou. Eſt-ce à cauſe qu'ils grainent rarement? eſt-ce parce que cela feroit trop long? Ce pourroit être les deux raiſons à la fois. Malgré cela, comme les graines peuvent paſſer les mers, il feroit peut-être à propos d'en faire porter en France, ou de Canton, ou des Indes, ou même de nos îles de Bourbon & de l'île de France, où on ne ſe fait pas aſſez un objet de leur culture.

C'eſt par les rejettons qu'on propage ordinairement les Bambous de toutes les eſpeces. Plus ceux qu'on choiſira feront gros, plus auſſi ceux qu'ils pouſſeront feront gros eux-mêmes; mais on eſt bien plus expoſé à ne pas réuſſir & à planter pour arracher, comme on dit ici, quand on veut négliger certains ſoins d'amitié. On tranſplante les rejettons ou à la fin de l'automne, ou au commencement du printemps: toute ſaiſon eſt bonne, ſi l'on ne veut pas epargner la dépenſe & la peine.

Quelque ſaiſon qu'on choiſiſſe, il faut couper deux ou

trois mois auparavant, l'endroit de la racine du rejetton qui tient à la mere racine, pour l'obliger à chercher sa vie de lui-même, dit *Pang-tchi*, & se passer du lait de sa nourrice. Comme un rejetton de deux ou trois ans en a poussé d'autres à son tour, il faut l'en débarrasser aussi, & le délivrer de toute sa famille. Le proverbe dit, le séparer de sa mere & de ses enfans.

Les fosses destinées à recevoir des plants de Bambous doivent avoir été creusées plusieurs mois d'avance, afin que l'action de l'air extérieur développe les sucs nourriciers de la terre & y en porte de nouveaux. Ces fosses ne doivent guere avoir qu'un pied & demi ou deux pieds de profondeur, parce que, comme nous l'avons déja observé, les racines du Bambou ne piquent pas en terre, mais rampent horizontalement. La distance des fosses doit être d'un pas, un pas & demi; mais il faut avoir l'attention de les creuser de maniere qu'elles s'alternent, l'une etant plus avancée vers le midi & l'autre vers le nord, afin que leurs racines puissent s'etendre sans s'embarrasser, ni même se rencontrer.

Si l'on plante ses Bambous au commencement de l'hiver ou à la fin de l'automne, il n'est pas essentiel de leur conserver leur motte; mais on est moins sûr de réussir, & on retarde toujours son nouveau plant; ce qui est un objet, quand on vise au produit de la coupe. Dans les autres temps, on risque tout à ne pas conserver la motte: pour bien faire même, il faut la conserver aussi entiere que faire se peut, en sorte, dit-on, que le nouveau plant ne s'apperçoive pas qu'il a changé de place. A cette occasion, nous reviendrons sur une observation que nous avons déja faite sur les mûriers, que les Chinois regardent comme capitale dans toutes les plantations; savoir, de conserver au plant la même

poſition, par rapport aux quatre points cardinaux, dans laquelle il eſt né & a crû : la changer, diſent-ils, c'eſt ajouter une ſeconde révolution à celle de la tranſplantation ; & on a d'autant plus de tort, qu'il ne coûte rien de la lui epargner.

Les différens moyens qu'on a imaginés pour aſſurer le ſuccès des plantations de Bambou, tendent tous au même but, qui eſt de faciliter au nouveau plant le travail de tirer de la terre ſa ſubſiſtance. Les uns enveloppent la motte dans une natte groſſiere qu'ils ont remplie à demi de bled ou de riz enflé dans l'eau & prêt à germer ; les autres aſſeoient cette motte ſur un mêlange de vaſe de riviere & de fumier de cheval ; quelques-uns ſe contentent de remplir la foſſe avec de la terre franche mêlée de cendres où de terreau de feuilles de Bambou. Le *ta-fen*, ou poudrette préparée en la maniere que nous avons dite ailleurs, fait auſſi très-bien. Laquelle de ces manieres qu'on choiſiſſe ou qu'on y ſubſtitue, il eſt eſſentiel de bien arroſer, afin que l'eau porte la terre autour des racines & n'y laiſſe aucun vuide. Nous trouvons même qu'il eſt bon d'agiter un peu le nouveau plant, afin qu'il prenne ſon aſſiette, & puis preſſer avec le pied la terre qui eſt auprès de la tige. Plus on plantera de Bambous à la fois, plus on eſt sûr de les voir réuſſir. Quelques Bambous iſolés prêtent trop les flancs au vent & ne ſe font pas aſſez d'ombre pour adoucir les ardeurs du ſoleil & ſe donner du frais.

Quand on plante des Bambous pour l'agrément, on les plante entiers, & alors il faut avoir l'attention de les ſoutenir avec des piquets ou perches proportionnées à leur hauteur, parce que n'ayant pas de racines pour ſe ſoutenir, un vent un peu fort les renverſeroit, ou du moins les

ebranleroit trop. Quand on ne vise qu'au revenu, on coupe les plants à la hauteur de sept à huit pieds, ou même plus courts. Comme ce sont leurs rejettons qu'on a en vue, on se met peu en peine de les dégrader : en les coupant même ainsi, on hâte leur poussée & on la facilite beaucoup, parce que leurs racines s'etendent plus aisément & se hérissent de rejettons dès la premiere année.

Les soins que demandent les nouveaux plants varient selon le terrein, le climat & les autres circonstances locales, & selon que l'année est plus ou moins pluvieuse. Quand on a choisi une levée qui est au bord de l'eau, & la fin de l'automne ou le commencement du printemps pour faire ses plantations, les arrosemens sont peu nécessaires, sur-tout dans les Provinces où il pleut assez souvent ; mais, quand on a planté ses Bambous dans un terrein peu humide & eloigné de l'eau, pour peu que dure la sécheresse, il faut les arroser copieusement & fréquemment, sous peine de les voir languir & retarder d'une année, si tant est même qu'ils prennent racine & ne meurent pas. A parler en général, les Chinois donnent bien des soins à leurs nouveaux plants, quels qu'ils soient, & disent fort sagement que c'est ne vouloir réussir qu'à demi, d'abandonner de nouveaux plants au cours des saisons & aux efforts de leurs racines. Quelques-uns poussent leurs soins jusqu'à délayer de la poudrette dans l'eau dont ils les arrosent. Ils en sont bien dédommagés par la force & beauté qu'acquierent ces nouveaux plants dès la premiere année.

Nos jardiniers d'Europe disent que si l'on veut avoir de belles asperges, il ne faut commencer à en couper qu'après quatre ans. Si on le fait plutôt, elles ne seront jamais plus grosses que les premieres qu'on aura coupées, quelque bien

entretenu & ſemé qu'en ſoit le plant. Que nos Phyſiciens en cherchent la raiſon & examinent d'où vient l'eſpece d'analogie qu'il y a à cet egard entre les aſperges & les Bambous. Les Chinois ſoutiennent comme certain & conſtaté par une expérience egalement ancienne, continuelle & univerſelle, que les rejettons de Bambou ne croiſſent jamais plus gros que le premier pied qu'on a planté, & ſortent de terre avec toute la groſſeur qu'ils auront jamais, à quelque hauteur qu'ils parviennent. Nous ne pouvons alléguer que leur témoignage, mais nous nous ſouvenons bien d'avoir vu des rejettons qui ſortoient de terre avec un diametre de trois à quatre pouces. Nous inſiſtons ſur ce point, parce qu'il eſt eſſentiel & mérite la plus grande attention. Or, quelques ſoins qu'on ſe donne, des rejettons de rejettons ne feront jamais plus gros que le premier pied qu'on aura planté. Cet inconvénient n'en eſt pas un pour les pays où il y a de belles plantations de Bambous, parce qu'on choiſit toujours les plus gros pieds pour en commencer une nouvelle. Dans les autres Provinces, il faut uſer d'artifice pour parer à cet inconvénient. En quoi conſiſte cet artifice ? Eſt-ce à ſuivre la nature ? eſt-ce à l'aider ? eſt-ce à lui faire violence & à la ſubjuguer ? On ſe ſert egalement de ces trois manieres. On peut ſemer des Bambous, les laiſſer croître en leur ôtant tous les rejettons qu'ils pouſſent, puis, quand ils ſont gros, les couper tout-à-coup, afin que les racines qui ſont en force donnent de gros rejettons. Mais cette maniere eſt bien longue : il y en a qui choiſiſſent des rejettons bien venants, les forcent, en les ſéparant de la premiere racine un an ou deux, à s'en faire à eux-mêmes, avec l'attention de ne leur laiſſer aucun rejetton, & de ne leur laiſſer de racine qu'autant qu'il en faut pour qu'ils puiſſent prendre & ſe conſerver dans l'endroit où ils les tranſplantent.

Quand ils les voient bien enracinés & bien vigoureux, ils les coupent, & leurs racines pouſſent, dès la premiere année, des rejettons auſſi gros qu'ils l'etoient. La derniere façon, qui eſt la moins longue & la plus uſitée, eſt auſſi celle que nous croyons la plus propre à nos roſeaux de jardin ou *cannes* que nous avons ſur-tout en vue. Voici en quoi elle conſiſte. On choiſit un pied de Bambou bien venant & d'un bois fort, bien nourri & mûr, on le tranſplante en la maniere qui a eté dite, & on ne lui laiſſe que quatre ou cinq pouces au-deſſus du nœud qui eſt le plus près de terre, puis on remplit de terre graſſe & de ſoufre tout ce qui reſte du tuyau. Plus la racine eſt forte, plus elle pouſſe de rejettons; mais on les pince, dès qu'ils commencent à poindre, durant trois années entieres : à la quatrieme, ſi on a bien choiſi le ſol & l'expoſition, pour peu qu'on ait ſoigné ſon plant, les rejettons dont il ſera environné ſeront beaucoup plus gros que lui, & en donneront ſans ceſſe qui leur reſſembleront. Tous les livres qui indiquent cette troiſieme façon en garantiſſent le ſuccès, &, ce qui nous a fait encore plus de plaiſir, la décrivent tous de même. Nous ne ſommes caution que de notre exactitude & fidélité à en copier ce que nous avons trouvé.

Toute la culture que demandent les Bambous ſe réduit à bêcher la terre & à en mettre un peu de nouvelle chaque année, parce que leur racine, comme celle des aſperges, s'alonge en rampant & groſſit en s'elevant. La meilleure terre qu'on puiſſe mettre eſt un mêlange de vaſe de riviere & de fumier de cheval. Si l'année etoit très-pluvieuſe, dans le cas où la plantation ne feroit pas ſur une levée, il faudroit creuſer un foſſé à quelque diſtance pour faire ecouler les eaux & la ſécher. Les racines des Bambous ſe pourriſſent aiſément dès que la terre eſt trop humide. Quand quelque beau pied ſouffre

tout-à-coup,

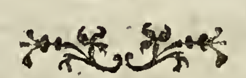
tout-à-coup, ou de la maigreur de la terre, ou de la foibleſſe de ſes racines, un chien ou un chat enterré deſſus le rétablit rapidement & lui donne une force ſinguliere. On ſe contente quelquefois de déchauſſer les racines & de les laiſſer découvertes quelques mois.

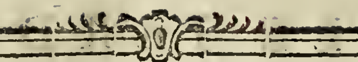
Quand une plantation eſt vieille & trop fournie, elle dépérit par la multitude des racines. On pare à cet inconvénient à la fin de l'automne ou au commencement du printemps, en coupant & arrachant çà & là une partie des racines avec leurs rejettons : le terrein qu'on a dégarni eſt bientôt rempli par de nouvelles racines, & les vieilles ſe fortifient d'autant.

Les Chinois mangent les jeunes rejettons de quelques eſpeces de Bambous. Pour concilier à la fois tous leurs intérêts & profits, il vont cerner, au printemps, les jeunes rejettons qui s'embarraſſent, lorſqu'ils n'ont encore que quelques pouces, & ſont tendres comme des aſperges. Ceux qui veulent les avoir plus longs les chauſſent de terre, afin que l'air ne les durciſſe pas. La récolte de ces rejettons dure toute l'année ; mais la plus abondante eſt celle d'automne, parce qu'on fait main-baſſe ſur tout ce qui ſort de terre & ne ſauroit paſſer l'hiver. Les Chinois ont différentes manieres de préparer, ſaler & mariner les rejettons de Bambou dont ils tirent excellemment parti pour leurs tables. Une des façons la plus commune d'ôter aux rejettons de Bambou leur âcreté, conſiſte à les paſſer par une leſſive de cendres même de Bambou. Il y en a qui les laiſſent une nuit dans le ſel, puis les font bouillir dans du riz, où ils les laiſſent refroidir. S'ils ſont encore trop ſalés, ils les font paſſer par le riz une ſeconde, une troiſieme fois, juſqu'à ce qu'ils n'aient plus ni ſalure ni âcreté. Ce qu'on retire des plantations de Bambous pour les tables eſt peu de choſe au prix des coupes, qui ſont d'un ſi gros revenu. Il y a deux manieres de faire ces coupes : la premiere eſt de raſer

une plantation entiere depuis la mi-automne jusqu'à la fin de l'hiver, à-peu-près comme nous coupons en France les bois taillis. Mais il n'y a que ceux qui ont de grandes plantations qui puissent être dédommagés de ce qu'ils perdent, par la facilité de l'exploitation & la diminution des soins. Les autres font une demi-coupe de quatre en quatre ans, c'est-à-dire, n'abattent que les vieux rejettons. La regle générale est d'en laisser trois de sept. *Les petits-fils des Bambous*, dit le proverbe, *ne voient pas leur grand'mere, & la mere n'est jamais séparée de ses enfans.* Le bon temps de la coupe est l'hiver; il est bon même d'attendre que les gelées & les vents de nord aient, sinon séché, du moins flétri les feuilles. Les coupes qu'on fait dans un autre temps nuisent aux racines; & les Bambous qu'on abat sont moins forts & plus exposés à être piqués par les vers. Tout se vend, tout est profit dans une coupe de Bambou, quelle qu'en soit l'espece. Les arts de Chine ont chacun fait leur choix, & ils tirent admirablement parti de tous les ouvrages qu'ils en font. Les usages auxquels ils l'emploient sont si variés, si innombrables & d'une utilité si générale, qu'on ne conçoit plus comment la Chine pourroit se passer aujourd'hui de ce roseau précieux. Il n'y a point d'exagération à dire que les mines de ce grand Empire lui valent moins que ses Bambous, & qu'après le riz & les soies, il n'a rien qui soit d'un aussi grand revenu. Ce dernier mot dit tout à ceux qui aiment la patrie de cœur & sont véritablement zélés pour le bien du Royaume.

Ad M. D. V. Q. M. G.





LE JARDIN DE SÉE-MA-KOUANG,

POËME.

IL nous eſt tombé entre les mains la traduction des vers du célebre *Sée-ma-kouang* ſur ſon Jardin. Mais, avant que de la lire, il eſt bon de ſe faire une idée des Jardins Chinois. Il faut d'abord ſuppoſer qu'on n'y cherche qu'à copier la belle nature, & à réunir dans un eſpace aſſez borné ce qu'elle a ſemé çà & là dans les ſcenes & perſpectives innombrables des campagnes. Il faut encore ſonger qu'on ne va ici dans les Jardins que pour fuir le tumulte du monde, reſpirer en liberté & jouir en paix de ſon ame & de ſes réfléxions par le ſilence de la ſolitude, qu'on tâche de rendre ſi naïve & ſi champêtre, qu'elle puiſſe faire illuſion aux ſens. Enfin il faut partir du principe, que l'on n'aime ici que le jardinage dans un Jardin, & que l'œil le moins délicat, ou le plus faſtueux y ſeroit bleſſé du faſte des marbres, des ſtatues, &c. Les Jardins de Chine ſont une imitation étudiée, mais naturelle, des différentes beautés de la campagne, en collines, vallées, gorges, baſſins, petites plaines, nappes d'eau, ruiſſeaux, îles, rochers, grottes, vieux antres, plantes & fleurs. Le grand ouvrage de l'art eſt d'etendre un petit eſpace, par la multitude, la variété, la ſurpriſe des aſpects; de dérober à la nature toutes ſes reſſources, & de lui en faire honneur. Cette Note eſt *extraite d'une Deſcription du Jardin de* Yuen-ming-yuen, *envoyée de* Pé-king, *il y a quelques années, avec les deſſins. L'Auteur de la Deſcription ajoute :* Pour imaginer à-peu-près l'effet de toutes ces parties (dont on voit les deſſins), il faut ſuppoſer que les collines ſont tellement jettées,

elevées, abaiſſées, liées, coupées, diſtribuées, couvertes d'arbriſſeaux, d'arbres à fleurs, de grands arbres, revêtues de gazons, hériſſées de rochers, qu'elles varient extrêmement la décoration des ſcenes. Il faut ſuppoſer encore que la terre qui eſt entre les collines & les eaux eſt ornée de parterres, de vergers, de tapis de verdure, de morceaux incultes & abandonnés aux herbes ſauvages. Il faut ſuppoſer auſſi que les rivages des eaux, qui ne ſont pas en rochers eſcarpés, ſont ici en ſable & en cailloux, là en verdure, ailleurs en roſeaux, en quelques endroits en pente de foſſé, dans d'autres en murailles, & que les eaux plus ou moins profondes ont des caſcades, des briſemens, des murmures, & des pieces unies comme une glace. Il faut ſuppoſer enfin que les palais, bâtimens, galeries, &c. ſont, les uns d'une magnificence de roman, les autres ſimplement propres, quelques-uns du plus petit bourgeois, & pluſieurs même en paille, en roſeaux, en bambous, comme dans les villages. Toutes ces ſuppoſitions, qui ſont d'après la vérité, varient prodigieuſement les ſcenes du Jardin, & en doublent l'etendue, en quelque ſorte, parce que le même endroit paroît différent, ſelon l'endroit où l'on eſt placé, &c. *Telle eſt l'idée générale des Jardins modernes des Chinois. Le Poëme de* Sée-ma-kouang *prouve que ce genre n'eſt pas nouveau chez cette Nation, puiſque* Sée-ma-kouang *etoit premier Miniſtre l'an de J. C. 1086.*



LE JARDIN DE *SÉE-MA-KOUANG.*

Que d'autres bâtiſſent des palais pour enfermer leurs chagrins & etaler leur vanité ; je me ſuis fait une ſolitude pour amuſer mes loiſirs & cauſer avec mes amis. Vingt arpens de terre ont ſuffi à mon deſſein. Au milieu eſt une grande ſalle, où j'ai raſſemblé cinq mille volumes pour interroger la ſageſſe, & converſer avec l'antiquité. Du côté du midi, on trouve un ſallon au milieu des eaux qu'amene un petit ruiſſeau qui deſcend des collines de l'occident. Elles forment un baſſin profond, d'où elles s'epandent en cinq branches, comme les griffes d'un léopard, & avec elles des cignes innombrables, qui nagent & ſe jouent de tous côtés.

Sur le bord de la premiere, qui ſe précipite de caſcades en caſcades, s'eleve un rocher eſcarpé dont la cîme, recourbée & ſuſpendue en trompe d'eléphant, ſoutient en l'air un cabinet ouvert, pour prendre le frais & voir les rubis dont l'aurore couronne le ſoleil à ſon lever.

La ſeconde branche ſe diviſe, à quelques pas, en deux canaux, qui vont ſerpentant autour d'une galerie bordée d'une double terraſſe en feſton, dont des paliſſades de roſiers & de grenadiers forment le balcon. La branche de l'oueſt ſe replie en arc vers le nord d'un portique iſolé, où elle forme une petite île. Les rives de cette île ſont couvertes de ſable, de coquillages & de cailloux de diverſes couleurs. Une partie eſt plantée d'arbres toujours verds, l'autre eſt ornée d'une cabane de chaume & de roſeaux, comme celles des pêcheurs.

Les deux autres branches ſemblent tour-à-tour ſe chercher

& se fuir en suivant la pente d'une prairie emaillée de fleurs dont elles entretiennent la fraîcheur. Quelquefois elles sortent de leur lit pour former de petites nappes d'eau encadrées dans un tendre gazon ; puis elles quittent le niveau de la prairie, & descendent dans des canaux etroits, ou elles s'engouffrent & se brisent dans un labyrinthe de rochers qui leur disputent le passage, les font mugir & s'enfuir en ecume & en ondes argentines dans les tortueux détours où ils les forcent d'entrer.

Au nord de la grande salle, sont plusieurs cabinets placés au hasard, les uns sur des monticules qui s'elevent au-dessus des autres, comme une mere au-dessus de ses enfans ; les autres sont collés à la pente d'un côteau ; plusieurs occupent les petites gorges que forme la colline, & ne sont vus qu'à moitié. Tous les environs sont ombragés par des bosquets de bambous touffus, entrecoupés de sentiers sablés, où le soleil ne pénetre jamais.

Du côté de l'orient, s'ouvre une petite plaine divisée en plates-bandes, en quarrés & en ovales, qu'un bois de cedres antiques défend des froids aquilons. Toutes ces partitions sont remplies de plantes odoriférantes, d'herbes médicinales, de fleurs & d'arbrisseaux. Le printemps & le zéphyr ne sortent jamais de cet endroit délicieux. Une petite forêt de grenadiers, de citroniers & d'orangers, toujours chargés de fleurs & de fruits, en termine le coup-d'œil à l'horizon, & le sépare du reste des Jardins au midi. Dans le milieu, est un cabinet de verdure où l'on monte par une pente insensible qui en fait plusieurs fois le tour, comme les volutes d'une coquille, & arrive, en diminuant, au sommet du tertre sur lequel il est placé. Les bords de cette pente sont tapissés de gazon, qui s'eleve en sieges de distance en distance, pour

inviter à s'asseoir & à considérer ce parterre sous tous les points de vue.

A l'occident, une allée de saules à branches pendantes conduit au bord d'un large ruisseau, qui tombe, à quelques pas, du haut d'un rocher couvert de lierre & d'herbes sauvages de diverses couleurs. Les environs n'offrent qu'une barriere de rochers pointus bizarrement assemblés, qui s'elevent en amphithéâtre, d'une maniere sauvage & rustique. Quand on arrive au bas, on trouve une grotte profonde qui va en s'elargissant peu-à-peu, & forme une espece de sallon irrégulier dont la voûte s'eleve en dôme. La lumiere y entre par une ouverture assez large, d'où pendent des branches de chevrefeuil & de vigne sauvage. Ce sallon est un asyle contre les brûlantes chaleurs de la canicule. Des rochers epars çà & là, des especes d'estrades creusées dans l'epaisseur de son enceinte, en font les sieges. Une petite fontaine, qui sort d'un des côtés, remplit le creux d'une grande pierre, d'où elle tombe en petits filets sur le pavé, où, après avoir serpenté entre les fentes qui les egarent, elles vont toutes se réunir dans un réservoir préparé pour le bain. Ce bassin s'enfonce sous une voûte, fait un petit coude, & va se décharger dans un etang qui est au pied de la grotte. Cet etang ne laisse qu'un sentier etroit entre les rochers informes & bizarrement amoncelés qui en forment l'enceinte. Un peuple entier de lapins les habite, & rend aux poissons innombrables de l'etang toutes les peurs qu'on lui donne.

Que cette solitude est charmante ! La vaste nappe d'eau qu'elle présente est toute semée de petites îles de roseaux. Les plus grandes sont des volieres remplies de toutes sortes d'oiseaux. On va aisément des unes aux autres par d'enormes cailloux qui sortent de l'eau, & par de petits ponts de pierres

& de bois distribués au hasard, les uns en arc, les autres en zigzag, ou en ligne droite, selon l'espace qu'ils remplissent. Quand les nénuphars, dont les bords de l'etang sont plantés, donnent leurs fleurs, il paroît couronné de pourpre & d'ecarlate, comme l'horizon des mers du midi, quand le soleil y arrive.

Il faut se résoudre à revenir sur ses pas, pour sortir de cette solitude, ou à franchir la chaîne de rochers escarpés qui l'environne de toutes parts. La nature a voulu qu'ils ne fussent accessibles qu'à une pointe de l'etang, qui les fait comme plier devant ses eaux, pour qu'elles s'ouvrissent un passage entre les saules qui les séparent, & perçassent de l'autre côté, en s'y engouffrant avec bruit. De vieux sapins encore cachent cet enfoncement, & ne laissent voir au-dessus de leur sommet que des pierres plantées en equilles & en troncs d'arbres brisés.

On monte au haut de ce rempart de rochers par un escalier etroit & rapide, qu'il a fallu creuser avec le pic, dont les coups sont encore marqués. Le cabinet qu'on y trouve pour se reposer, n'a rien que de simple; mais il est assez orné par la vue d'une plaine immense, où le *Kiang* serpente, au milieu des villages & des riz. Les barques innombrables dont ce grand fleuve est couvert, les laboureurs epars çà & là dans les campagnes, les voyageurs qui remplissent les chemins, animent ce paysage enchanté; & les montagnes couleur d'azur qui le terminent à l'horizon, reposent la vue & la récréent.

Quand je suis lassé de composer & d'ecrire, au milieu des livres de ma grande salle, je me jette dans une barque que je conduis moi-même, & vais demander des plaisirs à mon Jardin. Quelquefois j'aborde à l'île de la pêche, &,

muni

muni d'un large chapeau de paille contre les ardeurs du ſoleil, je m'amuſe à amorcer les poiſſons qui ſe jouent dans l'eau, & j'etudie nos paſſions dans leurs mépriſes. D'autres fois, le carquois ſur l'epaule & un arc à la main, je grimpe au haut des rochers, & de là, epiant en traître les lapins qui ſortent, je les perce de mes fleches à l'entrée de leurs trous. Hélas! plus ſages que nous, ils craignent le péril & le fuient. S'ils me voyoient arriver, aucun ne paroîtroit. Quand je me promene dans mon parterre, je cueille les plantes médicinales que je veux garder. Si une fleur me plaît, je la prends & la flaire; ſi une autre ſouffre de la ſoif, je l'arroſe, & ſes voiſines en profitent. Combien de fois des fruits bien mûrs m'ont-ils rendu l'appétit que la vue des mets m'avoit ôté. Mes grenades & mes pêches ne ſont pas meilleures, pour être cueillies de ma main, mais je leur trouve plus de goût; & mes amis, à qui j'en envoie, en ſont toujours flattés. Vois-je un jeune bambou que je veux laiſſer croître, je le taille, ou je courbe ſes branches & les entrelace, pour dégager le chemin. Le bord de l'eau, le fond d'un bois, la pointe d'un rocher, tout m'eſt egal pour m'aſſeoir. J'entre dans un cabinet, pour voir mes cigognes faire la guerre aux poiſſons; & à peine y ſuis-je entré, qu'oubliant le deſſein qui m'amene, je prends mon *Kin*, & je provoque les oiſeaux d'alentour.

Les derniers rayons du ſoleil me ſurprennent quelquefois conſidérant en ſilence les tendres inquiétudes d'une hirondelle pour ſes petits, ou les ruſes d'un milan pour enlever ſa proie. La lune eſt déja levée, que je ſuis encore aſſis. C'eſt un plaiſir de plus. Le murmure des eaux, le bruit des feuilles qu'agite le zéphir, la beauté des cieux, me plongent dans une douce rêverie. Toute la nature parle à mon ame, je m'egare en

l'ecoutant ; & la nuit eſt déja au milieu de ſa courſe, que j'arrive à peine ſur le ſeuil de ma porte. Quand le ſommeil me fuit, quand les rêves m'eveillent, j'y gagne de devancer l'aurore, & d'aller voir, du haut d'une colline, les perles & les rubis qu'elle ſeme ſur les pas du ſoleil.

Mes amis viennent ſouvent interrompre ma ſolitude, me lire leurs ouvrages & entendre les miens. Je les aſſocie à mes amuſemens : le vin egaie nos frugals repas, la Philoſophie les aſſaiſonne ; & tandis que la Cour appelle la volupté, careſſe la calomnie, forge des fers & tend des pieges, nous invoquons la ſageſſe & lui offrons nos cœurs. Mes yeux ſont toujours tournés vers elle. Mais hélas ! ſes rayons ne m'eclairent qu'à travers mille nuages. Qu'ils ſe diſſipent, fût-ce par un orage, cette ſolitude ſera pour moi le temple du plaiſir. Que dis-je ? Pere, Epoux, Citoyen, Homme de Lettres, je me dois à mille devoirs ; ma vie n'eſt pas à moi. Adieu, mon cher Jardin, adieu. L'amour du ſang & de la patrie m'appelle à la ville. Garde tous tes plaiſirs pour diſſiper bientôt mes nouveaux chagrins & ſauver ma vertu de leurs atteintes.

FIN DU TOME SECOND.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé, *Mémoires concernant les Chinois, Tome II ;* & je n'ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 14 Juillet 1777. BÉJOT.

Le Privilege ſe trouve au premier Volume.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe. 1777.